CHRESTOMATHIE FRANÇAISE OU CHOIX DE MORCEAUX TIRÉS DES...

Alexandre Rodolphe Vinet





A. VINET.

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE

TOME TROISIÈME.

LITTÉRATURE DE LA JEUNESSE ET DE L'AGE MUR.

CHOIX DE MORCEAUX TIRÉS DES MEILLEURS ÉCRIVAINS FRANÇAIS
PRÉCÉDÉ D'UN DISCOURS SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

SIXIÈME ÉDITION

LAUSANNE
GEORGES BRIDEL ÉDITEUR

BALE ET LEIPSIG: H. GEORG
dépositaire général pour l'Allemagne et la Suisse allemande.

1863

CHRESTOMATHIE

FRANÇAISE

OU

CHOIX DE MORCEAUX

TIRÉS DES

MEILLEURS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

OUVRAGE DESTINÉ A SERVIR D'APPLICATION MÉTHODIQUE ET PROGRESSIVE
A UN COURS RÉGULIER DE LANGUE FRANÇAISE

PAR

A. VINET

TOME TROISIÈME



LAUSANNE
GEORGES BRIDEL ÉDITEUR

BALE ET LEIPSIG: H. GEORG
dépositaire général pour l'Allemagne et la Suisse allemande.

1862

Le dépôt légal de l'ouvrage a été fait à Paris, au Ministère de l'intérieur, et l'on a rempli toutes les formalités prescrites par les conventions littéraires.

Lausanne. — Imprimerie Georges Bridel.

LITTÉRATURE

DE LA JEUNESSE

ET DE L'AGE MUR

OU

CHOIX DE MORCEAUX

TIRÉS DES

MEILLEURS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

PRÉCÉDÉ D'UN DISCOURS SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

PAR

A. VINET

SIXIÈME ÉDITION



LAUSANNE
GEORGES BRIDEL ÉDITEUR

1862

On peut se procurer cet ouvrage aux adresses suivantes :

BALE : H. Georg, dépositaire général pour l'Allemagne et la Suisse allemande.

GENÈVE : Cherbuliez; — Beroud; — Jullien; — Desrogis; — Gay.
NEUCHATEL : S. Delachaux; — Leidecker; — Gerster; — Kissling.
FRIBOURG : Galley.
PARIS : Cherbuliez; — Meyrueis et Cie; — Grassart; — Hachette.
LYON : Denis fils.
BORDEAUX : Muller.
NISMES : Peyrot-Tinel; — Garve.
MARSEILLE : Dubus.
STRASBOURG : Kræuter; — Treuttel et Würtz.
MULHOUSE : Risler.
TURIN : Librairie évangélique.
CHAMBERY : Coïsson.
BRUXELLES : Mouron.
AMSTERDAM : Höweker; — Delachaux.
LA HAYE : van Golverdinge.
UTRECHT : Hœdmaker.
LONDRES : Barthès et Lowell.
EDIMBOURG : Clark.



A MONSIEUR

ANDRÉ GINDROZ,

MINISTRE DU SAINT ÉVANGILE, PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE A L'ACADÉMIE DE LAUSANNE, VICE-PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, MEMBRE DU GRAND CONSEIL DU CANTON DE VAUD, ETC., ETC.

MONSIEUR,

L'idée de publier sous vos auspices un ouvrage destiné à l'instruction de la jeunesse, paraîtra naturelle à tout le monde ; si quelque chose pouvait être désapprouvé, ce serait le peu de valeur de mon hommage : une simple compilation, quels qu'en soient les éléments, doit sembler peu digne de vous être offerte ; mais si l'on y réfléchit, on jugera qu'un ouvrage inspiré par la seule ambition d'être utile, et exécuté, j'ose le dire, dans une disposition sérieuse, représente assez bien l'esprit de vos travaux et de toute votre vie pour oser se parer de votre nom ; et si l'offrande d'un travail où les conceptions propres et l'invention littéraire n'ont pas même pu trouver une place, est, dans un sens, trop au-dessous de l'homme qui veut bien en agréer l'hommage, on en sentira peut-être d'autant mieux quel prix vous attachez à une bonne intention ; cela même (puisque, enfin, l'on sait bien quel noble sens a dans votre esprit le mot d'*utilité*), cela même sera pour nos concitoyens un enseignement utile.

Je ne veux pas plus longtemps, Monsieur, vous parler de vous-même ; et mon respect ira jusqu'à supprimer tout ce que mon cœur, touché de vos précieuses bontés, voudrait vous exprimer ici de reconnaissance et d'attachement. Vous préférez, j'en suis sûr, à mes remerciements les idées générales, quelles qu'elles puissent être, que je joindrai à mon hommage. Elles concourent ce me semble, au but de mon livre, en sont l'introduction naturelle, et pourront tirer quelque autorité de la place que vous me permettez de leur donner.

La littérature est encore aujourd'hui comptée parmi les objets

de l'instruction supérieure; et, bien que sa notion soit devenue un peu vague, et se noie, à ses limites, dans tout ce qui l'entoure et devait la circonscrire, il reste encore dans la nouvelle idée assez de l'ancienne, assez de spécialité nette et saisissable, pour qu'on sache à peu près de quoi l'on va s'occuper quand on ouvre un livre sur la littérature. S'il est difficile de dire précisément ce qui appartient ou n'appartient pas à la littérature, cette difficulté, à vrai dire, a toujours plus ou moins existé; la littérature vit de tout, lève sur toutes choses un tribut,

> Et, semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
> De différentes fleurs elle assemble et compose
> Le miel qu'elle produit.

Elle n'est pas tant une science à part que le lien commun, l'interprète mutuel de toutes les sciences; elle réduit toutes les idées à l'unité de sa forme, ou les passe toutes à son filtre, qui ne laisse traverser que ce qu'elles ont de plus général et de plus simplement humain. A la lettre, on doit dire qu'elle *humanise* la science, ou qu'elle rend propre à l'humanité ce qui n'était convenable d'abord qu'à une certaine partie de cette humanité, à tel ou tel groupe séparé des autres et resserré en soi par le fait d'un goût particulier, d'une faculté dominante, ou d'une étude à part. Elle extrait de chaque spécialité, apanage de quelques-uns, ce qui peut être à la portée et à l'avantage de tous. Je n'ai pas besoin de dire que ce mot *tous* doit se prendre en un sens relatif et restreint; j'aurais plutôt besoin de faire observer que ce sens ou cette application n'est pas aussi restreinte que bien des gens pourraient le penser.

Infatigable messagère, elle va donc de l'humanité vers ces groupes dont j'ai parlé, et de ces groupes vers l'humanité; elle demande à la science des idées générales, pour en grossir ce fonds que l'humanité entretient et renouvelle sans cesse, puis elle retourne vers la science, et lui porte des idées humaines, dont la science profite à son tour. Elle rapporte aux dépôts du vrai et de l'utile, cet utile et ce vrai traduits sous l'aspect du beau; du beau, qui est sa forme, son objet, l'émanation la plus pure de la pensée, et peut-être, le vrai dans toute sa vérité, dans toute sa lumière, avec tous ses reflets. Car la pensée humaine ne se satisfait pas à moins; et le beau est à ses yeux, sinon la dernière cime, du moins le complément nécessaire du bon et du vrai.

La littérature donc ne défaillira point, tant que ne défailliront

point la pensée, par qui elle vit, et la société, pour qui elle subsiste. La littérature est le résultat idéal de la civilisation, dont elle dit l'état intérieur, comme un parfum trahit la présence et la nature d'un objet odorant. Elle sera toujours l'asile, le lieu, le rendez-vous de toutes les pensées très généralement humaines, dégagées d'applications trop spéciales, de détails trop techniques, et, s'il faut tout dire, d'utilités trop immédiates. Elle occupera toujours un coin dans l'intelligence, une place dans l'intérêt des sociétés civilisées. Elle achèvera toujours, et même elle commencera la culture de l'homme, en qui elle fera fleurir, avant tous les autres éléments, le pur élément humain. On pourra bien, à différentes époques, donner différents motifs à cette étude; on l'expliquera de différentes manières; et dans les meilleurs temps, on ne l'expliquera point; mais toujours cette étude aura son temps et son rang dans la vie; et tel sera son charme, que les hommes mêmes qui auront trouvé ou qui seront sûrs de trouver ailleurs une gloire solide, envieront ou regretteront, comme la meilleure, celle que donne l'étude des lettres, *humaniores litteræ!*

Il y aurait beaucoup à dire, beaucoup de choses tristes, inattendues peut-être, sur cette étude, sur son danger, sur l'amertume de ses fruits; on pourrait dire que, par cela même qu'elle exprime la pure humanité, par cela seul qu'elle est l'homme même (car ce que Buffon a dit du style peut se transporter à la littérature), elle doit présenter de cruels stigmates, révélateurs de notre déchéance. On devrait ajouter encore que, n'exerçant l'homme que sur lui-même, le faisant la substance de ses propres essais, l'agitant, le passionnant pour qu'il puisse peindre des agitations et des passions, elle remue et secoue en lui toute une nature mélangée, où le bien et le mal s'entrechoquent, où le bien est toujours corrompu par le mal; qu'elle irrite en lui tout ce qu'il faudrait apaiser; qu'elle exaspère sa sensibilité jusqu'à la rendre furieuse, son amour-propre jusqu'à le rendre féroce; que ses plus beaux dons sont presque toujours envenimés; que son nectar enivre tout premièrement ceux qui l'expriment et le distribuent; que peu de vies littéraires éclatantes ont été honorables, ou même simplement honnêtes, et que les plus grands parmi ces ministres du beau idéal, ont été des martyrs de leur art, mais des martyrs vers qui se portent sans empressement une pitié boiteuse, une pitié sans respect.

Ces considérations, qui nous entraînent rapidement vers les grandes questions que l'Evangile a, d'un même coup, posées et

résolues, m'éloigneraient du sujet que je me suis proposé de traiter, et auquel je n'ai à donner que peu de temps et d'espace. « Un vase impur aigrit la plus douce liqueur. » La littérature devient, dans le cœur de l'homme, tout ce qu'avec douleur nous avons fait entrevoir. Mais quoi que l'homme en fasse, elle est dans l'homme, elle est l'homme lui-même ; refuser à l'homme cette partie de son activité intérieure, c'est lui refuser l'aliment qui le fait vivre, l'élément qui le complète ; une société sans lettres (si paradoxal que cela puisse sembler) serait une société sans lumières, sans morale, sans sociabilité, et même sans religion ; non pas, à la vérité, que la littérature crée aucune de ces choses, mais elle les accompagne, et elle en est tellement la condition, qu'on ne les conçoit point sans elle.

Je ne sais jusqu'à quel point on pourrait être savant sans être lettré ; on ne trouvera pas, du moins, qu'aucun homme de premier rang dans la science ait été absolument sans lettres, et en revanche on rencontrera souvent le génie scientifique orné d'une grande supériorité littéraire. Du reste c'est bien de la littérature qu'on peut dire qu'elle court les rues, et qu'elle est dans l'air qu'on respire. Par sa nature, elle est plus propre que la science à se répandre et à couler dans la société ; elle ne se contient pas comme la science dans certaines limites inviolables ; l'algèbre ne se mêle pas « à l'air que l'on respire ; » les lettres ont quelque chose de plus expansif et de plus volatil ; elles s'unissent à tout ; tout s'imprègne d'elles plus ou moins ; il y a, dans la société, une sorte d'enseignement littéraire en permanence, irrégulier, sans forme et même sans nom, réel pourtant, et qu'à une certaine hauteur sociale chacun subit plus ou moins. Aucun homme qui ne l'aurait point reçu ou point accepté, ne passerait pour *cultivé ;* ce mot correspond à celui de *littérature ;* et à vrai dire, la science enseigne, instruit ; mais il n'y a que l'application réfléchie et curieuse de la parole humaine, il n'y a que la littérature qui *cultive*.

Régulariser, compléter, assurer cette culture, est un devoir de quiconque désire en soi-même ou chez les autres, un développement complet et bien proportionné de toutes les forces de l'homme. A prendre même en un sens très général, mais toujours vrai, ce mot de littérature, la littérature ne cultive pas les seules classes à qui la Providence a accordé des loisirs. L'instruction primaire a sa partie littéraire, qui, bien que trop peu développée encore, ne laisse pas de porter des fruits, la grammaire est sur le chemin de la

littérature, dont elle est même le plus ancien nom ; il ne faut la prolonger que de bien peu en ligne directe pour la faire devenir de la littérature ; de limite proprement dite, au fait il n'y en a point ; dès la grammaire, et au delà, c'est toujours, et toujours davantage, la *parole humaine* travaillant sur elle-même, exerçant ses forces, tirant, par sa magique puissance, tout l'homme de son secret, éclairant, vivifiant, créant tout un monde de faits par cela seul qu'elle les nomme, illuminant des profondeurs où l'homme, sans son secours, n'eût jamais plongé ses regards ; décomposant, si l'on peut dire ainsi, ces masses de la vie intérieure, les divisant en rameaux flexibles, assouplissant l'âme, et la préparant à se mieux prêter à toutes les formes et aux contours les plus délicats des événements et des choses ; douant l'homme, en un mot, d'une vie relative plus complète, plus exquise, dont le développement intime profite à tous ses autres développements plus extérieurs. L'enseignement grammatical, en le réduisant à une explication plus psychologique et tout aussi simple, non des *règles,* comme on dit toujours, mais des *faits* de la langue maternelle, forme avec l'enseignement de la religion (car rien n'est plus harmonique, mieux apparenté que ces deux études), la base vraie de la *culture* de notre peuple et de tout peuple. Une société qui ne sent pas sa religion et qui ne sait pas sa langue, n'est pas dans les termes d'une civilisation véritable.

Cette question, rencontrée en passant, me touche assez pour qu'elle pût aisément me faire oublier tout le reste. Pourtant mon objet principal est la littérature proprement dite ; et c'est une classe particulière de la société que j'ai en vue, et même, dans cette classe, un certain nombre de personnes, les jeunes gens que leur destination applique à toutes les branches générales de l'instruction académique. La littérature en est une principale ; et cette branche elle-même, ramifiée, porte à la fois leur étude vers les productions littéraires du génie antique et du génie français. C'est à ce dernier rameau que je m'attache aujourd'hui.

Nous étonnerons peut-être ces jeunes hommes en leur disant que cet enseignement littéraire, tout empirique et tout de hasard, dont nous parlions tout à l'heure, et auquel, dans une certaine région sociale, aucun homme n'échappe, est précisément l'enseignement que se donnent la plupart d'entre eux. Avec un peu plus de prétention que l'homme de comptoir, mais non pas, je crois, avec plus de sûreté, ils font de la littérature, et ne l'étudient

point. S'ils se croient peut-être mieux gardés que cet homme contre les séductions de leurs lectures ils se trompent. L'influence de leurs connaissances acquises et des habitudes de leur vie, est moins forte à leur avantage que ne l'est, au sien, une vie habituellement retenue sur ses ancres par le maniement d'affaires positives, d'intérêts matériels, de devoirs qui ont un nom. Leurs devoirs, à eux, c'est à peine s'ils ont un nom ; s'instruire, se cultiver, voilà leur obligation générale, trop générale peut-être ; et comme, pour des esprits d'un certain ordre, ce devoir est un plaisir, il est à craindre que le devoir ne s'absorbe dans le plaisir, et qu'une vie ainsi occupée ne se dépouille de cette empreinte sévère et précise que toute vie doit avoir. Un certain vague dans la notion de la vie et du devoir est certainement l'un des écueils de cette première jeunesse ; on ne saurait y remédier par trop de moyens ; et puisque les emplois de la vie académique sont dictés, et ne peuvent faire place à d'autres, on ne saurait du moins, en les conservant, leur donner trop de lest, par la sévérité des formes et par la régularité du travail.

A cet âge donc (à moins, qu'un guide ne soit là), le goût littéraire se détourne, s'égare vers des jouissances qui ne sont qu'à moitié littéraires. Dans la première effervescence de l'âme et des passions, penser n'est que la plus faible moitié de vivre ; et dans la pensée même, c'est la vie qu'on cherche, c'est-à-dire l'émotion ; une émotion vive, fût-elle même douloureuse. Ceci déjà, mes chers amis, déborde la littérature ; elle n'a pas, elle n'accepte pas de telles émotions ; et quoique vous les deviez à des productions littéraires, je ne tiens pas ces émotions pour littéraires à cause de cela. Il y a deux choses dans la littérature du temps : la littérature, soit, mais le temps aussi, le temps surtout ; c'est-à-dire tout ce qu'on aime, on sent, on souffre, on espère autour de vous ; tout ce que vous-même vous aimez, vous sentez, vous souffrez et vous espérez ; une vie trop réelle, trop saisissante pour être de la littérature. Les émotions littéraires sont d'une autre sorte ; humaines, j'en conviens, et comment non, puisque la littérature c'est l'homme ? humaines, mais non contemporaines, présentes, individuelles ; ce qui reçoit en nous l'impression littéraire, c'est moins l'individu que l'homme ; c'est dans les parties les plus générales de notre être que nous sommes atteints ; et une émotion qui trouble l'âme, qui y jette l'incertitude et le désordre, qui réagit trop immédiatement sur la vie, n'est pas une émotion purement littéraire.

Ce n'est pas que je prétende condamner les autres émotions, bien au contraire; ce n'est pas que je veuille composer la vie d'impressions sans conséquences, et d'intuitions sans résultat; mais je ne veux pas non plus, cette vie, la livrer dès son aurore à toutes les impressions que l'art, fortifié des préoccupations actuelles, peut produire sur de jeunes âmes; mais je ne veux pas davantage dénaturer le *sens littéraire*, en lui faisant mêler ce qui ne doit pas être mêlé, l'humain et l'individuel, l'actuel et l'immuable; mais je ne veux pas qu'il prenne pour un moyen de culture tout ce qui l'*impressionne* vivement; je ne veux pas qu'il se jette dans cette hérésie, ou périt tout art, dans l'erreur qui consiste à mesurer le mérite d'une production littéraire à la violence des sensations qu'elle excite. Le propre de l'émotion vraiment littéraire, c'est de laisser de la place et de l'emploi à la pensée; c'est de s'aider même du concours de la pensée; la jouissance littéraire est humaine, je le répète encore; elle intéresse, elle remue tout l'homme; elle n'en laisse rien d'oisif et d'inoccupé : mais elle est éminemment intellectuelle; et par-dessus toutes les impressions, elle fait planer, sereine et dominante, la pensée, environnée et soutenue de toutes ses puissances.

A ce compte, me direz-vous, la littérature du jour ne serait donc pas de la littérature. Je n'ai pas dit cela, mais je dis qu'elle n'est pas purement littéraire au moment où elle apparaît; je dis qu'elle ne peut pas l'être, et qu'aucune littérature ne l'a été au temps même où elle s'établissait : elle le devient peu à peu; elle l'est à distance; alors que, peu à peu refroidie, elle se laisse manier sans risque; ou plutôt alors qu'ayant laissé tomber tout ce qui la retenait trop étroitement, trop vivement unie au temps qui la vit naître, elle cesse d'être actuelle et n'est plus qu'humaine. Il fallait bien, sans doute, qu'elle fût actuelle; une littérature abstraite ne se conçoit pas; elle n'est vraie, elle n'est humaine qu'à condition de n'être pas abstraite; et le caractère dont elle se dépouille plus tard par le seul effet du temps, lui fut nécessaire d'abord; autrement elle ne naissait pas viable. Notre littérature aussi deviendra littéraire; et alors elle sera, mais pour nos petits-fils seulement, un moyen de culture. Aujourd'hui elle n'est guère pour nos jeunes gens, qu'un moyen de jouissance. Et ce que je désire aujourd'hui, ce n'est pas absolument de les y faire renoncer; je suis loin d'exiger qu'ils ne soient pas de leur temps, et que l'actuel soit sans valeur à leurs yeux; ma prétention ne va pas plus

loin qu'à fixer le point de vue d'où ils doivent envisager la littérature vivante; et je croirais avoir gagné beaucoup en leur persuadant que lire, savourer, et même peut-être imiter les romans et les poëmes du jour, ce n'est pas faire, encore moins étudier, de la littérature.

Laissons donc ceux qui viendront après nous chercher une partie de leur culture littéraire dans cette littérature qui naît et palpite sous nos yeux; séparée alors des passions et des intérêts actuels qui lui donnent sur nous une dangereuse puissance et par-là même affaiblissent son caractère littéraire, elle pourra leur profiter à certains égards, mais, par le même principe, cherchons plus haut, plus loin, notre littérature d'étude, notre étude littéraire. Du moins, qu'une littérature surveille l'autre; que notre étude surveille nos jouissances; soyons de notre temps par nos émotions les plus vives; par notre esprit, soyons de tous les temps.

A la vérité, le choix n'est pas arbitraire; ce n'est pas assez qu'une littérature appartienne au passé; tout mérite d'être étudié; tout instruit, mais tout ne cultive pas : et il ne suffit pas qu'une littérature soit dégagée des passions de notre époque, pour être propre à notre dessein; c'est beaucoup, ce n'est pas tout encore. Et qui sait? peut-être des siècles plus anciens sont-ils plus parents, plus sympathiques au nôtre, plus contagieux pour nos âmes, et, par cela seul, moins littéraires, que des époques plus modernes. Peut-être aussi le littéraire d'une littérature n'est-il pas un caractère uniquement relatif, un fruit du temps, un effet de la perspective; peut-être certaines littératures ont-elles été actuelles en leur temps et humaines, sans être aussi profondément engagées et compromises dans les débats et dans les préoccupations de leur époque. Peut-être les temps de crise religieuse et politique, les jours du glorieux enfantement des saintes libertés et des grandes vérités, n'ont-ils pas été les plus littéraires. Peut-être le poëte lui-même, et non pas seulement son lecteur, a-t-il besoin de la distance, et peut-être le pur humain et le vrai beau se produisent-ils plutôt sous l'impression touchante, mais calme, du souvenir. L'humanité ne fait pas toutes choses à la fois; et pour l'ordinaire on ne la voit pas *facere celebranda, celebrare facta*.

Toutes les conditions, une seule exceptée, se trouvent réunies dans le trésor littéraire de l'antiquité. Elle sera longtemps encore la base de tout enseignement littéraire, et nous ne voyons, jusqu'à présent, rien qui la puisse remplacer. Parmi ses titres à notre étude assidue, elle en a deux, opposés l'un à l'autre : sa distance

(je ne reviens pas sur cette condition) et sa proximité. Elle fait valoir le second de ces titres contre toute littérature qui, produisant le premier, chose bien facile, se prévaudrait, en outre, d'une grande valeur intrinsèque. Mais, forte par sa proximité contre toute littérature plus lointaine ou plus antique, elle est faible contre la concurrence d'une littérature chrétienne. La ligne de démarcation que le christianisme a creusée dans l'ancien monde et le nouveau, est profonde comme un abîme. Un autre idéal de l'homme et de la vie a surgi du sein de la vérité; idéal qui, plus élevé que tout autre, est tout aussi naturel; idéal que tout esprit adopte sans effort, alors même que la source qui le lui fournit lui serait malheureusement suspecte ou odieuse; idéal moins simple que celui de l'antiquité, mais seulement parce qu'il est plus complet; idéal qui peut sembler moins pur, comme nos cathédrales le sont moins que le Parthénon, mais qui le sera lorsqu'il exprimera toute la vérité, mieux peut-être que nos cathédrales n'expriment toute la religion de Jésus-Christ; idéal, enfin, hors duquel nous ne pouvons plus concevoir ni représenter l'homme, bien que nous puissions prendre plaisir encore à retrouver dans l'antiquité, purs de toute complication et affranchis de toute lutte, certains sentiments, certaines tendances humaines, qui, sous la lumière du christianisme, ne peuvent plus désormais se déployer sans contrôle ni contradiction.

La littérature chrétienne (et je prie qu'on ne prenne pas ici cette expression dans sa signification religieuse), la littérature chrétienne n'est pas exclusivement gothique, pas plus que nos vieilles églises ne sont exclusivement chrétiennes. Je la maintiens, en principe comme de fait, grecque pour une bonne partie; l'élément grec n'est point en dehors du christianisme, qui ne l'a pas seulement recueilli, mais, si je ne me trompe, reproduit et consacré. Et pourquoi s'en étonner? L'élément grec, c'est l'élément humain, dans sa pauvreté, je le veux, mais aussi dans sa simplicité; or cet élément, pris dans tout ce qu'il y a de sain et de normal, est harmonique au christianisme dans le plus haut degré. Là donc où cet élément aura trouvé sa part, mêlé avec d'autres, dont l'admirable fusion, la définitive unité, ne laisse démêler qu'à grand' peine les ingrédients qui l'ont formée; là où quelque chose de la contemplation des solitaires et des cuisants ressouvenirs de l'homme social, des habitudes de la vie privée et de la pensée toujours présente de la société, de la tristesse du moyen âge sans son amertume, et de la sérénité antique sans sa froideur, de la restauration de l'in-

dividualité et de la puissance des convictions communes; là où ces teintes diverses formeront une nuance générale et propre, sur laquelle brillera toute la clarté de l'esprit hellénique, là vous aurez trouvé, non la réalité parfaite (elle est hors d'atteinte), mais l'idée approximative et les signes distincts de la littérature chrétienne. C'est là que vous rencontrerez Bossuet et Racine: et vers ce point précis, ou vers cet espace sévèrement limité, je vous dis de tourner et d'appliquer vos regards.

Voilà *notre* antiquité. M. Ballanche mène deuil sur cette idée. Il voit les grands hommes du grand siècle toujours plus hors de notre portée. Oui, comme compatriotes, comme Français : la France d'alors n'est plus; mais non comme hommes et surtout comme esprits : nous retournons volontiers jusqu'à Homère, pourquoi pas jusqu'à Fénelon? Toute comparaison de sujets et de croyance mise à part, la distance les a faits dieux; elle les a dégagés des vapeurs trompeuses que nos passions eussent élevées autour de ces grands hommes vivants. Fénelon et Despréaux, Pascal et Racine, Lafontaine et Bossuet (vous voyez pour le coup que je mêle tout et n'ai souci que de la littérature) sont littéraires, bien littéraires à cette distance, et n'en sont pas moins hommes; parfaits et non moins intéressants; les délices du goût et un aliment de l'âme.

L'avantage que je me donnerais en faisant valoir ici les droits de la morale, en protestant, en son nom, contre un commerce trop exclusif et trop intime de nos jeunes gens avec les productions contemporaines, tout le monde le sait de reste. Rien ne m'empêcherait de faire appel à la bonne foi de mes jeunes lecteurs, et de leur demander (ne touchant d'abord qu'à la théorie) s'il n'est pas dans la nature que l'intérêt *esthétique* s'absorbe du premier coup dans un intérêt plus touchant; et ensuite, abordant le fait, si c'est bien la littérature qu'ils cherchent dans tel ouvrage moderne que je ne veux pas nommer; enfin, s'ils n'ont pas reconnu que la littérature actuelle, dans son ensemble, n'est autre chose que le tumulte dans le vide, prenant toutes ses idées hors de la société parce que la société n'en a point, ne l'exprimant guère que de cette façon, et n'ayant avec elle de contact et de commerce que par les passions, qui ne manquent jamais dans la société alors même que la pensée fait défaut? Enfin, évoquant leurs souvenirs littéraires, je regarderai ces souvenirs au front, et dans la plupart je reconnaîtrai des remords.

Ici, ne reculons pas devant une objection. Toute littérature est profane. Le christianisme n'a point de littérature à lui; il faut

attendre qu'il ait un monde à lui. C'est de lui, peut-être, que relèvent dans les siècles modernes les plus grandes œuvres du génie, parce qu'il a les plus grandes pensées qui puissent exciter et alimenter le génie; mais aucune littérature ne relève de lui, parce que la littérature ne relève que de la société, laquelle, au sens vrai du mot, n'est pas encore chrétienne. Toute littérature, prise dans son ensemble et pieusement jugée, toute littérature, et même celle du dix-septième siècle, est donc hors de la vérité; et si vous la voulez soumettre à la plus redoutable des épreuves, elle vous fondra presque tout entière entre les mains. Soyez chrétiens; puisqu'elle ne l'est pas; c'est tout ce que je puis vous dire; et comptez qu'elle ne saurait être pour personne autant que pour un chrétien, instructive, lumineuse et féconde. Peut-être faut-il être chrétien pour bien lire Molière et Lafontaine, pour les bien comprendre, c'est-à-dire mieux qu'eux-mêmes ne se sont compris. En tout cas, on ne vous fera pas une littérature exprès pour vos convictions; et quand elle serait faite, ce ne serait pas la littérature. Rien de bon, et même rien de vrai dans ce genre, que ce qui est spontané. On étudie l'homme dans l'homme, et la littérature, qui est l'homme encore, on l'étudie dans la littérature.

Mais prenons l'objection par son angle le plus vif et dans ses termes les plus précis. Cette littérature, dit-on, que vous avez appelée chrétienne, est païenne à bien des égards; l'erreur et le mal y transpirent de partout; le bien et le mal du moins y sont entremêlés de manière qu'on ne peut arracher l'un sans déchirer l'autre. Oui, c'est comme dans l'humanité, c'est comme dans la vie; et la littérature, pour une certaine classe d'hommes, est une partie nécessaire de la vie. Il y faut passer comme à travers la vie et l'humanité, intelligent, sympathique, mais prudent, se prêtant quelquefois, ne se donnant jamais. Je ne dirai pas, quoique je pusse bien le dire, que le mal même est un enseignement pour le chrétien; je ne dirai pas que toutes choses, universellement, celles qui se disent et celles qui se font, sont pour lui un commentaire perpétuel de l'Evangile. Cela n'est pas sitôt vrai pour chacun; cela devient vrai à la longue seulement; chercher de préférence la vérité dans les démentis que se donne l'erreur et dans les affronts qu'elle s'inflige, ce serait, convenons-en, un étrange détour. Mais voici ce que nous pouvons dire sans paradoxe. Il y a certaines choses qui n'appartiennent pas, qui n'ont jamais appartenu à la littérature. De même, et par la même raison qu'elle répudie tout ce qui atteint la vie trop avant, la trouble

et ne maintient pas le sceptre aux mains de la pensée, elle repousse, et repousse avec dédain, tout ce qui a pour but et pour effet de porter le désordre dans les sens; cette action, où la pensée n'est plus que la servante de la matière et une grossière entremetteuse de péché, n'a rien de littéraire; et l'on peut hardiment rayer du nombre des ouvrages littéraires ceux qui, du moins, n'idéalisent pas les choses de ce genre, et ne font pas, d'une manière quelconque, sa part à la pensée. Du reste, fussent-ils même littéraires, tous ces ouvrages qui soufflent la volupté, qui endorment la surveillance de l'esprit sur la chair, qui s'adressent à la partie sensuelle de notre nature, le jeune homme doit en éloigner ses regards; la forme, l'art, le beau, tout cela, vains prétextes; vous savez bien si c'est une impression littéraire ou quelque autre que vous cherchez; posez-vous à vous-mêmes cette question; répondez-y de bonne foi; décidez-vous d'après la réponse: vous êtes en sûreté, et votre culture n'y perdra rien.

Mais, cette réserve étant faite, n'envisageant plus que l'ensemble de la littérature, et l'ensemble des affections humaines dont il est certain qu'elle s'alimente, nous sommes libre de dire qu'une littérature ancienne a bien moins de prise sur notre vie intérieure que la littérature contemporaine. Cette observation est vraie de tous les arts, et l'est même de l'un d'entre eux à un degré si frappant, qu'il servira de point de départ à l'idée que je veux établir. La musique, cet art d'une puissance si immédiate, si instantanée, et d'une action si sensible, la musique, sur l'effet de laquelle les idées de convention semblent ne rien pouvoir, arrive pourtant d'une époque à l'autre, décolorée, impuissante, désarmée de presque tous ses charmes; et quelques hommes seulement retrouvent, sous ces formes surannées, les tons primitifs et immortels de la nature. Les grandes œuvres de l'art d'écrire sont moins sujettes à s'oblitérer; il n'en meurt que ce qui en doit mourir, l'actuel, le transitoire; l'humain demeure, et c'est par là qu'ils nous touchent; mais il est très remarquable, et c'est là que j'en voulais venir, que l'humain, séparé des formes que lui impose notre temps, n'agit pas sur notre personnalité avec autant d'empire, exerce d'autant plus nos facultés contemplatives et d'autant moins notre être sensitif, et ne nous touche, pour ainsi dire, que par les parties les plus hautes de notre nature. Ce qui rend surtout une passion communicative et contagieuse, c'est sa forme, c'est son costume, c'est son langage, ce sont les allusions et les images dont elle se revêt; si tout cela est pris dans l'actuel, dans ce qui nous entoure, l'impression est trop forte; ce n'est plus

l'image d'une passion, c'est une passion réelle; c'est un fait que nous voyons de trop près pour le voir sans danger; au lieu que, si ces formes manquent, si le langage est autre, si les allusions sont empruntées à un autre ordre de faits, en un mot si le costume de la passion est antique ou étranger, il ne reste à la passion que son caractère le plus général, le plus abstrait; et à cet état elle peut sur nous beaucoup moins; c'est une image vraie, intéressante par conséquent; mais c'est une image.

Si cette idée est vraie, je n'ai pas besoin de la développer davantage; si elle ne l'est pas, je ne l'aurai jamais quittée assez tôt; mais, au fait, je la crois très vraie; et je n'en veux d'autre preuve que la préférence passionnée que les jeunes gens ont toujours donnée au moderne en littérature, et leur dédain, leur insensibilité du moins, si lente à guérir, pour les productions d'un âge antérieur. On ne peut se le cacher : les plus belles choses, si elles sont anciennes, ne passionnent pas autant que de moins belles qui sont modernes; elles peuvent exciter de l'enthousiasme, mais l'enthousiasme n'est pas la passion; il en préserve. Dans cinquante ans, dans deux siècles, on lira encore, on admirera Werther comme aujourd'hui, plus qu'aujourd'hui peut-être; mais il ne fera plus de suicides.

Et à présent, ne faudrait-il pas recommander à d'autres titres encore cette littérature de Racine, de Bossuet, de Pascal et de Fénelon? Ne faudrait-il pas essayer de faire passer dans l'esprit de nos jeunes lecteurs une partie de l'admiration et de l'amour qu'éprouve le mien pour ces inimitables modèles? Mais il faudrait un volume pour leur dire mes raisons? dans une lettre je ne puis dire que mes impressions; et qu'ont-ils affaire de mes impressions? Qu'ont-ils affaire que je leur dise qu'après avoir cherché ailleurs, comme tout le monde fait d'abord, des secousses et des éblouissements, je suis revenu pas à pas, et avec bonheur, en ce pays de limpide lumière et au centre de ces clairs horizons; que ces formes hardies et pures, ce mouvement à la fois vif et retenu, cette perfection d'ensemble, si rare chez nos modernes, ce mélange étonnant du sublime le plus naïf et du goût le plus correct, enfin cette beauté chaste, et, si l'on peut transporter à la littérature les expressions de la morale, ces charmes innocents, ont toujours plus ravi toutes mes facultés; enfin, pour tout dire,

« Je ne trouve qu'en eux je ne sais quelle grâce
» Qui me charme toujours et jamais ne me lasse. »

Tout cela fait symbole et non pas preuve, je le sais bien; aussi n'est-ce que pour compléter mon symbole que j'ajouterai un mot. Je ne suis pas insensible à d'autres beautés; plus facilement même que bien d'autres, je m'y laisse surprendre, je m'y laisse *piper,* comme dirait Montaigne. Même de sens rassis, je reconnais les avantages propres aux écrits de notre temps. Ce n'est peut-être pas une littérature; ce n'est pas une lumière généralement répandue, également répartie; ce sont plutôt, dans un ciel voilé et triste, de rapides lueurs et des coups de foudre; peu d'œuvres complètes, peu d'hommes complets; peu de cette naïveté sage ou de cette sagesse naïve qui orne les grandes époques; une fécondité hâtive, mais étonnante; rarement un plan de campagne, mais des coups de main hardis; une profondeur chèrement achetée par la tristesse de nos craintes et l'anxiété de nos espérances. Au tragique de situation a succédé dans nos inventions, un tragique de pensée, bien plus sévère et plus navrant; ce n'est plus mélancolie, c'est tristesse dure et pesante; elle reparaît dans tous les genres, et ressort tout amère du rire et du badinage: les grâces mêmes, dirait l'école classique, les grâces mêmes ont pleuré. De tout cela résulte dans les écrits de ce temps je ne sais quoi qui repousse et qui attire; une simplicité inconnue, un raffinement inouï, une rencontre, une confusion, à leurs limites, de l'extraordinaire et du trivial; de rudes déceptions, des atteintes vives et sans cesse renaissantes; mais, par suite même de ces impressions rapides et contradictoires, l'impossibilité de cultiver l'homme au moyen de cette littérature, et la nécessité de remonter jusqu'au point où le fleuve coule moins impétueux et plus limpide. C'est là que je voudrais ramener quelques jeunes amis des lettres : mais d'autres que moi les y conduiront avec plus d'autorité. Ai-je besoin de nommer, à ceux d'entre eux qui étudient dans l'Académie de mon pays, le guide habile et sûr qui leur a été donné? et ne dois-je pas espérer autant de l'influence, moins immédiate mais non moins puissante, de celui à qui j'ai l'honneur d'adresser ces réflexions?

Agréez, Monsieur, l'hommage de mon respectueux dévouement.

A. VINET.

Lausanne, mai 1838.



DISCOURS

SUR

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE[1].

Nous ne saurions entreprendre ce rapide exposé des vicissitudes de la littérature française sans nous entendre préalablement avec nos lecteurs sur l'acception de ce mot de *littérature*. Ce qu'on est convenu d'appeler *littérature* dans un sens spécial, est une chose qui touche à toutes choses. Les autres *disciplines* ont une étendue mieux déterminée. Le domaine de la littérature, distinct de celui de la science et de l'érudition pures, embrasse un en-

1. Consulter : Laharpe, Lycée ou Cours de littérature ancienne et moderne. — Fr. Schlegel, Histoire de la littérature ancienne et moderne. T. II. (Vienne 1815). — Bouterwek, Geschichte der französischen Poesie und Beredsamkeit. Göttingen, 1806. — Allgemeine Theorie der schönen Künste, von J. G. Sulzer. 4 vol. 2e édition. Leipzig, 1792, et les *Nachtrœge*. — Nisard, Précis de l'histoire de la littérature française, 1 vol. — Niceron, Mém. pour servir à l'histoire des hommes illustres de la république des lettres, avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages. Paris, 1727-1745. 43 vol. in-12. — Charpentier, Essai sur l'histoire littéraire du moyen âge. Paris, 1833. — Villemain, Cours de littérature, fait au Collége de France. — Roquefort. De l'état de la poésie française dans les XIIe et XIIIe siècles. Paris, 1815. — Sismondi, Littérature du midi de l'Europe, 1er vol. (sur les troubadours et les trouvères). — Tableau historique de la littérature française au XVe et XVIe siècles, par J. P. Charpentier. Paris, 1835. — Sainte-Beuve, Tableau historique et critique de la poésie française au XVIe siècle. Paris, 1828. — Tableau de la littérature française au XVIe siècle, par M. St.-Marc Girardin et par M. Ph. Chasles. Paris, 1829. — Voltaire, Siècle de Louis XIV, Chap. XXXII, et Catalogue des écrivains de ce siècle. — Essai (de M. Portalis) sur l'origine, l'histoire et les progrès de la littérature française et de la philosophie, en tête de l'ouvrage de son père sur l'usage et l'abus de l'esprit philosophique au XVIIIe siècle, 2 vol. Paris, 1820. — M. de Barante, De la littérature française au XVIIIe siècle. — Lacretelle, Histoire de France pendant le XVIIIe siècle, T. III et VI. — M.-J. Chénier, Tableau de la littérature française depuis 1789 jusqu'en 1809. Paris, 1817. — Sainte-Beuve, Critiques et portraits littéraires. — Biographie universelle, 1811-1828. 52 vol. *passim*. — Recherches sur l'histoire de l'ancienne littérature française, par M. Strobel, Revue germanique, septembre 1835. — Histoire de la formation de la langue française, par J.-J. Ampère. 1 vol. Paris, 1841.

semble de productions qui forme, si l'on peut s'exprimer ainsi, la couche la plus extérieure des trésors de la pensée et du savoir ; écrits qui aboutissent à tous les autres, ou qui en dérivent et en livrent les résultats élaborés et généralisés à un public plus étendu que le public spécial du savant et de l'érudit. Touchant par ses extrémités à la philosophie, à la science et à l'érudition, la littérature déploie dans cet intervalle son domaine un peu indécis, comme une vallée se développe et se courbe entre différents sommets, sans qu'on puisse dire exactement à quelle hauteur elle se termine. Outre ces rapports nécessaires avec le savoir, la littérature en a d'aussi directs et de plus importants avec la vie dont elle est l'écho, dont elle représente ou dénonce les idées. Elle est, par excellence, « l'expression de la société, » c'est-à-dire tout à la fois du gouvernement, de la religion, des mœurs et des événements ; expression précieuse principalement dans ce qu'elle a d'involontaire. Toutefois, elle en exprime surtout les *idées* et les impressions. La poésie d'un siècle nous enseigne moins ce qu'il a, que ce qui lui manque et ce qu'il aime. C'est une médaille vivante, où les vides creusés dans le coin se traduisent en saillies sur le bronze ou sur l'or. Disons, pour finir, que tous les éléments divers que la littérature s'approprie, elle les marque d'un sceau qui n'est qu'à elle ; le vrai, le bon et l'utile revêtent, sous sa main, la forme du beau ; et les productions dont elle se compose, relevant de la raison comme toutes les autres, subissent encore le jugement du goût.

Ces idées tracent des limites assez distinctes autour de l'objet dont nous entreprenons de résumer l'histoire.

La Gaule, en passant sous la domination romaine, avait perdu sa langue[1], avec ses mœurs et ses lois. Les Francs et les Visigoths qui se la partagèrent aux cinquième et sixième siècles, y trouvèrent dominantes la langue latine[2] et la religion chrétienne ; ils adoptèrent l'une et l'autre ; mais l'idiome des Romains, manié avec peu de respect par le peuple victorieux, ne tarda pas à perdre ses

1. Sur la langue celtique, v. Pelloutier, Histoire des Celtes, Livre Ier, chapitre XV ; — Souvestre, *les Derniers Bretons*, T. II, p. 89 ; — Duclos, sur l'origine et les révolutions de la langue française, Tomes XV et XVII des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

2. Voyez Mémoire sur l'introduction de la langue latine dans les Gaules, par M. Bonamy, dans le recueil ci-dessus, année 1751. — Réflexions sur la langue latine vulgaire, par le même ; *ibid.* — Voyez aussi M. Villemain, Cours de littérature, T. Ier, page 47.

formes et son caractère[1]. De son alliance brusque et forcée avec l'idiome des barbares[2], naquirent deux langues nouvelles, deux langues *romanes,* dont l'une, parlée au nord de la Loire, prit le nom de *langue d'oïl* ou de *roman wallon;* l'autre, usitée au midi de ce fleuve, s'appela *langue d'oc*[3] ou dialecte *provençal.*

La langue provençale, cultivée la première, reine parmi les langues romanes[4], fertile en poëtes, donna le ton pour un temps aux littératures de l'Europe. Mais, mal protégée par sa propre littérature[5], elle périt, au XIIIe siècle, avec l'indépendance politique de la Gaule méridionale. Les cris de douleur des Albigeois (1209-1229) étouffèrent les derniers accents de la muse des troubadours.

Le roman wallon, langue sèche, âpre et sans accent, mais parlée par un peuple énergique et ingénieux, devint, sous le nom de *français,* la langue de toute la Gaule[6]. Jargon barbare au Xe siècle[7],

1. Sur les caractères et l'esprit de cette altération, voyez A. W. Schlegel, Observations sur la langue et la littérature provençales. Cf. Bibliothèque universelle de Genève, T. XI, p. 81.

2. M. de Maistre (Du Pape, I, XXV) posant en principe que « le nombre des mots donnés par chaque nation est toujours rigoureusement proportionné à la quantité de sang respectivement fourni par les diverses nations constituant l'unité nationale, » et alléguant en fait que « le sang teuton disparut presque entièrement à la bataille de Fontenai, » explique par là pourquoi l'élément teutonique est à peine sensible dans la langue française, qui, considérée en masse, est celtique et romaine. Voilà bien des assertions contestables.

3. Sur la richesse, l'harmonie et la flexibilité de la langue *d'oc*, voyez Sismondi, Littérature du midi de l'Europe, T. Ier.

4. Les *Minnesænger* allemands ont-ils été les disciples des *Troubadours* provençaux? On l'a dit: M. A. W. Schlegel, *l. c.*, se refuse à le croire.

5. Schlegel, Sismondi, *ll. cc.* — Nachtræge zu Sulzers Theorie der schönen Künste. — Raynouard, Grammaire romane ou Grammaire de la langue des troubadours. — Le même, Des Troubadours et des Cours d'amour. — Le même, Choix des poésies originales des Troubadours. — Les Troubadours sont-ils les disciples des Arabes, et en particulier leur doivent-ils la *rime?* Voyez Sismondi, *l. c.* — Bibliothèque universelle, *l. c.*, p. 97. — Ste Beuve, Poésie française au XVIe siècle, p. 99.

6. Histoire des révolutions de la langue française depuis Charlemagne jusqu'à St-Louis, par La Ravallière (dans son édition des Poésies du roi de Navarre). — Petitot, Tableau des révolutions de la langue française, en tête de l'édition qu'il a donnée de la Grammaire de Port-Royal. — Histoire de la langue française, par M. Ampère. 1 vol. Paris, 1841. — Alt-französische Grammatik, von Orell. Zurich, 1830. — Nicot, Trésor de la langue française tant ancienne que moderne. Paris. 1606, in-folio.

7. Le premier monument connu de la langue française est le serment de Louis le Germanique, en 842 (voyez l'*Appendice* à cette Revue, N° 1). — Ducange, préface de son Glossaire. — Mémoire de M. Bonamy, dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, année 1751. — Heeren, Œuvres diverses. — Raynouard, Eléments de la langue romane avant l'an 1000.

et abandonné aux classes inferieures, il fut, sous Hugues Capet, la langue de la nation, et data du même jour que la dynastie[1].

Des étrangers l'avaient créé, des étrangers l'exploitèrent. L'invasion des Normands était venue apporter à la nationalité française son dernier et peut-être son plus précieux élément[2]. Hardis conquérants de la Neustrie (912), et de la langue aussi bien que du pays, ils ne tardèrent pas à les doter d'une littérature. Les premiers monuments de la langue française sont normands d'origine et normands de sujets. La poésie lyrique n'avait pu préserver la langue provençale[3] : au nord de la Loire, l'épopée, comme

1. La langue française s'empara de son vrai génie à mesure qu'elle oublia ses origines. Il est intéressant de suivre dans les auteurs les progrès de cet oubli sans lequel il n'y avait point pour elle d'individualité. Quand il fut complet, elle fut elle-même. La corruption du latin dans des documents où l'intention de se servir de l'ancienne langue est évidente, marque le point de bifurcation des deux idiomes, et nous montre le vivant se détachant du mort. Les langues romanes n'étaient pas même prévues, mais elles fermentaient déjà, lorsqu'entre 712 et 744 on gravait ces mots sur un monument public : *Edificatus est hanc civorius sub tempore Domino nostro Lioprando rege* (Ducange, Glossaire). Dans cette phrase et dans d'autres pareilles s'annoncent comme imminentes les langues *analytiques*, issues des langues *synthétiques* en vertu d'un principe semblable à celui qui, dans le monde physique, préside à la décomposition des corps organisés. La scission paraît déjà irrévocable, l'oubli complet, dans *Villehardouin*, dans la *Bible Guiot*, dans le Fabliau d'*Aucassin et Nicolete*. (Voyez l'*Appendice*). L'orthographe, à elle seule, en fait foi. Peut-être la renaissance des études classiques ramena trop tôt la langue vers ses origines, à une époque où elle n'avait pas encore obtenu de la main du génie une solennelle consécration. La liberté de son mouvement en fut suspendue, son avenir compromis. Aussi tout le monde a-t-il remarqué que la langue française est moins française, et pour nous moins intelligible, au XV[e] siècle qu'au XIII[e]. Cf. Roquefort, *Biographie universelle*, article *Chrétien de Troyes*. Et ce que nous disons de la langue se peut dire également de la littérature.

2. Sur l'influence des Normands, voyez Heeren, Programme académique, Gœttingen, 1789. — Depping, Histoire des expéditions maritimes des Normands et de leur établissement en France au X[e] siècle. Discours préliminaires, p. xlj — xliv, et T. II, p. 222 à 239. — L'importance européenne de la nation française tient peut-être à sa nature composite. (Voyez, sur l'infécondité de l'élément gaulois borné à lui-même, M. Michelet, Histoire de France, Tome I, p. 8). Les métaux les plus précieux, privés du secours de l'alliage, sont de peu d'usage dans les arts. L'Allemagne, semblable à un or pur, se communique à l'Europe et au monde d'une manière plutôt *substantielle* que *dynamique*. Le caractère français est comparable au métal de Corinthe, si recherché pour les usages des arts.

3. Voyez Sismondi ; — Ginguené, Hist. littéraire d'Italie, T. I ; — Eichhorn, Gesch. der Cultur und Litteratur, Erlæuterungen, p. 91. Cependant on ne peut, suivant M. Schlegel, *l.c.*, refuser aux poëtes du midi l'invention de plusieurs fables chevaleresques. M. Fauriel attribue aux Provençaux non-seulement le génie épique, mais encore l'invention de la plupart des épopées romanesques du moyen âge. Voyez ses leçons insérées dans la *Revue des Deux Mondes*, T. VII, p. 513 et 672 ; T. VIII, p. 138, 268 et 425. M. Souvestre (les Derniers Bretons, Tome II), transporte aux Bretons l'honneur que M. Fauriel veut faire aux Provençaux.

en Grèce et comme en Italie[1], fournit à la langue nationale une large et solide base. Le tudesque n'avait pas survécu à Charlemagne; le latin se retira dans les écoles; le *français* régna sans partage.

De très bonne heure on voit cette langue nouvelle affecter l'universalité. Entre autres causes du privilége qu'elle acquiert dès lors[2], il faut signaler l'importance de l'université de Paris[3], forteresse élevée par la pensée contre le dogmatisme impérieux de l'Eglise[4], et qui vit, pendant si longtemps, affluer vers elle de toutes les parties de l'Europe les hommes avides de savoir et d'indépendance intellectuelle.

Les *romans*, où le trouvère français écrivait sous la dictée des conquérants les souvenirs de leur gloire étrangère, les *fabliaux*[5], monuments de l'esprit gaulois et des mœurs bourgeoises, les *poëmes allégoriques*[6], par où le génie des écoles semble pénétrer dans la

1. Les premières productions épiques ou narratives du nord de la Gaule sont les romans du *Rou* et du *Brut*, par Robert Wace (1112-1180), le roman d'*Alexandre* (écrit vers 1184), le roman du *Renard* (du commencement du XIIIe siècle). Voyez Roquefort.— Sur le *Rou* et le *Brut*, voyez Depping, *l. c.*, T. I, p. xlij, et T. II, p. 233. Tout ce qu'il y a de poésie dans ces compositions est l'ouvrage de tous; je parle de l'auréole de fables dont la tradition avait entouré les héros populaires; le poëte ne fait guère que rimer ces fictions; il n'idéalise rien; il est chroniqueur en vers; et si quelque flamme jaillit parfois du sein de ses récits, c'est plutôt celle de l'éloquence que celle de la poésie.

2. Voyez les ouvrages de Rivarol, de Schwab et de M. Allou sur l'universalité de la langue française.

3. Constituée sous Louis le Jeune. Voyez sur son histoire et son organisation, Crevier, Histoire de l'Université de Paris, 7 vol., Paris, 1761; Garnier, Histoire de France (XVIe siècle); et Ullmann (Johann Wessel, ein Vorgænger Luther's), Hamburg, 1834, p. 60-86.

4. Voyez Charpentier, Essai sur l'Histoire littéraire du moyen âge, p. 126.

5. Fabliaux et contes des poëtes français des XIe, XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles, publiés par Barbazan et Méon. 4 vol. Paris, 1808. — Sur les fabliaux et sur le talent des Français pour la narration, voyez Eichhorn's Geschichte der Cultur, etc., T. I, p. 156, et les *Erlœuterungen* du même volume, p. 108. — Sur les principaux fabliaux français et sur l'origine étrangère de la plupart de ces ouvrages, voyez Chénier, Mercure de France, Tome XL, p. 39 et 164, et Bouterwek, Geschichte der französischen Poesie und Beredsamkeit, T. I, p. 52.

6. Le père de tous ces poëmes est le fameux *Roman de la Rose*, par Guillaume de Lorris, mort en 1240, et Jean de Meung (né entre 1310 et 1322). La longue fortune des fictions allégoriques en France est un fait digne d'attention. — Sur la littérature des *trouvères* en général, voyez Sismondi, I, p. 253-342 (1re édition). Dans plusieurs littératures, on voit, à une certaine époque, le fond des idées dominantes, toute la science ou la sagesse du siècle se précipiter et se mouler dans les flancs d'un vaste poëme. Ces livres, qui s'emparent d'une immense popularité, et dont s'alimente la pensée de plusieurs générations successives, sont les encyclopédies d'un savoir encore indigeste, ou les *bibles* de la civilisation. Ce qu'a été, pour l'Italie, le poëme du Dante, le Roman de la Rose l'a

littérature nationale, revêtant de sa docte roideur des inspirations demi-populaires et demi-chevaleresques, nous révèlent, dès les premiers débuts de la littérature française, quelques-uns de ses perpétuels et indélébiles caractères[1]. On y voit déjà l'*esprit*, premier attrait et principale maladie de cette littérature, usurpant la place et le nom de l'imagination ; le langage poétique presque entièrement suppléé par un grand talent de description analytique et par une rare précision de style ; la poésie elle-même, dès lors comme plus tard, suscitée du dehors au dedans, appelée de l'objet au sujet, au lieu de se répandre de l'âme sur le monde extérieur[2] ; une disposition ironique et frondeuse, toujours sur l'éveil, toujours épiant le sérieux pour le dépouiller et le dégrader à ses propres yeux ; disposition qui, plus tard, obligera les inspirations élevées à se retrancher avec soin dans une langue solennelle sans rapport avec la langue familière, avec la langue de la vie ; car la pompe et l'apprêt sont, chez une société moqueuse, la seule forme permise aux sujets graves[3] ; enfin l'on voit, dès le premier essor de cette littérature, l'élément oratoire, attribut d'une nation sociable, active et passionnée, se donnant et se faisant accepter pour de la poésie, et se prononçant davantage à mesure que le tissu social devient plus serré. L'impuissance lyrique des trouvères se révèle dans cette multitude immense de chants où le raisonnement tient la place de

été pour la France. Quelle distance entre ces deux ouvrages, dont la fortune a été longtemps égale ! et quelle distance entre les deux peuples, s'il fallait juger chacun d'eux d'après son poëme national et pour ainsi dire sacramentel !

1. Cf. Sismondi, I, 301.

2. Sur cette distinction, voyez M. de Barante dans sa *Vie de Schiller*. — « Jedem Menschen, dit Jean Paul, erscheint eine andere Natur... Die äussere Natur wird in jeder innern eine andere, und diese Brodverwandlung in's Göttliche ist der geistige poetische Stoff, welcher, wenn er ächt poetisch ist, wie eine *Anima Stahlii* seinen Körper (die Form) selber bauet. » — Dans la plupart des poétiques françaises, la poésie n'a longtemps été que l'imitation, ou, pour mieux dire, l'exagération de la nature. C'est ce que professe Diderot en plusieurs endroits. Voyez le *Supplément* à ses œuvres, Paris 1818, p. 271. A ce compte, la poésie, qui est la vérité la plus intime des choses, serait moins vraie que la prose.

3. Le Français, en tout temps, et déjà le Gaulois avant lui, s'est piqué de paraître *désabusé* ; le libertinage d'esprit a été de bonne heure à la mode ; les plus superstitieux ont affecté de rire des croyances, les plus sensibles de mépriser le sérieux ; il y en a des traces curieuses au plus fort du *bon vieux temps*. (Voir l'Appendice, *Aucassin* et *Nicolete*). Cf. Capefigue, Histoire de Philippe-Auguste. On trouve cependant les vieux auteurs naïfs ; mais la naïveté n'est pas la candeur : la naïveté est une qualité toute relative, une apparence, et son effet sur nous est une illusion d'optique. La naïveté n'est que le reflet de l'ignorance ; elle s'allie très bien avec l'incrédulité, la malice et le penchant à attacher le ridicule à toutes choses. Qui le croirait ? le naturel est, dans les littératures, un fruit plus tardif que la naïveté !

l'enthousiasme, et où la versification, tout arithmétique, sans rhythme et sans mélodie, assujettie à mille caprice bizarres, semble calculée pour l'amusement des yeux encore plus que pour le plaisir des oreilles. Le plus célèbre parmi les plus anciens de ces poëtes lyriques du nord de la France, est THIBAUT, comte de Champagne (1201—1253). La crudité du populaire et satirique RUTEBEUF fait saigner devant nos yeux toutes les misères que dissimule la poésie de cour.

La prose française, tentée par VILLEHARDOUIN (1167—1213)[1] apparaît gracieuse, naïve et claire dans le livre consacré par JOINVILLE (1220? 1229?—1317) à la mémoire de Louis IX, son maître et son ami[2]. Avec autant de charme, elle nous apporte plus d'instruction dans les *Histoires* de FROISSART (1333—1410), vivant tableau de la société et des mœurs du XIVe siècle[3]. Quelques efforts en faveur des lettres françaises honorent, vers la fin de cette période, le règne de Charles-le-Sage[4].

Le français d'alors, sans aucune fixité, variant de province à province et d'auteur à auteur, parce qu'aucun chef-d'œuvre national

1. Histoire de la conquête de Constantinople (1198—1207). Première édition; Venise, 1573. Un héroïsme grave, une piété sans fard et sans petitesse, font du livre de Villehardouin le plus pur miroir et le plus respectable monument de ce qu'on pourrait appeler l'antiquité moderne. La langue, déjà bien française, a déjà presque partout remplacé la synthèse par l'analyse; mais l'instinct qui la guide n'a pas encore consommé son œuvre. Il y a bien de la grandeur dans la simplicité de Villehardouin, et il dessine admirablement les contours des faits.

2. Histoire de S. Loys, IXe du nom, roi de France (achevée en 1309, publiée sous Philippe-le-Bel); édition de Caperonnier, 1761, conforme à l'original.

3. Chronique de France, d'Angleterre, d'Ecosse, d'Espaigne, de Bretaigne, par Jehan Froissart, de 1326 à 1400. Nouvelle édition, avec des notes et des éclaircissements, par J. A. Buchon. Paris, 1824. Voyez deux mémoires de Lacurne de Ste-Palaye, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; M. de Barante, dans la *Biographie universelle*, article *Froissart;* M. de Sismondi, *Revue encyclopédique*, T. XXIII. p. 82; et Montaigne, Essais, L. II, Ch. 10. — W. Scott juge admirablement Froissart, par la bouche de Claverhouse, dans les *Puritains d'Ecosse*. — Ce n'est plus l'esprit des croisades; c'est toujours celui des grandes entreprises et des grands faits d'armes; un souffle a déjà passé sur la première fleur de la chevalerie; l'éclat commence à remplacer la grandeur; et l'historien, plus ébloui qu'enthousiasmé, va toujours de plain-pied aux causes secondes: « Je vous demande une chose qui moult me fait émerveiller: « comment ces quatre rois » d'Irlande sont sitôt venus à l'obéissance du roi d'Angleterre.... Vous m'avez dit que » ce fut par traité et par la grâce de Dieu. La grâce de Dieu est bonne qui la peut » avoir, et peut moult valoir; mais on voit petit de seigneurs terriers présentement » augmenter leurs seigneuries, si ce n'est par puissance. » Villehardouin et même Joinville sont déjà bien loin.

4. Mém. de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, T. XX, p. 361.

ne l'avait consacré dans une de ses formes, langue toute populaire d'ailleurs et sans aucune proportion avec les sujets élevés, était dédaigné par les esprits sérieux, qui retournaient par nécessité à la langue de Cicéron. Rien n'avait préparé la nouvelle langue à de graves fonctions : la littérature dont elle était l'instrument n'avait fait jusqu'alors que se jouer à la surface de la société ; elle n'en représentait que les éléments les moins sévères ; les autres avaient pour organe la littérature savante ou latine, littérature de la pensée, du progrès et de la liberté[1]. Au XV[e] siècle, un seul écrivain, mais d'un mérite éminent, illustre la prose française : c'est Philippe de Comines (1445—1509), historien de Louis XI ; écrivain naturel, clair, souvent énergique : esprit robuste, qui, sans devancer son temps, eut autant de bon sens qu'il était permis d'en avoir alors ; politique sage, moraliste trop commode, mais d'autant plus vrai sur les faits qu'il est moins sévère sur les principes, et amené du moins par l'expérience à professer cette grande vérité, qu'en politique le plus juste est ordinairement le plus utile[2]. C'est vers ce temps que la poésie lyrique naissait sous des mains royales[3] ; mais la solitude et la captivité retenaient ces accords touchants, dont le XVIII[e] siècle a recueilli le premier écho. L'obscurité de Charles d'Orléans (1394—1465) a servi la gloire de Villon (1431—....) qui, limant avec soin la langue et la versification, ouvrait la route où Clément Marot devait marcher avec tant d'honneur[4]. Enfant de l'ignorance et de la superstition, le théâtre naissait alors, barbare, mais national[5]. Aucun Shakspeare français

1. Charpentier, ouvrage cité, p. 322-330.

2. Chronicque et Histoire contenant les choses advenues durant le règne du roy Loys unziesme ; — Chroniques du roi Charles huytiesme, par messire Philippe de Comines, chevalier seigneur d'Argenton. Voyez Montaigne, L. II, Ch. 10.— « Philippe de Comines, homme complaisant, qui a laissé des mémoires hardis. » M. de Châteaubriand, *Etudes historiques*. — Mélanges de M. de Barante, T. I, p. 59.

3. Charles, duc d'Orléans (père de Louis XII), fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, longtemps captif en Angleterre. Ses poésies ont été découvertes et publiées en 1731 par l'abbé Sallier. — Voyez Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, année 1742.

4. Marot, au XVI[e] siècle, et le P. du Cerceau (en 1723), sont les deux principaux éditeurs de Villon. Ses *Œuvres* comprennent le *Petit Testament* (1456), le *Grand Testament* (1461), des rondeaux, ballades, etc. — Œuvres de Maistre François Villon, par J. H. R. Primpsault. Paris, 1835, 1 vol. in-8. — Comment un poëte si grossier a-t-il pu être quelquefois si gracieux ? comment un écrivain si gracieux a-t-il pu à l'ordinaire être si grossier ? Il semble que Villon était un esprit d'élite, qui n'a pas pu se sortir d'une société et d'une vie abjectes.

5. Histoire générale du théâtre français, par les frères Parfaict. Amsterdam, 1735-1749, 15 vol. (abrégée dans les Essais historiques sur l'origine et les progrès de l'art drama-

ne se présenta pour consacrer, ennoblir et perpétuer ce caractère national, que notre scène devait abjurer plus tard sous l'influence d'une littérature plus savante[1].

Mais le XV[e] siècle, en religion, en civilisation, en littérature, couvait un immense avenir. Ce siècle, à qui tous les suivants doivent leur fécondité, était peut-être dispensé de produire[2].

La prise de Constantinople, chassant jusqu'à nous les héritiers de l'antiquité classique; l'imprimerie, s'offrant à point nommé pour multiplier ces chefs-d'œuvre recouvrés; un nouveau monde découvert; la féodalité abattue, inauguraient, au moment marqué par la Providence, ce monde nouveau que nous voyons grandir, et qui, livré sans défense à la liberté, ne trouvera d'asile, contre ses glorieux dangers, que dans les bras de Jésus-Christ.

Un des événements que nous venons de rappeler intéresse de plus près notre sujet: c'est le triomphe de la monarchie, et, par une conséquence naturelle, le monopole du goût conféré dès lors à l'une des villes du royaume. A prendre le *goût* dans le sens à peu près négatif[3] que l'usage a consacré, on peut dater de cette

tique en France (T. I[er]), Paris 1784). — Fontenelle, Histoire du théâtre français. — Mélanges (nouveaux) de M. Suard, T. I. — Ste-Beuve, poésie du XVI[e] siècle, p. 217.

1. Il est ici question des représentations théâtrales plutôt que de la poésie dramatique, qui, sous une forme irrégulière, existait longtemps avant l'époque des *Mystères* (1402). Voyez un mémoire de Duclos dans le XVII[e] vol. des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Journal de l'Institut historique, T. II, p. 36. — « Les *Mystères*, plaisirs grossiers sans doute, enfance de l'art, où tout se trouvait confondu, musique, danse, allégorie, comédie, tragédie, mais scènes pleines de mouvement et de vie, et dont nous aurions tiré une littérature bien plus originale et bien plus féconde, si notre génie, sous Louis XIV, ne s'était fait grec et latin. » *Châteaubriand.* — Le théâtre n'est pas né tout à coup et tout d'une venue. Ses rudiments sont bien antérieurs à cette époque de 1402 où on le fait soudainement apparaître. Voyez *les Origines du théâtre moderne*, par M. Ch. Magnin; Paris, 1838.

2. Quant à l'influence des événements et inventions du XV[e] siècle sur la culture intellectuelle et la littérature de l'Europe, voyez Eichhorn, Geschichte der Litteratur, T. II, § 427—428; Fr. Schlegel, Geschichte der Litteratur, Tome II, p. 34; et M. Portalis, *Essai*, etc., p. xlviij. — « Sous tous les aspects, dit M. de Barante, le XV[e] siècle nous » conduit au seuil d'un monde nouveau.... Le XV[e] siècle a inventé l'imprimerie et » découvert l'Amérique; et il n'a pu cependant se douter de la portée infinie de ces » deux nouveautés.... Le tableau du XV[e] siècle doit reproduire cette ignorance de » lui-même et de la grandeur des choses qu'il faisait, cette activité qui accomplit tant » de changements sans les avoir explicitement voulus. » C'était là le trait principal de ce moment critique de l'histoire moderne.

3. « Leider ist der Geschmack der nicht hervorbringenden Naturen verneinend, beengend, ausschliessend, und nimmt zuletzt der hervorbringenden Klasse Kraft und Leben. » *Gœthe.* Il ne faut pas s'étonner que le goût en France ait trop souvent revêtu ce caractère: sous le nom de *goût*, c'était bien plutôt le *tact* social dont on faisait règle aux poëtes; les

époque sa marche plus décidée et ses progrès plus sensibles ; mais si nous rendons le mot à sa véritable idée, nous n'échapperons pas aux conclusions d'une vérité incontestable, c'est que, dans le grand monde, où l'*esprit* s'éguise et peut même s'acquérir, le *goût*, au contraire, s'émousse et se perd.

François Ier, entrant dans une partie du mouvement général, accorda aux littérateurs une protection que le titre de *Père des lettres* a magnifiquement récompensée[1]. Le mélange singulier d'élégance, et de grossièreté que présentait sa cour se réfléchit fidèlement dans la littérature du siècle. Les idées chevaleresques, rappelées de force dans une époque de libertinage et d'impiété, s'accommodaient mal avec les mœurs dont les contes de la reine de Navarre (1492—1549)[2] et, plus tard, BRANTÔME[3], sont l'expression trop fidèle. A peine la chevalerie pouvait-elle avouer MAROT (1496-1544), poëte aimable cependant, dont le badinage naïf n'a rien perdu de son charme, Marot, inimitable dans l'épître légère et dans l'épigramme, quelquefois gracieux et touchant dans l'élégie[4]. RABELAIS, à la même époque (1483—1553), dans ses fictions burlesques et obscènes, qui recouvrent souvent un grand sens, plus rarement une pensée sérieuse[5], et auxquelles, dans tous les cas, on ne

convenances artificielles de la société s'introduisirent, sous un nom trompeur, dans le domaine de l'idéal ; la poésie, la langue de la nature, se vit soumise à l'étiquette des salons ; et qui ne sait que les convenances dont le tact social se compose, sont essentiellement négatives? Ce qu'on appelait goût dut l'être pareillement.

1. M. Dulaure (Hist. de Paris, Tome III) transporte ce titre de François Ier à Louis XV.

2. Heptaméron, ou Nouvelles de la reine de Navarre, 1558.

3. Œuvres de Brantôme (comprenant : les Vies des hommes illustres et grands capitaines français du XVIe siècle ; les Vies des dames illustres ; les Vies des dames galantes, etc.). Leyde, Elzevir, 1666—67.

4. Notice sur Clément Marot, placée en tête de ses Œuvres choisies, par M. Campenon (Paris, 1819).

5. Il faut que, de son temps, on ait cru au sérieux et à la moralité de ses intentions, puisqu'un poète contemporain, Hugues Salel, lui disait publiquement :

« Or, persévère, et si n'en as mérite
» En ces bas lieux, l'auras en haut domaine. »

On a fort exagéré la portée et la profondeur des intentions de Rabelais. On a pris trop souvent pour un masque ce visage barbouillé de lie. Au fond, son ouvrage était dans le goût de son siècle, et les esprits distingués qui savaient en apprécier les belles parties, n'en goûtaient guère moins les côtés qui nous repoussent aujourd'hui. La bonne compagnie du temps de François Ier n'était pas celle du siècle de Louis XIV. L'étonnante abondance de son vocabulaire tient en partie à la même cause. On ne choisissait point encore ; tout était bon pour tous ; la civilisation, qui commence toujours par élever une classe et qui tend à les élever toutes, faisant un choix dans les mœurs, en fait un dans la langue, et l'on ne peut pas dire qu'elle s'appauvrit de tout ce qu'elle rejette.

peut refuser une puissante originalité, bafouait la tyrannie sacerdotale, l'imbécillité populaire, et jusqu'aux excès de la monarchie absolue [1]. Ce signal d'indépendance était compris. Les intelligences frémissaient sous le joug. Au dogmatisme tranchant allait succéder un scepticisme superbe. Et tandis qu'appuyés sur la Parole du Christ, les réformateurs commençaient leur œuvre sainte et périlleuse, tandis qu'avec ménagement et circonspection, Ramus [2] élevait la statue de Platon à côté de celle d'Aristote, d'autres mettaient un large et universel scepticisme à la place des opinions traditionnelles. MONTAIGNE (1533—1592), dans ses familières causeries, dans ses sincères confessions, qu'il a nommées *Essais* [3], et que la liberté des idées et la vivacité pittoresque de l'expression feront vivre autant que la langue française, appliquant aux problèmes de l'esprit humain l'indolence de son caractère, ébranlait, sans les remplacer, toutes les croyances contemporaines. Chez son disciple CHARRON (1541—1603), aussi hardi, plus méthodique, le scepticisme n'est plus, comme chez Montaigne, un épicuréisme de l'esprit, mais le généreux courage d'une raison trompée [4]. A une époque où la religion et la morale, ayant cessé de s'entendre, s'en allaient chacune de son côté, Charron érige en théorie ce malheureux divorce ; et à l'inverse des réformateurs, qui reconstituaient l'unité de la morale et de la religion, Charron, défenseur tour à tour de l'une et de l'autre, est si loin de con-

1. Œuvres de Rabelais, avec un commentaire historique et philologique par MM. Esmangart et Eloi Johanneau, 8 vol. Paris, 1823. — La Vie inestimable du grand Gargantua, père de Pantagruel. — Les Faicts et Dicts héroïcques du bon Pantagruel. — Sur Rabelais, voyez La Bruyère (*Des ouvrages d'esprit*) : « Son livre est une énigme, quoi qu'on veuille dire, inexplicable; c'est une chimère; c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent ou de quelque autre bête plus difforme ; c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption. Où il est mauvais, il passe bien loin au-delà du pire, c'est le charme de la canaille : où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent, il peut être le mets des plus délicats. » Voyez aussi Fontenelle, Histoire des Oracles, 1re partie, Chap. 18; et des articles étendus et instructifs de M. de Salverte dans la Revue encyclopédique, Tome XIX, p. 88 et 361. — On s'est trop préoccupé des idées et des inventions de Rabelais pour faire assez d'attention à son langage, dont la fécondité luxuriante, la hardiesse heureuse, la flexibilité, le mouvement vigoureux et rapide, nous font jeter un regard de regret et d'envie vers le vieil et puissant idiome de nos pères. Pour le mouvement du style, pour la verve continue, il n'a peut-être point de rival.

2. Sur Ramus et ses travaux, voyez Discours sur la Littérature française depuis le commencement du XVIe siècle jusqu'en 1610, par M. Chasles, p. 98 et suivantes.

3. Les deux premiers livres parurent en 1588. Il avait commencé dès 1572 à écrire ses *Essais*. Voyez son *Éloge*, par M. Villemain et par M. Droz.

4. De la Sagesse. Bordeaux, 1595. — Le Traité *des Trois vérités* (apologie du christianisme et de la religion catholique) avait paru en 1594.

fondre leurs intérêts qu'il veut « que chacun subsiste et se sou-
» tienne de soi-même, sans l'aide de l'autre, et agisse par son propre
» ressort. » Du reste, douteur comme Montaigne, il prétend, ainsi que lui, ainsi que d'autres qui les suivirent, mettre le scepticisme au service de la foi. Il fallait que la licence vînt avant la liberté, le scepticisme avant le doute philosophique, l'école de Montaigne avant celle de Descartes.

Dans ces luttes de la pensée, dans cette polémique des croyances, la langue devenait plus nerveuse et plus mâle ; elle se façonnait à l'éloquence ; le rôle de la littérature savante allait passer à la littérature romane. Il n'est plus temps de sourire de la familiarité bourgeoise de l'idiome national : il se fait respecter chez Calvin (1509—1564) par une gravité imposante et par la sévère pureté de son accent[1]. Exercé par les orages de tout un siècle, il offrit plus tard (1593) sa vigoureuse souplesse aux écrivains de la *Satyre Ménippée*[2], précurseurs de l'auteur des *Provinciales*, et montra chez eux, comme chez Calvin, quel caractère prend une langue en des livres qui sont des actions, et ce qu'elle gagne à sortir de l'arène académique pour s'aller tremper dans le sérieux des convictions religieuses, dans la vivacité des intérêts positifs et dans la poussière des controverses publiques. Vers le même temps, Amyot (1513—1593), dans sa traduction de Plutarque[3], lui restituait un tour aisé et naturel, et lui apprenait à mêler les grâces helléniques aux grâces françaises[4]. Ronsard cependant (1524—1585) égarait la poésie loin de la veine heureuse que son siècle et lui-même avaient rencontrée. Adorateur des anciens, il leur soumettait son génie et les talents d'une nombreuse école[5]. Les racines et les formes étrangères, jetées dans la

1. Son *Institution de la religion chrétienne* (1535) est précédée d'une épître dédicatoire à François Ier, modèle de style et d'éloquence. Voir sur Calvin, considéré comme écrivain, l'ouvrage de M. Sayous (Etude sur Calvin), publié à Genève en 1840. C'est, en même temps, une étude fort intéressante sur l'état de la langue française au XVIe siècle.

2. Satyre Ménippée de la Vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des Estats de Paris (ouvrage dirigé contre le parti de la Ligue), par Gillot, Florent Chrestien, Rapin et Pithou. Voyez la préface de l'édition qu'en a donnée M. Nodier en 1824 ; et Lacretelle, Histoire de France pendant les guerres de religion, Tome III, p. 442, 464.

3. Les vies des hommes illustres grecs et romains, comparées l'une avec l'autre, translatées du grec en français, 1559.

4. « La hardiesse de Plutarque, dit M. Villemain, disparaît quelquefois dans l'heureuse et naïve diffusion d'Amyot. » Amyot nous en impose sur le vrai caractère de Plutarque ; mais ce qui est admirable, c'est que rien ne dénonce cette falsification involontaire.

5. Œuvres choisies de Ronsard (avec une notice sur sa vie) par M. Sainte-Beuve, 1828, et Ginguené, Merc. de France, LII, 408.

langue avec toute leur crudité, substituèrent à la souplesse renaissante de l'idiome français une roideur pédantesque comparable à la dureté sauvage de sa forme primitive; et ce ne fut ni sans peine ni sans dommage que l'*ingénuité* du langage national échappa au danger d'être à jamais étouffée[1]. La langue est toute hérissée de latinismes chez la plupart des écrivains du 16e siècle, et jusque chez Rabelais, le plus grand adversaire de cet abus. Sous la même influence, le théâtre subit, en 1552, une prétendue restauration[2], qui lui enleva pour longtemps toute indépendance de formes et tout caractère national[3]. La poésie ne revint guère à de libres allures avant Mathurin Régnier (1573—1613), dont les satires[4], brillantes de verve, d'originalité, de force comique, sont un des plus beaux monuments de ce français-gaulois, trop légèrement mis au rebut par l'école de Malherbe.

Au milieu de la sanglante confusion de la dernière moitié du XVIe siècle, deux nobles figures attirent nos regards : le chancelier de Lhopital (1505—1573), grand citoyen, esprit éclairé, orateur dont la mâle éloquence fut mal écoutée dans les conseils de ses maîtres[5]; le président de Thou (1553—1617), dont les récits sont d'un témoin fidèle déposant devant la postérité sous le poids d'un inviolable serment, mais qui, au grand dommage de notre langue, a écrit en latin sa vaste et véridique *Histoire*[6]. La gravité de Thucidide n'a pas eu d'héritier plus immédiat[7].

Au règne glorieux de Henri IV succède une orageuse minorité. Le calme renaît sous le sceptre de fer de Richelieu. Le sceptre de

1. Plusieurs langues à la fois menaçaient alors de faire irruption dans la langue française. De bons esprits (entre autres Henri Estienne) virent le danger et le conjurèrent.

2. Ce nouveau théâtre s'ouvre par *Cléopâtre*, tragédie de Jodelle, et par *Eugène*, comédie du même auteur.

3. En tout temps la littérature sera l'*expression générale de la société ;* mais à l'ordinaire elle ne se rattachera pas d'une manière plus immédiate à l'existence nationale ; le temps de cette grande unité qui absorbait toutes les forces et toutes les tendances dans l'institution politique, absorbée elle-même dans la croyance religieuse, paraît être passé sans retour.

4. Il a composé 16 satires, dont les 10 premières parurent en 1608.

5. Voyez la vie de Lhopital dans les Mélanges de M. Villemain.— Les Œuvres complètes de Lhopital ont été recueillies par M. Dufey (de l'Yonne) en 5 vol. in-8. Paris, 1824-25.

6. Histoire universelle en 138 livres.

7. Il ne faut pas oublier Pasquier, célèbre par des plaidoyers contre les Jésuites et par ses curieuses *Recherches de la France*, ni le sincère et discret cardinal d'Ossat, dont les *dépêches* sont demeurées classiques, ni le huguenot d'Aubigné, connu par son *Histoire universelle* et surtout par ses *Tragiques*, satires politiques d'une véhémence prodigieuse, et d'une audace d'expression quelquefois sublime.

MALHERBE (1555—1628) avait un peu plus tôt, pesé sur les lettres françaises. Dans ses poésies lyriques[1], où il y a plus d'élévation que d'enthousiasme, Malherbe ennoblit la langue poétique; mais il inaugura le formalisme dans la littérature. Sous lui s'introduisent et cette langue de choix, qui ne correspond qu'à une classe de la société, qu'à une forme de la vie[2], et la préséance de la convention sur l'inspiration, et cette espèce d'autorité de la tradition qui perpétue de poëte en poëte une image stéréotype de la nature et des passions; sous lui, enfin, s'établit cette distinction, cette séparation des genres, premier article, dès lors, de notre symbole littéraire[3]. Le siècle reçut-il cette impulsion, ou l'avait-il donnée? En d'autres termes, Malherbe fut-il l'instrument ou l'auteur de cette révolution? Quoi qu'il en soit, la poésie détachée du sol de la réalité, étrangère à tous les grands intérêts de l'humanité, retomba dans l'affectation puérile du 15e siècle; mais elle y joignit l'élégance. C'est alors que naquit la littérature de cour, mince, factice, froide et frivole. Prônés par des coteries de femmes et de beaux esprits, la pompeuse frivolité de BALZAC (1594—1655)[4], le naturel affecté de VOITURE (1598—1648)[5],

1. « Malherbe, disait La Fontaine, pèche par être trop beau, ou plutôt par être trop embelli. » Mais il faut le comparer à ses devanciers pour sentir quel pas immense il fit faire à la poésie de style et à la versification. Sous ce rapport, le « Enfin Malherbe vint, » ne dit rien de trop. — Œuvres choisies de Malherbe avec les notes de tous les commentateurs, publiées par Parelle. Paris, 1825. On distingue parmi les productions de Malherbe l'Ode sur l'assassinat de Henri IV, l'Ode à ce prince sur son voyage à Sédan, celle à Louis XIII sur la prise de La Rochelle, l'imitation du Psaume 145, les Stances à Duperrier, etc.

2. Sur le partage de la langue en deux langues, voyez les discours de Voltaire et de l'abbé Arnault à leur réception à l'Académie française.

3. «Die Absonderung der Dicht- und Redarten liegt in der Natur der Dicht- und Redekunst selbst; aber nur der Künstler darf und kann die Scheidung unternehmen, die er auch unternimmt: denn er ist meist glücklich, genug zu fühlen, was in diesen oder jenen Kreis gehört. Der Geschmack ist dem Genie angeboren, wenn er gleich nicht bei jedem zur vollkommenen Ausbildung gelangt. » *Gœthe.*

4. Outre un recueil de Lettres, on a de Balzac *le Prince*, *le Socrate chrétien*, *Aristippe* ou *la Cour*, des *Entretiens*, etc. On rencontre dans ces ouvrages des traits d'élévation morale et d'un vrai sérieux, plus rarement des pensées fortes. Dans des sujets religieux, Balzac s'est élevé quelquefois jusqu'à la simplicité. Il a le mérite, comme écrivain, d'avoir donné le *nombre* à la prose française. Il a été bien jugé par La Bruyère (des Ouvrages d'esprit), par Boileau, Réflexions (la VIIe) sur Longin, et par d'Aguesseau, dans ses Instructions à son fils.

5. On peut dire de Voiture qu'il n'a que de l'esprit, et qu'il n'a que celui qu'il fait; mais dans tous les cas il en a beaucoup; il n'en a que trop. Quand, par mégarde, il se laisse prendre au naturel, il est très agréable écrivain, et par-ci par-là, quelques

firent grande et longue fortune. Cette époque est celle des artistes en fait de langage[1], tout occupés du perfectionnement de l'instrument qu'ils emploient, et pour qui les différents sujets qu'ils traitent ne sont guère qu'une occasion d'expériences sur la langue. Je crois qu'elle leur a des obligations, et qu'alors ce genre de travail était nécessaire ; mais en général une langue reçoit ses plus grands perfectionnements de ceux pour qui elle n'est qu'un instrument, des hommes de génie qui, traitant des sujets intéressants et exprimant de grandes choses, se sont fait, sans autre dessein, une langue proportionnée aux divers besoins de leur pensée. Il ne faut rien attendre de puissant ni de profond d'une réforme de langage dont le langage a été le seul objet et le dernier terme. C'est la pensée qui élève la parole[2]. DESCARTES, à la même époque (1596—1650), dans une région plus haute que la faveur des cours, et dans une espèce d'exil qui semblait ne l'arracher à la France que pour le donner à l'Europe, Descartes, libre et lumineux génie, créait une philosophie en créant une méthode de philosopher ; et sa gloire d'écrivain serait plus grande peut-être si sa gloire de penseur l'était moins. Dans son *Discours sur la Méthode* (1637), le style rappelle, par la liaison, l'abondance et la fluidité, celui des philosophes anciens, et n'est pas moins admirable que la pensée. La cour ignorante qui encourageait Voiture, mettait l'interdit sur la gloire de Descartes[3].

C'est vers ce temps qu'une simple société d'hommes de lettres recevait du cardinal de Richelieu, avec le titre d'Académie française (1635), la mission « d'établir des règles certaines de la langue française et de rendre le langage français non-seulement élégant, mais capable de traiter tous les arts et toutes les sciences[4]. »

Cependant, abreuvés aux sources de la religion et de la belle

pensées plus solides se font jour à travers son perpétuel badinage. On a cité sa lettre à Chaudebonne sur Grenade, celle à Puylaurens datée de Madrid, celle sur la prise de Corbie. Il faudrait y ajouter, pour le connaître, la lettre de la carpe au brochet, et celle à Mlle de Rambouillet sur la conjonction *car*.

1. Le grammairien Vaugelas, le traducteur d'Ablancourt, l'avocat Patru, le philologue Ménage.

2. Ce règne du bel-esprit sans substance, rattaché à la galanterie, et tenant de plus près à la politesse des mœurs qu'à celle du goût, a eu son temps dans plusieurs littératures ; on connaît le *cultorisme* espagnol et l'*euphuisme* anglais.

3. Éloge de Descartes, par Thomas. — Voyez aussi Fr. Schlegel, Geschichte der Litteratur, Tome II, p. 170.

4. Sur l'état de la langue française au XVIe siècle, et sur l'influence de Richelieu et de l'Académie, voyez Fr. Schlegel, *l. c.*, XIIe Leçon (Tome II, p. 145).

antiquité, les écrivains de Port-Royal[1] conservaient le dépôt du bon goût et de la saine littérature. Pascal (1623—1662), leur défenseur contre les Jésuites dans les *Lettres provinciales* (1656—1657), le défenseur du christianisme dans ses *Pensées*, fixait la langue nationale dans l'unique sens et de la seule manière dont une langue puisse être fixée. Les *Provinciales* sont une suite de lettres où Pascal défend les solitaires de Port-Royal contre les Jésuites leurs adversaires. L'examen de la politique et des doctrines des Jésuites fait la principale matière de cet ouvrage, ou la plaisanterie comique et l'éloquence véhémente sont employées successivement, et où Molière et Démosthène sont tour à tour égalés[2]. Un esprit de la même trempe, *Pierre* CORNEILLE (1606—1684), portait sur la scène tragique l'élévation et le naturel, séparés jusqu'alors[3]. La grandeur poétique et morale que la vie nationale ne présentait plus, cette grandeur que les devanciers de Corneille, et lui-même pendant un temps, avaient cherchée comme à tâtons dans le vide, Corneille enfin la chercha et la trouva dans son âme. Admirable interprète des sentiments héroïques, peintre sublime de la *force morale*, il accoutuma la versification à ces formes nerveuses et ramassées, à ces mouvements en quelque sorte athlétiques, que réclamait le caractère de ses pensées. Savant poëte, mais si on l'ose dire, savant par génie, la force et la variété de ses combinaisons dramatiques étonnèrent alors, étonneront toujours. Le public, éclairé en même temps que ravi, honteux de sa longue erreur, brisa ses anciennes

1. Voyez l'Histoire de Port-Royal, par Racine : *Port-Royal*, de M. Sainte-Beuve, et Geschichte von Port-Royal du docteur Reuchlin. La maison ou l'école de Port-Royal réclame le grand ARNAULD, dont la controverse absorba le puissant génie, mais qui a inspiré sinon rédigé la Grammaire et la Logique de Port-Royal ; LANCELOT, digne d'écrire sous sa dictée, habile philologue, le maître de Racine ; DUGUET, écrivain religieux, de la piété la plus élevée, également pur de doctrine et de talent ; NICOLE, que ses *Essais de Morale* placent au premier rang des connaisseurs de la nature humaine ; LE MAITRE, avocat célèbre, qui se sépara de la gloire et de la fortune pour venir partager les pieux et utiles travaux de ces reclus volontaires ; son frère, LE MAITRE DE SACY, traducteur de la Bible, de l'Imitation et des Comédies de Térence ; QUESNEL, persécuté pour ses *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*, le plus beau peut-être des commentaires qu'on a faits sur ce divin livre ; enfin PASCAL.

2. Sur Pascal, voyez son *Eloge*, par M. Raymond ; une notice dans les *Discours et Mélanges* de M. Villemain, et le *Discours* sur sa vie et ses ouvrages, publié en 1779 par M. Bossut, et réimprimé en tête de l'édition des *Pensées*. Paris, Renouard. — Pascal's Leben, von Doctor Reuchlin. Voyez sur les *Provinciales*, Chrestomathie, Tome II.

3. Il serait injuste de ne pas distinguer parmi ceux qui précédèrent immédiatement Corneille dans la carrière dramatique, *Rotrou* (1609-1650), que ce grand homme appelait *son père*, et dont le *Venceslas* est resté au théâtre.

idoles; *le Cid* (1636), *Horace,* (1639), *Cinna,* (1639), *Polyeucte* (1640), désabusèrent pour jamais la nation[1]. N'avaient-ils pas, tout d'abord, désabusé Corneille lui-même, Corneille, qui, s'étant cherché longtemps sans pouvoir se trouver, ne put être absolument étranger à la surprise générale? Le génie peut s'égarer; mais une fois maître de sa voie, il n'a point de faibles commencements ni d'insensibles progrès; d'un élan Corneille atteignit toute sa hauteur; mais combien son déclin fut rapide! Chez lui, le sublime, trop isolé du vrai moral, ne fut trop souvent que le monstrueux; cet isolement toujours plus prononcé, multiplia dans la carrière du poëte des chutes aussi éclatantes que ses triomphes, et, pour lui, plus inexplicables; car il n'avait pas changé de route. Toujours d'ailleurs la souplesse, les nuances, les parties délicates de l'art d'écrire, lui manquèrent; on s'en aperçoit surtout lorsqu'il se hasarde dans la galanterie, et l'on s'étonne peu de voir « Hercule filant rompre tous ses fuseaux[2]. »

Le génie français, ayant reçu de la religion, de la philosophie, de l'antiquité, tout ce qu'il en pouvait recevoir sans se dénaturer, déjà élégant et poli, non point encore vermoulu de civilisation, ne conservant des agitations civiles qu'une émotion sans trouble et sans regret, gardant encore entières la foi politique et la foi religieuse, présentait cette heureuse proportion d'imagination et de réflexion, de réserve et de hardiesse, qui promet une belle époque littéraire. Si nous ajoutons l'influence de la cour, centre absorbant de toutes les supériorités, la magnificence du monarque, sa bienveillance pour les lettres, la prospérité politique de la France, un sentiment d'aise et de sécurité pendant la première moitié de ce règne, nous pourrons pressentir, en rassemblant ces données, quelques-uns des caractères de la littérature sous le règne de Louis XIV.

Quelques faits, plus directement littéraires, veulent encore être rappelés. De ce nombre est le crédit de la littérature espagnole, source précieuse d'emprunts et d'inspirations, si l'on avait su toujours d'un fond si opulent séparer avec soin la forme si recherchée et si peu humaine[3]. L'antiquité de plus en plus révérée

1. Parmi les productions remarquables de Corneille, sinon parmi ses chefs-d'œuvre, il faut compter Rodogune (1646), Héraclius (1647), Nicodème (1652), Sertorius (1662), et la Mort de Pompée (1641). Dans les pièces les plus décréditées de Corneille, il reste quelque chose de son génie.

2. Eloge de Corneille, par M. Victorin Fabre. — Histoire de la vie et des ouvrages de Corneille, par M. Taschereau. — P. Corneille fut dignement loué par Racine, lors de la réception de Th. Corneille à l'Académie française.

3. Consulter Sismondi, Littér. du midi de l'Europe, T. III et IV.

par un siècle qui, du reste, différait d'elle à tant d'égards, vint à propos modérer par son autorité des influences moins saines, et enseigner aux classiques de cette période la simplicité des conceptions et la pureté des formes. Il faut tenir compte aussi de l'influence d'une philosophie spiritualiste, aux doctrines de laquelle s'étaient abreuvés tous les esprits, même dans le grand monde et au sein de la cour. Cette philosophie, en qui ne dominait pas l'élément analytique, et dont les tendances ne trouvaient guère de contrepoids dans le goût peu répandu encore des sciences exactes, maintint la langue française en possession de ces formes peu précises, mais gracieuses, auxquelles l'époque suivante devait substituer une élégance plus sévère *(succincta vestis)*. Plus souvent en contact avec les idéalités qu'avec les intérêts de la vie extérieure la prose ne put prendre dès lors tous les caractères qui lui appartiennent, et l'on peut dire que le 17e siècle, encore qu'il nous ait donné Pascal, Fénelon et Bossuet, n'est pourtant pas le siècle de la prose.

On voit distinctement se former une *république des lettres,* mais dans un esprit purement littéraire. L'éloquence et la poésie ne se mêlent ni aux intérêts sociaux ni aux affaires publiques. Seulement quelques-unes des idées qui seront maîtresses du monde moderne s'introduisent, sous les auspices de la charité évangélique, dans les ouvrages de deux prêtres, Fénelon et Massillon, libéraux dans un âge de despotisme. Il y a, dans cette république des lettres, des supériorités constatées et révérées, mais, à l'exception de Boileau peut-être, aucun chef avoué ni suivi. L'antiquité, seule autorité reconnue, n'étouffe pas les individualités, parce que l'antiquité est presque la nature. Soumis à ses exemples, mais mutuellement indépendants, les grands écrivains se distribuent, chacun à son rang, sur les degrés du sanctuaire, mais chacun solitaire et libre. Du reste, c'est en littérature, l'époque des spécialités ; chaque écrivain a la sienne, dont il ne sort guère ; seuls, entraînés au delà de ces limites par des intérêts plus puissants que les intérêts de l'art et même que ceux de la gloire, FÉNELON et BOSSUET n'appartiennent à aucun genre exclusivement, et les dominent tous. L'un [1], plus artiste de nature et d'inclination, s'élève par l'émotion au-dessus de l'art ; il n'atteint pas, il traverse le beau littéraire pour-

1. Eloges de Fénelon, par Laharpe et par Maury. — Histoire de Fénelon, par le cardinal de Bausset, 3 vol. 1808.

aller plus loin; jamais il n'écrit pour écrire : sa grâce vient de l'âme, son onction est celle de l'amour, son originalité n'est que l'intimité de ses impressions morales, et son style, si l'on ose parler ainsi, n'a d'autre couleur que celle de la lumière. L'autre se laisse emporter par son grave enthousiasme dans une région où, loin de songer qu'on est artiste, on oublie même qu'il y a un art; mais tout insoucieux qu'il est de littérature et de gloire littéraire, tour à tour controversiste, historien, théologien, politique, orateur[1], selon que le commande la grande cause qu'il sert, chez nul écrivain le génie ne déploie une plus étonnante vigueur, chez aucun la pensée ne jouit plus d'elle-même; ému le premier de ses propres conceptions, nul ne se porte de cime en cime avec une plus vive allégresse, nul n'a des élans plus rapides et plus vastes; en trois pas, comme ceux du Jupiter d'Homère, il arrive aux limites de son sujet. La langue se courbe avec respect sous le poids de cette grande pensée, et lui paie, en innovations nécessaires, le tribut le plus légitime. — Parmi les classiques du grand siècle, ces deux hommes ne l'ont été que par occasion et par nécessité; ils ont élevé la littérature jusqu'à eux plutôt qu'ils ne sont descendus jusqu'à elle.

Jamais le génie français n'avait été plus pur, n'avait travaillé

1. Exposition de la doctrine de l'Egl. cath. sur les matières de controverse, 1671. — Histoire des Variations des Egl. protestantes, 1688. La même, 4 vol. (l'édition la plus exacte), 1689. — Politique tirée des propres paroles de l'E.-Ste. 1709 et 1721. — Introduction à la philosophie, ou de la connaissance de Dieu et de soi-même, 1722. D'autres ouvrages de Bossuet seront indiqués en leur lieu. — Voyez une excellente caractéristique de Bossuet, dans les *Mélanges* de M. de Barante, T. Ier, p. 15. — On a une *Histoire de Bossuet*, par le cardinal de Bausset, 4 vol. 1814. — Voici le jugement que Fr. Schlegel a porté de Bossuet considéré comme écrivain : « Diese Vereinigung (der Vollendung » mit dem Erhabenen) findet sich, was Sprache und Darstellung betrifft, in Bossuet, so » weit ein Redner diese Vergleichung (*mit einem Dichter*) zulässt. Bei der strengsten » Reinheit und Ausbildung, einem nie verletzten Adel in der Sprache (?), ist er durch- » gehends, wo es der Gegenstand erlaubt, gross und erhaben, ohne doch je in's » Schwülstige zu fallen. » — Bossuet n'est pas seulement un orateur sublime et un magnifique historien : il est le premier dans l'éloquence didactique, où les Français sont les premiers. Plusieurs de ses écrits d'enseignement et de controverse (que nous ne jugeons pas ici sous le rapport des opinions) sont au moins égaux dans leur genre à ses Oraisons funèbres. Son *Histoire des Variations*, moins histoire que plaidoyer, est un chef-d'œuvre de composition et de style. Dans son *Traité de la connaissance de l'homme*, il parle le meilleur et le plus beau langage dont jamais homme se soit servi. Je crois que, les plus excellentes pages de Pascal mises à part, on ne risque rien à dire que le style de Bossuet est le style le plus parfait dont un prosateur français ait jamais pu donner l'idée. Consultez surtout M. de Barante, dans ses Mélanges, Tome Ier, page 39.

sur des éléments plus choisis ; mais il ne fut pas, pour cela, moins français. Il le fut surtout d'une manière plus prononcée que dans l'époque suivante. S'il y perdit quelque chose, ce dont on ne peut guère douter, il y gagna davantage. S'il comprit mal les idées et les mœurs étrangères, si ses préoccupations nationales firent l'antiquité moderne et l'Europe française, si une époque si riche en bons écrits de tout genre a produit si peu de bonnes traductions[1], ne nous en plaignons pas trop : le XVIIe siècle eût payé trop cher les avantages qui lui ont manqué ; il y eût perdu ce beau caractère que le XVIIIe siècle ne devait pas reproduire, qu'aucun siècle ne reproduira ; il eût anticipé sur l'âge suivant ; un degré, et l'un des plus indispensables, eût manqué à l'échelle des temps.

L'éloquence de la chaire[2] fut telle que la pouvait produire une religion d'Etat pompeuse et révérée : elle s'entoura de splendeur et de majesté. Un génie plein de sublimité, d'ardeur et de mélancolie, ému de toute grandeur, également propre à louer les héros et à célébrer les saints, Bossuet (1627—1704), éleva très haut l'oraison funèbre. Loué par ce puissant orateur (1687), le grand Condé parut plus grand encore. La même voix fit entendre, dans l'oraison funèbre de la reine Henriette (1669), le chant de deuil d'une antique dynastie. Dans l'éloge de la duchesse d'Orléans (1670), l'inimitable vérité de sa douleur associe la postérité aux regrets d'un siècle expiré. — Interprète, comme Bossuet, des douleurs royales, Fléchier (1632—1710) eut le privilége de prêter au deuil de la patrie une voix solennelle en célébrant les vertus de Turenne (1676). Toutefois, avec son harmonie savante, mais un peu vide, avec ses pensées moins solides qu'ingénieuses, avec le lustre un peu froid de ses images, l'élégant Fléchier n'est le plus souvent que le premier des rhéteurs[3], et Bossuet, alors encore qu'il devient inférieur à lui-même, est presque toujours orateur.

1. Il faut distinguer la traduction des *Lettres* (1699) et du *Panégyrique* (1709) de Pline, par L. de Sacy (1654-1727), et celle des *Lettres de Cicéron à Atticus* (1714) par Mongault. Le 15e livre du Télémaque et l'extrait de l'Odyssée, font juger avec quelle supériorité Fénelon eût pu transporter les anciens dans notre langue. Le Télémaque, pris dans son ensemble et dans son esprit, n'est-il pas une admirable traduction de l'antiquité ?

2. Maury, Essai sur l'éloquence de la chaire, 2me éd. 1810. — Sur les principaux prédicateurs français, voyez Lacretelle aîné, Œuvres diverses. — Voyez sur les panégyristes français, Thomas, Essai sur les éloges, T. II ; Villemain, Essai sur l'oraison funèbre (dans ses Mélanges) ; Dussault, Discours sur l'oraison funèbre.

3. On doit distinguer encore l'Eloge de Montausier, et celui de Marie-Thérèse, femme de Louis XIV. Voir Dussault, Notice sur Fléchier.

La prédication [1], où ce grand homme semble avoir dédaigné d'être le premier [2], prospéra entre les mains de BOURDALOUE (1632—1704), chez qui l'apprêt des formes scolastiques n'empêche pas d'admirer une rare fécondité, une grande richesse d'instruction morale et une dialectique puissante [3]. MASSILLON (1663—1742) donna plus de charme à la parole sacrée. Peintre délicat du cœur humain, onctueux et tendre interprète de la vérité religieuse, aussi élégant que Fléchier, mais plus naturel, moins solide que Bourdaloue, mais plus persuasif, captivant l'esprit, le séduisant même quelquefois par le charme infini des détails, Massillon est le plus aimable et le plus attrayant des prédicateurs [4] ; et l'exquise perfection de son *Petit-Carême* (1717) [5] le place, dans l'art d'écrire, au premier rang des modèles. La France, qui répudia le protestant SAURIN (1677—1730), n'a point répudié sa gloire : elle le nomme immédiatement après ces habiles orateurs [6]. On peut lui reprocher quelque mauvais goût,

1. Les destinées de l'éloquence furent analogues à celles de la poésie. La chaire avait eu son Malherbe dans la personne de *Senault* (de l'Oratoire). S'il n'inventa pas, il accrédita du moins, il imposa aux grands maîtres qui allaient lui succéder et le faire oublier, ces formes artificielles qu'on a vu, dans tous les genres, des esprits de second ordre imposer au génie. La prédication, au XVII[e] siècle, fut *classique* aussi bien que l'ode, la tragédie, comme l'histoire. Je ne sais si aucun *genre*, excepté la fable, qui n'en était pas un, se développa selon les seules lois de la nature. — Au reste, on serait singulièrement loin de compte si, sur la foi des mots et des titres, on cherchait toute l'éloquence française dans les solennités de l'art oratoire. Il se trouve plus d'éloquence hors de là, et même en dehors de toute littérature formelle, que dans les tribunes et dans les chaires. L'éloquence est partout où la parole est employée avec succès pour convaincre et pour remuer les esprits.

2. Je ne sais si l'on a remarqué qu'entre tous les prédicateurs français Bossuet est celui qui a le plus de philosophie dans la pensée. — Sermons *choisis* de Bossuet, 1 vol. in-12, 1803, précédés de *Réflexions* du cardinal Maury.

3. Les sermons de Bourdaloue ont été publiés en 16 volumes, de 1707 à 1734. Lire les sermons sur la Passion, sur la Résurrection, sur la conception de la Vierge, sur l'amour de Dieu, etc.

4. Voir son *Eloge* par d'Alembert, parmi ceux des membres de l'Académie franç. — Lire ses discours sur la divinité de Jésus-Christ, sur le mauvais riche, sur la Passion de J.-C., sur le respect humain, sur la mort du juste et du méchant, sur la vérité d'une vie à venir, sur le petit nombre des élus, etc., et les Conférences ecclésiastiques, qui sont les discours où il a été le plus simplement éloquent.

5. Prêché devant Louis XV enfant. — L'édition de 1745-48 des sermons de Massillon a servi de modèle à toutes celles qui ont suivi. On peut voir, en la comparant aux précédentes (1705, 1706, 1714), combien Massillon retravaillait ses discours.

6. Sermons sur divers textes de l'E. S. La Haye, 1749, 12 vol. — Saurin n'avait donné au public que les 5 premiers, de beaucoup les meilleurs. Distinguer les sermons sur le délai de la conversion, sur l'aumône, sur le jeûne de 1709, sur la résurrection, sur le cantique de Siméon, sur Saint-Paul devant Félix. Une source abondante d'éloquence

un style négligé, le peu de couleur et souvent le heurté de sa diction ; mais l'originalité des conceptions, une éloquence mâle, véhémente, touchante quelquefois, toujours forte d'idées et de preuves, feraient pardonner davantage encore.

Les parlements, réduits pendant tout le règne de Louis XIV à une honteuse nullité, cessèrent de retentir de cette mâle et sincère éloquence qu'avaient souvent éveillée dans leur sein l'amour de la patrie et le droit qu'une sorte de prescription leur avait acquis d'intervenir dans les affaires d'Etat et de parler au nom du peuple [1].

Le barreau avait jusqu'alors remplacé l'éloquence par le bel-esprit, et le raisonnement par l'érudition. Ce genre s'épura plus qu'il ne s'agrandit sous la plume de Patru, recommandable par la correction de son langage, et de Lemaitre, plein d'enflure et d'affectation, mais élevé, spirituel, quelquefois éloquent, et qui n'avait besoin que de venir un demi-siècle plus tard pour prendre place au rang des modèles [2]. Pellisson (1624—1693) déploya un plus heureux génie dans la défense de Fouquet (1661). C'est un modèle de clarté, d'adresse, de tact ; de grandes vérités de droit public y sont traitées avec franchise et prudence ; un pathétique noble règne dans la péroraison, dont l'abondance, un peu diffuse parfois, rappelle la manière large et magnifique de Cicéron [3]. Mais, à cette exception près, l'éloquence du barreau, privée de plusieurs influences fécondantes, resta en arrière des autres branches de la littérature [4].

On peut dire que, dans ce genre, les circonstances manquèrent au talent, car l'élément oratoire est un trait caractéristique

avait jailli du sein de la Réforme. Cette grande crise de la religion créa non-seulement une prédication nouvelle, mais aussi, dans les formes que le temps comportait, hors de la chaire et souvent dans la chaire, une espèce d'éloquence tribunitienne. Pour nous borner à la prédication, les noms de *Calvin*, de *Farel* et de *Bèze*, au XVI[e] siècle, ceux de *du Moulin*, de *Le Faucheur*, de *Daillé* et de *Claude*, ne sauraient être omis dans une une histoire de l'éloquence française ; encore moins ceux de *Du Bosc*, qui a précédé Saurin, et de *Superville*, qui l'a suivi de près.

1. Sur l'éloquence parlementaire, voyez Bouterwek, *l. c.*, T. I, p. 320, et M. Dupin aîné, Revue encyclopédique, T. XIV, p. 273. Une des plus belles provinces de la langue et du génie français, comme un des plus nobles aspects des mœurs françaises, reste inconnue à ceux qui n'ont pas étudié la littérature *parlementaire*.

2. Voyez sur Le Maître le *Port-Royal* de M. Sainte-Beuve, T. I, p. 384-387.

3. Pellisson a écrit aussi une Histoire de la conquête de la Franche-Comté, une Hist. de l'Acad. franç., etc.

4. L'usage des discours de réception à l'Acad. franç., introduit par Patru (1640), donna naisssance à l'éloquence *académique*, qui s'accrut d'une nouvelle branche par les concours ouverts sur différents sujets.

du génie français. L'éloquence a coulé comme une séve dans toutes les branches de notre littérature. Sa manière agressive, pressante et passionnée se combine avec la sublimité des idées et l'éclat des peintures dans le *Discours* de BOSSUET *sur l'histoire universelle* (1681), religieux mais hardi commentaire des desseins de Dieu sur l'humanité[1]. Si l'on excepte la troisième partie, c'est moins une histoire peut-être qu'une éloquente prédication, ayant pour texte l'histoire du monde. L'*Histoire de France*[2] de MÉZERAY (1610—1683) est moins recommandable par la critique et l'érudition que par la sévère franchise des jugements. On peut croire cependant que Mézeray avait moins d'indépendance dans le caractère que dans l'esprit, et plus d'intelligence que de génie. Ce qu'il vaut en toute sorte doit être cherché dans les discours qu'il prête à ses héros ; il semble que cet artifice lui soit nécessaire pour mettre en dehors toutes ses ressources de style et de pensée. SAINT-RÉAL (1639—1692) rappelle l'ardeur sombre, mais non la concision de Salluste, dans sa *Conjuration de Venise* (1674), qui n'est du reste qu'un roman[3]. Un style naturel et animé, un remarquable talent de narration recommandent les ouvrages de VERTOT (1655—1735), qui d'ailleurs ne paraît s'être piqué ni de fidélité ni de philosophie. L'intérêt de ces histoires, s'attachant plus aux personnes qu'aux principes, n'est pas sensiblement distinct de l'intérêt du roman[4]. L'épithète de *judicieux* est devenue inséparable du nom de l'abbé FLEURY (1640—1723) ; celle de *loyal* ne devrait pas l'être moins. Sa grande *Histoire ecclésiastique*[5] et les

1. « Ce magnifique Discours, dit M. Roget (Biblioth. univ., T. LIII, pag. 122), n'a eu, » en histoire, d'autre conséquence que de donner l'exemple de ranger la suite des » grands événements sous un seul point de vue général qui les domine tous. »

2. Histoire de France, 3 vol. in-fol. 1643-46-51. — Abrégé, par le même; 3 vol. in-4°, 1668.

3. Sur Saint-Réal, voyez M. de Barante, Mélanges. T. III, pag. 291.

4. Révolution de Portugal (1689), de Suède (1696), Révolutions romaines (1719), Hist. de l'ordre de Malte (1726). Voyez une notice sur Vertot dans les Mélanges de M. de Barante, T. I, pag. 96.

5. Histoire ecclésiastique (jusqu'en 1514), 20 vol. in-4°, Paris 1691 et années suiv. — Mœurs des Israélites, 1681. — Mœurs des premiers chrétiens, 1692. — Les *Discours* sur l'histoire ecclésiastique ont été imprimés à part dès 1708. « L'abbé Fleury, dans ses excellents écrits, intéresse par son insinuante candeur, étonne par l'universalité de ses connaissances, attache toujours en exaltant la religion, parce qu'on sent que l'auteur parle de ce qu'il aime, et déploie sans effort une bonne foi et un courage de raison qui ne sont en lui que le besoin d'être sincère, en professant toujours sa belle maxime : *que les vérités ne sauraient jamais être contraires à la vérité.* » Maury, Essai sur l'Éloquence, II, 234.

Discours dont il l'a éclairée, ont prouvé que la robe de prêtre peut couvrir un véritable historien et par conséquent un véritable philosophe[1].

En général cependant, les historiens du XVII[e] siècle, sans lumières politiques, sans intelligence du passé, ne voyant guère dans l'histoire qu'une œuvre d'art, et trop préoccupés de l'imitation des historiens de l'antiquité, ont marqué plutôt que rempli une lacune de notre littérature[2]. Elle fut plus heureuse dans le genre des *mémoires*. Le cardinal de Retz (1614—1679), grand artisan des troubles de la Fronde, où il engagea, faute de meilleure occasion, ses hautes facultés, a mis dans ses *Mémoires* (publiés en 1717) la pénétration et le vaste regard des vrais historiens, un style pittoresque et sentencieux qui rappelle la plus grande manière des modèles, et enfin cette même *impétuosité de génie* qui lui fit regarder les agitations civiles comme son élément naturel, et le rôle de chef de parti comme le plus digne d'un homme de tête et de cœur. La plus extrême frivolité caractérise les *Mémoires* (1713) où l'Ecossais Hamilton (1646—1720) raconte les aventures scabreuses de son beau-frère le chevalier de *Grammont* et les intrigues galantes de la cour de Charles II; mais sa frivolité, il faut en convenir, est parée de toute cette grâce inimitable qui est comme la fleur de la sociabilité française. En frivolité comme en naturel, Hamilton s'est surpassé lui-même dans ses *Contes*[3].

Le roman fut, au XVII[e] siècle, plus vrai que l'histoire. Ce genre tout moderne dériva de l'épopée par une progression insensible[4]. Les romans de chevalerie avaient retracé la vie tout *épique* du moyen âge, vie aventureuse, guerrière, vie en rase campagne. L'accroissement du pouvoir monarchique, l'ordre extérieur qu'il rétablit, et la civilisation qui en fut la suite, en resserrant le développement de la vie publique, augmentèrent l'intérêt des relations

1. On cite encore, sous le rapport du style, les *Révolutions d'Angleterre* du P. *d'Orléans*, et sous le rapport de l'instruction, l'histoire du même pays, par le réfugié *Rapin de Thoyras*. Une simplicité touchante rappelle, dans l'Histoire de Henri IV par l'archevêque *Péréfixe*, le souvenir du bon Joinville.

2. On trouvera une revue critique des principaux historiens français dans les Mélanges de M. de Barante, T. II, pag. 1—45, et dans les *Lettres* de M. Thierry sur l'Histoire de France.

3. Œuvres complètes d'Hamilton. Paris, Renouard, 1812, 3 vol.

4. Voyez le Traité de l'origine des romans, par Huet (évêque d'Avranches); la Lettre du même à M[lle] de Scudéri touchant Honoré d'Urfé, auteur du roman d'Astrée, et l'Essai sur les romans, par Marmontel.

privées. De ce nouvel état de choses, combiné avec un reste de goût pour les aventures héroïques, naquit un roman de chevalerie mitigé, où les grands sentiments occupèrent plus de place encore que les grandes actions. Enfin l'héroïsme d'action, prenant toujours moins de place dans la vie, en garda toujours moins dans les fictions; et l'intérêt de la vie privée (je ne dis pas de la vie domestique) augmentant de jour en jour dans le loisir des sociétés polies et dans la paix des villes opulentes, tout un ordre de sentiments nouveaux s'étant développé dans la société, Mme de La Fayette (1633—1693) satisfit à un des besoins de cette société moderne par la publication de *Zaïde* (1670—1671) et de *la Princesse de Clèves* (1678). Là, ce n'est ni de l'intérêt des aventures guerrières, comme dans les romans de La Calprenède[1] et de Mlle de Scudéri (1607—1701)[2], ni de celui des scènes pastorales, comme dans l'*Astrée* (1610)[3] de d'Urfé (1567—1625), que se compose en grande partie le charme de la fiction. L'intérêt des passions y domine, et y vit de lui-même; les événements décisifs se passent dans

1. Mort en 1663. Il a écrit *Cassandre*, en 10 vol., *Cléopâtre*, en 24 vol., *Faramond*, aussi en 24 vol., romans qui n'ont pas peu contribué, avec plusieurs autres causes, à fausser le *sens historique* des écrivains et du public d'alors. Ils ont joui d'une longue fortune et obtenu d'illustres suffrages. On sait combien Mme de Sévigné aimait les « grands coups d'épée » de ce romancier.

2. Artamène ou le grand Cyrus, 10 vol. 1650; Clélie, 10 vol. 1656. — Lisez, sur ces ouvrages, *les Héros de romans*, par Boileau, dans ses œuvres en prose.

3. L'*Astrée* n'est pas le plus ancien, encore moins le dernier monument, mais l'un des plus remarquables sans doute, de cette longue et malheureuse passion pour la poésie pastorale chez le peuple le moins pastoral. Il est vrai que les Français n'ont cherché dans la pastorale, ainsi que dans l'allégorie, autre objet de leur amour, qu'une forme ou un costume des idées poétiques qu'ils voulaient exprimer; c'était encore une manière de reculer dans la perspective des objets qui, chez une nation railleuse, sont toujours trop voisins du ridicule. On déménage dans un monde fictif toute une poésie trop mal à l'aise dans celui-ci. Mais toutes ces précautions contre le ridicule finissent par manquer leur but : on retrouve le ridicule dans l'asile même où on l'avait fui; le conventionnel et le faux ne peuvent longtemps échapper à leur destinée. Observons ici, puisque l'occasion s'en présente, un autre effet de la disposition qui fait de la plaisanterie et du sérieux deux mondes séparés, deux sphères hostiles. La littérature française ne connaît pas l'*humeur* (*humour*), genre d'esprit qui opère la fusion de ces deux éléments, et qui fait naître le sourire du milieu des larmes. M. Xavier de Maistre, et, sur ses traces, l'ingénieux auteur de la *Bibliothèque de mon oncle* (M. Töpffer, de Genève), ont donné d'heureux exemples de ce genre d'esprit dont la bonhomie, mais une bonhomie noble, fait la base, et qu'un La Fontaine et un Ducis auraient dû, ce semble, acclimater parmi nous. Voyez sur les conditions morales et religieuses de l'*humour* des remarques intéressantes de M. Hagenbach, dans ses *Vorlesungen* über Wesen und Geschichte der Reformation, etc. T. I, pag. 101. Leipzig 1834.

le cœur ; ce qu'il y a d'extérieur n'est que le cadre nécessaire, l'occasion de ces agitations morales. C'est ainsi que Corneille avait déjà trouvé le secret de la vraie tragédie. L'antiquité, si riche d'ailleurs, mais à qui manquèrent les délicatesses de la vie privée et le sentiment de l'amour, n'a point connu le roman, et probablement n'aurait point compris ces deux productions où Mme de La Fayette a mis un naturel si élégant et un intérêt si délicat et si doux.

L'illustre FÉNELON (1651—1715) a pris place, sans le vouloir, parmi les romanciers. Le *Télémaque* (1699) écrit pour l'instruction du duc de Bourgogne, est un roman sublime. La culture d'une jeune âme par le malheur et par les conseils d'une sagesse divine, telle est l'idée fondamentale de ce beau livre, d'une conception si heureuse, d'une ordonnance si vaste et si facile, d'un intérêt si touchant et si pur, et où les grâces du génie antique sont si noblement relevées par le pathétique des inspirations chrétiennes[1]. On doit pardonner des détails d'une morale un peu commune et quelque uniformité de style à une œuvre qui, dans l'intention de son auteur, ne fut point littéraire, et ne fut exposée que contre son gré au grand jour de la publicité.

Le 18e siècle a refusé au 17e le titre de philosophique. Chaque siècle refuse ce titre à son devancier. Nous sommes plus justes envers celui qui a produit Descartes. Mais, ce grand homme mis à part, si l'on refuse le nom de philosophes à MALEBRANCHE et à PASCAL, c'est apparemment que, pour mériter ce nom, il faut autre chose que ces vues hautes et vastes et cette divination féconde qui, à toutes les époques, ont signalé les promoteurs de la pensée humaine. A ne voir en eux que les poëtes de l'intelligence, que de poésie dans Descartes d'abord, et dans Pascal, et dans Malebranche ! Poésie austère à la vérité, poésie toute d'idées, mais poésie pourtant, et qui s'adresse à ce qu'il y a dans l'homme de plus noble et de plus profond. La mort prématurée de Pascal l'empêcha de compléter et de coordonner les matériaux du grand ouvrage où il tournait à l'avantage de la certitude religieuse l'incertitude générale de la connaissance humaine, et renouvelait l'apologétique en lui donnant pour point de départ la plus profonde psychologie. Mais, en restant à l'état de fragments et d'ébauches, les *Pensées* de Pascal (publiées en 1715) ont révélé l'individualité de leur auteur, et trahi tout ce qu'il y avait

1. Voyez dans ce volume, pag. 219, le jugement de M. Villemain sur le Télémaque.

de haute et d'abrupte poésie dans l'âme d'un écrivain qui ne croyait point à la poésie. Bien des paragraphes de Pascal sont des strophes d'un Byron chrétien ; les plus belles pages du livre sont écrites avec une sainte passion qui pousse l'écrivain en scène, le mêle personnellement à son sujet, et imprime à la démonstration un mouvement tour à tour lyrique, dramatique ou oratoire. Mais, partout, le style de Pascal est caractérisé, entre tous les styles, par son extrême *vérité*. Austère et nu pour l'ordinaire, il se pare de sa nudité même; et le contact entre la pensée de l'écrivain et celle du lecteur est peut-être plus immédiat dans ce livre que dans aucun autre. MALEBRANCHE (1638—1715), à qui se rattache tout ce qu'il y eut au 17e siècle de philosophes chrétiens, tenta et crut avoir consommé, sur le terrain du cartésianisme, l'entière fusion de la philosophie et de la révélation. Dans la *Recherche de la vérité*, son principal ouvrage (1674—75), il emploie une sagacité admirable à démêler et à définir les causes de nos erreurs, et l'imagination la plus heureuse à décrire ces erreurs elles-mêmes; la philosophie a rarement parlé un langage aussi clair et aussi attrayant. Mais l'imagination de Malebranche, habile à peindre l'erreur, ne lui apprend pas à l'éviter; et quand il en vient à l'exposition de ses propres systèmes, dans son désir d'identifier les résultats de la pensée avec les données de la foi, il n'est que trop infidèle à ses propres conseils. Ces conseils, toutefois, ne perdent rien pour cela de leur prix, et l'on consultera toujours cette partie de l'ouvrage avec autant de fruit que de plaisir[1]. BAYLE (1647—1706), subtil et ingénieux, fut le Montaigne du 17e siècle; mais s'il en eut le scepticisme, il n'en eut pas la grâce; ses *Pensées sur la Comète* (1682), chef-d'œuvre d'adresse dialectique, et son *Dictionnaire historique* (1696 et 1740), sont écrits d'un style clair et facile, mais trivial.

FÉNELON a, pour ainsi dire, passionné la piété dans ses *OEuvres spirituelles* (1738). Il faut les lire si l'on veut le connaître tout entier, savoir à quel point sa langue est originale, et voir comment la force et la douceur peuvent s'allier et se fondre[2]. Les gens

1. Voyez sur Malebranche, considéré comme écrivain, d'Aguesseau, instruction à son fils, et Fontenelle, Éloge de Malebranche. Selon d'Aguesseau, les *Entretiens métaphysiques* peuvent être regardés comme le chef-d'œuvre de ce philosophe.

2. Pourquoi cite-t-on moins et paraît-on placer moins haut les *Élévations* de Bossuet *sur les mystères* (1711 et 1727) et ses *Méditations sur l'Évangile* (1731)? S'il y a dans ces livres moins de charme peut-être, il y a plus de force de pensée, un caractère

de goût admirent dans les *Maximes*[1] de La Rochefoucault (1615—1680) la précision toujours naturelle du langage, la finesse toujours vraie de l'expression, la justesse et la nouveauté des métaphores; les penseurs admirent ce talent de présenter chaque idée sous l'angle le plus ouvert, sous la forme la plus féconde, cette force d'irradiation qui épanouit un point central en une vaste circonférence; ils reconnaissent enfin que la pensée dominante du duc de La Rochefoucauld est triste, amère, mais fondée. La Bruyère (1644—1696), dans ses *Caractères et Mœurs de ce siècle* (1687), peint, reprend, exhorte tour à tour[2]. Sa plaisanterie, trop poignante pour être gaie, est celle d'un homme de bien. Son humanité, son bon sens et sa religion le passionnent contre nos travers. Il est homme dans son livre bien plus complétement et plus largement que La Rochefoucauld dans le sien. La vie positive, les relations de l'homme avec la nature, s'y réfléchissent plus vivement que dans la plupart des ouvrages de l'époque; et le peuple, absent de presque toute cette littérature, se retrouve chez La Bruyère. Ses portraits, personnification des caractères, en sont quelquefois trop visiblement l'analyse. On admire dans ses pensées une piquante variété de tournures : allusions, apologues, rapprochements, interrogations, doute simulé, indifférence affectée, réticences, mouvements dramatiques, se succédant sans relâche dans son livre, en font une suite continuelle de surprises. Il veut contraindre les hommes à s'étonner, ou du moins à s'apercevoir des abus et des vices qui, à force d'habitude, ont cessé d'être remarqués. De là tant de détours, tant d'artifices de diction. Mais les lointains que crée La Bruyère avec son pinceau sont trop souvent illusoires, et, à l'inverse de La Rochefoucauld, sa pensée ordinairement a moins d'étendue que l'expression n'en fait d'abord pressentir.

La théorie des arts ne fut guère approfondie[3]. Les grands artistes ne disent pas toujours leur secret, souvent ils ne savent

biblique qui manque à Fénelon, des doctrines plus fermes, des élans de pensée sublimes où Bossuet n'a d'égal que Bossuet lui-même.

1. Les premières *Pensées* de La Rochefoucauld parurent en 1665. Le même ouvrage, fort augmenté, parut sous le titre de *Réflexions morales*, en 1678. Voyez la *Notice* de M. Suard dans ses *Mélanges*, et en tête de plusieurs éditions de La Rochefoucauld.

(*Observation de l'éditeur*. Feu M. Vinet a apprécié la tendance morale du livre de La Rochefoucauld dans deux articles du journal *le Semeur*, T. II, pag. 409 et 419.)

2. Huitième et dernière édition originale, 1694. Voyez la Notice de M. Suard en tête de l'édition de Renouard, 1808 et 1816.

3. Ce ne fut pas faute de s'en occuper. Le P. Le Bossu (1631-1680) donna un *Traité du Poëme épique*, et l'abbé d'Aubignac (1604-1676) un traité de la poésie dramatique sous le titre de *Pratique du Théâtre*.

pas le dire[1]. Le jésuite BOUHOURS (1628—1702), esprit fin et minutieux, se fit une grande réputation par sa *Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit* (1687). Les seuls ouvrages supérieurs sur l'art d'écrire furent composés par FÉNELON. Il fait un heureux usage de la méthode socratique dans ses beaux *Dialogues sur l'Eloquence* (1718), où, s'élevant au-dessus des idées de convention et de la rhétorique des colléges, il ramène l'art oratoire à des principes naturels, et le rappelle à son but, qui n'est pas l'amusement des esprits, mais le triomphe des plus saintes vérités. Sa *Lettre à l'Académie française* sur différents sujets de littérature respire le goût le plus pur de la nature et de l'antiquité[2].

Le style épistolaire atteignit sa perfection dans les lettres[3] de Mme de SÉVIGNÉ (1626—1696). Le sérieux comme le badinage, l'éloquence comme la causerie, coulent de source dans des épanchements d'une mère passionnée, pour qui sa fille trop chérie était tout le public et presque tout l'univers. Chez elle tous les dons qui, ailleurs, paraissent distincts, la rapidité de la narration, les transitions ingénieuses, les impressions originales et neuves, semblent se confondre en un seul : tout est grâce. Cet aimable attribut se fait moins sentir dans les lettres[4] de Mme de MAINTENON (1635—1719). Le plus parfait naturel, une justesse admirable d'expression, une précision sévère, une grande connaissance du monde donneront toujours beaucoup de valeur à cette correspondance, où l'on croit sentir la circonspection d'une position équivoque et la dignité d'une haute destinée.

1. Ainsi Corneille, bien qu'il ait examiné en forme chacun de ses ouvrages, ne nous a point révélé qu'il avait assigné à l'*admiration* une importance nouvelle dans la tragédie, et qu'à cet égard comme à plusieurs autres il avait créé un nouvel art. Ses *Examens*, brillant d'une noble candeur, présentent des aperçus heureux; ses *Discours* sur la tragédie, fondés sur une psychologie saine et quelquefois assez fine, renferment des observations dont le langage simple de Corneille et sa bonhomie ne laissent pas d'abord soupçonner toute la portée; mais il est vrai que les idées de Corneille revêtent rarement leur expression la plus générale et la plus philosophique; son instinct d'indépendance ne se satisfait qu'avec réserve : *licentia sumpta pudenter*; et il s'en faut que ce génie, si hardi dans la pratique, le soit autant dans la théorie.

2. Les *Dialogues sur l'Eloquence* sont un ouvrage de la jeunesse de Fénelon ; la *Lettre à l'Académie* est au contraire des derniers temps de sa vie.

3. Quelques-unes de ces lettres furent publiées en 1696; le recueil fut augmenté en 1697; la première édition à peu près complète est de 1726. — La meilleure notice sur Mme de Sévigné est de l'abbé Bourlet de Vauxcelles; elle est en tête de quelques éditions. Voyez aussi les Mélanges de Suard, T. III, pag. 229.

4. Ses lettres furent publiées par La Beaumelle en 1752.

Telle fut la prose au siècle de Louis XIV ; il nous reste à parler des ouvrages en vers[1]. Toute poésie part du peuple et y revient; le siècle est le vrai poëte, dont les poëtes sont les voix ; peu d'entre eux, dépassant l'idéal de leur époque, expriment ce dont elle n'a pas conscience; la plupart se laissent déterminer par elle. Or, excepté pour les génies solitaires, l'horizon poétique avait des bornes sévèrement tracées. L'envahissement de la vie de convention, le séjour de la capitale ou de la cour, séparaient les poëtes des grands spectacles de la nature; la politique du prince avait proscrit les souvenirs nationaux ; il n'y avait pour les poëtes que le *présent* et le *monde social*. De là sortit une poésie abstraite, incorporelle, une poésie sociale et citadine, réduite à la peinture des passions qui trouvent encore leur place dans un monde bien policé. Semblable à ces palais déserts et fermés où personne ne demeure, dont personne ne profite, la nature et l'histoire s'offrirent inutilement, durant tout un siècle, aux yeux indifférents des poëtes. En outre, le rôle que les mœurs françaises ont assigné à la femme, a fait tort de tout un monde à la poésie. Objet à la fois d'un mépris railleur et d'une idolâtrie qui est encore du mépris, mêlée à toutes les affaires, mais exclue de son véritable domaine, la femme, chez les Français, ne put donner aux relations domestiques le charme et la puissance qu'elles exercent en d'autres pays. Or, la moitié des affaires humaines tient à ce seul point : de la vie de famille

1. Cette classification, que nous ne pouvons éviter, est empruntée à la forme plutôt qu'au fond des choses. L'histoire de la poésie n'est pas exclusivement et identiquement l'histoire des ouvrages en vers. La poésie habite aussi dans les écrits en prose; elle s'y rencontre même nécessairement; car elle est moins une classe d'écrits qu'un souffle inégalement mais généralement répandu dans la littérature; elle est tout ce qui nous élève du réel à l'idéal, tout ce qui met la prose en contact avec notre imagination, tout ce qui, en toute œuvre d'esprit, retentit à l'âme, le beau dans tout ce qui est beau; elle pénètre dans les genres qui lui sont en apparence les plus étrangers; et ce que Voltaire a dit du bonheur peut se dire aussi de la poésie :

« Elle est semblable au feu, dont la douce chaleur
» Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
» Descend dans les rochers, s'élève dans la nue,
» Va rougir le corail dans le sable des mers,
» Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers. »

La philosophie du sujet demanderait donc moins une histoire de la prose et des vers qu'une histoire des deux génies du vrai et du beau, du réel et de l'idéal, de la philosophie et de la poésie; ce serait faire toute l'histoire de l'esprit humain, chose que nous n'avons garde d'entreprendre et dont ce n'est point ici le lieu; et comme, entre les deux classifications, il n'y en a point d'autre, nous revenons à la première, qui d'ailleurs est moins fausse qu'imparfaite.

découle tout ce qu'ont de plus savoureux et de plus intime les jouissances de la nature, l'amour de la terre natale, et jusqu'à l'esprit public; des caractères du mariage dépendent tous les principaux caractères de l'existence nationale; si bien qu'à dater du christianisme la réhabilitation de la femme a changé toute l'histoire. Il est aisé de comprendre ce qu'ont dû enlever à la littérature française et cette légèreté de l'opinion sur le sujet des mœurs, et cette perpétuelle raillerie du mariage, qui sont en grande partie l'œuvre de la littérature elle-même. L'intimité, la cordialité, la tendresse, ont trop souvent manqué à notre poésie, qui, sous ce rapport important, a été plus qu'athénienne.

Ces diverses considérations nous expliquent pourquoi l'épopée, semblable dans la variété de ses scènes à l'immense bouclier d'Achille, l'épopée qui est toutes les poésies ensemble, se refusa constamment à des tentatives, les unes simplement malheureuses, les autres souverainement ridicules[1]. Leurs auteurs ne savaient pas que l'épopée veut être l'œuvre de la nation, sortir de ses mœurs, de ses affections, de ses croyances, et qu'on ne saurait, malgré lui, doter un peuple d'un poëme épique. L'épopée, qui est proprement la consécration d'un grand souvenir, où un siècle se résume, où un peuple atteint sa plus haute signification, ne réussit qu'à se parodier elle-même dans cet admirable *Lutrin* (1674) de Boileau, où les querelles d'un couvent sont chantées dans le style d'Homère, et où la langue française atteignit une perfection jusqu'alors inconnue.

La tragédie fut plus heureuse[2]. Nous avons déjà indiqué le

1. Le *Moïse sauvé* de Saint-Amand, l'*Alaric* de Scudéri, la *Pucelle d'Orléans* de Chapelain, etc. A propos de ces écrivains, le lecteur se rappellera qu'il y en avait une légion de pareils, à travers laquelle la saine littérature, Despréaux en tête, eut peine à se faire jour. C'est un des traits importants de l'histoire littéraire de ce temps, que cette lutte prolongée entre le bon et le bel esprit, entre le bon et le mauvais goût; celui-là défendu par le génie, celui-ci par une cabale du grand monde. Chaque principe en littérature fut conquis par un chef-d'œuvre. Mais la victoire certes fut complète, trop complète même en un sens, puisqu'elle enveloppa des genres intéressants dans la défaite des écrivains qui les avaient cultivés, et qu'elle ensevelit dans l'oubli ou dans le ridicule des efforts dignes peut-être de quelque mémoire.

2. Voir sur la tragédie et sur les autres branches de l'art dramatique, le Cours de littérature dramatique de M. A. W. Schlegel, Leçons 9e, 10e et 11e, T. II, p. 69-300 de l'ouvrage allemand. — Voyez aussi Lemercier, Cours analytique de littér. générale, T. I et II. — Sur la tragédie sous Louis XIV, voyez Fr. Schlegel, *l. c.*, T. II, p. 144.

caractère que lui donna Corneille. Le grandiose de ses conceptions ne convenait plus à une société tranquille, devenue étrangère aux passions politiques, et où l'héroïsme devait prendre l'attitude de la soumission. Cette société trouva son poëte en RACINE (1639 — 1699), comme elle avait trouvé son romancier dans Mme de La Fayette. La force des passions fut l'idéal de Racine, comme la force de la volonté avait été celui de Corneille. Il fut plus vrai et moins sublime, plus tendre et moins pathétique. L'amour mêlé à l'héroïsme fut le sujet favori et l'âme de ses tragédies. A l'exception de deux premiers essais dans la manière de Corneille, *la Thébaïde* (1664) et *Alexandre* (1665), il n'a écrit que des chefs-d'œuvre. Si le talent du poëte dramatique réside surtout dans une perception exquise ou dans un sentiment intime des situations qu'il a conçues ; s'il consiste essentiellement à vivre tour à tour et sans réserve de la vie de chacun des personnages qu'il a évoqués, à se laisser aller sans résistance au cours de leurs pensées, à ne dire que ce qu'il a entendu, à se faire le premier spectateur, le spectateur attentif et étonné des scènes qu'il invente, à *être*, en un mot, tout ce qu'il représente; si cette vivante psychologie, dont chaque création se produit comme un exemplaire authentique de l'humanité, constitue l'essence même du génie dramatique, Racine est peut-être sans égal dans le genre qu'il a cultivé. Si une justesse inflexible de langage, une élégance tellement unie à la vérité qu'elle semble en faire partie, et que l'expression la plus choisie paraît presque toujours l'expression nécessaire, des hardiesses si heureuses que le style n'en reçoit pas la plus légère secousse ni l'esprit le moindre étonnement, en un mot l'ingénieux et le naturel se réunissant et se confondant à leur dernier terme ; si la variété et la liberté introduites en un système de versification voué jusqu'alors et rendu plus tard encore à la monotonie, la phrase poétique inventée, la mélodie des sons ajoutant aux idées une seconde expression, l'harmonie la plus noble soutenant les plus nobles images : si toutes ces choses achevaient l'idée d'un poëte accompli, qui pourrait-on placer au-dessus de Racine[1] ? Et nous n'avons rien dit de la structure toujours habile et irréprochable de ses pièces, ni du sublime de passion qu'on y voit si souvent

1. « Unter den Dichtern erreichte Racine in Sprach- und Verskunst eine harmonische » Vollendung, wie sie, nach meinem Gefühle, weder Milton im Englischen, noch auch » Virgil im Römischen haben, und die nachher in der französischen Sprache nie » wieder erreicht worden ist. » Fr. Schlegel, *l. c.*, T. II. p. 146.

éclater, ni de l'intérêt, toujours concentré, toujours progressif, jamais interrompu, qui anime l'action. Tous ces mérites sont si précieux en eux-mêmes, et Racine les a portés si haut, qu'on peut se pardonner, dans l'enchantement qu'on éprouve, d'oublier que le théâtre et la poésie comportent d'autres mérites encore. D'autres poëtes ont surpassé Racine dans la création des caractères individuels, dans la philosophie de la pensée, dans la hauteur et l'étendue des conceptions, dans cette sublime et prophétique mélancolie, dans ce tragique transcendant, qui se rattachent à une contemplation vaste et profonde de la vie[1]; d'autres, enfin, plus simplement humains, moins subordonnés à la civilisatien, plus naïfs de langage, ont su mieux s'adresser à ce qu'il y a, dans notre nature, de primordial et d'universel. Poëte royal, Racine n'est pas assez simple[2] pour être poëte populaire; et la séduisante perfection de son style n'empêche pas aujourd'hui de reconnaître qu'il n'a ni cette vigueur de génie ni cette profondeur qui font du poëte d'une nation le poëte du monde entier; enfin, l'on ne saurait se dissimuler qu'en faisant de l'amour le sujet principal de ses ouvrages, il a rétréci le domaine de son génie, et rapetissé des souvenirs et des caractères dont il sentait sûrement et dont il eût bien exprimé la grandeur. Au reste, si les étrangers ne mettent pas aussi haut que nous *Andromaque* (1667), *Bérénice* (1670), *Bajazet* (1672) et *Mithridate* (1673), ni même *Britannicus* (1669), *Iphigénie* (1674) et *Phèdre*, (1677), du moins *Athalie* (1691), produit d'une inspiration poétique et religieuse, écrite d'un style grave et magnifique, remarquable entre toutes les tragédies françaises par la fidélité de la couleur locale, est placée d'une voix unanime, au premier rang des chefs-d'œuvre de la scène[3].

La poésie dramatique était, à cette époque, gênée par des règles arbitraires autant que par des préjugés sociaux. On assure que les

1. « Je veux, dans un seul malheur, déplorer toutes les calamités du genre humain, » et dans une seule mort faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs » humaines. » *Bossuet.*

2. Ce reproche ou ce regret doit s'étendre à la tragédie française, et même en général à toute la poésie sérieuse des Français. Nous avons déjà fait entendre (page 24) que chez une nation de ce tempérament, les sujets nobles sont obligés de se draper dans la périphrase, et que, pour se dérober aux atteintes toujours imminentes du ridicule, le pathétique a besoin de se tenir à distance et de ne se laisser voir qu'en perspective, c'est-à-dire dans le lointain d'un langage pompeux où rien ne rappelle trop vivement au lecteur les réalités de sa propre vie.

3. La tragédie d'*Esther* (1689), écrite sous la même inspiration, avait un sujet moins heureux.

règles n'entravent que la médiocrité : je penserais plutôt le contraire. Qu'aurait gagné CAMPISTRON (1656—1723), faible copiste de Racine[1], et même THOMAS CORNEILLE (1625—1709), auteur d'un rôle touchant[2], à se mouvoir dans une sphère moins bornée? Ils n'auraient pas atteint les limites : la liberté n'est rien sans la force, et la force a droit à la liberté. C'est au génie de se plaindre des entraves[3]. La comédie, à cet égard, fut plus heureuse : on peut dire que les règles ne l'atteignaient pas. Quand tout en France était barbare, on y connaissait déjà la bonne comédie[4]; auprès d'elle les autres genres y semblent exotiques. L'époque de Louis XIV lui était particulièrement favorable. Il y avait passage, crise, lutte entre les anciennes et les nouvelles mœurs. Tandis que, sous les auspices de la cour, les mœurs tendaient à s'assouplir et à se libérer, on voyait les traîneurs de la civilisation, plus respectables peut-être qu'on ne pense, défendre l'ancienne roideur de la science, de l'éducation, du bel esprit et de la politesse. Ce conflit est toujours une abondante source de ridicule. MOLIÈRE (1620—1673) y puisa à pleines mains, et hâta de tout son pouvoir l'émancipation et, pour tout dire, le relâchement de son siècle. Il prêta aussi son talent, peut-être sans s'en douter, à la grande œuvre que consommait alors le despotisme au profit de la liberté : l'avilissement de la caste nobiliaire, et, par contre-coup, l'avénement progressif de la classe moyenne à la considération et à l'indépendance. Voyons ce qu'il fit comme artiste. Corneille, dans le *Menteur* (1642), avait régularisé le drame espagnol, et tenté la comédie de caractère. Molière acheva l'œuvre. Il ne fut pas le peintre de son siècle seulement, mais de l'humanité. *Contemplateur* assidu des misères du cœur humain, il le pressa avec force, et en fit jaillir, en traits naïfs et risibles, les plus étonnantes et les plus précieuses révélations. Non pas *plaisant* seulement, mais profondément *comique*, poëte au plus haut degré par la puissante individualité de ses personnages, inépuisable de verve et de variété, Molière fut à bon droit désigné par Boileau comme le génie le plus original du 17e siècle. On lui reproche la grossièreté de quelques plaisanteries, l'exagération des situations et des caractères, la faiblesse de l'intrigue dans plusieurs de ses pièces, un style parfois incorrect et embarrassé. Ce dernier

1. *Andronic* et *Tiridate* sont ses meilleurs ouvrages.
2. Celui d'Ariane, dans la tragédie de ce nom.
3. Le *Manlius* de LAFOSSE (1653-1708) est au premier rang des tragédies du second ordre de cette époque.
4. L'*Avocat Patelin*, du XVme siècle, est d'un auteur inconnu.

reproche doit s'entendre avec restriction, car Molière, en général, est un grand écrivain; peu d'auteurs ont manié l'idiome français avec autant de vigueur; peu de poëtes ont jeté dans la langue autant de proverbes. A la tête de ses chefs-d'œuvre on place le *Tartufe* (1664—1669), ouvrage d'une conception périlleuse et d'un comique sublime; le *Misanthrope* (1666), dont l'idée, éminemment philosophique et morale, manque peut-être de fermeté, et dont l'action a quelque lenteur; les *Femmes savantes* (1672), que tout, hors le sujet, met au niveau des ouvrages précédents; l'*Avare* (1667), si profond et si naïf. A quelque distance viennent l'*Ecole des maris* (1661) et l'*Ecole des femmes* (1662), *Amphitryon* (1668), aussi élégant qu'immoral; plusieurs farces qui valent des comédies, entre autres le *Bourgeois gentilhomme* (1670) et le *Malade imaginaire* (1673); enfin le *Festin de Pierre* (1665), composition vigoureuse, où, sous les yeux de Despréaux, Molière ouvrait la route aux plus extrêmes hardiesses du romantisme[1].

A une longue distance de Molière, mais le premier après lui, se présente le frivole et spirituel Regnard (1656—1710). La licence de notre théâtre actuel n'a pas remis en faveur celle de ses ouvrages : notre licence est sérieuse et même triste; ce qui n'empêche pas d'admirer encore dans le *Joueur* (1696) et dans le *Légataire* (1708) l'heureuse structure du drame, et une gaîté franche et un peu folle, qui n'est pourtant pas le *comique* de Molière. Contemporain, peintre et complice du déchaînement de l'immoralité publique, Dancourt (1661—1726) est moins célèbre que Regnard; peut-être avait-il plus d'affinité avec Molière, par conséquent avec la bonne comédie. Regnard le surpasse en talent plutôt qu'en génie. Il est impossible d'être plus naturel que Dancourt, plus spirituel par le fond des choses; il est difficile d'être plus vif dans l'intrigue, et de lancer des traits plus poignants. Ses peintures sont d'un ton cru et dur; il ignore les nuances; il n'y a point de place dans ses ouvrages pour les caractères honnêtes, et il pousse le cynisme des idées aussi loin que d'autres ont poussé le cynisme des paroles. Il a développé une des données de Molière et de l'époque en peignant l'avilissement de deux ordres de la société, la noblesse et la bourgeoisie, qui se recherchaient en se méprisant. Au point de vue de nos jours, nous pourrions dire que Dancourt a fait honte à

1. Voyez l'Eloge de Molière, par Chamfort — Histoire de la vie et des ouvrages de Molière, par M. Taschereau, 1825.

la classe des *producteurs*, non de vouloir s'élever, mais de manquer la bonne route, que depuis lors elle a si bien su trouver [1]. Les comédies de Dufresny (1648—1724) sont de spirituelles ébauches, animées d'un comique très fin [2]. *Brueys* (1640—1723) rajeunit avec bonheur l'excellente farce de l'*Avocat Patelin* (1706) et peignit avec vérité, mais avec un peu d'exagération, le caractère du *Grondeur* [3].

La tragédie lyrique, ou l'opéra, transportée d'Italie en France par le cardinal Mazarin, dut à Quinault (1636—1688) ses principaux succès. C'est bien lui qui a *désossé* la langue française. L'opéra lui-même n'est que la tragédie *désossée;* c'est-à-dire que les pensées, l'intrigue, les développements oratoires y cèdent le pas aux sentiments tendres et passionnés; mais cela appartient au genre; et ce qui appartient à Quinault, c'est une mollesse suave, une sensibilité voluptueuse qui rend ses ouvrages aussi dangereux qu'attrayants. *Atys, Armide, Roland* sont les chefs-d'œuvre de Quinault et du genre même.

Un poëte qu'on a nommé le poëte de l'enfance, non qu'il convienne à cet âge, mais parce qu'il lui plaît, La Fontaine (1621—1695), ressuscita le genre de l'apologue, perdu en France depuis le 13e siècle [4]. Sa morale, c'est celle de Montaigne, c'est « la bonne loi naturelle » de Régnier; c'est un composé de bienveillance molle, de nonchalance et d'égoïsme, assaisonné d'une malice naïve; c'est l'heureux instinct des hommes bien nés; c'est, pour tout dire, la morale moins la vertu. Mais à bien bon droit la France compte La Fontaine parmi les plus grands poëtes. Il avait la bonhomie de croire aux règles dites classiques, la simplicité de se dire disciple de Voiture, et le bon esprit de n'imiter pas l'un et de ne pas suivre les autres. On a vu d'autres écrivains, sans cesse à la poursuite du naturel, retomber à tout coup dans la manière: La Fontaine au contraire, lorsqu'il fait effort vers l'ingénieux, dérive incessamment vers le naturel; il n'est pas jusqu'à la mythologie la plus fanée qui ne refleurisse entre ses heureuses mains; et c'est pour lui, mais dans le sens le plus flatteur, qu'Horace semble avoir écrit ce vers: *Naturam expellas furca, tamen usque recurret.* Sans art dans le monde, sans soin du lendemain, sans intérêt pour le po-

1. Œuvres complètes. Paris 1710, 10 vol.

2. Œuvres dramatiques, 1731, 6 vol. Œuvres choisies par Auger, 1810.

3. On ne peut omettre dans cette revue *les Plaideurs* de Racine (1668), comédie d'une gaîté si vive et d'une si parfaite versification.

4. Depuis Marie de France, dont les poésies ont été recueillies par M. Roquefort, Paris 1820, 2 vol.

sitif de la vie, enfant jusqu'à sa vieillesse, La Fontaine paraît dans ses fables ce qu'il était dans la société. En vain sait-on qu'il travaillait ses ouvrages : tout son art semble un instinct heureux, toute sa philosophie un bon sens exquis : son charme, c'est d'être *lui*. Il produit des fables comme un arbre donne des fruits; et, ne s'isolant jamais des scènes qu'il retrace, il prend toujours un intérêt, et peu s'en faut qu'il n'accepte un rôle, dans ces aventures d'animaux qui deviennent touchantes et sérieuses pour ses lecteurs parce qu'elles l'ont été pour lui-même. Il serait difficile de nommer un ton dans lequel il n'excelle pas, depuis la gaîté caustique jusqu'à l'éloquence véhémente. Il était peu de son siècle : aussi remonte-t-il sans effort comme sans dessein à la langue de Marot, dont il semble parfois le contemporain [1]. Sans rival dans la fable, il est le premier dans le conte [2], genre dans lequel, ainsi que dans l'apologue, il n'a inventé que son style. Mais la *joyeuseté folâtre*, c'est-à-dire la licence qu'il a répandue dans ses *Contes*, ne permet de recommander que celui du *Faucon*.

Les *Poésies pastorales* de FONTENELLE (1688) ne sont ni poétiques ni pastorales; mais si ces faux bergers n'intéressent jamais le cœur, leur galanterie analytique amuse quelquefois l'esprit [3]. Mme DESHOULIÈRES (1633—1694) a donné la tournure pastorale à quelques réflexions assez fines, d'un tour heureux et d'une précision piquante [4]. Le seul poëte du temps, avec La Fontaine, qui paraisse avoir eu quelque sentiment de la nature et des mœurs champêtres, est le vieux RACAN (1589—1670), disciple de Malherbe; mais il appartenait à peine à la nouvelle génération.

L'inspiration lyrique, qui est la plus purement poétique, a semblé longtemps étrangère au génie français. Même dans Malherbe il y a plutôt une majesté haute et tranquille qu'un véritable enthousiasme. C'est en chantant leurs plaisirs que les Français parurent sincèrement lyriques. L'abbé de CHAULIEU (1639—1719) l'est jusque dans ses épîtres, à plus forte raison dans ses

1. Eloge de La Fontaine, par Chamfort; c'est le meilleur ouvrage de cet écrivain. — M. Walckenaer a donné, en 1820, une excellente *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*. Les six premiers livres des *Fables* ont paru en 1668, les six derniers en 1679. Une fort bonne édition, en 2 vol., avec un commentaire littér. et gram. a été donnée par M. Ch. Nodier en 1818.

2. Les premiers contes parurent en 1664, un 2e vol. fut publié en 1671.

3. Lisez surtout l'églogue d'*Ismène*.

4. La première édition de ses poésies est de 1688.

odes et dans ses chansons. Une teinte inimitable de mélancolie caractérise les chants de ce poëte de la volupté, et jusque dans la négligence extrême de sa versification, partout on respire la poésie [1]. On peut le mettre, comme lyrique, au-dessus même de J. B. Rousseau (1671—1741), dont il n'a d'ailleurs ni la correction, ni l'éclat, ni la savante versification, ni la riche harmonie. Rousseau a longtemps passé pour notre premier lyrique; et sans doute ses odes sacrées, quelques-unes de ses odes profanes, et ses cantates, lui maintiennent une place au premier rang des classiques. Mais, dépourvu d'entrailles, de cette philosophie native sans laquelle il n'y a pas de grande poésie, et même de ce jugement droit dont aucun talent ne rachète l'absence, Rousseau est un rhéteur parmi les poëtes, et une froideur involontaire se mêlera toujours à l'admiration de ses plus zélés partisans [2]. Le vrai lyrique de l'époque est Racine, dans les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*. Là il y a de l'émotion; là, on le sent, les impressions du poëte ont ce caractère absorbant, ce caractère d'infini sans lequel il n'y a point de poésie lyrique. Car le propre de ce genre, c'est de vivre tout entier, du moins pour un moment, dans le sentiment que l'on chante.

L'élégie, nuance de la poésie lyrique, effusion d'un sentiment doux et tendre qui sollicite la sympathie, fut languissante et fade chez Mme De la Suze, touchante chez La Fontaine, dont quelques fables sont des élégies, et dont les plaintes admirables *aux Nymphes de Vaux* (1662) sur la disgrâce de Fouquet sont dans le genre un modèle, peut-être au-dessus du genre lui-même.

Ami, conseiller, et quelquefois rival des grands poëtes de son temps, censeur et fléau des mauvais, législateur en littérature, Boileau (1636—1711) complète la brillante réunion des classiques du 17e siècle. Il eut, dit-on, plus de goût et de raison [3] que de génie; mais ce qui est certain, et ce qui suffit à sa gloire, c'est que le génie lui-même reconnut son autorité et souscrivit à ses lois. Quoiqu'on puisse désirer dans ses *Satires* [4] plus de

1. Voyez la notice sur Chaulieu, insérée par M. Lémontey dans la Galerie française, et dans la Revue encyclopédique, T. XVII, p. 455. — La première édition des Œuvres de Chaulieu est de 1724.

2. La première édition des Poésies de Rousseau a été imprimée à Soleure en 1709. — Voyez sur ce poëte, Vauvenargues dans le *Supplément* de ses œuvres.

3. Ou de *bon sens*.

4. Les 7 premières parurent en 1666; les deux suivantes en 1669; les 10e et 11e en 1698; la 12e en 1711, année de la mort de l'auteur.

colère ou d'enjouement, dans ses *Epîtres*[1] une philosophie plus individuelle, dans l'*Art poétique* (1674) une doctrine plus libérale et moins négative, la postérité gardera un rang élevé au poëte admiré par des écrivains qui sont eux-mêmes l'objet de notre admiration; et tant qu'Horace et Pope auront des amis et des louanges, Boileau n'en manquera pas non plus[2].

Nous avons rendu un compte sommaire du 17e siècle. Le 18e est moins facile à résumer. Les faits y sont plus accumulés, plus entrelacés; et à peine un seul peut-il être soulevé sans attirer avec lui toute l'histoire politique, morale et religieuse de l'époque. Avec Louis XIV meurt la littérature purement littéraire de la France, et ses productions les plus célèbres vieillissent rapidement[3]. La littérature avait été but, elle devient moyen. Vivre du siècle, agir sur le siècle, est désormais son caractère et sa devise. De suzeraine elle devient vassale. L'application immédiate est la règle qu'on lui impose. Les livres sont des actions[4]. On peut ajouter que les idées

1. Les Epîtres ont paru de 1669 à 1696.

2. Voyez, sur le mérite de Boileau comme poëte didactique, le beau *Discours* de M. de Fontanes en tête de sa traduction de l'*Essai sur l'homme* de Pope; — sur le même, comme littérateur et critique, Fried. Schlegel, Geschichte der Litteratur, Tome II, p. 154; — sur le même, considéré sous tous les aspects, le *Discours préliminaire* de l'édition de Boileau, par M. Daunou; Paris 1809.

3. Selon M. Ballanche (*Essai sur les Institutions sociales*, chapitre IV), la littérature du XVIIe siècle est déjà pour nous de l'archéologie.

4. Ce siècle s'est nommé, dans un sens exclusif, le siècle de la philosophie; ses écrivains, jusqu'aux plus minces chansonniers, se sont qualifiés de philosophes. Or tous, à beaucoup près, ne s'étant pas occupés des phénomènes de l'esprit humain et des mystères de l'existence, il serait naturel d'entendre sous ce mot de *philosophie* une sagesse pratique, la science de la vie. Mais si l'accord des principes avec la conduite, la simplicité des mœurs et du langage, la décence et la dignité dans les rapports sociaux, le respect pour la vérité, l'aversion pour l'esprit d'intrigue et de parti, le mépris des succès de vanité, enfin la tolérance des opinions, sont les traits auxquels se reconnaît le vrai philosophe, peu d'entre ceux qu'on a décorés de ce titre furent dignes de le porter, et le siècle, dans son ensemble, l'a mérité moins que toute autre époque. Disons-le donc: *philosophes*, dans le langage du temps, signifie libres penseurs, ennemis des préjugés en vigueur et des traditions suivies. Et si, non contents de connaître le trait principal et la tendance de cette philosophie, nous cherchons son point de départ où doit se chercher celui de toute philosophie, je veux dire dans le cœur et dans les mœurs, nous hésiterons peu à redire après un critique étranger: « Ce qu'on appelait alors la *saine* philosophie n'est pas le produit de la méditation tournant ses forces vers les objets les plus élevés de la pensée humaine, mais plutôt le produit d'une sensualité raffinée. » La question morale mise de côté, il est certain que le caractère de cette époque est bien moins spéculatif que pratique. « A part les sciences naturelles, » dit M. Guizot, « le XVIIe siècle n'est pas celui qui a fait dans le champ de la connais- » sance humaine les plus importantes découvertes et les plus glorieux travaux. Ce » qui le distingue et fera sa gloire, c'est d'avoir recherché et accepté les consé-

mêmes qui font la substance de cette nouvelle littérature, lui ont imprimé un caractère plus universel, moins *français*, que celui du siècle précédent.

Il ne faut voir là que le libre déploiement de la réaction sourde qui avait miné les dernières années du règne de Louis XIV. L'incrédulité, refoulée dans les ténèbres par la croyance officielle, avait rongé en silence, et fait autour d'elle un grand vide. Dans cette région souterraine, la critique avait débuté par la négation et le mépris, l'athéisme avait anticipé sur le déisme, comme la débauche sur la volupté. Quelques symptômes correspondants s'étaient manifestés dans la littérature. On avait déjà vu la prose, renonçant à sa noble candeur, rechercher des assaisonnements plus vifs, et se pénétrer d'une séve en quelque sorte plus astringente [1]. Une part de la génération debout restait encore affectionnée aux traditions du grand siècle : l'autre, prenant les devants, frayait la route où la nation entière devait se précipiter.

La foi aux institutions, à la religion, à la poésie, était profondément ébranlée. Le positif, le palpable allaient captiver l'intérêt. Du monde intérieur, où elle s'était plu à vivre, la pensée se portait avec empressement vers le monde des choses. Cette disposition, favorable aux sciences, apportait avec elle un esprit universel de critique. Presque toutes les forces du 18e siècle furent oc-

» quences pratiques de ses idées, d'avoir mis la science en contact avec la société. » Dans l'étude de la vérité considérée en elle-même et sous un point de vue purement intellectuel, d'autres siècles ont porté plus d'originalité et de profondeur ; » le premier, celui-ci a proclamé que la vérité avait droit de gouverner le monde. » C'est un siècle d'application bien plus que de théorie, de civilisation bien plus que » de science ; peu de chose restera de ses doctrines : il a changé sans retour la » condition de l'humanité. » — Voyez encore, sur le caractère du XVIIIe siècle, Ancillon, Nouveaux Mélanges de philosophie et de littérature, Tome Ier, p. 153 : voyez surtout l'article sur *Voltaire*, dans les *Miscellaneous Works of Carlyle*, Tome II (Londres 1839).

1. Il est curieux d'observer chez La Bruyère, si attaché d'ailleurs aux doctrines et à l'esprit du XVIIe siècle, les premières traces d'un style qu'on ne retrouverait que dans St.-Simon et dans les écrivains du XIXe siècle. Le XVIIe siècle, et même le suivant, ont dû être étonnés d'expressions comme celles-ci : « Il n'y a point d'ouvrage si accompli » qui ne *fondît* tout entier au milieu de la critique, si son auteur voulait en croire » tous les censeurs. » — « Le nouvelliste se couche le soir tranquillement sur une nou» velle qui se *corrompt* la nuit, et qu'il est obligé d'abandonner le matin à son réveil. » — « Les connaisseurs se *cantonnent* en des partis contraires. » — « La véritable gran» deur *se courbe* par bonté vers ses inférieurs, et *revient* sans effort dans son naturel. » — « L'on voit des gens enivrés, *ensorcelés* de la faveur.... Pressez-les, *tordez-les*, ils » *dégouttent* l'orgueil, l'arrogance, la présomption. » — « Ils croient que les hommes » se *relaient* pour les contempler. »

cupées à démolir et à raser. Ce siècle, toutefois, comme siècle de réaction et de ligue, ne prit tout son caractère et ne déploya toutes ses forces que plus tard. De 1750 à 1780 il consomma son œuvre. La chronologie littéraire nous montre le plus grand mouvement philosophique et social du XVIIIe siècle enfermé entre ces deux limites; la période antérieure n'avait fait que le préparer[1]. Avant de se prendre à des croyances plus sérieuses, l'esprit de scepticisme se tourna contre les croyances littéraires: espèce de jeu avant le combat véritable. Le culte des anciens fut ébranlé par Fontenelle et Lamotte, qui ne trouvèrent pas dans Mme Dacier un bien redoutable adversaire[2]. La poésie, à laquelle, quoique poëtes de profession, ils ne croyaient pas, la poésie, qui ne se prouve et ne se réfute point, fut le second objet de leurs attaques. Voltaire, en qui se concentre pour ainsi dire toute la poésie du XVIIIe siècle, se présenta pour la défendre; et sans doute qu'OEdipe, Mérope et Zaïre furent ses meilleurs arguments. Toutefois quelque indécision, quelque mélange marquent le début du XVIIIe siècle; c'est plus tard seulement que l'athlète aguerri laissa tomber ses vêtements. Massillon, Vertot, J. B. Rousseau, le bon Rollin (1661—1741), « l'abeille de la France, » dans ses histoires de Rome et de l'antiquité[3], si antiques de forme et d'inspiration, dans son *Traité des Etudes* (1726—28), où la pureté des doctrines littéraires semble n'être qu'un reflet de la pureté des sentiments moraux, perpétuaient en quelque sorte le siècle qui les avait vus naître. N'oublions pas un auteur bien peu lu aujourd'hui, et digne encore de l'être, ce spirituel St-Evremont (1613-1703) que Louis XIV retint trente ans en exil, comme si son instinct de roi eût aperçu en lui les premiers ferments d'un siècle plus indépendant; et en effet il y a dans cet écrivain, tour à tour téméraire et discret, quelque chose de l'esprit de Fontenelle et les commencements de Voltaire et de Montesquieu[4]. Fontenelle (1657—1757), légué par un

1. Montesquieu, dont l'*Esprit des Lois* parut en 1749, ne s'y trouve pas compris; mais aussi les *philosophes* de la seconde période n'avaient garde de le réclamer.

2. Nous devons à cette controverse les *Réflexions* de Lamotte *sur la critique*, où les meilleurs conseils reçoivent l'appui du meilleur exemple. Cette polémique pleine de bon goût, de finesse et d'aménité, aurait pris rang parmi nos ouvrages classiques si elle se rattachait à un fonds d'idées plus solide et à une meilleure cause.

3. Histoire ancienne, 1730—1738. — Histoire romaine, les deux premiers volumes en 1738. Voyez sur Rollin, le jugement de M. de Chateaubriand, Génie du Christianisme. 3e partie, Livre III, Ch. 7.

4. Les éditeurs de St.-Evremont l'ont comme enterré dans la volumineuse collection

siècle à l'autre, liait les deux époques ; et comme il avait, sous Louis XIV, anticipé par l'ironie sur l'esprit de critique du XVIIIe siècle, il maintenait sous Louis XV la réserve et la modération du siècle précédent. Erasme de la nouvelle philosophie, interprète lumineux de la science et fidèle rapporteur de ses découvertes, ingénieux jusqu'à l'invention exclusivement, et s'élevant presque au niveau des maîtres à force de les bien juger, Fontenelle joignit à tous ces titres celui de bel-esprit frivole. Il n'est guère autre chose dans ses *Lettres galantes ;* il réunit tous les éléments de son caractère dans ses *Dialogues des Morts* et dans la *Pluralité des Mondes* (1686), mais il ne montre guère que la meilleure partie de lui-même dans *l'Histoire des Oracles* (1687), et surtout dans les *Eloges des Académiciens* (1708—1719), noble écrit, où il y a autant d'intelligence de la vertu que de la science, et où l'âme élevée de l'écrivain cherche vainement à se dissimuler sous la froideur et la finesse du langage. Au reste, sa dissimulation s'étend plus loin, et le mot de *coquetterie* se présente involontairement quand on observe avec quelle précaution cet auteur voile son esprit. Fin et délié jusqu'à la subtilité, il l'est toujours furtivement ; et l'on peut dire que la moitié de son esprit est employée à cacher l'autre. Crébillon (1674—1752), fort étranger, fort indifférent au mouvement des esprits, se ménageait une place à la suite de Corneille et de Racine par ses tragédies d'une couleur sauvage[1], où il presse jusqu'à le briser le ressort de la terreur. Destouches (1680—1754), sans avoir ni la philosophie de Molière ni la gaîté de Regnard, développait un talent supérieur dans la comédie du *Glorieux* (1732) ; Le Sage (1668—1748) faisait revivre Molière dans son *Turcaret* (1709), et créait le roman de mœurs dans l'*Histoire de Gil Blas* (1715) ; enfin Mme de Lambert (1647—1733) faisait admirer la délicatesse des pensées et la gracieuse élégance du style dans ses *Avis* à son

de ses *Œuvres*, où tout n'est pas de lui, et où tout ce qui est de lui n'était pas digne du public. On lirait toujours avec plaisir un recueil composé de la Lettre au Marq. de Créqui sur la paix des Pyrénées, des Réflexions sur les divers génies du peuple romain, du Parallèle de Sénèque et de Pétrone, des Observ. sur Salluste et sur Tacite, de l'Essai sur la morale d'Epicure, des Observations sur la tragédie française, de la Lettre à la duchesse de Mazarin sur le couvent, de celle au duc de Buckingham sur sa conversion, du morceau sur la dévotion considérée comme le dernier des amours, de la Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye (chef-d'œuvre de St.-Evremont), et d'un petit nombre d'autres morceaux.

1. Idoménée (1705), Atrée (1707), Electre (1709), Rhadamiste (1711).

fils et à sa fille, dernière tradition et, pour ainsi dire, dernier parfum d'un beau siècle évanoui.

Deux hommes puissants secondèrent le mouvement naissant des esprits, l'un avec plus de retenue, l'autre avec plus d'ardeur. **Montesquieu** (1689—1755), esprit positif et pourtant poétique, solide et non moins brillant, recherché même quelquefois, mais comme un génie qui joue avec sa force, disposant de la langue en maître, et lui faisant à tout coup rompre ses habitudes, laissant à peine échapper toute sa pensée, comme s'il eût craint de la prodiguer et de l'avilir, serré, concis, épigrammatique et découpé, et s'avançant dans son sujet « par vives et impétueuses saillies », Montesquieu, l'homme du XVIIIe siècle le plus riche en hautes et fortes pensées[1], employa à les propager le talent le plus éclatant et le plus original. Il débuta en 1721 par les *Lettres Persanes*. La forme, neuve encore, de cet ouvrage, son caractère satirique, le bonheur d'une fiction qui présentait ensemble au regard toutes les voluptés de l'Orient et tous les ridicules de l'Occident, les idées les plus fortes jetées au milieu des peintures les plus libres, les questions les plus graves attaquées en passant, mais toujours à leur base, un esprit tout en saillies, un style tout en étincelles, la témérité tranquille qui, se reposant sur la certitude de tout raffermir, se complaît d'abord à tout ébranler : tout cela dut signaler comme un phénomène l'apparition des *Lettres Persanes*. L'auteur a eu raison d'en blâmer plus tard la hardiesse juvénile ; mais cet ouvrage même annonçait l'homme qui saurait se maîtriser ; et la pensée dominante de sa vie, *modération* et *conservation*, s'y produit déjà dans bien des passages avec une imposante autorité. Plus tard (1734), à une de ces époques tranquilles et fatiguées qui semblent les plus favorables aux méditations de l'historien, il créa la philosophie de l'histoire dans ses *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*, véritable statue de ce grand peuple, chef-d'œuvre de diction où toute recherche a disparu, idéal de la perfection dans l'austérité, ouvrage écrit avec un stoïcisme de style qui correspond au stoïcisme naturel de l'âme de Montesquieu. En 1749 parut *l'Esprit des Lois*, où l'auteur, en interrogeant les diverses législations sur les faits qui leur ont donné naissance,

1. Tout ce qui sépare Bossuet et Montesquieu n'empêche pas de reconnaître la parenté de ces deux génies. Chacun d'eux ne trouve son semblable que dans l'autre. Ce sont les mêmes élans de pensée, la même portée et la même rapidité de regard.

consulte par là même la raison, c'est-à-dire la nature des choses, sur la législation qu'elle réclame. S'il paraît oublier que les idées éternelles sont aussi des faits, s'il subordonne trop l'esprit à la matière et la liberté à la nécessité, s'il ôte à la loi morale son caractère absolu, cette nouvelle direction qu'il a imprimée à la philosophie de la législation ne nous empêchera pas de reconnaître dans l'*Esprit des Lois* un livre inspiré au génie par la justice et l'humanité, et dans son auteur une des plus grandes intelligences qui aient servi et honoré l'espèce humaine[1].

Plus de popularité était réservée à Voltaire (1694—1778), en qui tout le monde a reconnu le XVIIIe siècle fait homme. Il en représenta, il en encouragea la témérité, l'esprit de dérision, le zèle de réforme, l'ardeur et l'universalité. Il fut même plus que la personnification de son siècle : il résuma en soi la nation française, en ce qu'elle a de plus natif et de plus caractéristique. L'esprit gaulois, que les trouvères ont fidèlement transmis aux auteurs du Roman de la Rose, et qui revit dans Villon, dans Comines, dans Montaigne, l'esprit de bon sens glacial et de mordante ironie, l'esprit d'analyse et de négation, l'esprit à la fois positif et passionné, ami du palpable, ennemi du merveilleux, cet esprit qui, jusque dans les excès où la passion l'égare, conserve l'instinct du juste milieu[2] et s'y ménage un retour, cet esprit, enfin, que ses qualités diverses préviennent tour à tour mais également pour la coutume et pour la nouveauté, trouva dans Voltaire sa forme la plus brillante et son type le plus complet. En lui, la nature avait pour ainsi dire identifié l'individu avec la nation, en lui donnant un caractère léger, mais élastique au suprême degré, des passions peu profondes, mais une sensibilité vive, aussi peu de système dans l'esprit que dans la conduite, mais cette promptitude à s'orienter qui tient lieu de système, une première vue, on pourrait dire un premier éclair d'une justesse admirable, une intelligence étonnante, qui rend jusqu'à

1. Le livre de Montesquieu sera toujours consulté avec fruit ; toutefois il est surtout un monument. « It is one of the most striking testimonies to the progress of juster reasoning on the science of legislation ; for no writing can be mentioned which have done so much for the human race, in the generation, as the *Esprit des Lois*, and from which, at the same time, a reader of the present day can bring away so few sound available ideas. » *Edinb. Rev.* — Quant à la forme littéraire de l'*Esprit des Lois*, elle est plus piquante que grave, et l'esprit jouit plus que le goût n'est satisfait.

2. Ou de ce que Comines, au XVe siècle, appelait les « moyennes voies. »

un certain point la présomption excusable, enfin une activité sans égale, par laquelle il fut en quelque sorte plusieurs hommes à la fois. Nul écrivain, au XVIIIe siècle, ne connut tant de choses et n'aborda tant de sujets. Ce qui a ruiné tant d'esprits, fut sa force à lui. Avec ses cent bras, qui atteignaient à tout, il fut le Briarée de la littérature. Des dons intellectuels dont l'ensemble constituerait l'universalité du génie, un petit nombre, mais, à la vérité, d'importants lui manquèrent[1] ; en tout grand génie quelques touches, au moins, sont muettes ou fausses : la lacune, chez Voltaire, était dans les tons graves. Que d'octaves néanmoins compte ce clavier vivant ! l'auteur du *Pauvre Diable* n'est-il pas l'auteur de *Tancrède?* Quel est le point commun où viennent converger et se fondre dans l'unité des puissances aussi diverses, aussi disparates ? Ce point doit exister : tout esprit est un ; chaque génie a sa grande artère où tout le sang passe. Que d'autres tentent de chercher aux montagnes le premier jet de ce Nil aux deltas immenses : il nous suffira de montrer Voltaire, riche des facultés les plus variées, riche aussi de bonne heure des biens de la fortune, s'avançant à la conquête de son siècle avec la force réunie des dons les plus heureux et des circonstances les plus favorables.

Seul, pourtant, il n'eût pas répondu aux besoins de son époque. Le XVIIIe siècle enfermait des germes que le vieil esprit gaulois ne pouvait pas réchauffer. La prose française attendait des beautés que Voltaire, heureux légataire de celle du XVIIe siècle, ne pouvait pas lui donner. Trop exclusivement l'homme de la société et de la civilisation, peu touché de la nature, peu intelligent

1. Après une longue et minutieuse énumération de toutes les aptitudes que peut développer un génie littéraire, Gœthe ajoute : Von allen diesen Eigenschaften und » Geistesäusserungen kann man vielleicht Voltairen nur die erste und die letzte, die » *Tiefe in der Anlage* und die *Vollendung in der Ausführung* streitig machen. Alles was » übrigens von Fähigkeiten und Fertigkeiten auf eine glänzende Weise die Breiten der » Welt ausfüllt, hat er besessen.... » Si l'on excepte la poésie fugitive, Voltaire n'est absolument le premier dans aucun genre ; mais il est le premier, ou plutôt il est unique, dans l'art de se multiplier, de se rendre présent partout, de se reproduire sans se répéter jamais, d'occuper, à force de variété et d'activité, toutes les avenues de l'opinion. D'autres ont pu le surpasser dans telle ou telle spécialité : il n'y en avait point pour lui d'absolue ou d'exclusive ; sa spécialité, c'était ce prestige qui, en tout genre le rendait maître du plus grand nombre d'esprits :

Excudent alii spirantia mollius aera....
Tu regere imperio populos....

de ce que le cœur humain recèle de vie intime et mystérieuse, éloigné par caractère de toute invention hardie, Voltaire laissait à Montesquieu, à Rousseau, à Buffon, de grandes lacunes à combler, de nouveaux mondes à conquérir ; et sans rien ôter à l'importance de son rôle, il est permis de déclarer que la partie *positive* de l'œuvre du siècle passa presque tout entière en d'autres mains que les siennes.

Le caractère de Voltaire n'offre point la dignité des existences harmonieuses ; mais il a la puissance qui se joint souvent à l'irrégularité d'une nature fortement contrastée. Dans cette vie extraordinaire les disparates abondent ; mais toutes attestent que Voltaire était entré dans le sanctuaire des lettres avec le cortége entier de ses passions, qu'il en tira la matière de ses ouvrages, et que ses principes n'étaient trop souvent que la traduction des divers états d'une âme mobile. Homme d'art, dans le sens idéal du mot, Voltaire eût connu le calme et l'accord intérieur ; mais il était homme d'action avant tout ; quiconque d'ailleurs s'est fait un besoin de la popularité, ne s'appartient point à soi-même et emprunte aux circonstances ses théories changeantes ; un contrat passé avec le public obligeait Voltaire à le servir souvent pour le dominer toujours ; Ferney depuis longtemps était la Mecque des incrédules, que ce contrat durait encore ; ce ne fut qu'au bord de la tombe que, s'élevant sur une popularité lentement accumulée, de roi constitutionnel il devint monarque absolu. Un des *vivat* qui retentirent à son triomphe annonça que le peuple venait de livrer à son idole le dernier trésor d'une nation, la pudeur publique.

Conservateur par nature et par interêt, Voltaire, par haine du christianisme, n'en passa pas moins sa longue vie à détruire ; champion déclaré de la morale, on le voit en saper à grand bruit une des branches-mères, la continence publique, avec laquelle, consolidée, tout s'affermit, et déracinée, tout tombe ; ami de la monarchie et des cours, ses éloquentes déclamations contre des lois inhumaines accélèrent une émancipation sociale contre laquelle il eût également réclamé ; né courtisan, il est l'auteur de son propre exil, et il a la faiblesse de regretter une disgrâce qui le fait roi ; censeur en titre des abus, il ambitionne, au fort de sa gloire, les distinctions les plus frivoles ; Français d'esprit et de cœur, il se laisse aller trop souvent à faire les honneurs de son pays à la jalousie étrangère ; adversaire implacable et grand pourfendeur des préjugés, il se livre en aveugle aux plus grossières

préventions; vous le voyez, dans les rapports sociaux, généreux avec entraînement, défenseur infatigable des opprimés, et, d'une autre part, impitoyable dans ses colères, affreux dans ses vengeances. Comme écrivain, il rappelle le 18e siècle au culte du 17e, dont il avait répudié les doctrines; se rattachant à l'une de ces époques par la pure et brillante simplicité de sa prose, il appartient trop souvent à l'autre par l'emphase et la redondance de ses vers tragiques; il recommanda à la littérature contemporaine les modèles étrangers, qu'ensuite il persécuta; il fut, dans la sphère de l'art, novateur et superstitieux; dans la critique, large et rétréci; en histoire, prompt à croire et prompt à nier; enfin nul n'avait mieux recueilli les traditions de la politesse du siècle précédent, nul ne reproduisit plus effrontément dans ses écrits le cynisme de la Régence; — mais tous ces discords intérieurs, tous ces chocs multipliés que se portaient l'un à l'autre les divers éléments de son être, ne compromirent ni la puissance de son génie, ni l'unité de son œuvre.

On peut lire ailleurs sa vie; nous nous contenterons de rappeler qu'admiré de l'Europe, dont, sous mille formes successives, il réveilla sans cesse l'admiration, courtisé par les rois, roi lui-même par l'autorité du génie, il vit la république des lettres passer tout entière sous son protectorat; que les hommes de lettres le proclamèrent leur chef, se pénétrèrent de ses doctrines, s'enhardirent de son audace, et conçurent avec lui ce plan habile et funeste, dans lequel en ménageant les puissances, on s'assurait la liberté de frapper impunément sur la religion. Sous les auspices de Voltaire, la destruction du christianisme fut concertée; mais les disciples, dépassant le maître, ne s'arrêtèrent qu'où le terrain leur manqua, je veux dire dans l'athéisme, que Voltaire méprisa toujours. Il faut lui en tenir compte, sans oublier combien le déisme inerte qu'il professa était peu supérieur, quant aux conséquences pratiques à l'athéisme, qu'il combattait.

Voltaire et Montesquieu remplissent de leur gloire et de leur influence la première moitié du 18e siècle; mais l'action de Voltaire est plus immédiate, plus vaste et mieux sentie. Il correspond par toutes les parties de son talent à tous les côtés de l'esprit national; il résume en soi toutes les plus vives tendances, toutes les impatiences de son époque. Cette époque, il veut l'instruire et l'amuser tour à tour, et sans relâche l'occuper. Les écrivains dont le nom perce l'universelle rumeur de son nom, ne disposent cha-

cun que d'une partie du public, d'une opinion, d'un monde spécial : Voltaire a des droits sur tous. Rollin, L. Racine, d'Aguesseau, Massillon, Dubos, Fontenelle, Lamotte, Destouches, Le Sage, Prévost, partagent inégalement avec lui l'attention publique, mais ne la lui disputent pas. Il a quelque chose de nouveau qu'aucun d'eux ne possède, et seul parmi eux il paraît tout à fait du 18[e] siècle. Ce qu'il a composé de 1718 à 1750 suffit à le mettre, sous le rapport de l'influence et de la célébrité, au-dessus de toute comparaison. Lorsque la seconde moitié du siècle s'ouvrit, et laissa paraître une nouvelle génération de talents, dont plusieurs du premier rang, et toute une puissante école, Voltaire était déjà l'auteur de la *Henriade*, des *Tragédies*, de *Charles XII*, des *Lettres philosophiques*, des *Discours sur l'homme*, en un mot de presque tout ce qu'il y a de plus solide dans sa fortune littéraire. A partir de 1750, il fut encore le plus populaire et le plus puissant des écrivains [1]; toutefois les talents qu'avaient plus ou moins provoqués son exemple et préparés ses leçons, eurent une valeur propre, une existence indépendante, et la seconde période du 18[e] siècle leur dut un caractère où Voltaire ne reconnut pas toujours celui de ses opinions personnelles ni l'impulsion de son esprit.

Dix ou douze années, dans le milieu du 18[e] siècle, virent se déployer plus de talents divers, s'accomplir plus de destinées littéraires, se consommer une révolution littéraire plus importante, qu'il ne s'est jamais vu peut-être en aucun pays et dans un espace de temps beaucoup plus long. Une simple notice bibliographique rendrait ce fait évident pour tout le monde [2].

1. Les principales productions de sa seconde période sont les suivantes : *Siècle de Louis XIV* (1751); *Essai sur les mœurs* (1756); *Histoire de Russie*, *Annales de l'Empire*, *Candide* (1758); *l'Ingénu* (1767); *la Pucelle* (1762); *Tancrède* (1760); *l'Écossaise* (1760); *Satires*, *le Pauvre Diable*, etc. (1760); *Commentaire sur Corneille;* une multitude de mémoires, pamphlets, dissertations, contes, facéties; poésies légères; correspondance.

2. Pour ne rien omettre d'important, reportons-nous peu d'années seulement en-deçà du point de départ indiqué, et nommons successivement :

1746. *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, par Vauvenargues.
— *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, par Condillac.
— *Pensées philosophiques* de Diderot.
1749. *Esprit des Lois.*
— Les premiers volumes de l'*Histoire naturelle.*
— *Lettre sur les aveugles*, par Diderot.
1750. *Discours sur les sciences*, par J.-J. Rousseau.
1751. *Considérations sur les mœurs*, par Duclos.

Jusque dans les plus blâmables excès de cette école, on doit reconnaître l'inévitable réaction de la liberté de penser trop longtemps comprimée. Il y a peu de modération à prétendre de l'esclave qui brise ses fers. La pensée, au 18e siècle, ne s'exerce pas, elle se venge. Et que de griefs suscitait ou réveillait imprudemment tout ce vieux monde prêt à crouler! L'exaspération naturelle à toute tyrannie qui s'en va, la ténacité désespérée qui s'acharne à tout conserver précisément parce que tout lui échappe, enfin cet effet d'optique qui, sur un fond toujours plus lumineux, multiplie et, pour ainsi dire, rend plus visibles les ténèbres, tout cela justifie l'indignation, peut excuser la violence et l'exagération, explique l'injustice et la mauvaise foi chez les agresseurs du passé. Surtout on comprend qu'un esprit imperturbable de méthode et la patience des déductions, n'aient pas caractérisé la philosophie d'une telle époque. Les philosophes du 18e siècle ne sont pas de paisibles rêveurs : entourés d'un ordre de choses ou plutôt d'un désordre qui les blesse, ils en appellent à la raison, à la justice, à la nature; ils sont les hommes du présent, les champions d'intérêts vivants. Leur philosophie n'est point proprement scientifique; mais, au milieu d'eux, une école qui peut mériter ce titre, conduit méthodiquement aux mêmes résultats qu'ils poursuivent avec une ardente préoccupation. C'est l'école de CONDILLAC, qui, rapportant uniquement aux sens l'origine de nos idées, et réduisant le rôle de l'âme à une *sinécure* mal dissimulée, dirige vers le matérialisme les esprits déjà matérialistes par anticipation.

La philosophie a pour point de départ l'observation des phénomènes, et pour but leur assignation à des principes de plus en plus généraux, à des lois, et s'il se pouvait, à une loi unique, qu'il faudrait chercher entre la volonté divine et les lois secondes. Elle embrasse, dans ses applications diverses, la matière, l'esprit, les mœurs, nos relations sociales, nos rapports avec l'infini, et la

1751. *Discours préliminaire de l'Ecyclopédie.*
— *Siècle de Louis XIV.*
1753. *Discours* de Buffon *à l'Académie française.*
— *Discours* de J.-J. Rousseau *sur l'inégalité des conditions.*
1754. *Traité des sensations*, par Condillac.
1755. *Discours sur l'esprit philosophique*, par Guénard.
1756. L'*Essai sur les mœurs des nations.*
1759. *De l'esprit*, par Helvétius.

Il nous semble que cette nomenclature et ces dates ne manquent pas d'éloquence.

production du beau dans les arts. Aucun de ces objets ne demeura étranger aux investigations du 18e siècle; la méthode seule manqua presque toujours; mais la méthode, c'est presque toute la philosophie. L'*Encyclopédie,* dictionnaire des arts et des sciences, entrepris par Diderot et d'Alembert, fut l'immense dépôt des doctrines et même des passions de l'époque, et donna son nom aux philosophes modernes. Une nouvelle branche fut ajoutée à la philosophie par les *économistes,* qui recherchèrent quelles sont les ressources de la richesse publique et selon quelles lois elle se forme, se développe et se dissipe. Comme toutes les sciences jeunes et en possession d'un nombre borné de faits, l'économie politique de ce temps fut extrêmement absolue et systématique [1].

Née au sein des *lupercales* de la Régence, la philosophie secoua difficilement toutes les souillures de son berceau. La licence des mœurs accompagna la licence de la pensée. Le christianisme fut attaqué non-seulement à cause de ses mystères et de l'appui qu'il semblait prêter au despotisme, mais en haine de l'austérité de ses maximes. Et toutefois il serait difficile de nier qu'un zèle sincère pour l'amélioration du sort de l'espèce humaine respire chez plusieurs de ces écrivains, et qu'ils ont proclamé et mis en honneur d'immortelles vérités. Il n'est pas hors de propos d'observer ici que le 18e siècle avait conservé plus de convictions morales qu'il ne s'en manifeste dans la littérature de notre époque; les croyances de cet ordre périssent les dernières : le scepticisme philosophique, amené de loin par l'affaiblissement des mœurs, amène à son tour le scepticisme moral; mais ce dernier ne suit qu'à distance et lentement, *pede claudo,* son devancier et son auteur.

Le siècle était disposé à entendre des vérités que la nouveauté de l'aspect faisait paraître neuves, et que leur à-propos rendait hardies. La philosophie française trouva des disciples parmi les rois devenus tout à coup plus philosophes que leurs sujets. Plusieurs princes avaient à Paris des correspondants littéraires. Le roi de Prusse et l'impératrice de Russie se disputaient la possession de d'Alembert; Diderot, comblé des bienfaits de Catherine, était appelé à sa cour. Les souverains du Nord, voyageant en France, semblaient n'y être venus que pour les philosophes. Il est vrai que chez la plupart de ces souverains l'admiration ne tirait

1. L'école économiste a été jugée par M. de Staël dans sa *Notice* sur M. Necker. (Œuvres de M. de Staël, T. II, pag. 49.)

pas à conséquence ; mais ailleurs les principes philosophiques opéraient d'importantes réformes : ils paraissaient guider en Espagne et en Portugal deux ministres célèbres, la Ensenada et le marquis de Pombal. A cette époque, où la majeure partie des nations européennes n'avaient point de littérature propre, les écrivains étrangers ne faisaient guère qu'imiter ou traduire les ouvrages français. En échange, les Français commençaient à rompre leur ban et à se mettre en rapport avec l'étranger. Aucun classique du 17e siècle n'avait voyagé hors de France : les grands écrivains du 18e voyagèrent beaucoup. Voltaire, de retour d'Angleterre, avait fait connaître à sa nation Locke et Newton, Pope et Shakspeare. Plus tard d'autres écrivains furent indiqués ou traduits, d'autres littératures explorées ; la variété de formes qu'elles révélaient, devait dissoudre bien des préjugés, et préparait la liberté dans la littérature. Mais les premières importations jetèrent plus de confusion que de germes utiles dans un terrain peu préparé ; l'imitation s'adressa mal d'abord, et des modèles adoptés à contre-sens du caractère national accréditèrent dans certains genres une sentimentalité fade, une mélancolie d'emprunt, un faux amour de la nature, ridicules et presque odieux par leur contraste avec la légèreté des principes régnants, l'aridité des mœurs générales, et le matérialisme qui rongeait la société.

L'Académie française sortit nécessairement de l'étroite spécialité où son fondateur l'avait confinée. Il y a peu de chose à dire de ses travaux intérieurs. Elle eut plus d'importance par ses séances publiques, qui furent pendant longtemps autant de fêtes de la philosophie régnante, par les concours qu'elle ouvrit au bénéfice de cette même philosophie, et surtout par le but qu'elle continua d'offrir à l'ambition des littérateurs. Divisée intérieurement en deux camps, gênée par les convenances d'une position officielle, elle n'en fut pas moins un théâtre éclatant, où la pensée du siècle put s'étaler et triompher au grand jour.

La force de la littérature du 18e siècle tenait à l'esprit nouveau qui, dirigeant tout vers un même but, faisait, pour la première fois des sciences, des lettres et des arts une masse homogène et compacte, et de tous les écrivains, sous le nom commun de philosophes, une phalange serrée. Un esprit de corps, enraciné dans l'intérêt de tous, subsistait malgré bien des dissentiments et des discordes. Les femmes, que les mœurs françaises mêlent à tout, ne furent pas inutiles au maintien de cette ligue. Les sa-

lons de Mmes Geoffrin, du Deffant et de Lespinasse en étaient les principaux centres ; mais le quartier général était chez le baron d'Holbach[1]. Là se réunissaient, pour philosopher avec une liberté sans bornes, d'Alembert, génie du premier ordre en mathématiques, moins éminent mais pourtant distingué en littérature ; Diderot, esprit fécond et fort, presque toujours sur le trépied, athée fervent, mêlant le cynisme à l'emphase, et l'accent du dithyrambe au langage des halles, mais s'élevant par moments aux derniers sommets du pathétique, du simple et du vrai ; Helvétius, esprit ingénieux et brillant, avide de plaisirs, de scandale et de renommée ; Raynal (1713-1796), fougueux ennemi de toutes les institutions modernes, dont sa vieillesse devait déplorer le trop subit écroulement ; le baron de Grimm (1723—1807), esprit supérieur, dont la *Correspondance littéraire*[2] a répandu tant de jour sur le 18e siècle.

Etrangers à cette ligue, mais non pas à leur époque, d'autres écrivains attiraient les regards. Il nous suffit de nommer le candide Vauvenargues, le religieux Bonnet, l'illustre Buffon, gardant une place élevée entre les partis, également soigneux de sa gloire et de son repos, faisant des emprunts à la philosophie et des concessions à la Sorbonne ; enfin, J.-J. Rousseau, l'ami, puis l'adversaire déclaré des philosophes, et leur complice en dépit de lui-même dans le renversement des croyances et des institutions.

Il est naturel de demander dans quel état la littérature trouva la société française, quelles dispositions elle rencontra chez les différents ordres et les différents pouvoirs de l'Etat. Nous essaierons de répondre, malgré l'impossibilité de faire maintenant la part de ce qui, dans ces dispositions, est dû à la littérature elle-même.

Ce rapprochement met en regard deux faits contemporains et sans doute corrélatifs : la faiblesse et la désorganisation de l'institution sociale, la vigueur, au moins comparative, de la littérature. Tout, dans le premier ordre de faits, se montre faux, contradic-

1. Allemand établi à Paris, où il passa presque toute sa vie. Né en 1723, mort en 1789. De ses nombreux ouvrages, presque tous dirigés contre les croyances religieuses, le plus célèbre est le *Système de la nature* (1770), long et ennuyeux réquisitoire contre toutes les vérités qui élèvent l'homme au-dessus de la brute.

2. Correspondance littéraire, philosophique et critique, adressée à un souverain d'Allemagne, par le baron de Grimm et Diderot. Trois parties comprenant la période de 1753 à 1790. Paris, 1812-1813, 16 vol., et 1829, 15 vol. — La 3e partie est presque toute de M. H. Meister, de Zurich.

toire, précaire; tout paraît tendre à sortir de sa position et de son rôle. Il n'est pas un pouvoir, pas un ordre dans l'Etat, qui, de même qu'une porte disloquée, ne se soulève sur ses gonds; il n'est système qui ne porte en soi sa propre négation. Au seuil d'une révolution, le despotisme est sans limite, sans pudeur, mais sans énergie et sans prévoyance; il ronge les derniers restes des libertés anciennes aux approches d'une jeune et nouvelle liberté. Privé de la décoration de la gloire, il l'est également de cette foi en soi-même qui est une force et une excuse, et de cette foi de la multitude, qui est l'unique droit du pouvoir absolu. Au milieu de la libéralité des opinions et des mœurs, il n'est plus qu'un scandaleux et stupide contre-sens. Les grands, dont la hauteur a tourné en effronterie, et qui se sont fait une immunité de l'éclat de leurs vices, affectent des lumières bourgeoises, et se raillent publiquement des préjugés qui les font être tout ce qu'ils sont. Ceux d'entre eux qui voudraient maintenir les institutions du royaume, affichent l'irréligion, applaudissent aux entreprises de l'impiété, sans se douter que toutes les choses qui ont pris l'habitude d'exister ensemble finissent par adhérer, deviennent réciproquement solidaires; et qu'on ne renverse pas une partie de l'édifice sans que les autres ne croulent avec elle. La religion elle-même, trahie par ses ministres, fait des avances à la philosophie, elle dont la condition et la force est de n'en faire jamais. Les parlements, méconnaissant les temps, se méconnaissent eux-mêmes, mais quelquefois, on peut le croire, sortant de leur rôle par patriotisme, font de l'opposition révolutionnaire, et prêtent, comme le coursier de la fable, leurs épaules à leur futur ennemi. Les hommes de lettres, du moins, à qui semblaient devoir profiter toutes ces inconséquences, étaient-ils eux-mêmes plus conséquents? A notre avis, ils ne l'étaient pas lorsque aux maximes de Sparte ils unissaient les mœurs de Sybaris, aux indignations du Portique les souplesses d'Aristippe, aux déclamations du forum les adulations de la cour; lorsqu'ils paraient à l'envi l'image d'une révolution dont ils devaient tous un jour détester la réalité, lorsqu'ils ouvraient à leurs contemporains la perspective insensée d'une société sans croyances et d'une liberté sans mœurs. Le public, unissant les goûts les plus disparates, obéissant aux impulsions les plus diverses, épris de la vie sauvage et raffinant toutes les jouissances de la civilisation, ironique avec Voltaire et misanthrope avec Rousseau, entêté de la France et s'engouant de l'étranger, avide de connaissances positives et s'essayant

à la rêverie sentimentale, affectant de grandes passions dans des cœurs blasés, le public, unissant en lui des éléments de force et des symptômes de décrépitude, n'était, comme chacune des classes et chacun des pouvoirs de la société, que chaos et contradiction. Un torrent entraînait toutes les volontés, comme il arrive partout où la pensée, vivement excitée, ne trouve pas son complément et son contre-poids dans les mœurs. Ainsi se poussaient les uns les autres, vers un dénouement inconnu, tous les ordres de la société; et cette marche, qui semble dictée par la fatalité, se révèle dans la littérature française, sans nul point d'arrêt, de l'an 1750 à l'an 1780, époque où la publication complète de l'ouvrage de Raynal est comme le dernier éclat d'un incendie à qui rien ne reste à dévorer.

A dater de 1780 jusqu'en 1790, intervalle rempli par toutes les espérances, on croit sentir, à travers la littérature, une espèce de rajeunissement de la société. Les lettres prennent un caractère plus doux, trop doux peut-être. La révolution trouva la France préoccupée de pastorale, et le chalumeau résonnait encore lorsque déjà s'aiguisait la hache révolutionnaire.

Il n'est pas dans notre dessein de décrire les événements d'une si longue guerre, dont l'issue n'était pas douteuse. L'autorité, à moitié ennemie, à moitié connivente, n'opposa aux philosophes que de faibles barrières; ils ne trouvaient d'ailleurs, dans les rangs des écrivains, aucun adversaire digne d'eux; et les mœurs publiques accueillaient avec empressement une philosophie qui leur correspondait et les justifiait si bien. L'admiration des talents faisait passer sans peine à l'adoption des doctrines; et cette admiration était méritée. Les littérateurs de l'époque avaient donné un rival au 17e siècle; ils avaient fécondé la pensée, étendu le domaine des arts. La langue semblait avoir pris sous leur plume un degré nouveau de précision et de régularité; elle s'était enrichie, et le néologisme avait tenté en vain de l'altérer; en un mot, la langue du 18e siècle, moins gracieuse et moins simple que celle du siècle précédent, paraît digne d'être adoptée par la raison et par le goût[1].

La philosophie de l'esprit humain fut méthodiquement cultivée par CONDILLAC (1715—1780). L'*Essai sur l'origine des connais-*

1. « Notre prose, dit M. Lémontey, s'arrêta au point où, n'étant ni hachée ni périodi- » que, elle devint l'instrument de la pensée le plus souple et le plus élégant, et acquit, » sous la plume des grands écrivains du XVIIIe siècle, la même perfection où Racine et » Boileau avaient élevé la langue poétique. » (Hist. de la Régence, II, 345.) — Conf. Thomas, Essai sur les Éloges, Chap. XXVIII.

sances humaines (1746), son premier ouvrage, contient le germe de ceux qu'il publia depuis. Dans le *Traité des Sensations* (1754), l'image d'une statue successivement pourvue de tous les sens lui sert à montrer de quelle manière, selon lui, naissent les idées. Il s'efforça de bonne foi, mais en vain, de faire sortir de la sensation l'idée du devoir; et, tout expert logicien qu'il était, il ne put dissimuler aux yeux les moins exercés le vide que sa théorie laissait entre ces deux termes. Dans la plupart de ses ouvrages, même dans ceux d'application, l'amour de la simplicité, le besoin de l'unité, l'ont conduit à de graves erreurs; mais quel philosophe n'aspire pas à l'unité absolue? et qu'est-ce que la philosophie, sinon la recherche de l'unité, c'est-à-dire du secret de Dieu? Condillac a peut-être mieux servi la science dans ceux de ses ouvrages qui ont un but pratique. Son *Art de penser* et sa *Logique* renferment beaucoup de directions utiles, et le style en est d'une admirable lucidité. — Helvétius (1715-1771), plus brillant, mais moins solide, est connu surtout par son livre de *l'Esprit* (1759). Son objet est de prouver que la sensibilité physique est la source de toutes nos pensées; que l'intérêt est le principe de tous nos jugements et de toutes nos actions; que les forces intellectuelles sont les mêmes chez tous les hommes bien organisés; que les passions sont l'unique moyen de tout développement : d'où il suit, selon Helvétius, qu'élever un homme c'est cultiver ses passions[1].

Aucun des ouvrages très divers de Diderot (1713—1784) ne se distingue par la méthode, à moins que l'enthousiasme ne passe pour une méthode. Cet enthousiasme, qui n'est pas un instrument philosophique, peut du moins être la source de grandes beautés de style, et il inspire à Diderot une foule d'expressions originales et audacieuses, dignes d'orner la vérité. Après avoir,

1. Sur Helvétius, voir la notice insérée par M. Lémontey dans la *Galerie française* (et dans la Revue encyclopédique, T. XIX, pag. 290). Voyez aussi les Œuvres de l'abbé Arnaud. — Le livre de *l'Esprit* renferme des vues grandes, qui, pour être utiles et salutaires, n'auraient besoin que d'être séparées de la base que l'auteur leur a donnée. Le *quatrième Discours* présente une analyse méthodique et pleine de sagacité des différentes formes ou facultés de l'esprit. Le style d'Helvétius est ingénieux et brillant, mais ordinairement sans chaleur, excepté dans la peinture des sensations. Les ornements du langage sont presque toujours empruntés à cet ordre d'idées; il y a un rapport remarquable entre la doctrine d'Helvétius et son style. Peut-être le livre de l'*Esprit* dut une partie de son succès au grand nombre d'anecdotes piquantes, bien amenées et encore mieux racontées, dont l'auteur a semé son ouvrage.

dans l'*Essai sur le mérite de la vertu* (1745), cherché à prouver que « la vertu est presque indivisiblement attachée à l'idée de Dieu, » il attaqua indirectement la révélation dans ses *Pensées philosophiques* (1746). Trois ans après, il soutenait dans sa *Lettre sur les aveugles* (1749) que nos idées morales ne sont qu'un produit de notre organisation. Dans le *Supplément au voyage de Bougainville,* il invite l'homme social à s'emparer de la liberté des brutes, affranchit de toute règle le commerce des deux sexes, et proscrit le mariage. Les *Pensées sur l'interprétation de la nature* (1754) présentent, à côté de passages extravagants, de beaux traits de style et des élans d'imagination admirables. On en peut dire autant de la plupart des écrits de cet auteur, et notamment de l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* (1779—1782), le plus considérable et l'un des plus célèbres. A n'envisager Diderot que littérairement, on peut dire qu'il eut plus de génie que de talent, et qu'il fut assez mauvais économe d'une grande fortune intellectuelle.

D'ALEMBERT (1717 — 1783) est connu, comme philosophe, par plusieurs essais répandus dans la collection de ses œuvres et dans l'Encyclopédie, mais principalement par le *Discours préliminaire* de ce grand ouvrage (1751). Ce discours est mis au rang des chefs-d'œuvre de l'époque. L'auteur y trace l'ordre généalogique des connaissances humaines, indique les limites de chacune et ses rapports avec les autres, les caractères qui les distinguent dans notre esprit, et il élève l'arbre encyclopédique des sciences, distinct de l'ordre historique de leur développement; après quoi il expose l'histoire de la culture intellectuelle en Europe depuis la renaissance des lettres. Ce discours est écrit d'un style austère sans roideur et noble avec simplicité; et, sans jamais sortir du langage propre que réclame la philosophie, l'auteur rend parfaitement claires, et, l'on peut dire, palpables, les idées les plus abstraites[1].

1. Citons encore ses *Éléments de philosophie*, où chaque science est caractérisée dans son objet et dans son esprit, et où les règles qui doivent présider à leur étude sont tracées d'une main ferme et prudente. Ce livre, où chaque page révèle un très grand esprit, et dont le style n'est orné que de sa clarté, mais d'une clarté si vive qu'elle en est brillante, mérite à d'Alembert, trop peu apprécié par les littérateurs, une place distinguée au milieu d'eux. L'*Essai sur les gens de lettres*, plein d'observation et de traits piquants, peut sembler écrit avec un peu de rudesse; mais il constate chez l'auteur une indépendance de caractère dont l'exemple n'était point alors assez commun pour la rendre peu méritoire chez d'Alembert.

Voltaire a philosophé dans tous ses ouvrages et sous toutes les formes. Il se rapproche le plus des formes de la discussion proprement dite dans son *Dictionnaire philosophique*[1], ouvrage plein d'esprit et de vues intéressantes, mais où règnent trop souvent, dans les idées, une prévention obstinée, et dans le ton, une gaîté maligne et cynique. Métaphysique, morale, histoire des religions, politique, littérature, tout se rencontre dans ce recueil, où l'on dirait que Voltaire exploite pour son seul amusement ce qui a fait le tourment des plus hautes intelligences de tous les temps. Et quel amusement! Le mépris de l'homme est au fond de tout ce que Voltaire a écrit sur l'homme et sur les choses humaines. Notre dignité lui est cachée, nos misères le frappent et le divertissent; il se complaît dans leur énumération; il en ajoute d'imaginaires; l'homme n'apparaît à ses yeux que comme une bête manquée, comme le produit d'une « sotte plaisanterie » du Créateur; et il salue d'un rire éclatant et cruel cette honteuse parodie de sa propre nature[2]. Ainsi disposé, comment eût-il atteint aux dernières profondeurs des questions philosophiques? En tout sujet de cet ordre, sa légèreté spécifique le retient près de la surface. Il comprenait tout ce qui se comprend avec l'esprit, et quand il rencontre le vrai, nul n'y tombe, il faut le dire, plus perpendiculairement; mais ce qui se comprend avec l'âme, c'est-à-dire, en tout sujet, ce qu'il y a de plus profond et de plus sublime, lui a presque toujours échappé. Les préjugés de la civilisation, les apparences du sens commun, tels sont ses arguments en des questions qui touchent à l'infini; c'en est assez pour convaincre et subjuger des esprits légers, déjà vaincus par le matérialisme. Mais avec un don de plus, avec la philosophie de l'âme, Voltaire n'était plus Voltaire; il fut, ainsi que beaucoup d'autres, fort de ce qu'il posssédait et fort de ce qui lui manqua.

Entre les ouvrages didactiques de l'abbé de Mably (1709—1785), nous distinguerons les *Principes de morale* (1774) et les *Entretiens de Phocion* (1763). Dans le premier de ces ouvrages, l'auteur

1. Commencé en 1760, et fort augmenté depuis. — Si l'on veut chercher hors de ce recueil un morceau où Voltaire philosophe déploie ses plus mauvaises et ses meilleures parties, avec tout son talent d'écrivain, qu'on lise l'écrit intitulé : *Il faut prendre un parti*, ou *le principe d'action* (1774).

2. Ce que tout philosophe doit avoir, et ce qui a manqué à Voltaire, c'est « ce respect pour les grandes fins de la destinée humaine, qui se garde de faire de la vie une farce ignoble, et de la scène du monde un jeu sans but, une énigme dépourvue de sens. » M. Stapfer, Biographie universelle, article *Lichtenberg*.

étudie la constitution morale de l'homme, cherche à remonter au vrai principe de la morale (qui n'est, selon lui, que le désir éclairé du bonheur), et donne des préceptes sur la manière d'affermir la règle morale dans le cœur de l'homme. Son objet dans les *Entretiens de Phocion* est de déterminer le but et de poser la base de la saine politique, qui lui paraît devoir être fondée sur la morale. Son style est austère comme sa pensée, quelquefois amer, jamais passionné ; avec plus d'émotion, et quelque poésie dans l'esprit, il rappellerait de loin J. J. Rousseau[1].

Duclos (1704—1772), dans ses *Considérations sur les mœurs de son siècle* (1751), n'est pas peintre comme la Bruyère : il dessine avec finese. Etranger à la vive préoccupation des esprits contemporains, les questions fondamentales l'inquiètent peu : il s'attache seulement à démêler le jeu secret des passions dans une société polie et corrompue. La concision piquante de l'expression fait l'agrément du style de son ouvrage, où chaque phrase est une sentence, et, parmi tous les livres, celui peut-être où il y a le plus d'esprit dans le moins d'espace.

Vauvenargues (1715—1747) fut, à plusieurs égards, le Pascal du 18e siècle. Sérieux par caractère et par l'effet d'une vie de souffrances, il ne pouvait avoir ni l'emportement, ni la disposition moqueuse, ni l'esprit de coterie des philosophes de son temps. Il fut, dans ce vaste courant de l'opinion, aussi individuel et indépendant qu'il était possible à un homme de l'être. On a de lui une *Introduction à la connaissance de l'esprit humain, suivie de réflexions et de maximes* (1746)[2]. Il ne va point, comme les moralistes métaphysiciens ou religieux, prendre l'homme sur les

1. Autres ouvrages de Mably, sur la morale des sociétés ou la politique générale : Des droits et des devoirs du citoyen, 1789 ; De la Législation, ou principes des lois, 1776 ; Principes des négociations, 1757. On verra, en lisant le premier de ces ouvrages, que Rousseau n'a pas été le plus *radical* des publicistes de son siècle. Son génie a rendu plus aigus tous les traits qu'il a lancés et plus graves tous les coups qu'il a portés ; mais, à tout prendre, il a, mieux que Mably, compté avec le présent, avec l'avenir et avec la nature humaine ; il fait des réserves, il a des appréhensions qu'on ne trouve pas chez ce dernier ; et le manifeste de la révolution est bien moins dans le *Contrat social* que dans le livre sur *les Droits et les Devoirs du citoyen*. Du reste, les deux auteurs pèchent par méconnaître le grand dogme de la chute : méconnaître la chute, c'est se condamner à l'erreur sur tous les faits humains et sociaux ; reconnaître ces faits, c'est admettre implicitement la chute première. Ce grand fait, bien conçu, ménage et favorise plus que tout autre système le double intérêt de l'ordre et de la liberté.

2. Une seconde édition, préparée par l'auteur, parut après sa mort, en 1747.

bords de l'infini et le mesurer aux desseins de son Auteur : il le mesure à cette vie et à la société. Mais, sincère et par conséquent vrai dans ce point de vue borné, il a une foule de tangentes à la vérité chrétienne, vers laquelle de secrètes convenances semblaient souvent l'attirer. Les éléments épars dans son livre se peuvent ramener aux maximes suivantes : « La *vertu* n'est pas tant l'adhésion à une loi qu'une inclination généreuse, une certaine *bonté et vigueur de l'âme ;* la vertu est un amour. Les principes de la vertu sont dans la *nature*, non dans la coutume ni dans la raison. Considérée dans son essence, la vertu est le sacrifice de l'intérêt particulier *à l'intérêt général ;* jamais ce dernier intérêt ne saurait être servi par les vices ; jamais non plus la vertu n'aboutit au mal de celui qui la pratique. La vertu consiste dans l'*action*, que rien ne supplée, dont rien ne dispense. L'action n'aurait point lieu sans les *passions*. La plus féconde de toutes, la plus analogue à la vertu, c'est l'amour de la *gloire*. C'est cet amour, et non la pensée de la *mort*, qu'il faut proposer à l'homme : la pensée de la mort fait oublier de vivre. » Si pourtant, comme il est possible, la religion était vraie, tout cet édifice ébranlé demanderait à grands cris d'autres bases. Doute angoissant que, plus d'une fois, l'auteur a laissé transparaître. — On reconnaît l'admirable sincérité de Vauvenargues jusque dans l'inconsistance de sa philosophie ; plusieurs de ses idées sont des aveux ingénus, dont les philosophes de son temps n'ont pu lui savoir gré. Ses pensées frappent par leur grandeur naturelle et par leur nudité même. La forme la plus simple est celle qu'il préfère. Son style est *vrai* comme celui de Pascal, mais peu exact, et quelquefois obscur : on y sent une imitation peut-être involontaire de la langue du 17° siècle.

Buffon (1707—1788) écrivit de 1749 à 1788 son *Histoire naturelle générale*, et publia en 1778 ses *Epoques de la nature*, qui sont une histoire, et quelquefois une vision géniale, des révolutions du globe jusqu'à l'époque où la puissance de l'homme s'est ajoutée à celle de la nature. L'un des quatre grands prosateurs du 18e siècle, il s'élève de toute sa hauteur au-dessus du reste des écrivains de son époque, sans pouvoir s'égaler, quant à l'influence, aux trois génies dont il partage les honneurs. Il eut toute la puissance que peut avoir un talent sans passion, qui ne veut régner que par l'intelligence et que sur les intelligences. Il ne fut pourtant pas étranger aux tendances de son siècle, puisqu'il fit aboutir volon-

tiers les spéculations de la science aux intérêts de la vie et aux besoins de la société; il fut encore de son siècle en appliquant à la science les résultats de la philosophie et les sources de l'éloquence. Adversaire des méthodes, il vit les objets naturels dans leur ensemble; il ne voulut séparer et décomposer que le moins possible ; son histoire naturelle aurait été, s'il en eût été le maître, un tableau vivant et en action de la nature entière. La science est entrée dans d'autres voies, et lui a reproché les siennes, mais ses synthèses méthodiques se sont plus d'une fois rencontrées avec celles que Buffon avait dues à son vaste coup d'œil. Cette coïncidence l'a réhabilité : on a reconnu dans ses ouvrages, à côté d'hypothèses qu'il faut abandonner, des vues grandes et vraies, et l'on a reconnu que plusieurs de ses erreurs étaient des erreurs fécondes. Sa renommée d'écrivain n'a pas subi les mêmes oscillations : le temps n'a fait que l'affermir; ce n'est qu'en isolant certains morceaux et en les sortant du point de vue général de l'ouvrage, qu'on a pu leur reprocher une élévation et une solennité qui sont une des convenances du sujet tel que Buffon l'avait conçu. Ce qu'on a pu dire avec plus de raison, c'est que la tendresse manqua à ce génie, qui a souvent nommé Dieu ou le Créateur, à qui la nature de son talent et l'intérêt de son style, interdisaient l'athéisme, mais qui, sous le plus auguste des noms, semble n'avoir jamais en vue que les forces vives de la nature. Matérialiste en pratique et dans plusieurs de ses opinions, Buffon a dû manquer presque toutes les occasions de toucher le cœur ; il est même très rare que ses peintures soient naïves[1], mais elles ont tout le pittoresque et toute la magnificence qui peuvent remplacer la naïveté. Il a l'éloquence du genre qu'il s'est créé, l'éloquence de sa pensée, la perfection du style qui résulte d'une étude savante des procédés de l'art d'écrire, et cette fermeté d'expression qu'un esprit cultivé par la philosophie porte dans tous les sujets[2].

Charles Bonnet (1720—1793), à qui les sciences ont de grandes obligations, a dans le style cette dignité et cette onction qui tien-

1. « Un jeune animal tranquille habitant des forêts, qui tout à coup entend le son éclatant d'un cor, ou le bruit soudain et nouveau d'une arme à feu, tressaille, bondit, et fuit par la seule violence de la secousse qu'il vient d'éprouver. » Des détails comme celui-là font exception dans la manière de Buffon.

2. « Pour la marche forte et savante de ses idées, pour la pompe et la majesté de ses images, pour la noble gravité de ses expressions, pour l'harmonie soutenue de son style, il n'a peut-être été égalé par personne. » *Cuvier*.

nent au caractère. Les vues religieuses qui animent ses recherches et ennoblissent sa diction, ont contribué à rendre populaires ses ouvrages, dont les principaux sont l'*Essai analytique sur les facultés de l'âme* (1760), la *Palingénésie philosophique* (1770), la *Contemplation de la nature* (1764—75), et les *Recherches sur les preuves du christianisme* (1769) [1].

Il est temps de nommer l'écrivain qui obtint dans les âmes la popularité que Voltaire avait obtenue dans les esprits, l'écrivain pour qui se passionna tout un siècle, et dont le souvenir passionne encore la postérité. Le XVIII[e] siècle avait atteint son milieu; l'école philosophique était dans sa force, les esprits dans toute la ferveur d'un protestantisme nouveau, lorsqu'un homme de quarante ans, inconnu jusqu'alors, jouet de toutes les vicissitudes, transfuge de toutes les conditions, après une vie incohérente, désordonnée, et quelquefois honteuse, mais dont les orages avaient étendu la pensée et embrasé le génie, se jette dans cette arène où se pressent les combattants, et, par quelques pages éloquentes, annonce un rival aux grands écrivains de son siècle. Je parle de J. J. Rousseau (1712—1778) et de son *Discours* sur les sciences, couronné par l'académie de Dijon (1750). N'y eut-il rien d'accidentel dans la première direction de sa pensée? Sa vie ne fut-elle pas, malgré lui-même, enchaînée à son premier début? Et enfin, dans son hostilité permanente contre son siècle et contre la société, n'y eut-il pas, ainsi qu'on l'a pensé [2] moins d'indignation que d'humeur personnelle? Cette humeur elle-même ne s'aigrit-elle pas de la lutte cachée entre les inclinations de l'homme et les principes de l'écrivain? Tout cela, nous l'avouons, échappe à la démonstration. Ce qui est sûr, c'est qu'à travers mille inconséquences de détail, la pensée de Rousseau forme, d'ouvrage en ouvrage, un tout assez lié. Mettant toutes les misères de l'homme sur le compte de la société, sans considérer que la société n'est que l'homme même, il déclare la guerre à ce fait de nature dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes* (1753), ouvrage où l'insolence du paralogisme est poussée à ses dernières limites. Toujours marchant d'un pied sur le roc et de l'autre sur le sable, plantant l'erreur dans le terrain de la vérité, s'armant de la nature contre la nature, annulant les faits dans l'intérêt des systèmes, il poursuit son œuvre, et s'obstine à

1. Cet ouvrage se trouve aussi dans la *Palingénésie*.
2. M. Ancillon, dans ses *Pensées*.

livrer les esprits à un étrange conflit d'enthousiasme et de perplexité. Dans le *Contrat social* (1756—60), dont le style, différent de son style ordinaire, n'est pas moins parfait, il rapporte l'origine de la société à une convention sans date et sans monument, et sur cette donnée il établit un plan d'organisation sociale, dont il finit par déclarer la réalisation impossible. L'*Emile* ou *Traité de l'éducation* (1762) est encore un appel à la nature telle que Rousseau l'entendait. Montaigne, Locke et Fénelon s'y retrouvent, mais absolus, passionnés et presque colères. On sait avec quelle vigueur de dialectique et d'éloquence Rousseau défendit l'*Emile* contre le mandement de l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont[1]. La *Lettre à d'Alembert* (sur les spectacles) a moins d'emportement, plus de vérité, et autant de vraie éloquence. Dans tous ses écrits Rousseau, à l'inverse de Diderot, a montré moins de génie que de talent[2] ; mais ce talent est immense. Partout paradoxal, outré, inconséquent, mais partout échauffé par un sentiment vrai, sophiste trop souvent, mais sophiste convaincu, partout réunissant dans sa diction l'originalité et le naturel, portant au plus haut degré l'heureux don de faire un seul tout et presque une même chose de la dialectique et de la passion, J. J. Rousseau prend place parmi les sectaires les plus dangereux et parmi les plus parfaits écrivains[3].

Il avait combattu d'abord dans les rangs des philosophes. Soit divergence de vues, soit ressentiments personnels, il ne tarda pas à leur déclarer la guerre ; mais si la philosophie matérialiste trouva dans J. J. Rousseau un redoutable adversaire, la philosophie déiste eut en lui un auxiliaire puissant. Voltaire avait rendu l'incrédulité agréable aux esprits légers : Rousseau la rendit spé-

1. Dans une lettre sous ce titre : Jean-Jacques Rousseau à Christophe de Beaumont, 1762.

2. « Rousseau, dit M. Guizot, est plus original par son talent que par ses opinions. » — C'est aussi l'opinion de M. de Barante.

3. Fr. Schlegel, après avoir donné l'avantage à Rousseau sur Buffon sous le rapport du talent d'écrire, ajoute : « Wenn ich aber denen mit vollem Gefühl beistimme, welche Rousseau'n unter allen franz. Schriftstellern des 18ten Jahrhunderts für den ersten an Kunst und Kraft der Rede halten, so kann ich doch auch denen meine Beistimmung nicht versagen, welche selbst von dieser hinreissenden Beredsamkeit bis zu Bossuet's Grösse noch einen sehr weiten Abstand finden. » — Sur le génie de J.-J. Rousseau, voyez M. de Pradt, les Quatre Concordats, T. Ier, p. 426. — Voyez encore le jugement de M. de Chateaubriand sur J.-J. Rousseau, dans une note étendue de son *Essai sur les Révolutions*. — Histoire de la vie et des ouvrages de J.-J. Rousseau, par Musset-Pathay, 2e édition ; 1 vol. in-8. Paris, 1827.

cieuse aux esprits plus solides. Il trompa le besoin religieux par un déisme affectueux et sentimental. Il dénatura la morale en substituant des sentiments vagues à l'idée positive de devoir. Il opéra dans l'éducation quelques réformes désirables, mais moins profondes qu'on ne l'a cru ; car la pensée chrétienne va seule au fond de l'homme, de l'enfant et de la vie. Il accrédita, en politique, des idées dont notre époque n'a accepté que le principe général et qu'elle ne réalise qu'en les spiritualisant. L'éloquence, désaccoutumée de la chaire, gênée au barreau, muette au forum, trouva une tribune dans ses écrits. Il est le véritable orateur du XVIII[e] siècle. Mais il y a deux éloquences, l'une sereine et triomphante, qui sort d'un cœur dilaté par la joie ou l'amour, l'autre forte et amère, jaillissant d'un cœur que l'indignation oppresse : la première est l'éloquence de Bossuet ; l'autre est, le plus souvent, celle de J. J. Rousseau.

Ce siècle, fécond en originalités puissantes, vit apparaître à son déclin la douce originalité de Bernardin de Saint-Pierre (1737—1814). Il chercha la Providence dans la nature comme Bossuet l'avait trouvée dans l'histoire. Il expliqua par l'amour toutes les lois qui régissent le monde. Où il ne put prouver une intention paternelle, il la supposa. L'inflexible science a sévi contre un grand nombre de ses hypothèses ; le penseur et le chrétien se trouvent d'accord pour lui reprocher une philosophie romanesque et un optimisme superficiel ; le sentiment religieux lui rend grâces d'avoir suppléé la prédication en ce qu'il pouvait, et d'avoir rafraîchi, par de pieuses émotions, un siècle aride et fatigué. Sa pensée, qui serpente doucement dans son sujet, a quelque chose de la manière antique, et souvent du laisser-aller de Montaigne; son éloquence, produit d'une âme tendre et romanesque, rappelle à la fois la touche suave de Fénelon et l'expression sentie de J. J. Rousseau; son mouvement, tout intérieur, ne produit au dehors que des ondulations et point de secousses ; son style, si individuel qu'à la première phrase venue on nomme l'auteur, ne cherche aucun effet hors du langage le plus usuel ; sa diction, éminemment pittoresque, est comme un doux et touchant reflet des beautés de la nature. D'autres en ont été les admirateurs : on a eu raison de dire que Bernardin de Saint-Pierre « en est l'amant le plus tendre. » Les *Etudes de la nature* (1784) ont placé leur auteur parmi les classiques.

La théorie des beaux-arts, autre branche de la philosophie,

fut cultivée avec ardeur. On vit se prononcer deux écoles : l'une, sous l'invocation de Boileau, défendant les anciennes barrières ; l'autre poussant aux innovations. La première méconnaissait que Corneille et Racine, dont elle se réclamait, avaient été eux-mêmes novateurs ; l'autre oubliait que les innovations ne viennent guère comme les applications ou les conséquences d'un système. Quoi qu'il en soit, ce siècle vit naître la philosophie des beaux-arts. Dubos et Montesquieu en donnèrent le premier exemple : l'un dans ses *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture* (1719), où il démêla le principe d'unité qui lie les arts; l'autre, dans des fragments précieux sur les différentes impressions et les différentes formes du beau [1]. Louis Racine fut le défenseur du bon goût et de la pureté classique dans ses mémoires sur différentes branches de la poésie. Buffon révéla une partie des mystères les plus profonds de l'art d'écrire, dans son célèbre discours de réception à l'Académie française. Condillac, dans son *Art d'écrire*, ramena tout au principe de *la plus grande liaison des idées*. Les différents genres littéraires furent caractérisés par Batteux dans ses *Principes de littérature*, dont la doctrine est sage, mais peu profonde [2]. Marmontel fut plus hasardeux, mais plus ingénieux et plus élégant, dans ses *Eléments de littérature*. Le fougeux Diderot, rattachant ses idées littéraires à des principes de morale [3] et fier d'avoir inventé le *drame honnête*, réclamait une réforme radicale de la scène. Ses *Essais sur la peinture* [4], écrits avec une verve désordonnée et quelquefois cynique, sont pleins d'idées et d'enthousiasme ; mais ses doctrines manquent d'une base certaine et philosophique. Voltaire, toujours sans système, mais guidé par son bon sens et par la délicatesse de ses impressions, répandant à pleines mains des idées simples et heureuses, encourageait la hardiesse et la réprimait tour à tour. Thomas, s'efforçant de tout approfondir, déposait dans son *Essai sur la langue poétique* des observations instructives et neuves Son *Essai sur les éloges* (1773), ouvrage du plus grand intérêt,

1. Recueillis après sa mort sous le titre d'*Essai sur le goût*.

2. 5 vol. in-12, 1774. — Les Beaux-Arts réduits à un même principe (l'imitation de la nature), 1 vol. ; 1747.

3. « Er wollte, dass Gedichte, und Kunstwerke überhaupt, *unmittelbar* nach dem moralischen Nutzen geschätzt werden sollten. Diderot ist der Stifter des falschen *Naturalismus* und *Moralismus*, der nachher besonders in Deutschland Eingang gefunden und lange Zeit das deutsche Theater beherrscht hat. » Bouterweck, T. II, p. 373.

4. Salons de 1761, 1765, 1767, 1769.

est presque une histoire du monde rattachée à l'histoire de ce genre de composition [1].

Application immédiate des théories littéraires, la critique était l'affaire de tous les écrivains. On trouvera qu'elle fut active, et et que les partis entretinrent les uns contre les autres un feu assez vif, si l'on tient compte d'une différence notable entre ce temps et le nôtre. La critique n'avait point encore à sa pleine disposition le puissant et rapide véhicule des écrits périodiques, et à peine le temps pouvait-il être pressenti où l'on verrait la littérature se résoudre peu à peu en journaux. Cependant quelques ouvrages de ce genre comptent dans l'histoire de cette époque; mais il y avait loin de ces publications dispersées sur le champ de la littérature au réseau immense qui la couvre et la presse aujourd'hui sur tous les points; les livres en général étaient contrôlés par des livres, et le pamphlet était encore le plus léger et le plus expéditif messager de la critique. Les ouvrages de Diderot, la plus grande partie de ceux de Voltaire, toute sa correspondance, l'Encyclopédie enfin, ne sont, à vrai dire, que des recueils de pamphlets.

Parmi ceux qui ont excellé dans la critique, Vauvenargues est un des moins connus, et un des plus dignes de l'être. Ses jugements sur nos poëtes sont dictés par le goût le plus délicat et le plus indépendant. Deux amis, Suard [2] et l'abbé Arnaud [3], l'un plus fin, l'autre plus sensible, se firent un nom dans cette carrière. Laharpe [4] y devint célèbre. Il manque cependant d'érudition, de philosophie, et, ce qui est pire, d'impartialité; mais il a un sentiment exquis du beau et du vrai, moins d'intelligence que de raison, mais une raison incorruptible; il blâme avec rigueur, mais il loue avec éloquence; il est, pour la raison et le bon goût, le Boileau du XVIIIe siècle, et, par l'élégance et la pureté de son style, il n'a ses pairs que parmi ses modèles: tous les reproches qu'il peut encourir, comme critique, reviennent presque à un seul, c'est d'avoir été de son siècle et de son pays. Mais le critique le plus éminent de l'époque, c'est Voltaire, soit dans son commentaire sur

1. Barthélemy, dans son *Voyage d'Anacharsis*, a exposé avec talent les théories des anciens et les siennes sur la littérature.

2. Mélanges de littérature de Suard, 5 vol. Paris, 1803—1804.

3. Œuvres de l'abbé Arnaud, 3 vol. Paris, 1807.

4. Lycée ou Cours de littérature ancienne et moderne, par La Harpe. Chénier a porté sur cet ouvrage un jugement sévère mais équitable dans l'analyse qui suit son Tableau de la littérature française.

Corneille, auquel pourtant on reproche sa sévérité, soit dans une foule d'endroits de ses œuvres. Nous ne parlons pas de ceux où il critique les contemporains : la louange et le blâme y sont souvent exagérés. Il apprit l'injustice à ses adversaires ; il corrompit la critique. DESFONTAINES, CLÉMENT, LA BEAUMELLE et surtout FRÉRON, tous célèbres dans la vie polémique de Voltaire, s'ils l'égalèrent en injustice, ne l'égalèrent point en grossièreté ou en cynisme. L'abbé GUÉNÉE, dans ses *Lettres de quelques juifs portugais*, releva les erreurs où le grand homme était tombé en attaquant la religion, et, chose extraordinaire dans une lutte avec Voltaire, il mit assez souvent les rieurs de son côté.

L'abbé MORELLET (1727—1819), versé en économie politique et en littérature, défenseur calme et convaincu de la liberté de la presse et de celle du commerce, fut distingué dans la critique, et se montra, dans la polémique, émule habile de Voltaire, et quelquefois inexorable comme lui.

La grammaire, autre branche de la philosophie, fut l'objet d'une espèce de prédilection. CONDILLAC, substantiel, indépendant et lumineux, BEAUZÉE, exact et abondant, DUMARSAIS, original et profond, D'OLIVET, instructif et clair, prêtèrent à la grammaire française les lumières de la grammaire générale, que les solitaires de Port-Royal avaient les premiers cultivée. DUMARSAIS enrichit la science d'un traité philosophique sur les *Tropes* ou le langage figuré. La synonymie naquit [1] sous la plume de l'abbé GIRARD, dont le travail [2] fut perfectionné et complété par BEAUZÉE, ROUBAUD et plusieurs autres. Rattachant de plus près la science des langues à la métaphysique et à l'histoire, DE BROSSES [3] dans son *Traité de la formation mécanique des langues*, et COURT DE GÉBELIN, dans *le Monde primitif*, ouvrirent la voie à ces inépuisables recherches que notre siècle poursuit avec tant d'ardeur [4].

1. Cette branche de la philologie avait été pressentie et indiquée par Fénelon, à qui Cicéron avait pu en suggérer l'idée. Il y a, sur les synonymes, un passage curieux dans une lettre de Corbinelli à Mme de Sévigné. Cet homme d'esprit, du nombre de ceux qui se sont refusés à la littérature et à la renommée, avait conçu l'idée entière de l'ouvrage qui a fait la réputation de l'abbé Girard, et qu'il eût mieux valu refaire que corriger.

2. Synonymes, 1718, 1736. — Nouv. Dictionnaire universel des synonymes de la langue française, contenant les synonymes de Girard, Beauzée, Roubaud, d'Alembert, (recueillis et augmentés) par M. Guizot ; 3e édition. 2 vol. Paris, 1833.

3. L'ouvrage de de Brosses se trouve résumé dans le 1er volume des Mélanges de Morellet.

4. On ferait une longue liste des auteurs qui, sans être écrivains de profession, pri-

Passer de l'observation des phénomènes constants à celle des faits muables ou contingents, c'est passer de la philosophie à l'histoire. Elle fit un progrès sensible en devenant l'histoire de l'esprit humain; mais elle jugea toutes choses du point de vue borné du XVIIIe siècle. Tels sont et le principal mérite et le principal défaut des ouvrages historiques de VOLTAIRE, le chef de cette nouvelle école. Son *Histoire de Charles XII*, qui, par la nature de son sujet, est une espèce d'épopée, porte moins sensiblement ce double caractère, et se distingue surtout par le naturel élégant du style, par la rapidité facile de la narration, et par cette simplicité spirituelle qui est le cachet de Voltaire. Le caractère peu profond, peu intérieur de Charles XII ne réclamait pas une autre éloquence. Le *Siècle de Louis XIV* (1751), tableau brillant, mais flatté, d'un règne célèbre, présente le phénomène d'un style dont la perfection semble n'avoir rien coûté, et dont les beautés échappent à l'analyse[1]. L'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1765) est une composition originale et vaste, où se déploient l'étendue et la flexibilité du génie de Voltaire, sa prompte intelligence, l'étonnante variété de ses connaissances, mais aussi la témérité de son érudition, la légèreté de son caractère et trop souvent une insigne mauvaise foi. C'est là qu'on voit un historien s'attacher par-dessus tout à relever les bizarreries et les disparates de la nature humaine, se moquer de tout ce qui s'appelle principe, pardonner tout à l'élégance des mœurs et au culte des arts. L'abbé de MABLY a composé, sur la *Manière d'écrire l'histoire* (1783), un traité où il se montre peu équitable envers les historiens de la nouvelle école. Lui-même se rattache de près aux historiens par ses *Observations* sur l'histoire de la Grèce, sur les Romains, sur l'histoire de France[2], pleines d'idées

rent part avec plus ou moins de distinction à ce grand travail des esprits. Ils furent comme un lien vivant entre les affaires et les lettres, qui à nulle époque et dans nul pays ne s'étaient encore si étroitement unies. Tous ne peuvent être nommés; mais deux hommes d'Etat, qui pouvaient prendre une haute position dans les lettres, ne sauraient être passés sous silence: TURGOT et NECKER payèrent à la littérature un assez riche tribut, le dernier surtout, dont le livre sur l'*Importance des opinions religieuses* (1788) offre un mélange remarquable d'élévation et de finesse. N'oublions pas l'illustre MALESHERBES et ses éloquentes *Remontrances*. On rencontre dans la même carrière quelques hommes du monde qui voulurent franchement être hommes de lettres: le chevalier de CHASTELLUX, le comte de GUIBERT, le duc de NIVERNAIS, le savant et laborieux chevalier de JAUCOURT.

1. « Jamais surpris et toujours enchanté. » Ce vers de Voltaire rend parfaitement l'impression qu'on reçoit du style de Voltaire.

2. Observations sur l'histoire de France, 1765 (revues par M. Guizot, et augmentées

solides et utiles, où l'on rencontre des traits remarquables de pénétration et des vues d'avenir, mais gâtées par une prédilection excessive pour les institutions républicaines de l'antiquité. La sérénité du génie, si remarquable chez Montesquieu, manque à l'abbé de Mably ; mais en revanche il a cette noble indépendance dont J.-J. Rousseau n'eut peut-être que l'affiche. Ce dernier, à la vérité, secoue sa chaîne ; mais la secouer, c'est la montrer : Mably n'en portait point.

Duclos, dans son *Histoire de Louis XI* (1745), s'imposa quelques ménagements peu compatibles avec la vérité. Il s'arrangea pour être complétement vrai dans ses *Mémoires secrets sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV*, qu'il écrivit pour satisfaire à ses devoirs d'historiographe, et qu'il ne publia pas de son vivant pour satisfaire à ceux d'historien. A quelque taux qu'on évalue cette franchise posthume, elle a son prix pour le lecteur ; il y retrouve Mézeray, avec moins d'éloquence, mais plus d'instruction et d'esprit ; et la verve un peu brusque, l'acidité que répand dans le style de l'écrivain une humeur longtemps comprimée, prêtent à ses récits, d'ailleurs négligés et incomplets, je ne sais quoi d'original et d'inattendu qui les fait lire avec un intérêt assez vif.

On a du président Hénault (1685—1770) un abrégé chronologique de l'histoire de France, qui mérita, par l'élégante concision des récits, une partie de la grande réputation qu'on lui a faite. Son livre est de 1744. Millot abrégea avec bon sens et bon goût l'histoire générale et plusieurs histoires particulières. Le savant Barthélemy (1716—1759) retraça avec érudition, mais avec une élégance un peu trop moderne, les mœurs de la Grèce antique dans son *Voyage du jeune Anacharsis*[1]. Raynal, au milieu des déclamations emportées et des digressions indécentes de son *Histoire du commerce des Indes* (1780), déploie une instruction très positive et très sûre. On estime encore, mais on lit peu les ouvrages de Gaillard[2]. Sainte-Foix, dans ses *Essais sur Paris*, rassembla avec

par le même d'un *Essai sur l'histoire de France*, 1823). — Observations sur les Grecs, 1749 ; — sur les Romains, 1751.

1. Commencé en 1757, publié en 1788.

2. Histoire de François Ier, 4 vol. 1766. — Histoire de Charlemagne, 4 vol. 1782. — Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre (le plus célèbre et le meilleur de ses ouvrages), 11 vol. 1771-1777. — Hist. de la rivalité de la France et de l'Espagne, 8 vol. 1801. « Les citations et les digressions trop nombreuses, dit M. Auger, sont à peu » près les seuls défauts de ses ouvrages, qui portent tous l'empreinte d'un esprit éclairé » et d'une âme philanthropique. Ses principales qualités comme écrivain sont la clarté, » la correction, l'élégance et la facilité. »

peu de méthode, mais fit valoir avec esprit des documents peu connus. Rulhière comprit peut-être mieux qu'aucun autre l'étendue de la tâche de l'historien. Si sa courte *Histoire* (ou anecdote) *de la révolution de Russie en* 1762 (1768) n'est qu'une brillante esquisse à la manière de Voltaire, son *Histoire de l'anarchie de Pologne* (1807)[1], et ses *Eclaircissements historiques sur les causes de la révocation de l'édit de Nantes et sur l'état des protestants en France* (1788) sont des compositions imposantes, pleines de critique, de philosophie et d'éloquence. Condorcet (1743—1794) composa en prison, et dans l'absence de tous les matériaux, une *Esquisse des progrès de l'esprit humain,* dans laquelle, d'un style rapide et ferme, il écrit l'histoire de l'avenir, et développe le système de la perfectibilité. Dans le genre des *mémoires,* nous trouvons sur les confins du règne précédent, ceux de Mme de Staal (1693—1750) (Mlle de Launay) sur la Régence, écrits avec un naturel piquant et une décision remarquable de pensée et de style, et ceux du duc de Saint-Simon (1675—1755), pleins d'incorrection, d'éloquence et de génie[2]. L'ordre des matières est la seule raison de nommer ici les mémoires de J.-J. Rousseau[3], ce monument d'une véracité sans exemple fondée sur un orgueil sans égal, prodige de sincérité si l'on pouvait être sincère sans être humble, hardie entreprise où l'écrivain sacrifiant à son dessein toutes les convenances, et la plus sacrée de toutes, la reconnaissance, fait sans scrupule la confession d'autrui avec la sienne; testament de haine, épitaphe sanglante que, bien des années à l'avance, l'auteur préparait à son tombeau ; mais, en même temps, impérissable document de psycholo-

1. Quelques critiques ont reproché à l'historien une partialité qui, sans doute, quel qu'en soit le principe, ne peut jamais être permise en histoire. Voyez le jugement de l'abbé Morellet, dans ses *Lettres inédites* ou *Supplément à ses Mémoires*.

2. « Il n'y a pas un plus grand peintre ; rien n'est si vivant que les scènes qu'il retrace, que les personnages dont il fait le portrait. La passion curieuse de voir, de connaître, de juger, fut aussi ardente en lui que l'ambition pouvait l'être chez d'autres. Son langage, interprète fidèle de ses énergiques impressions, n'a rien du lettré, ni même du courtisan. Il est grand seigneur dans son style comme dans son point de vue ; son indépendance amère et chagrine apparaît dans ses paroles comme dans ses opinions. Pour reproduire ce qu'il éprouve si vivement, il accumule les circonstances, prodigue les nuances, multiplie les épithètes ; les mots s'entassent jusqu'à ce qu'il soit arrivé à rencontrer l'expression juste et mordante qui donne le dernier trait à sa peinture. » C'est ainsi que M. de Barante juge Saint-Simon comme écrivain ; il ne l'élève pas moins haut comme historien. Voyez *Mélanges*, T. II, p. 33.

3. Ecrits, sous le titre de *Confessions*, de 1766 à 1767 et de 1768 à 1770, et publiés en 1781 et 1788.

gie, chef-d'œuvre de ce genre *sentimental* dont Rousseau a doté la littérature française, et qui n'est que l'expression des secrètes harmonies du cœur humain avec la nature.

Parmi les romans du XVIIIe siècle, les uns ont pour but d'intéresser le cœur et l'imagination, d'autres de peindre les mœurs contemporaines, d'autres d'ouvrir un cadre au raisonnement; d'autres enfin réunissent ces différents buts. Le meilleur des romans du siècle se rapproche fort de la comédie : c'est le *Gil Blas* (1715—1724—1735) de Le Sage, « ample comédie à cent acteurs divers », galerie où s'offre aux regards, non la peinture chaude et vivante, mais le dessin *au trait* de toutes les faiblesses de l'humanité ; tableau dont la froideur volontaire suppose peu d'indignation, mais ne laisse point non plus soupçonner cette connivence secrète de certains satiriques avec les vices qu'ils prétendent flétrir ; modèle, enfin, de sagesse dans l'originalité, de bon goût dans la verve, et de simplicité dans l'élégance. On se lasse pourtant, en lisant *Gil Blas*, de ne rencontrer, à tous les étages de la société, que la plus mauvaise compagnie. — L'abbé Prévost (1697—1763) suivit une autre route : c'est le plus romanesque des romanciers, celui qui vise le moins à l'esprit, parce qu'il sent qu'il n'en a pas besoin ; celui, enfin, qui met le plus d'imagination dans les faits et le moins dans le style. Son *Histoire de Cléveland*[1] (1732) et surtout ses *Aventures de Manon Lescaut* (1732) attendrissent le cœur, l'affligent sérieusement en dépit de toutes les réclamations du goût, de la raison et même de la conscience.

Mais qu'est-ce que ce prestige auprès de celui de la *Nouvelle Héloïse* (1757—1759), monstre en littérature et surtout en morale, livre où il faut voir le produit de la préoccupation la plus inouïe pour n'y pas reconnaître celui de la perversité la plus raffinée, livre où le bien et le mal sont mêlés, identifiés, de la manière la plus perfide ou avec la bonne foi la plus funeste[2], mais où la passion, quoiqu'elle raisonne toujours, et la raison constamment passionnée, font couler des torrents d'éloquence;

1. Voyez M. de Maistre, dans son *Voyage autour de ma chambre*.

2. « Quel beau vernis de paroles répandu sur de mauvaises mœurs! Jamais l'art de » bien dire en faisant mal ne fut porté si loin.... Je ne puis pardonner à Rousseau » d'avoir semé des fleurs au bord du précipice le plus glissant, et d'avoir employé » un art prodigieux à faire voir qu'il y avait, pour les vices dont la honte est l'unique » frein, une manière de s'ennoblir. » Marmontel, *Essai sur les romans*. Voyez aussi Morellet, *Mémoires*, T. Ier, p. 111, et M. Nodier, *Des Types en Littérature*.

où le sophisme commande, où l'absurde se fait croire; où la pureté du style, comme d'une eau qui reposerait sur un lit de marbre, n'est jamais troublée par les agitations les plus tumultueuses de l'écrivain; livre d'ailleurs beaucoup trop subjectif pour être bon dans son genre, livre plus rempli de son auteur que de son sujet, ouvrage faux, ouvrage manqué comme fiction, comme roman, et qui assigne à son auteur une place à côté, si l'on veut, mais bien loin des vrais poëtes, si le désintéressement de la pensée est la première condition de toute poésie! Un style pur, d'une élégance à la fois ingénieuse et facile, méritait un succès brillant aux *Contes* soi-disant *moraux* de MARMONTEL (1728—1799), mais leur vogue prodigieuse ne peut s'expliquer que par leur accord avec l'esprit de leur siècle, et c'est précisément ce qui leur nuit de nos jours[1]. Le roman de *Bélisaire* (1776), dont le succès fut si grand, est moins recommandable par sa partie didactique, et même par son fameux quinzième chapitre, que par la partie narrative, qui, sans être toujours assez simple, est belle néanmoins. Les *Incas* (1777), espèce de poëme en prose, sont gâtés par la prétention philosophique et par la singularité d'une prose toute jonchée de vers. Il faut bien, en dépit de tout ce qui défend de les indiquer, rappeler ici les romans de DIDEROT; comment a-t-il pu jeter au milieu de tant de souillures, tant de pathétique et de vérité[2]? Le comte de TRESSAN (1705—1783) rajeunit avec bonheur quelques romans de chevalerie. Dans les romans de MARIVAUX, où la subtilité cherche toujours l'expression unie et naturelle, la vie du cœur humain semble concentrée dans ses fibres les plus ténues. Mme RICCOBONI[3] (1714—1792), intéressa par la peinture à la fois délicate et naïve des émotions d'un cœur tendre.

1. Les *nouveaux Contes* de Marmontel (recueillis en 1801) sont plus moraux et plus intéressants, et le style se ressent avec avantage de la vérité des idées et du naturel des sentiments.

2. Dans la *Religieuse*, on ne peut méconnaître, à côté de la perfide exagération de l'ensemble, une vérité de style dont il n'y avait aucun modèle parmi les romanciers du temps; et *Jacques le Fataliste*, livre infect, renferme un épisode (celui de Mme de Pommeraie) qui est un chef-d'œuvre d'art et de naturel, et dont les dernières pages sont sublimes. Ses contes, écrits avec beaucoup de rapidité et de naturel, introduisent et laissent irrésolues des questions périlleuses. Plusieurs morceaux de Diderot le classeraient en Angleterre parmi les plus heureux *essayistes*; mais trop souvent un enthousiasme factice se décèle chez cet écrivain par des hyperboles burlesques ou glaçantes. (Voyez l'Éloge de Richardson.)

3. Auteur de Julie Catesby, de l'Hist. du marquis de Cressy, d'Ernestine et des Lettres de Fanny Butler; la dernière de ces Lettres est un morceau de haute éloquence.

Les *Lettres péruviennes* de Mme de Graffigny nous offrent, dans un esprit absolument féminin et dans la sphère des affections privées, l'imitation et le pendant des *Lettres persanes*.

Voltaire se présente encore ici. Aucun de ses romans n'est purement une œuvre d'art ou d'imagination, tous enveloppent quelques doctrines; et de l'un à l'autre on peut recueillir les enseignements les plus opposés, tant les théories de l'auteur se confondaient avec ses impressions! Si la philosophie de *Zadig* (1748), de *Babouc* (1746) et de *Micromégas* (1751) est mondaine, elle est humaine du moins; si celle de l'*Ingénu* (1765) est la même que Voltaire a tant de fois reprochée à J.-J. Rousseau, s'il joint dans cet ouvrage l'irréligion à l'inconséquence, du moins il ne s'y montre pas athée[1]; mais un athéisme mal enveloppé est la doctrine de cet impur *Candide* (1758), satire insolente de l'homme et de Dieu. L'ouvrage, dirigé contre l'optimisme de Pope, réfute l'erreur par le blasphème. On vante la gaîté de cet ouvrage et des autres contes de Voltaire; mais quelle gaîté! on ne rit pas d'un autre rire chez les démons. Chacun, j'en conviens, peut se laisser surprendre à l'effet de bouffonneries si originales, et se rendre, par sa propre gaîté, à moitié complice de celle de l'auteur; mais l'impression qui suit est amère et humiliante, et l'on reconnaît bientôt que le tragique le plus noir n'est pas si triste que l'enjouement de Voltaire.

La *Chaumière indienne* (1791) de Bernardin de Saint-Pierre, où l'on sent percer, à travers un ton sérieux et doux et la plus tendre fleur de poésie, quelque chose de l'esprit et de la manière de Voltaire, est à la fois un rappel aux plus pures inspirations de la nature et un essai voilé contre des croyances révérées[2]. L'*Arcadie*, qu'il n'acheva point, est une heureuse imitation de Télémaque. Mais il fut créateur dans *Paul et Virginie* (1788), roman sans modèle, si souvent loué par les larmes de ses lecteurs, et dont la perfection semble avoir découragé les imitateurs. C'est à la fois la pastorale antique et le roman moderne; c'est la fraîcheur de l'âge d'or, avec les teintes chaudes du christianisme et les mille reflets de la civilisation moderne; ce sont les grâces de la première innocence avec le sublime de la vertu chrétienne; mais c'est encore la

1. L'*Ingénu*, comme tant d'autres productions de l'époque, est une réclamation de la *nature* contre la civilisation, et surtout contre la religion, dans laquelle Voltaire n'avait pas su voir la réhabilitation de la nature.

2. Voyez Mme de Staël, Influences des passions, p. 328.

lutte, disons mieux le touchant martyre de la nature aux prises avec la société. Par cette intention, l'ouvrage est bien de son siècle, mais il est de tous les siècles par son exquise et attendrissante beauté. On a de FLORIAN (1755—1794) quelques *Nouvelles* d'un intérêt doux et la charmante pastorale d'*Estelle*[1]. Une grâce légère et toute pétillante donne du prix aux contes[2] du chevalier de BOUFFLERS (1737—1816), célèbre par l'originalité de ses lettres et de ses poésies légères[3].

Voltaire est le premier dans le genre épistolaire. Ses lettres, dégagées de ce qu'il a accordé à l'esprit de parti, à la flatterie obligée, et par là même au mauvais goût, se placent sans désavantage à côté de celles de Mme de Sévigné. Après lui, dans le genre épistolaire, ce sont des femmes qu'il faut citer : Mlle Aïssé, Mme du Deffant, Mlle de Lespinasse[4].

Aux confins de la prose et de la poésie se présente l'éloquence, vouée à des intérêts positifs qu'elle se plaît à idéaliser. Au 18e siècle, elle est moins dans les ouvrages oratoires qu'ailleurs[5]. La

1. Galatée, 1783; Estelle, 1788; Gonzalve de Cordoue, 1791; Eliezer et Nephtali, 1803; Nouvelles, 1784, 1792.

2. Aline, reine de Golconde; 1761.

3. Faut-il prendre au mot, sur les mœurs de l'époque, les romans de CRÉBILLON le fils (1707—1777)? Ou doit-on faire honneur à son imagination de ces tableaux d'une corruption fabuleuse, espèce d'hiéroglyphes obscènes, où le jargon des boudoirs, se confondant par nuances avec l'argot des mauvais lieux, forme un dialecte à part, inintelligible pour nous, et qui ne le fut guère moins pour la plupart des contemporains? Nous ne voyons pas que la fidélité de ces tableaux ait été contestée alors par ceux qui pouvaient en juger; et les renseignements puisés à d'autres sources attestent que les mœurs d'une certaine classe de la société ont pu fournir à la plume impudique du romancier quelque chose de plus qu'un prétexte. Si d'ailleurs il porte le ton précieux dans la licence et l'afféterie dans l'obscénité, il n'en est que plus fidèle; et sous ce rapport comme sous les autres, ses livres sont comparables à ces témoins déshonorés qu'on interroge avec mépris, avec défiance, mais dont on ne laisse pas de recueillir les dépositions.

4. Ceux qui ont livré au public la correspondance de Mlle de Lespinasse, lui ont livré le secret de l'âme la plus passionnée qui fut jamais, et d'un talent qui ne semble autre chose que l'extrême vérité dans l'extrême passion. C'est Sapho, sans le désordre des sens. On ne peut lire ces lettres ni sans admiration ni sans effroi; car aucune lecture ne dit mieux tout ce que les idolâtries du cœur peuvent à la fois prêter de puissance à certaines facultés, et répandre de malheur sur la vie.

5. On doit compter parmi les écrits estimables du 18me siècle plusieurs traductions: celles de Cicéron, par *Bouhier* et *d'Olivet*; de Quintilien, par *Gédoyn*; de Térence, par *Lemonnier*; de Juvénal, par *Dusaulx*; de Perse, par *Sélis*; d'Homère, par *Bitaubé* et par *Lebrun* (le prince); du Tasse, par le même *Lebrun*; de l'Arioste, par *Tressan*; de Shakspeare et de Young, par *Le Tourneur*.

chaire intimidée avait perdu, avec l'ancienne foi, cette franchise d'accent qui fait son autorité, et qui est, à elle seule, de l'éloquence. NEUVILLE, prédicateur bel esprit, l'abbé POULLE, avec sa diction somptueuse, BEAUVAIS, plus simple, plus grave et plus touchant. BOISMONT, qu'inspira heureusement le sérieux de la vieillesse[1], succédèrent faiblement aux grands orateurs de l'époque précédente. Le barreau, renouvelé par les idées philosophiques et quelquefois investi de hautes questions, s'honora du célèbre chancelier D'AGUESSEAU (1668—1751), noble, digne, instructif, mais un peu apprêté, et bien loin de cette idée d'un orateur *en quelque sorte tragique,* qu'imaginait Cicéron et qu'avait réalisée Démosthènes. On distingua parmi les avocats NORMAND, COCHIN, SERVAN, qui s'éleva très haut dans la défense d'une femme protestante, LACHALOTAIS, célèbre adversaire des jésuites, ELIE DE BEAUMONT, LOYSEAU DE MAULÉON, l'un et l'autre défenseurs de Calas, DUPATY, à qui son Mémoire en faveur de trois hommes condamnés à la roue fait peut-être plus d'honneur que ses *Lettres sur l'Italie*, pleines de traits étincelants, mais aussi de bel esprit et d'affectation[2]. Toute la France avait pris parti pour M. de LALLY-TOLENDAL (1751—1830), redemandant aux tribunaux l'honneur de son père, immolé par la prévention à la vengeance. Toute la France admira avec émotion les éloquents mémoires où la piété filiale semble éveiller le génie, et où l'on voit naître de la plus touchante des sollicitudes non-seulement le pathétique le plus vrai, mais presque toutes les ressources et toutes les parties d'un orateur cicéronien[3].

1. Dans son Discours pour l'établissement d'un hospice ecclésiastique et militaire.

2. Il faut nommer encore *Gerbier*, que plaça si haut l'opinion contemporaine, mais dont rien d'écrit n'est demeuré, et *Linguet*, dont la vie fut paradoxale comme les écrits, et que des malheurs assez éclatants ne purent réconcilier avec l'opinion publique. — En général, tout ce qui tenait à l'ordre judiciaire fut, jusqu'à la fin, digne et grave. L'avocat se plaçait au point de vue du magistrat, l'avocat était magistrat. On ne lit pas les plaidoyers du 18me siècle sans en être frappé. L'éloquence n'y pouvait prendre tout l'essor qu'elle a pris depuis; mais cette perte avait ses dédommagements. Nos avocats n'ont pas surpassé le savoir, la logique, la marche lumineuse et savante de Cochin; aucun peut-être n'a été plus pathétique que Normand, plus intéressant et plus noble que Loyseau de Mauléon; mais cette gravité vraie, ce respect de soi-même et de son office, cette retenue à la fois et cette autorité, tous ces caractères qui honorent, au milieu d'une société si relâchée, le barreau français de cette époque, celui du 19me siècle en a-t-il soigneusement conservé le dépôt?

3. M. de Lally défendit avec la même éloquence l'infortuné Louis XVI. La péroraison de ce discours nous paraît de la conception la plus heureuse, à laquelle l'exécution répond de tout point.

On ne saurait omettre BEAUMARCHAIS (1732—1799), qui, dans la défense de sa propre cause[1], égala, sans l'imiter, l'art des avocats les plus consommés, transporta la comédie au barreau et l'intérêt dramatique dans l'éloquence, se réhabilita dans l'opinion à force de talent, et contribua peut-être à la chute d'une magistrature décriée. L'éloquence académique dut à LA HARPE quelques morceaux du genre tempéré[2], et à THOMAS (1732—1785) des *Eloges*, parmi lesquels on distingue ceux de Descartes (1765), de Duguay-Trouin (1761), de Sully (1763), et surtout de Marc-Aurèle (1770)[3]. Cet orateur est tendu, enflé, trop académique; mais il a de nobles inspirations, de grandes pensées, il approfondit tous les sujets qu'il traite : il n'y eut pas, au 18e siècle, d'écrivain plus consciencieux et plus loyal. Les Eloges de La Fontaine (1774) et de Molière (1769), par CHAMFORT (1741—1794), sont moins des morceaux oratoires que des modèles d'une critique ingénieuse, sensible et quelquefois éloquente. GARAT (1760—1834), qui prêta plus tard aux doctrines de Condillac une élégance plus brillante et un accent plus animé qu'elles ne paraissaient le comporter, avait fait ses premières armes dans les concours académiques, et fait preuve d'un beau talent dans l'éloge de Suger (1779). Il n'est resté du jésuite GUÉNARD que son *Discours sur l'esprit philosophique;* mais ce discours est un vrai chef-d'œuvre. Le panégyrique de Saint-Augustin, l'éloge de Fénelon et surtout celui de Vincent de Paule (1785) commencèrent la réputation de l'abbé MAURY (1746—1817), orateur disert et abondant, dont l'*Essai sur l'éloquence de la chaire,* inspiré par un vrai sentiment de l'éloquence, y atteint quelquefois, mais, trop souvent emphatique et diffus, n'offre pas toujours une instruction assez positive.

Il y eut, au 18e siècle, quelques poëtes de bonne foi, pour qui la poésie était une manière d'exister; mais pour le plus grand nombre, elle ne fut qu'une manière de parler, une forme plutôt qu'une pensée. La poésie, qui est une synthèse, céda le pas, sur son propre terrain, à la science, qui est une application variée de l'analyse. Le goût du siècle étant d'expliquer plutôt que de

1. Mémoires pour le sieur Beaumarchais, par lui-même; 1774—1778.

2. Éloges de Fénelon, de Charles-le-Sage, de Racine. — Il y a beaucoup d'esprit, d'anecdotes piquantes et de pensées dans les Éloges des membres de l'Académie française par d'*Alembert*, mais point d'éloquence et peu de gravité. Il faut distinguer toutefois l'éloge de Fénelon et celui de Massillon.

3. Il a célébré aussi la mémoire du Dauphin, fils de Louis XV, de d'Aguesseau et du maréchal de Saxe.

peindre, la poésie changea de caractère : de contemplative elle devint observatrice ; de pittoresque, descriptive ; de naïve, raisonneuse. La poésie de détail devint aussi commune que la poésie d'ensemble était rare; on eut beaucoup de beaux vers, mais, relativement, peu de beaux poëmes. A la tête des poëtes qui continuèrent à croire à la poésie, il faut mettre Voltaire. Personne avant lui n'avait eu tant d'esprits divers, et n'avait abordé la poésie par tant de côtés. Harmonieux sans effort et sans étude, il contribua beaucoup à la décadence de la versification ; trop préoccupé d'un but prochain, d'une œuvre personnelle, il se mêla trop à toutes ses créations ; mais partout, dans ses ouvrages en vers, la poésie native abonde ; et jamais, chez lui, le chef de secte, l'homme de parti n'éteint le poëte. Toutefois, en essayant la haute épopée, Voltaire n'apprécia ni ses forces ni l'esprit de son siècle, et n'approfondit point les caractères du genre. La *Henriade* [1] est une suite de beaux passages plutôt qu'un beau poëme. La foi poétique, l'individualité, l'intérêt, le dramatique, la variété, l'immensité y manquent, et les formes convenues de la vieille épopée y sont mal à propos maintenues, le style seul est admirable de facilité et de richesse. Bien plus grand dans la tragédie, Voltaire enchérit sur le pathétique de ses devanciers ; si Racine intéresse, émeut l'âme, Voltaire la désole et la déchire. Il a un abondon de passion, une verve de douleur admirable. Son expression, trop souvent incorrecte, vague ou enflée, doit la plupart de ses défauts à cette rapidité d'émotion, qui laisse à peine à l'expression le temps de se former. La faiblesse de structure de ses tragédies tient à son envie de créer des situations pathétiques, et à son système favori de frapper fort plutôt que juste. Mais ce qui le caractérise le plus distinctement, c'est sa tendance philosophique [2], la variété des aspects sous lesquels il a contemplé la nature humaine, et le bonheur qu'il a eu de multiplier le nombre des intérêts et des idées propres à la tragédie. Les systèmes dramatiques pourront changer ; mais aussi longtemps que la nature humaine ne changera point, *Œdipe* (1718), *Brutus* (1730), *Zaïre* (1732), *Alzire* (1736), *Mérope* (1743), *Sémiramis* (1748), *la Mort de César* (1735)

1. Publiée d'abord sous le titre de *la Ligue*, Londres 1723 ; sous celui de *la Henriade*, Londres 1726.

2. Il est fâcheux que sa philosophie ne fasse pas toujours *un* avec sa poésie, et qu'elles paraissent trop souvent plaquées l'une sur l'autre.

Mahomet (1741), *l'Orphelin de la Chine* (1745), *Tancrède* et *Oreste* (1759), conserveront le rang où les plaça l'admiration contemporaine.

Voltaire n'a point été heureux dans la comédie. Sa plaisanterie est fausse et froide; son comique n'est point vrai; sa gaîté, dans l'*Écossaise* (1760), est une gaîté âcre et méchante, non la gaîté débonnaire et franche de Molière. Il réussit mieux en se rapprochant de la tragédie dans les drames pathétiques et élégants de *Nanine* (1749) et de l'*Enfant prodigue* (1736).

L'inspiration lyrique lui fut également refusée. Dans ce genre il n'a rien fait qui s'élève au-dessus du médiocre. C'est qu'en poésie lyrique on ne réussit que par la sincérité, qu'on ne peut bien rendre que ce qu'on éprouve, et que l'âme de Voltaire était étrangère à ces sentiments *exaltés*, mais non *passionnés*, qui sont l'aliment des compositions lyriques [1].

On sait que Voltaire a contribué plus qu'aucun autre à accréditer en France la philosophie dite du bon sens, c'est-à-dire des premières apparences. Il excellait à rendre d'une manière piquante ces vérités simples et usuelles qui sont en quelque sorte la monnaie courante de la vie. Les bien exprimer en prose est déjà un mérite; les bien rendre en vers est un talent supérieur, dans lequel Voltaire n'a peut-être de rival qu'Horace. Dans ce genre la facilité de Voltaire est souvent négligée, et son naturel dégénère en prosaïsme; mais combien d'heureuses idées, de nobles images, de brillants tableaux, et de grâce, dans ses *Discours sur l'homme* (1734—1737), et dans son poëme sur *la Loi naturelle* (1751)! Quelle hauteur et quelle magnificence dans son *Epître à la marquise du Châtelet!* Le génie satirique n'est étranger à presque aucun de ses ouvrages; c'est la veine la plus abondante du génie de Voltaire; il l'a librement épanchée dans un grand nombre de productions, qui lui assignent un des premiers rangs dans ce genre difficile et dangereux.

Outre ces ouvrages, il faudrait citer une foule de petits poëmes, d'épîtres, de contes, de poésies légères, où Voltaire déploie, en se jouant, la prodigieuse facilité et la grâce de son génie, rappelant presque toujours par quelque trait ou par le caractère général de l'ouvrage, qu'il n'a pas déposé là toute sa force, et que ces productions accomplies « *ne sont d'Achille oisif que les amusements.* »

1. « Keine Hand kann den poetischen lyrischen Pinsel festhalten und führen, in » welcher der Fieberpuls der Leidenschaft schlägt. » *Jean-Paul.*

Nous n'avons rien dit encore d'un poëme fameux [1] dans lequel Voltaire ne fut pas, quoi qu'on en dise, le rival de l'Arioste, mais où il y a de l'Arioste, du Rabelais, du La Fontaine, et pardessus tout du Voltaire, c'est-à-dire une inépuisable veine de malice spirituelle et de gaîté satirique. Sur cette débauche du génie, sur ce crime littéraire, qui dura trente ans et dont Voltaire n'eut jamais de repentir, que pourrions-nous dire qui valût ces remarquables paroles de Voltaire lui-même : « Esprits dédaigneux et fri- » voles, qui prodiguez une plaisanterie si insultante et si déplacée » sur tout ce qui attendrit les âmes nobles et sensibles, vous qui, » dans les événements frappants dont dépend la destinée des royau- » mes, ne cherchez à vous signaler que par ces traits que vous » appelez des bons mots . . . . . , osez ici exercer ce misérable » talent d'une imagination faible et barbare ; ou plutôt, s'il vous » reste quelque humanité, mêlez vos sentiments à tant de regrets, » et quelques pleurs à tant de larmes ; mais êtes-vous dignes de » pleurer [2] ? »

Crébillon occupait la scène tragique longtemps avant que Voltaire y parût. Génie sauvage, mais énergique, manquant d'ailleurs de flexibilité et d'étendue, il excella à produire la terreur, mais rarement il sut l'adoucir par le mélange de la pitié ; des traits d'une galanterie fade sont le seul tempérament qu'il lui donne, et rarement les effets dramatiques sont relevés chez lui par le charme du style. Toutefois *Electre* et *Atrée* sont des ouvrages remarquables, et *Rhadamiste* n'aurait besoin que d'un autre premier acte pour se placer au premier rang des chefs-d'œuvre de la scène française.

Les autres tragiques du 18e siècle jetèrent leurs productions dans le moule de Racine et de Voltaire, et leurs pièces ne semblent que des réminiscences plus ou moins heureuses des chefs-d'œuvre de ces grands poëtes. Il faut tirer de la foule Lamotte (1672—1731), pour sa touchante *Inès de Castro*, dont la diction pourtant manque de coloris ; Lemierre (1721—1793), qui fit preuve de quelque originalité dans *Hypermnestre, Guillaume Tell* et la *Veuve du Malabar ;* Debelloy (1727 — 1775), qui, jaloux de rendre la scène nationale par le choix des sujets, y porta successivement *Gaston et Bayard, Gabrielle de Vergy,* et Eustache de

1. Ce poëme, commencé par Voltaire en 1730, répandu en manuscrit et par fragments, puis imprimé sans l'aveu (du moins authentique) de l'auteur, fut publié par lui-même en 1762.

2. Éloge des officiers morts dans la campagne de 1741.

Saint-Pierre (dans le *Siége de Calais*); GUYMOND DE LA TOUCHE (1719—1760), dont l'âme ardente, longtemps irritée par les ennuis du cloître, éclata par un pathétique sombre et une verve emportée dans l'*Iphigénie en Tauride* (1757); CHAMFORT, pour la tragédie touchante de *Mustapha et Zéangir;* SAURIN (1706—1781), pour les beaux traits dont il a semé *Spartacus, Béverley, Blanche et Guiscard;* LA HARPE, enfin, remarquable par sa pureté et son élégance, et dont les ouvrages les plus distingués sont *Philoctète* (1781), heureuse imitation de Sophocle et de la simplicité antique, et le drame de *Mélanie* (1770), dirigé contre le sacrilége des vœux forcés.

Vers la fin du siècle, DUCIS (1733—1816), fit d'heureux emprunts à *Sophocle* et à *Shakspeare*. Si, dans ses imitations, le caractéristique, l'idée géniale de son modèle lui a presque toujours échappé, si la structure de ses ouvrages manque de régularité et son style de correction, il excelle à exprimer les affections tendres, il a l'accent tragique, il parle admirablement le langage de la douleur, il a ces cris d'un cœur navré qui percent l'âme comme un glaive[1].

Le 18e siècle a-t-il connu la vraie comédie? Oui, puisqu'on peut faire honneur à sa première moitié de quelques habiles héritiers des traditions de Molière. Mais ce siècle peut réclamer avec plus de droit, sinon avec autant d'honneur, l'invention d'une espèce de comédie où l'esprit remplaça la naïveté, et dont les traits, au lieu d'un rire éclatant, ne font naître qu'un froid sourire, sourire de l'esprit qui jouit, et de l'amour-propre heureux d'avoir deviné. Cette satire dialoguée, qui parfois semble supposer autant d'esprit chez le spectateur que chez l'auteur, naquit au 18e siècle du dépérissement du génie poétique, et de ce que, les grands sujets ayant été enlevés par de grands poëtes, on se vit réduit aux nuances, et contraint de descendre de la naïveté à la finesse. La finesse, qui, dans le commerce de la vie, l'emporte sur la simplicité, ne crée en littérature aucune grande renommée. L'analyse la plus subtile ne vaut pas, en poésie, un cri puissant de la nature : ce sont ces cris qui traversent les âges, ces cris qui remplissent l'espace; et c'est surtout au théâtre que la finesse ne peut dédommager du naturel, qu'elle exclut nécessairement.

1. Hamlet, 1769; Œdipe chez Admète, 1780; Macbeth, 1784; Roméo et Juliette, 1772; le Roi Lear, 1793; Othello, 1793; Abufar, 1795.

La comédie du 18e siècle ne sera pourtant pas oubliée. Elle doit à Destouches (1680—1754) *le Glorieux*, œuvre de création, où un caractère vrai est saisi avec quelque profondeur ; à Le Sage (1689—1778) la comédie de *Turcaret*, la pièce du siècle qui se rapproche le plus de celles de Molière ; à Piron (1689—1773) la *Métromanie*, production brillante, pleine de verve, parfaitement construite, qui n'a peut-être, comme le Misanthrope, d'autre défaut que l'indécision du but ; à Gresset (1709 — 1777) le *Méchant*, admirable par le style, mais dont le comique a moins de franchise et de force, et dont l'intérêt tient à des mœurs dont le moule est brisé ; à Boissy, *les Dehors trompeurs*, ouvrage froid, mais spirituel ; à Marivaux (1688—1763) plusieurs romans dialogués, comédies microscopiques, où les nuances fugitives d'un sentiment sont reproduites avec une extrême finesse et comme à la dérobée. Au prix des productions les plus fêtées de la scène nouvelle, Marivaux peut passer pour vrai, et il l'est même en sens absolu, mais vrai d'une vérité d'exception, vrai où il ne vaut presque pas la peine de l'être. Le titre d'une de ses pièces, la *Surprise de l'amour*, peut servir de titre à tout son théâtre ; c'en est le thème ingénieusement varié. Peindre un cœur de femme peu à peu enlacé dans un sentiment qu'elle n'a pas surveillé, qu'elle n'a pas même vu venir, et dont elle serre le nœud par les efforts qu'elle fait pour le briser, tel est l'objet des comédies de Marivaux, où l'on voit l'ancien imbroglio des incidents et de l'intrigue remplacé par l'imbroglio des sentiments. Cette subtile étude que fait chaque personnage de ce qu'il éprouve, ce parfilage de sentiments qu'il a bien fallu appeler *marivaudage* parce que le nom seul de l'inventeur pouvait nommer l'invention, lui coûte une dépense d'esprit prodigieuse, et cet esprit souvent est aussi bon que de l'esprit peut l'être ; mais, ébloui d'abord, on est bientôt excédé, et l'on se détache par pure fatigue d'une controverse où l'on s'était engagé avec une curiosité vive. Beaumarchais dénatura d'une autre manière l'accent de la comédie dans deux ouvrages hardis, le *Barbier de Séville* (1776) et le *Mariage de Figaro* (1784), satires à moitié politiques, fort en dehors des habitudes du théâtre et du cercle ordinaire de ses sujets. Comédie à moitié révolutionnaire, le *Mariage de Figaro* est plutôt la satire des classes que la peinture de certains aspects du monde social : il traduit en ridicule la société tout entière, et non quelques-uns de ses membres. Le bon goût, la décence y sont peu respectés ;

mais l'esprit y étincelle à chaque mot, et l'imbroglio savant de la comédie espagnole y est habilement reproduit. Mentionnons encore PALISSOT, écrivain correct et froid, habile à tourner le vers comique, qui, suppléant par l'audace des attaques à la hardiesse des conceptions, traduisit sur la scène les *Philosophes* (1760) et leurs doctrines; émule de l'auteur des *Nuées*, mais avec la différence qu'il n'est pas plus l'égal d'Aristophane que ses victimes n'étaient les pareils de Socrate[1].

La littérature du siècle de Louis XIV semblait n'avoir rien vu dans le monde entre les palais et les chaumières, entre la tragédie et la pastorale. Le 18e siècle se préoccupa de la classe moyenne, de la bourgeoisie. C'est en partie à l'intérêt qu'inspirait cette classe, plus qu'à des vues littéraires, que le drame dut sa faveur. Voltaire, qui le défendit, l'avait créé sous sa plus agréable forme dans *Nanine* et dans *l'Enfant prodigue*, où il est parfait toutes les fois qu'il ne songe pas à être comique. LACHAUSSÉE (1692—1754) suivit la même route avec moins de grâce et d'élégance; mais, outre le mérite d'une sensibilité vraie et d'un style très pur, il a celui de l'invention; il a des combinaisons ingénieuses et des situations fortes, mais jamais par l'éloquence il n'atteint sa propre hauteur[2]. SÉDAINE (1719—1797) déploya dans le genre du drame une originalité piquante et naïve, et une grande intelligence des effets du théâtre. Mais le grand dramaturge du siècle fut DIDEROT, dont les conceptions indépendantes ne ressemblent pas toujours à la réalité. C'est une étrange production que son *Fils naturel* (1757); mais il règne dans son *Père de famille* (1758) un intérêt vrai, profond, et avec un langage moins solennel, cette pièce eût pu résoudre le problème favori de l'auteur, la création de la tragédie bourgeoise et du *drame honnête*. Il faut prendre note des essais dramatiques de MERCIER (1740—1814), esprit amoureux du paradoxe et des innovations de tout genre, écrivain peu correct, peu élégant, mais qui a mis de l'originalité et de la chaleur dans son *Tableau de Paris* et dans ses drames en prose conçus d'après l'idée des *Chroniques* de Shakspeare.

Dans le genre de la tragédie lyrique on distingua *Castor et*

1. Dans le poëme de la *Dunciade*, Palissot sembla vouloir faire de la méchanceté un genre littéraire et de l'injustice une nouvelle espèce d'originalité; mais si tout cela est bien tourné, quelquefois ingénieux, cela ne vit pas, et c'est le défaut de tout ce qu'a écrit Palissot.

2. Le préjugé à la mode, 1735; Mélanide, 1741; la Gouvernante, 1747.

Pollux (1737), de BERNARD (1710—1775), célèbre alors comme poëte érotique. L'opéra comique ou comédie lyrique, invention propre à ce siècle, dut quelques productions agréables à MARMONTEL, à FAVART, et surtout à SÉDAINE. Le *Devin du village,* drame pastoral, dont J. J. Rousseau composa les vers et la musique, étonna par sa simplicité vraiment simple, et par la naïveté touchante du sentiment. A l'impression de ces beautés, nouvelles à force d'antiquité, se joignit le charme de la surprise. Elle s'éveillait à l'aspect de ce génie infortuné, qui, engagé dans d'âpres combats avec son siècle, s'en échappait couvert de blessures, et se réfugiait un instant dans les fictions ravissantes de l'âge d'or, comme Herminie parmi les bergers.

LEFRANC DE POMPIGNAN (1709—1784), dans son admirable chant sur la mort de J. B. Rousseau, semblait avoir relevé le sceptre de la poésie lyrique, tombé des mains de son modèle. Il le suivit, avec quelque bonheur, dans la carrière de la poésie sacrée, où il a de l'éclat, de l'harmonie et de la solennité, mais où il est souvent faible et incorrect. On applaudit à quelques nobles essais de MALFILATRE (1733—1767), enlevé trop tôt à la poésie[1]. Imitateur assidu de Pindare, LE BRUN (1729—1807) jeta un grand éclat; il a de l'enthousiasme, de l'audace, un rare talent de versification; mais son goût pour les alliances de mots, goût qu'il érigea en système, donne à son inspiration quelque chose de laborieux et à sa diction des teintes bizarres[2]. Le satirique GILBERT (1751—1780), dont la vie fut si courte et si malheureuse, eut d'autres émotions poétiques que celles de la colère : à la grandeur se joint chez lui la mélancolie et l'originalité d'un génie solitaire et méconnu; et la mort prochaine, dernière muse de cet infortuné, obtint de son talent expirant des paroles suprêmes dont le charme douloureux ne saurait être égalé.

Le vœu de Boileau fut enfin compris : l'élégie prit le caractère qu'il a si bien exprimé dans son *Art poétique ;* elle coule sans efforts dans les vers de BERTIN (1752—1790), sensible, expansif, dont la diction est facile, mais non d'une facilité paresseuse. Il y a plus de tendresse, plus d'abandon et de suavité dans les élégies de PARNY (1753—1814), à qui appartient, sans réserve, le titre de Tybulle français[3]; lui seul peut-être a été parfaitement fidèle

1. L'Ode sur le Système du monde et le poëme de *Narcisse dans l'île de Vénus* sont ses ouvrages les plus connus.

2. Œuvres complètes, publiées par Ginguené; 4 vol. in-8, 1811.

3. Élégies, 1775; Œuvres complètes, Paris 1808, 5 vol. in-18.

à la règle qui, dans ce genre d'écrire, tient lieu de toutes les autres : « Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie. » En effet on comprit alors que le raisonnement n'a rien à faire dans l'élégie mais trop souvent on mit la sensualité à la place de la métaphysique. Ce n'est pas le *cœur* (à prendre ce mot dans son plus noble sens) qui *parle* dans les élégies du 18e siècle; et peut-être devrions-nous rougir de laisser enlever notre sympathie à des tendresses que dégradent également et leur nature et leur objet. « Je rends » justice, dit M. Nodier, au mécanisme du style, à la délicatesse des » expressions, à la fraîcheur des images, quand je lis Parny ou » Bertin ; mais je n'ai jamais compris ce qu'il y a pour une âme » tendre et pour une âme forte, dans ces grossiers triomphes de » l'amour physique, derrière lesquels disparaît tout le moral de » l'amour. . . . . L'amour filial, l'amour maternel, les plus doux, » les plus naturels des sentiments, et la religion qui les agrandit, » qui les attendrit encore, voilà l'élégie des modernes, telle qu'elle » doit être. Cela vaut bien les tableaux lascifs d'un peintre efféminé dont le crayon profane l'amour. »

André Chénier (1762—1794) dans sa courte carrière si tragiquement interrompue, eut le temps de leur donner un rival. Presque seul dans son siècle, il avait paru comprendre parfaitement l'antiquité. Une étude pleine de sympathie et d'amour la lui avait rendue propre et vraiment consubstantielle. On peut dire de Chénier que c'est comme un ancien qu'il imita les anciens. Quelques *ïambes* amers, inspirés par les horreurs de la révolution française, et son ode intitulée *La jeune captive*, le placent très haut parmi les lyriques; mais c'est dans l'idylle surtout qu'il a brillé. Léonard (1744—1793), le Racan du 18e siècle, Berquin (1749—1791), imitateur de Gessner, avaient redonné quelque vérité à ce genre défiguré par les Français; Chénier, qui l'agrandit, y fut pathétique, énergique, profond. Son dégoût pour les formes usées du style et de la versification l'entraîna un peu loin peut-être; mais l'inspiration ne laisse qu'entrevoir quelques expressions bizarres et quelques allures forcées dans la vigoureuse et fraîche nouveauté de son style.

Le cercle des sujets poétiques, incontestablement agrandi, ouvrit place à une foule de talents agréables que le siècle précédent eût peut-être laissés sans emploi. On ne peut passer sous silence les agréables romances de Moncrif, de Florian et de Berquin, les odes anacréontiques de Bernard, et les chansons de Panard, sur-

nommé à bon droit le La Fontaine de la chanson. Mais que servirait de nommer une nuée de versificateurs, plus ou moins ingénieux, plus ou moins frivoles, dont les ouvrages et la gloire sont évaporés dès longtemps? Nous les trouvons résumés dans ce frivole et joli Dorat (1734—1780), le héros de la bagatelle, et l'héritier direct de Benserade et de Voiture. On ne lit plus cette ample collection d'agréables riens, qu'il regardait sérieusement comme des titres à la gloire ; on ne fait guère plus de cas des poésies galantes, mythologiques et fleuries de l'abbé de Bernis (1715—1794), à qui Frédéric II reprochait avec raison sa « stérile abondance. » Mais après les poésies légères de Voltaire, celles de Gresset (1709—1777) se font admirer par l'élégance, une abondance un peu verbeuse, mais jamais fade, et le tour heureux de la période poétique. La *Chartreuse* est un mélange heureux de tous les tons ; le poëme de *Ververt* (1734), dont le héros est un perroquet, est un charmant badinage, assez hardi pour le temps. Pour réussir à ce degré dans la poésie légère, peut-être faut-il être capable de réussir dans des genres plus sérieux ; aussi Voltaire n'a point d'égal dans la poésie légère, et Gresset est l'auteur du *Méchant*.

On ne sait trop à quel genre rapporter l'héroïde, espèce de correspondance amoureuse entre des personnes héroïques. Colardeau (1732—1776), l'un des plus habiles versificateurs du siècle et l'un des plus heureux imitateurs de la manière de Racine, avait traduit avec talent l'*Epître de Héloïse à Abailard*, un des chefs-d'œuvre de Pope. Ce bel ouvrage, que gâtent pourtant quelques traits de prétention philosophique, donna un moment de vogue à un genre froid et faux, qui ne tarda pas à tomber dans le discrédit.

L'épigramme, genre éminemment français, fut principalement remarquable chez Piron et chez le lyrique Le Brun.

La satire était devenue presque impossible. Voltaire, si original dans ce genre, l'avait renouvelé et semblait l'avoir épuisé. Ceux qu'il avait attaqués étaient vaincus. La lâcheté peut trouver un plaisir inépuisable à voir percer de coups un ennemi par terre ; mais tout un public n'est pas lâche. Loin de là, lorsqu'un parti triomphe définitivement et sans contestation, c'est lui dès lors qui est en possession d'alimenter la satire. Elle devait, pour se ranimer, passer de l'autre côté ; et c'est ce qu'elle fit sous les auspices de Gilbert, en qui le 18e siècle eut son Juvénal. Il at-

taqua la littérature et les mœurs de son siècle dans deux satires véhémentes[1], brillantes d'invention poétique, de tours ingénieux, d'expressions hardies. Jamais la sainte colère de la vertu n'avait trouvé des mots plus poignants, une plus sanglante ironie. Peu équitable envers les chefs de la littérature contemporaine, il les accabla de sarcasmes cruels, dont la cicatrice n'est pas entièrement effacée. Pardonnons-lui ses préventions et reconnaissons en lui le digne héritier des haines vigoureuses d'Alceste, et l'un des plus grands talents qui aient honoré le XVIII[e] siècle à son déclin.

Le XVIII[e] siècle eut un grand nombre de fabulistes, tous plus ou moins imitateurs de La Fontaine. Entre eux on distingua Lamotte, ingénieux, fin, moral, mais qui manque de grâce et de naïveté; Le Bailly, Le Monnier et surtout Florian (1755—1794), le plus heureux émule du grand fabuliste. Son caractère n'est pas la naïveté, mais un naturel gracieux, une morale aimable et bienveillante, une diction facile et doucement animée[2].

Il nous reste à parler de deux genres que le XVIII[e] siècle cultiva avec prédilection, la poésie didactique et la poésie descriptive. Nous avons déjà vu quel rang Voltaire occupe dans le premier de ces deux genres; une foule de versificateurs se pressèrent dans cette carrière, où il semble qu'on puisse à toute rigueur se passer de génie et s'épargner des frais d'invention. Ce fut le caractère du siècle d'encourager un genre où la poésie se perd dans la prose et l'imagination dans la science. Cette tendance était cependant peu prononcée encore lorsque Louis Racine, le fils du grand tragique (1692—1763), publia son poëme sur la *Religion* (1742). Il y a, dans cet ouvrage, la moitié d'un grand poëte, ce qui n'est point si peu de chose au 18[e] siècle. L'inspiration en est souvent élevée et touchante; l'élégante pureté du style rappelle quelquefois le grand homme dont Louis Racine portait le nom, et donne à l'ouvrage l'air d'une production posthume du siècle de Louis XIV; mais la conception, la division, la marche de l'ouvrage sont moins d'un poëme que d'un traité; l'auteur a trop oublié que le but du poëme didactique n'est pas précisément d'enseigner, mais de saisir dans les vérités abstraites l'élément poétique qu'elles recèlent. Delille (1738—1813), qui s'était fait un nom par sa traduction des *Géorgiques* (1770), l'un des ouvrages les plus originaux du siècle si l'on en croit Frédéric-

1. Le dix-huitième siècle, 1775; Mon apologie, 1778.
2. Fables de Florian, 1792.

le-Grand, se voua tout entier à ce genre, et contribua à l'accréditer. Harmonieux versificateur, ingénieux écrivain, habile à soumettre à la poésie des détails mécaniques ou des idées abstraites qui semblent devoir lui rester étrangères, curieux de petites circonstances, de petits effets, de petits prestiges, en un mot poëte en détail, prosaïque si l'on considère l'ensemble de ses conceptions, tel est Delille, que le 18e siècle exalta par-dessus son mérite, et qu'en revanche peut-être nous n'estimons pas assez[1]. Le poëme de LEMIERRE sur la *Peinture* (1769) offre quelques morceaux admirables, un plus grand nombre de bizarres. On trouvera dans l'*Art d'aimer* (1775) de BERNARD la théorie de la séduction et la froide métaphysique de la volupté. L'*Épître aux poëtes*, où les plus grands écrivains sont jugés avec finesse et appréciés avec sentiment, est le meilleur ouvrage en vers de MARMONTEL. On reconnaît mieux, dans l'*Épître au peuple,* par THOMAS, l'inspiration de la vertu que celle du goût.

L'idée du poëme descriptif, où l'on décrit uniquement pour décrire, ne serait jamais venue dans un siècle vraiment poétique. On reconnaît dans l'introduction de ce genre, comme dans la faveur du précédent, l'impuissance d'inventer et la fatigue de sentir. Après Delille, qui est essentiellement poëte descriptif, il faut nommer SAINT-LAMBERT (1717—1803), auteur du poëme des *Saisons* (1769). C'est un ouvrage monotone, où s'enchaînent un grand nombre de beaux morceaux, qui n'en paraissent pas moins isolés. L'auteur approfondit les objets; sa manière est large, quelquefois splendide et solennelle; mais son poëme est comme une eau pure et immobile qu'il tarde de voir agiter par une tempête[2]. ROUCHER (1745—1794) fut plus mal inspiré quand il essaya de chanter les *Mois* (1779); ce n'est qu'à force de hors-d'œuvre et de digressions bizarrement enchaînées, qu'il parvient à remplir ce cadre gênant; son style a quelquefois de l'éclat, mais il est fort souvent incorrect et impropre. Celui de LEMIERRE dans son poëme des *Fastes* (1779) n'est poétique et élégant que par accès; et ces accès sont rares. C'était d'ailleurs une malheureuse idée que celle de décrire, en

1. Les Jardins, ou l'Art d'embellir les paysages, 1782; Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme, 1794 (composé, par ordre, pour la *fête de l'Être suprême*); l'Homme des champs, ou les Géorgiques françaises, 1800; La Pitié, 1802; l'Énéide de Virgile, 1805; Le Paradis perdu, de Milton, 1806; l'Imagination, 1806; les Trois Règnes de la Nature, 1808; la Conversation, 1812; l'Essai sur l'Homme, de Pope, 1821.

2. Diderot a fait une analyse remarquable du poëme des *Saisons*. Voyez la correspondance de Grimm, Ire partie, T. VI, p. 299-328 (1re édition).

seize chants, toutes les fêtes religieuses et populaires qui se célèbrent en France. Rien, dans les ouvrages de l'art, ne peut compenser le défaut d'unité, et rien peut-être ne dénonce plus sûrement l'absence du sentiment poétique. LA HARPE traça les règles et donna quelques beaux exemples de la description poétique dans son *Épître au comte de Schouwalof*. FONTANES (1761—1821), auteur d'un bel *Essai sur l'Astronomie*, ramena le genre descriptif à sa vraie mesure et fit preuve d'un talent plein de pureté dans son poëme du *Verger* et dans la *Forêt de Navarre*[1]. Il connut mieux qu'un autre les défauts du genre et les ressources qui lui sont propres.

Nous bornons ici cette esquisse[2]. Nous nous arrêtons devant une ère nouvelle dont l'appréciation demanderait de nous trop d'espace et trop de forces. La révolution trouva à l'aurore de leur célébrité de grands talents dont elle s'empara, pour les employer, les corrompre ou les briser; d'autres passèrent inaperçus au milieu d'elle, attendant l'ordre et la paix. Déjà FONTANES avait révélé son talent si sage et si pur; FABRE D'ÉGLANTINE (1755—1794), son génie comique, âpre et vigoureux[3]; M.-J. CHÉNIER (1764—1811), sa verve altière et républicaine[4]: déjà Mirabeau, le puissant orateur, s'était essayé contre la tyrannie. A côté de lui ou bientôt après s'élevèrent des hommes diversement éloquents, presque tous fournis par le midi de la France à la tribune, puis à l'exil ou à l'échafaud[5]. D'autres destinées littéraires se préparaient en silence; et l'ouragan de la révolution, déblayant le sol, préparait la place à une nouvelle littérature.

Mais la révolution politique ne provoque pas immédiatement une révolution littéraire : ce parallélisme, tout naturel qu'il peut paraître, n'a pas toujours lieu. La barbarie des mœurs passa dans

1. Le *Jour des Morts*, la *Messe de Minuit* et la *Chartreuse de Paris* sont au premier rang de ces élégies philosophiques dont le *Cimetière* de Gray est peut-être le premier modèle.

2. Sur l'état des mœurs et des idées vers la fin du 18e siècle: M. de Barante, *De la Litt. fr.*, p. 298; M. de Chateaubriand, *Etudes historiques*, T. IV, p. 404-409: M. Michelet, *Précis de l'Histoire de France*, p. 256-258.

3. Le *Philinte de Molière*, suite, complément, et, dans l'intention de l'auteur, correctif du *Misanthrope*, est son meilleur ouvrage.

4. Ses principales tragédies sont Charles IX, 1790 : Jean Calas, 1791 ; Fénelon, 1793 ; Henri VIII, 1793; Tibère, 1819. Son Epître à Voltaire, son Discours sur la calomnie le classent parmi les meilleurs poëtes didactiques; dans la satire, personne n'a rappelé plus vivement la manière de Voltaire et n'a plus approché de ce modèle.

5. Voyez dans les Œuvres de M. Nodier un Essai fort intéressant sur l'éloquence révolutionnaire.

quelques écrits; mais la barbarie n'est pas l'originalité, et les convulsions sociales ne remuent pas toujours autant d'idées que de passions. La tribune jeta de beaux éclairs; mais la poésie, qui s'alimente d'émotions plus pures, se montra plus indigente que jamais. Les agitations politiques sont moins fécondes en inspirations que leur souvenir ou leur écho; quand l'ordre eut reparu, on s'aperçut bien qu'en dépit d'une apparente immobilité le navire de l'esprit humain avait continué sa course, que, pendant la nuit, il avait passé la ligne, et qu'il voguait sous d'autres cieux. L'*Empire*, toutefois, fut une espèce de rechute en littérature: ses écrivains s'appliquèrent trop à souffler sur les cendres tiédies du siècle précédent: la vieille école de philosophie et de poésie fut continuée avec labeur; mais l'épuisement de cette école se trahissait de plus en plus: les écrivains les plus dévots au XVIIIe siècle, en dépit d'eux appartenaient au XIXe; quelque chose de nouveau, qui n'avait pas de nom, qui même à présent n'en a point encore, supplantait peu à peu l'ancienne littérature jusque dans l'esprit de ses plus zélés soutiens. Mais cette action était lente et sourde; les génies novateurs étaient admirés avec crainte, suivis de loin, imités avec défiance; la poésie, comme un fleuve épuisé par les chaleurs de l'été, ne roulait plus dans son lit qu'une onde toujours plus mince; d'immenses événements semblaient l'oppresser plutôt que l'inspirer. Rarement, en effet, la poésie passe immédiatement des faits dans les ouvrages; elle ne peut en même temps se faire et s'écrire; les grands événements la retiennent tout entière; c'est quand l'Empire fut tombé que la poésie qu'il recelait s'exhala comme un parfum d'entre ses ruines fumantes. Mais tant qu'il fut debout, il sembla ne rien inspirer; la littérature s'en tint à des formes pleines d'élégance et de pureté; la sévérité un peu froide introduite dans les arts du dessin avait passé dans tous les autres[1]. Seuls affranchis de ces influences,

1. Ce qui a manqué à cette littérature, c'est la puissance de créer, c'est-à-dire d'individualiser. On cherchait de belles formes; mais quand on les cherche pour elles-mêmes et pour elles seules, on ne leur donne pour support, pour substance, que des généralités ou des abstractions, et comme la forme d'une idée est donnée par l'idée, de même que celle d'un vêtement par le corps qui doit le porter, une idée vague ne peut donner qu'une forme sans vie. Car il n'y a que les individualités qui vivent. Une généralité a beau se revêtir d'un nom propre: un nom n'est pas un être, et le personnage qui le porte ne saurait devenir un hôte de notre mémoire, un habitant de notre monde poétique. « La langue académique, » dit M. Tœpffer, « langue de formules élégantes mais froides, pures mais uniformes,

Mme de Staël et M. de Chateaubriand représentaient, ou plutôt constituaient à eux seuls, une littérature nouvelle[1], toute vibrante d'une secousse qu'ils paraissaient seuls avoir ressentie. Lorsque la chute de l'Empire laissa reprendre haleine à l'esprit humain,

» cette langue en honneur sous l'Empire, est l'image de ce dessin académique (de » l'école de David). Elle substitue également le type à l'individualité, les formules » consacrées par le bel usage aux expressions qui naissent de l'usage commun. »

1. Nous ne laisserons pas d'avouer que notre époque juge trop sévèrement la période de l'Empire. Une simple nomenclature, même incomplète, des auteurs et des écrits de cette période, ramènerait peut-être à une appréciation plus favorable. Rappelons d'abord que les premières années de ce siècle trouvèrent, les uns debout, les autres encore vigoureux et féconds, plusieurs écrivains que le siècle précédent avait distingués à l'ombre des grands modèles. Si *La Harpe* et *Saint-Lambert* ne firent que saluer d'un regard éteint le siècle nouveau, *B. de Saint-Pierre*, *Ducis*, *Le Brun*, *Chénier* (M.-J.), *Fontanes*, *Parny*, *Volney*, *Maury*, *Suard*, *Morellet*, *Gaillard*, *Garat*, *Collin d'Harleville*, *Andrieux*, lui payèrent tous un tribut plus ou moins riche, et son aurore fut le midi de quelques-uns d'entre eux. Des hommes nouveaux entrèrent dans la lice. La science nous donna de grands écrivains dans la personne de *Cabanis*, de *Cuvier*, de *Laplace*, de *Fourier*, de *Lacépède*. Si les affaires d'Etat présentaient à l'admiration publique peu de caractères élevés, elles mettaient en évidence de grands talents littéraires : cette époque est celle des *Portalis*, des *Fontanes* et des *Regnault de Saint-Jean d'Angely*. Le cardinal *de Bausset* célébrait Bossuet et Fénelon dans un style digne de leur temps. L'abbé *Frayssinous* ouvrait ses fameuses Conférences. M. *de Bonald*, du sein de ses ténèbres, lançait des éclairs très vifs sur le mystère de la société. Etranger à la France, vivant loin d'elle, mais les yeux tournés sur elle, Joseph *de Maistre* la contraignait à le classer parmi ses plus habiles écrivains et parmi les agitateurs de la pensée publique. Ainsi que M. de Bonald, c'était vers un monde ancien, vers le monde de l'absolutisme ou du pouvoir paternel en politique et en religion, qu'il cherchait à entraîner son siècle, par l'abus audacieux des plus saintes vérités et par l'éclat d'une éloquence où la colère et l'onction trouvent leur place tour à tour. Deux autres écrivains, vivant comme lui hors de la France, Ch. *Villers* et M. *Ancillon*, honoraient la littérature française, et la guidaient, en poésie et en philosophie, vers des sources inconnues. Rameaux de l'arbre condillacien, mais cherchant plus haut que le tronc paternel une partie de leur nourriture, M. *de Gérando* écrivait l'histoire de la philosophie, M. *La Romiguière* sondait les éternels mystères de l'esprit humain, M. *Destutt-Tracy*, fidèle sans réserve aux traditions du maître, en développait, en appliquait les doctrines, en reproduisait, dans son style, la clarté froide et la sévère précision. M. *Lacretelle* racontait avec une élégance animée l'histoire du XVIIIe siècle, celle du XVIe, et les annales de la révolution à peine endormie dans les bras d'un grand capitaine. M. *de Sismondi* jetait de bonne heure, par d'importants travaux, les fondements de sa grande réputation d'historien. Renommé déjà comme poëte, M. *Michaud* préparait, avec une laborieuse patience, un historien aux guerres saintes du moyen âge. Les concours d'éloquence académique redisaient souvent le nom de *Victorin Fabre*, par qui furent célébrés Corneille, Boileau, La Bruyère, le XVIIIe siècle, et qu'une retraite prématurée enleva à la gloire. Un nom destiné à la célébrité, celui de M. *de Barante*, retentissait peu encore, quoiqu'il fût déjà attaché au souvenir du plus beau tableau de la littérature française au XVIIIe siècle. La critique littéraire, quoi qu'on puisse dire de sa tendance générale, ne craint pas encore l'oubli pour les noms d'*Auger* et de *Ginguené*, de

il se précipita dans les voies que ces deux grands talents avaient ouvertes ou indiquées. On ne put cacher plus longtemps la mort de l'ancien système et la vacance du trône. Mais l'héritier manquait. Le *romantisme,* alors, fut proclamé ; on se paya de ce mot, et l'on

Dussault, d'*Hoffmann*, de *Malte-Brun*, et du terrible *Geoffroy*. La critique savante n'était pas moins élégante que solide dans les écrits de M. *Daunou*, historien, publiciste, éditeur habile, et sous la plume de *Thurot* et de M. *Boissonade*. Moraliste ingénieux et paradoxal, auteur spirituel et fin, le duc de *Lévis*, intelligent témoin de son siècle, perpétuait les traditions élégantes de l'âge précédent et de l'ancienne monarchie. M. *de Jouy* tentait de donner à la France un Addison, et la plus grande faveur encourageait ce dessein hardi. *Chénier* et M. *Lemercier* professaient avec éclat la littérature. Le laborieux et savant *Ginguené* écrivait avec beaucoup de jugement et de goût l'histoire littéraire de l'Italie. Salluste trouvait en M. *Mollevaut*, Tite-Live, Tacite, et Salluste encore, en *Dureau de la Malle*, des traducteurs patients et habiles. Le roman s'enrichissait des ouvrages célèbres de Mmes *de Genlis*, *Cottin*, *de Flahaut*, (*Souza*), peut-être surpassés par deux ou trois opuscules de M. *Xavier de Maistre*. M. *Aimé-Martin* imitait avec grâce et bonheur l'auteur des Etudes de la nature.

Enfin, se portant en avant de la littérature contemporaine, l'un par un retour poétique vers le passé, l'autre par un élan plein d'enthousiasme vers l'avenir, M. *de Chateaubriand* et Mme *de Staël*, un esprit poétique, une âme passionnée, créaient dans le même temps, le premier un monde d'images, l'autre un monde d'idées.

Une grande entreprise littéraire, la *Biographie universelle*, employait le concours de presque tous les écrivains d'une certaine considération. Malgré tous ses défauts, un ouvrage qui nomme parmi ses principaux collaborateurs des hommes tels que *Delambre*, *Cuvier*, *Biot*, *Maine de Biran*, *Lally-Tolendal*, *Villers*, *Suard*, Mme *de Staël*, MM. *Stapfer*, *de Barante*, *Villemain*, ne peut qu'honorer l'époque et la littérature auxquelles il appartient.

La poésie, constamment élégante, ne manqua pas toujours de charme ni de grandeur. Si *Le Brun* avait déposé sa lyre, *Delille* faisait admirer encore sa brillante fécondité. Ses succès, et l'esprit du temps, avaient encouragé la traduction en vers et la poésie didactique. Dans le premier de ces deux genres, il faut citer d'abord le traducteur d'Ovide et celui d'Anacréon, *Saint-Ange* et M. *de Saint-Victor* ; après eux *Daru*, ingénieux interprète d'Horace, M. *Tissot*, traducteur des Bucoliques, et M. *Baour-Lormian*, dont le vers moëlleux et plein de mélodie rendit quelquefois avec bonheur l'expressive musique du Tasse. La poésie didactique s'honore d'*Esménard*, auteur du poëme de la Navigation, de M. *Michaud*, qui chanta le Printemps d'un proscrit, de M. *de St. Victor*, dont les deux poëmes, l'Espérance et le Voyage du poëte, renferment quelques-uns des plus beaux vers du siècle ; de *Chênedollé*, qui trouva, pour célébrer le Génie de l'homme, des accents pleins de grandeur ; de *Legouvé*, dont le poëme sur le Mérite des femmes est resté tout entier dans tant de mémoires ; de *Millevoye*, qui peignit avec bonheur l'amour maternel ; de M. *de Frénilly*, auteur de quelques satires où les bons vers sont en nombre ; de *Parseval-Grandmaison*, habile versificateur, exerçant alors dans des compositions de peu d'étendue un talent qu'il réservait aux hasards de la grande épopée ; de M. *Soumet*, qui n'était pas encore l'auteur de Clytemnestre et de ce grand poëme où il célèbre avec autant de magnificence que de témérité la réconciliation de l'Antechrist et le rachat de l'enfer ; de M. *Campenon*, qui, après avoir décrit la Maison des Champs, tenta avec succès l'épopée domestique dans son Enfant prodigue ; de M. *Berchoux*, auteur spirituel et gai

ne vit pas que ce qu'on appelait romantisme n'était pas plus une littérature que l'éclectisme n'est une philosophie, que le protestantisme n'est une religion. Sous ce nom, beaucoup trop précis, il ne se trouva en réalité qu'une vague idée d'émancipation ; faute d'un sol préparé, on retombait, du moins pour un temps, sous le joug des modèles, et l'on n'avait fait, à bien prendre, que changer de servitude. Quelques éléments toutefois se laissaient discerner dans le tourbillon des idées nouvelles ; l'un après l'autre ils descendaient et se posaient dans les esprits, et commençaient la religion de la nouvelle littérature ; mais elle n'était pas pour cela constituée, et elle ne l'est point encore.

de la Gastronomie. Les concours académiques avaient créé une poésie qu'à défaut d'un nom meilleur nous appellerons *épisodique*, et qui, fort encouragée par le public, exerça quelques talents distingués. — Quelques-unes des belles épîtres de *Chénier* et des piquantes narrations d'*Andrieux* sont de cette même époque.

L'élégie, cultivée avec succès par Mmes *Dufresnoy* et *Victoire Babois*, recevait de *Millevoye* un caractère nouveau et des couleurs variées. La carrière se ferma trop tôt devant ce poëte, amoureux de la perfection, qui a peu écrit et beaucoup travaillé. C'est lui surtout qui, sans système, mais avec réflexion, faisait doucement dériver la poésie vers des plages nouvelles où, prévenu par la mort, lui-même n'aborda pas.

Le tragique *Ducis* écrivait alors, dans la solitude, ses poésies fugitives pleines de négligence, d'énergie et de grâce. *Arnault*, *Ginguené*, M. *Le Bailly* marquaient leur place parmi les meilleurs fabulistes.

La tragédie, trop assujettie à d'anciennes traditions, n'est pourtant ni stérile ni sans honneur à une époque qui peut réclamer le Tibère de *Chénier*, les Templiers de M. *Raynouard*, l'Agamemnon de M. *Lemercier*, auteur de ce drame de Pinto, dans lequel il anticipait sur les hardiesses d'une époque plus tardive.

La comédie, ramenée par *Andrieux* et *Collin d'Harleville* au caractère de vérité franche que lui avait enlevé la manie analytique du XVIIIe siècle, trouva, à côté de ces deux habiles poëtes, d'autres soutiens encore. Il suffit de nommer *Picard*, M. *Roger*, M. *Etienne*, auteur des Deux Gendres, M. *Duval*, qui eut des succès dans la comédie de caractère, plus encore dans le drame historique et dans la comédie anecdotique. On ne doit pas négliger de remarquer que la comédie de ce temps fut plus décente et plus morale qu'elle ne l'avait été à aucune autre époque.

Je ne parle pas des talents nouveaux que, dans différents genres, on voyait poindre déjà, et qu'une autre période a vu briller de tout leur éclat. Cette période nouvelle, qui est celle de la Restauration, et la période suivante, qui commence avec une autre dynastie, sont en dehors de l'objet de ce discours, et le porteraient bien au delà des bornes que j'ai dû me prescrire.



APPENDICE

I. SERMEMT DE LOUIS LE GERMANIQUE. (842.)

(*Premier monument de la langue française.*)

PRO Deo amor, et pro christian poblo, et nostro comun salvamento (salvament) dist di en avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarejo cist meon fradre Karlo, et in adjudha, et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradre (fradra) salvar dist (legendum *dust*) in o quid il mi altre si fazet (qui id un altre si fazet), et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai, qui meon vol cist meon fradre Karle in damno sit.

Quæ sic, dit Ducange, *latinis istius seculi verbis sonant :*

Pro Dei amore et pro christiano populo, et nostro communi salvamento inantea (*deinceps*) in quantum Deus sapere et posse mihi dederit, salvabo hunc meum fratrem Karolum, et in auxilio, et in unaquaque causa, ut homo per drictum (*jus*) suum fratrem salvare debet, in eo quod ille mihi faceret, et cum Lothario nullum placitum unquam capiam, quod mea voluntate huic meo fratri Karolo in damno sit.

II. MANUSCRIT DU Xe OU XIe SIECLE.

Nos jove omne quan dins estam,
De grant follia per folledat parlam,
Quar no nos membra per cui vivri esperam,
Qui nos soste tanquan per terra nam,
E qui nos pais que no murem de fam,
Per cui salves mes per pur tan quell clamam.
Nos jove omne menam tar mal jovent,
Queng nono prezasistrada son parent,
Senor, ne par sill mena malament,
Ni lus vel laitre sis fais falls sacrament.

TRADUCTION.

« Nous jeunes hommes tous tant que nous sommes, parlons follement des grandes folies, car il ne nous souvient pas de celui par qui nous espérons vivre, qui nous soutient tant que nous allons sur terre, et qui nous nourrit de peur que nous ne mourions de faim, lui par qui nous sommes sauvés, pourvu que nous criions vers lui. »

« Nous jeunes hommes menons si mal notre jeunesse, qu'aucun de nous ne prend garde aux voies frayées par ses pères et par les anciens, si elles mènent à mauvaise fin ; ni les uns ni les autres ne prennent garde s'ils font un faux serment. »

III. MANUSCRIT DE LA FIN DU XIe OU DU COMMENCEMENT DU XIIe SIÈCLE.

Un hom estoit en la terre Us ki out nom Job. Parce est dit u li sainz hom demoroit ke li merites de sa vertut soit expresseiz. Quar ki ne sachet que Us est terre de paiens, et la paienie fut en tant plus enloié (*inligatus*) de visces, ke de n'eout la conissance de son faiteor (*créateur*). Dunckes dict lom u il demorat par ke ses loi (*louange*) creisset; cant il fut bon entre les malvais.

IV. SAINT-BERNARD (MORT EN 1153).

Nos faisons vi, chier freire, l'encommencement de l'avent, cui nous est asseiz renomeiz et connis al munde, si come sunt li nom des altres solempniteiz. Mais li raison del nom nen est mies par aventure si conue. Car li chaitif fil d'Adam n'en ont cure de vériteit ne de celes choses ka lor saluteit appartienent, anz quierent icil les choses defaillans et trespessaules (*trespessantes ?*) A quel gent ferons nos semblans les homes de ceste génération, ou a quel gent ewerons nous ceos cui nos veons estre si ahers et si enracineiz ens terriens solas et ens corporiens, kil de partir ne s'en puyent.

V. LA BIBLE GUYOT (XIIe SIÈCLE).

Dou siècle puant et orrible
M'estuet commencier une bible (*livre*),
Por poindre (*piquer*) et por aiguilloner,
Et pour grant essample doner.
Ce n'iert (*sera*) pas bible losengière (*louangeuse*),
Mès fine et voire (*vraie*) et droiturière ;
Mireor iert à toutes gens :
Ceste bible, or ne argenz
Esloingner de rien ne me puet,
Qar de Dieu et de raison muet (*se meut, provient*) ;
Ce que je veux conter et dire
Est sanz felonie et sanz ire.
Voldrai le siècle molt reprendre,
Et assaillir et reson rendre,
Et diz et essamples mostrer
Où tuit cil (*tous ceux*) se porront mirer
Qui entendue et créance ont :
Que toutes les Ordres qui sont
Se porront mirer és biaux diz,
Et és biaux moz que j'ai escriz.
Se mirent cil qui bien entendent,
Et li prodome (*les sages*) s'i amendent.

VI. FRAGMENT D'AUCASIN ET NICOLETE.

Nicolete fut en prison si que vous avés oï et entendu en le canbre. Li cris et le noise ala per tote le terre et par tot le païs que Nicolete estoit perdue.... Aucasin traist au Vis-Conte de la vile, si l'apela. Sire, Vis-Quens, c'avés vos fait de Nicolete ma très douce amie, le riens en tot le mont que je plus amoie ? avés le me vos tolue ne enblée. Saciés bien que se je en muir, faide vous en sera demandée et ce sera bien drois, que vos m'arés ocis à vos deus mains : car vos m'avés tolu la riens en cest mont que je plus amoie. Biaz Sire, fait li Quens, car laisciés ester. Nicolete est une caitive que j'amenai d'estrange terre. Si l'acatai de mon avoir à Sarasins. Si l'ai levée et beautisié et faite ma fillole. Si l'ai nourie, si li donasce un de ces jors un baceler qui del pain li gaegnast par honor, de ce n'avés-vos que faire ; mais prendés le fille à un Roi ou à un Conte. En seur que tot que cuideriés vous avoir gaegnié se vous l'aviés asegneurée ne mise à vo lit : mout i ariés peu conquis, car tos les jors du siècle en seroit vo arme en Infer, qu'en Paradis n'enterriés vos ja. En Paradis qu'ai-je à faire ? je n'i quier entrer, mais que j'aie Nicolete ma très douce amie que j'aim tant.

VII. VILLEHARDOUIN (1167-1213).

(*Discours au peuple de Venise.*)

Jeffroy de Ville-Hardoin li mareschaust de Champaigne monstra la parole pour l'accort, et par la volenté as autres messages, et lor dist : Seignor, li baron de France li plus halt et plus poestez, nos

ont à vos envoiez, si vos crient mercy que il vos preigne pitié de Hierusalem, qui est en servage de Turs, que vos por Dieu voilliez lor compaignier à la honte Jesu-Christ vengier, et por ce vos i ont eslis que il sévent que nulles gens n'ont si grand pooir qui sor mer soient, comme vos, à la vostre genz, et nos commandèrent que nos vos enchaissions as piez et que nos n'en leveissions dès que vos oriez octroyé que vos ariez pitié de la Terre Sainte d'outremer. Maintenant li six messages s'agenoillent à lor piez mult plorant: li Dux et tuit li autre s'escrierent tuit à une voiz, et tendent lor mains en halt, et distrent: nos l'otrions, nos l'otrions. Enki ot si grant bruit et si grant noise que il sembla que terre fondist.

DU MÊME.

ARRIVÉE DES CROISÉS A CONSTANTINOPLE.

Or poez savoir que mult esgardèrent Constantinople cil qui onques mais ne l'avoient veue; que il ne pooient mie cuidier que si riche vile peust être en tot le monde. Cùm il virent ces halz murs, et ces riches tours dont ère *(elle était)* close tot entor à la ronde, et ces riches palais, et ces haltes yglises dont il i avait tant que nuls ne poist croire se il ne le veist à l'oil, et le lonc et le lé (*le large*) de la ville que de totes les autres ère souveraine. Et sachiez que il n'i ot si hardi, cui le cuer ne fremist; et ce ne fut mie merveille, que onques si grant affaires ne fu empris de tant de gent puis (*depuis*) que li monz (*monde*) fut estoré (*créé*, *instauratus*).

VIII. THIBAUT, ROI DE NAVARRE.

(1201-1252.)

Une chançon encor voil
Faire, pour moi conforter,
Pour celi dont je me doil
Voeil mon chant renoveler;
Por ce ai talant de chanter:
Car quant je ne chant, mi oil
Tornent sovent en plorer.
Simple et france sans orgoil
Quidai ma dame trover:
Molt me fut de bel accoil,
Mès ce fut pour moi grever:
Si sont à li mi penser,
Ke la nuit, quant je somoil,
Va mes cuer merci crier.

IX. JOINVILLE (XIIIe SIÈCLE).

Maintes foiz avint que en esté, il aloit seoir au boiz de Vinciennes après sa messe, et se acostoioit à un chesne et nous fesoit seoir entour li; et tous ceulz qui avoient à faire venoient parler à li; sans destourbier de huissier ne d'autre. Et lors il leur demandoit de sa bouche: A yl ci nullui qui ait partie? Et cil se levoient qui partie avoient; et lors il disoit: Taisiez vous tous, et en (*on*) vous deliverra l'un après l'autre. Et lors il appeloit monseigneur Pierre de Fontainnes et monseigneur Geffroy de Villette, et disoit à l'un d'eulz: Délivrez moi ceste partie. Et quant il véoit aucune chose à amender en la parole de ceulz qui parloient pour autrui, il meisme l'amendoit de sa bouche. Je le vi aucune fois en esté, que pour délivrer sa gent, il venoit ou jardin de Paris, une cote de chamelot vestue, un seurcot de tyreteinne sanz manches, un mentel de cendal noir entour son col, moult bien pigné et sanz coife, et un chapel de paon blanc sur sa teste, et fesoit estendre tapis pour nous seoir entour li. Et tout le peuple qui avoit à faire par devant li, estoit entour li en estant (*debout*), et lors il les fesoit délivrer, en la manière que je vous ai dit devant du bois de Vinciennes.

X. MARIE DE FRANCE (XIIIe SIÈCLE).

(LA MORS ET LI BOSQUILLON.)

Tant de loing que de prez n'est laide
La mors. La clamoit à son ayde
Tosjors, ung povre bosquillon
Que n'ot chevance ne sillon:
« Que ne viens, disoit, ô ma mie,
» Finer ma dolorouse vie! »
Tant brama qu'advint; et de voix
Terrible: « Que veux-tu? » — « Ce bois
« Que m'aydiez à carguer, madame! »
Peur et labeur n'ont mesme game.

XI. ROMAN DE LA ROSE (XIVe SIÈCLE).

Le Temps qui s'en va nuyt et jour
Sans repos prendre et sans séjour,
Et qui de nous se part et emble
Si céléement, qu'il nous semble
Qu'il nous soit adés en un point,
Et s'il ne s'y arreste point,
Ains ne fine de trespasser,
Si que l'en (*l'on*) ne pourroit penser
Lequel temps c'est qui est présent;
Ce le (*ne ?*) demande-je au clerc lysant,
Car ainçois (*avant*) qu'il eust ce pensez,
Seroit-il jà oultre passez.

XII. FROISSART (XIVe SIÈCLE).

DÉVOUEMENT D'EUSTACHE DE SAINT-PIERRE.

Quand ils ouïrent ce rapport, ils commencèrent tous à crier et pleurer, et n'eurent pour l'heure pouvoir de répondre ni de parler, et mêmement messire Jean de Vienne larmoyoit moult tendrement.

Une espace après se leva en pied le plus riche bourgeois de la ville, que on appeloit sire Eustache de Saint-Pierre, et dit devant tous ainsi: « Seigneurs grand' pitié et grand méchef seroit de laisser mourir un tel peuple que ici a, par famine ou autrement, quand on y peut trouver aucun moyen.... J'ai si grand' espérance d'avoir grâce et pardon envers notre Seigneur, si je meurs pour ce peuple sauver, que je veuil être le premier; et me mettrai volontiers en ma chemise, a nud chef, et la hart au col, en la merci du roi d'Angleterre. » Quand sire Eustache de Saint-Pierre eut dit cette parole, chacun l'alla adorer de pitié; et plusieurs hommes et femmes se jetoient à ses pieds, pleurants tendrement; et étoit grand' pitié de là être, et eux ouïr, écouter et regarder.

XIII. CHARLES D'ORLÉANS (XVe SIÈCLE).

LE RENOUVEAU.

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Il s'est vestu de broderie,
De soleil luisant, clair et beau.

Il n'y a beste, ni oiseau
Qu'en son jargon ne chante ou crie:
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent d'orfavrerie;
Chacun s'habille de nouveau:
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

XIV. VILLON (XVe SIÈCLE).

DIALOGUE ENTRE ALEXANDRE ET UN PIRATE.

L'Empereur si l'arraisonna:
Pourquoy es tu larron de mer?
L'autre responce luy donna:
Pourquoy larron me faiz nommer?
Pour ce qu'on me voit escumer
En une petiote fuste?
Se comme toy me peusse armer,
Comme toy Empereur je fusse.

VERS

faits la veille du jour où il devait être pendu avec plusieurs de ses compagnons.

La pluye nous a débuez et lavez,
Et le soleil desséchez et noirciz,
Pies, corbeaux, nous ont les yeux cavez,
Et arraché la barbe et les sourcilz,
Jamais nul temps nous ne sommes rassiz,
Puis ça, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesse nous charie,
Plus becquetez d'oiseaulx que dez à couldre:
Hommes, ici n'usez de mocquerie.
Mais priez Dieu que tous nous veuille absouldre.

XV. COMINES (XVe SIÈCLE).

Ledict seigneur vers la fin de ses jours fist clore tout à l'entour de sa maison du Plessix les tours de gros barreaulx de fer, et aux quatre coings de sa maison quatre moyneaulx de fer, bons grans et espez... Est-il doncques possible de tenir ung roy pour le garder plus honnestement et en plus estroite prison que luy mesmes se tenoit? Les cages où il avoit tenu les autres avoient quelque huyt piedz en carré, et luy qui

estoit si grand roy avoit une petite court de chasteau à se proumener; encores n'y venoit-il gueres..... Si le lieu estoit plus grant que d'une prison commune, aussi estoit-il plus grant que prisonniers communs...... On pourroit dire que d'autres ont esté plus suspectionneux que luy, mais ce n'a pas esté de nostre temps, ne par adventure homme si sage que luy, ne qui eust si bons subiects, et avoient ceulx la par adventure esté cruels et tyrans, mais cestuy cy il n'a faict mal a nul qui ne luy eust faict quelque offence. Je n'ay point dict ce qui dessus est dict pour seullement parler de suspection de nostre roy, mais affin que ceulx qui viendroient après luy fussent ung peu plus piteux du peuple et moins aspres a pugnir qu'il n'avoit este, combien que je ne luy veulx pas donner charge ne dire avoir veu meilleur prince; et se il pressoit ses subiects, touteffois il n'eust point souffert que ung autre l'eust faict, ne privé ne estrange.

XVI. MAROT (XVIe SIÈCLE).

AU ROY, POUR AVOIR ESTÉ DESROBÉ.

Voila comment depuis neuf mois en ça
Je suis traicté. Or ce que me laissa
Mon laronneau, longtemps a, l'ay vendu,
Et en sirops et juleps despendu :
Ce neantmoins, ce que je vous en mande
N'est pour vous faire ou requeste ou demande;
Je ne veux point tant de gens ressembler
Qui n'ont soucy autre que d'assembler:
Tant qu'ils vivront, ils demanderont eux;
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veux plus à vos dons m'arrester.
Je ne dis pas, si voulez rien prester,
Que ne le prenne. Il n'est point de presteur,
S'il veut prester, qui ne face un debteur;
Et sçavez-vous, sire, comment je paye?
Nul ne le sçait, si premier ne l'essaye.
Vous me devrez, si je puis, de retour;
Et vous feray encores un bon tour,
Alle ce fin qui n'y ait faute nulle,
Je vous feray une belle sedulle
A vous payer (sans usure il s'entend)
Quand on verra tout le monde content;
Ou, si voulez, à payer ce sera
Quand vostre los et renom cessera.

XVII. RABELAIS (XVIe SIÈCLE).

Epitherses, navigant de Grece en Italie, dedans une nauf chargée de diverses marchandises et plusieurs voyagers, sur le soir cessant le vent auprès des Isles Echinades, lesquelles sont entre la Morée et Tunis, fut leur nauf portée pres de Paxes. Estant la abbordée, aucuns des voyagers dormans, autres veillans, autres bevans et souppans, fut de l'Isle de Paxes ouïe une voix de quelqu'un qui hautement appeloit Thamous: auquel cri tous furent espouvantés. Cettui Thamous estoit leur pilot natif d'Egypte, mais non connu de nom, fors à quelques uns des voyagers. Fut secondement ouïe cette voix: laquelle appeloit Thamous en cris horrifiques. Personne ne respondant, mais tous restant en silence et trepidation, en tierce fois cette voix fut ouïe plus terrible que devant. Dont avint que Thamous respondit: Je suis ici, que me demandes tu? que veux tu que je fasse? Lors fut icelle voix plus hautement ouïe, lui disant et commandant, quand il seroit en Palodes, publier et dire que Pan le grand Dieu estoit mort. Cette parole entenduë, disoit Epitherses tous les nauchers et voyagers s'estre esbahis et grandement effrayez.... Quand donques furent pres Palodes.... Thamous montant en prore, et en terre projetant sa veuë, dit, ainsi qu'il lui estoit commandé, que Pan le grand estoit mort. Il n'avoit encores achevé le dernier mot, quand furent entendus grands souspirs, grandes lamentations et effrois en terre, non d'une personne seule, mais de plusieurs ensemble. Cette nouvelle fut bientost divulguée en Rome. Et envoya Tibere Cesar lors Empereur de Rome querir cestuy Thamous. Et l'avoir entendu parler ajousta foy à ses paroles. Et se guementant és gens doctes qui pour lors estoient en sa cour et en Rome, et en bon nombre, qui estoit cestuy Pan, trouva par leur rapport qu'il avoit esté fils de

Mercure et de Penelopé. Ainsi auparavant l'avoient escrit Herodote et Cicero au tiers livre de la nature des Dieux. Toutefois je le interpreterois de celuy grand Servateur des Fideles, qui fut en Judée ignominieusement occis par l'envie et iniquité des Pontifes, Docteurs, Prestres et Moynes de la Loy Mosaïque. Et ne me semble l'interpretation abhorrente. Car à bon droit peut il estre en langage Gregeois dit Pan. Veu qu'il est le nostre Tout; tout ce que vivons, tout ce que avons, tout ce que esperons est lui, en lui, de lui, par lui. C'est le bon Pan, le grand Pasteur . . . . à la mort duquel furent plaints, soupirs, effrois et lamentations en toute la machine de l'Univers, cieux, terre, mer, enfers. A cette mienne interpretation compete le temps. Car cettui tres bon, tres grand Pan, nostre unique servateur mourut lès Hierusalem, regnant en Rome Tibere Cesar. — Pantagruel, ce propos fini, resta en silence et profonde contemplation. Peu de temps apres nous vismes des larmes découler de ses yeux, grosses comme œufs d'autruche.

(*Pantagruel, L. IV, ch.* 28.)

XVIII. CALVIN (XVIe SIÈCLE.)

(Extrait de l'épître dédicatoire de l'*Institution chrétienne*.)

Au commencement que je m'appliquay à escrire ce présent livre, je ne pensoye rien moins, Sire (*François Ier*), que d'escrire choses qui fussent présentées à Vostre Majesté. Seulement mon propos estoit d'enseigner quelques rudiments, par lesquels ceux qui seroient touchez d'aucune bonne affection de Dieu, fussent instruits à vraye piété . . . . Laquelle mienne délibération on pourra facilement appercevoir du livre; en tant que l'ay accommodé à la plus simple forme d'enseigner qu'il m'a esté possible. Mais voyant que la fureur d'aucuns iniques s'estoit tant élevée en vostre royaume, qu'elle n'avoit laissé lieu aucun à toute saine doctrine : il m'a semblé estre expédient de faire servir ce présent livre tant d'instruction à ceux que premierement j'avoye deliberé d'enseigner, que aussi de confession de foy envers vous : dont vous cognoissiez quelle est la doctrine contre laquelle, d'une telle rage, furieusement sont emflambez ceux qui par feu et par glaive troublent aujourd'hui vostre royaume.

Or, c'est vostre office, Sire, de ne destourner ne voz oreilles, ne vostre courage (*cœur*) d'une si juste défense, principalement quand il est question de si grande chose. C'est à savoir comment la gloire de Dieu sera maintenue sur terre, comment sa vérité retiendra son honneur et dignité; comment le regne du Christ demeurera en son entier. O matiere digne de voz oreilles, digne de vostre jurisdiction, digne de vostre throsne royal!

XIX. MONTAIGNE (XVIe SIÈCLE).

« En l'amitié de quoy ie parle, elles (*les âmes*) se meslent et confondent l'une en l'aultre d'un meslange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la cousture qui les a ioinctes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aymoys (*La Boëtie*), ie sens que cela ne se peult exprimer qu'en respondant : « Parce que c'estoit luy, parce que c'estoit moy. » Il y a, au-delà de tout mon discours et de tout ce que i'en puis dire particulierement, ie ne sçais quelle force inexpliquable et fatale, médiatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'aultre, qui foisoyent en notre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports; ie croys par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms : et à nostre première rencontre, qui feust par hasard en une grande feste et compaignie de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cogneus, si obligez entre nous, que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'aultre.

XX. AMYOT (XVIe SIÈCLE).

« Il estoit ia sur le soir quand il (*Coriolan*) y arriva (*à Antium*), et y eut plusieurs gens qui le rencontrerent par les rues, mais personne ne le recogneut. Ainsi s'en alla il droit à la maison de Tullus, là où de primsault il entra iusques au fouyer, et illec s'assiet sans dire mot à personne, aiant le uisage couuert et la teste affublee : de quoy ceulx de la maison furent bien esbahis, et neantmoins ne l'ozerent faire leuer : car encore qu'il se cachast, se recognoissoit on ne sçais quoy de dignité en sa contenance et en son silence, et s'en allerent dire à Tullus, qui souppoit, ceste estrange façon de faire. Tullus se leua incontinent de table, et s'en allant deuers luy, luy demanda qui il estoit, et quelle chose il demandoit. Alors Martius se debouscha, et apres auoir demouré un peu de temps sans respondre, luy dit : « Si tu ne me cognois point encore, Tullus, et ne crois point à me veoir, que ie sois celuy que ie suis, il est force que ie me decelle, et me descouure moy mesme. Je suis Caius Martius, qui ay fait et à toy en particulier, et à tous les Volsques en general, beaucoup de maulx, lesquelz ie ne puis nier pour le surnom de Coriolanus que i'en porte : car ie n'ay recueilly autre fruict, ny autre recompense de tant de trauaux que i'ay endurez, ny de tant de dangers ausquelz ie me suis exposé, que ce surnom, lequel tesmoigne la malueillance que uous deuez auoir encontre moy : il ne m'est demouré que cela seulement; tout le reste m'a esté osté par l'enuie et l'oultrage du peuple romain, et par la laschelé de la noblesse et des magistrats, qui m'ont abandonné, et m'ont souffert de chasser en exil, de maniere que i'ay esté contraint de recourir comme humble suppliant à ton fouyer, non ia pour sauver et asseurer ma uie, mais pour le desir que i'ay de me venger de ceulx qui m'ont ainsi chassé, ce que ie commence deia à faire, en mettant ma personne entre tes mains. Parquoy si tu as cueur de te ressentir iamais des dommages que t'ont fait tes ennemis, sers toi maintenant, ie te prie, de mes calamitez, et fais en sorte que mon adversité soit la commune prospérité de tous les Volsques, en t'asseurant que ie feray la guerre encore mieulx pour uous, que ie ne l'ay iusques ici faitte contre uous, d'aultant que mieulx la peuuent faire ceulx qui cognoissent les affaires des ennemis que ceulx qui n'y cognoissent rien. Mais si d'auenture tu te rends et es las de plus tenter la fortune, aussi suis-je quant à moy las de plus uiure, et ne seroit point sagement fait à toy, de sauuer la uie à un qui iadis t'estoit mortel ennemy, et qui maintenaut ne te sçaurait plus de rien profiter ne servir. » Tullus ayant ouy ces propos, en fut merveilleusement aise, et luy touchant en la main, luy dit : « Lieue toy, Martius, et aies bon courage : car tu nous apportes un grand bien en te donnant à nous : au moien de quoy tu dois esperer de plus grandes choses de la communaute des Volsques. » Si le festoya pour lors, et luy feit bonne chere : sans autrement parler d'affaires : mais aux jours ensuyvans puis apres, ilz commencerent à consulter entre eulx des moiens de faire la guerre.

(*Vie de Coriolan.*)

XXI. SATYRE MENIPPÉE (XVIe SIÈCLE).

Il faut confesser que nous sommes pris à ce coup, plus serfs et plus esclaves que les chrestiens en Turquie et les juifs en Avignon. Nous n'avons plus de volonté, ni de voix au chapitre. Nous n'avons plus rien de propre que nous puissions dire cela est mien : tout est à vous, Messieurs, qui nous tenez le pied sur la gorge et qui remplissez nos maisons de garnisons. Nos privileges et franchises anciennes sont à vau-l'eau ; notre hostel de ville que j'ai veu estre l'asseuré refuge du secours des roys en leurs urgentes affaires, est à la boucherie : nostre cour de parlement est nulle : nostre Sorbonne est au bourdel, et l'université devenue sauvage. Mais l'extrémité de nos miseres est, qu'entre tant de malheurs et de necessitez, il ne nous est pas permis de nous plaindre, ny demander secours : et faut qu'ayants la mort entre les dents, nous disions que nous nous portons bien, et que sommes

trop heureux d'estre malheureux pour si bonne cause. O Paris qui n'est plus Paris, mais une spelunque de bêtes farouches, une citadelle d'Espagnols, Wallons, et Néapolitains, un asyle et seure retraicte de voleurs, meurtriers et assassinateurs, ne veux tu jamais te ressentir de ta dignité et te souvenir qui tu as esté, au prix de ce que tu es, ne veux tu jamais te guarir de ceste frenesie qui pour un legitime et gratieux roy, t'a engendré cinquante roytelets et cinquante tyrans! Te voila aux fers, te voila en l'inquisition d'Espagne, plus intolerable mille fois, et plus dure à supporter aux esprits nez libres et francs, comme sont les François, que les plus cruelles morts, dont les Espagnols se sauroyent adviser. Tu n'as peu supporter une legeré augmentation de tailles et d'offices, et quelques nouveaux edicts qui ne t'importoyent nullement : et tu endures qu'on pille tes maisons, qu'on te rançonne jusqu'au sang, qu'on emprisonne tes sénateurs, qu'on chasse et bannisse tes bons citoyens et conseillers : qu'on pende, qu'on massacre tes principaux magistrats : tu le vois, et tu l'endures : tu ne l'endures pas seulement, mais tu l'approuves, et le loues, et n'oserois et ne sçaurois faire autrement. Tu n'as peu supporter ton roy si debonnaire, si facile, si familier, qui s'estoit rendu comme concitoyen et bourgeois de ta ville, qu'il a enrichie, qu'il a embellie de somptueux batiments, accreue de forts et superbes remparts, ornee de privileges et exemptions honorables : que dis-je ? peu supporter ? c'est bien pis ; tu l'as chassé de sa ville, de sa maison, de son lict : quoy chassé ? tu l'as poursuivy : quoy poursuivy? tu l'as assassiné : canonizé l'assassinateur, et faict des feux de joye de sa mort. Et tu vois maintenant combien ceste mort t'a prouffité : car elle est cause qu'un autre est monté à sa place, bien plus vigilant, bien plus laborieux, bien plus guerrier et qui sçaura bien te serrer de plus pres, comme tu as à ton dam deja experimenté.

XXII. MATHURIN REGNIER.

(XVIe-XVIIe SIÈCLE.)

Jadis un loup, dit-on, que la faim espoinçonne,
Sortant hors de son fort rencontre une lionne,
Rugissante à l'abort, et qui monstroit aux dents
L'insatiable faim qu'elle avait au-dedans.
Furieuse elle approche; et le loup qui l'advise
D'un langage flateur luy parle et la courtise :
Car ce fut de tout temps que, ployant sous l'effort,
Le petit cede au grand, et le foible au plus fort.
Luy, dis-je, qui craignoit, que, faute d'autre proye,
La beste l'attaquast, ses ruses il employe.
Mais enfin le hazard si bien le secourut,
Qu'un mulet gros et gras à leurs yeux apparut.
Ils cheminent dispos, croyant la table preste,
Et s'approchent tous deux assez près de la beste.
Le loup, qui la cognoist, malin et deffiant,
Luy regardant aux pieds, luy parloit en riant :
D'où es-tu? qui es-tu? quelle est ta nourriture,
Ta race, ta maison, ton maistre, ta nature?
Le mulet, estonné de ce nouveau discours,
De peur ingénieux, aux ruses eut recours;
Et, comme les Normands, sans luy respondre : Voire!
Compere, ce dit-il, je n'ay point de mémoire;
Et comme sans esprit ma grand'mere me vit :
Sans m'en dire autre chose, au pied me l'escrivit.

Lors, il leve la jambe au jaret ramassée,
Et d'un œil innocent il couvrait sa pensée,
Se tenant suspendu sur les pieds en avant.
Le loup qui l'apperçoit se leve de devant,
S'excusant de ne lire avecq' ceste parolle,

Que les loups de son temps n'alloient point
à l'escolle.
Quand la chaude lionne, à qui l'ardente
faim
Alloit précipitant la rage et le dessein,
S'approche, plus sçavante, en volonté de
lire.
Le mulet prend le temps, et du grand
coup qu'il tire
Luy enfonce la teste, et d'une autre façon,
Qu'elle ne sçavoit point, luy apprit sa
leçon.

XXIII. BALZAC (XVIIe SIÈCLE).

Vous dites vrai, Monsieur, on trouve partout de l'imposture. L'éclat ne présuppose pas toujours la solidité, et les paroles qui brillent le plus sont souvent celles qui pèsent le moins. Il y a une faiseuse de bouquets, et une tourneuse de période, je ne l'ose nommer éloquence, qui est toute peinte et toute dorée, qui semble toujours sortir d'une boëte, qui n'a soin que de s'ajuster, et ne songe qu'à faire la belle : qui par conséquent est plus propre pour les fêtes que pour les combats, et plaît d'avantage qu'elle ne sert; quoique néanmoins il y ait des fêtes dont elle déshonorerait la solennité et des personnes à qui elle ne donnerait point de plaisir.

Ne se soutenant que d'apparence, et n'étant animée que de couleur, elle agit principalement sur l'esprit du peuple, par ce que le peuple a tout son esprit dans les yeux et les oreilles. A faute de raison et d'autorité, elle use de charmes, et de flatterie. Elle est creuse et vide de choses essentielles, bien qu'elle soit claire et résonnante de tons agréables. Elle est au moins plus délicate que forte, et ayant sa puissance bornée, et ses coups d'ordinaire mesurés, ou elle ne porte pas plus loin que les sens, ou, pour le plus, elle ne touche que légèrement le dehors de l'âme.

Disons donc, Monsieur, que la vraie éloquence est bien différente de cette causeuse de places publiques, et son style bien éloigné du jargon ambitieux des sophistes grecs. Disons que c'est une éloquence d'affaires et de service, née au commandement et à la souveraineté; toute efficace et toute pleine de force. Disons qu'elle agit, s'il se peut, par la parole, plus qu'elle ne parle : qu'elle ne donne pas seulement à ses ouvrages un visage, de la grâce et de la beauté, comme Phidias, mais un cœur, de la vie et du mouvement, comme Dédale.

Ses paroles ne sont pas de simples bruits et de simples voix dont l'air est frappé, et qui se perdent, après avoir plu un petit moment. Ce ne sont pas des paroles fugitives et passagères, ainsi que le poëte les appelle ; elles durent et se conservent, après le son ; elles vivent dans les plus ingrates mémoires ; elles se font voye dans la plus secrète partie de l'homme; elles descéndent jusqu'au fond du cœur ; elles percent jusqu'au centre de l'âme; et se font mesler et remuer là-dedans avec les pensées et les autres mouvements intérieurs. Ce ne sont plus les paroles de celui qui parle ou qui escrit, ce sont les sentiments de ceux qui escoutent ou qui lisent. Ce sont des expressions, donnez moi congé de le dire, si contagieuses, si pénétrantes et si tenaces, qu'elles s'attachent inséparablement au sujet étranger qui les reçoit, et deviennent partie de l'ame d'autruy.

LITTÉRATURE

DE LA JEUNESSE ET DE L'AGE MUR

LES RÉVOLUTIONS DES EMPIRES RÉGLÉES PAR LA PROVIDENCE.

Quoiqu'il n'y ait rien de comparable à cette suite de la vraie église, que je vous ai représentée, monseigneur[1], la suite des empires, qu'il faut maintenant vous remettre devant les yeux, n'est guère moins profitable aux grands princes comme vous.

Premièrement, les empires ont pour la plupart une liaison nécessaire avec l'histoire du peuple de Dieu. Dieu s'est servi des Assyriens et des Babyloniens pour châtier ce peuple, des Perses pour le rétablir, d'Alexandre et de ses premiers successeurs pour le protéger, d'Antiochus l'illustre et de ses successeurs pour l'exercer, des Romains pour soutenir sa liberté contre les rois de Syrie, qui ne songeaient qu'à le détruire. Les Juifs ont duré jusques à Jésus-Christ sous la puissance des mêmes Romains. Quand ils l'ont méconnu et crucifié, ces mêmes Romains ont prêté leurs mains, sans y penser, à la vengeance divine, et ont exterminé ce peuple ingrat. Dieu, qui avait résolu de rassembler dans le même temps le peuple nouveau, de toutes les nations, a premièrement réuni les terres et les mers sous ce même empire. Le commerce de tant de peuples divers, autrefois étrangers les uns aux autres, et depuis réunis sous la domination romaine, a été un des plus puissants moyens dont la Providence se soit servie pour donner cours à l'Évan-

1. Bossuet s'adresse à son élève, le Dauphin, fils de Louis XIV.

gile. Si ce même empire romain a persécuté pendant trois cents ans ce peuple nouveau qui naissait de tous côtés dans son enceinte, cette persécution a confirmé l'Église chrétienne, et a fait éclater sa gloire avec sa foi et sa patience. Enfin l'empire romain a cédé, et ayant trouvé quelque chose de plus invincible que lui, il a reçu paisiblement dans son sein cette église à laquelle il avait fait une si longue et si cruelle guerre.

Quand le temps a été venu que la puissance romaine devait tomber, et que ce grand empire, qui s'était vainement promis l'éternité, devait subir la destinée de tous les autres, Rome, devenue la proie des barbares, a conservé par la religion son ancienne majesté. Les nations qui ont envahi l'empire romain y ont appris peu à peu la piété chrétienne, qui a adouci leur barbarie; et leurs rois, en se mettant chacun dans sa nation à la place des empereurs, n'ont trouvé aucun de leurs titres plus glorieux que celui de protecteurs de l'Église[1].

Mais il faut ici vous découvrir les secrets jugements de Dieu sur l'empire romain et sur Rome même : mystère que le Saint-Esprit a révélé à saint Jean, et que ce grand homme, apôtre, évangéliste et prophète, a expliqué dans l'Apocalypse.

Rome, qui avait vieilli dans le culte des idoles, avait une peine extrême à s'en défaire, même sous les empereurs chrétiens, et le sénat se faisait un honneur de défendre les dieux de Romulus, auxquels il attribuait les victoires de l'ancienne république. Les empereurs étaient fatigués des députations de ce grand corps, qui demandait le rétablissement de ses idoles, et qui croyait que corriger Rome de ses vieilles superstitions était faire injure au nom romain. Ainsi cette compagnie composée de ce que l'empire avait de plus grand, et une immense multitude de peuple où se trouvaient presque tous les plus puissants de Rome, ne pouvaient être retirées de leurs erreurs ni par la prédication de l'Évangile, ni par un visible accomplissement des anciennes prophéties, ni par la conversion presque de tout le reste de l'empire, ni enfin par celle des princes, dont tous les décrets autorisaient le christianisme. Au contraire, ils continuaient à charger d'opprobres l'église de Jésus-Christ, qu'ils accusaient encore, à l'exemple de leurs pères, de tous les malheurs de l'empire, toujours prêts à renouveler les

1. C'est ici, c'est dans tout ce morceau qu'il faut étudier le style périodique dans sa beauté la plus pure, sous ses formes les moins apprêtées.

anciennes persécutions s'ils n'eussent été réprimés par les empereurs.

Les choses étaient encore en cet état au quatrième siècle de l'Église, et cent ans après Constantin, quand Dieu enfin se ressouvint de tant de sanglants décrets du sénat contre les fidèles, et tout ensemble des cris furieux dont tout le peuple romain, avide de sang chrétien, avait si souvent fait retentir l'amphithéâtre : il livra donc aux barbares cette ville enivrée du sang des martyrs, comme parle saint Jean[1]. Dieu renouvela sur elle les terribles châtiments qu'il avait exercés sur Babylone : Rome même est appelée de ce nom. Cette nouvelle Babylone, imitatrice de l'ancienne, comme elle enflée de ses victoires, triomphante dans ses délices et dans ses richesses, souillée de ses idolâtries, et persécutrice du peuple de Dieu, tombe aussi comme elle d'une grande chute, et saint Jean chante sa ruine[2]. La gloire de ses conquêtes, qu'elle attribuait à ses dieux, lui est ôtée ; elle est en proie aux barbares, prise trois et quatre fois, pillée, saccagée, détruite. Le glaive des barbares ne pardonne qu'aux chrétiens. Une autre Rome toute chrétienne sort des cendres de la première, et c'est seulement après l'inondation des barbares que s'achève entièrement la victoire de Jésus-Christ sur les dieux romains, qu'on voit non seulement détruits, mais oubliés.

C'est ainsi que les empires du monde ont servi à la religion, et à la conservation du peuple de Dieu : c'est pourquoi le même Dieu qui a fait prédire à ses prophètes les divers états de son peuple, leur a fait prédire aussi la succession des empires. Vous avez vu les endroits où Nabuchodonosor a été marqué comme celui qui devait venir pour punir les peuples superbes, et surtout le peuple juif, ingrat envers son auteur. Vous avez entendu nommer Cyrus deux cents ans avant sa naissance[3], comme celui qui devait rétablir le peuple de Dieu et punir l'orgueil de Babylone. La ruine de Ninive n'a pas été prédite moins clairement. Daniel, dans ses admirables visions, a fait passer en un instant devant vos yeux l'empire de Babylone, celui des Mèdes et des Perses, celui d'Alexandre et de Cyrus. Les blasphèmes et les cruautés d'un Antiochus l'illustre y ont été prophétisés, aussi bien que les victoires miraculeuses du peuple de Dieu sur un si violent persécuteur. On y voit ces fameux empires tomber les uns après les autres ; et le nouvel empire que

1. Apoc. XVII, 6. — 2. Apoc. XVII, XVIII. — 3. Esa. XLIV, 28 ; XLV, 1.

Jésus-Christ devait établir y est marqué si expressément par ses propres caractères, qu'il n'y a pas moyen de le méconnaître. C'est l'empire des saints du Très-Haut, c'est l'empire du Fils de l'homme, empire qui doit subsister au milieu de la ruine de tous les autres, et auquel seul l'éternité est promise.

Les jugements de Dieu sur le plus grand de tous les empires de ce monde, c'est-à-dire sur l'empire romain, ne nous ont pas été cachés : vous le venez d'apprendre de la bouche de saint Jean. Rome a senti elle-même la main de Dieu, et a été comme les autres un exemple de sa justice....

Ainsi tous les grands empires que nous avons vus sur la terre ont concouru par divers moyens au bien de la religion et à la gloire de Dieu, comme Dieu même l'a déclaré par ses prophètes.....

Dieu ne déclare pas tous les jours ses volontés par ses prophètes touchant les rois et les monarchies qu'il élève ou qu'il détruit; mais l'ayant fait tant de fois dans ces grands empires dont nous venons de parler, il nous montre par ces exemples fameux ce qu'il fait dans tous les autres, et il apprend aux rois ces deux vérités fondamentales : premièrement, que c'est lui qui forme les royaumes pour les donner à qui il lui plaît; et secondement, qu'il sait les faire servir, dans les temps et dans l'ordre qu'il a résolus, aux desseins qu'il a sur son peuple.

Mais cette suite des empires, même à la considérer plus humainement, a de grandes utilités, principalement pour les princes, puisque l'arrogance, compagne ordinaire d'une condition si éminente, est si fortement rabattue par ce spectacle : car si les hommes apprennent à se modérer en voyant mourir les rois, combien plus seront-ils frappés en voyant mourir les royaumes mêmes! et où peut-on recevoir une plus belle leçon de la vanité des grandeurs humaines!

Ainsi quand vous voyez passer comme en un instant devant vos yeux, je ne dis pas les rois et les empereurs, mais ces grands empires qui ont fait trembler tout l'univers; quand vous voyez les Assyriens anciens et nouveaux, les Mèdes, les Perses, les Grecs, les Romains, se présenter devant vous successivement, et tomber, pour ainsi dire, les uns sur les autres; ce fracas épouvantable vous fait sentir qu'il n'y a rien de solide parmi les hommes, et que l'inconstance et l'agitation est le propre partage des choses humaines.

Mais, monseigneur, ce qui vous rendra ce spectacle plus utile et plus agréable, ce sera la réflexion que vous ferez non-seulement sur l'élévation et sur la chute des empires, mais encore sur les causes de leurs progrès et celles de leur décadence.

Car ce même Dieu qui a fait l'enchaînement de l'univers, et qui, tout-puissant par lui-même, a voulu, pour établir l'ordre, que les parties d'un si grand tout dépendissent les unes des autres, ce même Dieu a voulu aussi que le cours des choses humaines eût sa suite et ses proportions : je veux dire que les hommes et les nations ont eu des qualités proportionnées à l'élévation à laquelle ils étaient destinés, et qu'à la réserve de certains coups extraordinaires où Dieu voulait que sa main parût toute seule, il n'est point arrivé de grand changement qui n'ait eu ses causes dans les siècles précédents.

Et comme dans toutes les affaires il y a ce qui les prépare, ce qui détermine à les entreprendre, et ce qui les fait réussir, la vraie science de l'histoire est de remarquer dans chaque temps ces secrètes dispositions qui ont préparé les grands changements, et les conjonctures importantes qui les ont fait arriver.

En effet, il ne suffit pas de regarder seulement devant ses yeux, c'est-à-dire de considérer ces grands événements qui décident tout à coup de la fortune des empires : qui veut entendre à fond les choses humaines doit les reprendre de plus haut, et il lui faut observer les inclinations et les mœurs, ou, pour dire tout en un mot, le caractère, tant des peuples dominants en général, que des princes en particulier, et enfin de tous les hommes extraordinaires qui, par l'importance du personnage qu'ils ont eu à faire dans le monde, ont contribué en bien ou en mal au changement des états et à la fortune publique.

J'ai tâché, monseigneur, de vous préparer à ces importantes réflexions dans la première partie de ce discours : vous y aurez pu observer le génie des peuples, et celui des grands hommes qui les ont conduits. Les événements qui ont porté coup dans la suite ont été montrés, et afin de vous tenir attentif à l'enchaînement des grandes affaires du monde, que je voulais principalement vous faire entendre, j'ai omis beaucoup de faits particuliers, dont les suites n'ont pas été si considérables. Mais parce qu'en nous attachant à la suite nous avons passé trop vite sur beaucoup de choses pour pouvoir faire les réflexions qu'elles méritaient, vous devez maintenant vous y attacher avec une attention plus particulière, et

accoutumer votre esprit à chercher les effets dans leurs causes les plus éloignées.

Par là, monseigneur, vous apprendrez ce qu'il est si nécessaire que vous sachiez, qu'encore qu'à ne regarder que les rencontres particulières, la fortune semble seule décider de l'établissement et de la ruine des empires, à tout prendre il en arrive à peu près comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue.

En effet, dans ce jeu sanglant où les peuples ont disputé de l'empire ou de la puissance, qui a prévu de plus loin, qui s'est le plus appliqué, qui a duré le plus longtemps dans les grands travaux, et enfin qui a su le mieux ou pousser ou se ménager suivant la rencontre, à la fin a eu l'avantage, et a fait servir la fortune même à ses desseins.

Ainsi ne vous lassez point d'examiner les causes des grands changements, puisque rien ne servira jamais tant à votre instruction ; mais recherchez-les surtout dans la suite des empires, où la grandeur des événements les rend plus palpables.

BOSSUET.

DAVID ROI ET PROPHÈTE.

Le peuple de Dieu prend une forme plus auguste : la royauté est affermie dans la maison de David. Cette maison commence par deux rois de caractère différent, mais admirables tous deux : David, belliqueux et conquérant, subjugue les ennemis du peuple de Dieu, dont il fait craindre les armes par tout l'Orient ; et Salomon, renommé par sa sagesse au dedans et au dehors, rend ce peuple heureux par une paix profonde.

Mais la suite de la religion [1] nous demande ici quelques remarques particulières sur la vie de ces deux grands rois.

David régna d'abord sur Juda, puissant et victorieux, et ensuite il fut reconnu par tout Israël. Il prit sur les Jébusiens la forteresse de Sion, qui était la citadelle de Jérusalem. Maître de cette ville, il y établit par ordre de Dieu le siége de la royauté et celui de la religion. Sion fut sa demeure ; il bâtit autour, et la nomma la cité

1. C'est-à-dire l'histoire de la religion, l'enchaînement des faits qui ont amené l'accomplissement des desseins de Dieu sur son église.

de David[1]. Joab, fils de sa sœur, bâtit le reste de la ville, et Jérusalem prit une nouvelle forme. Ceux de Juda occupèrent tout le pays; et Benjamin, petit en nombre, y demeura mêlé avec eux.

L'arche d'alliance bâtie par Moïse, où Dieu reposait sur les chérubins, et où les deux tables du décalogue étaient gardées, n'avait point de place fixe. David la mena en triomphe[2] dans Sion, qu'il avait conquise par le tout-puissant secours de Dieu, afin que Dieu régnât dans Sion, et qu'il y fût reconnu comme le protecteur de David, de Jérusalem et de tout le royaume. Mais le tabernacle où le peuple avait servi Dieu dans le désert était encore à Gabaon, et c'était là que s'offraient les sacrifices sur l'autel que Moïse avait élevé[3]. Ce n'était qu'en attendant qu'il y eût un temple où l'autel fût réuni avec l'arche, et où se fît tout le service.

Quand David eut défait tous ses ennemis, et qu'il eut poussé les conquêtes du peuple de Dieu jusqu'à l'Euphrate, paisible et victorieux, il tourna toutes ses pensées à l'établissement du culte divin; et sur la même montagne où Abraham, prêt à immoler son fils unique, fut retenu par la main d'un ange, il désigna par ordre de Dieu le lieu du temple. Il en fit tous les dessins; il en amassa les riches et précieux matériaux; il y destina les dépouilles des peuples et des rois vaincus.

Mais ce temple, qui devait être disposé par le conquérant, devait être construit par le pacifique. Salomon le bâtit sur le modèle du tabernacle. L'autel des holocaustes, l'autel des parfums, le chandelier d'or, les tables des pains de proposition, tout le reste des meubles sacrés du temple, fut pris sur des pièces semblables que Moïse avait fait faire dans le désert[4]: Salomon n'y ajouta que la magnificence et la grandeur. L'arche que l'homme de Dieu avait construite fut posée dans le saint des saints, lieu inaccessible, symbole de l'impénétrable majesté de Dieu, et du ciel interdit aux hommes jusqu'à ce que Jésus-Christ leur en eût ouvert l'entrée par son sang. Au jour de la dédicace du temple, Dieu y parut dans sa majesté. Il choisit ce lieu pour y établir son nom et son culte. Il y eut défense de sacrifier ailleurs: l'unité de Dieu fut démontrée par l'unité de son temple. Jérusalem devint une cité sainte, image de l'Eglise, où Dieu devait habiter comme dans son véritable temple, et du ciel, où il nous rendra éternellement heureux par la manifestation de sa gloire.

1. 2 Sam. V, 6, 7, 8, 9. — 2. 2 Sam. VI, 12. — 3. 1 Chron. XVI, 39; XXI, 29. — 4. 1 Rois VI, VII, VIII.

Après que Salomon eut bâti le temple, il bâtit encore le palais des rois, dont l'architecture était digne d'un si grand prince[1]. Sa maison de plaisance, qu'on appela le bois du Liban, était également superbe et délicieuse. Le palais qu'il éleva pour la reine fut une nouvelle décoration à Jérusalem. Tout était grand dans ces édifices : les salles, les vestibules, les galeries, les promenoirs, le trône du roi, et le tribunal où il rendait la justice. Le cèdre fut le seul bois qu'il employa dans ces ouvrages ; tout y reluisait d'or et de pierreries. Les citoyens et les étrangers admiraient la majesté des rois d'Israël. Le reste répondait à cette magnificence ; les villes, les arsenaux, les chevaux, les chariots, la garde du prince. Le commerce, la navigation et le bon ordre, avec une paix profonde, avaient rendu Jérusalem la plus riche ville de l'Orient[2]. Le royaume était tranquille et abondant. Tout y représentait la gloire céleste : dans les combats de David, on voyait les travaux par lesquels il la fallait mériter, et on voyait dans le règne de Salomon combien la jouissance en était paisible.

Au reste, l'élévation de ces deux grands rois et de la famille royale fut l'effet d'une élection particulière. David célèbre lui-même la merveille de cette élection par ces paroles : « Dieu a choisi les princes » dans la tribu de Juda ; dans la maison de Juda, il a choisi la » maison de mon père ; parmi les enfants de mon père, il lui a plu » de m'élire roi sur tout son peuple d'Israël ; et parmi mes enfants » (car le Seigneur m'en a donné plusieurs) il a choisi Salomon pour » être assis sur le trône du Seigneur et régner sur Israël[3]. »

Cette élection divine avait un objet plus haut que celui qui paraît d'abord. Ce Messie, tant de fois promis comme le fils d'Abraham, devait aussi être le fils de David et de tous les rois de Juda. Ce fut en vue du Messie et de son règne éternel que Dieu promit à David que son trône subsisterait éternellement. Salomon, choisi pour lui succéder, était destiné à représenter la personne du Messie ; c'est pourquoi Dieu dit de lui : « Je serai son père, et il sera mon fils[4], » chose qu'il n'a jamais dite avec cette force d'aucun roi ni d'aucun homme.

Aussi, du temps de David et sous les rois ses enfants, le mystère du Messie se déclare-t-il plus que jamais par des prophéties magnifiques et plus claires que le soleil.

David l'a vu de loin, et l'a chanté dans ses psaumes avec une

1. 1 Rois VII, X. — 2. 1 Rois X. — 3. 1 Chron. XXVIII, 4, 5. — 4. 2 Sam. VII, 14.

magnificence que rien n'égalera jamais. Souvent il ne pensait qu'à célébrer la gloire de Salomon son fils ; et tout d'un coup, ravi hors de lui-même et transporté bien loin au delà, il a vu celui qui est plus que Salomon en gloire aussi bien qu'en sagesse[1]. Le Messie lui a paru[2] assis sur un trône plus durable que le soleil et que la lune. Il a vu à ses pieds toutes les nations vaincues, et ensemble[3] bénies en lui, conformément à la promesse faite à Abraham. Il a élevé sa vue plus haut encore ; il l'a vu dans les lumières des saints et devant l'aurore, sortant éternellement du sein de son père, pontife éternel et sans successeur, ne succédant aussi à personne, créé extraordinairement, non selon l'ordre d'Aaron[4], mais selon l'ordre de Melchisédech[5], ordre nouveau que la loi ne connaissait pas. Il l'a vu assis à la droite de Dieu, regardant du plus haut des cieux ses ennemis abattus. Il est étonné d'un si grand spectacle, et, ravi de la gloire de son fils, il l'appelle son Seigneur[6].

Il l'a vu Dieu, que Dieu avait oint pour le faire régner sur toute la terre par sa douceur, par sa vérité et par sa justice[7]. Il a assisté en esprit au conseil de Dieu, et a ouï de la propre bouche du Père éternel cette parole qu'il adresse à son Fils unique : Je t'ai engendré aujourd'hui[8], à laquelle Dieu joint la promesse d'un empire perpétuel, qui s'étendra sur tous les gentils et n'aura point d'autres bornes que celles du monde. Les peuples frémissent en vain ; les rois et les princes font des complots inutiles[9]. Le Seigneur se rit du haut des cieux de leurs projets insensés, et établit malgré eux l'empire de son Christ ; il l'établit sur eux-mêmes, et il faut qu'ils soient les premiers sujets de ce Christ dont ils voulaient secouer le joug.

Et encore que le règne de ce grand Messie soit souvent prédit dans les Ecritures sous des idées[10] magnifiques, Dieu n'a point caché à David les ignominies de ce béni[11] fruit de ses entrailles. Cette instruction était nécessaire au peuple de Dieu. Si ce peuple encore infirme avait besoin d'être attiré par des promesses temporelles, il ne fallait pourtant pas lui laisser regarder les grandeurs humaines comme sa souveraine félicité et comme son unique récompense ; c'est pourquoi Dieu montre de loin ce Messie tant promis et tant désiré, le modèle de la perfection et l'objet de ses complaisances, abîmé

1. Math. VI, 29. — 2. Ps. LXXII, 5, 11, 17. — 3. Archaïsme : *à la fois, en même temps*. — 4. Hébr. VII, 17. — 5. Gen. XIV, 18. — 6. Ps. CX. — 7. Ps. XLV. — 8. Ps. II, 7, 8. — 9. Ps. II, 1, 2, 4, 9, 10.

10. Images, représentations, aspects.

11. Aujourd'hui, le participe passé employé comme adjectif ne peut précéder le substantif.

dans la douleur. La croix paraît à David comme le trône véritable de ce nouveau roi. Il voit ses mains et ses pieds percés [1], tous ses os marqués sur sa peau par tout le poids de son corps violemment suspendu, ses habits partagés, sa robe jetée au sort, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, ses ennemis frémissant autour de lui et s'assouvissant de son sang [2]. Mais il voit en même temps les glorieuses suites de ses humiliations : tous les peuples de la terre se ressouvenir de leur Dieu oublié depuis tant de siècles ; les pauvres venir les premiers à la table du Messie, et ensuite les riches et les puissants ; tous l'adorer et le bénir ; lui, présidant dans la grande et nombreuse église [3], c'est-à-dire dans l'assemblée des nations converties, et y annonçant à ses frères le nom de Dieu et ses vérités éternelles.

David, qui a vu ces choses, a reconnu en les voyant que le royaume de son fils n'était pas de ce monde. Il ne s'en étonne pas, car il sait que le monde passe ; et un prince toujours si humble sur le trône voyait bien qu'un trône n'était pas un bien où se dussent terminer ses espérances.

Les autres prophètes n'ont pas moins vu le mystère du Messie : il n'y a rien de grand et de glorieux qu'ils n'aient dit de son règne. L'un voit Bethléhem, la plus petite ville de Juda, illustrée par sa naissance ; et en même temps, élevé plus haut, il voit une autre naissance par laquelle il sort de toute éternité [4] du sein de son père : l'autre voit la virginité de sa mère [5] ; un Emmanuel, un Dieu avec nous, sortir de ce sein virginal, et un enfant admirable qu'il appelle Dieu. Celui-ci le voit entrer dans son temple [6] ; cet autre le voit glorieux dans son tombeau où la mort a été vaincue [7]. En publiant ses magnificences, ils ne taisent pas ses opprobres. Ils l'ont vu vendu à son peuple ; ils ont su le nombre et l'emploi des trente pièces d'argent dont il a été acheté [8]. En même temps qu'ils l'ont vu grand et élevé, ils l'ont vu méprisé et méconnaissable au milieu des hommes ; l'étonnement du monde, autant par sa bassesse que par sa grandeur ; le dernier des hommes ; l'homme de douleurs chargé de tous nos péchés ; bienfaisant, et méconnu ; défiguré par ses plaies, et par là guérissant les nôtres : traité comme un criminel, mené au supplice avec des méchants, et se livrant, comme un agneau innocent, pai-

1. Ps. XXII, 17, 18, 19. — 2. Ps. XXII.

3. Lisez plutôt *assemblée*. Ce mot générique et abstrait est le seul qui convienne ici ; celui d'*église*, plus spécial et en quelque sorte plus contingent, a été plus tard fourni par l'histoire.

4. Mich. V, 2. — 5. Esa. VII, 14 ; IX, 6. — 6. Mal. III, 1. — 7. Esa. XI, 10 ; LIII, 9. — 8. Zach. XI, 12, 13.

siblement à la mort; une longue postérité naître de lui par ce moyen et la vengeance déployée sur son peuple incrédule [1]. Afin que rien ne manquât à la prophétie, ils ont compté les années jusqu'à sa venue [2]; et à moins que de s'aveugler, il n'y a plus moyen de le méconnaître.

Non-seulement les prophètes voyaient Jésus-Christ, mais encore ils en étaient la figure, et représentaient ses mystères, principalement celui de la croix. Presque tous, ils ont souffert persécution pour la justice, et nous ont figuré dans leurs souffrances l'innocence et la vérité persécutées en notre Seigneur. On voit Elie et Elisée toujours menacés. Combien de fois Isaïe a-t-il été la risée du peuple et des rois, qui à la fin, comme porte la tradition constante des Juifs, l'ont immolé à leur fureur ! Zacharie, fils de Joïada, est lapidé; Ezéchiel paraît toujours dans l'affliction; les maux de Jérémie sont continuels et inexplicables; Daniel se voit deux fois au milieu des lions : tous ont été contredits et maltraités; et tous nous ont fait voir par leur exemple que, si l'infirmité de l'ancien peuple demandait en général d'être soutenue par des bénédictions temporelles, néanmoins les forts d'Israël, et les hommes d'une sainteté extraordinaire, étaient nourris dès lors du pain d'affliction, et buvaient par avance, pour se sanctifier, dans le calice préparé au fils de Dieu : calice d'autant plus rempli d'amertume, que la personne de Jésus-Christ était plus sainte.

Mais ce que les prophètes ont vu le plus clairement, et ce qu'ils ont aussi déclaré dans les termes les plus magnifiques, c'est la bénédiction répandue sur les gentils par le Messie. Ce rejeton de Jessé et de David a paru au saint prophète Isaïe comme un signe donné de Dieu aux peuples et aux gentils afin qu'ils l'invoquent [3]. L'homme de douleur, dont les plaies devaient faire notre guérison, était choisi pour laver les gentils par une sainte aspersion [4], qu'on reconnaît dans son sang et dans le baptême. Les rois, saisis de respect en sa présence, n'osent ouvrir la bouche devant lui. Ceux qui n'ont jamais ouï parler de lui le voient, et ceux à qui il était inconnu sont appelés pour le contempler. C'est le témoin donné aux peuples; c'est le chef et le précepteur des gentils [5]. Sous lui un peuple inconnu se joindra au peuple de Dieu, et les gentils y accourront de tous côtés. C'est le Juste de Sion, qui s'élèvera comme une lumière: c'est son Sau-

1. Esa. LII, 13; LIII. — 2. Dan. IX. — 3. Esa. XI, 10. — 4. Esa. LII, 13, 14, 15; LIII. — 5. Esa. LV, 4, 5.

veur, qui sera allumé comme un flambeau. Les gentils verront ce Juste, et tous les rois connaîtront cet homme tant célébré dans les prophéties de Sion [1].

Le voici mieux décrit encore, et avec un caractère particulier : Un homme d'une douceur admirable, singulièrement choisi de Dieu, et l'objet de ses complaisances, déclare aux gentils leur jugement [2]. Les îles attendent sa loi (c'est ainsi que les Hébreux appellent l'Europe et les pays éloignés). Il ne fera aucun bruit ; à peine l'entendra-t-on, tant il sera doux et paisible. Il ne foulera pas aux pieds un roseau brisé, ni n'éteindra un reste fumant de toile brûlée. Loin d'accabler les infirmes et les pécheurs, sa voix charitable les appellera, et sa main bienfaisante sera leur soutien. Il ouvrira les yeux des aveugles, et tirera les captifs de leur prison. Sa puissance ne sera pas moindre que sa bonté. Son caractère essentiel est de joindre ensemble la douceur avec l'efficace [3] : c'est pourquoi cette voix si douce passera en un moment d'une extrémité du monde à l'autre ; et sans causer aucune sédition parmi les hommes, elle excitera toute la terre. Il n'est ni rebutant ni impétueux, et celui que l'on connaissait à peine quand il était dans la Judée, ne sera pas seulement le fondement de l'alliance du peuple, mais encore la lumière de tous les gentils. Sous son règne admirable, les Assyriens et les Egyptiens ne seront plus avec les Israélites qu'un même peuple de Dieu. Tout devient Israël, tout devient saint. Jérusalem n'est plus une ville particulière : c'est l'image d'une nouvelle société où tous les peuples se rassemblent ; l'Europe, l'Afrique et l'Asie, reçoivent des prédicateurs dans lesquels Dieu a mis son signe afin qu'ils découvrent sa gloire aux gentils. Les élus, jusqu'alors appelés du nom d'Israël, auront un autre nom où sera marqué l'accomplissement des promesses, et un amen bienheureux. Les prêtres et les lévites, qui jusqu'alors sortaient d'Aaron sortiront dorénavant du milieu de la gentilité [4]. Un nouveau sacrifice plus pur et plus agréable que les anciens sera substitué à leur place, et on saura pourquoi David avait célébré un pontife d'un nouvel ordre. Le Juste descendra du ciel comme une rosée, la terre produira son germe, et ce sera le Sauveur, avec lequel on verra naître la justice. Le ciel et la terre s'uniront pour produire,

1. Esa. LXII, 1, 2. — 2. Esa. XLII, XLIX.

3. Efficace (style religieux) pour *efficacité*; du reste il se dit des choses, et *énergie* des personnes.

4. Esa. XIX, 24, 25 ; LX, 1, 2, 3, 4, 11 ; LXII, 1, 2, 11 ; LXV, 1, 2, 15, 16 ; LXVI, 19, 20, 21.

comme par un commun enfantement, celui qui sera tout ensemble céleste et terrestre. De nouvelles idées de vertu paraîtront au monde dans ses exemples et dans sa doctrine, et la grâce qu'il répandra les imprimera dans les cœurs. Tout change par sa venue, et Dieu jure par lui-même que tout genou fléchira devant lui, et que toute langue reconnaîtra sa souveraine puissance[1].

Voilà une partie des merveilles que Dieu a montrées aux prophètes sous les rois enfants de David, et à David avant tous les autres. Tous ont écrit par avance l'histoire du Fils de Dieu, qui devait aussi être fait le fils d'Abraham et de David. C'est ainsi que tout est suivi dans l'ordre des conseils divins : ce Messie montré de loin comme le fils d'Abraham, est encore montré de plus près comme le fils de David ; un empire éternel lui est promis ; la connaissance de Dieu répandue par tout l'univers est marquée comme le signe certain et comme le fruit de sa venue ; la conversion des gentils, et la bénédiction de tous les peuples du monde promise depuis si longtemps à Abraham, à Isaac et à Jacob, est de nouveau confirmée, et tout le peuple de Dieu vit dans cette attente.

BOSSUET.

(Discours sur l'histoire universelle, IIe partie.)



DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE.

QUELQUES jours après que Sylla se fût démis de la dictature, j'appris que la réputation que j'avais parmi les philosophes lui faisait souhaiter de me voir. Il était à sa maison de Tibur, où il jouissait des premiers moments tranquilles de sa vie. Je ne sentis point devant lui le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes, et, dès que nous fûmes seuls : Sylla, lui dis-je, vous vous êtes donc mis vous-même dans cet état de médiocrité qui afflige presque tous les humains : vous avez renoncé à cet empire naturel que votre gloire et vos vertus[2] vous donnaient sur tous les hommes ! la fortune semble être gênée de ne plus vous élever aux honneurs.

1. Ps. CX ; Esa. XLV, 8, 23, 24.

2. Les *vertus* de Sylla ! Mais il faut se rappeler que *vertu* a longtemps servi à désigner toute faculté éminente, toute puissance de l'âme ou de l'esprit. La Bruyère, célébrant au sein de l'Académie française le génie de Bossuet, s'écrie : « Nommez, messieurs, une *vertu* qui ne soit pas la sienne ! »

— Eucrate, me dit-il, si je ne suis plus en spectacle à l'univers, c'est la faute des choses humaines, qui ont des bornes, et non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma destinée dès que je n'ai plus eu à faire de grandes choses. Je n'étais point fait pour gouverner tranquillement un peuple esclave. J'aime à remporter des victoires, à fonder ou détruire des états, à faire des ligues, à punir un usurpateur; mais pour ces minces détails de gouvernement où les génies médiocres ont tant d'avantages, cette lente exécution des lois, cette discipline d'une milice tranquille, mon âme ne saurait s'en occuper.

— Il est singulier, lui dis-je, que vous ayez porté tant de délicatesse dans l'ambition : nous avons bien vu *de* grands hommes peu touchés du vain éclat et de la pompe qui entourent ceux qui gouvernent; mais il y en a bien peu qui n'aient été sensibles au plaisir de gouverner, et de faire rendre à leurs fantaisies le respect qui n'est dû qu'aux lois.

— Et moi, me dit-il, Eucrate, je n'ai jamais été si peu content que lorsque je me suis vu maître absolu dans Rome, que j'ai regardé autour de moi, et que je n'ai trouvé ni rivaux ni ennemis.

J'ai cru qu'on dirait quelque jour que je n'avais châtié que des esclaves. Veux-tu, me suis-je dit, que dans ta patrie il n'y ait plus d'hommes qui puissent être touchés de ta gloire? et, puisque tu établis la tyrannie, ne vois-tu pas bien qu'il n'y aura point après toi de prince que la flatterie ne t'égale et ne pare de ton nom, de tes titres, et de tes vertus même?

— Seigneur, vous changez toutes mes idées. De la façon dont je vous voyais agir, je croyais que vous aviez de l'ambition, mais aucun amour pour la gloire; je voyais bien que votre âme était haute, mais je ne soupçonnais pas qu'elle fût grande : tout, dans votre vie, semblait me montrer un homme dévoré du désir de commander, et qui, plein de funestes passions, se chargeait avec plaisir de la honte, des remords, et de la bassesse même, attachés à la tyrannie. Car enfin, vous avez tout sacrifié à votre puissance; vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains; vous avez exercé sans pitié les fonctions de la plus terrible magistrature qui fût jamais. Le sénat ne vit qu'en tremblant un défenseur si impitoyable. Quelqu'un vous dit : Sylla, jusqu'à quand répandras-tu le sang romain? veux-tu ne commander qu'à des murailles? Pour lors [1] vous publiâtes ces tables qui décidèrent de la vie et de la mort de chaque citoyen.

1. Montesquieu emploie souvent *pour lors* dans le sens de *alors*. Le mot *pour lors* signifie *pour ce qui regarde le moment en question*. On ne s'en sert plus guère.

— Et c'est tout le sang que j'ai versé qui m'a mis en état de faire la plus grande de toutes mes actions. Si j'avais gouverné les Romains avec douceur, quelle merveille que l'ennui, que le dégoût, qu'un caprice, m'eussent fait quitter le gouvernement? Mais je me suis démis de la dictature dans le temps qu'il n'y avait pas un seul homme dans l'univers qui ne crût que la dictature était mon seul asile; j'ai paru devant les Romains, citoyen au milieu de mes concitoyens, et j'ai osé leur dire : je suis prêt à rendre compte de tout le sang que j'ai versé pour la république; je répondrai à tous ceux qui viendront me demander leur père, leur fils ou leur frère. Tous les Romains se sont tus devant moi.

— Cette belle action dont vous me parlez me paraît bien imprudente. Il est vrai que vous avez eu pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains; mais comment osâtes-vous leur parler de vous justifier, et prendre pour juges des gens qui vous devaient tant de vengeances?

Quand toutes vos actions n'auraient été que sévères pendant que vous étiez le maître, elles devenaient des crimes affreux dès que vous ne l'étiez plus.

— Vous appelez des crimes, me dit-il, ce qui a fait le salut de la république. Vouliez-vous que je visse tranquillement des sénateurs trahir le sénat pour ce peuple qui, s'imaginant que la liberté doit être aussi extrême que le peut être l'esclavage, cherchait à abolir la magistrature même?

Le peuple, gêné par les lois et par la gravité du sénat, a toujours travaillé à renverser l'un et l'autre; mais celui qui est assez ambitieux pour le servir contre le sénat et les lois, le fut toujours assez pour devenir son maître. C'est ainsi que nous avons vu finir tant de républiques dans la Grèce et dans l'Italie.

Pour prévenir un pareil malheur, le sénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce peuple indocile. Il a été forcé, malgré lui, à ravager la terre et à soumettre tant de nations dont l'obéissance nous pèse. A présent que l'univers n'a plus d'ennemis à nous donner, quel serait le destin de la république? et sans moi, le sénat aurait-il pu empêcher que le peuple, dans sa fureur aveugle pour la liberté, ne se livrât lui-même à Marius, ou au premier tyran qui lui aurait fait espérer l'indépendance?

Les dieux, qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté presque autant de malheurs qu'à la servitude; mais, quel que doive être le prix de cette noble liberté, il faut bien le payer aux dieux.

La mer engloutit les vaisseaux, elle submerge des pays entiers, et elle est pourtant utile aux humains.

La postérité jugera ce que Rome n'a pas encore osé examiner : elle trouvera peut-être que je n'ai pas assez versé de sang et que tous les partisans de Marius n'ont pas été proscrits.

— Il faut que je l'avoue, Sylla, vous m'étonnez. Quoi ! c'est pour le bien de votre patrie que vous avez versé tant de sang ! et vous avez eu de l'attachement pour elle !

— Eucrate, me dit-il, je n'eus jamais cet amour dominant pour la patrie dont nous trouvons tant d'exemples dans les premiers temps de la république, et j'aime autant Coriolan, qui porte la flamme et le fer jusqu'aux murailles de sa ville ingrate, qui fait repentir chaque citoyen de l'affront que lui a fait chaque citoyen, que celui qui chassa les Gaulois du Capitole. Je ne me suis jamais piqué d'être l'esclave ni l'idolâtre de la société de mes pareils, et cet amour tant vanté est une passion trop populaire pour être compatible avec la hauteur de mon âme. Je me suis uniquement conduit par mes réflexions, et surtout par le mépris que j'ai eu pour les hommes. On peut juger, par la manière dont j'ai traité le seul grand peuple de l'univers, de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

J'ai cru qu'étant sur la terre il fallait que j'y fusse libre. Si j'étais né chez les barbares, j'aurais moins cherché à usurper le trône pour commander que pour ne pas obéir. Né dans une république, j'ai obtenu la gloire des conquérants en ne cherchant que celle des hommes libres.

Lorsque avec mes soldats je suis entré dans Rome, je ne respirais ni la fureur ni la vengeance. J'ai jugé sans haine, mais aussi sans pitié, les Romains étonnés. Vous étiez libres, ai-je dit, et vous voulez vivre esclaves ! non, mais mourez, et vous aurez l'avantage de mourir citoyens d'une ville libre.

J'ai cru qu'ôter la liberté dans une ville dont j'étais citoyen était le plus grand crime. J'ai puni ce crime-là, et je ne me suis point embarrassé si je serais le bon ou le mauvais génie de la république. Cependant le gouvernement de nos pères a été rétabli ; le peuple a expié tous les affronts qu'il avait faits aux nobles : la crainte a suspendu les jalousies, et Rome n'a jamais été si tranquille.

Vous voilà instruit de ce qui m'a déterminé à toutes les sanglantes tragédies que vous avez vues. Si j'avais vécu dans ces jours heureux de la république où les citoyens, tranquilles dans leurs maisons, y rendaient aux dieux une âme libre, vous m'auriez vu

passer ma vie dans cette retraite, que je n'ai obtenue que par tant de sang et de sueur.

— Seigneur, lui dis-je, il est heureux que le ciel ait épargné au genre humain *le* nombre *des* hommes tels que vous. Nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes; pour qu'un homme soit au-dessus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres.

Vous avez regardé l'ambition des héros comme une passion commune, et vous n'avez fait cas que de l'ambition qui raisonne; le désir insatiable de dominer, que vous avez trouvé dans le cœur de quelques citoyens, vous a fait prendre la résolution d'être un homme extraordinaire : l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible et cruel. Qui dirait qu'un héroïsme de principe eût[1] été plus funeste qu'un héroïsme d'impétuosité? Mais si, pour vous empêcher d'être esclave, il vous a fallu usurper la dictature, comment avez-vous osé la rendre? Le peuple romain, dites-vous, vous a vu désarmé, et n'a point attenté *sur* votre vie. C'est un danger auquel vous avez échappé; un plus grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jouir de votre modération, et vous confondre dans la foule d'un peuple soumis.

— J'ai un nom, me dit-il, et il me suffit pour ma sûreté et celle du peuple romain. Ce nom arrête toutes les entreprises, et il n'y a point d'ambition qui n'en soit épouvantée. Sylla respire, et son génie est plus puissant que celui de tous les Romains. Sylla a autour de lui Chéronée, Orchomène et Signion[2]. Sylla a donné à chaque famille de Rome un exemple domestique et terrible : chaque Romain m'aura toujours devant les yeux, et, dans ses songes mêmes, je lui apparaîtrai couvert de sang; il croira voir les funestes tables et lire son nom à la tête des proscrits. On murmure en secret contre mes lois; mais elles ne seront pas effacées par des flots même de sang romain. Ne suis-je pas au milieu de Rome? Vous trouverez encore chez moi le javelot que j'avais à Orchomène, et le bouclier que je portai sur les murailles d'Athènes. Parce que je n'ai point

1. Plus régulièrement : *ait été* ou *a été*.

2. Dans la guerre contre Mithridate, Sylla battit Archélaüs, lieutenant de ce prince à *Chéronée* en Béotie; de 120 000 hommes, à peine plus de 10 000 échappèrent au glaive des Romains. A *Orchomène*, où Archelaüs et Sylla se trouvèrent de nouveau en présence, la victoire, plus longtemps disputée, resta au général de Rome, qui déploya dans cette rencontre tous les genres de courage. *Signia* ou *Signion* est le nom d'une ville d'Italie près de laquelle Marius, abandonné d'une partie des siens, fut entièrement défait par Sylla, l'an de Rome 671.

de licteurs, en suis-je moins Sylla? j'ai pour moi le sénat avec la justice et les lois; le sénat a pour lui mon génie, ma fortune et ma gloire.

— J'avoue, lui dis-je, que, quand on a une fois fait trembler quelqu'un, on conserve presque toujours quelque chose de l'avantage qu'on a pris.

— Sans doute, me dit-il. J'ai étonné les hommes, et c'est beaucoup. Repassez dans votre mémoire l'histoire de ma vie : vous verrez que j'ai tout tiré de ce principe, et qu'il a été l'âme de toutes mes actions. Ressouvenez-vous de mes démêlés avec Marius : je fus indigné de voir un homme sans nom, fier de la bassesse de sa naissance, entreprendre de ramener les premières familles de Rome dans la foule du peuple; et dans cette situation, je portais tout le poids d'une grande âme. J'étais jeune, et je me résolus de[1] me mettre en état de demander compte à Marius de ses mépris. Pour cela je l'attaquai avec ses propres armes, c'est-à-dire par des victoires contre les ennemis de la république.

Lorsque, par le caprice du sort, je fus obligé de sortir de Rome, je me conduisis de même : j'allai faire la guerre à Mithridate; et je crus détruire Marius à force de vaincre l'ennemi de Marius. Pendant que je laissais ce Romain jouir de son pouvoir sur la populace, je multipliais ses mortifications, et je le forçais tous les jours d'aller au Capitole rendre grâces aux dieux des succès dont je le désespérais. Je lui faisais une guerre de réputation, plus cruelle cent fois que celle que mes légions faisaient au roi barbare; il ne sortait pas un seul mot de ma bouche qui ne marquât mon audace, et mes moindres actions, toujours superbes, étaient pour Marius de funestes présages. Enfin Mithridate demanda la paix; les conditions étaient raisonnables; et si Rome eût été tranquille, ou si ma fortune n'avait pas été chancelante, je les aurais acceptées. Mais le mauvais état de mes affaires m'obligea de les rendre plus dures : j'exigeai qu'il détuisît sa flotte, et qu'il rendît aux rois ses voisins tous les états dont il les avait dépouillés. Je te laisse, lui dis-je, le royaume de tes pères, à toi qui devrais me remercier de ce que je te laisse la main avec laquelle tu as signé l'ordre de faire mourir en un jour cent mille Romains. Mithridate resta immobile; et Marius, au milieu de Rome, en trembla.

1. Aujourd'hui, pour s'exprimer correctement, il faudrait dire : *je résolus de*. Le pronominal *se résoudre* est toujours suivi de *à*, et signifie : prendre une résolution qui coûte un effort, qui suppose un sacrifice. *Résoudre de* n'a pas cette idée accessoire.

Cette même audace qui m'a si bien servi contre Mithridate, contre Marius, contre son fils, contre Thélésinus, contre le peuple qui a soutenu toute ma dictature, a aussi défendu ma vie le jour que je l'ai quittée, et ce jour assure ma liberté pour jamais.

— Seigneur, lui dis-je, Marius raisonnait comme vous, lorsque, couvert du sang de ses ennemis et de celui des Romains, il montrait cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus et de plus grands excès; mais, en prenant la dictature, vous avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi, et non pas celui d'une modération qu'on ne fera qu'admirer.

Quand les dieux ont souffert que Sylla se soit impunément fait[1] dictateur dans Rome, ils y ont proscrit la liberté pour jamais. Il faudrait qu'ils fissent trop de miracles pour arracher à présent du cœur de tous les capitaines romains l'ambition de régner. Vous leur avez appris qu'il y avait[2] une voie bien plus sûre pour aller à la tyrannie et la garder sans péril. Vous avez divulgué ce fatal secret, et ôté ce qui fait seul les bons citoyens d'une république trop riche et trop grande, le désespoir de pouvoir l'opprimer.

Il changea de visage, et se tut un moment. Je ne crains, me dit-il avec émotion, qu'un homme dans lequel je crois voir plusieurs Marius. Le hasard, ou bien un destin plus fort, me l'a fait épargner. Je le regarde sans cesse, j'étudie son âme : il y cache des desseins profonds. Mais, s'il ose jamais former celui de commander à des hommes que j'ai faits mes égaux, je jure par les dieux que je punirai son insolence.

MONTESQUIEU.

1. Il y a dans les écrivains du XVII[e] siècle, auxquels Montesquieu se rattache par quelques formes de diction, plusieurs exemples de cette *attraction* qui force le verbe de la proposition subordonnée à revêtir un *temps* ou un mode correspondant ou même identique à celui du verbe dont il dépend. Cette forme, que nous avons conservée pour certains cas (ainsi lorsque, après un verbe au temps passé, nous changeons le présent en imparfait et le futur en conditionnel), était admise autrefois dans des cas où nous ne l'admettons plus. Nous dirions aujourd'hui : *que Sylla se fît impunément*. On lit dans *Gil Blas* : « Si le petit gentilhomme est un mauvais sujet, on dira que tu l'*auras* mal élevé; » et chez Bossuet : « Où a-t-on pris que la peine et la récompense ne soient que » pour les jugements humains, et qu'il n'y ait pas en Dieu une justice dont celle qui » reluit en vous ne *soit* qu'une étincelle? »

2. On dirait aujourd'hui : *qu'il y a*.

Est-ce bien là le Sylla de l'histoire? Il est permis d'en douter; et Montesquieu probablement en doutait lui-même. La construction d'un caractère d'après les faits d'une vie est une chose toujours plus ou moins conjecturale. La certitude, souvent si difficile à obtenir dans le domaine des faits extérieurs, appartient bien moins encore à la sphère des faits internes. La connaissance des caractères n'est pas refusée à l'histoire; c'en est même la partie la plus intéressante et la plus savoureuse; mais elle n'est ordinairement que fragmentaire; et peut-être l'historien doit-il se contenter des données éparses que lui livrent les faits et ne pas prétendre à en former un ensemble compact et sans lacunes.

Il est encore plus hasardeux de vouloir réduire à une pensée unique et persévérante toute une vie de grand homme. Sans doute aucune grande existence n'a manqué d'unité; mais cette unité réside plus dans l'âme que dans la pensée. L'âme entre dans la vie active toute à la fois et dans son plein, et l'on peut dire en un sens très général qu'elle veut dès son début tout ce qu'elle voudra toujours. Mais la pensée est progressive; elle n'embrasse pas du premier coup-d'œil tout son horizon : elle s'en empare graduellement, par portions toujours plus grandes, par une compréhension toujours plus vive, par des élans toujours plus rapides; elle a saisi toute sa destinée longtemps avant d'en atteindre le dernier terme; mais l'on peut affirmer, sur la foi même de l'histoire, que les grands hommes n'ont agi que par inspirations successives, que leurs desseins se sont étendus avec leurs conquêtes, et qu'il n'en est aucun qui, en commençant sa vie, en ait d'avance réglé la suite sur un plan immuable, sur une pensée unique.

Encore une fois, l'unité était là pourtant, puissante, triomphant à l'avance, mais obscure et sans conscience d'elle-même, et plutôt à l'état d'un penchant, d'une passion, qu'à l'état d'un distinct et ferme propos. L'historien, véritable prophète du passé, se reportant au point de départ du grand homme, aperçoit ce que le grand homme n'apercevait pas en soi, une idée dont les faibles linéaments accusent néanmoins tout le net et profond contour du grand homme futur. L'individu immatériel se dessine lentement dans le cours de la vie, comme l'individu physique dans le sein maternel; la vie est une longue gestation de l'être moral. Mais, en nous signalant l'élément moral qui doit dominer toute une vie, l'historien se gardera, je pense, de prêter au début de son héros, par une espèce de rétroactivité, les desseins que peut-être il ne conçut pleinement que bien avant dans sa carrière. Il reconnaîtra qu'il en est des grands hommes d'action comme des poëtes, qui, dans un sens propre à eux, *ne savent ce qu'ils font*, et le font d'autant mieux peut-être; car la vraie force de leur génie est dans l'âme, et l'âme ne fait point de théorie.

Toutefois l'unité, la conséquence et l'ensemble sont un besoin pour l'esprit, et à toute force nous voulons que ces qualités n'aient pas manqué aux objets de notre admiration; et des constructions à la manière de celles du dialogue de Montesquieu eussent-elles quelque chose d'arbitraire, ne laissent pas de nous plaire et de captiver notre croyance, lorsque leur grandeur, assortie à la grandeur de l'objet, leur donne une vraisemblance poétique. Le Dialogue de Sylla et d'Eucrate pourrait bien n'être qu'un jeu sublime; peut-être aussi, en retranchant plusieurs parties de l'image du dictateur, et en rompant l'ensemble de ce tableau, la raison historique conservera quelques grands traits que leur sublimité ne prive pas de toute vraisemblance. Le moyen, en effet, que l'analyse ne résolve un grand homme qu'en éléments vulgaires!

Il faut rapprocher Montesquieu de lui-même, faire le peintre juge du portrait. Dans son livre sur la *Grandeur et la Décadence des Romains*, il a parlé de Sylla, et il a porté de lui ce jugement, où se trouve le germe, la pensée principale, où, si l'on veut, le produit net de l'admirable dialogue qu'on vient de lire : « Dans toute la vie de Sylla, » au milieu de ses violences on voit un esprit républicain : tous ses règlements, quoique » tyranniquement exécutés, tendent toujours à une certaine forme de république.

« Sylla, homme emporté, mène violemment les Romains à la liberté. » (*Gr. des Rom.*, chap. XIII.) Voyez encore, pour le détail des actions de Sylla, le chapitre XI du même ouvrage. On pourra donc appeler de Montesquieu à Montesquieu, du poëte à l'historien.

M. de Jouy a employé dans sa tragédie de Sylla plusieurs des traits les plus remarquables de ce dialogue, où la hauteur de l'expression répond constamment à la hauteur de la pensée.

LA FRONDE.

Il me semble que je vous ai déjà dit en quelque endroit de ce discours, que les quatre premières années de la régence furent comme emportées par *le mouvement de la rapidité* que M. le cardinal de Richelieu avait donnée à l'autorité royale. M. le cardinal Mazarin, son disciple, et de plus né et nourri dans un pays où celle[1] du Pape n'a point de bornes, crût que le mouvement de la rapidité était le naturel, et cette méprise fut l'occasion de la guerre civile. Je dis l'occasion, car il en faut, à mon avis, rechercher et reprendre la cause de bien plus loin.

Il n'y a pas plus de douze cents ans que la France a des rois : mais ces rois n'ont pas toujours été absolus au point qu'ils le sont aujourd'hui. Leur autorité n'a jamais été réglée, comme celle des rois d'Angleterre et d'Aragon, par des lois écrites : elle a seulement été tempérée par des coutumes reçues et comme mises en dépôt au commencement dans les mains des états-généraux, et depuis dans celles des parlements. Les enregistrements des traités faits entre les couronnes, et les vérifications des édits pour les levées d'argent, sont des images presque effacées de ce sage milieu que nos pères avaient trouvé entre la licence des rois et le libertinage des peuples. Ce milieu a été considéré par les sages et les bons princes comme un assaisonnement de leur pouvoir, très utile même pour le faire goûter aux sujets; il a été regardé par les malhabiles et les malintentionnés comme un obstacle à leurs dérèglements et à leurs caprices. L'histoire du sire de Joinville nous fait voir clairement que Saint-Louis l'a connu et estimé; et les ouvrages

1. L'autorité. Ce pronom est trop loin du substantif qu'il remplace.

d'Oresme, évêque de Lisieux, et du fameux Juvénal des Ursins, nous convainquent que Charles V, qui a mérité le titre de Sage, n'a jamais cru que sa puissance fût au-dessus des lois et de son devoir. Louis XI, plus artificieux que prudent, donna sur ce chef aussi bien que sur tous les autres, atteinte à la bonne foi. Louis XII l'eût établi, si l'ambition du cardinal d'Amboise, maître absolu de son esprit, ne s'y fût opposée. L'avarice insatiable du connétable de Montmorency lui donna bien plus de mouvement à étendre[1] l'autorité de François I[er] qu'à la régler. Les vastes et lointains desseins de MM. de Guise ne leur permirent pas sous François II de penser à lui donner des bornes. Sous Charles IX et sous Henri III la cour fut si fatiguée des troubles, que l'on y prit pour révolte ce qui n'était pas soumission. Henri IV, qui ne se défiait pas des lois, parce qu'il se fiait en lui-même, marqua combien il les estimait, par la considération qu'il eut pour les remontrances très hardies de Miron, prévôt des marchands, touchant les rentes de l'Hôtel-de-Ville. M. de Rohan disait que Louis XIII n'était jaloux de son autorité qu'à force de ne pas la connaître. Le maréchal d'Ancre et M. de Luynes n'étaient que des ignorants qui n'étaient pas capables de l'en informer. Le cardinal de Richelieu, qui leur succéda, fit, pour parler ainsi, un fonds de toutes les mauvaises intentions et de toutes les ignorances des deux derniers siècles, pour s'en servir selon ses intérêts. Il les déguisa en maximes utiles et nécessaires pour établir l'autorité royale; et la fortune secondant ses desseins, par le désarmement du parti protestant en France, par les victoires des Suédois, par la faiblesse de l'empire, par l'incapacité de l'Espagne, il forma, dans la plus légitime des monarchies, la plus scandaleuse et la plus dangereuse tyrannie qui ait peut-être jamais asservi un état. L'habitude, qui a eu la force dans quelques pays d'accoutumer les hommes au feu, nous a endurcis à des choses que nos pères ont appréhendées plus que le feu même. Nous ne sentons plus la servitude, qu'ils ont détestée moins pour leur propre intérêt que pour celui de leurs maîtres, et le cardinal de Richelieu a fait des crimes de ce qui faisait autrefois des vertus. Les Miron, les Harley, les Marillac, les Pibrac et les Faye, ces martyrs de l'État, qui ont plus dissipé de factions par leurs bonnes et saines maximes que l'or d'Espagne et d'Angleterre n'en a fait naître, ont été les défenseurs de la doctrine pour la con-

1. *Mouvement* ne paraît pas le terme reçu, et n'a jamais le régime que l'auteur lui donne ici. L'expression pourtant n'est pas malheureuse.

servation de laquelle le cardinal de Richelieu confina M. le président de Barillon à Amboise; et c'est lui qui a commencé à punir les magistrats pour avoir avancé des vérités pour lesquelles leur serment les obligeait d'exposer leur propre vie.

Les rois qui ont été sages et qui ont connu leurs véritables intérêts, ont rendu les parlements dépositaires de leurs ordonnances, mais particulièrement pour se décharger d'une partie de l'envie et de la haine que l'exécution des plus saintes et même des plus nécessaires produit quelquefois. Ils n'ont pas cru s'abaisser en s'y liant eux-mêmes : semblables à Dieu qui obéit toujours à ce qu'il a commandé une fois. Les ministres, qui sont toujours assez aveuglés par leur fortune pour ne pas se contenter de ce que les ordonnances permettent, ne s'appliquent qu'à les renverser; et le cardinal de Richelieu, plus qu'aucun autre, y a travaillé avec autant d'imprudence que d'application.

Il n'y a que Dieu qui puisse subsister par lui seul; les monarchies les mieux établies et les monarques les plus autorisés ne se soutiennent que par l'assemblage des armes et des lois; et cet assemblage est si nécessaire, que les unes ne peuvent se maintenir sans les autres; les lois sans le secours des armes tombent dans le mépris; les armes qui ne sont point modérées par les lois tombent bientôt dans l'anarchie. La république romaine ayant été anéantie par Jules César, la puissance dévolue par la force des armes à ses successeurs, subsista autant de temps qu'ils purent eux-mêmes conserver l'autorité des lois. Aussitôt qu'elles perdirent leur force, celle des empereurs s'évanouit par le moyen de ceux mêmes qui, s'étant rendus maîtres de leurs sceaux et de leurs armes par la faveur qu'ils avaient auprès d'eux, convertirent à leur propre substance celle de leurs maîtres, qu'ils sucèrent, pour parler ainsi, à l'abri de ces lois anéanties. L'empire romain mis à l'encan, et celui des Ottomans exposé tous les jours au cordon, nous marquent, par des caractères bien sanglants, l'aveuglement de ceux qui ne font consister l'autorité que dans la force.

Mais pourquoi chercher des exemples étrangers où nous en avons tant de domestiques? Pepin n'employa, pour détrôner les Mérovingiens, et Capet ne se servit, pour déposer les Carlovingiens, que de la même puissance que les ministres prédécesseurs de l'un et de l'autre s'étaient acquise sous le nom de leurs maîtres; et il est à observer que les maires du palais et que les comtes de Paris se placèrent sur le trône des rois, justement et également par la

même voie par laquelle ils s'étaient insinués dans leur esprit, c'est-à-dire par l'affaiblissement et le changement des lois de l'État, qui plaît toujours d'abord aux princes peu éclairés, parce qu'ils s'imaginent y voir l'agrandissement de leur autorité, et qui, dans les suites, sert de prétexte aux grands et de motifs aux peuples pour se soulever.

Le cardinal de Richelieu était trop habile pour ne pas avoir toutes ces vues; mais il les sacrifia à son intérêt. Il voulut régner selon son inclination, qui ne se donnait point de règles, même dans les choses où il ne lui aurait rien coûté de s'en donner; et il fit si bien que, si le destin lui eût donné un successeur de son mérite, je ne sais si la qualité de premier ministre qu'il a prise le premier, n'aurait pas pu être, avec un peu de temps, aussi odieuse en France que l'ont été par l'événement celles de maire du palais et de comte de Paris. La Providence y pourvut au moins en un sens, le cardinal Mazarin, qui prit sa place, n'ayant donné ni pu donner aucun ombrage à l'État du côté de l'usurpation. Comme ces deux ministres ont beaucoup contribué, quoique différemment, à la guerre civile, je crois qu'il est nécessaire que je vous en fasse le portrait et le parallèle.

Le cardinal de Richelieu avait de la naissance. Sa jeunesse jeta des étincelles de son mérite. Il se distingua en Sorbonne; on remarqua de fort bonne heure qu'il avait de la force et de la vivacité dans l'esprit. Il prenait d'ordinaire très bien son parti. Il était homme de parole où un grand intérêt ne l'obligeait pas au contraire; et en cela il n'oubliait rien pour sauver les apparences de la bonne foi. Il n'était pas libéral, mais il donnait plus qu'il ne promettait, et il assaisonnait admirablement ses bienfaits. Il aimait la gloire beaucoup plus que la morale ne le permet; mais il faut avouer qu'il n'abusait qu'à proportion de son mérite de la dispense qu'il avait prise sur le point de l'excès de son ambition[1]. Il n'avait ni l'esprit ni le cœur au-dessus des périls; il n'avait ni l'un ni l'autre au-dessous; et l'on peut dire qu'il en prévint davantage par sa sagacité qu'il n'en surmonta par sa fermeté. Il était bon ami; il eût même souhaité d'être aimé du public[2]; mais quoiqu'il eût la civilité, l'extérieur et d'autres parties propres à cet effet, il n'en eut jamais je ne sais quoi qui est encore en cette manière plus requis qu'en toute autre. Il anéantis-

1. Ne faut-il pas lire : *qu'avait prise sur ce point l'excès de son ambition ?*
2. *Public* désigne aujourd'hui le peuple considéré comme spectateur et juge des événements, ou des productions de l'esprit.

sait par son pouvoir et par son faste royal la majesté personnelle du roi; mais il remplit avec tant de dignité les fonctions de la royauté, qu'il fallait n'être pas du vulgaire pour ne pas confondre le bien et le mal de ce fait. Il distinguait plus judicieusement qu'homme du monde entre le mal et le pis, entre le bien et le mieux; ce qui est une grande qualité à un ministre. Il s'impatientait trop facilement dans les petites choses qui étaient les préalables des grandes; mais ce défaut, qui vient de la sublimité de l'esprit, est toujours joint à des lumières qui le suppléent[1]. Il avait assez de religion pour ce monde; il allait au bien, ou par inclination, ou par bon sens, toutes les fois que son intérêt ne le portait point au mal, qu'il connaissait parfaitement quand il le faisait. Il ne considérait l'État que pour sa vie; mais jamais ministre n'a eu plus d'application à faire croire qu'il en ménageait l'avenir. Enfin il faut confesser que tous ses vices ont été de ceux qui ne peuvent avoir pour instruments que de grandes vertus[2].

Vous jugez facilement qu'un homme qui a d'aussi grandes qualités, et autant d'apparence de celles mêmes qu'il n'avait pas, se conserve assez aisément dans le monde cette sorte de respect qui demêle le mépris d'avec la haine[3], et qui, dans un état où il n'y a plus de lois, supplée, au moins pour quelque temps, à leur défaut[4].

Le cardinal Mazarin était d'un caractère tout contraire. Sa naissance était basse, et son enfance honteuse. Au sortir du Colisée il apprit à piper, ce qui lui attira des coups de bâton d'un orfèvre de Rome, appelé Moretto. Il fut capitaine d'infanterie en Valteline; et Bagni, qui était son général, m'a dit qu'il ne passa dans sa guerre, qui ne fut que de trois mois, que pour un escroc. Il eut la nonciature extraordinaire en France par la faveur du cardinal Antoine Barbérini, qui ne s'acquérait pas dans ce temps-là par de bons moyens. Il plut à Chavigny par les contes libertins d'Italie, et par Chavigny à Richelieu, qui le fit cardinal, par le même esprit, à ce qu'on a cru, qui obligea Auguste à laisser à Tibère la succession de l'empire. La pourpre ne l'empêcha pas de demeurer valet sous Richelieu. La reine l'ayant choisi, faute d'autre, ce qui est vrai, quoi qu'on en dise, il parut d'abord l'original de *Trivelino principe*. La fortune l'ayant ébloui et tous les autres, il s'érigea et

1. Un *défaut* est réparé, corrigé, non suppléé.
2. Voyez p. 131, note 2.
3. Inexact et obscur; l'auteur a voulu dire: qui ne permet pas de mêler le mépris à la haine.
4. *Défaut* dans le sens d'*absence*.

on l'érigea en Richelieu ; mais il n'en eut que l'impudence de l'imitation. Il se fit de la honte de tout ce dont l'autre s'était fait de l'honneur. Il se moqua de la religion. Il promit tout parce qu'il ne voulut rien tenir. Il ne fut ni doux ni cruel, parce qu'il ne se souvenait ni des bienfaits ni des injures. Il s'aimait trop, ce qui est le naturel des âmes lâches ; il se craignait trop peu, ce qui est le caractère de ceux qui n'ont pas le soin de leur réputation. Il prévoyait assez bien le mal, parce qu'il avait souvent peur ; mais il n'y remédiait pas à proportion, parce qu'il n'avait pas tant de prudence que de peur. Il avait de l'esprit, de l'insinuation, de l'enjouement, des manières ; mais le vilain cœur paraissait toujours au travers, et au point que ces qualités eurent dans l'adversité tout l'air du ridicule, et ne perdirent pas dans la prospérité celui de la fourberie. Il porta le filoutage dans le ministère, ce qui n'est arrivé qu'à lui, et le filoutage faisait que le ministère, même heureux et absolu, ne lui seyait pas bien, et que le mépris s'y glissa, qui est la maladie la plus dangereuse d'un état, et dont la contagion se répand le plus aisément et le plus promptement du chef dans les membres.

Il n'est pas mal aisé de concevoir par ce que je viens de vous dire, qu'il peut et qu'il doit y avoir eu beaucoup de contretemps fâcheux dans une administration qui suivait d'aussi près celle du cardinal de Richelieu et qui en était aussi différente.

Vous avez vu ci-devant tout l'extérieur des quatre premières années de la régence, et je vous ai déjà même expliqué l'effet que la prison de M. de Beaufort fit d'abord dans les esprits. Il est certain qu'elle y imprima du respect pour un homme pour qui l'éclat de la pourpre n'en avait pu donner aux particuliers. Ondedei, depuis évêque de Fréjus, m'a dit que le cardinal s'était moqué avec lui à ce propos de la légèreté des Français ; mais il ajouta en même temps qu'au bout de quatre mois *il* s'admira lui-même, qu'il s'érigea dans son opinion en Richelieu, et qu'il se crut même plus habile que lui. Il faudrait des volumes pour vous raconter toutes ses fautes, dont les moindres étaient d'une importance extrême par une considération qui mérite une observation particulière.

Comme il marchait sur les pas du cardinal Richelieu, qui avait achevé de détruire toutes les anciennes maximes de l'Etat, il suivait son chemin, qui était de tous côtés bordé de précipices, que le cardinal de Richelieu n'avait pas ignorés ; mais il ne se servait pas des appuis par lesquels le cardinal de Richelieu avait assuré sa marche.

J'expliquerai ce peu de paroles, qui comprend beaucoup de choses, par un exemple. Le cardinal de Richelieu avait affecté d'abaisser les corps, mais il n'avait pas oublié de ménager les particuliers. Cette idée suffit pour vous faire concevoir tout le reste. Ce qu'il y eut de merveilleux fut que tout contribua à le tromper lui-même. Il y eut toutefois des raisons naturelles de cette illusion ; et vous en avez vu quelques-unes dans la disposition où je vous ai marqué ci-dessus qu'il avait trouvé les affaires, les corps, et les particuliers du royaume. Mais il faut avouer que cette illusion fut extraordinaire, et qu'elle passa jusqu'à un grand excès.

Le dernier point de l'illusion en matière d'État est une espèce de léthargie qui n'arrive jamais qu'après de grands symptômes. Le renversement des anciennes lois, l'anéantissement de ce milieu qu'elles ont posé entre les rois et les peuples, l'établissement de l'autorité purement et absolument despotique, sont ceux qui ont jeté originairement la France dans ces convulsions dans lesquelles nos pères l'ont vue. Le cardinal de Richelieu la traita comme empirique avec des remèdes violents, qui lui firent paraître de la force, mais une force d'agitation qui en épuisa le corps et les parties. Le cardinal Mazarin, comme un médecin très inexpérimenté, ne connut point son abattement, il ne le soutint point par les secrets chimiques de son prédécesseur : il continua de l'affaiblir par des saignées ; elle tomba en léthargie, et il fut assez malhabile pour prendre ce faux repos pour une véritable santé. Les provinces, abandonnées à la rapine des surintendants, demeuraient abattues et assoupies sous la pesanteur de leurs maux, que les secousses qu'elles s'étaient données de temps en temps sous le cardinal Richelieu n'avaient fait qu'augmenter et aigrir. Les parlements, qui avaient tout naturellement gémi sous la tyrannie, étaient comme insensibles aux misères présentes, par la mémoire encore trop vive et trop récente des misères passées. Les grands, qui la plupart avaient été chassés du royaume, s'endormaient paresseusement dans leurs lits, qu'ils avaient été ravis de retrouver. Si cette indolence générale eût été ménagée, l'assoupissement eût peut-être duré plus longtemps ; mais comme le médecin ne le prenait que pour un doux sommeil, il n'y fit aucun remède. Le mal s'aigrit, la tête s'éveilla. Paris se sentit, il poussa des soupirs, et l'on n'en fit point de cas ; il tomba en frénésie. Venons au détail.

Émery, surintendant des finances, et à mon sens l'esprit le plus corrompu de son siècle, ne cherchait que des noms pour trouver des édits. Je ne puis mieux vous exprimer le fond de l'âme du personnage

qui disait en plein conseil (je l'ai ouï) que la foi n'était que pour les marchands, et que les maîtres des requêtes, qui l'alléguaient pour raison dans les affaires qui regardaient le roi, méritaient d'être punis; je ne puis mieux exprimer le défaut de son jugement. Cet homme, qui avait été condamné à Lyon, dans sa jeunesse, à être pendu, gouvernait, même avec empire, le cardinal Mazarin en tout ce qui regardait le dedans du royaume. Je choisis cette remarque entre douze ou quinze que je pourrais vous faire de même nature, pour vous donner à entendre l'extrémité du mal, qui n'est jamais à son période que quand ceux qui commandent ont perdu la honte, parce que c'est justement le moment dans lequel ceux qui obéissent perdent le respect; et c'est dans ce même moment que l'on revient de la léthargie, mais par des convulsions.

Les Suisses paraissaient, pour parler ainsi, si étouffés sous la pesanteur de leurs chaînes, qu'ils ne respiraient plus, quand la révolte de trois de leurs puissants cantons forma des ligues. Les Hollandais se croyaient subjugués par le duc d'Albe, quand le prince d'Orange, par le sort réservé aux grands génies, qui voient avant tous les autres le point de la possibilité, conçut et enfanta leur liberté. Voilà des exemples: la raison y est. Ce qui cause l'assoupissement dans les états qui souffrent, est la durée du mal, qui saisit l'imagination des hommes et qui leur fait croire qu'il ne finira jamais. Aussitôt qu'ils trouvent jour à en sortir, ce qui ne manque jamais lorsqu'il est venu jusqu'à un certain point, ils sont si surpris, si aises et si emportés, qu'ils passent tout à coup à l'autre extrémité, et que, bien loin de considérer les révolutions comme impossibles, ils les croient faciles; et cette disposition toute seule est quelquefois capable de les faire. Nous avons éprouvé et senti toutes ces vérités dans notre dernière révolution. Qui eût dit, trois mois avant la petite pointe des troubles, qu'il en eût pu naître dans un état où la maison royale était parfaitement unie, où la cour était esclave du ministre, où les provinces et la capitale lui étaient soumises, où les armées étaient victorieuses, où les compagnies paraissaient de tout point impuissantes? Qui l'eût dit eût passé pour un insensé, je ne dis pas dans l'esprit du vulgaire, mais je dis entre les d'Estrées et les Senneterre. Il paraît un peu de sentiment, une lueur ou plutôt une étincelle de vie. Ce signe de vie, dans les commencements presque imperceptible, ne se donne point par Monsieur, il ne se donne point par M. le Prince, il ne se donne point par les grands du royaume, il ne se donne point par les

provinces : il se donne par le parlement, qui, jusqu'à notre siècle, n'avait jamais commencé de révolution, et qui certainement aurait condamné par des arrêts sanglants celle qu'il faisait lui-même, si tout autre que lui l'eût commencée. Il gronda sur l'édit du tarif; et aussitôt qu'il eut seulement murmuré, tout le monde s'éveilla. On chercha en s'éveillant, comme à tâtons, les lois : on ne les trouva plus; l'on s'effara, l'on cria, l'on se les demanda, et, dans cette agitation, les questions que leurs explications firent naître, d'obscures qu'elles étaient, et vénérables par leur obscurité, devinrent problématiques, et de là, à l'égard de la moitié du monde, odieuses. Le peuple entra dans le sanctuaire, il leva le voile qui doit toujours couvrir tout ce que l'on peut dire et tout ce que l'on peut croire du droit des peuples et de celui des rois, qui ne s'accordent jamais si bien ensemble que dans le silence[1]. . . . .

. . . .

. . . .

Le lendemain de la fête, c'est-à-dire le 26 août 1648, le roi alla au *Te Deum*. L'on borda selon la coutume, depuis le Palais-Royal jusqu'à Notre-Dame, toutes les rues de soldats du régiment des gardes. Aussitôt que le roi fut revenu au Palais-Royal, l'on forma de tous ces soldats trois bataillons qui demeurèrent sur le Pont-Neuf et à la place Dauphine. Cominges, lieutenant des gardes de la reine, enleva, dans un carrosse fermé, le bonhomme Broussel, conseiller de la grand'chambre, et le mena à Saint-Germain. Blancménil, président des enquêtes, fut pris en même temps aussi chez lui, et conduit au bois de Vincennes. Vous vous étonnerez du choix de ce dernier; et si vous aviez connu le bonhomme Broussel, vous ne seriez pas moins surprise du sien. Je vous expliquerai ce détail en temps et lieu; mais je ne puis vous exprimer la consternation qui parut dans Paris le premier quart d'heure de l'enlèvement de Broussel, et le mouvement qui se fit dès le second. La tristesse, ou plutôt l'abattement, saisit jusqu'aux enfants. L'on se regardait et l'on ne disait rien. On éclata tout d'un coup, on s'émut, on courut, on cria et l'on ferma les boutiques. J'en fus averti; et quoique je ne fusse pas insensible à la manière dont j'avais été joué la veille au Palais-Royal, où l'on m'avait même prié de faire savoir à ceux qui étaient de mes amis dans le parlement, que la bataille de Lens n'y avait causé que des sentiments de modération

1. « Wie falsch ! wie unmenschlich ! » s'écrie Schlœzer après avoir cité cette phrase. Mais y faut-il voir une maxime, ou le simple énoncé d'un fait?

et de douceur; quoique, dis-je, je fusse très piqué, je ne laissai pas de prendre le parti, sans balancer, d'aller trouver la reine, et de m'attacher à mon devoir, préférablement à toutes choses. Je le dis en ces propres termes à Chapelain, à Gombreville et à Plot, chanoine de Notre-Dame, et présentement chartreux, qui avaient dîné chez moi. Je sortis en rochet et en camail, et je ne fus pas arrivé au Marché-Neuf, que je fus accablé d'une foule de peuple qui hurlait plutôt qu'il ne criait; je m'en démêlai en leur disant que la reine leur ferait justice. Je trouvai sur le Pont-Neuf le maréchal de la Meilleraye à la tête des gardes, qui, bien qu'il n'eût encore en tête que quelques enfants qui disaient des injures et qui jetaient des pierres aux soldats, ne laissait pas d'être fort embarrassé, parce qu'il voyait que les nuages commençaient à grossir de tous côtés. Il fut très aise de me voir; il m'exhorta à dire à la reine la vérité; il s'offrit d'en venir lui-même rendre témoignage. J'en fus très aise à mon tour, et nous allâmes ensemble au Palais-Royal, suivis d'un nombre infini de peuple qui criait : Broussel! Broussel! Nous trouvâmes la reine dans le grand cabinet, accompagnée de Monsieur, du cardinal Mazarin, de monsieur de Longueville, du maréchal de Villeroy, de l'abbé de la Rivière, de Bautru, de Guitaut, capitaine des gardes, et de Nogent. Elle ne me reçut ni bien ni mal; elle était trop fière et trop aigrie pour avoir de la honte de ce qu'elle m'avait dit la veille, et le cardinal n'était pas assez honnête homme pour en avoir. Il me parut toutefois un peu embarrassé; et il me fit une espèce de galimatias, par lequel, sans me l'oser toutefois dire, il eût été bien aise que j'eusse conçu qu'il y avait eu des raisons toutes nouvelles qui avaient obligé la reine à se porter à la résolution que l'on avait prise. Je feignis de prendre pour bon tout ce qu'il lui plut de me dire, et je lui répondis simplement que j'étais venu là pour me rendre à mon devoir, pour recevoir les commandements de la reine et pour contribuer de tout ce qui serait en mon pouvoir au repos et à la tranquillité. La reine me fit un petit signe de tête, comme pour me remercier; mais je sus depuis qu'elle avait remarqué, et remarqué en mal, cette dernière parole, qui était pourtant fort innocente et même fort dans l'ordre d'un coadjudateur de Paris; mais il est vrai de dire qu'auprès des princes il est aussi dangereux et presque aussi criminel de pouvoir le bien que de vouloir le mal. Le maréchal de la Meylleraye, qui vit que la Rivière, Bautru et Nogent traitaient l'émotion (émeute) de bagatelle, et qu'ils la tournaient même en ridicule, s'emporta

beaucoup ; il parla avec force; il s'en rapporta à mon témoignage. Je le rendis avec liberté, et je confirmai ce qu'il avait dit et prédit du mouvement. Le cardinal sourit malignement, et la reine se mit en colère, proférant de son ton de fausset aigre et élevé ces propres paroles : « Il y a de la révolte à imaginer que l'on puisse se révolter : voilà les contes ridicules de ceux qui la veulent; l'autorité du roi y donnera bon ordre. » Le cardinal, qui s'aperçut à mon visage que j'étais un peu ému de ce discours, prit la parole, et avec un ton doux répondit à la reine : « Plût à Dieu, madame, que tout le monde parlât avec autant de sincérité que M. le coadjuteur! Il craint pour son troupeau, il craint pour la ville, il craint pour l'autorité de votre majesté. Je suis persuadé que le péril n'est pas au point qu'il se l'imagine; mais le scrupule sur cette matière est en lui une religion louable. » La reine, qui entendit le jargon du cardinal, se remit tout d'un coup; elle me fit des honnêtetés, et je répondis par un profond respect et par une mine si niaise, que la Rivière dit à l'oreille à Bautru, de qui je le sus quatre jours après : « Voyez ce que c'est que de n'être pas jour et nuit en ce pays-ci : le coadjuteur est homme du monde, il a de l'esprit, il prend pour bon ce que la reine vient de lui dire. » La vérité est que tout ce qui était dans ce cabinet jouait la comédie. Je faisais l'innocent, et je ne l'étais pas, au moins en ce fait. Le cardinal faisait l'assuré, et il ne l'était pas autant qu'il le paraissait. Il y eut quelques moments où la reine contrefit la douce, et elle ne fut jamais plus aigre. M. de Longueville témoignait de la tristesse, et il était dans une joie sensible, parce que c'était l'homme du monde qui aimait le plus le commencement de toutes les affaires. M. d'Orléans faisait l'empressé et le passionné en parlant à la reine : je ne l'ai jamais vu siffler avec plus d'indolence qu'il siffla une demi-heure en entretenant Guerchi dans la petite chambre grise. Le maréchal de Villeroy faisait le gai pour faire sa cour au ministre; et il m'avouait en particulier, les larmes aux yeux, que l'Etat était sur le bord du précipice. Bautru et Nogent bouffonnaient et représentaient, pour plaire à la reine, la nourrice du vieux Broussel (remarquez, je vous prie, qu'il avait 80 ans) qui animait le peuple à la sédition, quoiqu'ils connussent très bien l'un et l'autre que la tragédie ne serait peut-être pas fort éloignée de la farce. Le seul et unique abbé de la Rivière était convaincu que l'émotion du peuple n'était qu'une fumée; il le soutenait à la reine, qui l'eût voulu croire quand même elle aurait été persuadée du contraire, et je remarquai dans un même instant, et par la disposition

de la reine qui était la personne du monde la plus hardie, et par celle de la Rivière qui était le poltron le plus signalé de son siècle, que l'aveugle témérité et la peur outrée produisent les mêmes effets lorsque le péril n'est pas connu. Afin qu'il ne manquât aucun personnage au théâtre, le maréchal de la Meilleraye, qui jusque-là était demeuré très ferme avec moi à représenter la conséquence du tumulte, prit celui de capitan. Il changea tout d'un coup et de ton et de sentiment, sur ce que le bonhomme[1] Vannes, lieutenant-colonel aux gardes, vint dire à la reine que les bourgeois menaçaient de forcer les gardes. Comme il était tout pétri de bile et de contre-temps, il se mit en colère jusqu'à l'emportement, et même jusqu'à la fureur. Il s'écria qu'il fallait plutôt périr que de souffrir cette insolence, et il pressa qu'on lui permît de prendre les gardes, les officiers de la maison et tous les courtisans qui étaient dans les antichambres, en assurant qu'il terrasserait toute la canaille. La reine même donna avec ardeur dans son sens; mais ce sens ne fut appuyé de personne, et vous verrez par l'événement qu'il n'y en a jamais eu de plus réprouvé[2]. Le chancelier entra dans le cabinet en ce moment. Il était si faible de son naturel qu'il n'y avait jamais dit jusqu'à cette occasion, aucune parole de vérité; mais en celle-là, la complaisance céda à la peur : il parla, et il parla selon ce que lui dictait ce qu'il avait vu dans les rues. J'observai que le cardinal parut fort touché[3] de la liberté d'un homme en qui il n'en avait jamais vu; mais Senneterre, qui entra presque en même temps, effaça en moins de rien les premières idées, en assurant que la chaleur du peuple commençait à se ralentir, qu'on ne prenait point les armes, et qu'avec un peu de patience tout irait bien.

Il n'y a rien de si dangereux que la flatterie dans les conjonctures où celui que l'on flatte peut avoir peur. L'envie qu'il a de

1. Ce mot désigne familièrement, dans le langage d'alors, un homme avancé en âge, quel que soit d'ailleurs son caractère : le terme cependant est peu respectueux. M. de Balzac nous apprend, dans *Eugénie Grandet*, que ce mot a conservé la même acception dans certaines provinces.

2. Jeu de mots, et allusion spirituelle, mais un peu profane, à l'expression évangélique : *un sens réprouvé* (ἀδόκιμος νοῦς), Rom. I, 28.

3. Les écrivains du XVII[e] siècle emploient les mots *touché*, *touchant*, à peu près dans le sens où nous disons *frappé* et *frappant*. Fontenelle écrit : « Les deux reines » le mirent de leur jeu. Cette grâce était d'autant plus *touchante* (flatteuse) en ce » temps-là, que le jeu n'avait pas encore tout confondu. » Nous avons réservé le verbe *toucher* pour une idée plus particulière : il est voisin d'*attendrir*. On trouve cependant chez Volney : « Là, pour les soins *touchants* de sa subsistance, affluait un peuple nom» breux. » — Voyez, dans ce morceau même, page 154, ligne 15.

ne la pas prendre, fait qu'il croit tout ce qui l'empêche d'y remédier. Les avis qui arrivaient de moment à autre faisaient perdre inutilement ceux dans lesquels on peut dire que le salut de l'Etat était enfermé. Le vieux Guitaut, homme de peu de sens mais très affectionné, s'en impatienta plus que les autres, et il dit d'un ton de voix encore plus rauque qu'à son ordinaire, qu'il ne comprenait pas comment il était possible de s'endormir en l'état où étaient les choses. Il ajouta je ne sais quoi entre les dents, que je n'entendis pas, mais qui apparemment piqua le cardinal, qui d'ailleurs ne l'aimait pas. Le cardinal lui répondit : « Eh bien, M. de Guitaut, quel est votre avis ? » « Mon avis est, répondit brusquement Guitaut, de rendre le vieux coquin de Broussel mort ou vif. » Je pris la parole et je lui dis : « Le premier ne serait ni de la piété ni de la prudence de la reine ; le second pourrait faire cesser le tumulte. » La reine rougit à ce mot, et s'écria : « Je vous entends, M. le coadjuteur : vous voudriez que je donnasse la liberté à Broussel ; je l'étranglerais plutôt avec les deux mains. » En achevant cette dernière syllabe, elle me les porta presque au visage, en ajoutant : « Et ceux qui... » Le cardinal, qui ne douta point qu'elle ne m'allât dire tout ce que la rage peut inspirer, s'avança et lui parla à l'oreille. Elle se composa à un point que, si je ne l'eusse connue, elle m'eût paru bien radoucie.

Le lieutenant civil entra dans ce moment dans le cabinet avec une pâleur mortelle sur le visage. Je n'ai jamais vu à la comédie italienne de peur si naïvement et si ridiculement représentée que celle qu'il fit voir à la reine en lui racontant des aventures de rien qui lui étaient arrivées depuis son logis jusqu'au Palais-Royal. Admirez, je vous prie, la sympathie des âmes timides : le cardinal Mazarin n'avait été jusque-là que médiocrement touché de ce que M. de la Meilleraye et moi lui avions dit avec assez de vigueur, et la reine n'en avait pas seulement [1] été émue. La frayeur du lieutenant se glissa, je crois, par contagion, dans leur imagination, dans leur esprit et dans leur cœur ; ils me parurent tout à coup métamorphosés : ils ne me traitèrent plus de ridicule, ils avouèrent que l'affaire méritait de la réflexion. Ils consultèrent et souffrirent que Monsieur, M. de Longueville, le chancelier, le maréchal de Villeroy, celui de la Meilleraye et le coadjuteur prouvassent, par de bonnes raisons, qu'il fallait rendre Broussel avant que le peuple,

1. Faute. Lisez *seulement pas* ou *pas même*.

qui menaçait de prendre les armes, les eût prises effectivement. Nous éprouvâmes en cette rencontre qu'il est bien plus naturel à la peur de consulter que de décider. Le cardinal, après une douzaine de galimatias qui se contredisaient les uns les autres, conclut à se donner encore du temps jusqu'au lendemain, et à faire connaître, en attendant, au peuple, que la reine lui accordait la liberté de Broussel pourvu qu'il se séparât et qu'il ne continuât pas à la demander en foule. Le cardinal ajouta que personne ne pouvait plus agréablement et plus efficacement que moi porter cette parole. Je vis le piége, mais je ne pus m'en défendre et d'autant moins que le maréchal de la Meilleraye, qui n'avait point de vue, y donna même avec impétuosité, et m'y entraîna, pour parler ainsi, avec lui. Il dit à la reine qu'il sortirait avec moi dans les rues, et que nous y ferions des merveilles. Je n'en doute point, lui répondis-je, pourvu qu'il plaise à la reine de nous faire expédier en bonne forme la promesse de la liberté des prisonniers ; car je n'ai pas assez de crédit parmi le peuple pour m'en faire croire sans cela. On me loua de ma modestie ; le maréchal ne se douta de rien : la parole de la reine valait mieux que tous les écrits; en un mot on se moqua de moi, et je me trouvai tout d'un coup dans la cruelle nécessité de jouer le plus méchant personnage que jamais peut-être particulier ait rencontré. Je voulus répliquer, mais la reine entra brusquement dans sa chambre grise. Monsieur me poussa, mais tendrement, avec ses mains, en me disant : Rendez le repos à l'Etat. Le maréchal m'entraîna, et tous les gardes du corps me portaient amoureusement sur leurs bras, en me criant : Il n'y a que vous qui puissiez remédier au mal. Je sortis ainsi avec mon rochet et mon camail, en donnant des bénédictions à droite et à gauche; et vous croyez bien que cette occupation ne m'empêchait pas de faire toutes les réflexions convenables à l'embarras dans lequel je me trouvais. Je pris toutefois, sans balancer, le parti d'aller purement à mon devoir, de prêcher l'obéissance et de faire mes efforts pour empêcher le tumulte. La seule mesure que je résolus de garder fut celle de ne rien promettre en mon nom au peuple, et de lui dire simplement que la reine m'avait assuré qu'elle rendrait Broussel, pourvu qu'on fît cesser l'émotion.

L'impétuosité du maréchal de la Meilleraye ne me laissa pas lieu de mesurer mes expressions; car au lieu de venir avec moi, comme il m'avait dit, il se mit à la tête des chevau-légers de la garde, et il s'avança l'épée à la main, en criant de toute sa force : Vive le

roi ! liberté à Broussel ! Comme il était vu de beaucoup plus de gens qu'il n'y en avait qui l'entendissent, il échauffa beaucoup plus de monde par son épée qu'il n'en apaisa par sa voix. On cria *aux armes!* Un crocheteur mit le sabre à la main vis-à-vis des Quinze-Vingts; le maréchal le tua d'un coup de pistolet. Les cris redoublèrent, on courut de tous côtés aux armes; une foule de peuple, qui m'avait suivi depuis le Palais-Royal me porta plutôt qu'elle ne me poussa, jusqu'à la croix du Trahoir, et j'y trouvai le maréchal de la Meilleraye aux mains avec une foule de bourgeois qui avaient pris les armes dans la rue de l'Arbre-Sec. Je me jetai dans la foule pour essayer de les séparer, et je crus que les uns et les autres porteraient au moins quelque respect à mon habit et à ma dignité. Je ne me trompais pas absolument; car le maréchal, qui était fort embarrassé, prit avec joie ce prétexte pour commander aux chevau-légers de ne plus tirer. Les bourgeois s'arrêtèrent et se contentèrent de faire ferme dans le carrefour. Mais il y en eut vingt ou trente qui sortirent avec des hallebardes et avec des mousquetons de la rue des Prouvaires, qui ne furent pas si modérés, et qui, ne me voyant pas, ou ne me voulant pas voir, firent une décharge fort brusque sur les chevau-légers, cassèrent d'un coup de pistolet le bras à Fontrailles, qui était près du maréchal, l'épée à la main, blessèrent un de mes pages qui portait le derrière de ma soutane, et me donnèrent à moi-même un coup de pierre au-dessous de l'oreille, qui me porta par terre. Je ne fus pas plus tôt relevé qu'un bourgeois m'appuya un mousqueton sur la tête. Quoique je ne le connusse point du tout, je crus qu'il était bon de ne pas le lui témoigner dans ce moment, et je lui dis au contraire : « Ah ! malheureux ! si ton père te voyait..... » Il s'imagina que j'étais le meilleur ami de son père, que je n'avais pourtant jamais vu. Je crois que cette pensée lui donna celle de me regarder plus attentivement; mon habit lui frappa les yeux : il me demanda si j'étais M. le coadjuteur. Tout le monde fit le même cri, l'on courut à moi, et le maréchal de la Meilleraye se retira avec plus de liberté au Palais-Royal, parce que j'affectai, pour lui en donner le temps, de marcher du côté des halles. Tout le monde m'y suivit, et j'en eus besoin ; car je trouvai une fourmilière de fripiers tous en armes. Je les flattai, je les caressai, je les menaçai, enfin je les persuadai. Ils quittèrent les armes, ce qui fut le salut de Paris, parce que, s'ils les eussent encore eues à la main à l'entrée de la nuit qui s'approchait, la ville eût été infailliblement pillée. Je n'ai guère eu en ma vie de satisfaction plus

sensible que celle-là, et elle fut si grande que je ne fis pas seulement de réflexion sur l'effet que le service que je venais de rendre devait produire au Palais-Royal. Je dis *devait,* car vous allez voir qu'il y en produisit un tout contraire.

J'y allai avec trente ou quarante mille hommes, qui m'y suivirent, mais sans armes; et je trouvai à la barrière le maréchal de la Meilleraye, qui, transporté de la manière dont j'en avais usé à son égard, m'embrassa jusqu'à m'étouffer, et me dit ces propres paroles : « Je suis un fol et un brutal : j'ai failli à perdre l'Etat et vous l'avez sauvé. Venez, parlons à la reine en véritables Français et en gens de bien, et prenons des dates pour faire pendre à notre témoignage, à la majorité du roi, ces pestes d'Etat, ces flatteurs infâmes qui font accroire à la reine que cette affaire n'est rien. » Il fit une apostrophe aux officiers des gardes, en achevant cette dernière parole, la plus touchante, la plus pathétique et la plus éloquente qui soit jamais sortie de la bouche d'un homme de guerre; et il me porta plutôt qu'il ne me mena chez la reine. Il lui dit en entrant et en me montrant de la main . « Voilà celui, madame, à qui je dois la vie, mais à qui Votre Majesté doit le salut de sa garde, et peut-être celui du Palais-Royal. » La reine se mit à sourire, mais d'une sorte de sourire ambigu. J'y pris garde, mais je n'en fis pas semblant; et pour empêcher M. le maréchal de la Meilleraye de continuer mon éloge, je pris la parole : « Non, madame, il ne s'agit pas de moi, mais de Paris soumis et désarmé, qui vient se jeter aux pieds de Votre Majesté. » — « Il est bien coupable et peu soumis, repartit la reine, avec un visage plein de feu. S'il a été aussi furieux que l'on a voulu me le faire croire, comment se serait-il pu adoucir [1] en si peu de temps? » Le maréchal, qui remarqua aussi bien que moi le ton de la reine, se mit en colère et lui dit en jurant : « Madame, un homme de bien ne peut vous flatter en l'extrémité où sont les choses. Si vous ne mettez aujourd'hui Broussel en liberté, il n'y aura pas, demain, pierre sur pierre dans Paris. » Je voulus prendre la parole pour appuyer ce que disait le maréchal; la reine me la ferma en me disant d'un air de moquerie : « Allez vous reposer, monsieur, vous avez bien travaillé! »

Je sortis ainsi du Palais-Royal; et quoique je fusse ce qu'on appelle enragé, je ne dis pas un mot, de là jusqu'à mon logis, qui pût aigrir le peuple. J'en trouvai une foule innombrable qui

1. Tout le monde aujourd'hui, excepté peut-être M. de Chateaubriand, dirait: *aurait-il pu s'adoucir.*

m'attendait et qui me força de monter sur l'impériale de mon carrosse pour lui rendre compte de ce que j'avais fait au Palais-Royal. Je lui dis que j'avais témoigné à la reine l'obéissance qu'on avait rendue à sa volonté en posant les armes dans les lieux où on les avait prises, et en ne les prenant point dans ceux où on était sur le point de les prendre ; que la reine m'avait fait paraître de la satisfaction de cette soumission, et qu'elle m'avait dit que c'était l'unique voie par laquelle on pouvait obtenir d'elle la liberté des prisonniers. J'ajoutai tout ce que je crus pouvoir adoucir cette commune, et je n'y eus pas beaucoup de peine, parce que l'heure du souper s'approchait. Cette circonstance vous paraîtra ridicule, mais elle est fondée, et j'ai observé qu'à Paris, dans les émotions populaires, les plus échauffés ne veulent pas ce qu'ils appellent se désheurer.

Je me fis saigner en arrivant chez moi, car la contusion que j'avais eue au-dessous de l'oreille était fort augmentée ; mais vous croyez bien que ce n'était pas là mon plus grand mal. J'avais fort basardé mon crédit dans le peuple en lui donnant des espérances de la liberté de Broussel, quoique j'eusse observé fort soigneusement de ne pas lui en donner ma parole ; mais avais-je lieu moi-même d'espérer qu'un peuple pût distinguer entre la parole et les espérances ? D'ailleurs, avais-je lieu de croire, après ce que j'avais connu du passé, après ce que je venais de voir du présent, que la cour fît seulement réflexion à ce qu'elle nous avait fait dire, à M. de la Meilleraye et à moi ? ou plutôt n'avais-je pas tout sujet d'être persuadé qu'elle ne manquerait pas cette occasion de me perdre absolument dans le public, en lui faisant croire que je m'étais entendu avec elle pour l'amuser et pour le jouer ? Ces vues, que j'eus dans toute leur étendue, m'affligèrent, mais elles ne me tentèrent point. Je ne me repentis pas un moment de ce que j'avais fait, parce que je fus persuadé que le devoir et la bonne conduite m'y *avait* obligé. Je m'enveloppai, pour ainsi dire, dans mon devoir ; j'eus honte d'avoir fait réflexion sur l'événement ; et Montrésor étant entré là-dessus, et m'ayant dit que je me trompais si je croyais avoir beaucoup gagné à mon expédition, je lui répondis ces propres paroles : « J'y ai beaucoup gagné en ce qu'au moins je me suis épargné une apologie en explication de bienfaits, qui est toujours une chose insupportable à un homme de bien. Si je fusse demeuré chez moi dans une conjoncture comme celle-ci, la reine, dont enfin je tiens ma dignité, aurait-elle sujet d'être contente de moi ? » — « Elle ne l'est nullement, reprit Montrésor. Madame de Noailles et

Madame de Motteville viennent de dire au prince de Guimené que l'on était persuadé au Palais-Royal qu'il n'avait pas tenu à vous d'émouvoir le peuple. »

J'avoue que je n'ajoutai aucune foi à ce discours de Montrésor ; car quoique j'eusse vu dans le cabinet de la reine que l'on s'y moquait de moi, je m'étais imaginé que cette malignité n'allait pas à diminuer le mérite du service que j'avais rendu, et je ne pouvais me figurer que l'on fût capable de me le tourner à crime. Montrésor persistant à me tourmenter, et me disant que mon ami Jean Louis de Fiesque n'aurait pas été de mon avis, je lui répondis que j'avais toute ma vie estimé les hommes plus par ce qu'ils ne faisaient pas en de certaines occasions que par tout ce qu'ils y eussent pu faire. J'étais sur le point de m'endormir sur ces pensées, lorsque Laignes arriva, qui venait du souper de la reine, et qui me dit que l'on m'avait tourné publiquement en ridicule ; que l'on m'y avait traité d'homme qui n'avait rien oublié pour soulever le peuple, sous prétexte de l'apaiser ; que l'on avait sifflé dans les rues ; que j'avais fait semblant d'être blessé, quoique je ne le fusse point ; enfin que j'avais été exposé deux heures entières à la raillerie fine de Bautru, à la bouffonnerie de Nogent, à l'enjouement de La Rivière, à la fausse compassion du cardinal, et aux éclats de rire de la reine. Vous ne doutez pas que je ne fusse un peu ému ; mais à la vérité je ne le fus pas au point que vous devez croire : je me sentis plutôt de la tentation légère que de l'emportement ; tout me vint dans l'esprit, mais rien n'y demeura ; et je sacrifiai, presque sans balancer, les idées les plus douces et les plus brillantes que les conjurations passées présentèrent en foule à mon esprit, aussitôt que le mauvais traitement, que je voyais public et connu, me donna lieu de croire que je pourrais entrer avec honneur dans la nouvelle. Je rejetai, par le principe de l'obligation que j'avais à la reine, toutes ces pensées, quoique, à vous dire vrai, je m'y fusse nourri dès mon enfance, et Laignes et Montrésor n'eussent certainement rien gagné sur mon esprit, ni par leurs exhortations ni par leurs reproches, si Argenteuil, qui, depuis la mort de M. le comte[1], dont il avait été premier gentilhomme de la chambre, s'était fort attaché à moi, ne fût venu. Il entra dans ma chambre avec un visage fort effaré, et il me dit : « Vous êtes perdu ! le maréchal de la Meilleraye m'a chargé de vous dire que

1. Le comte de Soissons, prince du sang, de la branche de Bourbon.

le diable possède le Palais-Royal ; qu'il leur a mis dans l'esprit que vous aviez fait ce que vous aviez pu pour exciter la sédition ; que lui, maréchal de la Meilleraye, n'a rien oublié pour témoigner à la reine et au cardinal la vérité, mais que l'un et l'autre se sont moqués de lui ; qu'il ne peut les excuser dans cette injustice, mais aussi qu'il ne peut assez les admirer du mépris qu'ils ont toujours eu pour le tumulte ; qu'ils en ont vu la suite comme des prophètes ; qu'ils ont toujours dit que la nuit ferait évanouir cette fumée ; que lui, maréchal, ne l'avait pas cru, mais que présentement il en était convaincu, parce qu'il s'était promené dans les rues, où il n'avait pas seulement trouvé un homme ; que ces feux ne se rallumaient plus quand ils s'étaient éteints aussi subitement que celui-là ; qu'il me conjurait de penser à ma sûreté ; que l'autorité du roi paraîtrait le lendemain avec tout l'éclat imaginable ; qu'il voyait la cour très disposée à ne pas perdre le moment fatal ; que je serais le premier sur qui l'on ferait un grand exemple ; que l'on avait même déjà parlé de m'envoyer à Quimper-Corentin ; que Broussel serait envoyé au Hâvre-de-Grâce, et que l'on avait résolu d'envoyer à la pointe du jour le chancelier au palais, pour interdire le parlement et pour lui commander de se retirer à Montargis. » Argenteuil finit son discours par ces paroles : « Voilà ce que le maréchal de la Meilleraye vous mande. Celui de Villeroy n'en dit pas tant, car il n'ose ; mais il m'a serré la main en passant, d'une manière qui me fait juger qu'il en sait peut-être davantage ; et moi je vous dis, ajouta Argenteuil, qu'ils ont tous deux raison, car il n'y a pas une âme dans les rues, tout y est calme, et l'on prendra demain qui l'on voudra. » Montrésor, qui est de ces gens qui veulent toujours avoir tout deviné, s'écria qu'il n'en doutait point, et qu'il l'avait bien prédit. Laignes se mit sur les lamentations de ma conduite, qui faisait pitié à mes amis quoique elle les perdît. Je leur répondis que s'il leur plaisait de me laisser un petit quart d'heure en repos, je leur ferais voir que nous n'étions pas réduits à la pitié ; et il était vrai. Comme ils m'eurent laissé tout seul le quart d'heure que je leur avait demandé, je ne fis pas seulement réflexion sur ce que je pouvais, car j'en étais très rassuré ; je pensai seulement à ce que je devais, et je fus embarrassé. Comme la manière dont j'étais poussé, et celle dont le public était menacé, eurent dissipé mon scrupule, et que je crus pouvoir entreprendre avec honneur et sans être blâmé, je m'abandonnai à toutes mes pensées ; je rappelai tout ce que mon imagination m'avait jamais fourni de plus

éclatant et de plus proportionné aux vastes desseins ; je permis à mes sens de se laisser chatouiller par le titre de chef de parti, que j'avais toujours honoré dans les vies de Plutarque. Mais ce qui acheva d'étouffer tous mes scrupules, fut l'avantage que je m'imaginai à me distinguer de ceux de ma profession par un état de vie qui les confond toutes. Le dérèglement des mœurs, très peu convenable à la mienne, me faisait peur ; j'appréhendais le sort de M. de Sens, je me soutenais par la Sorbonne, par des sermons, par la faveur du peuple, mais enfin, cet appui n'a qu'un temps, et ce temps même n'est pas fort long, par mille accidents qui peuvent arriver dans le désordre. Les affaires brouillent les espèces, elles honorent même ce qu'elles ne justifient pas, et les vices d'un archevêque peuvent être, dans une infinité de rencontres, les vertus d'un chef de parti. J'avais eu mille fois cette vue, mais elle avait toujours cédé à ce que je croyais devoir à la reine. Le souper du Palais-Royal et la résolution de me perdre avec le public l'ayant purifiée, je la pris avec joie et j'abandonnai mon destin à tous les mouvements de la gloire. LE CARDINAL DE RETZ.

Après avoir admiré dans la première partie de ce morceau la noblesse des vues politiques, la force des pensées, l'habile et originale peinture des caractères, et dans la seconde une narration pittoresque et rapide et un talent comique de la meilleure qualité, le lecteur se retournera peut-être vers les détails du style, et se demandera si cette langue est classique, et si l'on a pu, sous le rapport de la diction, placer ce morceau dans un recueil ouvert seulement aux modèles.

Les écrivains lettrés, les écrivains de profession, pour lesquels écrire fut à la fois un art et une carrière, ont constitué la langue classique ; et c'est dans leurs ouvrages qu'il faut la chercher. Mais cette langue n'est pas, au sein de l'idiome français, la seule digne d'attention et d'étude. Parallèlement à son cours limpide et pur, coule ou plutôt bondit et bouillonne une langue dérivant d'une autre source, irrégulière, troublée, mais abondante et forte, et à laquelle la langue des livres a fait plus d'emprunts qu'elle n'en avoue et qu'elle n'en connaît. C'est la langue des gens du monde, des gens de guerre et de cour, placés trop en dehors des intérêts, des loisirs et des préoccupations littéraires, pour se faire une religion des formes du langage classique, vivant à la fois assez près et assez loin du vulgaire pour emprunter à son langage ce qu'il a de pittoresque et de saillant sans en adopter les façons trop bourgeoises, placés enfin trop haut dans la société ou plutôt trop en dehors de la société pour ne pas se rendre plus ou moins indépendants de la phraséologie reçue. Beaucoup de ces hommes ne retenaient de tous ces avantages qu'un langage bizarrement incorrect, et la prétention, quelquefois trop visible, de braver « la grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois. » On reconnaîtrait sans peine, en parcourant les écrits de quelques-uns de ces nobles écrivains, les traces de cet orgueil féodal qui, disposant toujours de moins d'espace dans le monde, se ménage une retraite dans le langage et jusque dans l'orthographe, et se fait un dernier privilége de l'incorrection et du barba-

risme. Mais lorsque cette langue princière, cavalière parfois, cette langue des camps et des châteaux, tombe entre les mains d'un homme de génie, d'un cardinal de Retz ou d'un duc de Saint-Simon, elle devient, comme phénomène dans la langue, comme dialecte d'une nature supérieure, propre à figurer dans un recueil comme celui-ci, voué non au purisme, mais au génie, et qui, réunissant à ses autres buts un but historique, doit présenter la langue sous ses différents aspects aussi bien qu'à ses différentes époques. Les plus grands talents sont limités par les conventions littéraires, qui deviennent plus nombreuses à mesure qu'on attache plus d'intérêt et qu'on accorde plus de loisir aux productions de l'art d'écrire. La langue se laisse resserrer dans un cercle un peu étroit; les écrivains osent rarement franchir cette limite pour aller à la quête des expressions naturelles et libres que l'instinct fournit en abondance aux personnes d'esprit qui ne sont pas lettrées. Rarement le littérateur soupçonne toutes les combinaisons qui restent à réaliser dans cette langue, qui s'est, pour ainsi dire, durcie entre ses mains, et que, hors du monde lettré, l'homme de pensée et d'action pétrit et repétrit à son aise. Il arrive même un temps, et peut-être y sommes-nous parvenus, où une éducation littéraire, superficielle mais générale, ayant passé comme une doloire sur toutes les surfaces, les a toutes égalisées, et où l'on se félicite d'entendre tout le monde parler bien, sans se demander si c'est parler bien que de parler tous de même, enfin où l'incorrection n'est plus qu'une chose étudiée, où l'originalité s'apprend, où l'on renaît à l'individualité par le savoir, et où un Paul-Louis Courier, admirable talent, ne peut presque plus sortir de la convention qu'en sortant plus ou moins du naturel et en faisant du pastiche. Au 17e siècle, on n'en était pas encore à ce point, et la culture elle-même (car enfin le coadjuteur était un homme cultivé) n'avait pas encore aplani toutes les aspérités ni dompté toutes les indépendances. On comprend bien que je n'ai pas dessein d'excuser toutes les négligences, toutes les irrégularités sans grâce et quelquefois sans naturel, toutes les incorrections gratuites qu'on remarquera dans le style du cardinal de Retz; mais à la vue des libres allures et de l'audace presque insolente d'un langage qui, pressé de trouver son chemin, coupe au plus court en foulant la loi commune, et qui, pour faire communiquer des propositions indépendantes, avance un pied hardi sur le plus étroit rebord de la phrase, et marche sans scrupule et sans peur de synthèse en synthèse, je désire seulement qu'on se demande si la langue, livrée avec plus d'abandon aux besoins de la pensée, ne serait pas susceptible, en création de termes, en association de mots, en tours et en constructions, d'une plus grande liberté et de rajeunissements successifs, renouvelés à l'infini. Sans contredit, l'idiome est manié bourrument, avec irrévérence, et durement froissé par de tels écrivains; mais ils nous le rendent assoupli et propre à un plus grand nombre d'usages.

Toutefois la lecture de semblables morceaux doit être faite ou dirigée avec beaucoup de discernement et de précaution. Il doit être bien entendu d'avance que ce genre, pris en lui-même, a encore moins d'avantages que d'inconvénients. Un lecteur jeune, à qui plaît toute fierté de style, et qui étend volontiers à la forme et aux moindres détails de la forme l'admiration que le fond lui inspire, est exposé à goûter les négligences comme négligences, et à prendre chaque solécisme pour une beauté. Quant aux beautés réelles, il faut se garder d'en transporter tout l'honneur de l'écrivain au genre lui-même, à qui elles ne sauraient appartenir absolument, et qui, à vrai dire, n'a été pour l'écrivain qu'une occasion. Les beautés ne croissent spontanément sur aucun système : elles sont le fruit de la culture; mais tel terrain y est plus favorable que tel autre; la liberté est le terrain naturel du talent, qui, s'il se passe le mieux de liberté, y a néanmoins le plus de droit parce qu'il en sait que faire. Dans les phrases suivantes, que je tire presque au hasard du morceau qui précède, on verra sans peine le genre de style et l'individualité de l'écrivain concourir et s'entr'aider; c'est le style d'une certaine classe, mais c'est en même temps le style du cardinal de Retz :

« Il fit un fonds de toutes les mauvaises intentions et de toutes les ignorances des deux derniers siècles. »

« Les armes qui ne sont point modérées par les lois tombent bientôt dans l'anarchie. »

« Ces ministres convertirent à leur propre substance celle de leurs maîtres, qu'ils sucèrent à l'abri des lois anéanties. »

« Sa jeunesse jeta des étincelles de son mérite. »

« La fortune l'ayant ébloui et tous les autres. »

« On chercha, en s'éveillant, comme à tâtons, les lois : on ne les trouva plus. »

« Il était tout pétri de bile et de contre-temps. »

« Le plus méchant personnage que jamais peut-être particulier ait rencontré. »



LE DUC DE BOURGOGNE

(PETIT-FILS DE LOUIS XIV).

Ce prince, héritier nécessaire, puis présomptif de la couronne, naquit terrible, et sa première jeunesse fit trembler ; dur et colère jusques aux derniers emportements, et jusque contre les choses inanimées ; impétueux avec fureur ; incapable de souffrir la moindre résistance, même des heures et des éléments, sans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps ; opiniâtre à l'excès ; passionné pour toute espèce de volupté : il aimait le vin, la bonne chère, la chasse avec fureur, la musique avec une sorte de ravissement, et le jeu encore, où il ne pouvait supporter d'être vaincu et où le danger avec lui était extrême ; enfin, livré à toutes les passions et transporté de tous les plaisirs ; souvent farouche, naturellement porté à la cruauté ; barbare en railleries et à produire [1] les ridicules avec une justesse qui assommait. De la hauteur des cieux il ne regardait les hommes que comme des atomes avec qui il n'avait aucune ressemblance, quels qu'ils fussent. A peine MM. ses frères lui paraissaient-ils intermédiaires entre lui et le genre humain, quoiqu'on eût toujours affecté de les élever tous trois ensemble dans une égalité parfaite. L'esprit, la pénétration brillaient

1. Mettre au jour, faire ressortir.

en lui de toutes parts. Jusque dans ses furies ses réponses étonnaient; ses raisonnements tendaient toujours au juste et au profond, même dans ses emportements. Il se jouait des connaissances les plus abstraites. L'étendue et la vicacité de son esprit étaient prodigieuses, et l'empêchaient de s'occuper à une seule chose à la fois, jusqu'à l'en rendre incapable. La nécessité de le laisser dessiner en étudiant, à quoi il avait beaucoup de goût et d'adresse, et sans quoi son étude était infructueuse, a peut-être beaucoup nui à sa taille.

Il était plutôt petit que grand, le visage long et brun, le haut parfait avec les plus beaux yeux du monde, un regard vif, touchant, frappant, admirable, assez ordinairement doux, toujours perçant, et une physionomie agréable, haute, fine, spirituelle jusqu'à inspirer de l'esprit. Le bas du visage, assez pointu, et le nez, long, élevé, mais point beau, n'allait pas si bien; des cheveux châtains si crépus et en telle quantité qu'ils bouffaient à l'excès; les lèvres et la bouche agréables quand il ne parlait point; mais, quoique ses dents ne fussent pas vilaines, le ratelier supérieur s'avançait trop, et emboîtait presque celui de dessous, ce qui en parlant et en riant[1] faisait un effet désagréable. Il avait les plus belles jambes et les plus beaux pieds qu'après le roi j'aie jamais vus à personne, mais trop longues, aussi bien que ses cuisses, pour la proportion de son corps. Il sortit droit d'entre les mains des femmes. On s'aperçut de bonne heure que sa taille commençait à tourner; on employa aussitôt et longtemps le collier et la croix de fer, qu'il portait tant qu'il était dans son appartement, même devant le monde, et on n'oublia aucun des jeux et des exercices propres à le redresser. La nature demeura la plus forte : il devint bossu, mais si particulièrement d'une épaule, qu'il en fut enfin boîteux, non qu'il n'eût les cuisses et les jambes parfaitement égales, mais parce que, à mesure que cette épaule grossit, il n'y eut plus, des deux hanches jusqu'aux deux pieds, la même distance, et au lieu d'être à plomb il pencha d'un côté. Il n'en marchait ni moins aisément, ni moins longtemps, ni moins vite, ni moins volontiers, et il n'en aima pas moins la promenade à pied, et à monter à cheval, quoiqu'il y fût très mal. Ce qui doit surprendre, c'est qu'avec des yeux, tant d'esprit si élevé, et parvenu à la vertu la plus extraordinaire et à la plus éminente et la plus solide piété, ce prince ne se vit

1 Plus correctement, mais avec moins de grâce : lorsqu'il parlait et riait.

jamais tel qu'il était pour sa taille, ou ne s'y accoutuma jamais. C'était une faiblesse qui mettait en garde contre les distractions et les indiscrétions, et qui donnait de la peine à ceux de ses gens qui dans son habillement et dans l'arrangement de ses cheveux masquaient ce défaut naturel le plus qu'il leur était possible, mais bien en garde de lui laisser sentir qu'ils aperçussent ce qui était si visible. Il en faut conclure qu'il n'est pas donné à l'homme d'être ici-bas exactement parfait.

Tant d'esprit, et une telle sorte d'esprit, joint à une telle vivacité, à une telle sensibilité, à de telles passions, et toutes si ardentes, n'étaient pas d'une éducation facile. Le duc de Beauvilliers, qui en sentait également les difficultés et les conséquences, s'y surpassa lui-même par son application, sa patience, et la variété des remèdes. Peu aidé par les sous-gouverneurs, il se secourut de tout ce qu'il trouva sous sa main. Fénelon, Fleury, sous-précepteur, qui a donné une si belle histoire de l'Eglise, quelques gentilshommes de la manche[1], Moreau, premier valet de chambre, fort au-dessus de son état sans se méconnaître, quelques rares valets de l'intérieur, le duc de Chevreuse seul du dehors, tous mis en œuvre et tous en même esprit, travaillèrent chacun sous la direction du gouverneur, dont l'art, déployé dans un récit, ferait un juste ouvrage[2] également curieux et instructif. Mais Dieu, qui est le maître des cœurs et dont le divin esprit souffle où il veut, fit de ce prince un ouvrage de sa droite, et entre dix-huit et vingt ans il accomplit son œuvre. De cet abîme sortit un prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, pénitent, et, autant et quelquefois au delà de ce que son état pouvait comporter, humble et austère pour soi. Tout appliqué à ses devoirs et les comprenant immenses, il ne pensa plus qu'à allier les devoirs de fils et de sujet avec ceux auxquels il se voyait destiné. La brièveté des jours faisait toute sa douleur. Il mit toute sa force et sa consolation dans la prière et ses préservatifs en de pieuses lectures. Son goût pour les sciences abstraites, sa facilité à les pénétrer, lui déroba d'abord un temps qu'il reconnut bientôt devoir à l'instruction des choses de son état, et à la bienséance d'un rang destiné à régner et à tenir en attendant une cour.

L'apprentissage de la dévotion et l'appréhension de sa faiblesse pour les plaisirs, le rendirent d'abord sauvage. La vigilance sur

1. Officiers attachés aux princes enfants.

2. Latinisme.

lui-même, à qui il ne passait rien et à qui il croyait devoir ne rien passer, le renferma dans son cabinet comme dans un asile impénétrable aux occasions. Que le monde est étrange! il l'eût abhorré dans son premier état, et il fut tenté de mépriser le second. Le prince le sentit, il le supporta, il attacha avec joie cette sorte d'opprobre à la croix de son Sauveur, pour se confondre soi-même[1] dans l'amer souvenir de son orgueil passé. Ce qui lui fut le plus pénible, il le trouva dans les traits appesantis de sa plus intime famille. Le roi, avec sa dévotion et sa régularité d'écorce, vit bientôt avec un secret dépit un prince de cet âge censurer, sans le vouloir, sa vie par la sienne, se refuser un bureau neuf pour donner aux pauvres le prix qui y était destiné, et le remercier modestement d'une dorure nouvelle dont on voulait rajeunir son petit appartement. On a vu combien il fut piqué de son refus trop obstiné de se trouver à un bal de Marly le jour des Rois. Véritablement ce fut la faute d'un novice. Il devait ce respect, tranchons le mot, cette charitable condescendance au roi son grand-père, de ne l'irriter pas par cet étrange contraste; mais au fond, et en soi, c'était une action bien grande, qui l'exposait à toutes les suites du dégoût de soi qu'il donnait au roi, et aux propos d'une cour dont le roi était l'idole, et qui tournait en ridicule une telle singularité.

Monseigneur[2] ne lui était pas une épine moins aiguë, tout livré à la matière et à autrui, dont la politique redoutait ce jeune prince, n'en apercevait que l'écorce et la rudesse, et s'en aliénait comme d'un censeur. Madame la duchesse de Bourgogne, alarmée d'un époux si austère, n'oubliait rien pour lui adoucir les mœurs. Ses charmes dont il était pénétré, la politique et les importunités effrénées des jeunes dames de sa suite déguisées en cent formes diverses, l'appât des plaisirs et des parties auxquels il n'était rien moins qu'insensible, tout était déployé chaque jour. Suivaient dans l'intérieur des cabinets les remontrances de la dévote fée[3] et les traits piquants du roi, l'aliénation de Monseigneur grossièrement marquée, les préférences malignes de sa cour intérieure, et les siennes trop naturelles pour M. le duc de Berry, que son aîné, traité là en étranger qui pèse, voyait chéri et attiré avec applaudissement. Il faut une âme bien forte pour soutenir de telles épreuves et tous les jours sans être ébranlé; il faut être puissam-

1. *Lui-même.*
2. Le dauphin, père du duc de Bourgogne.
3. Mme de Maintenon, que l'auteur désigne souvent ainsi.

ment soutenu de la main invisible quand tout appui se refuse au dehors, et qu'un prince de ce rang se voit livré aux dégoûts des siens devant qui tout fléchit, et presque au mépris d'une cour qui n'était plus retenue, et qui avait une secrète frayeur de se trouver un jour sous ses lois. Cependant, rentré de plus en plus en lui-même par le scrupule de déplaire au roi, de rebuter Monseigneur, de donner aux autres de l'éloignement pour la vertu, l'écorce rude et dure peu à peu s'adoucit, mais sans intéresser[1] la solidité du tronc. Il comprit enfin ce que c'est que quitter Dieu pour Dieu, et que la pratique fidèle des devoirs propres de l'état où Dieu a mis, est la piété solide qui lui est la plus agréable. Il se mit donc à s'appliquer presque uniquement aux choses qui pouvaient l'instruire au gouvernement; il se prêta plus au monde, il le fit même avec tant de grâce et un air si naturel, qu'on sentit bientôt sa raison de s'y être refusé et sa peine à ne faire que s'y prêter; et le monde, qui se plaît tant à être aimé, commença à devenir réconciliable.

Il réussit fort au gré des troupes en sa première campagne en Flandre avec le maréchal de Boufflers. Il ne plut pas moins à la seconde, où il prit Brisach avec le maréchal de Tallard; il s'y montra partout fort librement, et fort au delà de ce que voulait Marchin, qui lui avait été donné pour son mentor. Il fallut lui cacher le projet de Landau pour le faire revenir à la cour, projet qui n'éclata qu'ensuite. Les tristes conjonctures des années suivantes ne permirent pas de le renvoyer à la tête des armées. A la fin on y crut sa présence nécessaire pour les ranimer et y rétablir la discipline perdue. Ce fut en 1708. On a vu l'horoscope que la connaissance des intérêts et des intrigues m'en fit faire au duc de Beauvilliers dans les jardins de Marly, avant que la déclaration fût publique, et on a vu l'incroyable succès, et par quels rapides degrés de mensonge, d'art, de hardiesse démesurée, d'une impudence à trahir le roi, l'État, la vérité, jusqu'alors inouïe, une infernale cabale, la mieux organisée qui fut jamais, effaça ce prince dans le royaume dont il devait porter la couronne, et dans sa maison paternelle, jusqu'à rendre odieux et dangereux d'y dire un mot en sa faveur. Cette monstrueuse anecdote a été si bien expliquée en son lieu que je ne fais que la rappeler ici. Une épreuve si étrangement nouvelle et cruelle était bien dure à un prince qui voyait tout réuni contre lui, et qui n'avait pour soi[2] que la vérité, suffoquée par

1. Compromettre, nuire à....
2. Régulièrement : pour lui.

tous les prestiges des magiciens de Pharaon ; il la sentit dans tout son poids, dans toute son étendue, dans toutes ses pointes. Il la soutint aussi avec toute la patience, la fermeté, et surtout avec toute la charité d'un élu, qui ne voit que Dieu en tout, qui s'humilie sous sa main, qui se purifie dans le creuset que cette divine main lui présente, qui lui rend grâces de tout, qui porte la magnanimité jusqu'à ne vouloir dire ou faire que très précisément ce qu'il doit à l'Etat, à la vérité, et qui est tellement en garde contre l'humanité qu'il demeure bien en deçà des bornes les plus justes et les plus saintes.

Tant de vertu trouva enfin sa récompense dès ce monde, et avec d'autant plus de pureté que le prince, bien loin d'y contribuer, se tint encore fort en arrière. J'ai assez expliqué tout ce qui regarde cette précieuse révolution, pour que je me contente ici de la montrer, ainsi que les ministres à la cour aux pieds de ce prince, devenu le dépositaire du cœur du roi, de son autorité dans les affaires et dans les grâces, et de ses soins pour le détail du gouvernement. Ce fut alors qu'il redoubla plus que jamais d'application aux choses du gouvernement, et à s'instruire de tout ce qui pouvait l'en rendre le plus capable. Il bannit tout amusement de sciences, pour partager son cabinet entre la prière qu'il abrégea et l'instruction qu'il multiplia, et le dehors entre son assiduité auprès du roi, ses soins pour Mme de Maintenon, la bienséance et son goût pour son épouse, et l'attention à tenir une cour et à s'y rendre accessible et aimable. Plus le roi l'éleva, plus il affecta de se tenir soumis en sa main; plus il lui montra de considération et de confiance, plus il y sut répondre par le sentiment, la sagesse, les connaissances, surtout par une modération éloignée de tout désir et de toute complaisance en soi-même, beaucoup moins [1] de la plus légère présomption. Son secret et celui des autres fut toujours impénétrable chez lui.

Sa confiance en son confesseur n'allait pas jusqu'aux affaires. On ne sait si celle qu'il aurait prise en M. de Cambrai [2] aurait été plus étendue; on n'en peut juger que par celle qu'il avait en M. de Chevreuse, et plus en M. de Beauvilliers qu'en qui que ce fût. On peut dire de ces deux beaux-frères qu'ils n'étaient qu'un cœur et qu'une âme, et que M. de Cambrai en était la vie et le mouvement; leur abandon pour lui était sans bornes, leur commerce

1. Il fallait dire : beaucoup plus.
2. Fénelon, archevêque de Cambrai.

secret était continuel. Il était sans cesse consulté sur grandes et sur petites choses publiques, politiques, domestiques; leur conscience de plus était entre ses mains, le prince ne l'ignorait pas; et je me suis toujours persuadé, sans néanmoins aucune notion autre que présomption, que le prince même le consultait par eux et que c'était par eux que s'entretenait cette amitié, cette estime, cette confiance pour lui si haute et si connue; il pouvait donc compter, et il comptait sûrement aussi parler et entendre tous les trois, quand il parlait ou écoutait l'un d'eux. Sa confiance néanmoins avait des degrés entre les deux beaux-frères : s'il l'avait avec abandon pour quelqu'un, c'était certainement pour le duc de Beauvilliers. Toutefois il y avait des choses où le duc n'entamait pas son sentiment, par exemple beaucoup de celles de la cour de Rome, d'autres qui regardaient le duc de Noailles, quelques autres de goût et d'affection : c'est ce que j'ai vu de mes yeux et ouï de mes oreilles.

Je ne tenais à lui que par M. de Beauvilliers, et je ne crois pas faire un acte d'humilité de dire que, en tous sens et en tous genres, j'étais sans aucune proportion avec lui. Néanmoins il a souvent concerté avec moi pour faire, ou sonder, ou parler, ou inspirer, approcher, écarter de ce prince par moi; il a souvent pris ses mesures sur ce que je lui disais; et plus d'une fois, lui rendant compte de mes tête-à-tête avec le prince, il m'a fait répéter de surprise des choses sur lesquelles il m'avouait que le prince ne s'était jamais tant ouvert avec lui, et d'autres qu'il ne lui avait jamais dites. Il est vrai que celles-là ont été rares, mais elles ont été, et ont été plus d'une fois. Ce n'est pas assurément que ce prince eût en moi plus de confiance. J'en serais si honteux et pour lui et pour moi, que, s'il avait été capable d'une si lourde faute, je me garderais bien de la laisser sentir; mais je m'étends sur ce détail qui n'a pu être aperçu que de moi, pour rendre témoignage à cette vérité : que la confiance la plus entière de ce prince et la plus fondée sur tout ce qui la peut établir et la rendre toujours durable, n'alla jamais jusqu'à l'abandon et à une transformation qui devient souvent le plus grand malheur des rois, des cours, des peuples et des Etats mêmes.

Le discernement de ce prince n'était donc point asservi; mais, comme l'abeille, il recueillait la plus parfaite substance des plus belles et des meilleures fleurs. Il tâchait de connaître les hommes, de tirer d'eux les instructions et les lumières qu'il en pouvait espérer.

Il conférait quelquefois, mais rarement avec quelques-uns, mais à la passade, sur des matières particulières; plus rarement en secret, sur des éclaircissements qu'il jugeait nécessaires, mais sans retour et sans habitude. Je n'ai point su, et cela ne m'aurait point échappé, qu'il travaillât habituellement avec personne qu'avec les ministres, et le duc de Chevreuse l'était, et avec les prélats dont j'ai parlé sur l'affaire du cardinal de Noailles. Hors ce nombre, j'étais le seul qui eût ses derrières libres et fréquents, soit de sa part, soit de la mienne[1]. Là, il découvrait son âme et pour le présent et pour l'avenir, avec confiance et toutefois avec sagesse, avec retenue, avec discrétion. Il se laissait aller sur les plans qu'il croyait nécessaires, il se livrait sur les choses générales, il se retenait sur les particulières; mais comme il voulait sur cela même tirer de moi tout ce qui pouvait lui servir, je lui donnai adroitement lieu à des échappées, et souvent avec succès, par la confiance qu'il avait prise en moi de plus en plus, et que je devais toute au duc de Beauvilliers, et en sous-ordre au duc de Chevreuse, à qui je ne rendais pas le même compte qu'à son beau-frère, mais à qui je ne laissais pas de m'ouvrir fort souvent, comme lui à moi.

Un volume ne décrirait pas suffisamment ces divers tête-à-tête entre ce prince et moi. Quel amour pour le bien! quel dépouillement de soi-même! quelles recherches! quels fruits! quelle pureté d'objets, oserai-je le dire, quel reflet de la Divinité dans cette âme candide, simple, forte, qui, autant qu'il est donné ici-bas, en avait conservé l'image! On y sentait briller les traits d'une éducation également laborieuse et industrieuse, également savante, sage, chrétienne, et les réflexions d'un disciple lumineux, qui était né pour le commandement. Là s'éclipsaient les scrupules qui le dominaient en public. Il voulait savoir à qui il avait et à qui il aurait affaire; il mettait au jeu le premier pour profiter d'un tête-à-tête sans fard et sans intérêt. Mais que le tête-à-tête avait de vaste[2], et que les charmes qui s'y trouvaient étaient agités par la variété où le prince s'espaçait par art, et par entraînement de curiosité, et par la soif de savoir! de l'un à l'autre il promenait son homme sur tant de matières, sur tant de choses, de gens et de faits, que qui n'aurait pas eu à la main de quoi le satisfaire en serait sorti bien mal content de soi et ne l'aurait pas laissé satisfait. La préparation était également imprévue et impossible. C'était dans ces

1. Invité à des entretiens secrets, que j'étais libre aussi de demander.

2. *Vaste* employé comme substantif, ce qui est contre l'usage.

impromptus que le prince cherchait à puiser des vérités qui ne pouvaient ainsi rien emprunter d'ailleurs, et à éprouver, sur des connaissances ainsi variées, quel fonds il pouvait faire en ce genre sur le choix qu'il avait fait.

De cette façon, son homme, qui avait compté ordinairement sur une matière à traiter avec lui pour un quart d'heure, pour une demi-heure, y passait deux heures et plus, suivant que le temps laissait plus ou moins de liberté au prince. Il le ramenait toujours à la matière qu'il avait destinée à traiter en principal, mais à travers les parenthèses qu'il présentait, et qu'il maniait en maître, et dont quelques-unes étaient assez souvent son principal objet. Là nul verbiage, nul compliment, nulle louange, nulle cheville, aucune préface, aucun conte, pas la plus légère plaisanterie; tout objet, tout dessein, tout serré, substantiel, au fait, au but, rien sans raison, sans cause, rien par amusement et par plaisir; c'était là que la charité générale l'emportait sur la charité particulière, et que ce qui était sur le compte de chacun se discutait exactement; c'était là que les plans, les arrangements, les changements, les choix se formaient, se mûrissaient, se découvraient, souvent tout mâchés, sans le paraître, avec le duc de Beauvilliers, quelquefois avec lui et le duc de Chevreuse, qui néanmoins étaient tous deux ensemble très rarement avec lui. Quelquefois encore il y avait de la réserve pour tous les deux ou pour l'un ou l'autre, quoique rare pour M. de Beauvilliers; mais en tout et partout un inviolable secret dans toute sa profondeur.

Avec tant et de si grandes parties, ce prince si admirable ne laissait pas de laisser voir un recoin d'homme, c'est-à-dire quelques défauts, et quelquefois même peu décents; et c'est ce que, avec tant de solide et de grand, on avait peine à comprendre, parce qu'on ne voulait pas se souvenir qu'il n'avait été que vices et que défauts, ni réfléchir sur le prodigieux changement, et ce qu'il avait dû coûter, qui en avait fait un prince déjà si proche de toute perfection, qu'on s'étonnait, en le voyant de près, qu'il ne l'eût pas encore atteinte jusqu'à son comble. J'ai touché ailleurs quelques-uns de ses légers défauts, qui, malgré son âge, étaient encore des enfances, qui se corrigeaient assez tous les jours pour faire sainement augurer que bientôt elles disparaîtraient toutes. Un plus important, et que la réflexion et l'expérience auraient sûrement guéri, c'est qu'il était quelquefois des personnes, mais rarement, pour qui l'estime et l'amitié de goût, même assez familière, ne

marchaient pas de compagnie. Ses scrupules, ses malaises, ses petitesses de dévotion diminuaient tous les jours, et tous les jours il croissait en quelque chose ; surtout il était bien guéri de l'opinion de préférer pour les choix la piété à tout autre talent, c'est-à-dire de faire un ministre, un ambassadeur, un général, plus par rapport à sa piété qu'à sa capacité et à son expérience ; il l'était encore sur le crédit à donner à la piété, persuadé qu'il était enfin que de fort honnêtes gens, et propres à beaucoup de choses, le peuvent être sans dévotion, et doivent cependant être mis en œuvre, et persuadé encore du danger de faire des hypocrites. . . . .

. . . .

Cette grande et sublime maxime : que les rois sont faits pour les peuples et non les peuples pour les rois ni[1] aux rois, était si avant imprimée en son âme, qu'elle lui avait rendu le luxe et la guerre odieux. C'est ce qui le faisait s'expliquer quelquefois trop vivement sur la dernière, emporté par une vérité trop dure pour les oreilles du monde[2], qui a fait quelquefois dire sinistrement qu'il n'aimait pas la guerre. Sa justice était munie de ce bandeau impénétrable qui en fait toute la sûreté ; il se donnait la peine d'étudier les affaires qui se présentaient à juger devant le roi, au conseil des finances et des dépêches ; et si elles étaient grandes, il y travaillait avec les gens du métier, dont il puisait des connaissances, sans se rendre esclave de leurs opinions. Il communiait au moins tous les quinze jours avec un recueillement et un abaissement qui frappait, toujours en collier de l'ordre et en rabbat et manteau court. Il voyait son confesseur jésuite une ou deux fois la semaine, et quelquefois fort longtemps, ce qu'il abrégea beaucoup dans la suite, quoiqu'il approchât plus souvent de la communion.

Sa conversation était aimable, tant qu'il pouvait solide, et par goût ; toujours mesurée à ceux avec qui il parlait. Il se délassait volontiers à la promenade ; c'était là où[3] il causait le plus. S'il s'y trouvait quelqu'un avec qui il pût parler de science, c'était son plaisir, mais plaisir modeste, et seulement pour s'amuser et s'instruire en dissertant quelque peu, et en écoutant davantage ; mais

1. Ni n'appartiennent aux rois.
2. *Vérité* réunit ici deux sens : celui d'*amour de la vérité* qui emporte le jeune prince, et celui de *vérité* proprement dite qui est *trop dure aux oreilles du monde*. Cela est vicieux, mais tout à fait du style de Saint-Simon.
3. Qu'il causait le plus.

ce qu'il y cherchait le plus, c'était l'utile, des gens à faire parler sur la guerre et les places, sur la marine et le commerce, sur les cours et les pays étrangers, quelquefois sur des faits particuliers mais publics[1], et sur des points d'histoire ou des guerres passées depuis longtemps. Ces promenades, qui l'instruisaient beaucoup, lui conciliaient les esprits, les cœurs, l'admiration, les plus grandes espérances. Il avait mis à la place des spectacles, qu'il s'était retranchés depuis fort longtemps, un petit jeu, où les plus médiocres bourses pouvaient atteindre, pour pouvoir varier et partager l'honneur de jouer avec lui, et se rendre cependant visible à tout le monde. Il fut toujours sensible au plaisir de la table et de la chasse; il se laissait aller à la dernière avec moins de scrupule, mais il craignait son faible pour l'autre, et il y était d'excellente compagnie quand il s'y laissait aller.

Il connaissait le roi parfaitement, il le respectait, et sur la fin il l'aimait en fils, et lui faisait une cour attentive de sujet, mais qui sentait quel il était. Il cultivait Mme de Maintenon avec les égards que leur situation demandait. Tant que Monseigneur vécut, il lui rendait tout ce qu'il lui devait avec soin. Il aimait les princes ses frères avec tendresse, et son épouse avec la plus grande passion. La douleur de sa perte pénétra ses plus intimes moëlles. La piété y surnagea par les plus prodigieux efforts. Le sacrifice fut entier, mais il fut sanglant. Dans cette terrible affliction, rien de bas, rien de petit, rien d'indécent : on voyait un homme hors de soi qui s'extorquait une surface unie, et qui y succombait.

Les jours de cette affliction furent tôt abrégés. Il fut le même dans sa maladie. Il ne crut point en relever; il en raisonnait avec ses médecins, dans cette opinion; il ne cacha pas sur quoi elle était fondée, on l'a dit il n'y a pas longtemps, et tout ce qu'il sentit depuis le premier jour jusqu'au dernier l'y confirma de plus en plus[2]. Quelle épouvantable conviction de la fin de son épouse et de la sienne! mais, grand Dieu! quel spectacle vous donnâtes en lui, et que n'est-il permis encore d'en relever des parties également secrètes, et si sublimes qu'il n'y a que vous qui les puissiez donner et en connaître tout le prix! quelle imitation de Jésus-Christ sur la croix! on ne dit pas seulement à l'égard de la mort et des souffrances : elle s'éleva bien au-dessus. Quelles tendres, quelles tranquilles vues! quel surcroît de détachement! quels vifs

1. Mais d'un intérêt public.
2. Dans l'idée qu'il mourait empoisonné.

élans d'actions de grâces d'être préservé du sceptre et du compte qu'il en faut rendre! quelle soumission, et combien parfaite! quel ardent amour pour Dieu! quel perçant regard sur son néant et ses péchés! quelle magnifique idée de l'infinie miséricorde! quelle religieuse et humble crainte! quelle tempérée confiance! quelle sage paix! quelles lectures! quelles prières continuelles! quel ardent désir des derniers sacrements! quel profond recueillement! quelle invincible patience! quelle douceur! quelle constante bonté pour tout ce qui l'approchait! quelle charité pure qui le pressait d'aller à Dieu! La France tomba enfin sous ce dernier châtiment : Dieu lui montra un prince qu'elle ne méritait pas. La terre n'en était pas digne; il était mûr déjà pour la bienheureuse éternité.

SAINT-SIMON.

La langue française est un coursier moins fougueux que rétif, que chaque écrivain à son tour a soumis au mors et à l'éperon; mais le duc de Saint-Simon en a été peut-être le plus étonnant dompteur. Personne ne l'a lancée à travers champs comme lui; personne ne lui a fait plus impérieusement rompre ses habitudes et varier ses allures. Aucun écrivain n'a mieux fait voir de combien d'articulations elle est pourvue qu'on ne lui soupçonnait pas, et de combien de mouvements elle est capable qui lui semblaient refusés. La proportion du conventionnel et de l'arrêté paraît faible dans ce dialecte extraordinaire au prix du libre et du flexible. Que l'incorrection et l'obscurité soient fréquentes dans un langage si aventureux, c'est ce que nous n'avons garde de nier ou d'excuser; mais, pour être bien éloigné du classique, ce style n'en est pas moins un style de génie.

Toujours bien sûr de son but, mais peu soucieux du chemin qui l'y conduira, Saint-Simon jette sa phrase dans une direction quelconque, décidé à ne s'en point repentir et à ne point rebrousser chemin. Que si, par quelque raison tirée de la langue, la forme du commencement ne convient point à la suite de sa pensée, il force la règle, ou la courbe, ou l'étend, ou la fait ingénieusement rentrer dans son dessein : ce premier dessein s'assimile, de force ou de gré, tout ce qui suit; de là des fautes plus ou moins choquantes, mais de là aussi d'heureuses découvertes et de véritables grâces de style. « Tant d'esprit, » dit-il, « et une telle sorte d'esprit, joint à une telle vivacité, » à une telle sensibilité, à de telles passions, *et toutes si ardentes*, n'étaient pas » *d'une éducation facile*. » — « La bienséance *d'un rang destiné à régner*, et à tenir » en attendant une cour. » — « Monseigneur, tout livré à la matière et à autrui. » — « Il comprit enfin ce que c'est que quitter Dieu pour Dieu, et *que* la pratique fidèle des » devoirs de l'état où Dieu a mis est la piété solide qui lui est la plus agréable. » — « On a vu l'incroyable succès, et *par* quels rapides degrés une infernale cabale effaça » ce prince.... » — « On ne voulait pas se souvenir qu'il n'avait été que vices et que » défauts, ni réfléchir sur le prodigieux changement (*qui s'était fait en lui*) et *ce* qu'il » avait dû coûter, *qui* en avait fait un prince déjà si proche de toute perfection.... » — « Ces promenades... lui *conciliaient* les esprits, les cœurs, l'admiration, *les plus* » *grandes espérances*. » — « Incapable de souffrir la moindre *résistance*, même des » *heures* et des éléments. »

Tout plein de souvenirs, assailli par les nombreuses circonstances des faits qu'il rapporte, pressé de les dire toutes, et manquant de loisir pour les distribuer, Saint-

Simon en charge sa phrase, les accrochant pour ainsi dire à chaque saillie de la période, sous forme d'incidente, d'épithète ou de parenthèse, et trouvant dans la double nécessité de tout dire et d'avancer, le secret d'une concision souvent surprenante, qui fait jaillir chaque circonstance comme une étincelle. C'est souvent un véritable phénomène que la phrase de Saint-Simon, pleine, drue, distendue à force de substance, où les idées semblent foisonner, se croiser et s'agiter comme la foule dans une place publique. Ce n'est point la beauté de la période oratoire, ses larges proportions, sa distribution savante et noble : c'est quelquefois un tour de force pénible, mais bien souvent aussi un modèle d'énergie et d'adresse, et, pour un génie de la trempe de Saint-Simon, une occasion de conquêtes sur la langue et de traits de style étonnant. Nous nous dispensons d'indiquer des exemples, que le lecteur trouvera sans peine.

Le choix des matériaux de la phrase n'est pas moins remarquable que son architecture. Ici, même liberté que dans tout le reste. Je ne parle pas de métaphores si extraordinaires que leurs anologues se trouveraient difficilement ailleurs. Dans ce genre, la liberté n'a pas des limites tracées et connues d'avance. Toute métaphore est une substitution fondée sur un rapport; que ce rapport soit vrai, que le terme substitué convienne à la couleur du sujet, telles sont les règles, mais c'est au goût et à la raison, non à l'usage, qu'il appartient d'en connaître. La liberté de l'usage se fait voir davantage à modifier l'acception usuelle des mots et le mode de leur emploi; car ici la règle est d'autant plus inflexible qu'elle est plus arbitraire. C'est là le propre de Saint-Simon : faisant doucement glisser les mots de dessus leur base, il les oblige à recouvrir plus d'espace; et il le fait souvent avec assez de tact et de bonheur pour qu'on se demande s'il a fait autre chose que se prévaloir d'un droit négligé mais incontestable. Et soit qu'il enfreigne l'usage, soit qu'il le respecte, ses expressions, même les plus courtes, jettent la lumière la plus vive sur l'ensemble de l'idée. Dans cette langue d'exception, le duc de Bourgogne est *un disciple lumineux*, quoique *lumineux* ne s'applique point aux personnes; mais qu'on essaie de dire autrement! Les charmes d'un entretien sont « agités par la variété où le prince s'espace par art. » Des charmes agités! Cette expression prend l'analyse au dépourvu, mais l'imagination l'adopte avec empressement. « La duchesse, alarmée d'un époux si austère. . . . » *L'austérité de son époux*, plus régulier, aurait moins de grâce. « Ce qui a fait dire *sinistrement* qu'il n'aimait pas la » guerre. » L'application de cet adverbe est inusitée, mais bien expressive. « Il s'ex- » torquait une surface unie. » Le goût tremble devant de telles expressions; mais on voit avec plaisir ce verbe *extorquer* sortir des limites de son acception traditionnelle. Il faut pourtant l'avouer : dans une telle liberté, l'abus est bien près de l'usage, l'usage est presque un abus. Cette liberté menace les fondements du langage. La langue, ainsi que la société civile, repose sur le respect de la propriété; en grammaire comme en politique, il y a des droits acquis : chaque mot réclame son idée comme chaque individu son bien. Que ces droits soient livrés au bon plaisir de tous ou d'un seul, la langue s'écroule ainsi que la société; mais d'une autre part, dans l'immobilité forcée de la propriété, la langue et la société croupissent. La langue française doit sa vie et son progrès au mouvement continuel que lui ont imprimé des innovations sinon égales, du moins semblables à celles que nous venons de signaler. Mais il faut que ce mouvement de la langue s'opère lentement et sans violence; plus il est insensible, plus il est sûr; il se légitime d'autant mieux qu'on en connaît moins la source : autant que possible, il faut qu'il soit anonyme. De nos jours il est bien loin de demeurer dans ces conditions : en fait de langue, la propriété est de toutes parts menacée; l'arbitraire individuel se substitue à l'arbitraire légal; la convention, base du langage, tend à s'effacer, et par conséquent la confusion à s'introduire.



JACQUES II.

Jacques II, homme dur et faible, entêté et fanatique, n'avait pas, lorsqu'il prit en main les rênes des trois royaumes, la moindre idée de la révolution accomplie dans les esprits ; il était resté en arrière de ses contemporains de plus d'un siècle. Il voulut tenter en faveur de l'église romaine ce que son père n'avait pas pu même exécuter pour l'épiscopat : il se croyait le maître d'opérer un changement dans la religion de l'Etat aussi facilement qu'Henri VIII [1] ; mais le peuple anglais n'était plus le peuple des Tudor, et quand Jacques eût distribué à ses sujets tous les biens du clergé anglican, il n'aurait pas fait un seul catholique. Son plus grand tort fut de jurer, en parvenant à la couronne, ce qu'il n'avait pas l'intention de tenir ; la foi gardée n'a pas toujours sauvé les empires ; la foi mentie les a souvent perdus [2].

Jacques eut tout d'abord le cœur enflé par la folle rébellion du duc de Monmouth, si facilement réprimée. Monmouth battu à Sedgmore, découvert après le combat dans des broussailles, conduit à Londres, présenté à Jacques, ne put sauver sa vie par les humbles soumissions que Jacques exilé a complaisamment racontées, croyant excuser sa faiblesse en divulguant celle des autres. La certitude de la mort rendit à Monmouth le courage : il se montra brave et léger comme Charles II son père ; il avait toutes les grâces de la courtisane sa mère. Il joua avec la hache, dont il fallut cinq

1. « Jacques, attaché depuis sa jeunesse à la communion romaine par persuasion, joignait à sa créance l'esprit de parti et de zèle. S'il eût été mahométan ou de la religion de Confucius, les Anglais n'eussent jamais troublé son règne; mais il avait formé le dessein de rétablir dans son royaume le catholicisme, regardé avec horreur par ces royalistes républicains comme la religion de l'esclavage. C'est une entreprise quelquefois très aisée de rendre une religion dominante dans un pays : Constantin, Clovis, Gustave Vasa, la reine Élisabeth, firent recevoir sans danger, chacun par des moyens différents, une religion nouvelle; mais pour de pareils changements, deux choses sont absolument nécessaires, une profonde politique et des circonstances heureuses; l'une et l'autre manquaient à Jacques. » Voltaire, Siècle de Louis XIV, chap. XV.

2. « Il n'appartient pas ! ô Athéniens ! il n'appartient pas à l'injuste, au parjure, au trompeur, de fonder une puissance durable. » Démosthène, 2e Olyntienne.

coups pour abattre sa belle tête. On a voulu faire de Monmouth le *Masque de fer* : c'est toujours du roman [1].

Jacques, naturellement cruel, trouva un bourreau : Jeffries avait commencé ses œuvres, vers la fin du règne de Charles II, dans le procès où Russel et Sidney perdirent la vie ; cet homme, qui à la suite de l'invasion de Monmouth fit exécuter dans l'ouest de l'Angleterre plus de deux cent cinquante personnes, ne manquait pas d'un certain esprit de justice : une vertu qu'on n'aperçoit pas dans un homme de bien se fait remarquer quand elle est placée au milieu des vices.

Emporté par son zèle religieux, le monarque n'écoutait que les conseils de son confesseur, le jésuite Péters, qu'il avait entrepris de faire cardinal. Missionnaire dans sa propre cour, Jacques avait converti son ministre Sunderland, qui n'était pas plus fidèle à son nouveau Dieu qu'il ne l'était à son roi. Le nonce du pape fit une entrée publique à Windsor, en habits pontificaux ; ces choses qui, dans l'esprit tolérant ou indifférent de ce siècle, seraient fort innocentes aujourd'hui, étaient alors criminelles aux yeux d'un peuple instruit à regarder la communion romaine comme ennemie des libertés publiques.

Le roi ne pouvant parvenir directement à son but, voulut l'atteindre par une voie oblique : il se fit le protecteur des Quakers, et demanda la liberté de conscience pour tous ses sujets. Cromwell avait aussi recherché cette liberté, mais pour se défendre, et non pour attaquer comme Jacques. Le roi intrigua sans succès afin d'obtenir une majorité sur ce point dans le parlement. Ayant échoué, il publia de sa propre autorité une déclaration de liberté de conscience. Sept évêques refusèrent de la lire dans leurs églises ; conduits à la Tour, puis acquittés par un jugement, leur captivité et leur élargissement devinrent un triomphe populaire. Jacques avait formé un camp qu'il exerçait à quelques milles de Londres : il ne trouva pas les soldats plus disposés à admettre la liberté de conscience que les évêques.

Ainsi ce fut par un acte juste et généreux en principe que Jacques acheva de mécontenter la nation. On trouve aisément la double raison de cette sorte d'iniquité des faits : d'un côté il y avait fanatisme protestant ; de l'autre, on sentait que la tolérance royale

1. Voyez Fox, Histoire des deux derniers rois de la maison Stuart, T. Ier, p. 307 de la traduction française.

n'était pas sincère et qu'elle ne demandait une liberté particulière que pour détruire la liberté générale.

Il est difficile de s'expliquer la conduite du roi. Sous le règne même de son frère, il avait vu proposer un bill d'incapacité à la possession de la couronne, incapacité fondée sur la profession de toute religion qui ne serait pas religion de l'Etat : ces dispositions hostiles pouvaient sans doute avoir irrité secrètement Jacques le catholique ; mais aussi comment ne comprit-il pas que pour conserver la couronne chez un pareil peuple, il ne le fallait pas frapper à l'endroit sensible? Loin de là, au lieu de se modérer en parvenant au souverain pouvoir, Jacques abonda dans les mesures propres à le perdre.

La Hollande était depuis longtemps le foyer des intrigues des divers partis anglais : les émissaires de ces partis s'y rassemblaient sous la protection de Marie, fille aînée de Jacques, femme du prince d'Orange, homme qui n'inspire aucune admiration, et qui pourtant a fait des choses admirables. Souvent averti par Louis XIV, Jacques ne voulait rien croire ; il lui fallut pourtant se rendre à l'évidence : une dépêche du marquis d'Abbeville, ambassadeur de la Grande-Bretagne à La Haye, déroula à ses yeux tout le plan d'invasion. Abbeville tenait ses renseignements du grand-pensionnaire Fagel ; le comte d'Avaux avait su beaucoup plus tôt toute l'affaire. Une flotte était équipée au Texel ; elle devait agir contre l'Angleterre, où le prince d'Orange se disait appelé par la noblesse et le clergé.

Louis XIV, dont la politique avait été désastreuse et misérable jusqu'au dénouement, retrouva sa grandeur à la catastrophe : il fit des offres magnanimes, et les aurait tenues ; mais il commit en même temps une faute irréparable : au lieu d'attaquer les Pays-Bas, ce qui eût arrêté le prince d'Orange, il porta la guerre ailleurs. La flotte mit à la voile ; Guillaume débarqua avec treize mille hommes à Broxholme, dans Torbay.

A son grand étonnement, il n'y trouva personne ; il attendit dix jours en vain. Que fit Jacques pendant ces dix jours? rien. Il avait une armée de vingt mille hommes qui se fût battue d'abord, et il ne prit aucune résolution. Sunderland son ministre le vendait ; le prince Georges de Danemark, son gendre, et Anne, sa fille favorite, l'abandonnaient, de même que sa fille Marie et son autre gendre Guillaume. La solitude commençait à croître autour du monarque qui s'était isolé de l'opinion nationale : il demanda des

conseils au comte de Bedford, père de lord Russel, décapité sous le règne précédent à la poursuite de Jacques. « J'avais un fils, répondit le vieillard, qui aurait pu vous secourir. »

Jacques ne montra de fermeté dans ce moment critique que pour sa religion : elle avait dérobé à son profit le courage naturel du prince. Jacques rappela, il est vrai, les mesures favorables aux catholiques, et toutefois, bravant l'animadversion publique, il fit baptiser son fils dans la communion romaine ; le pape fut déclaré parrain de ce jeune roi qui ne devait point porter la couronne. La conscience était la vertu de ce Jacques II[1], mais il ne l'appliquait qu'à un seul objet : cette vive lumière devenait pour lui des ténèbres lorsqu'elle frappait autre chose qu'un autel.

Le prince d'Orange avançait lentement vers Londres, où la seule présence de Jacques combattait l'usurpateur. Peu à peu la défection se mit dans l'armée anglaise. Le *Lilli-Ballero*, espèce d'hymne révolutionnaire, fut chanté parmi les déserteurs. « Qu'on leur donne » des passeports en mon nom, dit Jacques, pour aller trouver le » prince d'Orange : je leur épargnerai la honte de me trahir. »

Cependant le roi prenait la plus fatale des résolutions, celle de quitter Londres. Il fit partir d'abord la reine et son jeune fils, qu'accompagnait Lauzun, favori de la fortune, comme ses suppliants en étaient le jouet. Jacques lui-même s'embarqua sur la Tamise, y jeta le sceau de l'Etat ou plutôt sa couronne, que le flot ne lui rapporta jamais. Arrêté par hasard à Feversham, il revint à Londres, où le peuple le salua des plus vives acclamations. Cette inconstance populaire pensa renverser l'œuvre de la patiente et coupable ambition du prince d'Orange. Ce duc d'York, si brave dans sa jeunesse sous les drapeaux de Turenne et de Condé, si vaillant et si habile amiral sur les flottes de son frère Charles II, ce duc d'York ne retrouvait plus comme roi son ancien courage ; il ne s'agissait cependant pour lui que de rester et de regarder en face son gendre et sa fille. Guillaume lui fit ordonner de se retirer au château de Ham ; le monarque, au lieu de s'indigner contre cet ordre, sollicita humblement la permission de se rendre à Rochester. Le prince d'Orange devina aisément que son beau-père, en se rapprochant de la mer, avait l'intention de s'échapper du royaume ; or c'était tout

1. Comment la conscience, centre de toutes les vertus, peut-elle être présentée comme une vertu particulière ? Il faut, pour entrer dans le sens de l'auteur, appeler *vertus* toutes les bonnes dispositions de l'âme : ainsi la pitié, qui existe indépendamment de la conscience.

ce que désirait l'usurpateur : il s'empressa d'accorder la permission. Jacques gagna furtivement le rivage, monta sur un vaisseau qui l'attendait et que personne ne voulait prendre[1].

L'austère catholique qui sacrifiait un royaume à sa foi était suivi de son fils naturel, le duc de Berwick, qu'il avait eu d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marlborough. Marlborough devait sa fortune à Jacques ; il déserta son bienfaiteur et son maître infortuné pour se donner à un coupable heureux. Berwick et Marlborough, l'un bâtard et l'autre traître, devaient devenir deux capitaines célèbres : Marlborough ébranla l'empire de Louis XIV ; Berwick assura l'Espagne au petit-fils de ce grand roi, et ne put rendre l'Angleterre à son père, Jacques II. Berwick eut la gloire de mourir d'un coup de canon à Philipsbourg pour la France (12 juin 1734), et d'avoir mérité les éloges de Montesquieu.

Jacques aborda les champs de l'éternel exil le 2 janvier 1689 (nouveau style) ; il débarqua à Ambleteuse en Picardie. Il n'avait fallu que quatre ans au dernier fils de Charles Ier pour perdre un royaume.

Une assemblée nationale convoquée à Westminster, sous le nom de *Convention*, déclara le 23 février 1689 que Jacques, second du nom, en quittant l'Angleterre, avait abdiqué ; que son fils le prince de Galles était un enfant supposé (impudent mensonge) ; que Marie, fille de Jacques, princesse d'Orange, était de droit l'héritière d'un trône délaissé : l'usurpation s'établit sur une fiction de légitimité.

Le prince d'Orange et sa femme Marie acceptèrent la succession royale non vacante, à des conditions qui devinrent la constitution écrite de la Grande-Bretagne : tel fut le dernier acte et le dénouement de la révolution de 1640 ; ainsi furent posées, après des siècles de discordes, les limites qui séparent aujourd'hui en

1. « Alors, se voyant attaqué et poursuivi par un de ses gendres, quitté par l'autre, ayant contre lui ses deux filles, ses propres amis, haï des sujets même qui étaient encore dans son parti, il désespéra de sa fortune ; la fuite, dernière ressource d'un prince vaincu, fut le parti qu'il prit sans combattre. Enfin, après avoir été arrêté dans sa fuite par la populace, maltraité par elle, reconduit à Londres ; après avoir reçu paisiblement les ordres du prince d'Orange dans son propre palais, après avoir vu sa garde enlevée sans coup férir par celle du prince, chassé de sa maison, prisonnier à Rochester, il profita de la liberté qu'on lui donnait d'abandonner son royaume : il alla chercher un asile en France. » Siècle de Louis XIV, chap. XV.

Angleterre le juste pouvoir de la couronne des libertés légales du peuple[1].

Au reste, ni Jacques ni les Anglais n'eurent aucune dignité dans cet événement mémorable : ils laissèrent tout faire à Guillaume avec une faible armée de treize mille hommes, où l'on comptait douze ou quatorze cents soldats et officiers français protestants ; ceux-ci chassés de France par la révocation de l'édit de Nantes, allèrent détrôner en Angleterre un prince catholique, allié de Louis XIV ; ainsi s'enchaînent les choses humaines. Ce fut une garde hollandaise qui fit la police à Londres et qui releva les postes à Whitehall. Les historiens de la Grande-Bretagne appellent la révolution de 1688 la *glorieuse* révolution ; ils se devraient contenter de l'appeler la révolution *utile*[2] : les faits en laissent le profit, mais en refusent la gloire à l'Angleterre. Le plus léger degré de fermeté dans le roi Jacques aurait suffi pour arrêter le prince Guillaume : presque personne, dans le premier moment, ne se déclara en sa faveur.

Au surplus, cette révolution, qui aurait pu être retardée, n'en était pas moins inévitable, parce qu'elle était opérée dans l'esprit de la nation. Si Jacques parut frappé de vertige au moment décisif ; si pendant son règne on ne le vit occupé qu'à se créer une place de sûreté en Angleterre, ou un moyen de fuite en France ; s'il se laissa trahir de toutes parts ; s'il ne profita ni des avis ni des offres de Louis XIV, c'est qu'il avait la conscience que ses destins étaient accomplis. La liberté, méconnue sous Jacques Ier, ensanglantée sous Charles Ier, déshonorée sous Charles II, attaquée sous Jacques II, avait pourtant été conservée dans les formes constitutionnelles, et ces formes la transmirent à la nation, qui continua de féconder le sol natal après l'expulsion des Stuart.

Ces princes ne purent jamais pardonner au peuple anglais les maux qu'il leur avait fait endurer ; le peuple anglais ne put jamais oublier que ces princes avaient essayé de lui ravir ses droits : il y avait de part et d'autre trop de justes ressentiments et trop d'offenses. Toute confiance réciproque étant détruite, on se regarda

1. « Ce fut là l'époque de la vraie liberté de l'Angleterre. La nation, représentée par son parlement, fixa les bornes si longtemps contestées des droits du roi et de ceux du peuple ; et, ayant prescrit au prince d'Orange les conditions auxquelles il devait régner, elle le choisit pour son roi, conjointement avec sa femme Marie, fille du roi Jacques. » Siècle de Louis XIV, chap. XV.

2. « It was, assuredly, a happy revolution, and a useful revolution ; but it was not, what it has often been called, a glorious revolution. » Edinb. Rev., Sept. 1828.

en silence pendant quelques années. Les générations qui avaient souffert ensemble, également fatiguées, consentirent à achever leurs jours ensemble; mais les générations nouvelles, qui ne sentaient pas cette lassitude, qui, ne nourrissant plus d'inimitiés, n'avaient pas besoin d'entrer dans les compromis du malheur, ces générations revendiquèrent les fruits du sang et des larmes de leurs pères; il fallut dire adieu aux choses du passé. Il ne restait dans les deux partis, à la révolution de 1688, que quelques témoins de la catastrophe de 1649: Jacques lui-même, qui allait mourir dans l'exil, et le vieux régicide Ludlow, qui revint de l'exil pour jouir du plaisir de voir chasser un roi dont il avait condamné le père. Ludlow se trouva d'ailleurs tout aussi étranger dans Londres avec ses principes républicains que Jacques avec ses maximes de pouvoir absolu.

Mais nous nous trompons dans ce récit: un autre personnage assista encore à l'avénement de Guillaume. Le nommé Clark, du comté d'Herford, avait eu un procès avec ses filles. Après la mort de son fils unique, il vint plaider à Londres; il lui prit envie d'assister à une séance de la chambre haute. Un homme lui demanda s'il avait jamais rien vu de semblable. « Non pas, répondit Clark, depuis que j'ai cessé de m'asseoir dans ce fauteuil. » Il montrait le trône: c'était Richard Cromwell.

Les Stuart auraient-ils pu régner après la restauration? Très facilement, en faisant ce que fit Guillaume en Angleterre, ce qu'a fait Louis XVIII en France, en donnant une charte, en acceptant de la révolution ce qu'elle avait de bon, d'invincible, ce qui était accompli dans les esprits et dans le siècle, ce qui était terminé dans les mœurs, ce qu'on ne pouvait essayer de détruire sans remonter violemment les âges, sans imprimer à la société un mouvement rétrograde, sans bouleverser de nouveau la nation. Les révolutions qui arrivent chez les peuples dans le sens naturel, c'est-à-dire dans le sens de la marche progressive du temps, peuvent être terribles, mais elles sont durables; celles que l'on tente, en sens contraire, c'est-à-dire en rebroussant le cours des choses, ne sont pas moins sanglantes; mais, fléau d'un moment, elles ne fondent, elles ne créent rien: tout au plus elles peuvent exterminer[1].

1. Voltaire clôt son récit par d'autres réflexions: « Il n'y a, dit-il, aucun exemple dans l'histoire d'une maison aussi infortunée. » Et après une énumération des malheurs des Stuart, il termine par ces mots: « Si quelque chose justifie ceux qui croient une fatalité à laquelle rien ne peut se soustraire, c'est cette suite continuelle de malheurs qui a persécuté la maison de Stuart pendant plus de trois cents années. »

Les Stuart ont passé ; les Bourbons resteront, parce qu'en nous rapportant leur gloire, ils ont adopté les libertés récentes douloureusement enfantées par nos malheurs. Charles II débarqua à Douvres les mains vides : il n'avait dans ses bagages que des vengeances et le pouvoir absolu[1] ; Louis XVIII s'est présenté à Calais tenant d'une main l'ancienne loi, de l'autre la loi nouvelle, avec l'oubli des injures et le pouvoir constitutionnel : il était à la fois Charles II et Guillaume III, la légitimité déshériterait l'usurpation. Le loyal Charles X, imitant son auguste frère, n'a voulu ni changer le culte national, ni détruire ce qu'il avait juré de maintenir. Alors le drame de la révolution s'est terminé ; la France entière s'est reposée avec joie, amour et reconnaissance, sous la protection de ses anciens monarques. Tout a été renversé par la tempête autour du trône de saint Louis, et ce trône est demeuré debout ; il s'élève au cœur de la France comme ces antiques et vénérables ouvrages de la patrie, comme ces vieux monuments des siècles qui dominent les édifices modernes, et aux pieds desquels vient se jouer la jeune postérité. M. DE CHATEAUBRIAND.

1. « Charles II, rappelé en Angleterre sans y avoir contribué que de son consentement, et sans qu'on lui eût fait aucune condition (*N'avait-il point fait de promesses ?*) partit de Bréda, où il était retiré ; il fut reçu aux acclamations de toute l'Angleterre : il ne paraissait pas qu'il y eût eu de guerre civile. . . . Mais ni l'amour de la liberté et de la faction ne changea dans le peuple, ni la passion du pouvoir absolu dans le roi et dans le duc d'York son frère. On vit, au milieu des plaisirs, la confusion, la division, la haine des partis et des sectes, désoler encore les trois royaumes ; . . . une suite de complots, de conspirations, de meurtres juridiques ordonnés en vertu des lois interprétées par la haine. . . *funestèrent* quelque temps le règne de Charles II. Il semblait, par son caractère doux et aimable, formé pour rendre sa nation heureuse ; . . . cependant le sang coulait sur les échafauds sous *ce bon prince* comme sous les autres. La religion seule fut *la cause* de tant de désastres, quoique Charles fût très *philosophe.* » *(Quelle logique ! quelle bonne foi !)* *Essai sur les mœurs*, ch. CLXXXII.

Je laisse au lecteur le soin ou le plaisir de relever les contrastes d'idées que font ressortir entre M. de Châteaubriand et Voltaire les passages que j'ai transcrits de ce dernier écrivain. On y verra les mêmes événements jugés ou sentis bien différemment par deux génies et par deux siècles différents. La conclusion favorite de l'historien du 18e siècle : « Ainsi vont les choses humaines, » n'est plus dans l'esprit du 19e. Même nos historiens fatalistes le sont d'une autre manière : si leur fatalisme n'est pas plus moral, il est plus grave et plus scientifique : ils ne sacrifient la liberté qu'à la nécessité, à la raison des choses ; et leur *destin*, espèce de Providence sans entrailles, vaut mieux peut-être que le dieu moqueur placé par un historien moqueur à la tête des affaires humaines. Et quant aux autres historiens de l'époque, soit qu'ils arborent la souveraineté de la volonté divine ou celle de la loi morale, il n'est pas à craindre que

le respect de la nature humaine leur manque. M. de Châteaubriand est au nombre de ces derniers. Il doit donc différer de Voltaire pour la couleur générale, pour le ton, pour la diction même, autant du moins que la diction peut être influencée par les sentiments moraux. Et cependant il est facile d'apercevoir dans le morceau qui précède quelques traces d'imitation de la manière de Voltaire. Imiter le plus inimitable de nos prosateurs eût peut-être porté malheur à tout autre qu'à M. de Châteaubriand. Il est assez remarquable que le 18e siècle ne l'ait guère tenté. Des styles moins parfaits ont fait école; et parmi les grands écrivains, on a imité surtout ceux dont le style, plus compliqué, plus savant, semblait exiger de leurs émules plus d'art, d'étude et de patience. Rien ne se conçoit mieux : une simplicité exquise désespère l'émulation; dans un style où rien n'est en saillie, où l'écrivain s'efface, où un heureux talent semble avoir pris les devants sur l'art pour l'empêcher de paraître, l'imitation ne sait où se prendre; rien ne se copie moins que le naturel, et il y a un degré de vérité dans le langage qui exclut toute idée d'imitation. Aussi M. de Châteaubriand n'a-t-il point cessé d'être lui-même; et son style, admirable dans ce qui lui est propre, ne reproduit ici que quelques allures, le mouvement général du style de Voltaire. Il ne prend pas à Voltaire les expressions, les images, choses qui tiennent de trop près au caractère individuel de la pensée; mais il a cette phrase svelte, agile et simple, dont la direction semblait tracée d'avance dans l'esprit du lecteur, dont le tour nous paraît chaque fois celui que nous aurions choisi nous-mêmes, et avec laquelle notre intelligence marche aisément d'un pas égal. Il a aussi cette manière négligée et pour ainsi dire nonchalante de jeter à la suite des faits une réflexion, un rapprochement dont l'expression unie achève l'effet du récit et quelquefois en contient la moralité. Voulez-vous voir dans l'espace de quatre lignes les deux manières et les deux génies, Voltaire et M. de Châteaubriand? relisez ce passage : « Jacques aborda les champs de l'éternel » exil le 2 janvier 1689; il débarqua à Ambleteuse en Picardie. Il n'avait fallu que » quatre ans au dernier fils de Charles Ier pour perdre un royaume. » Les *champs de l'éternel exil* appartiennent à l'auteur des *Martyrs*, non à celui de l'*Essai sur les mœurs*; mais la fin du paragraphe : « Il n'avait fallu que quatre ans au dernier fils de » Charles Ier, etc., » est bien de la manière de Voltaire. A l'occasion de la première de ces phrases, on peut remarquer que rarement Voltaire, hors du théâtre, se laisse aller à ces expressions pour ainsi dire tragiques, qui révèlent dans l'historien un spectateur solennellement ému des infortunes qu'il retrace. Quand on rencontre dans son récit de l'expédition de Charles-Édouard ces mots remarquables : « Ce dernier rejeton de tant de rois et de tant d'infortunés, » on éprouve une sorte de surprise : l'homme et le poëte se sont montrés un instant à côté de l'historien.



DÉFENSE DE L'ARGONNE.

Les événements dont le récit va suivre commencent avec le mois de septembre 1792. L'armée des coalisés avait pénétré en France; Longwy et Verdun étaient déjà tombés en leur pouvoir. Dumouriez, qui venait de prendre le commandement de l'armée du nord, jusque-là aux ordres de Lafayette, devait, avec des forces très inférieures, arrêter la marche de l'invasion.

Dumouriez avait tenu un conseil de guerre à Sédan ; Dillon y avait émis l'opinion de se retirer à Châlons pour mettre la Marne devant nous et en défendre le passage. Le désordre des 23 000 hommes laissés à Dumouriez, l'impuissance où ils étaient de résister à 80 000 Prussiens, parfaitement aguerris et organisés, le projet attribué à l'ennemi de faire une invasion rapide sans s'arrêter aux places fortes, telles étaient les raisons qui portaient Dillon à croire qu'on ne pourrait pas arrêter les Prussiens, qu'il fallait donc se hâter de se retirer devant eux, pour chercher des positions plus fortes, et qui suppléassent à la faiblesse et au mauvais état de notre armée. Le conseil fut tellement frappé de ces raisons qu'il adhéra unanimement à l'avis de Dillon, et Dumouriez, à qui appartenait la décision comme général en chef, répondit qu'il y réfléchirait.

C'était le 28 août au soir. Ici fut prise une résolution qui sauva la France. Plusieurs s'en disputent l'honneur; tout prouve qu'elle appartient à Dumouriez. L'exécution au reste la lui rend tout à fait propre et doit lui en mériter tout l'honneur. La France, comme on sait, est défendue à l'est par le Rhin et les Vosges, au nord par une suite de places fortes dues au génie de Vauban, et par la Meuse, la Moselle et divers cours d'eau, qui, combinés avec les places fortes, composent un ensemble d'obstacles suffisant pour protéger cette frontière. L'ennemi avait pénétré en France par le nord, et il avait tracé sa marche entre Sédan et Metz, laissant l'attaque des places fortes des Pays-Bas au duc de Saxe-Teschen et masquant par un corps de troupe Metz et la Lorraine. D'après ce projet, il eût fallu marcher rapidement, profiter de la désorganisation des Français, les frapper de terreur par des coups décisifs, enlever même les 23 000 hommes de Lafayette, avant qu'un nouveau général leur eût rendu l'ensemble et la confiance. Mais le combat entre la présomption du roi de Prusse et la prudence de Brunswick arrêtait toute résolution et empêchait les coalisés d'être ou audacieux ou prudents. La prise de Verdun excita davantage la vanité de Frédéric-Guillaume et l'ardeur des émigrés, mais ne donna pas plus d'activité à Brunswick, qui n'approuvait nullement l'invasion avec les moyens qu'il avait et avec les dispositions du pays envahi. Après la prise de Verdun le 2 septembre, l'armée coalisée s'étendit pendant plusieurs jours dans les plaines qui bordent la Meuse, se borna à occuper Stenay, et ne fit pas un seul pas en avant. Dumouriez était à Sédan et son armée campait dans les environs. De Sédan à Passavant s'étend une forêt dont le nom doit être à jamais

fameux dans nos annales : c'est celle de l'Argonne, qui couvre un espace de 13 à 15 lieues, et qui, par les inégalités du terrain, le mélange des bois, des eaux, est tout à fait impénétrable à une armée, excepté dans quelques passages principaux. C'est par cette forêt que l'ennemi devait pénétrer pour se rendre à Châlons et prendre ensuite la route de Paris. Avec un projet pareil, il est étonnant qu'il n'eût pas songé encore à en occuper les principaux passages et à y prévenir Dumouriez, qui en était éloigné de toute la longueur de la forêt, par sa position de Sédan. Le soir, après la séance du conseil de guerre, le général considérait la carte avec un officier dans les talents duquel il avait la plus grande confiance ; c'était Thouvenot. Lui montrant alors du doigt l'Argonne et les clairières dont elle est traversée : Ce sont là, lui dit-il, les Thermopyles de la France ; si je puis y entrer avant les Prussiens, tout est sauvé.

Ce mot enflamma le génie de Thouvenot, et tous deux se mirent à détailler ce beau plan. Les avantages en étaient immenses : outre qu'on ne reculait pas, et qu'on ne se réduisait pas à la Marne pour dernière ligne de défense, on faisait perdre à l'ennemi un temps précieux ; on l'obligeait à rester dans la Champagne Pouilleuse, dont le sol désolé, fangeux, stérile, ne pouvait suffire à l'entretien d'une armée ; on ne lui cédait pas, comme en se retirant à Châlons, les trois évêchés, pays riche et fertile où il aurait pu hiverner très heureusement dans le cas même où il n'aurait pas forcé la Marne. Si l'ennemi, aprés avoir perdu quelque temps devant la forêt, voulait la tourner, et se portait vers Sédan, il trouvait les places fortes des Pays-Bas, et il n'était pas supposable qu'il pût les faire tomber. S'il remontait vers l'autre extrémité de la forêt, il trouvait Metz et l'armée du centre ; on se mettait à sa poursuite, et, en se réunissant à l'armé de Kellermann, on pouvait former une masse de 50 000 hommes, appuyée par Metz et diverses places fortes. Dans tous les cas on lui avait fait manquer sa marche et perdre cette campagne ; car on était déjà en septembre, et à cette époque on hivernait encore. Ce projet était superbe, mais il fallait l'exécuter ; et les Prussiens rangés le long de l'Argonne, tandis que Dumouriez était à l'une des extrémités, pouvaient en avoir occupé les passages. Ainsi donc le sort de ce grand projet et de la France dépendait d'un hasard et d'une faute de l'ennemi.

Cinq défilés traversaient l'Argonne : celui du Chêne populeux, de la Croix-au-Bois, de Grand-Prey, de la Chalade et des Islettes. Les plus importants étaient ceux de Grand-Prey et des Islettes et malheureusement c'étaient les plus éloignés de Sédan et les plus rapprochés de l'ennemi. Dumouriez résolut de s'y porter lui-même avec tout son monde, en ordonnant au général Dubouquet de quitter le département du Nord pour venir occuper le passage du Chêne-Populeux, qui était fort important, mais très rapproché de Sédan, et dont l'occupation était moins urgente. Deux routes s'offraient à Dumouriez pour se rendre à Grand-Prey et aux Islettes : l'une derrière la forêt, l'autre devant et en face de l'ennemi. La première, passant par derrière la forêt, était plus sûre, mais plus longue ; elle révélait à l'ennemi nos projets et lui donnait le temps de les prévenir. L'autre était plus courte, mais elle manifestait aussi nos projets et exposait notre marche aux coups d'une armée formidable. Il fallait en effet s'avancer le long des bois et passer devant Stenay; où se trouvait Clairfayt avec ses Autrichiens. Dumouriez préféra cependant celle-ci, et conçut le plan le plus hardi. Il pensait qu'avec la prudence autrichienne, le général ne manquerait pas, à la vue des Français, de se retrancher dans l'excellent camp de Brouenne, et que pendant ce temps on lui échapperait pour se porter au Grand-Prey et aux Islettes.

Le 30, en effet, Dillon est mis en mouvement et part avec 8000 hommes pour Stenay ; marchant entre la Meuse et l'Argonne, il trouve Clairfayt, qui occupait les deux bords de la rivière avec 25000 Autrichiens. Le général Miaczinsky attaque avec 1500 hommes les avant-postes de Clairfayt, tandis que Dillon, placé en arrière, le soutient avec toute sa division. Le feu s'engage avec vivacité, et Clairfayt, repassant aussitôt la Meuse, va se porter à Brouenne, comme l'avait très heureusement prévu Dumouriez. Pendant ce temps, Dillon poursuit hardiment entre la Meuse et l'Argonne; Dumouriez le suit immédiatement avec les 25 000 hommes qui composaient son corps de bataille, et ils s'avancent tous deux vers les postes qui leur étaient assignés. Le 2, Dumouriez était à Beffu, et n'était plus distant que d'une marche de Grand-Prey, Dillon était le même jour à Pierremont, et s'avançait toujours avec une extrême hardiesse vers les Islettes. Heureusement pour celui-ci, le général Galbaud, envoyé pour renforcer la garnison de Verdun, était arrivé trop tard, et s'était replié aux Islettes, qu'il tenait ainsi d'avance. Dillon y arrive le 4 avec ses 10000 hommes, s'y

établit, et fait garder de plus la Chalade, autre passage secondaire qui lui était confié. En même temps Dumouriez parvient à Grand-Prey, trouve le poste vacant, et s'en empare le 3. Ainsi le 3 et le 4 les passages étaient occupés par nos soldats, et le salut de la France était fort avancé.

C'était par cette marche audacieuse, et au moins aussi méritoire que l'idée d'occuper l'Argonne, que Dumouriez s'était mis en état de résister à l'invasion. Mais ce n'était pas tout : il fallait rendre ces passages inexpugnables, et pour cela faire encore une foule de dispositions dépendantes de beaucoup de hasards.

Dillon se retrancha aux Islettes; il fit des abatis, éleva d'excellents retranchements, et, disposant habilement de l'artillerie française, qui était nombreuse et excellente, plaça des batteries qui rendaient le passage inabordable. Il occupa en même temps la Chalade et se rendit ainsi maître des deux routes qui conduisent à Sainte-Menehould et de Sainte-Menehould à Châlons. Dumouriez s'établit à Grand-Prey, dans un camp que la nature et l'art avaient rendu formidable. Des hauteurs, rangées en amphithéâtre, formaient le terrain sur lequel se trouvait l'armée. Au pied de ces hauteurs s'étendaient de vastes prairies, devant lesquelles l'Aire coulait et formait la tête du camp. Deux ponts étaient jetés sur l'Aire; deux avant-gardes très fortes y étaient placées, et devaient, en cas d'attaque, se retirer en les brûlant. L'ennemi, après avoir déposté ses troupes avancées, devait effectuer le passage de l'Aire sans le secours des ponts et sous une artillerie formidable; après avoir franchi la rivière, il devait ensuite traverser un bassin de prairies où se croisaient mille feux et prendre enfin des retranchements escarpés et presque inaccessibles. Dans le cas où tant d'obstacles eussent été vaincus, Dumouriez, se retirant par les hauteurs qu'il occupait, descendait sur les revers, trouvait à leurs pieds l'Aisne, autre cours d'eau qui les longeait par derrière, passait deux ponts qu'il détruisait, et pouvait mettre encore une rivière entre lui et les Prussiens. Ce camp pouvait être regardé comme inexpugnable, et là le général français était assez tranquille pour s'occuper de tout le théâtre de la guerre.

Le 7, le général Dubouquet occupa avec 6000 hommes le passage du Chêne-Populeux et Grand-Prey. Dumouriez fit briser la route, abattre des arbres, et y posta un colonel avec deux bataillons et deux escadrons. Placé ainsi au centre de la forêt et dans un camp inexpugnable, il en défendait le principal passage au moyen

de 15000 hommes ; il avait à sa droite et à quatre lieues de lui Dillon, qui gardait les Islettes et la Chalade avec 8000 hommes, à sa gauche Dubouquet, qui gardait le Chêne-Populeux avec 6000 hommes, et dans l'intervalle du Chêne-Populeux à Grand Prey un colonel, qui surveillait avec quelques compagnies la route de la Croix-aux-Bois, qu'on avait jugée d'une importance très secondaire.

Toute sa défense se trouvant ainsi établie, il avait le temps d'attendre les renforts, et il se hâta de donner des ordres en conséquence. Il enjoignit à Beurnonville de quitter la frontière des Pays-Bas, où le duc de Saxe-Teschen ne tentait rien d'important, et d'être à Réthel le 13 septembre avec 10000 hommes; il fixa Châlons pour le dépôt des vivres et des munitions, pour le rendez-vous des recrues et des renforts qu'on lui envoyait. Il réunissait ainsi derrière lui tous les moyens de composer une résistance suffisante. En même temps il manda au pouvoir exécutif qu'il avait occupé l'Argonne. « Grand-Prey et les Islettes, écrivait-il, sont nos Thermopyles; mais je serai plus heureux que Léonidas. » Il demandait en outre qu'on détachât quelques régiments de l'armée du Rhin, qui n'était pas menacée, qu'on les joignît à l'armée du centre, confiée désormais à Kellermann; il voulait ensuite que, le projet des Prussiens étant évidemment de marcher sur Paris, puisqu'ils masquaient Montmédi et Thionville sans s'y arrêter, on ordonnât à Kellermann de côtoyer leur gauche par Ligny et Bar-le-Duc et de les prendre ainsi en flanc et en queue pendant leur marche offensive. D'après toutes ces dispositions, si les Prussiens, renonçant à forcer l'Argonne, remontaient plus haut, Dumouriez les précédait à Revigny et là trouvait Kellermann arrivant à Metz avec l'armée du centre; s'ils descendaient vers Sédan, Dumouriez les suivait encore, trouvait les 10000 hommes de Beurnonville, et attendait Kellermann sur les bords de l'Aisne; et, dans les deux cas, la jonction produisait une masse de 60000 hommes, capables de se montrer en rase campagne.

Le pouvoir exécutif n'oublia rien pour seconder Dumouriez dans ses excellentes dispositions. Servan, le ministre de la guerre, quoique maladif, veillait sans relâche à l'approvisionnement des armées, au transport des effets et munitions et à la réunion des nouvelles levées. Il partait tous les jours de Paris de 1500 à 2000 volontaires : l'entraînement vers l'armée était général et on y courait en foule. Les sociétés patriotiques, les conseils des communes, l'assemblée, étaient continuellement traversés par des compagnies levées

spontanément et marchant vers Châlons, rendez-vous général des nouveaux arrivés. Il ne manquait à ces jeunes soldats que la discipline et l'habitude du champ de bataille, qu'ils n'avaient point encore, mais qu'un général habile, et les connaissant bien, pouvait facilement leur communiquer . . . .

. . . .

. . . .

Dumouriez s'était donc vigoureusement emparé de cette frontière et s'était fait le centre de vastes mouvements, jusque-là trop lents et trop désunis. Il avait heureusement occupé les défilés de l'Argonne, pris une position qui donnait aux armées le temps de se grouper et de s'organiser derrière lui; il faisait arriver tous les généraux pour composer une masse imposante; il mettait Kellermann dans la nécessité de venir recevoir ses ordres; il commandait avec vigueur, il agissait avec célérité, il soutenait les soldats en se montrant au milieu d'eux, en leur témoignant beaucoup de confiance, et en s'efforçant de leur faire désirer une prochaine rencontre avec l'ennemi.

On était ainsi arrivé au 10 septembre. Les Prussiens parcoururent tous nos postes, escarmouchèrent sur le front de tous les retranchements, et furent partout repoussés. Dumouriez avait pratiqué de secrètes communications dans l'intérieur de la forêt, et portait sur tous les points menacés des forces inattendues, qui, dans l'opinion de l'ennemi, doublaient les forces réelles de notre armée. Le 11, il y eut une tentative générale contre Grand-Prey; mais les généraux Miranda, placé à Mortaume, et Stengel à Saint-Jouvin, repoussèrent toutes les attaques avec un plein succès. Sur plusieurs points les soldats, rassurés par leur position et l'attitude de leur général, sautèrent au-dessus de leurs retranchements et devancèrent à la baïonnette l'approche des assaillants. Ces combats occupaient l'armée, qui quelquefois manquait de vivres à cause du désordre inévitable d'un service improvisé; mais la gaîté du général, qui ne se soignait pas mieux que ses soldats, engageait tout le monde à se résigner, et, malgré un commencement de dyssenterie, on se trouvait assez bien dans le camp de Grand-Prey. Les officiers supérieurs seulement, qui doutaient d'une longue résistance, le ministère, qui n'y croyait pas davantage, parlaient d'une retraite derrière la Marne, et assiégeaient Dumouriez de leurs conseils. Il écrivait des lettres énergiques aux ministres et imposait silence à ses officiers en leur disant que, lorsqu'il voudrait des avis, il convoquerait un conseil de guerre.

Il faut toujours qu'un homme ait les inconvénients de ses qualités. L'extrême promptitude du génie de Dumouriez devait souvent entraîner l'irréflexion; et, dans son ardeur à concevoir, il lui était déjà arrivé de ne pas calculer les obstacles matériels de ses projets, notamment lorsqu'il ordonna à Lafayette de se porter de Metz à Givet. Il commit une faute capitale, et qui, s'il avait eu moins de force d'esprit et de sang-froid, eût perdu lui et la campagne. Entre le Chêne-Populeux et Grand-Prey se trouvait, avons-nous dit, un passage secondaire dont l'importance avait été jugée très médiocre, et qui n'avait été défendu que par deux bataillons et deux escadrons. Accablé de soins immenses, Dumouriez n'était pas allé juger par ses propres yeux de ce passage; n'ayant d'ailleurs que peu de monde à y consacrer, il s'était facilement laissé persuader que quelques cents hommes suffiraient à le garder. Pour comble de malheur, le colonel que Dumouriez y avait placé lui persuada qu'on pouvait encore retirer une partie des troupes consacrées à ce poste, et qu'en brisant les routes quelques volontaires suffiraient à y maintenir la défensive. Dumouriez se laissa tromper par le colonel, vieux militaire et jugé digne de confiance.

Pendant ce temps, Brunswick avait fait examiner nos divers postes, et il avait eu un moment le projet de longer la forêt jusqu'à Sédan, pour la tourner vers cette extrémité. Il paraît que, pendant ce mouvement, des espions révélèrent la négligence du général français. La Croix-aux-Bois fut attaquée par des Autrichiens et des émigrés commandés par le prince de Ligne : les abatis avaient à peine été faits, les routes n'étaient point brisées, et le passage fut occupé sans résistanee dès le 13 au matin. A peine Dumouriez eut-il appris cette funeste nouvelle qu'il envoya le général Chasot, homme d'une grande bravoure, avec deux brigades, six escadrons et quatre pièces de huit, pour occuper de nouveau le passage et en chasser les Autrichiens. Il ordonna de les attaquer à la baïonnette avec la plus grande célérité et avant qu'ils eussent trouvé le temps de se retrancher. La journée du 13 s'acheva et celle du 14 se passa encore sans que le général Chasot pût exécuter les ordres qu'il avait reçus. Le 15 enfin il attaqua avec vigueur, repoussa l'ennemi et lui fit perdre le poste et son chef, le prince de Ligne ; mais, attaqué deux heures après par des forces supérieures et avant d'avoir pu se retrancher lui-même, il fut repoussé de nouveau et entièrement dépossédé de la Croix-aux-Bois. Chasot était en outre coupé de Grand-Prey, et ne pouvant se retirer vers

l'armée principale, qui se trouvait ainsi affaiblie de tout le monde qu'il avait avec lui, il se replia aussitôt sur Vouziers. Le général Dubouquet, commandant au Chêne-Populeux et heureux jusque-là dans sa résistance, se voyant séparé de Grand-Prey, pensa qu'il ne fallait pas s'exposer à être enveloppé par l'ennemi, qui, ayant coupé la ligne à la Croix-aux-Bois, allait déboucher en masse. Il résolut de décamper et de se retirer par Attigny et Somme-Puis sur Châlons. Ainsi le fruit de tant de combinaisons hardies et de hasards heureux était perdu; le seul obstacle qu'on pût opposer à l'invasion, l'Argonne, était franchi, et la route de Paris était ouverte.

Dumouriez, séparé de Chasot et de Dubouquet, était réduit à 15000 hommes; et si l'ennemi, débouchant rapidement par la Croix-aux-Bois, tournait la position de Grand-Prey et venait occuper les passages de l'Aisne, qui, avons-nous dit, servaient d'issue aux derrières du camp, le général français était perdu. Ayant 40000 Prussiens en tête, 25000 Autrichiens sur ses derrières, enfermé ainsi avec 15000 hommes par 65000, deux cours d'eau et la forêt, il n'avait plus qu'à mettre bas les armes, ou à faire tuer inutilement jusqu'au dernier de ses soldats; après quoi, la seule armée sur laquelle comptait la France était anéantie, et les coalisés pouvaient prendre la route de la capitale.

Dans cette situation désespérée, le général ne perdit pas courage, et conserva un sang-froid bien supérieur au génie ardent de la conquête. Son premier soin fut de songer le jour même à la retraite, car le plus pressant était de se soustraire aux fourches caudines. Il considéra que par sa droite il touchait à Dillon, maître encore des Islettes et de la route de Sainte-Menehould; qu'en se repliant sur les derrières de celui-ci, et appuyant son dos contre le sien, ils feraient tous deux face à l'ennemi, l'un aux Islettes, l'autre à Sainte-Menehould, et présenteraient ainsi un double front retranché. Là ils pourraient attendre la jonction des deux généraux Chasot et Dubouquet, détachés du corps de bataille, et celle de Beurnonville, mandé de Flandre pour être le 13 à Réthel; celle enfin de Kellermann, qui, étant depuis plus de dix jours en marche, ne pouvait tarder d'arriver avec son armée. Ce plan était le meilleur et le plus conséquent au système de Dumouriez, qui consistait à ne pas reculer à l'intérieur vers un pays ouvert, mais à se tenir dans un pays difficile, à y temporiser, et à se mettre en position de recevoir la jonction de l'armée du centre. Si, au contraire, il s'était replié sur Châlons, il était poursuivi comme fuyard, il exécutait avec

désavantage une retraite qu'il aurait pu faire plus utilement dans l'origine, et surtout il se mettait dans l'impossibilité d'être rejoint par Kellermann. C'était une grande hardiesse, après un échec tel que celui de la Croix-aux-Bois, de persister dans son système, et il fallait, dans le moment, autant de génie que de vigueur pour ne pas s'abandonner au conseil, si répété, de se retirer derrière la Marne. Mais que de basards ne fallait-il pas encore pour réussir dans une retraite si difficile, si surveillée, et faite avec si peu de monde en présence d'un ennemi si puissant!

Aussitôt il ordonna à Beurnonville, déjà dirigé sur Réthel, à Chasot, dont il venait de recevoir des nouvelles rassurantes, à Dubouquet retiré sur Attigny, de se rendre tous à Sainte-Menehould. En même temps il manda de nouveau à Kellermann de continuer sa marche; car il pouvait redouter que Kellermann, apprenant la perte des défilés, ne voulût se retirer encore à Metz. Après avoir fait toutes ces dispositions, après avoir reçu un officier prussien qui demandait à parlementer, et lui avoir montré le camp dans le plus grand ordre, il fit détendre à minuit, et marcher en silence vers les deux ponts qui servaient d'issue aux derrières de Grand-Prey. Par bonheur pour lui, l'ennemi n'avait pas encore songé à pénétrer par la Croix-aux-Bois et à déborder les positions françaises. Le ciel était orageux et couvrait de ses ombres la retraite des Français. On marcha toute la nuit par les chemins les plus mauvais, et l'armée, qui, heureusement, n'avait pas eu le temps de s'alarmer, se retira sans connaître le motif de ce changement de position. Le lendemain 16, à 8 heures du matin, toutes les troupes avaient traversé l'Aisne; Dumouriez s'était évadé, et il s'arrêtait en bataille sur les hauteurs d'Autry, à 4 lieues de Grand-Prey; il n'était pas suivi, se croyait sauvé, et s'avançait à Dammartin-sur-Hans afin d'y choisir un campement pour la journée, lorsque tout à coup il entend les fuyards accourir et crier que tout est perdu, que l'ennemi, se jetant sur nos derrières, a mis l'armée en déroute. Dumouriez accourt à ce bruit, retourne à son arrière-garde et trouve le Péruvien Miranda et le vieux général Duval arrêtant les fuyards, rétablissant avec beaucoup de fermeté les rangs de l'armée, que des hussards prussiens avaient un instant surprise et troublée. L'inexpérience de ces jeunes troupes et la crainte de la trahison, qui alors remplissait tous les esprits, rendaient les terreurs paniques très faciles et très fréquentes. Cependant tout fut réparé, grâces aux trois généraux Miranda, Duval et Stengel, placés

à l'arrière-garde; on bivouaqua à Dammartin, avec l'espérance de s'adosser bientôt aux Islettes et de terminer heureusement cette périlleuse retraite.

Dumouriez était depuis vingt-quatre heures à cheval, il mettait pied à terre à six heures du soir, lorsque tout d'un coup il entend encore les cris de *sauve qui peut!* des imprécations contre des généraux qui trahissaient, et surtout contre le général en chef, qui venait, disait-on, de passer à l'ennemi. L'artillerie avait attelé et voulait se réfugier sur une hauteur, toutes les troupes étaient confondues; il fit allumer de grands feux, et ordonna qu'on restât sur place toute la nuit. On passa ainsi dix heures dans les boues et l'obscurité. Plus de 1500 fuyards, s'échappant à travers les campagnes, allèrent répandre à Paris et dans toute la France que l'armée du Nord, le dernier espoir de la patrie, était perdue et livrée à l'ennemi.

Dès le lendemain tout était réparé. Dumouriez écrivait à l'assemblée nationale avec son assurance ordinaire : « J'ai été obligé » d'abandonner le camp de Grand-Prey; la retraite était faite lors- » qu'une terreur panique s'est mise dans l'armée : 10000 hommes » ont fui devant 1500 hussards prussiens. La perte ne se monte pas » à plus de 50 hommes et quelques bagages. *Tout est réparé et je* » *réponds de tout.* » Il ne fallait pas moins pour calmer les terreurs de Paris et du conseil exécutif, qui allait de nouveau presser le général de passer la Marne.

Sainte-Menehould, où marchait Dumouriez, est placé sur l'Aisne, l'une des deux rivières qui entouraient le camp de Grand-Prey. Dumouriez devait donc en remonter le cours, et, avant d'y parvenir, avait à franchir trois ruisseaux assez profonds qui viennent s'y confondre : c'est la Tourbe, la Bionne et l'Auve. Au delà de ces trois ruisseaux se trouvait le camp qu'il allait occuper. Au devant de Sainte-Menehould s'élèvent circulairement des hauteurs de trois quarts de lieue. A leur pied s'étend un fond, dans lequel l'Auve forme des marécages avant de se jeter dans l'Aisne. Ce fond est bordé à droite par les hauteurs de l'Hyron, en face par celles de la Lune, et à gauche par celles de Gisaucourt. Au centre du bassin se trouvent différentes élévations, inférieures cependant à celles de Sainte-Menehould ; le moulin de Valmi en est une, et il fait immédiatement face aux coteaux de la Lune. La grande route de Châlons à Sainte-Menehould passe à travers ce bassin, presque parallèlement au cours de l'Auve. C'est à Sainte-Menehould et au-

dessus de ce bassin que se plaça Dumouriez. Il fit occuper autour de lui les positions les plus importantes et appuya le dos contre Dillon, en lui recommandant de tenir ferme contre l'ennemi. Il occupait ainsi la grande route de Paris sur trois points : les Islettes, Sainte-Menehould et Châlons.

Cependant les Prussiens pouvaient, en pénétrant par Grand-Prey, le laisser à Sainte-Menehould et courir à Châlons. Dumouriez ordonna donc à Dubouquet, dont il avait appris l'heureuse arrivée à Châlons, de se placer avec sa division au camp de l'Épine, d'y réunir tous les volontaires nouvellement arrivés, afin de couvrir Châlons contre un coup de main. Il fut rejoint ensuite par Chasot et enfin par Beurnonville. Celui-ci s'était porté le 15 à la vue de Sainte-Menehould; voyant une armée en bon ordre, il avait supposé que c'était l'ennemi, car il ne pouvait croire que Dumouriez, qu'on disait battu, se fût sitôt et si bien tiré d'embarras. Dans cette idée, il s'était replié sur Châlons, et là, informé de la vérité, il était revenu, et avait pris position le 19 à Maffrecourt, sur la droite du camp. Il avait amené ces 10000 braves que Dumouriez avait pendant un mois exercés dans le camp de Maulde à une continuelle guerre de poste. Renforcé de Beurnonville et de Chasot, Dumouriez pouvait compter 35000 hommes. Ainsi, grâces à sa fermeté et à sa présence d'esprit, il se retrouvait placé dans une position très forte, et pouvait temporiser encore assez longtemps. Mais si l'ennemi, plus prompt, le laissait en arrière et courait en avant sur Châlons, que devenait son camp de Sainte-Menehould? C'était toujours la même crainte; et ses précautions au camp de l'Épine étaient loin de pouvoir prévenir un danger pareil.

Deux mouvements s'opéraient très lentement autour de lui, c'était celui de Brunswick, qui hésitait dans sa marche, et celui de Kellermann, qui, parti le 4 de Metz, n'était pas encore arrivé au point convenu, malgré quinze jours de route. Mais si la lenteur de Brunswick servait Dumouriez, celle de Kellermann le compromettait singulièrement. Kellermann, prudent et irrésolu, quoique très brave, avait tour à tour avancé ou reculé, suivant les mouvements de l'armée prussienne; et le 17 encore, en apprenant la perte des défilés, il avait fait une marche en arrière; cependant le 19 au soir il fit avertir Dumouriez qu'il n'était plus qu'à deux lieues de Sainte-Menehould. Dumouriez lui avait réservé les hauteurs de Gisaucourt, placées à la gauche et dominant la route de Châlons et le ruisseau de l'Auve; il lui avait mandé que, dans le cas d'une ba-

taille, il pourrait se déployer sur les hauteurs secondaires et se porter sur Valmi, au delà de l'Auve. Dumouriez n'eut pas le temps d'aller placer lui-même son collègue, et Kellermann, passant l'Auve le 19 dans la nuit, se porta à Valmi au centre du bassin, et négligea les hauteurs de Gisaucourt, qui formaient la gauche du camp de Sainte-Menehould et dominaient celles de la Lune, où arrivaient les Prussiens.

Dans ce moment en effet, les Prussiens, débouchant par Grand-Prey, étaient arrivés en vue de l'armée française, et, gravissant les hauteurs de la Lune, découvraient déjà le terrain sur le haut duquel était Dumouriez. Renonçant à une course rapide sur Châlons, ils étaient joyeux, dit-on, de trouver réunis les deux généraux français, afin de pouvoir les enlever d'un seul coup. Leur but était de se rendre maîtres de la route de Châlons, de se porter à Vitry, de forcer Dillon aux Islettes, d'entourer ainsi Sainte-Menehould de toutes parts et d'obliger les deux armées à mettre bas les armes.

Le 20 au matin, Kellermann, qui, au lieu de prendre les hauteurs de Gisaucourt, s'était porté au centre du bassin, sur le moulin de Valmi, se vit dominé en face par les hauteurs de la Lune, occupées par l'ennemi. D'un côté il avait l'Hyron, que les Français avaient en leur pouvoir, mais pouvaient perdre ; de l'autre, Gisaucourt, qu'il n'avait pas occupé, et où les Prussiens allaient s'établir : dans le cas où il aurait été battu, il était jeté dans les marécages de l'Auve, placés derrière le moulin de Valmi, et il pouvait être écrasé avant d'avoir rejoint Dumouriez dans le fond de cet amphithéâtre. Aussitôt il appela son collègue auprès de lui ; mais le roi de Prusse, voyant un grand mouvement dans l'armée française et croyant que le projet des généraux était de se porter à Châlons, voulut aussitôt en couper le chemin, et ordonna l'attaque. L'avant-garde prussienne rencontra sur la route de Châlons l'avant-garde de Kellermann, qui était avec son corps de bataille sur la hauteur de Valmi ; on s'aborda vivement, et les Français, repoussés d'abord, furent ramenés et soutenus ensuite par les carabiniers du général Valence. Des hauteurs de la Lune la canonnade s'engagea avec le moulin de Valmi, et notre artillerie riposta vivement à celle des Prussiens.

Cependant la position de Kellermann était très hasardée : ses troupes étaient toutes entassées confusément sur la hauteur de Valmi et trop mal à l'aise pour y combattre. Des hauteurs de la Lune on le canonnait ; de celles de Gisaucourt, un feu établi par

les Prussiens maltraitait sa gauche ; l'Hyron, qui flanquait sa droite, était à la vérité occupé par les Français ; mais Clairfayt, attaquant ce poste avec 25 000 Autrichiens, pouvait s'en emparer ; et alors, foudroyé de toutes parts, Kellermann pouvait être rejeté de Valmi dans l'Auve, sans que Dumouriez pût le secourir. Celui-ci envoya aussitôt le général Stengel avec une forte division pour maintenir les Français sur l'Hyron et y garantir la droite de Valmi ; il joignit en outre à Stengel Beurnonville avec encore 16 bataillons ; il envoya Chasot avec 9 bataillons et 8 escadrons sur la route de Châlons, pour occuper Gisaucourt et flanquer la gauche de Kellermann. Mais Chasot, arrivé auprès de Valmi, demanda les ordres de Kellermann, au lieu de se porter sur Gisaucourt, et laissa aux Prussiens le temps de l'occuper et d'y établir un feu meurtrier pour nous. Cependant, appuyé de droite et de gauche, Kellermann pouvait se soutenir sur le moulin de Valmi. Malheureusement un obus tombé sur un caisson le fit sauter et mit le désordre dans l'infanterie ; le canon de la Lune l'augmenta encore, et la première ligne commença à se replier. Kellermann, apercevant ce mouvement, accourut dans les rangs, les rallia et rétablit l'assurance. Dans cet instant Brunswick pensa qu'il fallait gravir la hauteur et culbuter avec la baïonnette les troupes françaises.

Il était midi. Un brouillard épais qui avait enveloppé les deux armées, étant dissipé, elles s'apercevaient distinctement, et nos jeunes soldats voyaient les Prussiens s'avancer sur trois colonnes avec l'assurance de troupes vieilles et aguerries. C'était pour la première fois qu'ils se trouvaient au nombre de 120000 hommes sur le champ de bataille et qu'ils allaient croiser la baïonnette ; ils ne connaissaient encore ni eux ni l'ennemi, et ils se regardaient avec inquiétude. Kellermann entre dans les retranchements, dispose ses troupes par colonnes d'un bataillon de front, et leur ordonne, lorsque les Prussiens seront à une certaine distance, de ne pas les attendre et de courir au-devant d'eux à la baïonnette ; puis il élève la voix et il crie : *Vive la nation!* On pouvait être brave ou lâche. Le cri de *vive la nation* ne fait que des braves, et nos jeunes soldats, entraînés en avant, marchent en répétant le cri de *vive la nation!* A cette vue Brunswick, qui ne tentait l'attaque qu'avec répugnance et une grande crainte du résultat, arrête ses colonnes, hésite quelques instants, et finit par ordonner la rentrée au camp.

Cette épreuve fut décisive. Dès cet instant on crut à la valeur de ces *savetiers*, de ces *tailleurs*, dont les émigrés avaient dit

que l'armée française était composée. On avait vu des hommes équipés, vêtus et braves; on avait vu des officiers décorés et pleins d'expérience, un général Duval, dont la belle taille, les cheveux blanchis inspiraient le respect, Kellermann, Dumouriez enfin, opposant tant de constance et d'habileté en présence d'un ennemi si supérieur. Dans ce moment la révolution française fut jugée, et le chaos jusque-là ridicule, n'apparut plus que comme un terrible élan d'énergie.

A 4 heures, Brunswick essaya une nouvelle attaque. L'assurance de nos troupes le déconcerta encore, et il replia une seconde fois ses colonnes, marchant de surprise en surprise, trouvant faux tout ce qu'on lui avait annoncé. Le général prussien n'avançait qu'avec la plus grande circonspection, et, quoiqu'on lui ait reproché de n'avoir pas poussé plus vivement l'attaque et culbuté Kellermann, les bons juges pensent qu'il a eu raison. Kellermann, soutenu de droite et de gauche par toute l'armée française, pouvait résister; et si Brunswick, enfoncé dans une gorge et dans un pays détestable, venait à être battu, il pouvait être entièrement détruit. D'ailleurs il avait, par le résultat de la journée, occupé la route de Châlons; les Français se trouvaient coupés de leur dépôt, et il espérait les obliger à quitter leur position dans quelques jours. Il ne pensait pas que, maîtres de Vitry, ils en étaient quittes pour un détour plus long et pour quelques délais dans l'arrivée de leurs convois.

Telle fut la célèbre journée du 20 septembre 1792, où furent tirés plus de 20000 coups de canons, et appelée depuis *canonnade de Valmi*.

Le talent de M. Thiers à écrire sur la guerre nous a rappelé un morceau du même écrivain que nous avons rencontré dans la *Revue française*, et que sans doute nous ne serons pas seuls à trouver admirable. Il s'agit des qualités requises en un chef d'armée.

« L'homme appelé à commander aux autres sur les champs de bataille, a d'abord,
» comme dans toutes les professions libérales, une instruction scientifique à acquérir :
» il faut qu'il possède les sciences exactes, les arts graphiques, la théorie des fortifi-
» cations. Ingénieur, artilleur, bon officier de troupes, il faut qu'il devienne en outre
» géographe, et non géographe vulgaire, qui sait sous quel rocher naissent le Rhin
» ou le Danude, et dans quel bassin ils tombent, mais géographe profond, qui est
» plein de la carte, de son dessin, de ses lignes, de leur rapport, de leur valeur. Il
» faut qu'il ait ensuite des connaissances exactes sur la force, les intérêts et le carac-
» tère des peuples; qu'il sache leur histoire politique, et particulièrement leur
» histoire militaire; il faut surtout qu'il connaisse les hommes, car les hommes à la
» guerre ne sont pas des machines : au contraire, ils y deviennent plus sensibles, plus
» irritables qu'ailleurs, et l'art de les manier d'une main délicate et ferme, fut tou-
» jours une partie importante de l'art des grands capitaines. A toutes ces connaissances

» supérieures, il faut enfin que l'homme de guerre ajoute les connaissances plus
» vulgaires, mais non moins nécessaires, de l'administrateur. Il lui faut l'esprit d'ordre
» et de détail d'un commis, car ce n'est pas tout que de faire battre les hommes, il
» faut les nourrir, les vêtir, les armer, les guérir. Tout ce savoir si vaste, il faut
» le déployer à la fois et au milieu des circonstances les plus extraordinaires. A cha-
» que mouvement il faut songer à la veille, au lendemain, à ses flancs, à ses derrières;
» mouvoir tout avec soi, munitions, vivres, hôpitaux; calculer à la fois sur l'atmos-
» phère et sur le moral des hommes; et tous ces éléments si divers, si mobiles, qui
» changent, se compliquent sans cesse, les combiner au milieu du froid, du chaud,
» de la faim et des boulets. Tandis que vous pensez à tant de choses, le canon
» gronde, votre tête est menacée; mais ce qui est pire, des milliers d'hommes vous
» regardent, cherchent dans vos traits l'espérance de leur salut; plus loin, derrière
» eux, est la patrie avec des lauriers ou des cyprès; et toutes ces images, il faut les
» chasser, il faut penser, penser vite; car une minute de plus, et la combinaison la
» plus belle a perdu son à propos, et au lieu de la gloire c'est la honte qui vous
» attend. »



LE PASSAGE DU NIÉMEN.

(1812)

M. le comte Philippe de Ségur, de l'Académie française, est fils du comte de Ségur, bien connu comme diplomate et comme historien, et à qui notre premier volume a emprunté quelques pages. M. Philippe de Ségur est l'auteur d'une célèbre *Histoire de Napoléon et de la grande armée*, publiée en 1824, d'une *Histoire de la Russie et de Pierre-le-Grand*, qui a paru en 1829, et d'une *Histoire de Charles VIII*, qui vient de paraître.



La grande armée marchait au Niémen en trois masses séparées. Le roi de Westphalie, avec quatre-vingt mille hommes, se dirigeait sur Grodno; le vice-roi d'Italie, avec soixante-quinze mille hommes, sur Pilony; Napoléon, avec deux cent vingt mille hommes, sur Nogaraïski, ferme située à trois lieues au-dessus de Kowno. Le 23 juin, avant le jour, la colonne impériale atteignit le Niémen, mais sans le voir. La lisière de la grande forêt prussienne de Pilwisky et les collines qui bordent le fleuve cachaient cette grande armée prête à le franchir.

Napoléon, qu'une voiture avait transporté jusque-là, monta à cheval à deux heures du matin. Il reconnut le fleuve russe, sans

se déguiser, comme on l'a dit faussement, mais en se couvrant de la nuit pour franchir cette frontière, que cinq mois après il ne put repasser qu'à la faveur de la même obscurité. Comme il paraissait devant cette rive, son cheval s'abattit tout à coup et le précipita sur le sable. Une voix s'écria : « Ceci est d'un mauvais présage ; un Romain reculerait ! » On ignore si ce fut lui ou quelqu'un de sa suite qui prononça ces mots.

La reconnaissance faite, il ordonna qu'à la chute du jour suivant trois ponts fussent jetés sur le fleuve près du village de Poniémen ; puis il se retira dans son quartier, où il passa toute cette journée, tantôt dans sa tente, tantôt dans une maison polonaise, étendu sans force dans un air immobile, au milieu d'une chaleur lourde, et cherchant en vain le repos.

Dès que la nuit fut venue, il se rapprocha du fleuve. Ce furent quelques sapeurs, dans une nacelle, qui le traversèrent d'abord. Etonnés, ils abordent et descendent sans obstacle sur la rive russe. Là ils trouvent la paix ; c'est de leur côté qu'est la guerre : tout est calme sur cette terre étrangère qu'on leur a dépeinte si menaçante. Cependant un simple officier de Cosaks, commandant une patrouille, se présente bientôt à eux. Il est seul, il semble se croire en pleine paix, et ignorer que l'Europe entière en armes est devant lui. Il demande à ces étrangers qui ils sont. — Français, lui répondirent-ils. — Que voulez-vous? reprit cet officier, et pourquoi venez-vous en Russie? Un sapeur lui répondit brusquement : Vous faire la guerre! prendre Wilna! délivrer la Pologne! Et le cosaque se retire; il disparaît dans les bois, sur lesquels trois de nos soldats, emportés d'ardeur, et pour sonder la forêt, déchargent leurs armes.

Ainsi le faible bruit de trois coups de feu, auxquels on ne répondit pas, nous apprit qu'une nouvelle campagne s'ouvrait, et qu'une grande invasion était commencée.

Ce premier signal de guerre irrita violemment l'empereur, soit prudence ou pressentiment. Trois cents voltigeurs passèrent aussitôt le fleuve, pour protéger l'établissement des ponts.

Alors sortirent des vallons et de la forêt toutes les colonnes françaises. Elles s'avancèrent silencieusement jusqu'au fleuve à la faveur d'une profonde obscurité. Il fallait les toucher pour les reconnaître. On défendit les feux et jusqu'aux étincelles ; on se reposa les armes à la main, comme en présence de l'ennemi. Les seigles verts et mouillés d'une abondante rosée servirent de lit aux hommes et de nourriture aux chevaux.

La nuit, sa fraîcheur qui interrompait le sommeil, son obscurité qui allonge les heures et augmente les besoins, qui ôte aux yeux leur utilité, soit qu'on ait besoin de ses regards pour se conduire et pour se distraire, ou de ceux des autres pour s'encourager, enfin les dangers du lendemain : tout rendait grave cette position ; mais l'attente d'une grande journée soutenait. La proclamation de Napoléon venait d'être lue : on s'en répétait à voix basse les passages les plus remarquables, et le génie des conquêtes enflammait notre imagination.

Devant nous était la frontière russe. Déjà, à travers les ombres, nos regards avides cherchaient à envahir cette terre promise à notre gloire. Il nous semblait entendre les cris de joie des Lithuaniens à l'approche de leurs libérateurs. Nous nous figurions ce fleuve bordé de leurs mains suppliantes. Ici tout nous manquait, là tout nous serait prodigué ! Ils s'empresseraient de pourvoir à nos besoins ; nous allions être entourés d'amour et de reconnaissance. Qu'importe une mauvaise nuit ! le jour allait bientôt renaître, et avec lui sa chaleur et toutes ses illusions. Le jour parut : il ne nous montra qu'un sable aride, désert, et de mornes et sombres forêts ! Nos yeux alors se tournèrent tristement sur nous-mêmes, et nous nous sentîmes ressaisis d'orgueil et d'espoir par le spectacle imposant de notre armée réunie.

A trois cents pas du fleuve, sur la hauteur la plus élevée, on apercevait la tente de l'empereur. Autour d'elle toutes les collines, leurs pentes, les vallées, étaient couvertes d'hommes et de chevaux. Dès que la terre eut présenté au soleil toutes ces masses mobiles revêtues d'armes étincelantes, le signal fut donné, et aussitôt cette multitude commença à s'écouler en trois colonnes vers les trois ponts. On les voyait serpenter en descendant la courte plaine qui les séparait du Niémen, s'en approcher, gagner les trois passages, s'allonger et se rétrécir pour les traverser, et atteindre enfin ce sol étranger qu'elles allaient dévaster, et qu'elles devaient bientôt couvrir de leurs vastes débris.

L'ardeur était si grande que deux divisions d'avant-garde, se disputant l'honneur de passer les premières, furent près d'en venir aux mains ; on eut quelque peine à les calmer. Napoléon se hâta de poser le pied sur les terres russes. Il fit sans hésiter ce premier pas vers sa perte. Il se tint d'abord près du pont, encourageant les soldats de ses regards. Tous le saluèrent de leur cri accoutumé. Ils parurent plus animés que lui, soit qu'il se sentît peser sur le cœur une si grande agression, soit que son corps affaibli ne pût

supporter le poids d'une chaleur excessive, ou que déjà il fût étonné de ne rien trouver à vaincre.

L'impatience enfin le saisit : tout à coup il s'enfonça à travers le pays, dans la forêt qui bordait le fleuve. Il courait de toute la vitesse de son cheval : dans son empressement, il semblait qu'il voulût tout seul atteindre l'ennemi. Il fit plus d'une lieue dans cette direction, toujours dans la même solitude; après quoi il fallut bien revenir près des ponts, d'où il redescendit avec le fleuve et sa garde vers Kowno.

On croyait entendre gronder le canon. Nous écoutions en marchant de quel côté le combat s'engageait. Mais, à l'exception de quelques troupes de Cosaks, ce jour-là, comme les suivants, le ciel seul se montra notre ennemi. En effet, à peine l'empereur avait-il passé le fleuve qu'un bruit sourd avait agité l'air. Bientôt le jour s'obscurcit, le vent s'éleva et nous apporta les sinistres roulements du tonnerre. Ce ciel menaçant, cette terre sans abri nous attrista. Quelques-uns même, naguère enthousiastes, en furent effrayés comme d'un funeste présage : ils crurent que ces nuées enflammées s'amoncelaient sur nos têtes et s'abaissaient sur cette terre pour nous en défendre l'entrée.

Il est vrai que l'orage fut grand comme l'entreprise. Pendant plusieurs heures ses lourds et noirs nuages s'épaissirent et pesèrent sur toute l'armée; de la droite à la gauche, et sur cinquante lieues d'espace, elle fut tout entière menacée de ses feux et accablée de ses torrents : les routes et les champs furent inondés; la chaleur de l'atmosphère fut changée subitement en un froid désagréable. Dix mille chevaux périrent dans la marche, et surtout dans les bivouacs qui suivirent; une grande quantité d'équipages restèrent abandonnés dans les sables; beaucoup d'hommes succombèrent ensuite.

Un couvent servit d'abri à l'empereur contre la première fureur de cet orage. Il en repartit aussitôt pour Kowno, où régnait le plus grand désordre. Le fracas des coups de tonnerre n'était plus entendu : ces bruits menaçants, qui grondaient encore sur nos têtes, semblaient oubliés; car si ce phénomène, commun dans cette saison, a pu étonner quelques esprits, pour la plupart le temps des présages est passé. Un scepticisme, ingénieux chez les uns, insouciant et grossier chez les autres, de terrestres passions, des besoins impérieux, ont détourné l'âme des hommes de ce ciel d'où elle vient et où elle doit retourner. Aussi, dans ce grand

désastre, l'armée ne vit qu'un accident naturel arrivé mal à propos, et, loin d'y reconnaître la réprobation d'une si grande agression, dont au reste elle n'était pas responsable, elle n'y trouva qu'un motif de colère contre le sort, ou le ciel, qui, par hasard ou autrement, lui donnait un si terrible présage.

Ce jour-là même, un malheur particulier vint se joindre à ce désastre général. Au delà de Kowno, Napoléon s'irrite contre la Vilia, dont les Cosaks ont rompu le pont, et qui s'oppose au passage d'Oudinot. Il affecte de la mépriser, comme tout ce qui lui faisait obstacle, et il ordonne à un escadron des Polonais de sa garde de se jeter dans cette rivière. Ces hommes d'élite s'y précipitèrent sans hésiter.

D'abord ils marchèrent en ordre, et, quand le fond leur manqua, ils redoublèrent d'efforts. Bientôt ils atteignirent à la nage le milieu des flots; mais ce fut là que le courant, plus rapide, les désunit. Alors leurs chevaux s'effraient, ils dérivent et sont emportés par la violence des eaux : ils ne nagent plus, ils flottent dispersés. Leurs cavaliers luttent et se débattent vainement : la force les abandonne; enfin ils se résignent. Leur perte est certaine, mais c'est à leur patrie, c'est devant elle, c'est pour leur libérateur qu'ils se sont dévoués, et, près d'être engloutis, suspendant leurs efforts, ils tournent la tête vers Napoléon et s'écrient : *Vive l'empereur!* On en remarqua trois surtout, qui, ayant encore la bouche hors de l'eau, répétèrent ce cri, et périrent aussitôt. L'armée était saisie d'horreur et d'admiration.

Quant à Napoléon, il ordonna vivement et avec précision tout ce qu'il fallut pour en sauver le plus grand nombre, mais sans paraître ému : soit habitude de se maîtriser, soit qu'à la guerre il regardât les émotions du cœur comme des faiblesses, dont il ne devait pas donner l'exemple, et qu'il fallait vaincre; soit enfin qu'il entrevît de plus grands malheurs, devant lesquels celui-là n'était rien.

M. de Ségur.

C'est un avantage pour l'historien que d'avoir vu les événements; mais l'avantage n'est pas égal pour tous ceux qui ont vu. La vue, chez le véritable artiste et chez le véritable historien, est si peu l'affaire des yeux seuls, que tel absent voit mieux que tel qui fut présent. Il y a une vue plus profonde que celle des yeux, que celle même de l'intelligence : il y a des choses qu'on voit avec l'âme; et cette vue est, à le bien prendre, une vie.

Ramené aux sources du langage, *savoir* (εἰδέναι) n'est autre chose que *voir*, et l'on

comprend aisément que les premiers fondateurs des langues, prophètes involontaires, n'ont pu donner deux noms à ces deux choses, qui n'en devaient être qu'une pour eux. Aujourd'hui, nous distinguons entre *savoir* et *voir*, et il le faut bien : il y a vraiment deux choses sous ces deux noms; tout ce qu'on sait, on ne le voit pas. Mais il est une sphère où les deux actes sont demeurés identiques.

Il y a dans toute réalité, dans tout fait qui s'accomplit, deux choses distinctes, deux choses, pour ainsi dire, concentriques : l'essence même du fait, et sa formule. On peut connaître le fait par l'une ou par l'autre. Connaître par la seconde, c'est *savoir;* connaître par la première, c'est *voir*. Savoir, c'est connaître la formule, laquelle est toujours plus générale que le fait; savoir, c'est donc classer. Voir, c'est pénétrer, à travers l'enveloppe formulaire, dans l'intimité du fait, par conséquent dans son individualité; ce n'est pas classer, c'est nommer. L'un des actes appartient à l'intelligence, l'autre est exclusif à l'âme. L'intelligence ne connaît que des abstractions et des formes : l'âme voit des êtres et des substances; l'intelligence ne connaît que des genres et des espèces : l'âme voit des individualités; l'intelligence sait, l'âme voit. N'est-ce pas dire assez que c'est l'âme qui est poëte? Et pour autant que l'historien complet est poëte aussi, ne peut-on pas dire que pour lui, comme pour le poëte, savoir c'est voir?

En tout ceci, nous entendons sous le mot *voir* cette *seconde vue*, cette vue supérieure dont nous parlions en commençant, et qui, pour l'historien, remplace l'assistance des yeux et le contact de la réalité. C'est cette vue qui fait les historiens épiques; et c'est pour l'avoir possédée, non pour avoir de sa personne passé le Niémen, que M. de Ségur a reproduit cet événement avec une fidélité si vivante. N'est-il pas même aussi vrai que singulier que la première vue assez souvent obstrue la seconde, et que la plupart des historiens ont besoin, pour exercer vivement cette dernière, que quelque espace s'étende et quelque temps s'écoule entre eux et les faits qu'ils retracent? Voyez, sur cette idée, la XXVIIe des *Feuilles d'automne* de M. Victor Hugo.

FRAGMENT DE LA PRINCESSE DE CLÈVES,

PAR Mme DE LA FAYETTE.

.... Madame de Mercœur les reçut avec beaucoup de joie, et ne pensa qu'à les divertir et à leur donner tous les plaisirs de la campagne. Comme ils étaient à la chasse à courir le cerf, M. de Nemours s'égara dans la forêt. En s'enquérant du chemin qu'il devait tenir pour s'en retourner, il sut qu'il était proche de Coulomiers; à ce mot de Coulomiers, sans faire aucune réflexion, et sans savoir quel était son dessein, il alla à toute bride du côté qu'on lui montrait. Il arriva dans la forêt, et se laissa conduire au hasard par des routes faites avec soin, qu'il jugea bien qui conduisaient vers le

château. Il trouva, au bout de ces routes, un pavillon dont le dessous était un grand salon accompagné de deux cabinets, dont l'un était ouvert sur un jardin de fleurs, qui n'était séparé de la forêt que par des palissades, et le second donnait sur une grande allée du parc. Il entra dans le pavillon, et il se serait arrêté à en regarder la beauté, sans qu'il vit [1] venir par cette allée du parc M. et Madame de Clèves, accompagnés d'un grand nombre de domestiques. Comme il ne s'était pas attendu à trouver M. de Clèves, qu'il avait laissé auprès du roi, son premier mouvement le portait à se cacher : il entra dans le cabinet qui donnait sur le jardin de fleurs, dans la pensée d'en ressortir par une porte qui était ouverte sur la forêt ; mais, voyant que Mme de Clèves et son mari s'étaient assis sous le pavillon, que leurs domestiques demeuraient dans le parc, et qu'ils ne pouvaient venir à lui sans passer dans le lieu où étaient M. et Mme de Clèves, il ne put se refuser de [2] voir cette princesse, ni résister à la curiosité d'écouter sa conversation avec un mari qui lui donnait plus de jalousie qu'aucun de ses rivaux.

Il entendait que M. de Clèves disait à sa femme : Mais pourquoi ne voulez-vous pas venir à Paris ? Qui vous peut retenir à la campagne ? Vous avez depuis quelque temps un goût pour la solitude qui m'étonne et qui m'afflige, parce qu'il nous sépare. Je vous trouve même plus triste que de coutume, et je crains que vous n'ayez quelque sujet d'affliction. Je n'ai rien de fâcheux dans l'esprit, répondit-elle avec un air embarrassé ; mais le tumulte de la cour est si grand, et il y a toujours un si grand nombre chez vous, qu'il est impossible que le corps et l'esprit ne se lassent, et que l'on ne cherche du repos. Le repos, répliqua-t-il, n'est guère propre pour [3] une personne de votre âge ; vous êtes chez vous et dans la cour de manière à ne pas vous donner de lassitude, et je craindrais plutôt que vous ne fussiez bien aise d'être séparée de moi. Vous me feriez une grande injustice d'avoir cette pensée, reprit-elle avec un embarras qui augmentait toujours ; mais je vous supplie de me laisser ici. Si vous y pouviez demeurer, j'en aurais beaucoup de joie, pourvu que vous y demeurassiez seul, et que vous voulussiez bien n'y avoir point ce nombre infini de gens qui ne vous quittent presque jamais. Ah ! Madame, s'écria M. de

1. *S'il n'avait pas vu*. . . . Archaïsme. On lit chez Mme de Sévigné : « Elle me le » souhaiterait sans qu'elle est assurée que. . . . »

2. *A voir*.

3. *Propre à*, ou plutôt *ce qui convient, ce qui plaît à*. . . .

Clèves, votre air et vos paroles me font voir que vous avez des raisons pour souhaiter d'être seule ; je ne les sais point, et je vous conjure de me les dire. Il la pressa longtemps de les lui apprendre sans pouvoir l'y obliger [1] ; et, après qu'elle se fut défendue d'une manière qui augmentait toujours la curiosité de son mari, elle demeura dans un profond silence, les yeux baissés; puis tout d'un coup, prenant la parole et le regardant : Ne me contraignez point, lui dit-elle, à vous avouer une chose que je n'ai pas la force de vous avouer, quoique j'en aie eu plusieurs fois le dessein ; songez seulement que la prudence ne veut pas qu'une femme de mon âge, et maîtresse de sa conduite, demeure exposée au milieu de la cour. Que me faites-vous envisager, madame ! s'écria M. de Clèves ; je n'oserais vous le dire, de peur de vous offenser. Madame de Clèves ne répondit point; et son silence achevant de confirmer son mari dans ce qu'il avait pensé : Vous ne me dites rien, reprit-il, et c'est me dire que je ne me trompe pas. Eh bien ! monsieur, lui répondit-elle en se jetant à ses genoux, je vais vous faire un aveu que l'on n'a jamais fait à un mari ; mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions m'en donne la force. Il est vrai que j'ai des raisons pour m'éloigner de la cour, et que je veux éviter les périls où se trouvent quelquefois les personnes de mon âge. Je n'ai jamais donné nulle marque de faiblesse, et je ne craindrais pas d'en laisser paraître si vous me laissiez la liberté de me retirer de la cour, ou si j'avais encore Mme de Chartres pour aider à me conduire. Quelque dangereux que soit le parti que je prends, je le prends avec joie, pour me conserver digne d'être à vous. Je vous demande mille pardons si j'ai des sentiments qui vous déplaisent ; du moins je ne vous déplairai jamais par mes actions. Songez que, pour faire ce que je fais, il faut avoir plus d'amitié et plus d'estime pour un mari que l'on n'en a jamais eu : conduisez-moi, ayez pitié de moi, et aimez-moi encore si vous pouvez.

M. de Clèves était demeuré, pendant tout ce discours, la tête appuyée sur ses mains, hors de lui-même, et il n'avait pas songé à faire relever sa femme. Quand elle eut cessé de parler, qu'il la vit à ses genoux, le visage couvert de larmes et d'une beauté si admirable, il pensa mourir de douleur, et l'embrassant en la relevant : Ayez pitié de moi, vous-même, madame, lui dit-il, j'en suis digne, et pardonnez si, dans les premiers moments d'une affliction aussi violente qu'est la mienne, je ne réponds pas comme je

1. *Engager, déterminer.*

dois à un procédé comme le vôtre. Vous me paraissez plus digne d'estime et d'admiration que tout ce qu'il y a jamais eu de femmes au monde; mais aussi je me trouve le plus malheureux homme qui ait jamais existé. Vous m'avez donné de la passion dès le premier moment que je vous ai vue; vos rigueurs et votre possession n'ont pu l'éteindre : elle dure encore; je n'ai jamais pu vous donner de l'amour, et je vois que vous craignez d'en avoir pour un autre. Et qui est-il, madame, cet homme heureux qui vous donne cette crainte? depuis quand vous plaît-il? qu'a-t-il fait pour vous plaire? quel chemin a-t-il trouvé pour aller à votre cœur? Je m'étais consolé en quelque sorte de ne l'avoir pas touché, par la pensée qu'il était incapable de l'être[1]. Cependant un autre fait ce que je n'ai pu faire : j'ai, tout ensemble, la jalousie d'un mari et celle d'un amant; mais il est impossible d'avoir celle d'un mari après un procédé comme le vôtre : il est trop noble pour ne pas me donner une sûreté, il me console même comme votre amant. La confiance et la sincérité que vous avez pour moi, sont d'un prix infini : vous m'estimez assez pour croire que je n'abuserai pas de cet aveu. Vous avez raison, madame, je n'en abuserai pas, et je ne vous en aimerai pas moins. Vous me rendez malheureux par la plus grande marque de fidélité que jamais une femme ait donnée à son mari; mais, madame, achevez, et apprenez-moi quel est celui que vous voulez éviter. Je vous supplie de ne me le point demander, répondit-elle; je suis résolue de[2] ne point vous le dire, et je crois que la prudence ne veut pas que je vous le nomme. Ne craignez point, madame, reprit M. de Clèves; je connais trop le monde pour ignorer que la considération d'un mari n'empêche pas que l'on ne soit amoureux de sa femme. On doit haïr ceux qui le sont, et non pas s'en plaindre; et, encore une fois, madame, je vous conjure de m'apprendre ce que j'ai envie de savoir. Vous

1. Forme irrégulière : *le* ne peut représenter qu'un participe passif; et quoique le participe passé soit essentiellement passif, il n'est point tenu pour tel dans les temps composés du verbe actif. On voit encore plus souvent *le* remplaçant un participe passif supposé, dans une phrase où il n'a de rapport visible qu'avec un infinitif actif. « La » première règle dans l'amitié (mondaine) est de *servir* nos amis comme ils veulent » *l'être*. » — *Mlle de Lespinasse*. — « Louis IX paraissait un prince destiné à réformer » l'Europe si elle avait pu *l'être*. » — « Je ne sais, dit Ginguené, si cette locution ne » devrait pas être légitimée dans la langue, et rangée parmi les gallicismes : elle » épargnerait des circonlocutions pénibles ou des répétitions fastidieuses de mots. Elle » est d'ailleurs autorisée par l'exemple de nos meilleurs écrivains. » — Il me semble que la pratique des bons écrivains ne l'a pas encore suffisamment sanctionnée.

2. *Résolue à*.

m'en presseriez inutilement, répliqua-t-elle ; j'ai de la force pour taire ce que je ne crois pas devoir dire. L'aveu que je vous ai fait n'a pas été par faiblesse, et il faut plus de courage pour avouer cette vérité que pour entreprendre de la cacher.

M. de Nemours ne perdait pas une parole de cette conversation, et ce que venait de dire Mme de Clèves ne lui donnait guère moins de jalousie qu'à son mari : il était si éperdument amoureux d'elle, qu'il croyait que tout le monde avait les mêmes sentiments. Il était véritable aussi qu'il avait plusieurs rivaux ; mais il s'en imaginait encore davantage, et son esprit s'égarait à chercher celui dont Mme de Clèves voulait parler. Il avait cru bien des fois qu'il ne lui était pas désagréable, et il avait fait ce jugement sur des choses qui lui parurent si légères dans ce moment qu'il ne put s'imaginer qu'il eût donné une passion qui devait être bien violente pour avoir recours à un remède si extraordinaire. Il était si transporté qu'il ne savait quasi ce qu'il voyait, et il ne pouvait pardonner à M. de Clèves de ne pas assez presser sa femme de lui dire ce nom qu'elle lui cachait.

. . . .

Lorsque M. de Clèves fut parti, que Mme de Clèves demeura seule, qu'elle regarda ce qu'elle venait de faire, elle en fut si épouvantée qu'à peine put-elle s'imaginer que ce fût une vérité. Elle trouva qu'elle s'était ôté elle-même le cœur et l'estime de son mari, et qu'elle s'était creusé un abîme dont elle ne sortirait plus. Elle se demandait pourquoi elle avait fait une chose si hasardeuse, et elle trouvait qu'elle s'y était engagée sans en avoir presque eu le dessein. La singularité d'un pareil aveu, dont elle ne trouvait point d'exemple, lui en faisait voir tout le péril.

Mais, quand elle venait à penser que ce remède, quelque violent qu'il fût, était le seul qui la pouvait défendre contre M. de Nemours, elle trouvait qu'elle ne devait point s'en repentir, et qu'elle n'avait point trop hasardé. Elle passa toute la nuit pleine d'incertitude, de trouble et de crainte ; enfin le calme revint dans son esprit. Elle trouva même de la douceur à avoir donné ce témoignage de fidélité à un mari qui le méritait si bien, qui avait tant d'estime et tant d'amitié pour elle, et qui venait de lui en donner encore des marques par la manière dont il avait reçu ce qu'elle lui avait avoué.



LOUIS XIII ET RICHELIEU.

(EXTRAIT DU ROMAN DE « CINQ-MARS, » PAR M. A. DE VIGNY.)

Cinq-Mars, favori de Louis XIII, a formé, de l'aveu de son maître, une conjuration contre Richelieu ; elle a été découverte au cardinal. La scène est à Perpignan, où la guerre a conduit le roi et son ministre.

Bientôt on entendit un bruit de bottes et d'armes, qui annonçait l'arrivée du prince; on ouvrit les deux battants : les gardes du cardinal frappèrent trois fois leurs piques sur le parquet, et le roi parut.

Il marchait en s'appuyant sur une canne de jonc d'un côté, de l'autre sur l'épaule de son confesseur, le P. Sirmond, qui se retira et le laissa avec le cardinal. Celui-ci s'était levé avec la plus grande peine, et ne put faire un pas au-devant du roi, parce que ces jambes malades étaient enveloppées ; il fit le geste d'aider le prince à s'asseoir près du feu, en face de lui. Louis XIII tomba dans un grand fauteuil garni d'oreillers, demanda et but un verre d'élixir préparé pour le fortifier contre les évanouissements fréquents que lui causait sa maladie de langueur, fit un geste pour éloigner tout le monde, et, seul avec Richelieu, lui parla d'une voix languissante.

Je m'en vais, mon cher cardinal; je sens que je m'en vais à Dieu : je m'affaiblis de jour en jour; ni l'été, ni l'air du midi ne m'ont rendu mes forces.

Je précéderai Votre Majesté, répondit le ministre; la mort a déjà conquis mes jambes, vous le voyez, mais tant qu'il me restera la tête pour penser et la main pour écrire, je serai bon pour votre service. — Et je suis sûr que votre intention était d'ajouter le cœur pour m'aimer, dit le roi. — Votre Majesté en peut-elle douter? répondit le cardinal en fronçant le sourcil et se mordant les lèvres par l'impatience que lui donnait ce début. — Quelquefois j'en doute, reprit le prince; tenez, j'ai besoin de vous parler à cœur ouvert, et de me plaindre de vous à vous-même. Il y a deux choses que j'ai sur la conscience depuis trois ans ; jamais je ne vous en ai parlé, mais je vous en voulais en secret ; et même si quelque chose eût été capable de me faire consentir à des propositions contraires à vos intérêts, c'eût été ce souvenir.

C'était là de cette sorte de franchise propre aux caractères faibles, qui se dédommagent ainsi en inquiétant leur dominateur du mal qu'ils n'osent pas faire complétement, et se vengent de la sujétion par une controverse puérile. Richelieu reconnut à ses paroles qu'il avait couru un grand danger ; mais il vit en même temps le besoin de confesser toute sa rancune, et, pour faciliter l'explosion de ces importants aveux, il accumula les protestations qu'il croyait les plus propres à impatienter le roi.

Non, non, s'écria enfin celui-ci, je ne croirai à rien, tant que vous ne m'aurez pas expliqué ces deux choses qui me reviennent toujours à l'esprit, dont on me parlait dernièrement encore, et que je ne puis justifier par aucun raisonnement : je veux dire le procès d'Urbain Grandier, dont je ne fus jamais bien instruit, et les motifs de votre haine pour ma malheureuse mère, et même contre sa cendre. — N'est-ce que cela, sire ? dit Richelieu ; sont-ce là mes seules fautes ? Elles sont faciles à expliquer. La première affaire devait être soustraite aux regards de Votre Majesté par ses détails horribles et dégoûtants de scandale. Il y eut, certes, un art qui ne peut être regardé comme coupable, à nommer *magie* des crimes dont le nom révolte la pudeur, dont le récit eût revélé à l'innocence de dangereux mystères ; ce fut une sainte ruse pour dérober aux yeux des peuples ces impuretés..... — Assez, c'en est assez, cardinal, dit Louis XIII détournant la tête et baissant les yeux en rougissant ; je ne puis en entendre davantage : je vous conçois, ces tableaux m'offenseraient : j'approuve vos motifs, c'est bon. On ne m'avait pas dit cela, on m'avait caché ses vices affreux. Vous êtes-vous assuré des preuves de ses crimes ? — Je les eus toutes entre les mains, sire ; et quant à la glorieuse reine Marie de Médicis, je suis étonné que Votre Majesté oublie combien je lui fus attaché ; oui, je ne crains pas de l'avouer, c'est à elle que je dus toute mon élévation : elle daigna la première jeter les yeux sur l'évêque de Luçon, qui n'avait alors que vingt-deux ans, pour l'approcher d'elle. Combien j'ai souffert lorsqu'elle me força de la combattre dans l'intérêt de Votre Majesté ! mais comme ce sacrifice fut fait pour vous, je n'en eus et n'en aurai jamais aucun scrupule..... — Vous, à la bonne heure ; mais moi ! dit le prince avec amertume.

Eh ! sire, s'écria le cardinal, le fils de Dieu lui-même vous en donna l'exemple, et c'est sur le modèle de toutes les perfections que nous réglâmes nos avis ; et si les monuments dus aux précieux restes de votre mère ne sont pas encore élevés, Dieu m'est té-

moin que ce fut dans la crainte d'affliger votre cœur et de vous rappeler sa mort, que nous en retardâmes les travaux. Mais béni soit ce jour où il m'est permis de vous en parler ! Je dirai moi-même la première messe à Saint-Denis quand nous l'y verrons déposée, si la Providence m'en laisse la force.

Ici, le roi prit un visage un peu plus affable, mais toujours froid ; et le cardinal, jugeant qu'il n'irait pas plus loin pour ce soir dans la persuasion, se résolut tout à coup à faire la plus puissante des diversions et à attaquer l'ennemi en face. Continuant donc à regarder fixement le roi, il dit froidement ; Est-ce donc pour cela que vous avez permis ma mort? — Moi ! dit le roi ; on vous a trompé ; j'ai bien entendu parler de conjuration, et je voulais vous en dire quelque chose ; mais je n'ai rien ordonné contre vous. — Ce n'est pas ce que disent les conjurés, sire ; cependant j'en dois croire Votre Majesté, et je suis bien aise pour elle que l'on se soit trompé. Mais quels avis daignez-vous me donner? — Je.... voulais vous dire franchement, et entre nous, que vous feriez bien de prendre garde à Monsieur .... — Ah ! sire, je ne puis le croire à présent, car voici une lettre qu'il vient de m'envoyer pour vous, et il semblerait avoir été coupable envers Votre Majesté même.

Le roi étonné lut :

« Monseigneur.

» Je suis au désespoir d'avoir encore manqué à la fidélité que
» je dois à Votre Majesté ; je la supplie très humblement d'agréer
» que je lui en demande un million de pardons, avec un compli-
» ment de soumission et de repentance,

» Votre très humble sujet,

» GASTON. »

— Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria Louis; osaient-ils s'armer contre moi aussi? — *Aussi,* dit tout bas le cardinal en se mordant les lèvres; puis il reprit : Oui, sire, aussi; c'est ce que me ferait croire jusqu'à un certain point ce petit rouleau de papiers.

Et il tirait, en parlant, un parchemin roulé d'un morceau de bois de sureau creusé, et il le déployait sous les yeux du roi : — C'est tout simplement un traité avec l'Espagne, auquel, par exemple, je ne crois pas que Votre Majesté ait souscrit. Vous pouvez en voir les vingt articles bien en règle. Tout est prévu, la place de sûreté, le nombre des troupes, les secours d'hommes et d'argent. — Les traîtres ! s'écria Louis agité ; il faut les faire saisir ; mon frère renonce et se repent, mais faites arrêter le duc de Bouillon.... —

Oui, sire. — Ce sera difficile au milieu de son armée d'Italie. — Je réponds de son arrestation sur ma tête, sire ; mais ne restera-t-il pas un autre nom ? — Lequel ? . . . quoi ! Cinq-Mars ? dit le roi en balbutiant. — Précisément, sire, dit le cardinal. — Je le vois bien . . . . mais . . . je crois que l'on pourrait . . . . — Ecoutez-moi, dit tout à coup Richelieu d'une voix tonnante : il faut que tout finisse aujourd'hui ; votre favori est à cheval à la tête de son parti : choisissez entre lui et moi. Livrez l'enfant à l'homme ou l'homme à l'enfant ; il n'y a pas de milieu. — Eh ! que voulez-vous donc si je vous favorise ? dit le roi. — Sa tête et celle de son confident. — Jamais ! . . . c'est impossible, reprit le roi avec horreur, et tombant dans la même irrésolution où il était avec Cinq-Mars contre Richelieu. Il est mon ami aussi bien que vous ; mon cœur souffre de l'idée de sa mort. Pourquoi aussi n'étiez-vous pas d'accord tous les deux ? pourquoi cette division ? c'est ce qui l'a amené jusque-là. Vous avez fait mon désespoir, vous et lui ; vous me rendez le plus malheureux des hommes !

Louis cachait sa tête dans ses deux mains en parlant, et peut-être versait-il des larmes ; mais l'inflexible ministre le suivait des yeux comme on regarde sa proie, et sans pitié, sans lui accorder un moment pour respirer, il profita au contraire de ce trouble pour parler plus longtemps. — Est-ce ainsi, disait-il avec une parole dure et froide, que vous vous rappelez les commandements que Dieu même vous a faits, par la bouche de votre confesseur ? Vous me dites un jour que l'Eglise vous ordonnait expressément de révéler à votre premier ministre tout ce que vous entendriez contre lui, et je n'ai jamais rien su par vous de ma mort prochaine. Il a fallu que des amis plus fidèles vinssent m'apprendre la conjuration ; que les coupables eux-mêmes, par un coup de la Providence, se livrassent à moi pour me faire l'aveu de leurs fautes. Un seul, le plus endurci, le moindre de tous, résiste encore, et c'est lui qui a tout conduit, c'est lui qui livre la France à l'étranger, qui renverse en un jour l'ouvrage de mes vingt années, soulève les huguenots du Midi, appelle aux armes tous les ordres de l'Etat, ressuscite les prétentions écrasées, et rallume enfin la ligue éteinte par votre père ; car c'est elle, ne vous y trompez pas, c'est elle qui relève toutes ces têtes contre vous. Etes-vous prêt au combat ? où donc est votre massue ?

Le roi anéanti ne répondait pas, et cachait toujours sa tête dans ses mains. Le cardinal inexorable croisa ses bras et poursuivit :

Je crains qu'il ne vous vienne à l'esprit que c'est pour moi que je parle. Croyez-vous vraiment que je ne me juge pas, et qu'un tel adversaire m'importe beaucoup? En vérité, je ne sais à quoi il tient que je ne vous laisse faire et mettre cet immense fardeau de l'Etat dans la main d'un jouvenceau. Vous pensez bien que, depuis vingt ans que je connais votre cour, je ne suis pas sans m'être assuré une retraite, où, malgré vous-même, je pourrais aller, de ce pas, achever six mois peut-être qu'il me reste de vie. Ce serait un curieux spectacle pour moi que celui d'un règne pareil! Que répondrez-vous, par exemple, lorsque tous ces petits potentats, se relevant dès que je ne pèserai plus sur eux, viendront à la suite de votre frère vous dire, comme ils l'osèrent à Henri IV sur son trône : « Partagez-nous tous les grands gouvernements à titre héréditaire et de souveraineté : nous serons contents. » Vous le ferez, je n'en doute pas, et c'est la moindre chose que vous puissiez accorder à ceux qui vous auront délivré de Richelieu; et ce sera plus heureux peut-être : car pour gouverner l'Ile-de-France, qu'ils vous laisseront sans doute comme domaine originaire, votre nouveau ministre n'aura pas besoin de tant de papiers.

En parlant ainsi, il poussa avec colère la vaste table qui remplissait presque la chambre, et que surchargeaient des papiers et des portefeuilles sans nombre.

Louis fut tiré de son apathique méditation par l'excès d'audace de ce discours; il leva la tête et sembla un instant avoir pris une résolution par crainte d'en prendre une autre. — Eh bien! monsieur, dit-il, je répondrai que je veux régner par moi seul. — A la bonne heure, dit Richelieu; mais je dois vous prévenir que les affaires du moment sont difficiles. Voici l'heure où l'on m'apporte mon travail ordinaire. — Je m'en charge, reprit Louis; j'ouvrirai les portefeuilles, je donnerai mes ordres. — Essayez donc, dit Richelieu; je me retire, et si quelque chose vous arrête, vous m'appellerez.

Il sonna : à l'instant même, et comme s'ils eussent attendu le signal, quatre vigoureux valets de pied entrèrent et emportèrent son fauteuil et sa personne dans un autre appartement, car, nous l'avons dit, il ne pouvait plus marcher. En passant dans la chambre où travaillaient les secrétaires, il dit à haute voix : Qu'on prenne les ordres de Sa Majesté.

Le roi resta seul. Fort de sa nouvelle résolution, et fier d'avoir une fois résisté, il voulut sur-le-champ se mettre à l'ouvrage po-

litique. Il fit le tour de l'immense table, et vit autant de portefeuilles que l'on comptait alors d'empires, de royaumes et de cercles dans l'Europe ; il en ouvrit un, et le trouva divisé en cases dont le nombre égalait celui des subdivisions de tout le pays auquel il était destiné. Tout était en ordre, mais dans un ordre effrayant pour lui, parce que chaque note ne renfermait que la quintessence de chaque affaire, si l'on peut parler ainsi, et ne touchait que le point juste des relations du moment avec la France; ce laconisme était à peu près aussi énigmatique pour Louis que les lettres en chiffres qui couvraient la table. Là, tout était confusion : sur des édits de bannissement et d'expropriation des huguenots de la Rochelle, se trouvaient jetés les traités avec Gustave-Adolphe et les huguenots du Nord contre l'empire; des notes sur le général Bannier, sur Walstein, le duc de Weimar et Jean de Wert, étaient roulées pêle-mêle avec le détail des lettres trouvées dans la cassette de la reine, la liste de ses colliers et des bijoux qu'ils renfermaient, et la double interprétation qu'on eût pu donner à chaque phrase de ses billets; sur la marge de l'un d'eux étaient ces mots : *Sur quatre lignes de l'écriture d'un homme, on peut lui faire un procès criminel.* Plus loin étaient entassées les dénonciations contre les huguenots, les plans de république qu'ils avaient arrêtés; la division de la France en cercles, sous la dictature annuelle d'un chef; le sceau de cet Etat projeté y était joint, représentant un ange appuyé sur une croix, et tenant à la main la Bible, qu'il élevait sur son front. A côté était une liste des cardinaux que le pape avait nommés autrefois le même jour que l'évêque de Luçon (Richelieu). Parmi eux se trouvait le marquis de Bedmar, ambassadeur et conspirateur à Venise.

Louis XIII épuisait en vain ses forces sur des détails d'une autre époque, cherchant inutilement les papiers relatifs à la conjuration et propres à lui montrer son véritable nœud et ce que l'on avait tenté contre lui-même, lorsqu'un petit homme, d'une figure olivâtre, d'une taille courbée, d'une démarche contrainte et dévote, entra dans le cabinet : c'était un secrétaire d'Etat nommé Desnoyers ; il s'avança en saluant.

Puis-je parler à Sa Majesté des affaires de Portugal? dit-il. — D'Espagne, par conséquent, dit Louis; le Portugal est une province d'Espagne. — De Portugal, insista Desnoyers. Voici le manifeste que nous recevons à l'instant ; et il lut :

« Don Juan, par la grâce de Dieu roi de Portugal, des Algar-

ves, royaumes deçà l'Afrique, seigneur de la Guinée, conquêtes, navigation et commerce de l'Ethiopie, Arabie, Perse et des Indes. . . . . » — Qu'est-ce que tout cela? dit le roi; qui parle donc ainsi? — Le duc de Bragance, roi de Portugal, couronné il y a déjà une . . . . . . il y a quelque temps, sire, par un homme appelé Pinto. A peine remonté sur le trône, il tend la main à la Catalogne révoltée. — La Catalogne se révolte aussi! Le roi Philippe IV n'a donc plus pour premier ministre le comte-duc? — Au contraire, sire, c'est parce qu'il l'a encore. Voici la déclaration des états généraux catalans à S. M. catholique, contenant que tout le pays prend les armes contre ses troupes *sacriléges* et *excommuniées*. Le roi de Portugal. . . . . . — Dites le duc de Bragance, reprit Louis : je ne reconnais pas un révolté. — Le duc de Bragance donc, sire, dit froidement le conseiller d'Etat, envoye à la principauté de Catalogue son neveu D. Ignace de Mascarennas, pour s'emparer de la protection de ce pays (et de sa souveraineté peut-être), qu'il voudrait ajouter à celle qu'il vient de reconquérir. Or, les troupes de Votre Majesté sont devant Perpignan. — Eh bien! qu'importe? dit Louis. — Les Catalans ont le cœur plus français que portugais, sire, et il est encore temps d'enlever cette tutelle au roi de . . . . au duc de Portugal. — Moi, soutenir des rebelles! vous osez . . . . — C'était le projet de Son Eminence, poursuivit le conseiller d'Etat; l'Espagne et la France sont en pleine guerre d'ailleurs, et M. d'Olivarès n'a pas hésité à tendre la main de S. M. catholique à nos huguenots. — C'est bon, j'y penserai, dit le roi; laissez-moi. — Sire, les états généraux de Catalogne sont pressés, les troupes d'Aragon marchent contre eux . . . — Nous verrons . . . . . Je me déciderai dans un quart d'heure, répondit Louis XIII.

Le petit secrétaire d'Etat sortit avec un air mécontent et découragé. A sa place Chavigny se présenta, tenant un portefeuille aux armes britanniques.

Sire, dit-il, je demande à Votre Majesté des ordres pour les affaires d'Angleterre. Les parlementaires, sous le commandement du comte d'Essex, viennent de faire lever le siége de Glocester; le prince Rupert a livré à Newburg une bataille désastreuse et peu profitable à S. M. britannique. Le parlement se prolonge, et il a pour lui les grandes villes, les ports et toute la population presbytérienne; le roi Charles I[er] demande des secours que la reine ne trouve plus en Hollande. — Il faut envoyer des troupes à mon frère

d'Angleterre, dit Louis. Mais il voulut voir les papiers précédents, et, en parcourant les notes du cardinal, il trouva que, sur une première demande du roi d'Angleterre, il avait écrit de sa main :

« Faut réfléchir longtemps et attendre : — les communes sont fortes ; le roi Charles compte sur les Ecossais : ils le vendront.

» Faut prendre garde. Il y là un homme de guerre qui est venu voir Vincennes, et a dit qu'*on ne devait jamais frapper les princes qu'à la tête*. REMARQUABLE, ajoutait le cardinal. Puis il avait rayé ce mot, y substituant *redoutable*.

Et plus bas :

« Cet homme domine Fairfaix, il fait l'inspiré : ce sera un grand homme. — Secours refusé ; — argent perdu. »

Le roi dit alors : Non, non, ne précipitez rien, j'attendrai. — Mais, sire, dit Chavigny, les événements sont rapides; si le courrier retarde d'une heure, la perte du roi peut s'avancer d'un an. — En sont-ils là ? demanda Louis. — Dans le camp des Indépendants, on prêche la république la Bible à la main ; dans celui des royalistes, on se dispute le pas, et l'on rit. — Mais un moment de bonheur peut tout sauver ! — Les Stuarts ne sont pas heureux, sire, reprit Chavigny respectueusement, mais sur un ton qui laissait beaucoup à penser. — Laissez-moi, dit le roi d'un ton d'humeur. Le secrétaire d'Etat sortit lentement.

Ce fut alors que Louis XIII se vit tout entier et s'effraya du néant qu'il trouvait en lui-même. Il promena d'abord sa vue sur l'amas de papiers qui l'entourait, passant de l'un à l'autre, trouvant partout des dangers, et ne les trouvant jamais plus grands que dans les ressources mêmes qu'il inventaît. Il se leva, et, changeant de place, se courba ou plutôt se jeta sur une carte géographique de l'Europe : il y trouva toutes ses terreurs ensemble, au nord, au midi, au centre de son royaume; les révolutions lui apparaissaient comme des Euménides ; sous chaque contrée il crut voir fumer un volcan ; il lui semblait entendre les cris de détresse des rois qui l'appelaient et les cris de fureur des peuples ; il crut sentir la terre de France craquer et se fendre sous ses pieds : sa vue faible et fatiguée se troubla, sa tête malade fut saisie d'un vertige qui refoula le sang vers son cœur. — Richelieu ! cria-t-il d'une voix étouffée, en agitant une sonnette ; qu'on appelle le cardinal !

Et il tomba évanoui dans un fauteuil.

Lorsque le roi rouvrit les yeux, ranimé par les odeurs fortes et les sels qu'on lui avait mis sur les lèvres et les tempes, il vit

un instant des pages qui se retirèrent sitôt qu'il eut entr'ouvert ses paupières, et se retrouva seul avec le cardinal. L'impassible ministre avait fait poser sa chaise longue contre le fauteuil du roi, comme le siége d'un médecin près du lit de son malade, et fixait ses yeux étincelants et scrutateurs sur le visage pâle de Louis. Sitôt qu'il put l'entendre, il reprit d'une voix sombre son terrible dialogue. — Vous m'avez rappelé, dit-il, que me voulez-vous? Louis, renversé sur l'oreiller, entr'ouvrit les yeux et le regarda, puis se hâta de les refermer. Cette tête décharnée, armée de deux yeux flamboyants et terminée par une barbe aiguë et blanchâtre, cette calotte et ces vêtements de la couleur du sang et des flammes, tout lui représentait un esprit infernal. — Régnez, dit-il d'une voix faible. — Mais.... me livrez-vous Cinq-Mars et de Thou? poursuivit l'implacable ministre en s'approchant pour lire dans les yeux éteints du prince, comme un avide héritier poursuit jusque dans la tombe les dernières lueurs de la volonté d'un mourant. — Régnez, répéta le roi en détournant la tête. — Signez donc, reprit Richelieu, ce papier porte : « Ceci est ma volonté de les prendre morts ou vifs. » Louis, toujours la tête renversée sur le dossier du fauteuil, laissa tomber sa main sur le papier fatal, et signa. — Laissez-moi, par pitié! je meurs, dit-il. — Ce n'est pas tout encore, continua celui qu'on appelle le grand politique; je ne suis pas sûr de vous : il me faut dorénavant des garanties et des gages. Signez encore ceci, et je vous quitte :

« Quand le roi ira voir le cardinal, les gardes de celui-ci ne quitteront pas les armes; et quand le cardinal ira chez le roi, ses gardes partageront le poste avec ceux de Sa Majesté. »

De plus :

« Sa Majesté s'engage à remettre les deux princes ses fils en otage entre les mains du cardinal, comme garantie de la bonne foi de son attachement. »

— Mes enfants! s'écria Louis, relevant la tête; vous osez!

Aimez-vous mieux que je me retire? dit Richelieu. — Le roi signa.

Est-ce donc fini? dit-il avec un profond gémissement.

Ce n'était pas fini : une autre douleur lui était réservée. La porte s'ouvrit brusquement, et l'on vit paraître Cinq-Mars.

M. A. de Vigny.

INTRODUCTION
DES MÉMOIRES DU CHEVALIER DE GRAMMONT.

Comme ceux qui ne lisent que pour se divertir me paraissent plus raisonnables que ceux qui n'ouvrent un livre que pour y chercher des défauts, je déclare que, sans me mettre en peine de la sévère érudition de ces derniers, je n'écris que pour l'amusement des autres.

Je déclare de plus que l'ordre des temps, ou la disposition des faits, qui coûtent plus à l'écrivain qu'ils ne divertissent le lecteur, ne m'embarrasseront guère dans l'arrangement de ces mémoires.

Dans le dessein de donner une idée de celui pour qui j'écris, les choses qui le distinguent auront place dans ces fragments selon qu'elles s'offriront à mon imagination, sans égard à leur rang.

Qu'importe, après tout, par où l'on commence un portrait, pourvu que l'assemblage des parties forme un tout qui rende parfaitement l'original? Le fameux Plutarque, qui traite ses héros comme ses lecteurs, commence la vie des uns comme bon lui semble, et promène l'attention des autres sur de curieuses antiquités ou d'agréables traités d'érudition, qui n'ont pas toujours rapport à son sujet.

Démétrius le Preneur de villes n'était pas à beaucoup près si grand que son père Antigonus, à ce qu'il nous dit. En récompense il nous apprend que son père Antigonus n'était que son oncle; mais tout cela n'est qu'après avoir commencé sa vie par un abrégé de sa mort, par un sommaire de ses divers exploits, de ses bonnes et de ses mauvaises qualités, où il fait entrer le pauvre Marc-Antoine, par compassion pour toutes ses faiblesses.

Dans la vie de Numa Pompilius, il entre en matière par une dissertation sur son précepteur Pythagore; et comme il croit qu'on est fort en peine de savoir si c'est l'ancien philosophe, ou bien un certain Pythagore qui, après avoir gagné le prix de la course aux jeux Olympiques, vint à toutes jambes trouver Numa pour lui enseigner la philosophie et lui aider à gouverner son royaume, il se tourmente beaucoup pour éclaircir cette difficulté, qu'il laisse enfin là.

Ce que j'en dis n'est pas pour reprocher quelque chose à l'historien de toute l'antiquité auquel on doit le plus : c'est seulement

pour autoriser la manière dont j'écris une vie plus extraordinaire que toutes celles qu'il nous a laissées.

Il est question de représenter un homme dont le caractère inimitable efface des défauts qu'on ne prétend point déguiser ; un homme illustre par un mélange de vices et de vertus qui semblent se soutenir dans un enchaînement nécessaire, rares dans leur parfait accord, brillantes par leurs oppositions.

C'est ce relief incompréhensible qui, dans la guerre, l'amour, le jeu et les divers états d'une longue vie, a rendu le comte de Grammont l'admiration de son siècle. C'est par là qu'il a fait les délices de tous les pays où il a promené ses agréments et son inconstance ; de ceux où la vivacité de son esprit a répandu de ces mots heureux qu'une approbation universelle transmet à la postérité ; de tous les endroits enrichis des profusions de sa magnificence, et de ceux enfin où il a conservé la liberté de son jugement dans les périls les plus pressants, tandis que le badinage de son humeur, au milieu des dangers les plus sérieux de la guerre, marquait une fermeté qui n'appartient pas à tout le monde.

C'est lui-même qu'il faut écouter dans ces récits agréables de siéges et de batailles où il s'est distingué à la suite d'un autre héros ; et c'est lui qu'il faut croire dans des événements moins glorieux. Je ne fais que tenir la plume à mesure qu'il me dicte les particularités les plus singulières et les moins connues de sa vie.

En ce temps-là il n'en allait pas en France comme à présent. Louis XIII régnait encore, et le cardinal de Richelieu gouvernait le royaume. De grands hommes commandaient de petites armées, et ces armées faisaient de grandes choses. La fortune des grands de la cour dépendait de la faveur du ministre ; les établissements n'y étaient solides qu'à mesure qu'on lui était dévoué. De vastes projets jetaient au cœur des États voisins les fondements de cette grandeur redoutable où l'on voit celui-ci. La police était un peu négligée : les grands chemins étaient impraticables de jour, et les rues durant la nuit ; mais on volait encore plus impunément ailleurs. La jeunesse, en entrant dans le monde, prenait le parti que bon lui semblait : qui voulait, se faisait chevalier ; abbé, qui pouvait : j'entends abbé à bénéfice. L'habit ne distinguait point le chevalier de l'abbé, et je crois que le chevalier de Grammont était l'un et l'autre au siége de Trin. Ce fut sa première campagne, et il y porta ces dispositions heureuses qui préviennent favorablement, et qui font qu'on n'a besoin ni d'amis pour être introduit, ni de recommandations pour être agréablement reçu partout.

Le siége était formé quand il arriva. Cela lui épargna quelques témérités, car un volontaire ne dort pas en repos s'il n'a essuyé les premiers coups qu'on tire. Il alla donc reconnaître les généraux, n'y ayant plus rien à faire à l'égard de la place sur cet article. Le prince Thomas commandait l'armée; et comme la charge de lieutenant-général n'était pas encore connue, du Plessis-Pralin et le fameux vicomte de Turenne étaient ses maréchaux-de-camp.

On portait quelque respect aux places de guerre, avant qu'une puissance à laquelle rien ne peut résister eût trouvé moyen de les abîmer par une grêle affreuse de bombes et par le ravage de cent pièces de canon en batterie. Avant ces furieux orages, qui réduisent le gouverneur aux souterrains et la garnison en poudre, de fréquentes sorties vivement repoussées, de vigoureuses attaques vaillamment soutenues, signalaient l'art des assiégeants et le courage des assiégés; et par conséquent les siéges étaient d'une longueur raisonnable, et les jeunes gens avaient le temps d'y apprendre quelque chose.

Il y eut de belles actions de part et d'autres dans celui de Trin. On y essuya des fatigues, on souffrit des pertes; mais on ne s'ennuya plus dans l'armée depuis que le chevalier de Grammont y fut; plus de fatigue dans la tranchée, plus de sérieux chez les généraux, plus d'ennui dans les troupes depuis son arrivée. Il cherchait et portait partout la joie.

Parmi les officiers de l'armée, comme partout ailleurs, on voyait des gens de mérite, ou des gens qui en voulaient avoir. Les derniers imitaient le chevalier de Grammont dans les choses qui le faisaient briller, et n'y réussissaient pas; les autres admiraient ses talents, et recherchaient son amitié. Matta fut de ce nombre. Il était agréable par sa figure, plus encore par le caractère de son esprit: il l'avait simple et naturel, mais le discernement et la délicatesse des plus fins et des plus déliés. Plein de franchise et de probité dans toutes ses manières, le chevalier de Grammont ne fut pas longtemps à démêler les qualités qui le distinguaient: ainsi la connaissance fut bientôt faite, et l'amitié bientôt liée entre eux.

Matta voulut absolument que le chevalier de Grammont vînt s'établir chez lui. Il n'y consentit qu'à condition qu'il partagerait la dépense. Comme ils avaient l'humeur libérale et magnifique, ce fut à frais communs qu'ils donnèrent les repas les mieux entendus et les plus délicats qu'on eût encore vus. Le jeu rendait à merveille dans

les commencements, et le chevalier rendait en cent façons ce qu'il ne prenait que d'une seule[1].

Les généraux, tour à tour régalés, admirèrent leur magnificence, et voulurent mal à leurs officiers de ce qu'ils n'étaient pas si bien servis. Le chevalier avait le don de faire valoir les choses les plus communes, et son esprit était tellement à la mode que c'était se déshonorer que de ne se pas soumettre à son goût. Matta lui laissait le soin de louer la table et d'en faire les honneurs, et, charmé d'un applaudissement universel, il se persuada qu'il n'y avait rien de si beau que de vivre comme ils faisaient, et rien de plus aisé que de continuer; mais il s'aperçut bientôt que les plus grandes prospérités ne sont pas les plus durables.

Une grosse chère, une petite économie, des domestiques infidèles, une fortune ennemie, tout cela s'unissant pour déranger le ménage, la table s'allait réformer tout doucement d'elle-même, quand le génie du chevalier, fertile en ressources, entreprit de soutenir son premier honneur par l'expédient qu'on va voir.

Ils ne s'étaient point parlé de l'état de leurs affaires, quoique celui qui en avait le soin les eût séparément avertis, prêt à recevoir de l'argent pour continuer la dépense, ou à rendre ses comptes pour le passé. Un jour que le chevalier de Grammont était revenu plus tôt qu'à l'ordinaire, il trouva Matta tranquillement endormi dans un fauteuil; et, ne voulant pas interrompre son repos, il se mit à rêver à son projet. Matta s'éveilla sans qu'il s'en aperçut, et, ayant quelque temps admiré la contemplation où il paraissait enseveli, et ce profond silence entre deux hommes qui ne l'avaient jamais gardé un moment ensemble, il le rompit par un soudain éclat de rire, qui ne fit qu'augmenter à mesure que l'autre le regardait. « Voilà, » dit le chevalier, « un réveil assez gai et assez bouffon; et à qui en as-tu » donc? ou si c'est aux anges que tu ris? — Ma foi, chevalier, dit Matta, » je ris d'un songe que je viens de faire, si naturel et si plaisant, » qu'il faut que je t'en fasse rire aussi. Je rêvais que nous avions » renvoyé M. le maître d'hôtel, M. le chef de cuisine et M. notre » officier, résolus pour le reste de la campagne d'aller manger chez » les autres, comme les autres étaient venus manger chez nous. » Voilà mon songe; et toi, chevalier, à quoi rêvais-tu? »

« Pauvre esprit! dit le chevalier en haussant les épaules, te voilà » d'abord sur le côté; te voilà dans la consternation et l'humilité pour

1. Le chevalier de Grammont *prenait* en effet au jeu, et il a bien voulu que son biographe n'en fît point mystère au public.

» quelques mauvais propos que le maître d'hôtel t'aura tenus comme » à moi. Quoi! après la figure que nous avons faite, à la barbe des » grands et des étrangers de l'armée, quitter la partie comme des sots, » plier bagage comme des croquants, au premier épuisement de » finance? Tu n'as point de sentiment. Où est l'honneur de la France? »

« Et où est l'argent? dit Matta. Car mes gens se donnent au diable » qu'il n'y a pas dix écus dans la maison; et je crois que les tiens ne » t'en gardent guère davantage, car il y a plus de huit jours que je » ne t'ai vu ni tirer ta bourse ni compter ton argent; amusement » qui t'occupait volontiers en prospérité. »

« Je conviens de tout cela, dit le chevalier. Mais je veux te faire » convenir que tu n'es qu'une poule mouillée dans cette occasion; » et que serait-ce de toi, si tu te voyais dans l'état où je me suis » trouvé à Lyon quatre jours avant d'arriver ici? Je t'en veux faire » le récit. »

HAMILTON.



L'HABIT DU CHEVALIER DE GRAMMONT.

LAHARPE, dans son jugement sur les Mémoires du chevalier de Grammont, a dit: « L'art de raconter les petites choses de manière à les faire valoir » beaucoup, y est dans sa perfection. L'histoire de l'habit volé par Termes » est en ce genre un modèle unique. Ce livre est le premier où l'on ait montré » souvent cette sorte d'esprit qu'on a depuis appelé *persiflage*, que Voiture » avait mis quelquefois en usage avant qu'il fût connu sous ce nom, et qui » consiste à dire plaisamment les choses sérieuses et sérieusement les choses » frivoles. Lorsque le chevalier de Grammont dit, en parlant de son valet de » chambre Termes: *Je l'aurais infailliblement tué, si je n'avais craint de* » *faire attendre mademoiselle d'Hamilton*, il dit une chose très folle du ton » le plus sérieux, et n'en est que plus gai. Mais cet esprit demande beaucoup » de mesure et de choix... » J'ajoute que cet esprit ne devrait être jamais l'esprit de tout un livre, encore moins de toute une vie. Il peut trouver sa place et son moment dans les entretiens et sous la plume des hommes sérieux, mais à la longue il est aussi fastidieux que frivole; et Hamilton lui-même, bien que constamment léger, s'est bien gardé d'en imprégner tout son livre: tout ce qu'il raconte est futile ou immoral, mais il ne se moque pas habituellement du sujet de ses récits; et s'il a trop de bon sens pour s'y intéresser sérieusement, il a trop de bon goût pour en faire un sujet de perpétuelle ironie. Il observe un tempérament délicat, un juste milieu, et se tient à distance égale d'un sérieux qui serait dégoûtant et d'un faux enjouement qui serait insipide.

Le roi[1], qui ne cherchait qu'à faire plaisir au chevalier de Grammont, lui demanda s'il voulait être de la mascarade, à la charge de mener mademoiselle d'Hamilton. Il ne se piquait pas d'être assez danseur pour une occasion comme celle-là ; cependant il n'avait garde de refuser cette proposition. « Sire, dit-il, de toutes les bontés qu'il » vous a plu me témoigner depuis que je suis ici, cette dernière m'est » la plus sensible. »

« Je vous laisse, dit le roi, le choix des nations. — Si cela est » reprit le chevalier de Gramont, « je m'habillerai à la française » pour me déguiser ; car l'on me fait déjà l'honneur de me prendre » pour un Anglais dans votre ville de Londres. J'aurais, sans cela, » quelque envie de me mettre à la romaine ; mais de peur de me faire » des affaires avec le prince Robert, qui prend si chaudement les » intérêts d'Alexandre, contre Milord Janet qui se déclare pour » César, je n'ose plus m'habiller en héros. Du reste, quoique j'aie » la danse cavalière, avec de l'oreille et de l'esprit j'espère me tirer » d'affaire ; de plus, mademoiselle d'Hamilton mettra bien ordre » qu'on n'aura pas trop d'attention pour moi. Quant à mon ha- » billement, je ferai partir Termes demain matin ; et si je ne vous » fais voir à son retour l'habit le plus galant que vous ayez encore » vu, tenez-moi pour la nation la plus déshonorée de votre masca- » rade. »

Termes partit avec des instructions réitérées sur le sujet de son voyage. Son maître redoublant d'impatience dans une conjoncture comme celle-là, le courrier ne pouvait pas encore être débarqué, qu'il commençait à compter les moments dans l'attente de son retour. Il s'en occupa jusqu'à la veille du bal.

Le jour du bal venu, la cour, plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devaient composer étaient assemblés, à la réserve du chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l'empressement était si remarquable dans les plus frivoles ; mais on s'étonna bien plus de le voir enfin paraître en habit de ville, qui avait déjà paru. La chose était monstrueuse pour la conjoncture et nouvelle pour lui. Vainement portait-il le plus beau point, la perruque la plus vaste et la mieux poudrée qu'on pût voir : son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenait point à la fête.

Le roi, qui s'en aperçut d'abord : « Chevalier de Grammont, » lui dit-il, « Termes n'est donc point arrivé ? — Pardonnez-moi,

1. Charles II, roi d'Angleterre.

» sire, dit-il, Dieu merci. — Comment ! Dieu merci ? dit le roi ; lui » serait-il arrivé quelque chose par les chemins ? — Sire, dit le cheva- » lier de Grammont, voici l'histoire de mon habit et de M. Termes, » mon courrier. » A ces mots, le bal tout prêt à commencer fut suspendu. Tous ceux qui devaient danser faisaient un cercle autour du chevalier de Grammont ; il poursuivit ainsi son récit :

« Il y a deux jours que ce coquin devait être ici, suivant mes ordres et ses serments. On peut juger de mon impatience tout aujourd'hui, voyant qu'il n'arrivait pas. Enfin, après l'avoir bien maudit, il n'y a qu'une heure qu'il est arrivé, crotté depuis la tête jusqu'aux pieds, botté jusques à la ceinture, fait enfin comme un excommunié. Eh bien ! Monsieur le faquin, lui dis-je, voilà de vos façons de faire : vous vous faites attendre jusques à l'extrémité ; encore est-ce un miracle que vous soyez arrivé. Oui, mor....! dit-il, c'est un miracle. Vous êtes toujours à gronder. Je vous ai fait faire le plus bel habit du monde, que monsieur le duc de Guise lui-même a pris la peine de commander. Donne-le donc, bourreau ! lui dis-je. Monsieur, dit-il, si je n'ai mis douze brodeurs après, qui n'ont fait que travailler jour et nuit, tenez-moi pour un infâme. Je ne les ai pas quittés d'un moment. Et où est-il ? dis-je, traître qui ne fait que raisonner dans le temps que je devrais être habillé ! Je l'avais, dit-il, empaqueté, serré, ployé, que toute la pluie du monde n'en eût point approché. Me voilà, poursuivit-il, à courir jour et nuit, connaissant votre impatience, et qu'il ne fait pas bon lanterner avec vous..... Mais où est-il, m'écriai-je, cet habit si bien empaqueté ? Péri ! monsieur, me dit-il en joignant les mains. Comment ! péri ? lui dis-je en sursaut. Oui, péri, perdu, abîmé. Que vous dirai-je de plus ? Quoi ! le paquebot a fait naufrage ? lui dis-je. Oh ! vraiment, c'est bien pis, comme vous allez voir, me répondit-il. J'étais à une demi-lieue de Calais hier au matin, et je voulus prendre le long de la mer pour faire plus de diligence ; mais, ma foi, l'on dit bien vrai, qu'il n'est rien tel que le grand chemin ; car je donnai tout au travers d'un sable mouvant, où j'enfonçais jusques au menton. Un sable mouvant auprès de Calais ? lui dis-je. Oui, monsieur, me dit-il, et si bien sable mouvant, que je me donne au diable si on me voyait autre chose que le haut de la tête, quand on m'en a tiré. Pour mon cheval, il a fallu plus de quinze hommes pour l'en sortir ; mais pour mon porte-manteau, où malheureusement j'avais mis votre habit, jamais on ne l'a pu trouver. Il faut qu'il soit pour le moins une lieue sous terre.

» Voilà, sire, poursuivit le chevalier de Grammont, l'aventure et le récit que m'en a fait cet honnête homme. Je l'aurais infailliblement tué, si je n'avais eu peur de faire attendre mademoiselle d'Hamilton, et si je n'avais été pressé de vous donner avis du sable mouvant, afin que vos courriers prennent soin de l'éviter. »

HAMILTON.

CLAVIJO.

(FRAGMENT DES MÉMOIRES DE BEAUMARCHAIS.)

DEPUIS quelques années j'avais eu le bonheur de *m'envelopper* de toute ma famille. L'union, la joie, la reconnaissance étaient la récompense continuelle des sacrifices que cet entour exigeait, et me consolaient de l'*injure extérieure* que des méchants faisaient dès lors à mes sentiments.

De cinq sœurs que j'avais, deux, confiées dès leur jeunesse par mon père à l'un de ses correspondants d'Espagne, ne m'avaient laissé d'elles qu'un souvenir faible et doux, quelquefois ranimé par leur correspondance.

En février 1764, mon père reçoit de sa fille aînée une lettre pleine d'amertume, dont voici la substance :

« Ma sœur vient d'être outragée par un homme aussi accrédité que dangereux : deux fois, à l'instant de l'épouser, il a manqué de parole, et s'est brusquement retiré sans daigner même excuser sa conduite. La sensibilité de ma sœur offensée l'a jetée dans un état de mort dont il y a beaucoup d'apparenre que nous ne la sauverons pas; tous ses nerfs se sont retirés, et depuis six jours elle ne parle plus. Le déshonneur que cet événement verse sur elle nous a plongées dans une retraite profonde où je pleure nuit et jour, en prodiguant à cette infortunée des consolations que je ne suis pas en état de prendre pour moi-même.

» Tout Madrid sait que ma sœur n'a rien à se reprocher. Si mon frère avait assez de crédit pour nous faire recommander à M. l'ambassadeur de France, S. E. mettrait à nous protéger une bonté de prédilection, qui arrêterait tout le mal qu'un perfide nous fait et par sa conduite et par ses menaces, » etc....

Mon père vient me trouver à Versailles, et me remet, en pleu-

rant, la lettre de sa fille : Voyez, mon fils, ce que vous pouvez pour ces deux infortunées ; elles ne sont pas moins vos sœurs que les autres.

Je me sentis aussi ému que lui au récit de la terrible situation de ma sœur. Hélas ! mon père, lui dis-je, quelle espèce de recommandation puis-je obtenir pour elles? qu'irai-je demander? qui sait si elles n'ont pas donné lieu, par quelques fautes qu'elles nous cachent, à la honte qui les couvre aujourd'hui? J'oubliais, reprit mon père, de vous montrer plusieurs lettres de notre ambassadeur à votre sœur aînée, qui annoncent la plus haute estime pour l'une et pour l'autre.

Je lisais ces lettres, elles me rassuraient : et la phrase : *elles ne sont pas moins vos sœurs que les autres*, me frappant jusqu'au fond du cœur : Ne pleurez point, dis-je à mon père : je prends un parti qui peut vous étonner, mais qui me paraît le plus certain comme le plus sage.

Ma sœur aînée indique plusieurs personnes respectables, qui déposeront, dit-elle, à son frère à Paris, de la bonne conduite et de la vertu de sa sœur. Je veux les voir ; et si leur témoignage est aussi honorable que celui de M. l'ambassadeur de France, je demande un congé, je pars, et, ne prenant conseil que de la prudence et de ma sensibilité, je les vengerai d'un traître, ou je les ramène à Paris partager avec vous ma modique fortune.

Le succès de mes informations m'échauffe le cœur ; alors, sans autre délai, je reviens à Versailles apprendre à mes augustes protectrices[1] qu'une affaire aussi douloureuse que pressée exige ma présence à Madrid, et me force de suspendre toute espèce de service auprès d'elles.

Etonnées d'un départ aussi brusque, leur bonté respectable va jusqu'à vouloir être instruites de la nature de ce nouveau malheur. Je montre la lettre de ma sœur aînée. Partez, et soyez sage, fut l'honorable encouragement que je reçus des princesses : ce que vous entreprenez est bien, et vous ne manquerez pas d'appui en Espagne, si votre conduite est raisonnable.

Mes apprêts furent bientôt faits. Je craignais de ne pas arriver assez tôt pour sauver la vie de ma pauvre sœur. Les plus fortes recommandations auprès de notre ambassadeur me furent prodiguées, et devinrent l'inestimable prix de quatre ans de soins employés à l'amusement de mesdames.

1. Mesdames Adélaïde et Victoire, filles du roi Louis XV.

Je pars, et vais nuit et jour de Paris à Madrid. Un négociant français feignant d'avoir affaire à Bayonne, mais engagé secrètement par ma famille à m'accompagner et à veiller à ma sûreté, m'avait demandé une place dans ma chaise.

J'arrive à Madrid le 18 mai 1764, à onze heures du matin. J'étais attendu depuis quelques jours ; je trouvai mes sœurs entourées de leurs amis, à qui la chaleur de ma résolution avait donné le désir de me connaître.

A peine les premières larmes sont-elles épanchées que, m'adressant à mes sœurs : Ne soyez pas étonnées, leur dis-je, si j'emploie ce premier moment pour apprendre l'exacte vérité de votre malheureuse aventure ; je prie les honnêtes gens qui m'environnent, et que je regarde comme mes amis, puisqu'ils sont les vôtres, de ne pas vous passer la plus légère inexactitude. Pour vous servir avec succès, il faut que je sois fidèlement instruit.

Le conte fut exact et long. A ce récit, la sensibilité de tout le monde justifiant la mienne, j'embrassai ma jeune sœur, et lui dis : A présent que je sais tout, mon enfant, sois en repos : je vois avec plaisir que tu n'aimes plus cet homme-là ; ma conduite en devient plus aisée ; dites-moi seulement où je puis le trouver à Madrid. Chacun élève sa voix et me conseille de commencer par aller à Aranjuez voir M. l'ambassadeur, dont la prudence consommée devait diriger mes démarches dans une affaire aussi épineuse ; notre ennemi étant excessivement soutenu par les relations que sa place lui donnait avec des gens fort puissants, je ne devais rien hasarder à Madrid avant d'avoir eu l'honneur d'entretenir son Excellence à Aranjuez.

Cela va bien, mes amis, car je vous regarde tous comme tels ; procurez-moi seulement une voiture de route, et demain je vais saluer M. l'ambassadeur à la cour ; mais ne trouvez pas mauvais que je prenne, avant de le voir, quelques instructions essentielles à mon projet ; la seule chose en laquelle vous puissiez tous me servir, est de garder le secret sur mon arrivée jusqu'à mon retour d'Aranjuez.

Je fais tirer promptement un habit de mes malles, et, m'ajustant à la hâte, je me fais indiquer la demeure de don Joseph Clavico (*Clavijo*), garde des archives de la couronne, et j'y cours : il était sorti. L'on m'apprend l'endroit où je puis le rencontrer ; et dans le salon même d'une dame chez laquelle il était, je lui dis, sans me faire connaître, qu'arrivé de France le jour même, et

chargé de quelques commissions pour lui, je lui demandais la permission de l'entretenir le plus tôt possible. Il me remit au lendemain matin à neuf heures, en m'invitant au chocolat, que j'acceptai pour moi et pour le négociant français qui m'accompagnait.

Le lendemain, 19 mai, j'étais chez lui à huit heures et demie; je le trouvai dans une maison splendide, qu'il me dit appartenir à don Antonio Portuguès, l'un des chefs les plus estimés des bureaux du ministère, et tellement son ami qu'en son absence il usait librement de sa maison comme de la sienne propre.

« Je suis chargé, Monsieur, lui dis-je, par une société de gens » de lettres, d'établir, dans toutes les villes où je passerai, une cor- » respondance littéraire avec les hommes les plus savants du pays. » Comme aucun Espagnol n'écrit mieux que l'auteur des feuilles » appelées *le Pensador*, à qui j'ai l'honneur de parler, et que son » mérite littéraire a fait même assez distinguer du roi pour qu'il » lui confiât la garde d'une de ses archives, j'ai cru ne pouvoir » mieux servir mes amis qu'en les liant avec un homme de votre » mérite. »

Je le vis enchanté de ma proposition. Pour mieux connaître à quel homme j'avais affaire, je le laissai longtemps discourir sur les avantages que les diverses nations pouvaient tirer de pareilles correspondances. Il me caressait de l'œil ; il avait le ton affectueux ; il parlait comme un ange, et rayonnait de gloire et de plaisir.

Au milieu de sa joie, il me demanda à mon tour quelle affaire me conduisait en Espagne : heureux, disait-il, s'il pouvait m'y être de quelque utilité. — « J'accepte avec reconnaissance des offres aussi » flatteuses, et n'aurai point, Monsieur, de secrets pour vous. »

Alors, voulant le jeter dans un embarras dont la fin seule de mon discours devait le tirer, je lui présentai de nouveau mon ami. Monsieur, lui dis-je, n'est pas tout à fait étranger à ce que je vais vous dire, et ne sera pas de trop dans notre conversation. Cet exorde le fit regarder mon ami avec beaucoup de curiosité.

« Un négociant français, chargé de famille et d'une fortune assez » bornée, avait beaucoup de correspondants en Espagne. Un des plus » riches, passant à Paris il y a neuf ou dix ans, lui fit cette proposi- » tion : Donnez-moi deux de vos filles, que je les emmène à Madrid ; » elles s'établiront chez moi : garçon âgé, sans famille, elles feront le » bonheur de mes vieux jours, et succéderont au plus riche établis- » sement de l'Espagne. »

» L'aînée, déjà mariée, et une de ses sœurs, lui furent confiées. » En faveur de cet établissement, leur père se chargea d'entretenir » cette nouvelle maison de Madrid de toutes les marchandises de » France qu'on lui demanderait.

» Deux ans après, le correspondant mourut et laissa les Françaises » sans aucun bienfait, dans l'embarras de soutenir toutes seules une » maison de commerce. Malgré ce peu d'aisance, une bonne conduite » et les grâces de leur esprit leur conservèrent une foule d'amis, » qui s'empressèrent à augmenter leur crédit et leurs affaires. (Ici je » vis Clavico redoubler d'attention.)

» A peu près dans ce même temps, un jeune homme natif des îles » Canaries s'était fait présenter dans la maison. (Toute sa gaîté s'é- » vanouit à ces mots, qui le désignaient.) Malgré son peu de fortune, » les dames lui voyant une grande ardeur pour l'étude de la langue » française et des sciences, lui avaient facilité les moyens d'y faire » des progrès rapides.

» Plein du désir de se faire connaître, il forme enfin le projet de » donner à la ville de Madrid le plaisir tout nouveau pour la nation » de lire une feuille périodique dans le genre du *Spectateur* anglais; » il reçoit de ses amies des encouragements et des secours de toute » nature. On ne doute point qu'une pareille entreprise n'ait le plus » grand succès : alors, animé par l'espérance de réussir à se faire » un nom, il ose se proposer ouvertement pour épouser la plus jeune » des Françaises.

» Commencez, lui dit l'aînée, par réussir; et lorsque quelque » emploi, faveur de la cour, ou tel autre moyen de subsister hono- » rablement, vous aura donné le droit de songer à ma sœur, si » elle vous préfère à d'autres prétendants, je ne vous refuserai pas » mon consentement. » (Il s'agitait étrangement sur son siége en m'écoutant; et moi, sans faire semblant de m'en apercevoir, je poursuis ainsi :)

« La plus jeune, touchée du mérite de l'homme qui la recher- » chait, refuse divers partis avantageux qui s'offraient pour elle; » et, préférant d'attendre que celui qui l'aimait depuis quatre ans » eût rempli les vues de fortune que tous ses amis osaient espérer[1] » pour lui, l'encourage à donner sa première feuille philosophique » sous le titre imposant du *Pensador*. » (Ici je vis mon homme prêt à se trouver mal.)

1. Espérer des vues!

« L'ouvrage (continuai-je avec un froid glacé) eut un succès prodi-
» gieux ; le roi même, amusé de cette charmante production, donna
» des marques publiques de bienveillance à l'auteur. On lui promit
» le premier emploi honorable qui vaquerait ; alors il écarta tous les
» prétendants à sa maîtresse par une recherche absolument publique.
» Le mariage ne se retardait que par l'attente de l'emploi qu'on avait
» promis à l'auteur des feuilles. Enfin, au bout de six ans d'attente
» d'une part, de soins et d'assiduités de l'autre, l'emploi parut et
» l'homme s'enfuit. » (Ici l'homme fit un soupir involontaire, et, s'en apercevant lui-même, il en rougit de confusion. Je remarquais tout sans cesser de parler.)

« L'affaire avait trop éclaté pour qu'on pût en voir le dénouement
» avec indifférence. Les dames avaient pris une maison capable de
» contenir deux ménages ; les bans étaient publiés : l'outrage indi-
» gnait tous les amis communs, qui s'employèrent efficacement à
» venger cette insulte ; M. l'ambassadeur de France s'en mêla. Mais
» lorsque cet homme apprit que les Françaises employaient des
» protections majeures contre lui, craignant un crédit qui pouvait
» renverser le sien et détruire en un moment sa fortune naissante,
» il vint se jeter aux pieds de sa maîtresse irritée. A son tour il
» employa tous ses amis pour la ramener : et comme la colère d'une
» femme trahie n'est presque jamais que de l'amour déguisé, tout
» se raccommoda, les préparatifs d'hymen recommencèrent, les bans
» se publièrent de nouveau, l'on devait s'épouser dans trois jours; la
» réconciliation avait fait autant de bruit que la rupture. En partant
» pour St. Ildephonse, où il allait demander à son ministre la per-
» mission de se marier : Mes amis, dit-il, conservez-moi le cœur
» chancelant de ma maîtresse jusqu'à ce que je revienne de *Sitio*
» *Réal*, et disposez toutes choses de façon qu'en arrivant je puisse
» aller au temple avec elle. »

Malgré l'horrible état où mon récit le mettait, incertain encore si je racontais une histoire étrangère à moi, ce Clavico regardait de temps en temps mon ami, dont le sang-froid ne l'instruisait pas plus que le mien. Ici je renforçai ma voix en le regardant fixement, et je continuai :

« Il revient en effet de la cour le surlendemain ; mais, au lieu de
» conduire sa victime à l'autel, il fait dire à l'infortunée qu'il change
» d'avis une seconde fois et ne l'épousera point. Les amis indignés
» courent à l'instant chez lui ; l'insolent ne garde plus aucun ména-
» gement et les défie tous de lui nuire, en leur disant que si les

» Françaises cherchaient à le tourmenter, elles prissent garde à leur » tour qu'il ne les perdît pour toujours dans un pays où elles étaient » sans appui.

» A cette nouvelle, la jeune Française tomba dans un état de con- » vulsions qui fit craindre pour sa vie. Au fort de leur désolation, » l'aînée écrivit en France l'outrage public qui leur avait été fait; » ce récit émut le cœur de leur frère au point que, demandant aus- » sitôt un congé pour venir éclairer une affaire aussi embrouillée, » il n'a fait qu'un saut de Paris à Madrid ; et ce frère *c'est moi*, qui » ai tout quitté, patrie, devoirs, famille, état, plaisirs, pour venir » venger en Espagne une sœur innocente et malheureuse; c'est moi » qui viens, armé du bon droit et de la fermeté, démasquer un traî- » tre, écrire en traits de sang son âme sur son visage ; et ce traître, » *c'est vous*. »

Qu'on se forme le tableau de cet homme étonné, stupéfait de ma harangue, à qui la surprise ouvre la bouche et y fait expirer la parole glacée; qu'on voie cette physionomie radieuse, épanouie sous mes éloges, se rembrunir par degrés, ses yeux s'éteindre, ses traits s'allonger, son teint se plomber.

Il voulut balbutier quelques justifications : « Ne m'interrompez » pas, Monsieur; vous n'avez rien à me dire et beaucoup à enten- » dre de moi. Pour commencer, ayez la bonté de déclarer devant » Monsieur, qui est exprès venu de France avec moi, si, par quel- » que manque de foi, légèreté, faiblesse, aigreur, ou quelque au- » tre vice que ce soit, ma sœur a mérité le double outrage que » vous avez eu la cruauté de lui faire publiquement. — Non, Mon- » sieur, je reconnais doña Maria votre sœur pour une demoiselle » pleine d'esprit, de grâces et de vertu. — Vous a-t-elle donné » quelque sujet de vous plaindre d'elle depuis que vous la connais- » sez? — Jamais, jamais. — Eh! pourquoi donc, monstre que vous » êtes (lui dis-je en me levant), avez-vous eu la barbarie de la » traîner à la mort, uniquement parce que son cœur vous préférait » à dix autres plus honnêtes et plus riches que vous? — Ah ! Mon- » sieur, ce sont des instigations, des conseils; si vous saviez...... » — Cela suffit. »

Alors, me retournant vers mon ami : « Vous avez entendu la jus- » tification de ma sœur, allez la publier : ce qui me reste à dire à » Monsieur n'exige plus de témoins. » Mon ami sort. Clavico, bien plus étonné, se lève à son tour; je le fais rasseoir. — « A présent, » Monsieur, que nous sommes seuls, voici quel est mon projet. et » j'espère que vous l'approuverez.

» Il convient également à vos arrangements et aux miens que » vous n'épousiez pas ma sœur, et vous sentez que je ne viens pas » ici faire le personnage d'un frère de comédie qui veut que sa » sœur se marie; mais vous avez outragé à plaisir une femme » d'honneur, parce que vous l'avez crue sans soutien en pays » étranger : ce procédé est celui d'un malhonnête homme et d'un » lâche. Vous allez donc commencer par reconnaître, de votre main, » en pleine liberté, toutes vos portes ouvertes et vos gens dans cette » salle, qui ne nous entendront point, parce que nous parlerons » français, que vous êtes un homme abominable, qui avez trompé, » trahi, outragé ma sœur sans aucun sujet; et, votre déclaration » dans mes mains, je pars pour Aranjuez, où est mon ambassadeur; » je lui montre l'écrit; je le fais ensuite imprimer: après-demain la » cour et la ville en seront inondées. J'ai des appuis considérables » ici, du temps et de l'argent : tout sera employé à vous faire perdre » votre place, à vous poursuivre de toute manière et sans relâche, » jusqu'à ce que le ressentiment de ma sœur apaisé m'arrête, et » qu'elle me dise holà ! »

— « Je ne ferai point une telle déclaration, me dit Clavico d'une voix altérée. » — « Je le crois, car peut-être à votre place ne la » ferais-je pas non plus. Mais voici le revers de la médaille. Ecrivez » ou n'écrivez pas: de ce moment je reste avec vous ; je ne vous quitte » plus; je vais partout où vous irez, jusqu'à ce qu'impatienté d'un » pareil voisinage, vous soyez venu vous délivrer de moi derrière » *Buenretiro* [1]. Si je suis plus heureux que vous, Monsieur, sans voir » mon ambassadeur, sans parler à personne ici, je prends ma sœur » mourante entre mes bras, je la mets dans ma voiture et je m'en » retourne en France avec elle. Si, au contraire, le sort vous favo- » rise, tout est dit pour moi : j'ai fait mon testament avant de partir; » vous aurez eu tous les avantages sur nous : permis à vous alors » de rire à nos dépens. Faites monter le déjeuner. »

Je sonne librement : un laquais entre, apporte le chocolat. Pendant que je prends ma tasse, mon homme absorbé se promène en silence, rêve profondément, prend son parti tout de suite, et me dit :

« Monsieur de Beaumarchais, écoutez-moi. Rien au monde ne peut » excuser ma conduite envers mademoiselle votre sœur. L'ambition » m'a perdu; mais si j'eusse prévu que dona Maria eût un frère » comme vous, loin de la regarder comme une étrangère isolée,

1. L'ancien palais des rois d'Espagne à Madrid.

» j'aurais conclu que les plus grands avantages devaient suivre » notre union. Vous venez de me pénétrer de la plus haute estime, » et je me mets à vos pieds pour vous supplier de travailler à réparer, » s'il est possible, tous les maux que j'ai faits à votre sœur. Ren- » dez-la-moi, Monsieur, et je me croirai trop heureux de tenir de » vous ma femme et le pardon de tous mes crimes. — Il n'est plus » temps : ma sœur ne vous aime plus ; faites seulement la déclara- » tion, c'est tout ce que j'exige de vous ; et trouvez bon après » qu'en ennemi déclaré, je venge ma sœur au gré de son ressenti- » ment. »

Il fit beaucoup de façons, et sur le style dont je l'exigeais, et sur ce que je voulais qu'elle fût toute de sa main, et sur ce que j'insistais à ce que les domestiques fussent présents pendant qu'il écrirait ; mais comme l'alternative était pressante, et qu'il lui restait encore je ne sais quel espoir de ramener une femme qui l'avait aimé, sa fierté se soumit à écrire la déclaration suivante, que je lui dictais en me promenant dans l'espèce de galerie où nous étions :

Je soussigné Joseph Clavijo, garde d'une des archives de la couronne, reconnais qu'après avoir été reçu avec bonté dans la maison de madame Guilbert, j'ai trompé mademoiselle Caron sa sœur par la promesse d'honneur mille fois réitérée de l'épouser, à laquelle j'ai manqué, sans qu'aucune faute ou faiblesse de sa part ait pu servir de prétexte ou d'excuse à mon manque de foi ; qu'au contraire la sagesse de cette demoiselle, pour qui j'ai le plus profond respect, a toujours été pure et sans tache. Je reconnais que, par ma conduite, la légèreté de mes discours, et par l'interprétation qu'on a pu y donner, j'ai ouvertement outragé cette vertueuse demoiselle, à laquelle je demande pardon par cet écrit fait librement et de ma pleine volonté, quoique je me reconnaisse tout à fait indigne de l'obtenir ; lui promettant toute autre espèce de réparation qu'elle pourra désirer, si celle-ci ne convient pas.

Fait à Madrid, et écrit tout de ma main, en présence de son frère, le 19 mai 1764.

Signé : *JOSEPH CLAVIJO.*

Je prends le papier, et je lui dis en le quittant : Je ne suis point un lâche ennemi, Monsieur ; c'est sans ménagements que je vais venger ma sœur. Je vous ai prévenu. Tenez-vous bien pour averti de l'usage cruel que je vais faire de l'arme que vous m'avez fournie. — Monsieur, je crois parler au plus offensé, mais au plus généreux des hommes : avant de me diffamer, accordez-moi le moment

de tenter un effort pour ramener encore une fois dona Maria : c'est dans cet unique espoir que j'ai écrit la réparation que vous emportez; mais avant de me présenter, j'ai résolu de charger quelqu'un de plaider ma cause auprès d'elle, et ce quelqu'un, c'est vous. — Je n'en ferai rien. — Au moins vous lui direz le repentir amer que vous avez aperçu en moi. Je borne à cela toutes mes sollicitations. A votre refus, je chargerai quelque autre de me mettre à ses pieds. — Je le lui promis.

Le retour de mon ami chez ma sœur avait porté l'alarme dans tous les esprits. En arrivant, je trouvai les femmes éplorées et les hommes très inquiets ; mais, au compte que je rendis de ma séance, à la vue de la déclaration, les cris de joie, les embrassements succédèrent aux larmes. Chacun ouvrait un avis différent : les uns opinaient à perdre Clavico, les autres penchaient à lui pardonner, d'autres s'en rapportaient à ma prudence, et tout le monde parlait à la fois. Mais ma sœur de s'écrier : Non, jamais, jamais je n'en entendrai parler ! courez, mon frère, à Aranjuez, allez voir M. l'ambassadeur, et dans tout ceci gouvernez-vous par ses conseils.

Avant de partir pour la cour, j'écrivis à Clavico que ma sœur n'avait pas voulu entendre un seul mot en sa faveur, et que je m'en tenais au projet de la venger et de le perdre. Il me fit prier de le voir avant mon départ, et je me rendis librement chez lui. Après mille imprécations contre lui-même, toutes ses prières se bornèrent à obtenir de moi qu'il allât pendant mon absence, avec un ami commun, parler à ma sœur aînée, et que je ne rendisse son déshonneur public qu'à mon retour, s'il n'avait pas obtenu son pardon. Je partis pour Aranjuez.

M. le marquis d'Ossun, notre ambassadeur, aussi respectable qu'obligeant, après m'avoir marqué tout l'intérêt qu'il prenait à moi en faveur des augustes recommandations qui lui étaient parvenues de France, me dit : La première preuve de mon amitié, Monsieur, est de vous prévenir que votre voyage en Espagne est de la dernière inutilité quant à l'objet de venger votre sœur : l'homme qui l'a insultée deux fois par sa retraite inopinée n'eût jamais osé se rendre aussi coupable s'il ne se fût pas cru puissamment soutenu. Quel est votre dessein? espérez-vous lui faire épouser votre sœur? — Non, Monsieur, je ne le veux pas ; mais je prétends le déshonorer. — Et comment? — Je lui fis le récit de mon entrevue avec Clavico, qu'il ne crut qu'en lisant son écrit, que je lui présentais.

Eh bien, Monsieur, me dit cet homme respectable, un peu

étonnné de mon action, je change d'avis à l'instant. Celui qui a tellement avancé les affaires en deux heures, est fait pour terminer heureusement. L'ambition avait éloigné Clavico de mademoiselle votre sœur; l'ambition, la terreur ou l'amour le lui ramènent. Mais, à quelque titre qu'il revienne, le moins d'éclat qu'on puisse faire en pareille occasion est toujours le mieux. Je ne vous cache pas que cet homme est fait pour aller loin, et sous ce point de vue c'est peut-être un parti très avantageux. A votre place je vaincrais ma sœur sur ses répugnances, et, profitant du repentir du Clavico, je les marierais promptement. — Comment? Monsieur, un lâche! — Il n'est un lâche que s'il ne revient pas de bonne foi; mais, ce point accordé, ce n'est qu'un amant repentant. Au reste, voilà mon avis; je vous invite à le suivre, et même je vous en saurai gré, par des considérations que je ne puis vous expliquer.

Je revins à Madrid un peu troublé des conseils de M. le marquis d'Ossun. A mon arrivée j'appris que Clavico était venu, accompagné de quelques amis communs, se jeter aux pieds de mes sœurs, que la plus jeune, à son arrivée, s'était enfuie dans sa chambre et n'avait plus voulu reparaître; et l'on me dit qu'il avait conçu beaucoup d'espérance de cette *colère fugitive*. J'en conclus à mon tour qu'il connaissait bien les femmes, douces et sensibles créatures, qu'un peu d'audace mêlée de repentir trouble à coup sûr étrangement, mais dont le cœur ému n'en reste pas moins disposé en faveur de l'humble audacieux qui gémit à leurs pieds d'autorité.

Depuis mon retour d'Aranjuez, ce Clavico désira me voir tous les jours, me rechercha, m'enchanta par son esprit, ses connaissances, et surtout par la noble confiance qu'il paraissait avoir en ma médiation. Je le servais de bonne foi; nos amis se joignaient à moi; mais le profond respect que ma pauvre sœur paraissait avoir pour mes décisions me rendait très circonspect à son égard : c'était son bonheur et non sa fortune que je désirais; c'était son cœur et non sa main que je voulais forcer.

Le 25 mai, Clavico se retira brusquement du logis de M. Portuguès, et *fut* [1] se réfugier au quartier des Invalides, chez un officier de sa connaissance. Cette retraite précipitée ne m'inspira d'abord aucun

1. De ce qu'on dit *il a été* dans le sens de *il est allé et revenu*, il ne s'ensuit pas qu'on puisse dire *il fut* pour *il alla*. Je ne connais guère, parmis nos écrivains de premier ordre, que B. de Saint-Pierre qui fasse habituellement cette faute. C'est beaucoup que l'auteur des Provinciales, dont tout a passé dans la langue classique, n'ait pas accrédité cette locution. On lit chez lui : « Je *fus* trouver un bon casuiste. »

ombrage, quoiqu'elle me parût singulière. Je courus au quartier; il allégua pour motif de cette retraite que, M. Portuguès étant un des plus opposés à son mariage, il comptait me donner la plus haute preuve de la sincérité de son retour en quittant la maison d'un si puissant ennemi de ma sœur. Cela me parut si probable et si délicat, que je lui sus un gré infini de sa retraite aux Invalides. Le 26 mai j'en reçus la lettre suivante :

Je me suis expliqué, monsieur, d'une manière très précise sur la ferme intention où je suis de réparer les chagrins que j'ai causés involontairement à mademoiselle Caron; je lui offre de nouveau de l'épouser, si mes malentendus passés ne lui ont pas donné trop d'éloignement pour moi. Mes propositions sont très sincères. Toute ma conduite et mes démarches tendent uniquement à regagner son cœur, et mon bonheur dépendra du succès de mes soins ; je prends donc la liberté de vous sommer de la parole que vous m'avez donnée de vous rendre le médiateur de cette heureuse réconciliation. Je sais qu'un galant homme s'honore en s'humiliant devant une femme qu'il a offensée, et que tel qui croit s'avilir en faisant des excuses à un homme, a bonne grâce de reconnaître ses torts aux yeux d'une personne de l'autre sexe. C'est donc en connaissance de cause que j'agis dans toute cette affaire. L'assurance libre et franche que je vous ai donnée, monsieur, et la démarche que j'ai faite pendant votre voyage d'Aranjuez auprès de mademoiselle votre sœur, peuvent me faire un certain tort dans l'esprit des personnes qui ignorent la pureté de mes intentions; mais j'espère que, par un exposé fidèle de la vérité, vous me ferez la grâce d'instruire convenablement tous ceux que l'ignorance ou la malignité ont fait tomber dans l'erreur à mon égard. S'il m'était possible de quitter Madrid sans un ordre exprès de mon chef, je partirais sur-le-champ pour aller à Aranjuez lui demander son approbation; mais j'attends encore de votre amitié que vous prendrez le soin vous-même de lui faire part des vues légitimes et honnêtes que j'ai sur mademoiselle votre sœur, et dont cette lettre vous réitère l'assurance. La promptitude de cette démarche est, selon mon cœur, la plus grande marque que vous puissiez me donner du retour que je vous demande pour l'estime parfaite et le véritable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre . . . etc.

A la lecture de cette lettre, que je faisais devant mes sœurs, la plus jeune fondit en larmes. Je l'embrassai de toute mon âme : « Eh

» bien, mon enfant! tu l'aimes encore, et tu en es bien honteuse, » n'est-ce pas? je le vois. Mais va! tu n'en es pas moins une hon» nête, une excellente fille; et puisque ton ressentiment tire à sa fin, » laisse-le s'éteindre dans les larmes du pardon : elles sont bien » douces après celles de la colère. C'est un monstre (ajoutai-je en » riant) que ce Clavico, comme la plupart des hommes; mais, mon » enfant, tel qu'il est, je me joins à M. le marquis d'Ossun pour te » conseiller de lui pardonner. J'aimerais mieux pour lui qu'il se fût » battu, j'aime mieux pour toi qu'il ne l'ait pas fait. »

Mon bavardage la fit sourire au milieu de ses larmes, et je pris ce charmant conflit pour un consentement tacite aux vues de M. l'ambassadeur; je courus chercher mon homme, à qui je dis bien qu'il était cent fois plus heureux qu'il ne le méritait; il en convint avec une bonne foi qui finit par nous charmer tous. Il arriva tremblant chez ma sœur. On enveloppa la pauvre troublée, qui, rougissant, moitié honte et moitié plaisir, laissa échapper enfin, avec un soupir, son consentement à tout ce que nous allions faire pour l'enchaîner de nouveau.

Dans son enchantement, Clavico prit la clef de son secrétaire et alla écrire une promesse de mariage, qu'il signa et qu'il apporta, le genou en terre, à signer à sa maîtresse, devant plusieurs de nos amis rassemblés; chacun joignit ses instances aux miennes, et l'on arracha, par-dessus le consentement verbal, la signature de ma pauvre sœur, qui, ne sachant plus où mettre sa tête, de confusion vint se jeter dans mes bras en pleurant, et m'assurant tout bas qu'en vérité j'étais un homme dur et sans pitié pour elle.

Tout le monde passa la soirée avec nous, dans la joie d'un si heureux changement, et je partis pour Aranjuez à onze heures du soir.

En arrivant à Aranjuez, je rendis un compte exact à M. l'ambassadeur, qui eut la bonté de donner plus d'éloge à toutes les parties de ma conduite qu'elles n'en méritaient, mais qui me conseilla de ne rien dire à M. de Grimaldi de ce qui s'était passé, de peur de nuire à mon futur beau-frère.

Je me rendis chez ce ministre; il me reçut avec bonté, lut la lettre de Clavico, donna son consentement au mariage, et souhaita toute sorte de bonheur à ma sœur.

A mon retour à Madrid, je trouvai chez moi la lettre suivante du seigneur Clavico :

Voici, monsieur, l'indigne billet qui s'est répandu dans le public, tant à la cour qu'à la ville : mon honneur y est outragé de la manière

la plus sanglante, et je n'ose pas voir même la lumière tandis qu'on aura de si basses idées de mon caractère et de mon honneur. Je vous prie, monsieur, très instamment de faire voir le billet que j'ai signé, et d'en donner des copies. En attendant que le monde se désabuse, PENDANT QUELQUES JOURS IL N'EST PAS CONVENABLE DE NOUS VOIR : *au contraire, cela pourrait produire un mauvais effet, et l'on croirait que ce malheureux papier est le véritable, et que celui qui paraîtrait à sa place n'était qu'une composition faite après coup. Imaginez, monsieur, dans quelle désolation doit me mettre un pareil outrage, et croyez-moi, monsieur, votre*... etc.

Signé : *CLAVIJO.*

Il avait joint à sa lettre une déclaration fausse, gigantesque, abominable, et qui était tout entière de son écriture.

Je pris un peu d'humeur de la conclusion que tirait Clavico de cet indigne papier ; je courus lui en faire les plus tendres reproches.

Je le trouvai couché. Partie de ses effets étant restée chez M. Portuguès, je lui envoyai sur-le-champ du linge de toute espèce à changer ; et, pour le consoler du chagrin où cet écrit fabriqué paraissait le plonger, je lui promis qu'à son rétablissement je le mènerais partout avec moi, comme mon frère et comme un homme honorable, l'assurant que je voyais dans les dispositions de tout le monde qu'on se plairait à m'en croire à ma parole.

Nous convînmes de tous les préparatifs du mariage de ma sœur ; et le lendemain plusieurs de ses amis me menèrent, à son invitation, chez le grand vicaire, chez le notaire apostolique, etc.

Les jours suivants se passèrent en soins assidus de ma part, et en témoignages de la plus tendre reconnaissance de celle de Clavico. Mais le 5 juin, étant venu pour le voir à l'ordinaire au quartier des Invalides, j'appris avec surprise que mon ami avait encore brusquement délogé.

Changer de gîte une seconde fois, sans m'en donner avis, me parut, je l'avoue, très extraordinaire. Je le fis chercher dans tous les hôtels garnis de Madrid, et l'ayant enfin trouvé rue St. Louis, je lui témoignai mon étonnement avec un peu moins de douceur que la première fois ; mais il m'avoua qu'ayant été instruit qu'on avait reproché à son ami de partager avec un étranger un logement de quartier que le roi ne lui donnait que pour lui seul, sans consulter l'embarras, ni sa santé, ni l'heure indue, il avait cru devoir quitter à l'instant l'appartement de son ami. Il fallut bien approuver sa délicatesse ; mais je le grondai obligeamment de n'être

pas venu prendre un logement dans la maison de ma sœur ; je voulais même l'y conduire à l'instant. Il me serra les mains avec reconnaissance, et m'objecta que, venant de prendre médecine, il ne s'exposerait pas à sortir de chez lui, cet usage étant celui de tous les Espagnols.

Le lendemain il refusa, sous le même prétexte, mes offres réitérées de venir chez ma sœur. Alors nos amis commencèrent à secouer la tête, à concevoir des soupçons ; mais ils me paraissaient encore plus absurdes que malhonnêtes. A quoi bon des feintes avec moi ? Le contrat était fait ; il ne put être signé de plusieurs jours à cause de ces impatientantes *purgeries :* en Espagne, me disait-on, tout acte est nul lorsqu'il se trouve daté du jour qu'un des contractants a pris médecine. Chaque pays, chaque usage.

Ma sœur tremblait de nouveau : c'était par de semblables délais que cet homme les avait déjà deux fois conduites à des dénouements affreux. Je lui imposai silence avec amertume ; cependant le soupçon se glissait dans mon cœur. Pour m'en délivrer tout à fait, le 7 juin, jour pris enfin pour signer le contrat, j'envoyai chercher d'autorité le notaire apostolique.

Mais quelle fut ma surprise lorsque cet homme me dit qu'il allait faire signer au seigneur Clavico une déclaration bien contraire à mes vues ; qu'il avait reçu la veille une opposition au mariage de ma sœur, par une personne qui prétendait avoir une promesse de Clavico, datée de 1755 : de neuf années avant l'époque où nous étions, 1764 !

Je m'informe vite du nom de l'opposante ; le notaire m'apprend que c'était *una duenna* (fille de chambre). Humilié, furieux, je cours chez l'indigne Clavico.

« Cette promesse de mariage vient de vous, lui dis-je ; elle a été
» fabriquée hier. Vous êtes un homme abominable, auquel je ne vou-
» drais pas donner ma sœur pour tous les trésors de l'Inde. Mais
» ce soir je pars pour Aranjuez ; je rends compte à M. de Grimaldi
» de votre infamie, et, loin de m'opposer pour ma sœur à la préten-
» tion de votre *duenna*, je demande, pour unique vengeance, qu'on
» vous la fasse épouser sur-le-champ. Je lui servirai de père, je lui
» paierai sa dot, et lui prodiguerai tous mes secours pour qu'elle
» vous poursuive jusqu'à l'autel ; alors, pris dans votre propre piége,
» vous serez déshonoré, et je serai vengé. »

« — Mon cher frère, mon ami, me dit-il, suspendez vos res-
» sentiments et votre voyage jusqu'à demain : je n'ai nulle part à

» cette noirceur. A la vérité, dans un délire amoureux, je fis cette
» promesse autrefois à la *duenna* de madame Portuguès, qui depuis
» notre rupture ne m'en a jamais reparlé. Ce sont les ennemis de
» dona Maria votre sœur qui font agir cette fille; mais croyez,
» mon ami, que le désistement de la malheureuse est l'affaire de
» quelques pistoles d'or. Je vous conduirai ce soir chez un célèbre
» avocat, que j'engagerai même à vous accompagner à Aranjuez;
» nous aviserons ensemble, avant que vous partiez, aux moyens
» de parer à ce nouvel obstacle, beaucoup moins important que votre
» vivacité ne vous le fait craindre. Mettez-moi aux pieds de dona
» Maria votre sœur, que je fais vœu d'aimer toute ma vie, ainsi que
» vous, et ne manquez pas de vous rendre ici ce soir à huit heures
» précises. »

L'amertume était dans mon cœur, et l'indécision dans ma tête. Je n'écoutais pourtant pas encore les pronostics affreux que l'on répandait : il était possible que j'eusse été joué par un fripon; mais quel était son but? Ne pouvant le deviner, n'en voyant même aucun qui fût raisonnable, je suspendais mon jugement, quoique l'effroi eût déjà gagné tout ce qui m'environnait. Je me rends à huit heures chez cet étrange mortel, accompagné des sieurs Périer et Durand. A peine étions-nous descendus de voiture, que la maîtresse de la maison vint au-devant de nous, et me dit : Le seigneur Clavico est délogé depuis une heure; on ignore où il est allé.

Frappé de cette nouvelle, et voulant en douter encore, je monte à la chambre qu'il avait occupée : je ne trouve plus aucun de ses effets. Mon cœur se serra de nouveau. De retour chez moi, j'envoyai six personnes courir toute la ville pour me découvrir le traître à quelque prix que ce fût; mais, convaincu de sa trahison, je m'écriais encore : à quoi bon ces noirceurs? Je n'y concevais rien, lorsqu'un courrier de M. l'ambassadeur, arrivant d'Aranjuez, me remit une lettre de Son Excellence, en me disant qu'elle était très pressée. Je l'ai conservée et vais la transcrire ici.

A Aranjuez, le 7 juin 1764.

Monsieur de Robiou, Monsieur, commandant de Madrid, vient de passer chez moi pour m'apprendre que le sieur Clavico s'était retiré dans le quartier des Invalides, et avait déclaré qu'il y prenait asile contre les violences qu'il craignait de votre part, attendu que vous l'aviez forcé dans sa propre maison, il y a quelques jours, le pistolet sur la gorge, à signer un billet par lequel il s'était engagé à épouser mademoiselle votre sœur. Il serait inutile que je

vous communiquasse ici ce que je pense sur un aussi mauvais procédé; mais vous concevrez aisément que, quelque honnête et droite qu'ait été votre conduite dans cette affaire, on pourrait y donner une tournure dont les conséquences seraient aussi désagréables que fâcheuses pour vous. Ainsi je vous conseille de demeurer entièrement tranquille, en paroles, en écrits et en actions, jusqu'à ce que je vous aie vu, ou ici, si vous y venez promptement, ou à Madrid, où je retournerai le 12.

J'ai l'honneur d'être, avec une parfaite considération, Monsieur, votre . . . etc.

Signé : *OSSUN*.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour moi. Quoi! cet homme qui, depuis quinze jours, me pressait dans ses bras! ce monstre qui m'avait écrit dix lettres pleines de tendresse, m'avait sollicité publiquement de lui donner ma sœur, était venu dix fois manger chez elle à la face de tout Madrid! il avait fait plainte au criminel contre moi pour cause de violence, et me poursuivait sourdement! Je ne me connaissais plus.

Un officier des gardes wallonnes entre à l'instant, et me dit : M. de Beaumarchais, vous n'avez pas un moment à perdre : sauvez-vous, ou demain matin vous serez arrêté dans votre lit; l'ordre est donné, je viens vous en prévenir. Votre homme est un monstre : il a soulevé contre vous tous les esprits, et vous a conduit de promesses en promesses pour se rendre votre accusateur public. Fuyez, fuyez à l'instant, ou, renfermé dans un cachot, vous n'avez plus ni protection ni défense.

Moi, fuir? me sauver? plutôt périr. Ne me parlez plus, mes amis; ayez-moi seulement une voiture de route à six mules, pour demain quatre heures du matin, et laissez-moi me recueillir jusqu'à mon départ pour Aranjuez.

Je me renfermai : j'avais l'esprit troublé, le cœur dans un étau; rien ne pouvait calmer cette agitation. Je me jetai dans un fauteuil, où je restai près de deux heures dans un vide absolu d'idées et de résolutions.

Ce repos fatigant m'ayant enfin rendu à moi-même, je me rappelai que cet homme, depuis la date de sa plainte pour fait de violence, s'était promené publiquement avec moi dans mon carrosse, m'avait écrit dix lettres tendres, m'avait chargé spécialement de sa demande auprès du ministre devant vingt personnes. Je me jette à mon bureau; j'y broche, avec toute la rapidité d'un homme en

pleine fièvre, le journal exact de ma conduite depuis mon arrivée à Madrid : noms, dates, discours, tout se peint à ma mémoire, tout est fixé sous ma plume. J'écrivais encore à cinq heures du matin, lorsqu'on m'avertit que ma voiture m'attend, et que l'inquiétude de mes amis ne leur permet pas de me laisser plus longtemps à moi-même. Je monte en carrosse sans m'informer si quelqu'un me suit, sans savoir si j'étais présentable : une espèce d'ivresse me rendait sourd à tout ce qui n'était pas mon objet; mais on avait pourvu sans me le dire au nécessaire de mon voyage. Quelques amis m'offrent de m'accompagner. Je veux être seul, leur dis-je : je n'ai pas trop de douze heures de solitude pour calmer mes sens. Et je partis pour Aranjuez.

M. l'ambassadeur était au palais quand j'arrivai au *Sitio Réal ;* je ne le vis qu'à onze heures du soir, à son retour. « Vous avez bien fait » de venir sur-le-champ, me dit-il ; je n'étais rien moins que tran- » quille sur vous : depuis quinze jours votre homme a gagné toutes » les avenues du palais. Sans moi vous étiez perdu, arrêté, et peut- » être conduit au *Presidio*[1]. J'ai couru chez M. de Grimaldi ; je » réponds, lui ai-je dit, de la sagesse et de la bonne conduite de » M. de Beaumarchais en toute cette affaire, comme de la mienne » propre. C'est un homme d'honneur, qui n'a fait que ce que vous » et moi eussions fait à sa place : je l'ai suivi depuis son arrivée; » faites retirer l'ordre de l'arrêter, je vous prie : ceci est le comble » de l'atrocité de la part de son adversaire. Je vous crois, m'a répondu » M. de Grimaldi, mais je ne suis le maître que de suspendre un » moment : tout le monde est armé contre lui. Qu'il parte à l'instant » pour la France ; on fermera les yeux sur sa fuite.

» Ainsi, monsieur, partez : il n'y a pas un moment à perdre ; on » vous enverra vos effets en France. Vous avez six mules à vos » ordres. A tout prix, dès demain matin reprenez la route de France : » je ne pourrais vous servir contre le soulèvement général, contre » des ordres si précis, et je serais désolé qu'il vous arrivât malheur » en ce pays ; partez. »

En l'écoutant je ne pleurais pas, mais par intervalles il me tombait des yeux de grosses gouttes d'eau que le resserrement universel y amassait. J'étais stupide et muet. M. l'ambassadeur, attendri, plein de bonté, prévenant toutes mes objections par l'aveu libre et franc que j'avais raison, ne m'en disait pas moins qu'il fallait céder à la nécessité et fuir un malheur certain.

1. Prison perpétuelle à Oran ou Ceuta, sur les côtes d'Afrique.

Et de quoi me punirait-on, monsieur, puisque vous-même convenez que j'ai raison sur tous les points? Le roi fera-t-il arrêter un homme innocent et grièvement outragé? Comment imaginer que celui qui peut tout préfèrera le mal quand il connaît le bien? — Eh! monsieur, l'ordre du roi s'obtient, s'exécute, et le mal est fait avant qu'on soit détrompé. Les rois sont justes; mais on intrigue autour d'eux sans qu'ils le sachent, et de vils intérêts, des ressentiments qu'on n'ose avouer, n'en sont pas moins souvent la source de tout le mal qui se fait. Partez, monsieur. — Mais, monsieur, dans l'état où je suis, où voulez-vous que j'aille? — Votre tête se trouble à l'excès, M. de Beaumarchais: évitez un mal présent, et songez que vous ne rencontrerez peut-être pas deux fois en votre vie l'occasion de placer des réflexions si douloureuses pour l'humanité; vous ne serez peut-être jamais indignement outragé par un homme plus puissant que vous; vous ne courrez peut-être jamais une seconde fois le risque d'aller en prison pour avoir été, contre un fou, prudent, ferme et raisonnable; ou, si un pareil malheur vous arrivait en France, un homme au milieu de sa patrie a mille moyens de faire valoir son droit, qui lui manquent ailleurs. On traite moins bien un étranger sans appui qu'un citoyen domicilié, qu'un père de famille, comme vous l'êtes, au milieu de tous ses parents. — Eh, monsieur! que diraient les miens? Que penseront en France mes augustes protectrices, qui, m'ayant vu constamment persécuté autour d'elles, ont pu juger au moins que je ne méritais pas le mal qu'on disait de moi? Elles croiront que mon honnêteté n'était qu'un masque, tombé à la première occasion que j'ai cru trouver de mal faire impunément. — Allez, monsieur; j'écrirai en France, et l'on m'en croira sur ma parole. — Et ma sœur, monsieur! ma malheureuse sœur qui n'est pas plus coupable que moi? — Songez à vous; l'on pourvoira au reste. — Ah dieux, dieux! ce serait là le fruit de mon voyage en Espagne! Mais *partez, partez,* était le mot dont M. d'Ossun ne sortait plus. Si j'avais besoin d'argent, il m'en offrait avec toute la générosité de son caractère. — Monsieur, j'en ai: mille louis dans ma bourse et deux cent mille francs dans mon portefeuille me donneront le moyen de poursuivre un si sanglant outrage. — Non, monsieur, je n'y consens pas. Vous m'êtes recommandé; partez, je vous en prie, je vous le conseille, et j'irai plus loin même s'il le faut. — Je ne vous entends plus, monsieur; pardon, je ne vous entends plus. Et dans le trouble où j'étais, je courus

m'enfoncer dans les allées sombres du parc d'Aranjuez. J'y passai la nuit dans une agitation inexprimable.

Le lendemain matin, bien raffermi, bien obstiné, bien résolu de périr ou d'être vengé, je vais au lever de M. de Grimaldi, ministre d'Etat. J'attendais dans son salon, lorsque j'entendis prononcer plusieurs fois le nom de M. Whal. Cet homme respectable, qui n'avait quitté le ministère que pour mettre un intervalle de repos entre la vie et la mort, était logé dans la maison de M. de Grimaldi. Je l'apprends, et sur-le-champ je me fais annoncer chez lui, comme un étranger qui a les choses les plus importantes à lui communiquer. Il me fait entrer, et, la plus noble figure rassurant mon cœur agité : Monsieur, lui dis-je, je n'ai point d'autre titre à vos bienfaits que celui d'être Français et outragé : vous êtes né vous-même en France, où vous eûtes du service ; depuis, vous avez passé dans ce pays par tous les grades de l'illustration militaire et politique ; mais tous ces titres me donnent moins la confiance de recourir à vous que la véritable grandeur avec laquelle vous avez remis volontairement au roi le dangereux ministère des Indes, dont vous êtes sorti les mains pures, lorsqu'un autre eût pu y entasser des milliards. Avec l'estime de la nation, vous êtes resté l'ami du roi : c'est le nom dont il vous honore sans cesse. Eh bien, monsieur, il vous reste une belle action à faire ; elle est digne de vous ; et c'est un Français au désespoir qui compte sur le secours d'un homme aussi vertueux.

Vous êtes Français, monsieur ? me dit-il ; c'est un beau titre auprès de moi : j'ai toujours chéri la France, et voudrais pouvoir reconnaître en vous les bons traitements que j'y ai reçus. Mais vous tremblez, votre âme est hors d'elle ; asseyez-vous, et dites-moi vos peines : elles sont affreuses, sans doute, si elles égalent le trouble où je vous vois. Il défend à l'instant sa porte ; et moi, dans un état inexprimable de crainte et d'espérance, je lui demande la permission de lire le journal exact de ma conduite depuis le jour de mon arrivée à Madrid : Vous y suivrez mieux, monsieur, le fil des événements que dans une narration désordonnée que j'entreprendrais vainement de vous faire.

Je lus mon mémoire. M. Whal me calmait de temps en temps, en me recommandant de lire moins vite, pour qu'il m'entendît mieux, et m'assurant qu'il prenait le plus vif intérêt à ma narration. A mesure que les événements passaient, je lui mettais à la main les écrits, les lettres, toutes les pièces justificatives ; mais

lorsque je vins à la plainte criminelle, à l'ordre de me mettre au cachot, suspendu seulement par M. de Grimaldi, à la prière de notre ambassadeur, au conseil qu'il m'avait donné de partir, auquel je ne lui cachai pas que je résistais, déterminé à périr ou à obtenir la justice du roi, il fait un cri, se lève, et, m'embrassant tendrement : — Sans doute le roi vous fera justice, et vous avez raison d'y compter. M. l'ambassadeur, malgré sa bonté pour vous, est forcé de consulter ici la prudence de son état ; mais moi je vais servir votre vengeance de toute l'influence du mien. Non, Monsieur, il ne sera pas dit qu'un brave Français ait quitté sa patrie, ses protecteurs, ses affaires, ses plaisirs, qu'il ait fait 400 lieues pour secourir une sœur honnête et malheureuse, et qu'en fuyant de ce pays il remporte dans son cœur, de la généreuse nation espagnole, l'abominable idée que les étrangers n'obtiennent chez elle aucune justice. Je vous servirai de père en cette occasion, comme vous en avez servi à votre sœur. C'est moi qui ai donné au roi ce Clavico ; je suis coupable de tous ses crimes. Eh dieux ! que les gens en place sont malheureux de ne pouvoir scruter avec assez de soin tous les hommes qu'ils emploient, et de s'entourer, sans le savoir, de fripons dont les infamies leur sont trop souvent imputées ! Ceci, Monsieur, est d'autant plus important pour moi, que ce Clavico ayant commencé par faire une espèce de feuille ou gazette, et se trouvant, par ses fonctions, rapproché du ministère, eût pu parvenir un jour à des emplois plus considérables, et moi je n'aurais fait présent à mon roi que d'un scélérat. On excuse un ministre de s'être trompé sur le choix d'un indigne sujet ; mais sitôt qu'il le voit marqué du sceau de la réprobation publique, il se doit à lui-même de le chasser à l'instant : j'en vais donner l'exemple à tous les ministres qui me suivront.

Il sonne ; il fait mettre des chevaux ; il me conduit au palais : en attendant M. de Grimaldi, qu'il avait fait prévenir, ce généreux protecteur entre chez le roi, s'accuse du crime de mon lâche adversaire, a la générosité d'en demander pardon. Il avait sollicité son avancement avec ardeur ; il met plus d'ardeur encore à solliciter sa chute. M. de Grimaldi arrive ; les deux ministres me font entrer ; je me prosterne. Lisez votre mémoire, me dit M. Whal avec chaleur : il n'y a pas d'âme honnête qui n'en doive être touchée comme je l'ai été moi-même. J'avais le cœur élevé à sa plus haute région ; je le sentais battre avec force dans ma poitrine ; et me livrant à ce qu'on pourrait appeler l'éloquence du moment, je rendis avec force et ra-

pidité tout ce qu'on vient de lire : alors le roi, suffisamment instruit, ordonna que Clavico perdît son emploi et fût à jamais chassé de ses bureaux.

Ames honnêtes et sensibles ! croyez-vous qu'il y eût des expressions pour l'état où je me trouvais ? Je balbutiais les mots de respect, de reconnaissance ; et cette âme entraînée naguère presqu'au degré de la férocité contre un ennemi, passant à l'extrémité opposée, alla jusqu'à bénir le malheureux dont la noirceur lui avait procuré le noble et précieux avantage qu'il venait d'obtenir au pied du trône.

Ce morceau, où les éléments dramatiques abondent, a été accommodé à la scène par Gœthe dans le drame de *Clavigo*. Il nous semble qu'il n'y a rien de meilleur ni même d'aussi dramatique dans son ouvrage que ce qu'il a textuellemement emprunté à Beaumarchais ; ce que nous ne disons point pour critiquer le *Clavigo* allemand, qui de toute autre manière serait moins bon.

Il ne faut pas juger par le morceau qu'on vient de lire du slyte ordinaire de Beaumarchais. Ici, son talent, retrempé, rafraîchi dans des émotions pures, échappe aux habitudes de mauvais ton qui, dans la plupart de ses écrits, ne rappellent que trop le parvenu et l'aventurier. Un sentiment moral exquis peut inspirer le vrai bon ton : la fréquentation de la bonne société n'en donne presque jamais le secret à ceux qui n'y sont pas nés. En général il y a dans le talent de Beaumarchais moins de pureté que de verve, moins de goût que d'originalité. Mais tout ce qui le caractérise, il l'a au plus haut degré ; et, dans le genre qu'il a choisi, ou, pour mieux dire, qu'il a créé, ses défauts mêmes trouvent un emploi très avantageux. *Figaro*, que M. Charles Nodier aurait pu compter parmi les *types en littérature*, reparaît, la plume à la main et sous les traits de Beaumarchais lui-même, dans les *Mémoires de Beaumarchais*. Le sérieux et la passion qu'il n'a pu s'empêcher de mettre dans la défense de ses plus chers intérêts sont à chaque instant débordés par la plaisanterie bouffonne du Barbier de Séville. Ce mélange bizarre frappe surtout dans un morceau bien connu, celui où l'auteur récapitule les dédommagements accordés à ses malheurs par la Providence. Ce morceau, insolemment religieux, où l'idée de Dieu n'est appelée, à ce qu'il semble, que pour servir de cadre à une satire, mérite, malgré son caractère profane, d'être signalé à l'attention des lecteurs. Supposé le même ouvrage écrit par un chrétien, personne ne sentirait dans ce mouvement une figure particulière de discours, personne n'y verrait de l'art ; ce qui est ici la forme, là serait le fond même. C'est parce que le sérieux manque dans le morceau de Beaumarchais que l'art et l'éloquence y ressortent d'autant ; la simplicité devient de l'originalité ; l'humilité, de la hardiesse : et nous avons, au lieu d'un élan de piété naïve, un tour de pensée ingénieux et piquant.

L'ENLÈVEMENT DE LA REDOUTE.

Un militaire de mes amis, qui est mort de la fièvre en Grèce il y a quelques années, me conta un jour la première affaire à laquelle il avait assisté. Son récit me frappa tellement que je l'écrivis de mémoire aussitôt que j'en eus le loisir.

« Je rejoignis le régiment le 4 septembre au soir. Je trouvai le colonel au bivouac. Il me reçut d'abord assez brusquement ; mais, après avoir lu la lettre de recommandation du général B***, il changea de manières, et m'adressa quelques paroles obligeantes.

Je fus présenté par lui à mon capitaine, qui revenait à l'instant même d'une reconnaissance. Ce capitaine, que je n'eus guère le temps de connaître, était un grand homme brun, d'une physionomie dure et repoussante. Il avait été simple soldat, et avait gagné ses épaulettes et sa croix sur les champs de bataille. Sa voix, qui était enrouée et faible, contrastait singulièrement avec les proportions presque gigantesques de sa personne. On me dit qu'il devait cette voix étrange à une balle qui l'avait percé de part en part à la bataille d'Iéna.

En apprenant que je sortais de l'école de Fontainebleau, il fit la grimace, et dit : « Mon lieutenant est mort hier. . . . . » Je compris qu'il voulait dire : « C'est vous qui devez le remplacer, et vous n'en êtes pas capable. » Un mot piquant me vint sur les lèvres, mais je me contins.

La lune se leva derrière la redoute de Cheverino, située à deux portées de canon de notre bivouac. Elle était large et rouge comme cela est ordinaire à son lever ; mais ce soir elle me parut d'une grandeur extraordinaire. Pendant un instant la redoute se détacha en noir sur le disque éclatant de la lune : elle ressemblait au cône d'un volcan au moment de l'éruption.

Un vieux soldat, auprès de qui je me trouvais, remarqua la couleur de la lune. « Elle est bien rouge, » dit-il ; « c'est signe qu'il en coûtera bon pour l'avoir, cette fameuse redoute ! » J'ai toujours été superstitieux, et cet augure, dans ce moment surtout, m'affecta. Je me couchai, mais je ne pus dormir ; je me levai, et je marchai quelque temps, regardant l'immense ligne de feux qui couvrait les hauteurs au-delà du village de Cheverino.

Lorsque je crus que l'air frais et piquant de la nuit avait assez

rafraîchi mon sang, je revins auprès du feu ; je m'enveloppai soigneusement de mon manteau, et je fermai les yeux, espérant ne pas les ouvrir avant le jour. Mais le sommeil me tint rigueur. Insensiblement mes pensées prenaient une teinte lugubre. Je me disais que je n'avais pas un ami parmi les cent mille hommes qui couvraient la plaine. Si j'étais blessé, je serais dans un hôpital, traité sans égard par des chirurgiens ignorants. Ce que j'avais entendu dire des opérations chirurgicales me revint à la mémoire. Mon cœur battait avec violence, et machinalement je disposais comme une espèce de cuirasse le mouchoir et le portefeuille que j'avais sur la poitrine. La fatigue m'accablait, je m'assoupissais à chaque instant, et à chaque instant quelque pensée sinistre se reproduisait avec plus de force et me réveillait en sursaut.

Cependant la fatigue l'avait emporté, et quand on battit la diane, j'étais tout à fait endormi. Nous nous mîmes en bataille, on fit l'appel, puis on remit les armes en faisceaux, et tout annonçait que nous allions passer une journée tranquille.

Vers les trois heures un aide-de-camp arriva, apportant un ordre. On nous fit reprendre les armes ; nos tirailleurs se répandirent dans la plaine ; nous les suivîmes lentement, et au bout de vingt minutes nous vîmes tous les avant-postes des Russes se replier et rentrer dans la redoute.

Un corps d'artillerie vint s'établir à notre droite, un autre à notre gauche, mais tous les deux bien en avant de nous. Ils commencèrent un feu très vif sur l'ennemi, qui riposta énergiquement, et bientôt la redoute de Cheverino disparut sous des nuages épais de fumée.

Notre régiment était presque à couvert du feu des Russes par un pli du terrain. Leurs boulets, rares d'ailleurs pour nous, car ils tiraient de préférence sur nos canonniers, passaient au-dessus de nos têtes, ou tout au plus nous envoyaient de la terre et de petites pierres.

Aussitôt que l'ordre de marcher en avant eut été donné, mon capitaine me regarda avec une attention qui m'obligea à passer deux ou trois fois la main sur ma jeune moustache d'un air aussi dégagé qu'il me fut possible. Au reste, je n'avais pas peur, et la seule crainte que j'éprouvasse, c'était que l'on s'imaginât que j'avais peur. Les boulets inoffensifs contribuèrent encore à me maintenir dans mon calme héroïque. Mon amour-propre me disait que je courais un grand danger, puisque enfin j'étais sous le feu d'une batterie. J'étais

enchanté d'être si à mon aise, et je pensai au plaisir de raconter la prise de Cheverino dans le salon de madame de Saint-Luxan, rue de Provence.

Le colonel passa devant notre compagnie ; il m'adressa la parole ; « Eh bien ! vous allez en voir de grises, pour votre début. » Je souris d'un air tout à fait martial, en brossant la manche de mon habit, sur laquelle un boulet, tombé à trente pas de moi, avait envoyé un peu de poussière.

Il paraît que les Russes s'aperçurent du peu d'effet de leurs boulets, car ils les remplacèrent par des obus, qui pouvaient plus facilement nous atteindre dans le creux où nous étions postés. Un assez gros éclat m'enleva mon shako, et tua un homme auprès de moi.

« Je vous fais mon compliment, me dit le capitaine, comme je venais de ramasser mon shako ; vous en voilà quitte pour la journée. » Je connaissais cette superstition militaire qui croit que ce mot *non bis in idem* est un axiome aussi bien sur un champ de bataille que dans une cour de justice. Je remis fièrement mon shako. « C'est faire saluer les gens sans cérémonie, » dis-je aussi gaiement que je pus. Cette mauvaise plaisanterie, vu la circonstance, parut excellente. « Je vous félicite, reprit le capitaine : vous n'aurez rien de plus, et vous commanderez une compagnie ce soir ; car je sens bien que le four chauffe pour moi. Toutes les fois que j'ai été blessé, l'officier auprès de moi a reçu quelque balle morte ; et, ajouta-t-il d'un ton plus bas et plus honteux, leurs noms commençaient toujours par un P. »

Je fis l'esprit fort ; bien des gens auraient fait comme moi ; bien des gens auraient été, aussi bien que moi, frappés de ces paroles prophétiques. Conscrit comme je l'étais, je sentais que je ne pouvais confier mes sentiments à personne, et que je devais toujours paraître froidement intrépide.

Au bout d'une demi-heure, le feu des Russes diminua sensiblement ; alors nous sortîmes de notre couvert pour marcher sur la redoute.

Notre régiment était composé de trois bataillons. Le deuxième fut chargé de tourner la redoute du côté de la gorge ; les deux autres devaient donner l'assaut. J'étais dans le troisième bataillon.

En sortant de derrière l'espèce d'épaulement qui nous avait protégés, nous fûmes reçus par plusieurs décharges de mousqueterie qui ne firent que peu de mal dans nos rangs. Le sifflement des balles me surprit : souvent je tournais la tête, et je m'attirai ainsi quelques

plaisanteries de la part de mes camarades, plus familiarisés avec ce bruit. A tout prendre, me dis-je, une bataille n'est pas une chose si terrible.

Nous avancions au pas de course, précédés de tirailleurs; tout à coup les Russes poussèrent trois hourras, trois hourras distincts, et restèrent silencieux et sans tirer. « Je n'aime pas ce silence, dit mon capitaine : cela ne présage rien de bon. » Je trouvais que nos gens étaient un peu trop bruyants, et je ne pus m'empêcher de faire intérieurement la comparaison de leurs clameurs tumultueuses avec le silence imposant de l'ennemi.

Nous parvînmes rapidement au pied de la redoute; les palissades avaient été brisées et la terre bouleversée par nos boulets. Les soldats s'élancèrent sur ces ruines nouvelles, avec des cris de *vive l'empereur* plus forts qu'on ne l'aurait attendu de gens qui avaient déjà tant crié.

Je levai les yeux, et jamais je n'oublierai le spectacle que je vis. La plus grande partie de la fumée s'était élevée et restait suspendue comme un dais à vingt pieds au-dessus de la redoute. Au travers d'une vapeur bleuâtre, on apercevait derrière leur parapet à demi détruit les grenadiers russes, l'arme haute, immobiles comme des statues. Je crois voir encore chaque soldat, l'œil gauche attaché sur nous, le droit caché par le fusil élevé. Dans une embrasure à quelques pieds de nous, un homme tenant un boute-feu était auprès d'un canon.

Je frissonnai, et je crus que ma dernière heure était venue. Voilà la danse qui va commencer, s'écria mon capitaine; bonsoir! Ce furent les dernières paroles que je lui entendis prononcer.

Un roulement de tambours retentit dans la redoute. Je vis se baisser tous les fusils. Je fermai les yeux, et j'entendis un fracas épouvantable, suivi de cris et de gémissements. J'ouvris les yeux, surpris de me trouver encore au monde. La redoute était de nouveau enveloppée de fumée. J'étais entouré de blessés et de morts. Mon capitaine était étendu à mes pieds : sa tête avait été broyée par un boulet, et j'étais couvert de sa cervelle et de son sang. De toute ma compagnie il ne restait debout que six hommes et moi.

A ce carnage succéda un moment de stupeur. Le colonel, mettant son chapeau au bout de son épée, gravit le premier le parapet, en criant *vive l'empereur !* Il fut suivi aussitôt de tous les survivants. Je n'ai presque plus de souvenir net de ce qui suivit. Nous entrâmes dans la redoute, je ne sais comment. On se battit corps

à corps au milieu d'une fumée si épaisse que l'on ne pouvait se voir. Je crois que je frappai, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin j'entendis crier victoire ! et, la fumée diminuant, j'aperçus du sang et des morts, sous lesquels disparaissait la terre de la redoute. Les canons surtout étaient encombrés sous des tas de cadavres. Environ deux cents hommes debout, en uniforme français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs baïonnettes; onze prisonniers russes étaient avec eux.

Le colonel était renversé tout sanglant, sur un caisson brisé, près de la gorge. Quelques soldats s'empressaient autour de lui ; je m'approchai. « Où est le plus ancien capitaine ? » demandait-il à un sergent. — Le sergent haussa les épaules d'une manière très expressive. — « Et le plus ancien lieutenant ? » — « Voici monsieur qui est arrivé d'hier, » dit le sergent d'un ton tout à fait calme. — Le colonel sourit amèrement. — « Allons, monsieur, me dit-il, vous commandez en chef : faites promptement fortifier la gorge de la redoute avec ces chariots, car l'ennemi est en force ; mais le général C*** va nous faire soutenir. » — « Colonel, lui dis-je, vous êtes grièvement blessé ? »—« Flambé, mon cher ; mais la redoute est prise. »

M. Mérimée.



FÉNELON ENVISAGÉ COMME ÉCRIVAIN.

Quoique Fénelon ait beaucoup écrit, il ne parut jamais chercher la gloire d'auteur. Tous ses ouvrages furent inspirés par les devoirs de son état, par ses malheurs ou ceux de la patrie. La plupart échappèrent, à son insu, de ses mains, et ne furent connus qu'après sa mort. On a conservé quelques sermons, premier essai de sa jeunesse. La composition n'y est pas forte et soignée comme dans les chefs-d'œuvre des grands orateurs de la chaire ; mais il y règne un aimable enthousiasme pour la religion et la vertu, une imagination facile et vive, une élégance naturelle, harmonieuse, poétique. Ce sont de brillantes esquisses tracées par un heureux génie qui fait peu d'efforts. Cependant Fénelon avait beaucoup réfléchi sur l'art oratoire et sur l'éloquence de la chaire ; et ses études, à cet égard, se retrouvent dans trois dialogues, à la manière de Platon, remplis de raisonnements empruntés à ce philo-

sophe, et surtout écrits avec une grâce qui semble lui avoir été dérobée. Nous n'avons dans notre langue aucun traité de l'art oratoire qui renferme plus d'idées saines, ingénieuses et neuves, une impartialité plus sévère et plus hardie dans les jugements. Le style en est simple, agréable, varié, éloquent à propos, et mêlé de cet enjouement délicat dont les anciens savaient tempérer la sévérité didactique. Cette production appartient à la jeunesse de Fénelon, et l'on y sent partout ce goût exquis de simplicité, cet amour pour le beau simple, qui fait le caractère inimitable de ses écrits. La lettre sur l'éloquence, écrite vers la fin de sa vie, ne renferme que la même doctrine, appliquée avec plus d'étendue, ornée de développements nouveaux, énoncée partout avec cette autorité douce et persuasive d'un homme de génie vieillissant, qui discute peu, qui se souvient, qui juge : aucune lecture plus courte ne présente un choix plus riche et plus heureux de souvenirs et d'exemples. Fénelon les cite avec éloquence, parce qu'ils sortent de son âme plus que de sa mémoire ; on voit que l'antiquité lui échappe de toutes parts. Mais, parmi tant de beautés, il revient à celles qui sont les plus douces, les plus naturelles, les plus naïves ; et alors, pour exprimer ce qu'il éprouve, il a des paroles d'une grâce inimitable.

Cette lettre à l'Académie, les dialogues sur l'éloquence, quelques lettres à La Motte sur Homère et sur les anciens, placeraient Fénelon au premier rang parmi les critiques, et servent à expliquer la simplicité originale de ses propres écrits, et la composition si antique et si neuve du *Télémaque*. Fénelon, épris des beautés de Virgile et d'Homère, y cherche ces traits d'une vérité naïve et passionnée qu'il trouvait surtout dans Homère, et qu'il appelle lui-même *cette aimable simplicité du monde naissant*. Les Grecs lui paraissant plus rapprochés de cette première époque, il les étudie, il les imite de préférence; Homère, Xénophon et Platon lui inspirèrent le *Télémaque*. On se tromperait de croire que Fénelon n'est redevable à la Grèce que du charme des fictions d'Homère : l'idée du beau moral dans l'éducation d'un jeune prince, ces entretiens philosophiques, ces épreuves de courage, de patience, l'humanité dans la guerre, le respect des serments, toutes ces idées bienfaisantes sont empruntées à la Cyropédie. Dans les théories sur le bonheur du peuple, dans le plan d'un état réglé comme une famille, on reconnaît l'imagination et la philosophie de Platon. Mais il est permis de croire que Fénelon, corrigeant les fables d'Homère par la sagesse de Socrate, et formant cet heureux mélange des plus

riantes fictions, de la philosophie la plus pure et de la politique la plus humaine, peut balancer, par le charme de cette réunion, la gloire de l'invention qu'il cède à chacun de ses modèles. Sans doute Fénelon a partagé les défauts de ceux qu'il imitait; et si les combats du *Télémaque* ont la grandeur et le feu des combats de l'Iliade, Mentor parle quelquefois aussi longuement qu'un héros d'Homère, et quelquefois les détails d'une morale un peu commune rappellent les longs entretiens de la Cyropédie. En considérant le *Télémaque* comme une inspiration des muses grecques, il semble que le génie de Fénelon en reçoive une force qui ne lui était pas naturelle. La véhémence de Sophocle s'est conservée tout entière dans les sauvages imprécations de Philoctète; l'amour brûle dans le cœur d'Eucharis comme dans les vers de Théocrite. Quoique la belle antiquité paraisse avoir été moissonnée tout entière pour composer le *Télémaque*, il reste à l'auteur quelque gloire d'invention, sans compter ce qu'il y a de créateur dans l'imitation de beautés étrangères, inimitables avant et après Fénelon. Rien n'est plus beau que l'ordonnance du *Télémaque*, et l'on ne trouve pas moins de grandeur dans l'idée générale que de goût et de dextérité dans la réunion et dans le contraste des épisodes. Les chastes et modestes amours d'Antiope, introduits à la fin du poëme, corrigent, d'une manière sublime, les emportements de Calypso; et l'intérêt de la passion se trouve deux fois reproduit, sous l'image de la fureur et sous celle de la vertu. Mais, comme *Télémaque* est surtout un livre de morale politique, ce que l'auteur peint avec le plus de force, c'est l'ambition, cette maladie des rois qui fait mourir les peuples : l'ambition grande et généreuse dans Sésostris, l'ambition imprudente dans Idoménée, l'ambition tyrannique et misérable dans Pygmalion, l'ambition barbare, hypocrite, impie, dans Adraste. Ce dernier caractère, supérieur au Mézence de Virgile, est tracé avec une vigueur d'imagination qu'aucune vérité historique ne saurait surpasser. Cette invention des personnages n'est pas moins rare que l'invention générale d'un plan. Le caractère le plus heureux, dans cette riche variété de portraits, c'est celui du jeune Télémaque. Plus développé, plus agissant que le Télémaque de l'Odyssée, il réunit tout ce qui peut surprendre, attacher, instruire : dans l'âge des passions, il est sous la garde de la sagesse, qui le laisse souvent faillir, parce que les fautes sont l'éducation des hommes; il a l'orgueil du trône, l'emportement de l'héroïsme, et la candeur de la première jeunesse. Ce mélange de hauteur et de naïveté, de force

et de soumission, forme peut-être le caractère le plus touchant et le plus aimable qu'ait inventé la muse épique; et sans doute, un grand maître dans l'art de peindre et de toucher, Rousseau, a senti ce charme prodigieux, lorsqu'il a supposé que Télémaque serait, aux yeux de la pudeur et de l'innocence, le modèle idéal digne d'un premier amour.

De grands critiques ont souvent répété que le héros d'un poëme ou d'une tragédie ne doit pas être parfait. Ils ont admiré dans l'Achille d'Homère, dans le Renaud du Tasse, l'intérêt des fautes et des passions; mais ils n'ont pas prévu l'intérêt non moins neuf et plus moral que présenterait un caractère qui, mélangé d'abord de toutes les faiblesses humaines, paraîtrait s'en dégager insensiblement, et se développerait en s'épurant. On blâme dans Grandisson l'uniformité de la sagesse et de la vertu, la monotonie de la perfection. Le caractère de Télémaque offre le charme de la vertu et les vicissitudes de la faiblesse; il n'en a pas moins de mouvement parce qu'il tend à la perfection. Il s'anime et se perfectionne à la fois; et l'intérêt qu'on éprouve est agité comme la lutte des passions, et doux comme le triomphe de la vertu. Sans doute Fénelon, dans cette forme donnée au caractère principal, cherchait avant tout l'instruction de son élève; mais il créait en même temps une des conceptions les plus intéressantes et les plus neuves de l'épopée. Pour achever de saisir dans le Télémaque, trésor des richesses antiques, la part d'invention qui appartient à l'auteur moderne, il faudrait comparer l'enfer et l'Élysée de Fénelon avec les mêmes peintures tracées par Homère et par Virgile. Quelle que soit la sublimité du silence d'Ajax, quelle que soit la grandeur et la perfection du sixième livre de l'Énéide, on sentirait tout ce que Fénelon a créé de nouveau, ou plutôt tout ce qu'il a puisé dans les mystères chrétiens, par un art admirable ou par un souvenir involontaire. La plus grande de ces beautés inconnues à l'antiquité, c'est l'invention de douleurs et de joies purement spirituelles, substituées à la peinture faible ou bizarre de maux et de félicités physiques. C'est là que Fénelon est sublime, et saisit mieux que le Dante le secours si neuf et si grand du christianisme. Rien n'est plus philosophique et plus terrible que les tortures morales qu'il place dans le cœur des coupables; et, pour rendre ces inexprimables douleurs, son style acquiert un degré d'énergie que l'on n'attendrait pas de lui, et que l'on trouverait difficilement ailleurs. Mais lorsque, délivré de ces affreuses peintures, il peut reposer

sa douce et bienfaisante imagination sur la demeure des justes, alors on entend des sons que la voix humaine n'a jamais égalés, et quelque chose de céleste s'échappe de son âme enivrée de la joie qu'elle décrit. Ces idées-là sont absolument étrangères au génie antique : c'est l'extase de la charité chrétienne ; c'est une religion toute d'amour, interprétée par l'âme douce et tendre de Fénelon ; c'est le *pur amour* donné pour récompense aux justes dans l'Élysée mythologique. Aussi, lorsque de nos jours un écrivain célèbre a voulu retracer le paradis chrétien, il a dû sentir plus d'une fois qu'il était devancé par l'anachronisme de Fénelon ; et malgré les efforts d'une riche imagination et l'emploi plus facile et plus libre des idées chrétiennes, il a été obligé de se rejeter sur des images moins heureuses, et il n'a mérité que le second rang. L'Élysée de Fénelon est une des créations du génie moderne ; nulle part la langue française ne paraît plus flexible et plus mélodieuse. Le style de Télémaque a éprouvé beaucoup de critiques ; Voltaire en a donné l'exemple avec goût. Il est certain que cette diction si naturelle, si doucement animée, quelquefois si énergique et si hardie, est entremêlée de détails faibles et languissants ; mais ils disparaissent dans l'heureuse facilité du style. L'intérêt du poëme conduit le lecteur, et de grandes beautés le raniment et le transportent. Quant à ceux qui s'offensent de quelques mots répétés[1], de quelques constructions négligées, qu'ils sachent que la beauté du langage n'est pas dans une correction sévère et calculée, mais dans un choix de paroles simples, heureuses, expressives, dans une harmonie libre et variée qui accompagne le style et le soutient comme l'accent soutient la voix, enfin dans une douce chaleur partout répandue, comme l'âme et la vie du discours.

Les *Aventures d'Aristonoüs* respirent ce charme attendrissant qui n'est donné qu'à quelques hommes, à Virgile, à Racine, à Fénelon. Dans ce morceau de quelques pages, on devinerait l'auteur du Télémaque, comme dans le dialogue d'Eucrate et de Sylla on reconnait Montesquieu. Il n'appartient qu'aux hommes véritablement supérieurs de pouvoir renfermer ainsi dans un cadre très étroit l'essai de tout leur génie. Après le *Télémaque*, l'ouvrage le plus important de Fénelon par le sujet et l'étendue, c'est le *Traité de l'existence de Dieu*. On n'y trouve pas la profondeur et la logique de Clarke : Fénelon procède par l'argument des causes finales, ce

1. Voyez Pascal, *Pensées*, 1re partie, article X, § 21.

qui est très favorable à l'imagination descriptive ; il répand des trésors d'élégance, il peint la nature, il en égale les richesses et les couleurs par l'éclat de son style ; souvent il laisse échapper cette abondance de sentiments tendres et passionnés, langage naturel de son cœur. Quelques endroits sont animés de cette logique lumineuse et pressante dont il donna tant d'exemples dans ses débats avec Bossuet. Elle se trouve peut-être à un plus haut degré et plus dégagée d'ornements dans les lettres sur la religion, modèle d'une discussion sincère et convaincante ; enfin, comme le style, suivant l'expression d'un ancien, est la physionomie de l'âme, tous les ouvrages de Fénelon, marqués d'une telle empreinte, ont quelque chose de rare et de touchant.

Son style a toujours un caractère reconnaissable de simplicité, de grâce et de douceur, soit dans les élans passionnés, dans le langage éloquemment mystique de ses *Entretiens affectifs*, soit dans la gravité de ses *Directions pour la conscience d'un roi*, soit dans la prodigieuse fécondité, dans la subtilité, dans la noble élégance de sa théologie polémique. Ce style n'est jamais celui d'un homme qui veut écrire : c'est celui d'un homme possédé de la vérité, qui l'exprime, comme il la sent, du fond de son âme. Et, quoique dans notre siècle on admire de préférence une composition soignée, où le travail est plus sensible, où les phrases, faites avec plus d'efforts, paraissent enfermer plus de pensées; quoique la diction savante, énergique, de Rousseau, paraisse à bien des juges le plus parfait modèle, il est permis de croire que le style de Fénelon, plus rapproché du caractère de notre langue, suppose un génie plus rare et plus heureux. M. VILLEMAIN.



LES CHAMPS ÉLYSÉES.

C'EST dans ce lieu qu'habitaient tous les bons rois qui avaient jusqu'alors gouverné sagement les hommes : ils étaient séparés du reste des justes. Comme les méchants princes souffraient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, ainsi les bons rois jouissaient dans les Champs Élysées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avaient aimé la vertu sur la terre.

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étaient dans des bocages odoriférants, sur des gazons toujours renaissants et fleuris : mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosaient ces beaux lieux, et y faisaient sentir une délicieuse fraîcheur; un nombre infini d'oiseaux faisaient résonner ces bocages de leurs doux chants. On voyait tout ensemble les fleurs du printemps qui naissaient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne qui pendaient des arbres. Là, jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse canicule; là, jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse, et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs, n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue; une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres : c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière; elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal: elle n'éblouit jamais : au contraire, elle fortifie les yeux et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité: c'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris; elle sort d'eux et elle y entre; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les aliments s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie: ils sont plongés dans cet abîme de délices comme les poissons dans la mer; ils ne veulent plus rien : ils ont tout sans rien avoir, car ce goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur; tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre; toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au-dehors; ils sont tels que les Dieux, qui, rassasiés de nectar et d'ambroisie, ne daigneraient pas se nourrir des viandes grossières qu'on leur présenterait à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances mêmes, qui coûtent souvent autant de peines

que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, ne peuvent y avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige et de glace depuis l'origine du monde fendent les nues, seraient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourraient pas même être émus : seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivant dans le monde ; mais c'est une pitié douce et paisible, qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leur visage ; mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent : c'est une joie douce, noble, pleine de majesté ; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte : ils sont, sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort[1] ; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes ; jamais elle ne languit un instant ; elle est toujours nouvelle pour eux : ils ont le transport de l'ivresse, sans en avoir le trouble et l'aveuglement.

Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent ; ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leur ancienne condition, qu'ils déplorent ; ils repassent avec plaisir ces tristes mais courtes années où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons ; ils admirent le secours des Dieux, qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux ; ils voient, ils goûtent qu'ils sont heureux, et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des Dieux, et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur : une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies.

Dans ce ravissement divin les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels, et cependant mille et mille siècles

1. « Les élus sont incessamment dans l'état délicieux d'un mortel qui vient de faire » une action vertueuse ou héroïque, d'un génie sublime qui enfante une grande pensée, » d'un homme qui sent les transports d'un amour légitime ou les charmes d'une » amitié longtemps éprouvée par le malheur. » Chateaubriand, *les Martyrs*, L. III. — Il nous semble que l'unique et simple idée de Fénelon est bien plus profonde et bien plus saisissante.

écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes, avec une puissance immuable; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misérable. Ils ne portent plus ces vains diadèmes dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis : les Dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Télémaque, qui cherchait son père, et qui avait craint de le trouver dans ces beaux lieux, fut si saisi de ce goût de paix et de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulysse, et qu'il s'affligeait d'être contraint lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels. C'est ici, disait-il, que la véritable vie se trouve, et la nôtre n'est qu'une mort.

Télémaque, ne voyant point son père Ulysse parmi tous ces rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte, son grand-père. Pendant qu'il le cherchait inutilement, un vieillard vénérable et plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressemblait point à celle des hommes que le poids des années accable sur la terre; on voyait seulement qu'il avait été vieux avant sa mort : c'était un mélange de tout ce que la vieillesse a de grave, avec toutes les grâces de la jeunesse; car les grâces renaissent même dans les vieillards les plus caducs, au moment où ils sont introduits dans les Champs Élysées. Cet homme s'avançait avec empressement, et regardait Télémaque avec complaisance, comme une personne qui lui était fort chère. Télémaque, qui ne le reconnaissait point, était en peine et en suspens.

Je te pardonne, ô mon cher fils! lui dit ce vieillard, de ne me point reconnaître; je suis Arcésius, père de Laërte. J'avais fini mes jours avant qu'Ulysse, mon petit-fils, partît pour aller au siége de Troie; alors tu étais encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice : dès lors j'avais conçu de toi de grandes espérances; elles n'ont point été trompeuses, puisque je te vois descendu dans le royaume de Pluton pour chercher ton père, et que les Dieux te soutiennent dans cette entreprise. O heureux enfant! les Dieux t'aiment et te préparent une gloire égale à celle de ton père! O heureux moi-même de te revoir! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux : il vit encore; il est réservé pour relever notre maison dans l'île d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lumière, et attend que son fils revienne pour lui

fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs, qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils! mon cher fils! toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose ; tu te verras changé insensiblement : les grâces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe : il ne t'en restera qu'un triste souvenir : la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur.

Ce temps te paraît éloigné : hélas! tu te trompes, mon fils ; il se hâte ; le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi; et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix.

FÉNELON.

SUR LE STYLE.

(DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, PAR BUFFON.)

Il s'est trouvé dans tous les temps des hommes qui ont su commander aux autres par la puissance de la parole ; ce n'est néanmoins que dans les siècles éclairés que l'on a bien écrit et bien parlé. La véritable éloquence suppose l'exercice du génie et la culture de l'esprit : elle est bien différente de cette facilité naturelle de parler, qui n'est qu'un talent, une qualité accordée à tous ceux dont les passions sont fortes, les organes souples et l'imagination prompte. Ces hommes sentent vivement, s'affectent de même, le marquent

fortement au dehors, et, par une impression purement mécanique, ils transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections. C'est le corps qui parle au corps; tous les mouvements, tous les signes concourent et servent également. Que faut-il pour émouvoir la multitude et l'entraîner? que faut-il pour ébranler la plupart même des autres hommes et les persuader? un ton véhément et pathétique, des gestes expressifs et fréquents, des paroles rapides et sonnantes. Mais pour le petit nombre de ceux dont la tête est ferme, le goût délicat et le sens exquis, et qui, comme vous, Messieurs, comptent pour peu le ton, les gestes et le vain son des mots, il faut des choses, des pensées, des raisons; il faut savoir les présenter, les nuancer, les ordonner; il ne suffit pas de frapper l'oreille et d'occuper les yeux : il faut agir sur l'âme et toucher le cœur en parlant à l'esprit.

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient fort, nerveux et concis; si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient le style sera diffus, lâche et traînant.

Mais avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées; c'est en marquant leur place sur ce premier plan qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en fera connaître l'étendue; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées principales, et qu'il naîtra des idées accessoires et moyennes, qui serviront à les remplir. Par la force du génie on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue; par une grande finesse de discernement on distinguera les pensées stériles des idées fécondes; par la sagacité que donne la grande habitude d'écrire, on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil ou le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie; et il est rare encore qu'après bien des réflexions on en saisisse tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper: c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées: plus on leur donnera de substance et de force par la méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression.

Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base; il le soutient, il le dirige, il règle son mouvement, et le soumet à des lois; sans cela, le meilleur écrivain s'égare, sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures discordantes. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans les détails, comme l'ensemble choquera ou ne se fera point sentir, l'ouvrage ne sera point construit; et en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très bien, écrivent mal : que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différents temps des morceaux détachés, ne les réunissent jamais sans transitions forcées[1]; qu'en un mot, il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport, et si peu qui soient fondus d'un seul jet.

Cependant tout sujet est un, et, quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours; les interruptions, les repos, les sections ne devraient être d'usage que quand on traite des sujets différents, ou lorsque, ayant à parler de choses grandes, épineuses et disparates, la marche du génie se trouve interrompue par la multiplicité des obstacles et contrainte par la nécessité des circonstances : autrement, le grand nombre des divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage; le livre paraît plus clair aux yeux, mais le dessein de l'auteur demeure obscur; il ne peut faire impression sur l'esprit du lecteur; il ne peut même se faire sentir que par la continuité du fil, par la dépendance harmonique des idées, par un développement successif, une gradation soutenue, un mouvement uniforme, que toute interruption détruit ou fait languir.

Pourquoi les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits? C'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un plan éternel, dont elle ne s'écarte jamais; elle prépare en silence le germe de ses productions; elle ébauche par un acte unique la forme primitive de tout être vivant; elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne, mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit nous frapper. L'esprit humain ne peut rien créer :

1. Voyez, sur la manière de composer de Bourdaloue, la préface de son éditeur.

il ne produira qu'après avoir été fécondé par l'expérience et la méditation. Ses connaissances sont les germes de ses productions ; mais s'il imite la nature dans sa marche et dans son travail, s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les réunit, s'il les enchaîne, s'il en forme un tout, un système par la réflexion, il établira sur des fondements inébranlables des monuments immortels.

C'est faute de plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet, qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, et ne sait par ou commencer à écrire : il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées ; et comme il ne les a ni comparées ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres : il demeure donc dans la perplexité. Mais lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume, il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore, il n'aura même que du plaisir à écrire ; les idées se succéderont aisément, et le style sera naturel et facile ; la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout, et donnera de la vie à chaque expression ; tout s'animera de plus en plus, le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur, et le sentiment, se joignant à la lumière, l'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on dit à ce que l'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux.

Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de mettre partout des traits saillants ; rien n'est plus contraire à la lumière, qui doit faire un corps et se répandre uniformément dans un écrit, que ces étincelles qu'on ne tire que par force en choquant les mots les uns contre les autres, et qui ne vous éblouissent pendant quelques instants que pour vous laisser ensuite dans les ténèbres ; ce sont des pensées qui ne brillent que par l'opposition : l'on ne présente qu'un côté de l'objet, on met dans l'ombre toutes les autres faces, et ordinairement ce côté qu'on choisit est une pointe, un angle sur lequel on fait jouer l'esprit avec d'autant plus de facilité qu'on l'éloigne davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses.

Rien n'est encore plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines, et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité ; aussi plus on

mettra de cet esprit mince et brillant dans un écrit, moins il y aura de nerf, de lumière, de chaleur et de style, à moins que cet esprit ne soit lui-même le fond du sujet, et que l'écrivain n'ait pas eu d'autre objet que la plaisanterie ; alors l'art de dire de petites choses devient peut-être plus difficile que l'art d'en dire de grandes.

Rien n'est plus opposé au beau naturel que la peine qu'on se donne pour exprimer des choses ordinaires ou communes d'une manière singulière ou pompeuse ; rien ne dégrade plus l'écrivain. Loin de l'admirer, on le plaint d'avoir passé tant de temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes pour ne dire que ce que tout le monde dit. Ce défaut est celui des esprits cultivés, mais stériles; ils ont des mots en abondance, point d'idées : ils travaillent donc sur les mots, et s'imaginent avoir combiné des idées parce qu'ils ont arrangé des phrases, et avoir épuré le langage, quand ils l'ont corrompu en détournant les acceptions. Ces écrivains n'ont point de style, ou, si l'on veut, ils n'en ont que l'ombre : le style doit graver des pensées, ils ne savent que tracer des paroles.

Pour bien écrire, il faut donc posséder pleinement son sujet, il faut y réfléchir assez pour voir clairement l'ordre de ses pensées, et en former une suite, une chaîne continue, dont chaque point représente une idée; et lorsqu'on aura pris la plume, il faudra la conduire successivement sur ce premier trait, sans lui permettre de s'en écarter, sans l'appuyer trop inégalement, sans lui donner d'autre mouvement que celui qui sera déterminé par l'espace qu'elle doit parcourir. C'est en cela que consiste la sévérité du style ; c'est aussi ce qui en fera l'unité et ce qui en règlera la rapidité ; et cela seul aussi suffira pour le rendre précis et simple, égal et clair, vif et suivi. A cette première règle dictée par le génie, si l'on joint de la délicatesse et du goût, du scrupule sur le choix des expressions, de l'attention à ne nommer les choses que par les termes les plus généraux[1], le style aura de la noblesse. Si l'on y joint encore

1. « On se tromperait étrangement sans doute, on interpréterait très mal la pensée de Buffon, en se faisant un principe de goût d'une pareille généralité d'expressions, qui rendrait le style inanimé, vague et déclamatoire. Ce serait un système absolument opposé à la méthode des anciens, qui, loin de préférer les *termes généraux*, se faisaient au contraire une règle de tout individualiser dans le choix des mots. La richesse de leurs idiomes pittoresques et de leurs noms composés se prêtait merveilleusement à cette excellente manière; et quand le vocabulaire manquait au besoin de l'idée ou de l'image intellectuelle qu'ils voulaient exprimer ou peindre, ils avaient le talent d'y suppléer par le plus magnifique emploi des métaphores. »

« Lorsque Buffon recommandait ainsi l'emploi des *termes les plus généraux*, comme

de la défiance pour son premier mouvement, du mépris pour ce qui n'est que brillant, et une répugnance constante pour l'équivoque et la plaisanterie, le style aura de la gravité, il aura même de la majesté. Enfin, si l'on écrit comme l'on pense, si l'on est convaincu de ce que l'on veut persuader, cette bonne foi avec soi-même, qui fait la bienséance pour les autres et la vérité du style, lui fera produire tout son effet, pourvu que cette persuasion intérieure ne se marque pas par un enthousiasme trop fort, et qu'il y ait partout plus de candeur que de confiance, plus de raison que de chaleur.

C'est ainsi, Messieurs, qu'il me semblait en vous lisant que vous me parliez, que vous m'instruisiez ; mon âme, qui recueillait avec avidité ces oracles de la sagesse, voulait prendre l'essor et s'élever jusqu'à vous : vains efforts ! les règles, disiez-vous encore, ne peuvent suppléer au génie ; s'il manque, elles seront inutiles ; bien écrire, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre ; c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'âme et du goût ; le style suppose la réunion et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles ; les idées seules forment le fond du style : l'harmonie des paroles n'en est que l'accessoire, et ne dépend que de la sensibilité des organes. Il suffit d'avoir un peu d'oreille pour éviter la dissonance des mots, et de l'avoir exercée, perfectionnée par la lecture des poëtes et des orateurs, pour que mécaniquement on soit porté à l'imitation de la cadence poétique et des tours oratoires. Or jamais l'imitation n'a rien créé ; aussi cette harmonie des mots ne fait ni le fond ni le ton du style, et se trouve souvent dans des écrits vides d'idées.

Le ton n'est que la convenance du style à la nature du sujet ; il ne doit jamais être forcé : il naîtra naturellement du fond même de la chose, et dépendra beaucoup du point de généralité auquel on aura porté ses pensées. Si l'on s'est élevé aux idées les plus

le principal moyen de donner de l'élévation au style, il était probablement attiré à son insu vers les objets ordinaires de ses travaux et de ses études : il voulait parler spécialement de l'histoire naturelle qu'il composait alors, et dont les détails souvent bas et dégoûtants, surtout dans le règne animal, ont sans cesse besoin d'être relevés par les expressions les plus génériques, qui sont toujours les plus nobles : il parlait de son genre, de sa manière : il parlait peut-être aussi dans l'illusion d'une théorie trop généralisée, des descriptions où triomphe son style, où son coloris répand la plus riche magnificence, où les termes particuliers et usuels auraient dégradé ses tableaux, terni l'éclat de son imagination, et dans lesquels il lui était aisé d'éblouir ses lecteurs avec la splendeur des expressions solennelles qui lui étaient si familières.... Une pareille méthode ne s'appliquerait pas, à beaucoup près, si heureusement à l'éloquence (*au discours oratoire*). » Maury, *Essai sur l'éloquence*, T. Ier.

générales, et si l'objet en lui-même est grand, le ton paraîtra s'élever à la même hauteur; et si, en le soutenant à cette élévation, le génie fournit assez pour donner à chaque objet une forte lumière, si l'on peut ajouter la beauté du coloris à l'énergie du dessin, si l'on peut, en un mot, représenter chaque idée par une image vive et bien terminée, et former, de chaque suite d'idées, un tableau harmonieux et mouvant, le ton sera non-seulement élevé, mais sublime.

Ici, Messieurs, l'application serait plus que la règle, les exemples instruiraient mieux que les préceptes; mais comme il ne m'est pas permis de citer les morceaux sublimes qui m'ont si souvent transporté en lisant vos ouvrages, je suis contraint de me borner à des réflexions. Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité. La quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité; si les ouvrages qui les contiennent ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront; parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent, et gagnent même à être mises en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme, le style est l'homme même. Le style ne peut donc ni s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer; s'il est élevé, noble, sublime, l'auteur sera également admiré dans tous les temps; car il n'y a que la vérité qui soit durable et même éternelle. Or, un beau style n'est tel, en effet, que par le nombre infini des vérités qu'il présente. Toutes les beautés intellectuelles qui s'y trouvent, tous les rapports dont il est composé sont autant de vérités aussi utiles, et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain, que celles qui peuvent faire le fond du sujet.

Le sublime ne peut être que dans les grands sujets. La poésie, l'histoire et la philosophie ont toutes le même objet, et un très grand objet : l'homme et la nature. La philosophie décrit et dépeint la nature; la poésie la peint et l'embellit; elle peint aussi les hommes, elle les agrandit, elle les exagère, elle crée les héros et les dieux; l'histoire ne peint que l'homme, et le peint tel qu'il est; ainsi le ton de l'historien ne deviendra sublime que quand il fera le portrait des plus grands hommes, quand il exposera les plus grandes actions, les plus grands mouvements, les plus grandes révolutions, et partout ailleurs, il suffira qu'il soit majestueux et grave. Le ton du philosophe pourra devenir sublime toutes les fois qu'il

parlera des lois et de la nature, des êtres en général, de l'espace, de la matière, du mouvement et du temps, de l'âme, de l'esprit humain, des sentiments, des passions; dans le reste, il suffira qu'il soit noble et élevé; mais le ton de l'orateur ou du poëte, dès que le sujet est grand, doit toujours être sublime, parce qu'ils sont les maîtres de joindre à la grandeur des sujets autant de couleur, autant de mouvement, autant d'illusion qu'il leur plaît, et que, devant toujours peindre et toujours agrandir les objets, ils doivent aussi partout employer toute la force et déployer toute l'étendue de leur génie.

BUFFON.

DISCOURS SUR L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE[1].

Non plus sapere quam oportet sapere.
ROM. XII, 3.

Les siècles, de même que les hommes, ont un caractère qui les distingue. On se pique aujourd'hui de philosophie : voilà le goût dominant, et j'oserai dire la passion générale de notre siècle. Le sujet qu'on propose, intéressant par sa nature, devient donc par les circonstances plus intéressant encore; et ce discours serait d'une utilité véritable, si dans un peuple d'esprits qui veulent être philosophes, il pouvait convaincre les uns qu'ils ne le seront jamais, et montrer aux autres comme ils le doivent être : deux connaissances aussi rares que nécessaires. Sans espérance de procurer un si grand avantage, essayons cependant de traiter la question relativement à ce double objet : traçons d'abord les caractères qui distinguent l'esprit philosophique de toute autre sorte d'esprit; et posons ensuite, d'après l'apôtre, les bornes qu'il ne doit jamais franchir.

Avant d'exposer en détail les propriétés essentielles de l'esprit philosophique, qu'il me soit permis de le définir en deux mots : le talent de penser. Cette notion me paraît juste et naturelle; ouvrons cette idée, et développons ce qu'elle enferme. Le premier trait que j'en vois sortir, c'est l'esprit de réflexion, le génie d'observation; ca-

1. Qui a remporté le prix à l'Académie française en 1755. Voyez une analyse et des citations étendues de ce discours dans Maury, Essai sur l'éloquence de la chaire, 2e édit., T. II, pag. 47.

ractère plus grand et plus singulier[1] qu'il ne semble d'abord, et qu'on doit regarder comme la racine même du talent de penser, comme le germe unique de la vraie philosophie.

Assemblez autour de vous les maîtres et les docteurs; dévorez tous ces volumes qui promettent la science de penser; appelez au secours de votre intelligence toutes ces règles si vantées dans les écoles, qui séparent, dit-on, les ténèbres de la lumière : votre mémoire est enflée de ses richesses, et vous voyez sans doute le peuple ignorant sous vos pieds. Cependant si vous n'avez cette activité, cette force de raison qui fait réfléchir profondément, et qui d'une seule idée sait tirer, en la creusant, mille autres idées cachées dans la première; si vous êtes dépourvu de ce génie d'observation dont le caractère est d'examiner sans cesse, d'étudier tous les objets qui passent devant lui, comparant tout ce qu'il voit, remontant d'une chose à l'autre par un raisonnement vif et naturel, saisissant rapidement ces rapports intimes et cachés qui enchaînent les différentes parties du monde physique ou moral; si la nature vous a refusé cette grande qualité, ne vous flattez point d'être véritablement philosophe et d'en avoir l'esprit : non, vous serez toujours peuple; vous ne penserez jamais, malgré tous les secours de l'art, que d'une manière faible et commune. En vain posséderez-vous le pénible secret de captiver vos pensées dans une forme plus régulière, en vain serez-vous rempli de cette philosophie morte, pour ainsi dire, qui n'est point née de votre raison, mais qui vient d'un livre ou d'un maître : tout cela vous laisse encore dans l'ordre du vulgaire. Par quel endroit l'esprit philosophique s'élève-t-il donc au-dessus de la foule, au-dessus même de tous les philosophes ordinaires? C'est par le coup d'œil observateur, qui découvre à tout moment, dans ses objets, des propriétés, des analogies, des différences, un nouvel ordre de choses, un monde nouveau, que l'œil du vulgaire n'aperçoit jamais : c'est par le talent singulier, non de raisonner avec plus de méthode, mais de trouver les principes mêmes sur lesquels on raisonne; non de compasser ses idées, mais d'en faire de nouvelles, et de les multiplier sans cesse par une réflexion féconde. Talent unique et sublime, don précieux de la nature, que l'art peut aider quelquefois, mais qu'il ne saurait ni donner, ni suppléer par lui-même. Voilà le génie qui créa les sciences; et lui seul pourra les enrichir, et lui seul pourra les élever à la perfection.

1. Plusieurs fois dans ce morceau l'adjectif *singulier* est employé dans son ancienne acception, pour *distingué*, *caractéristique*, *important*.

Que sont en effet toutes les sciences humaines? Un assemblage de connaissances réfléchies et combinées. Il n'appartient donc qu'aux génies inventeurs, et toujours pensants, d'ajouter à ce trésor public et d'augmenter les anciennes richesses de la raison. Tous les autres philosophes, peuple stérile et contentieux, ne feront jamais que secouer, pour ainsi dire, et tourmenter les vérités que les grands génies vont chercher au fond des abîmes; ils ont un art qui les fait parler éternellement quand d'autres ont pensé pour eux, et qui les rend tout d'un coup muets quand il s'agit de trouver une seule idée nouvelle.

Au génie de réflexion, comme à son principe, doit se rapporter cette liberté et cette hardiesse de penser, cette noble indépendance des idées vulgaires, qui forme, selon moi, un des plus beaux traits de l'esprit philosophique.

Penser d'après soi-même : caractère plein de force et de grandeur; qualité la plus rare peut-être et la plus précieuse de toutes les qualités de l'esprit. Qu'on y réfléchisse; on verra que tous les hommes, à la réserve d'un très petit nombre, pensent les uns d'après les autres, et que leur raison tout entière est en quelque sorte composée d'une foule de jugements étrangers, qu'ils ramassent autour d'eux. C'est ainsi que les opinions bizarres des peuples, les dogmes souvent absurdes de l'école, l'esprit de corps avec tous ses préjugés, le génie des sectes avec toutes ses extravagances, se perpétuent d'âge en âge, et ne meurent presque jamais avec les hommes; parce que toutes ces idées, en sortant de l'âme des vieillards et des maîtres, entrent aussitôt dans celle des enfants et des disciples, qui les transmettent de même à leurs crédules successeurs. Oui, je le répète, juger par ses propres yeux, être l'auteur véritable de ses pensées, c'est une qualité singulière, et qui prouve la supériorité de l'intelligence. Rien de plus commun que le défaut opposé, même dans les philosophes. Toute leur science ordinairement est-elle autre chose qu'un amas d'opinions empruntées, auxquelles ils s'attachent par faiblesse, comme le peuple à ses traditions? Il est aisé de compter les hommes fameux qui n'ont pensé d'après personne, et qui ont fait penser d'après eux tout le genre humain. Seuls, et la tête levée, on les voit marcher sur les hauteurs; tout le reste des philosophes suit comme un troupeau. N'est-ce pas cette lâcheté d'esprit qu'il faut accuser d'avoir prolongé l'enfance du monde et des sciences? Adorateurs stupides de l'antiquité, les philosophes ont rampé durant vingt siècles sur les traces des premiers maîtres : la raison, condamnée au silence, laissait parler l'autorité : aussi rien ne s'éclaircissait dans l'univers, et l'esprit humain, après

s'être traîné deux mille ans sur les vestiges d'Aristote, se trouvait encore aussi loin de la vérité.

Enfin parut en France un génie puissant et hardi, qui entreprit de secouer le joug du prince de l'école. Cet homme nouveau vint dire aux autres hommes que pour être philosophe il ne suffisait pas de croire, mais qu'il fallait penser. A cette parole toutes les écoles se troublèrent. Une vieille maxime régnait encore : *Ipse dixit*, le maître l'a dit ; cette maxime d'esclave irrita tous les esprits faibles contre le père de la philosophie pensante : elle le persécuta comme novateur et comme impie, le chassa de royaume en royaume, et l'on vit Descartes s'enfuir, emportant avec lui la vérité, qui, par malheur, ne pouvait être ancienne tout en naissant. Cependant, malgré les cris de la fureur et de l'ignorance, il refusa toujours de jurer que les anciens fussent la raison souveraine ; il prouva même que ses persécuteurs ne savaient rien et qu'ils devaient désapprendre ce qu'ils croyaient savoir. Disciple de la lumière, au lieu d'interroger les morts et les dieux de l'école, il ne consulta que les idées claires et distinctes, la nature et l'évidence. Par ses méditations profondes, il tira presque toutes les sciences du chaos ; et par un coup de génie plus grand encore, il montra les secours mutuels qu'elles devaient se prêter, les enchaîna toutes ensemble, les éleva les unes sur les autres; et se plaçant ensuite sur cette hauteur, il marchait, avec toutes les forces de l'esprit humain ainsi rassemblées, à la découverte de ces grandes vérités que d'autres, plus heureux, sont venus enlever après lui, mais en suivant les sentiers de lumière que Descartes avait tracés. Ce fut donc le courage et la fierté d'esprit d'un seul homme qui causèrent dans les sciences cette heureuse et mémorable révolution dont nous goûtons aujourd'hui les avantages avec une superbe ingratitude. Il fallait aux sciences un homme de ce caractère, un homme qui osât conjurer tout seul avec son génie contre les anciens tyrans de la raison, qui osât fouler aux pieds ces idoles que tant de siècles avaient adorées. Descartes se trouvait enfermé dans le labyrinthe avec tous les autres philosophes ; mais il se fit lui-même des ailes et s'envola, frayant ainsi de nouvelles routes à la raison captive. Seconde propriété de l'esprit philosophique.

Ajoutons encore un trait qui achève de le caractériser.

Je le trouve dans le talent de saisir les principes généraux, et d'enchaîner les idées entre elles par la force des analogies : c'est véritablement le talent de penser en grand. Ce brillant caractère me frappe d'abord dans tous les ouvrages marqués au coin de la vraie

philosophie : je sens un génie supérieur qui m'enlève au-dessus de ma sphère, et qui, m'arrachant aux petits objets, autour desquels ma raison se traînait lentement, me place tout d'un coup dans une région élevée, d'où je contemple ces vérités premières auxquelles sont attachées, comme autant de rameaux à leur tige, mille vérités particulières, dont les rapports m'étaient inconnus : il me semble alors que mon esprit se multiplie et devient plus grand qu'il n'était. Les philosophes d'un génie vulgaire sont toujours noyés dans les détails : incapables de remonter aux principes, d'où l'on voit sortir les conséquences comme une eau vive et pure de sa source, ils se fatiguent à suivre le cours de mille petits ruisseaux, qui se troublent à tout moment, qui les égarent dans leurs détours, et les abandonnent ensuite au milieu d'un désert aride. Ces esprits étroits et rampants prennent toujours les choses une à une, et ne les voient jamais comme elles sont, parce qu'ils n'ont pas saisi l'ensemble qui montre clairement l'usage et l'harmonie des parties différentes : science confuse, amas de poussière, qui ne fait qu'aveugler la raison et la charger d'un poids inutile. Jetons hors de notre âme cette foule de petites idées, et voyons, s'il est possible, comme le vrai philosophe, par ces grandes vues qui embrassent les rapports éloignés et décident à la fois une infinité de questions, en montrant l'endroit où mille objets viennent se toucher en secret par un côté, tandis que par un autre ils paraissent s'éloigner à l'infini et ne pouvoir jamais se rapprocher. Il n'appartient qu'à ces génies rapides qui s'élancent tout d'un coup aux premières causes, de traiter les sciences, les arts et la morale d'une manière également noble et lumineuse : écartant avec dédain toutes ces minuties scolastiques qui remplissent l'esprit sans l'éclairer, ils vous porteront d'abord au centre où tout vient aboutir, et vous mettront à la main le nœud, pour ainsi dire, de toutes les vérités de détail, lesquelles, à le bien prendre, ne sont réellement vérités que pour ceux qui en connaissent l'étendue et les affinités secrètes : aussitôt toutes vos observations s'éclairent mutuellement ; toutes vos idées se rassemblent en un corps de lumière ; il se forme de toutes vos expériences un grand et unique fait, et de toutes vos vérités une seule et grande vérité qui devient comme le fil de tous les labyrinthes[1]. Nous le

1. Toutes les propriétés des corps, bien rapprochées, ne nous offrent, à proprement parler, qu'une connaissance simple et unique. Si d'autres, en plus grand nombre, sont détachées pour nous, et forment des vérités différentes, c'est à la faiblesse de nos lumières que nous devons ce triste avantage ; et l'on peut dire que notre abondance à cet égard est l'effet de notre indigence même.... « L'univers, pour qui saurait l'em-

voyons : c'est un petit nombre de principes généraux et féconds qui a donné la clef de la nature, et qui, par une mécanique simple, explique l'ordre de l'architecture divine. Voilà le sceau de l'esprit philosophique.

Rassemblons ici toutes ces qualités essentielles. Un esprit vaste et profond, qui voit les choses dans leurs causes et dans leurs principes ; un esprit naturellement fier et courageux, qui dédaigne de penser d'après les autres ; un esprit observateur qui découvre des vérités partout, et les développe par une réflexion continuelle : telles sont les propriétés du sublime talent de penser ; tels sont les grands caractères qui distinguent l'esprit philosophique de toute autre sorte d'esprit[1].

brasser d'un seul point de vue, ne serait, s'il est permis de le dire, qu'un fait unique et une grande vérité. » D'ALEMBERT.

1. Le P. Guénard, en indiquant les caractères de l'esprit philosophique, a tracé les règles de la vraie science. Ce sont autant de conditions dont elle ne saurait sortir sans s'égarer, ou plutôt sans se renier. Il ne faut pas se tromper sur la valeur des mots : la *synthèse*, invoquée avec raison comme le besoin le plus criant de notre siècle, n'est point en dehors de ces mêmes conditions. Elle a aussi sa base dans les faits, dans les faits bien observés ; mais elle les combine, elle les concilie, elle les féconde par leur rapprochement, elle en extrait une idée vivante : en un mot, elle est positive, tandis que l'*analyse* se renferme dans un rôle tout négatif. La synthèse est l'instinct de l'humanité et le sceau du génie ; mais, quelque mystérieux et divin que soit son principe, elle diffère essentiellement de cette intuition immédiate que quelques auteurs ont attribuée aux premiers âges du monde, et qui, dit-on, plus rare et plus faible d'âge en âge, a trouvé enfin son lit de mort dans le berceau de nos méthodes. Joseph de Maistre a eu, dans une des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, une admirable vision des caractères de la science primitive : « Il est impossible, dit-il, de » songer à la science moderne sans la voir constamment environnée de toutes les machines de l'esprit et de toutes les méthodes de l'art. Sous l'habit étriqué du Nord, » la tête perdue dans les volutes d'une chevelure menteuse, les bras chargés de livres » et d'instruments de toute espèce, pâle de veilles et de travaux, elle se traîne souillée » d'encre et toute pantelante sur la route de la vérité, baissant toujours vers la terre » son front sillonné d'algèbre. Rien de semblable dans la haute antiquité. Autant qu'il » nous est possible d'apercevoir la science des temps primitifs à une si énorme distance, on la voit toujours libre et isolée, volant plus qu'elle ne marche, et présentant » dans toute sa personne quelque chose d'aérien et de surnaturel. Elle livre aux vents » des cheveux qui s'échappent d'une mitre orientale ; l'*éphod* couvre son sein soulevé » par l'inspiration ; elle ne regarde que le ciel, et son pied dédaigneux semble ne toucher la terre que pour la quitter. »

Ce qui est vrai, c'est que si la science antique ne fut point divinatrice, elle en eut la prétention, et que, de la substance même de la pensée, elle essaya de composer un monde. Les *Nouveaux fragments philosophiques* de M. Cousin nous donnent quelques exemples de ces tentatives. Aux ailes d'Icare la science moderne a substitué, sous le nom d'*observation* et d'*induction*, une paire de béquilles avec lesquelles sans doute elle avance plus sûrement, toutefois la science aurait tort de faire honneur de

Après avoir exposé ce qu'il est en lui-même, essayons de montrer, suivant la parole de l'apôtre, les écueils qu'il doit éviter, et les bornes qu'il doit se prescrire relativement aux divers objets dont il s'occupe.

Sciences, beaux-arts, littérature, société, mœurs et religion : c'est de tous ces objets qu'il faudrait ici rapprocher l'esprit philosophique, pour mettre dans tout son jour l'usage et l'abus de ce talent précieux, pour fixer les limites en deçà desquelles il est sagesse, au-delà desquelles il devient déraison et folie. On verrait que partout il a besoin du conseil exprimé dans ces paroles : *non plus sapere quam oportet,* et que l'oubli d'une règle si nécessaire à la raison humaine le conduit à mille excès dans tous les genres ; on verrait que les qualités même qui forment son caractère, qualités utiles et brillantes quand elles sont réglées, dégénèrent toujours, quand on les pousse trop loin, en défauts grossiers, ridicules et souvent dangereux. Mais il faut se hâter, et je ne pourrais qu'indiquer, en courant, une foule de choses qui voudraient chacune un discours : jetant donc à l'écart la plus grande partie de mon sujet, je m'attache à celle qui me paraît demander une attention particulière.

C'est par rapport aux ouvrages de goût, c'est par rapport à la religion surtout, que la sagesse défend de laisser à l'esprit philosophique une liberté trop étendue. Séparons de la foule ces deux objets importants.

Par rapport aux ouvrages de goût. Si j'osais dire que le génie des beaux-arts est tellement ennemi de l'esprit philosophique qu'il ne peut jamais se réconcilier avec lui, combien d'ouvrages immortels où brille une savante raison, parée de mille attraits enchanteurs, élèveraient ici la voix de concert, et pousseraient un cri contre moi ! Je l'avouerai donc : les grâces accompagnent quelquefois la philosophie et répandent sur ses traces les fleurs à pleines mains ; mais qu'il me soit permis de répéter une parole de la sagesse au philosophe sublime

tous ses progrès à la méthode. En arrière des deux instruments que nous avons nommés réside une force libre, un élément spontané de l'esprit humain, qu'on peut nommer, mais non définir, et qui pousse à l'observation, qui pousse aux inductions, sans être lui-même poussé. L'observation n'est pas le point de départ de l'esprit : elle est le premier terme d'une action qui vient de plus haut. Ce fait, d'ailleurs, laisse intactes les bases de la philosophie expérimentale ; elle n'a rien à en redouter, à peine a-t-elle à s'en informer. Quels que soient la nature et le vrai nom du pouvoir caché dont nous parlons, le fondement de la nouvelle ou de l'unique philosophie demeure ferme, tel que l'a posé Bacon, tel que Pope l'a résumé dans ce vers énergique et simple :

« What can we reason, but from what we know ? »

qui possède l'un et l'autre talent : craignez d'être trop sage ; craignez que l'esprit philosophique n'éteigne, ou du moins n'amortisse en vous le feu sacré du génie. Sans cesse il vient accuser de témérité et lier par de timides conseils la noble hardiesse du pinceau créateur ; naturellement scrupuleux, il pèse et mesure toutes ses pensées, et les attache les unes aux autres par un fil grossier qu'il veut toujours avoir à la main ; il voudrait ne vivre que de réflexions, ne se nourrir que d'évidence : il abattrait, comme ce tyran de Rome, la tête des fleurs qui s'élèvent au-dessus des autres ; observateur éternel, il vous montrera tout autour de lui des vérités, mais des vérités sans corps, pour ainsi dire, qui sont uniquement pour la raison, et qui n'intéresseraient ni les sens, ni le cœur humain : rejetez donc ces idées, ou changez-les en images, donnez-leur une teinture plus vive ; libre des opinions vulgaires, et pensant d'une manière qui n'appartient qu'à lui seul, il parle un langage vrai dans le fond, mais nouveau et singulier, qui blesserait l'oreille des autres hommes ; vaste et profond dans ses vues, et s'élevant toujours par ses notions abstraites et générales qui sont pour lui comme des livres abrégés, il échappe à tout moment aux regards de la foule, et s'envole fièrement dans les régions supérieures : profitez de ces idées originales et bardies, c'est la source du grand et du sublime ; mais donnez du corps à ces pensées trop subtiles ; adoucissez par le sentiment la fierté de ces traits ; abaissez tout cela jusqu'à la portée de nos sens : nous voulons que les objets viennent se mettre sous nos yeux. Nous voulons un vrai qui nous saisisse d'abord et qui remplisse toute notre âme de lumière et de chaleur ; il faut que la philosophie, quand elle veut nous plaire dans un ouvrage de goût, emprunte le coloris de l'imagination, la voix de l'harmonie, la vivacité de la passion : les beaux-arts, enfants et pères du plaisir, ne demandent que la fleur et la plus douce substance de votre sagesse. *Non plus sapere quam oportet.* C'est ainsi que j'appliquerais cette maxime à ceux qui joignent l'esprit philosophique au génie.

Mais si la nature, en vous accordant le talent de penser en philosophe, vous a refusé cette heureuse sensibilité qui saisit le beau avec transport et le reproduit avec force, si vous n'êtes qu'un esprit toujours réfléchissant, sa règle devient plus sévère à votre égard, et vous bannit de l'empire du goût. Eloignez-vous : la raison séparée des grâces n'est qu'un docteur ennuyeux qu'on laisse tout seul au milieu de l'école. Vous n'apportez que des vérités tranquilles, un tissu de réflexions animées : cela peut éclairer l'esprit, mais le cœur qui veut être remué, l'imagination qui veut être échauffée, demeurent dans

une triste et fatigante inaction. Une poésie morte et des discours glacés, voilà tout ce que l'esprit philosophique pourra tirer de lui-même : il enfante, et ne peut donner la vie.

Quel est ce philosophe téméraire qui ose toucher, avec le compas d'Euclide, la lyre délicate et sublime de Pindare et d'Horace ? Blessée par une main barbare, cette lyre divine, qui renfermait autrefois dans son sein une si ravissante harmonie, ne rend plus que des sons aigres et sévères : je vois naître des poëmes géométriquement raisonnés, et j'entends une pesante sagesse chanter en calculant tous ses tons. Nouveau délire de la philosophie ! elle chausse le brodequin, et montant sur un théâtre consacré à la joie, où Molière instruisait autrefois toute la France en riant, elle y va porter de savantes analyses du cœur humain, des sentences profondément réfléchies, un traité de morale en dialogue.

Je pourrais, en parcourant tous les genres, montrer partout les beaux-arts en proie à l'esprit philosophique ; mais il faut se borner. Plaignons cependant ici la triste destinée de l'éloquence, qui dégénère et périt tous les jours à mesure que la philosophie s'avance à la perfection. Il est vrai que la passion des faux brillants et de la vaine parure a flétri sa beauté naturelle à force de la farder ; il est vrai que le bel-esprit a ravagé presque toutes les parties de l'empire littéraire ; mais voici un autre fléau plus terrible encore ; c'est la raison elle-même ; je dis cette raison géométrique qui dessèche, qui brûle, pour ainsi dire, tout ce qu'elle ose toucher. Elle renouvelle aujourd'hui la tyrannie de ce faux atticisme qui calomniait autrefois l'orateur romain, et dont la lime sévère persécutait l'éloquence, déchirant tous ses ornements, et ne lui laissant qu'un corps décharné, sans coloris, sans grâces et presque sans vie. Une justesse superstitieuse qui s'examine sans cesse et compose toutes ses démarches ; une fière précision qui se hâte d'exposer froidement ses vérités, et ne laisse sortir de l'âme aucun sentiment, parce que les sentiments ne sont pas des raisons ; l'art de poser des principes, et d'en exprimer une longue suite de conséquences également claires et glaçantes ; des idées neuves et profondes, qui n'ont rien de sensible et de vivant, mais qu'on emporte avec soi pour les méditer à loisir : voilà l'éloquence des orateurs formés à l'école de la philosophie. D'où vient encore cette métaphysique distillée, que la multitude dévore sans pouvoir se nourrir d'une substance si déliée, et qui devient pour les intelligents eux-mêmes un exercice laborieux, où l'esprit se fatigue à courir après des pensées qui ne laissent aucune prise à l'imagination ? Tous ces discours pleins,

si l'on veut, d'une sublime raison, mais où l'on ne trouve point cette chaleur et ce mouvement qui vient de l'âme, ne sortent-ils pas manifestement de ce génie de discussion et d'analyse accoutumé à tout décomposer, à tout réduire en abstractions idéales, à dépouiller les objets de leurs qualités particulières, pour ne leur laisser que des qualités vagues et générales, qui ne sont rien pour le cœur humain? Je le dirai : ce n'est pas corrompre l'éloquence, comme a fait le bel-esprit, c'est lui arracher le principe même de sa force et de sa beauté : ne sait-on pas qu'elle est presque tout entière dans le cœur et l'imagination, et que c'est là qu'elle va prendre ses charmes, sa foudre et même son tonnerre? Lisons les anciens : nous trouvons des peintures vives et frappantes, qui semblent faire entrer les objets eux-mêmes dans l'esprit ; des tours hardis et véhéments qui donnent aux pensées des ailes de feu, et les jettent comme des traits brûlants dans l'âme du lecteur ; une expression touchante des sentiments et des mœurs, qui se répand dans tout le discours, comme le sang dans les veines, et lui communique, avec une chaleur douce et continue, un air naturel et toujours animé ; une variété charmante de couleurs et de tons, qui représentent les nuances et les divers changements du sujet. Tous ces grands caractères de l'antique éloquence, pourrait-on les retrouver aujourd'hui dans ces discours si pensés, si méthodiques, si bien raisonnés, dont l'esprit philosophique est le père et l'admirateur? Défendons-lui donc de sortir de la sphère des sciences, de porter dans les arts du goût sa tristesse et son austérité naturelle, son style aride et affamé. *Non plus sapere quam oportet.*

Mais c'est dans la religion surtout que cette parole doit servir de frein à la raison, et tracer autour d'elle un cercle étroit, d'où le philosophe ne s'échappe jamais.

Il est vrai que la sagesse incarnée n'est pas venue défendre à l'homme de penser, et qu'elle n'ordonne point à ses disciples de s'aveugler eux-mêmes : aussi réprouvons-nous ce zèle amer et ignorant qui crie d'abord à l'impiété, et qui se hâte toujours d'appeler la foudre et l'anathème, quand un esprit éclairé, séparant les opinions humaines des vérités sacrées de la religion, refuse de se prosterner devant les fantômes sortis d'une imagination faible et timide à l'excès, qui veut tout adorer, et, comme dit un ancien, mettre Dieu dans les moindres bagatelles. Croire tout sans discernement, c'est donc stupidité, je l'avoue ; mais un autre excès plus dangereux encore, c'est l'audace effrénée de la raison, cette curiosité inquiète et hardie qui n'attend pas, comme la crédulité stupide, que l'erreur vienne la saisir, mais

qui s'empresse d'aller au-devant des périls, qui se plaît à rassembler des nuages, à courir sur le bord des précipices, à se jeter dans les filets que la justice divine a tendus, pour ainsi dire, aux esprits téméraires : là vient ordinairement se perdre l'esprit philosophique.

Libre et hardi dans les choses naturelles, et pensant toujours d'après lui-même ; flatté depuis longtemps par le plaisir délicat de goûter des vérités claires et lumineuses, qu'il voyait sortir, comme autant de rayons, de sa propre substance, ce roi des sciences humaines se révolte aisément contre cette autorité qui veut captiver toute intelligence sous le joug de la foi, et qui ordonne aux philosophes même, à bien des égards, de redevenir enfants : il voudrait porter dans un nouvel ordre d'objets sa manière de penser ordinaire ; il voudrait encore ici marcher de principe en principe, et former de toute la religion une chaîne d'idées générales et précises que l'on pût saisir d'un coup d'œil ; il voudrait trouver, en réfléchissant, en creusant en lui-même, en interrogeant la nature, des vérités que la raison ne saurait révéler, et que Dieu avait cachées dans les abîmes de sa sagesse ; il voudrait même ôter pour ainsi dire aux événements leur propre nature, et que des choses dont l'histoire seule et la tradition peuvent être les garants, fussent revêtues d'une espèce d'évidence dont elles ne sont point susceptibles, de cette évidence toute rayonnante de lumière qui brille à l'aspect d'une idée, pénètre tout d'un coup l'esprit, et l'enlève rapidement. Quelle absurdité ! quel délire ! mais c'est une raison ivre d'orgueil qui s'évanouit dans ses pensées, et que Dieu livre à ses illusions. Craignons une intempérance si funeste, et retenons dans une exacte sobriété cette raison qui ne connaît plus de retour quand une fois elle a franchi les bornes.

Quelles sont donc, en matière de religion, les bornes où doit se renfermer l'esprit philosophique ? Il est aisé de le dire : la nature elle-même l'avertit à tout moment de sa faiblesse, et lui marque en ce genre les étroites limites de son intelligence. Ne sent-il pas à chaque instant, quand il veut avancer trop avant, ses yeux s'obscurcir et son flambleau s'éteindre ? C'est là qu'il faut s'arrêter. La foi lui laisse tout ce qu'il peut comprendre ; elle ne lui ôte que les mystères et les objets impénétrables. Ce partage doit-il irriter la raison ? Les chaînes qu'on lui donne ici sont aisées à porter, et ne doivent paraître trop pesantes qu'aux esprits vains et légers. Je dirai donc aux philosophes : Ne vous agitez point contre ces mystères que la raison ne saurait percer : attachez-vous à l'examen de ces vérités qui se laissent approcher, qui se laissent en quelque sorte toucher et manier, et qui

vous répondent de toutes les autres : ces vérités sont des faits éclatants et sensibles, dont la religion s'est comme enveloppée tout entière, afin de frapper également les esprits grossiers et subtils. On livre ces faits à votre curiosité : voilà les fondements de la religion ; creusez donc autour de ces fondements, essayez de les ébranler ; descendez avec le flambeau de la philosophie jusqu'à cette pierre antique tant de fois rejetée par les incrédules, et qui les a tous écrasés ; mais lorsque, arrivés à une certaine profondeur, vous aurez trouvé la main du Tout-Puissant, qui soutient, depuis l'origine du monde, ce grand et majestueux édifice toujours affermi par les orages même et le torrent des années, arrêtez-vous enfin et ne creusez pas jusqu'aux enfers. La philosophie ne saurait vous mener plus loin sans vous égarer ; vous entrez dans les abîmes de l'infini : elle doit ici se voiler les yeux comme le peuple, adorer sans voir, et remettre l'homme avec confiance entre les mains de la foi. La religion ressemble à cette nue miraculeuse qui servait de guide aux enfants d'Israël dans le désert : le jour est d'un côté, et la nuit de l'autre ; si tout était ténèbres, la raison qui ne verrait rien s'enfuirait avec horreur de cet affreux objet. Mais on vous donne assez de lumière pour satisfaire un œil qui n'est pas curieux à l'excès ; laissez donc à Dieu cette nuit profonde où il lui plaît de se retirer avec sa foudre et ses mystères. Mais vous direz peut-être : Je veux entrer avec lui dans la nue, je veux le suivre dans les profondeurs où il se cache ; je veux déchirer ce voile qui me fatigue les yeux, et regarder de plus près ces objets mystérieux qu'on écarte avec tant de soin. C'est ici que votre sagesse est convaincue de folie, et qu'à force d'être philosophe vous cessez d'être raisonnable. Téméraire philosophie, pourquoi vouloir atteindre à des objets plus élevés au-dessus de toi que le ciel ne l'est au-dessus de la terre ? pourquoi ce chagrin superbe de ne pouvoir comprendre l'infini ? Ce grain de sable que je foule aux pieds, est un abîme que tu ne peux sonder, et tu voudrais mesurer la hauteur et la profondeur de la sagesse éternelle ; et tu voudrais forcer l'être qui renferme tous les êtres, à se faire assez petit pour se laisser embrasser tout entier par cette pensée, trop étroite pour embrasser un atome ! La simplicité crédule du vulgaire ignorant fut-elle jamais aussi déraisonnable que cette orgueilleuse raison qui veut s'élever contre la science de Dieu ?

Tel est cependant le génie des sages de notre siècle. Plus fière et plus indocile que jamais, la philosophie, autrefois vaincue par la foi, semble vouloir se venger aujourd'hui, et triompher d'elle à son tour. Hélas ! ses tristes victoires ne sont que trop rapides. Oserai-

je le dire? Elle traite aujourd'hui Jésus-Christ et sa doctrine avec la même hauteur qu'elle a traité les anciens philosophes et leurs systèmes; elle s'érige en juge souverain, et, citant à son tribunal Dieu même et toutes ces vérités adorables qui furent apportées du ciel, elle entreprend, comme dit l'apôtre, avec les principes et les éléments grossiers du siècle présent, de juger les objets invisibles et surnaturels du siècle à venir : il faudrait que Dieu, pour se conformer à son goût, eût soumis tous ses mystères au calcul, et qu'il eût réduit en géométrie une religion touchante dans ses preuves comme dans sa morale, qu'il voulait, pour ainsi dire, faire entrer dans l'âme par tous les sens.

Verbe incarné, vous en qui sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse, vous qui frappez les superbes d'aveuglement et qui révélez aux humbles les secrets de l'éternité, guérissez l'esprit humain de cette vaine philosophie qui le rend fier et savant contre vous; ôtez-nous ces fausses lumières qui nous égarent, et remplissez-nous de cette foi simple et prudente qui donne aux enfants même la sagesse de Dieu.

Le P. GUÉNARD, *jésuite*.

RÉFLEXIONS SUR LA MARCHE ACTUELLE DES SCIENCES

ET SUR LEURS RAPPORTS AVEC LA SOCIÉTÉ[1].

A l'époque où l'Académie des sciences reçut de Louis XIV la forme que l'auguste successeur de ce monarque nous rend aujourd'hui, dans une solennité pareille à celle qui nous rassemble, l'ingénieux historien de cette compagnie ne se permit qu'avec une sorte de réserve d'exprimer l'idée que les recherches de ses confrères pourraient bien ne pas être toutes aussi inutiles qu'on le croyait de leur temps.

1. Lues à l'Institut le 1er avril 1816.

« Ce discours, dit M. Flourens (Revue encyclopédique, T. VI, p. 494) est un monument de style et de génie. Nulle part la manière originale de l'auteur ne ressort avec plus d'éclat. Vous diriez la manière délicate et profonde de Fontenelle, mais de Fontenelle *avec le don de l'invention*. » — Il serait fort intéressant de rapprocher ce discours de M. Cuvier de celui que Fontenelle a placé en tête de ses *Éloges*, et qui développe à peu près la même idée.

Aujourd'hui on peut tenir un langage moins timide, ou plutôt il est presque superflu de le tenir.

Les succès que l'étude de la nature, de ses ressources et de ses lois, a obtenus récemment, ont inspiré un intérêt général, et l'on a pris des idées plus étendues du pouvoir des sciences et de leurs services.

On les a vues, sinon créer la société, du moins naître et se développer avec elle, lui procurer successivement toutes ses jouissances, quelquefois en transposer de fond en comble les éléments ; et de ce qu'elles ont fait, il n'a pas été difficile de conclure ce qu'elles pourraient faire encore..

Jeté faible et nu à la surface du globe, l'homme paraissait créé pour une destruction inévitable : les maux l'assaillaient de toute part ; les remèdes lui restaient cachés, mais il avait reçu le génie pour les découvrir.

Les premiers sauvages cueillirent dans les forêts quelques fruits nourriciers, quelques racines salutaires, et subvinrent ainsi à leurs plus pressants besoins ; les premiers pâtres s'aperçurent que les astres suivent une marche réglée, et s'en servirent pour diriger leurs courses à travers les plaines du désert : telle fut l'origine des sciences mathématiques et celle des sciences physiques.

Une fois assuré qu'il pouvait combattre la nature par elle-même, le génie ne se reposa plus : il l'épia sans relâche ; sans cesse il fit sur elle de nouvelles conquêtes, toutes marquées par quelque amélioration dans l'état des peuples.

Se succédant dès lors sans interruption, des esprits méditatifs, dépositaires fidèles des doctrines acquises, constamment occupés de les lier, de les vivifier les unes par les autres, nous ont conduits, en moins de quarante siècles, des premiers essais de ces observateurs agrestes, aux profonds calculs des Newton et des Laplace, aux énumérations savantes des Linnæus et des Jussieu. Ce précieux héritage toujours accru, porté de la Chaldée en Egypte, de l'Egypte dans la Grèce, caché pendant des siècles de malheurs et de ténèbres, recouvré à des époques plus heureuses, inégalement répandu parmi les peuples de l'Europe, a été suivi partout de la richesse et du pouvoir : les nations qui l'ont recueilli sont devenues les maîtresses du monde ; celles qui l'ont négligé sont tombées dans la faiblesse et dans l'obscurité.

Il est vrai que, longtemps, ceux même qui eurent le bonheur de révéler quelques vérités importantes, n'aperçurent pas dans leur

entier les grands rapports qui les unissent toutes, ni les conséquences infinies qui peuvent découler de chacune.

Il n'aurait pas été naturel que ces matelots phéniciens qui virent le sable des rivages de la Bétique se transformer au feu en un verre transparent, pressentissent aussitôt que cette matière nouvelle pourrait prolonger pour les vieillards les jouissances de la vue; qu'elle aiderait l'astronome à pénétrer dans les profondeurs des cieux et à nombrer les étoiles de la voie lactée; qu'elle découvrirait au naturaliste un petit monde aussi peuplé, aussi riche en merveilles que celui qui semblait seul avoir été offert à ses sens et à son étude; qu'enfin son usage le plus simple, le plus immédiat, procurerait un jour aux riverains de la mer Baltique la possibilité de se construire des palais plus magnifiques que ceux de Tyr et de Memphis, et de cultiver, presque sous les glaces du cercle polaire, les fruits les plus délicieux de la zone torride.

Lorsqu'un bon religieux, dans le fond d'un cloître d'Allemagne, enflamma pour la première fois un mélange de soufre et de salpêtre, quel mortel aurait pu lui prédire tout ce qui allait naître de son expérience? Changer l'art de la guerre; soustraire le courage à la supériorité de la force physique; rétablir en Occident l'autorité des rois; empêcher que jamais les pays civilisés ne puissent de nouveau être la proie des nations barbares; devenir enfin l'une des grandes causes de la propagation des lumières, en contraignant à s'instruire les peuples conquérants qui jusqu'alors avaient été presque partout les fléaux de l'instruction : telle était la destination de l'une des plus simples compositions de la chimie.

Ces conséquences frappent maintenant tous les yeux; mais la vue la plus perçante n'aurait pu les saisir dans ces commencements où chacun se bornait à suivre le sentier que le hasard lui avait ouvert : c'était presque sans le savoir que les premiers observateurs devenaient les bienfaiteurs de leurs semblables.

Le principal et l'immense avantage de la marche actuelle des sciences consiste dans la cessation de cet isolement.

Les divers chemins se sont rencontrés; ceux qui les parcouraient se sont créé un langage commun; leurs doctrines particulières, à force de s'étendre, sont parvenues à se toucher; et, se prêtant un mutuel appui, marchant sur une grande ligne, elles embrassent les existences dans toute leur généralité.

En s'élevant ainsi au-dessus de tout, la science a tout atteint de ses regards : tous les arts lui ont été soumis; l'industrie l'a reconnue

pour sa régulatrice; elle a servi et protégé l'homme dans tous ses états, et elle s'est entrelacée, de la manière la plus intime et la plus sensible, à tous les rapports de la société.

Déjà avant qu'elle fût parvenue à cette hauteur de généralité, il n'avait pas été difficile de s'apercevoir que ses observations en apparence les plus humbles, les plus indifférentes, pouvaient faire naître des changements aussi importants qu'inattendus dans les usages, dans le commerce, dans la fortune publique.

Un botaniste, dont à peine on sait le nom, apporta le tabac du Nouveau-Monde en Europe, vers le temps de la Ligue : aujourd'hui cette plante donne à la France seule la matière d'un impôt de cinquante millions; les autres pays de l'Europe en tirent des ressources proportionnées ; jusque dans le fond de la Turquie et de la Perse elle est devenue un grand article de commerce et d'agriculture.

Un autre botaniste, à l'époque de la Régence, fit passer à la Martinique un pied de café, de cet arbuste d'Arabie qui lui-même n'avait commencé d'être connu en Europe que dans les premières années de Louis XIV. Ce pied unique a donné tous ceux de nos îles; il a enrichi les colons. L'usage de cette plante est devenu vulgaire, et certainement elle a été plus efficace que toute l'éloquence des moralistes pour détruire l'abus du vin dans les classes supérieures de la société.

Qui pourrait répondre qu'aujourd'hui même nos jardins de botanique ne recèlent pas quelque herbe méprisée, destinée à produire, dans nos mœurs ou dans notre économie politique, de tout aussi grandes révolutions.

Et ce qui place dans une catégorie bien distincte les révolutions que les sciences occasionnent, c'est qu'elles sont toujours heureuses. Elles combattent les autres : c'est l'opposition des deux principes, la guerre d'Orosmane contre Arimane.

Quand une funeste insouciance livrait nos forêts à la destruction, la physique améliorait nos foyers. Quand la jalousie des peuples nous privait des produits étrangers, la chimie les faisait éclore de notre sol. Les nations de l'Europe n'ont jamais paru travailler avec plus d'ardeur que depuis vingt ans pour anéantir leurs subsistances. Combien de famines n'eussent pas produites autrefois les dévastations dont nous avons été les témoins ! La botanique y avait pourvu : elle était allée chercher au delà des mers quelques nouvelles plantes nourricières; elle avait profité de chaque mauvaise année pour en recom-

mander la propagation, et elle était parvenue à rendre toute famine impossible.

Il y a plus : c'est qu'à voir comme les inventions heureuses arrivent à point nommé quand les maux de l'humanité les réclament, on dirait que la Providence tient en réserve les découvertes bienfaisantes des sciences pour contrebalancer les découvertes désastreuses de l'ambition. L'inoculation se répandit peu après le fléau des armées permanentes ; et c'est à l'époque plus funeste de la conscription, que les miracles si peu attendus de la vaccine semblèrent vouloir consoler la terre.

Aussi, nous prenons plaisir à le répéter, des bienfaits si grands, si nombreux, ont trouvé des appréciateurs équitables ; ils ont été proclamés avec éclat ; et sous ce rapport les sciences et ceux qui les cultivent n'ont qu'à se louer de nos contemporains.

Mais les hommes qui leur rendent justice ne se font pas tous des idées exactes des causes de leurs progrès, ni des moyens de les encourager.

Quelques-uns, confondant les temps, se figurent que l'on pourrait encore s'en tenir à la partie immédiatement utile de leur étude ; d'autres, ne voyant dans leurs théories élevées que des jeux stériles de l'esprit, craignent qu'en refroidissant l'imagination elle ne rétrécissent l'intelligence, et voudraient les reléguer parmi les hommes pour qui leur profession en fait un besoin direct.

Le fait lui seul prouverait déjà que, si dans son principe la science a dû quelque chose au hasard, et que si les hommes vulgaires lui ont fait faire des progrès utiles, ce n'est plus désormais que par les méditations des esprits supérieurs qu'elle peut répandre de nouveaux bienfaits : toutes les grandes découvertes pratiques de nos derniers temps ont précisément ce caractère, qu'elles ont tiré leur source de la généralité et de la rigueur données aux recherches scientifiques ; et ces profondeurs, ces difficultés que des esprits orgueilleux dédaignaient comme inutiles, sont justement ce qui a produit l'utilité la plus surprenante.

Ce que l'expérience démontre, un raisonnement bien simple l'explique.

Les hommes avaient saisi de bonne heure ce qu'une attention superficielle pouvait indiquer, ce que des épreuves faciles pouvaient apprendre, et il en est résulté les arts vulgaires. Mais, dans cette première revue des ressources de la nature, on avait dû négliger celles dont le produit ne pouvait prendre de valeur qu'en multipliant ses

usages, ou celles qu'accompagnaient des difficultés insurmontables pour la science. Des conceptions profondes pouvaient donc seules ouvrir de nouvelles routes ; mais aussi à chaque pas elles devaient voir se déployer un horizon plus vaste. Chaque usage nouveau d'une chose appelle et multiplie ceux d'une infinité d'autres choses, et chaque propriété nouvelle qui se découvre aide à vaincre les obstacles qui arrêtaient l'emploi d'une multitude d'autres propriétés : c'est une progression croissante à l'infini, où les nouveaux termes sont toujours multiples des précédents, et où les chances pour que les termes qui doivent suivre arrivent promptement, croissent dans la même proportion que les termes eux-mêmes.

Voilà pourquoi la science, et l'industrie qu'elle produit, ont, parmi tous les autres enfants du génie de l'homme, ce privilége particulier, que leur vol non-seulement ne peut pas s'interrompre, mais qu'il s'accélère sans cesse. Pendant que la nature intime du cœur humain, le ramenant éternellement dans le cercle étroit des mêmes sentiments et des mêmes passions, donne à l'art de conduire les hommes, comme à celui de les charmer, des bornes qu'ils ne peuvent franchir, la science voit chaque jour de plus loin et de plus haut ; le champ de cette nature extérieure qui est son empire, s'agrandit pour elle à mesure qu'elle le domine davantage, et dans toute cette immensité il est impossible d'apercevoir des limites à ses succès et à ses espérances.

Les exemples qui rendraient ce raisonnement sensible se présentent en foule à quiconque a suivi l'histoire des découvertes modernes.

Obligé de faire un choix parmi de si nombreux efforts de génie, je me détermine pour ceux qu'il est le plus aisé de faire entendre en peu de mots; mais, bien que je ne puisse les indiquer tous à la reconnaissance publique, ils sont tous compris dans ce que je dois dire, car j'ai moins pour but de faire valoir chaque découverte en particulier que de bien faire connaître l'esprit qui les a inspirées toutes.

Nous commencerons par cette géométrie transcendante que la hauteur de ses abstractions semble éloigner le plus de tout ce qu'il y a dans les arts de terrestre et de pratique.

Le cours des astres a, dès les premiers siècles, dirigé grossièrement les courses des navigateurs ; plus récemment, la boussole leur a permis de quitter les côtes de vue ; mais aujourd'hui le pilote poursuit son chemin sur l'océan avec autant de sûreté que si des ingénieurs

le lui eussent tracé; les tables astronomiques lui apprennent à chaque instant sur quel point du globe il se trouve, et avec tant de rigueur qu'il ne peut pas se tromper sur sa position d'un intervalle aussi étendu que celui où sa vue se porte. Aussi l'antiquité ne voulut pas croire que les vaisseaux de Pharaon Néchao eussent fait le tour de l'Afrique, et la Russie envoie des escadres d'un de ses ports à l'autre en faisant le tour de trois parties du monde sans que personne le remarque. Les Anglais possèdent une colonie florissante aux antipodes de l'Europe, et ils s'y rendent sans comparaison plus facilement que les Phéniciens n'allaient à Carthage ou à Cadix. Les premiers colons viennent d'y franchir une chaîne de montagnes qui leur cachait des contrées immenses d'une fertilité prodigieuse. Dans quelques générations ce pays sera couvert d'un peuple d'origine européenne, étudiant la nature, révérant son auteur, observant les lois de l'humanité. Mais, tout cela, c'est la précision de l'astronomie qui l'a rendu possible ; et cette précision, ce sont les formules de nos géomètres qui la lui ont donnée. Les Cook, les Bougainville, les Vancouver n'eussent pu affronter les glaces du pôle ni les écueils de la mer des Indes, et des hommes civilisés n'habiteraient pas la Nouvelle-Hollande, si les Euler, les Lagrange, les Laplace n'eussent pas résolu, au fond de leurs cabinets, quelques problèmes bien abstraits de calcul intégral ; si les Meyer, les Delambre, les Burkhard, les Burg n'en eussent, avec une patience admirable, dérivé ces longues séries de chiffres qui semblent aujourd'hui commander au ciel même.

La physique n'a suivi que de loin l'exemple de la géométrie ; mais, à mesure qu'elle s'en est approchée, elle a enfanté un plus grand nombre d'applications journalières et populaires.

Sir Rumford a diminué de moitié la dépense des arts qui emploient le feu ; s'il est parvenu à nourrir le pauvre pour dix-huit deniers par repas, c'est au moyen d'une étude délicate des lois de la communication de la chaleur. Si les filtres de charbon assurent maintenant partout la salubrité des eaux, c'est parce que des chimistes hollandais ont examiné avec détail les lois de l'absorption des substances gazeuses ; si Paris n'a pas été décimé en 1814 par la fièvre pestilentielle que la guerre avait amenée dans ses hôpitaux, c'est parce que le Suédois Scheele avait découvert, trente ans auparavant, un acide qui retient les contagions prisonnières, et bientôt en détruit le germe.

Rien n'égale surtout les merveilles de la machine à vapeur.

Depuis que la théorie approfondie et mathématique de l'action de la chaleur en a fait, dans les mains de M. Watt, le moteur à

la fois le plus puissant et le plus mesuré, il n'est rien dont elle ne soit capable ; on dirait de la géométrie et de la mécanique vivifiées. Elle file, elle tisse, et plus également qu'aucun ouvrier, car elle n'a ni distraction ni fatigue. En trois coups elle fait des souliers : un premier cylindre garni d'un emporte-pièce découpe la semelle et l'empeigne ; un second y fait les trous, dans lesquels un troisième enfonce les petits clous préparés qu'il rive aussitôt, et le soulier est fait. Elle tire de la cuve des feuilles de papier que l'on prolongerait de plusieurs lieues s'il était nécessaire. Elle imprime. Quelle admiration n'éprouverait pas Guttemberg, cet heureux inventeur des caractères mobiles, s'il voyait sortir par milliers, dans une nuit, d'entre deux cylindres, sans interruption, presque sans intervention de la main, ces longues pages de journaux qui courent ensuite jusque dans le centre des forêts de l'Amérique, porter les leçons de l'expérience morale et la lumière des arts ! Une machine à vapeur sur une voiture dont les roues s'engrènent dans un chemin préparé, traîne une file d'autres voitures ; on les charge ; on allume, et elles vont seules et en toute hâte se faire décharger à l'autre bout de la route. Le voyageur qui les voit ainsi de loin traverser la campagne, en croit à peine ses yeux. Mais qu'y a-t-il de plus surprenant, et d'où puissent naître un jour des conséquences plus fécondes, que ce dont nous venons tous d'être les témoins ? Un vaisseau a franchi les mers sans voile, sans rames, sans matelots : un homme pour entretenir le foyer, un autre pour diriger le gouvernail, c'est tout son équipage. Il est poussé par une force intérieure, comme un être animé, comme un oiseau de mer voguant sur les flots : c'est l'expression du capitaine. Chacun voit combien cette invention simplifiera la navigation de nos fleuves et tout ce que l'agriculture gagnera d'hommes et de chevaux, qui reflueront vers les champs ; mais ce qu'il est permis aussi d'apercevoir dans l'éloignement et qui sera peut-être encore plus important, c'est le changement qui en résultera dans la guerre maritime et dans le pouvoir des nations. Il est extrêmement probable que nous aurons encore là une de ces expériences que l'on peut placer dans la liste de celles qui ont changé la face du monde.

C'était aussi en apparence une découverte purement théorique, que celle de l'existence de la matière sucrée dans les végétaux différents de la canne ; et Margraf, son auteur, était loin de s'attendre qu'elle pourrait un jour saper par ses bases le monopole

colonial, et ôter tout prétexte à l'indigne trafic des esclaves. C'est cependant ce qu'elle produira très probablement, et dans peu d'années. On a ri d'abord des fabrications de sucre indigène, parce qu'elles paraissaient ne tenir qu'à une politique justement odieuse. Les fabricants ont laissé rire; mais s'aidant des lumières de la science, ils ont perfectionné leurs procédés; ils nous ont vendu beaucoup de leur sucre sans nous le dire, et si, comme tout paraît l'annoncer, leurs profits sont assurés toutes les fois que la fabrication et la culture seront réunies sur le même point, leur industrie aura bientôt donné pour cinquante millions de produits nouveaux, elle fournira chaque hiver de l'occupation à quarante mille personnes, et les seuls déchets engraisseront cent mille bœufs : le tout sans diminuer d'un atome ce que notre sol produisait auparavant.

Et toute cette énorme augmentation de richesse, ces énormes changements dans le commerce, la navigation, les rapports des États, ne tiendront qu'à l'idée qu'eut, il y a cinquante ans, un chimiste de Berlin d'analyser par l'alcool les sucs de la betterave.

Mais cette découverte qui peut un jour devenir si féconde, n'est qu'un problème très particulier, appartenant à une doctrine beaucoup plus élevée et déjà beaucoup plus productive : je veux parler de la théorie des éléments des substances organiques et de la facilité de leurs métamorphoses, qui a été surtout développée par Lavoisier.

Comme les principes immédiats des corps organisés sont à la fois et peu différents entre eux, et cependant identiques de nature dans chaque espèce où on les trouve, quand une de ces espèces manque, une autre y supplée; et, s'il le faut, on crée le principe dont on a besoin en faisant légèrement varier les proportions des éléments d'un autre principe.

On fait du vinaigre avec du bois, du blanc de baleine avec la chair des chevaux, du savon avec celle des poissons, de l'ammoniaque avec des rognures de drap, du sel d'oseille avec du sucre, du sucre avec de l'amidon; on extrait des vieux os une corne artificielle, qui s'étend et se moule comme l'on veut, ou qui s'amincit en un papier à calquer transparent comme le verre; un peu d'acide sulfurique rend l'huile la plus impure inodore et blanche comme de l'eau; déjà depuis plusieurs années les lampes à courant d'air illuminent les moindres demeures à dix fois moins de frais qu'au-

trefois. Mais la chimie a vu qu'on pouvait faire mieux encore : elle a tiré de l'air inflammable de la houille, et éclaire des fabriques, des ateliers, des maisons entières, avec la même matière qui ne servait qu'à les chauffer. La source est à la cave, et l'on a dans chaque pièce un robinet de lumière, comme on en aurait un de fontaine. C'est, ainsi que beaucoup d'autres, une invention française, négligée chez nous et accueillie à l'étranger. Si les rues de Londres ne sont pas encore toutes éclairées ainsi, c'est dans la crainte de nuire à la navigation, en faisant trop baisser le prix de l'huile de baleine.

Il doit être permis de parler de chiffres à l'académie des sciences : c'est presque sa langue naturelle. Que l'on recherche donc ce qu'ont valu à la France depuis vingt ans les inventions pratiques dérivées des découvertes de MM. Berthollet, Chaptal, Vauquelin, Thénard, etc. dans la seule chimie minérale, dans cette branche assez bornée des sciences physiques ; l'extraction de la soude, la fabrication de l'alun, du sel ammoniac, des oxydes de plomb, des acides minéraux, toutes substances que nous tirions de l'étranger ; l'épuration des fers, la cémentation de l'acier, et enfin le développement des arts qui emploient ces matières premières : il est clair que c'est par centaines de millions qu'il faudra calculer.

Eh bien ! ces trésors, ces jouissances, aucune des inventions qui nous les procurent ne seraient nées sans la science ; elles ne sont que des applications faciles de vérités d'un ordre supérieur, de vérités qui n'ont point été cherchées à cette intention, que leurs auteurs n'ont poursuivies que pour elles-mêmes, et uniquement entraînés par l'ardeur de savoir. Ceux qui les mettent en pratique n'en auraient point découvert les germes ; ceux au contraire qui ont trouvé ces germes, n'auraient pu se livrer aux soins nécessaires pour en tirer parti. Absorbés dans la haute région où leurs contemplations les transportent, à peine s'aperçoivent-ils de ce mouvement, de ces créations nées de quelques-unes de leurs paroles. Ces ateliers qui s'élèvent, ces colonies qui se peuplent, ces vaisseaux qui fendent les mers, cette abondance, ce luxe, ce bruit, tout cela vient d'eux, et tout cela leur reste étranger. Le jour qu'une doctrine est devenue pratique, ils l'abandonnent au vulgaire : elle ne les regarde plus.

C'est pour ne point laisser tarir une source si noble et si féconde, c'est pour que ce sublime langage de la méditation pût toujours être entendu, que la munificence de nos rois avait appelé la science

dans leurs palais et qu'ils avaient accordé à ceux qui la cultivent des faveurs bien honorables sans doute, et cependant bien inférieures à celles que dans toute autre carrière la fortune la plus contraire n'aurait pas refusée à des travaux si opiniâtres.

Si l'on n'a pas cru faire trop d'honneur à leur philosophie en jugeant que pour eux c'était du superflu, on conviendra du moins que de la part de l'Etat ce n'était pas un emploi stérile de ses fonds, et l'on sera disposé à souhaiter qu'il se fasse pour lui beaucoup d'aussi heureuses spéculations de finances.

Loin que cette branche de dépense publique fût en opposition avec l'intérêt des propriétaires, les travaux qu'elle a fait naître depuis cinquante ans ont accru le revenu des propriétés, soit en créant des arts nouveaux qui ont appelé une immensité de matières premières, soit en distribuant dans les campagnes cette variété de cultures qui a permis que chaque terrain reçut celle qui lui convient le mieux, et empêché que les intempéries n'atteignissent à la fois toutes les récoltes.

L'abolition des jachères, qui, tout incomplète qu'elle est, met déjà en valeur dix mille kilomètres carrés de plus qu'autrefois (ce qui, en d'autres termes, signifie qu'elle équivaut pour la France à l'acquisition d'une grande province), est due aux hommes qui se sont aperçus que le terrain épuisé pour une plante ne l'est pas pour une autre, et que la rotation des cultures, tenant à la manière diverse dont les plantes se nourrissent, est profitable dans tous les sols et dans tous les climats. Or ce ne sont pas les laboureurs qui ont trouvé cela : ce sont les botanistes.

Les pauvres habitants des Landes voyaient depuis des siècles les dunes du golfe de Gascogne marcher irrésistiblement vers l'intérieur du pays, enterrer leurs maisons, leurs églises, noyer leurs cultures par les marais qn'elles poussaient devant elles : ils les voyaient et les laissaient faire. Daubenton et Brémontier leur dirent : *Arrêtez!* et dès ce moment, partout où l'on a suivi les procédés de ces savants, elles sont immobiles. On aura, quand on voudra, des centaines de lieues carrées en plein rapport dans ce sable qui paraissait destiné à demeurer toujours un vain jouet des vents.

Il est à croire que nos contribuables, loin d'avoir à se plaindre, seraient et plus riches et plus heureux, si l'on eût employé à de pareilles conquêtes seulement la dix-millième partie de ce qu'on leur a arraché pour dévaster la moitié de l'Europe, pour nous y faire abhorrer, et pour la perdre.

Encore est-ce le peu qu'on a fait qui explique comment la propriété et l'industrie ont pu supporter sans périr tant de gênes et d'extorsions. Plus le gouvernement les opprimait, plus il semblait que la science redoublât d'efforts pour les secourir. Aussi, tant que nous ne verrons pas ralentir l'impulsion qu'elle a reçue, nous n'aurons point à désespérer de la fortune de l'Etat. Un peu de tranquillité d'âme, aux uns pour méditer et pour découvrir, aux autres pour s'instruire et pour mettre en pratique, et bientôt de nouveaux prodiges auront montré ce que la science peut pour réparer nos maux.

Malheureusement, cette condition si nécessaire à ses progrès, ce n'est pas à elle qu'il est donné de se la procurer. Elle poursuit les comètes au travers de l'espace, mais le cœur humain lui échappe; elle se rit des flots de la mer, mais elle n'a point de secret pour calmer l'inquiétude de l'ambitieux.

Et toutefois ce serait se tromper beaucoup que de la croire entièrement indifférente au repos des peuples.

Au milieu de cette opposition universelle des pauvres et des riches, de cette jalousie des particuliers, cause principale des troubles des Etats, de cette jalousie des nations, source presque unique de leurs guerres, l'industrie et la science qui la produit sont les médiateurs naturels. Elles égalisent les nations, en surmontant les obstacles des climats; elles rapprochent les fortunes, en rendant les jouissances plus faciles à atteindre; elles forment la seule loi agraire efficace, parce que c'est la seule qui s'accorde avec la justice naturelle, et que, par un avantage unique, ceux mêmes que cette loi tend à faire descendre trouvent un bonheur réel à en accélérer l'exécution.

Ainsi, qu'il serait intéressant le tableau qu'une plume éloquente pourrait tracer de l'influence de la science sur la civilisation!

Remontant à des siècles reculés, ou se transportant dans des pays barbares, elle nous montrerait le prétendu homme de la nature dominant en tyran sa propre famille, traitant son semblable, quand il le rencontre, aussi cruellement que les animaux des bois. Peu à peu les premières remarques d'une physique naissante adoucissent cet être féroce, en lui suggérant les moyens de tirer quelque parti d'un ennemi vaincu. L'esclave, à son tour, cherche dans l'observation un soulagement à ses chagrins, et bientôt il se rapproche de son maître, en lui montrant à admirer les œuvres de Dieu et les découvertes du génie. La force, cette magistrature

primitive des peuples grossiers, se désarme d'elle-même quand la science, en développant les arts, donne aux tributs d'un travail paisible plus de valeur qu'à des avanies arbitraires. La propriété s'affranchit; la classe industrieuse s'élève; des rois habiles s'en appuient pour renverser des pouvoirs anarchiques; la magistrature véritable, celle qui fait régner les lois éternelles de la justice, contraint tous les rangs à la soumission : laissée alors à sa marche naturelle, la fortune se répartit entre les familles, selon la part dont chacune d'elles contribue au bien-être des autres; et, devenue ainsi la mesure de leurs services comme de leur considération, elle établit naturellement cette stabilité vers laquelle la société gravite.

Douce, mais infaillible perspective; époque heureuse que les erreurs des gouvernements et les imprudences des peuples peuvent éloigner sans doute, mais qu'elles n'empêcheront point d'arriver; où la science, la richesse et l'industrie, n'ayant plus qu'à s'aider mutuellement, qu'à s'accroître les unes par les autres, porteront le bien-être des hommes au point qu'il lui est accordé d'atteindre sur la terre! CUVIER.

On a déjà remarqué plusieurs fois, et ce morceau fournit l'occasion de le répéter, que la France doit chercher quelques-uns de ses meilleurs écrivains parmi ses savants les plus illustres. Et peut-être aujourd'hui le vrai beau et l'art d'écrire n'ont-ils pas de dépositaires plus fidèles. Ce fait n'est pas en contradiction avec un autre fait également reconnu, savoir que les caractères de l'art, comme ceux de la philosophie, s'altèrent dans les préoccupations d'un but actuel et pratique. Ceci est incontestable; et c'est par là que nous nous expliquons pourquoi le XVIIIe siècle fut moins littéraire, et même aussi moins philosophique que son devancier immédiat. Tous les arts, et la philosophie avec eux, réclament un noble désintéressement de la pensée; tous aspirent vers l'idée pure, et l'éloquence elle-même ne fait exception qu'en apparence : l'orateur ne devient grand qu'en s'élevant vers des principes plus vastes, vers des intérêts plus universels que sa poursuite du moment; c'est des hauteurs de l'idéal qu'il doit dominer le réel. Mais cette doctrine ne va point à établir que l'art, pour être pur, doit s'absorber dans la pensée de la forme. Comment gagnerait-il quelque chose à mentir à son origine? N'exista-t-il pas comme moyen avant d'être offert comme but? Chercha-t-on d'abord une idée pour des expressions ou des expressions pour une idée? Qu'est-ce donc, aux yeux de la conscience humaine, que l'art séparé de son objet, ou se faisant de son objet une simple occasion? Ce qui est certain, c'est que, posé sur cette base, l'art dépérit comme art, et que la recherche exclusive de la forme ruine la forme elle-même. L'enseignement littéraire, obligé de traiter de la forme à part, de concentrer l'attention, durant des années, sur des mots et sur des phrases; l'éclat plus bruyant des succès littéraires; le charme plus sensible des travaux où la recherche de la forme prend nécessairement une grande place : tout cela, tourné, ce semble, à l'avantage de l'art, n'a que trop souvent pour effet de l'amincir et de l'évider.

Une pensée forte, un ferme savoir sont les premières conditions de l'art; et, comme on l'a fort bien dit, il n'y a que les substances compactes qui soient susceptibles d'un beau poli. Aussi ne doit-on pas s'étonner que la science, aidée par la culture littéraire sans cesser de la dominer, ait créé quelquefois d'excellents écrivains. Il est difficile que l'exactitude scientifique ne passe point dans le langage, puisque le vrai savant est celui qui nomme le mieux, et que la science elle-même est une meilleure nomenclature des faits naturels. L'ordre manque rarement dans le style d'un homme qui puise dans l'ordre sa force et qui lui doit toutes ses découvertes. Il règne, de plus, dans le monde physique, monde de l'ordre et de Dieu dans un sens particulier, monde où l'observateur n'a heureusement rien à mêler de soi-même, il y règne une paix majestueuse qui se communique aisément au style, lequel, en d'autres genres, est l'homme même, et dans celui-ci le monde même. La dignité de la vie, bien plus ordinaire aux savants qu'aux littérateurs, parce que leurs passions ne sont pas l'étoffe de leurs travaux, devient tout naturellement la dignité du langage; et le sublime inhérent aux grands traits de la nature et aux grandes vues de la science, réfléchi dans une âme sensible, y fait naître une grave éloquence.

Un homme que l'inspiration visite à l'improviste en reçoit une sorte de surprise quelquefois plus favorable à l'art que le dessein prémédité, et surtout que le dessein exclusif, de produire de belles formes. Aussi plusieurs génies scientifiques ont laissé, sans l'avoir voulu, des modèles d'éloquence; la forme est venue à ceux qui ne la cherchaient pas, et le beau, attiré par le vrai, l'a suivi dans les écrits de ces hommes qui n'aspiraient qu'à instruire. On trouvera d'ingénieux développements de cette idée dans un article de M. Töpffer sur les voyages de de Saussure. *Bibliothèque univ. de Genève*, Sept. 1834.

N'est-il pas permis d'inférer que le poëte aurait beaucoup à gagner, sous le rapport de l'art, à un commerce sérieux avec la science? et ne pourrait-on pas rappeler ici, en les généralisant, ces paroles de Fontenelle : « Quoique l'éloquence et la poésie soient les » principaux talents que demande l'Académie française, elle admet aussi l'érudition » (*ajoutez : la science*) qui n'est pas barbare; et peut-être ne lui manque-t-il que de se » parer davantage de l'usage qu'elle en fait, et même du besoin qu'elle en a? »

LA VÉRITÉ DU CARACTÈRE.

QUELLE n'est pas, pour tout être humain, l'importance de la vérité du caractère! l'influence de cette qualité sur l'ensemble de la moralité est si grande qu'il semble inutile de la signaler. L'enchaînement du vice et de la fausseté est inévitable. On s'apprend d'abord à dissimuler parce qu'on a fait mal; on continue à faire le mal parce qu'on s'est appris à dissimuler. Personne ne conteste ces observations; ce sont des maximes reconnues : chacun sait que la sincérité est une vertu garant de toutes les autres; mais ce qu'on

ne sait pas assez dans l'éducation, c'est à quel point la possession de cette vertu est un intérêt pressant, immédiat, personnel pour chaque élève. On ne s'aperçoit pas du rang que l'opinion même la plus frivole accorde par le fait à la véracité.

Ceci demande quelque développement.

Invisible et immatérielle par son essence, l'âme ne se donne à connaître au dehors que par les actions et le langage ; il est des actions marquantes, décisives, qui suffisent à manifester le mérite intérieur aux yeux de tous ; mais celles-là sont rares dans la vie. La plupart des destinées humaines, enchaînées par la nécessité, par les habitudes, s'écoulent sans que la nature intime du cœur se soit révélée dans la conduite.

Il nous est néanmoins bien important de nous connaître les uns les autres. Les événements sont si incertains, les relations sociales se combinent, se multiplient de tant de manières, que nul ne peut dire si les plus faibles liens ne viendront pas tout à coup à se resserrer, et si tel individu n'influera pas sur votre vie. Il y a un caractère moral à démêler chez les peuples, dans les gouvernements, dans les familles ; aussi, sous des rapports plus ou moins généraux, cette question occupe la société entière, et, depuis le commérage le plus futile jusqu'à la politique la plus relevée, donne de l'exercice à tous les esprits.

Nos projets pour l'avenir, bien que fondés sur des conjectures, reposent néanmoins sur quelques données. Nous croyons savoir quelle sera, dans telle occasion, la conduite de telle personne, et cette connaissance plus ou moins exacte, c'est à l'étude de son caractère que nous la devons. Si une pareille étude était impossible, si une profonde obscurité nous dérobait complétement la vue d'un être moral, dès lors il cesserait d'exister pour nous. Ne pouvant jamais compter sur lui, nous le laisserions de côté sans mot dire, et nous irions chercher de la certitude autre part. C'est là ce qui nous arrive avec les être faux, affectés, avec tous ceux qui ont coupé le pont de communication entre leur âme et celle des autres. Ils sont frappés de nullité, quoi qu'ils fassent : s'ils nous amusent ou nous instruisent, c'est à la manière des livres ; s'ils nous servent, c'est à la manière des instruments. Mais eux, ce ne sont pas des personnes ; ils n'ont pas pour nous de réalité. En abolissant leur témoignage, ils ont commis en quelque sorte un suicide moral, et leur existence reste inaperçue. Voyez-les se débattre dans le néant,

entasser les gestes, les expressions fortes : nul ne prend garde à eux ; l'on sourit et l'on passe.

Les paroles, ce moyen de s'entendre si charmant, si facile, les paroles n'ont point pour elles-mêmes de valeur fixe : elles en prennent chez chaque individu une particulière, dont on est averti par des indices très délicats, mais qui dans leur ensemble trompent rarement. Cette valeur peut être fort élevée. Tel mot, prononcé par tel homme, répond de sa conduite à jamais; ce mot est *lui;* il saura le soutenir, quoi qu'il en coûte. Il empreint sa moindre expression du sceau de son âme auguste, et produit une impression profonde en la prononçant. En revanche, les protestations les plus fortes de tel autre homme ne comptent pas : ce sont des assignats démonétisés dont on ne regarde plus le chiffre.

En obligeant donc votre enfant à être vrai, vous lui assurez l'existence morale, vie plus importante à conserver que la vie physique, puisqu'on ne trouve plus le repos quand on l'a perdue, et qu'on est au contraire condamné à la plus humiliante agitation. Nul ne parle des chagrins secrets, fruits amers du manque de vérité dans le caractère ; on se tait sur la douleur de n'être jamais cru, jamais compté, jamais placé au poste honorable de la confiance, situation qu'il faut toujours cacher, toujours masquer sous de vaines paroles, qui ne servent qu'à la constater.

Quand on voit des peuples entiers succomber sous le poids des maux attachés à la dépréciation du langage, quand on voit que, dans leur infortune, ils excitent à peine la pitié; que des êtres distingués par les dons les plus brillants, les plus propres à émouvoir l'imagination des autres hommes, dans l'impossibilité de produire de l'impression, tombent dans le découragement ou sont réduits à recourir à une exagération ridicule, symptôme et effet désastreux du mal qui afflige leur nation ; quand, au contraire, on voit combien des paroles rares et mesurées peuvent imposer de respect chez d'autres peuples, comment ne pas mettre le plus grand soin, dans l'éducation publique et particulière, à relever le prix du signe représentatif de la pensée !

Quel sera, sous ce rapport si important, l'effet du changement qui s'opère dans les mœurs du siècle ? Sous l'ancien ordre social, l'obligation d'exposer sa vie plutôt que de laisser révoquer en doute sa bonne foi, contenait, il est vrai, la fausseté en dedans de certaines bornes ; mais si l'usage barbare du duel rehaussait, d'une

part, la valeur des paroles, de l'autre il la rabaissait, en mettant le courage personnel au-dessus de tout, et en substituant la bravoure à la conscience.

En tout temps l'influence principale est exercée par le sentiment moral et religieux, mais l'on peut entrevoir que le nouvel état de choses donnera un besoin plus intime et plus continuel de vérité. De nobles intérêts, des intérêts universels, confiés à l'élite des nations, sont un appel à tout ce qui est réel et sincère; les prétextes, les subterfuges, condamnés à la honte d'être dévoilés, n'osent bientôt plus se reproduire. Même dans une sphère moins élevée, l'esprit d'association, celui d'entreprise, en multipliant les transactions, augmentent le désir de s'entendre vite. Les gens fins font perdre trop de temps, et quand on ne se defierait pas de leur probité, on éviterait d'avoir affaire à eux, parce qu'on ne sait jamais ce qu'ils veulent. De même, dans l'éducation, d'habiles instituteurs ont trouvé que des rapports actifs et sérieux, entre des enfants chargés de fonctions importantes, les rendaient difficiles sur la sincérité, et faisaient régner parmi eux un souverain mépris, je ne dirai pas seulement pour le mensonge, mais pour toute ombre de fausseté.

Mme NECKER DE SAUSSURE.

Le morceau qu'on vient de lire est tiré du 1er volume de l'*Éducation progressive*, un des plus beaux livres de l'époque, et remarquable surtout par l'alliance intime d'un christianisme positif et d'un esprit sincèrement philosophique. L'auteur, qu'un sérieux vrai et la plus noble préoccupation retiennent toujours dans les limites et dans le ton de son sujet, y a rencontré des beautés variées qui semblaient ne pouvoir être demandées qu'à des sujets très divers. On vient de voir en quel style ferme et sévère Mme Necker sait graver des préceptes de morale; les lignes suivantes, sur le sentiment religieux, donneront une idée de ce que la diction du même auteur peut avoir, en d'autres moments, de charme poétique et de mouvement :

« Le sentiment qui nous est le plus naturel ne se déclare que lorsque l'objet fait pour l'exciter nous est présenté; autrement ce n'est qu'un désir vague, un besoin non satisfait. Même dans cet état équivoque, un penchant qui n'a pas trouvé à s'appliquer donne pourtant quelques signes d'existence. Il tourmente d'un certain malaise celui qui l'éprouve, et nuit au développement harmonieux de ses facultés. L'âme qui n'exerce pas toutes ses forces subit un appauvrissement partiel, sans pouvoir se figurer ce qui lui manque. Un jeune cygne élevé loin de l'eau n'aurait pas l'idée distincte de l'eau, mais il languirait; tour à tour agité, inquiet, ou livré à l'abattement, sa tristesse, sa maigreur, la teinte jaune de son plumage indiqueraient assez que sa destination n'est pas remplie. A l'aspect d'une mare infecte, il pourrait s'y précipiter, et ce noble oiseau nageant dans la vase ne paraîtrait qu'un être vil, rebut et honte de la création. Mais donnez-lui la source vive; que l'onde pure du grand fleuve vienne à restaurer sa vigueur, et vous verrez ce qu'est

le cygne. En peu de jours, sa blancheur éclatante, la grâce, la majesté, la rapidité de ses mouvements vous montreront quelle était sa nature, quel élément avait manqué à son développement.

» Telle est notre âme: elle peut vivre sans adorer Dieu, mais languissante et desséchée; elle peut donner le change à ses désirs et se plonger dans la superstition. C'est là ce qu'on voit sur les bords du Gange; mais sur ceux de la Tamise, mais sur les rives de l'Atlantique où s'élève un monde nouveau, on apprend quel est l'essor que la religion donne à l'âme. »



IMPORTANCE DE LA RELIGION

PAR RAPPORT A DIEU.

Supposé qu'il existe une religion véritable, je veux montrer combien le mépris de ses dogmes et la violation de ses préceptes sont injurieux à Dieu et criminels dans l'homme.

Arrachons-nous à l'empire des sens, fermons les yeux, dérobons un moment notre âme aux impressions des objets extérieurs, qui, la remplissant de vains fantômes, la détournent de la contemplation des réalités intellectuelles et lui font oublier jusqu'à sa propre nature, en l'égarant dans le monde des corps, fugitive patrie des illusions qui nous abusent sur notre être véritable, nos devoirs et nos destinées. Comprenons que des organes ne sont pas l'homme, que la création matérielle n'est que l'ombre d'une création plus noble, que les sociétés de la terre ne sont qu'une faible image, une dépendance, relative à notre état présent, de la grande société de toutes les intelligences dont Dieu est le monarque : société parfaite, éternelle, à laquelle l'homme doit appartenir, à laquelle il appartient dès ici-bas en partie, mais où sa place, qu'il doit choisir lui-même en qualité d'être libre, ne sera irrévocablement fixée que lorsque, dépouillé de son enveloppe mortelle, il aura cessé d'appartenir à la société mixte où l'ordre exige qu'il soit éprouvé passagèrement. Comprenons que cette dernière société même ne consiste point dans l'assemblage des corps et dans la combinaison des intérêts matériels; qu'elle ne devient une vraie société que lorsque ses membres, unis par des lois relatives à leur nature intelligente, obéissent

au pouvoir suprême qui régit tous les êtres intelligents : car il n'existe de véritable société qu'entre les intelligences ; et c'est une des raisons pourquoi la société humaine se dissout quand l'homme, se matérialisant, ne met plus dans la société que son corps, son action et ses besoins physiques. Comprenons enfin que si le Créateur a établi un ordre plein de sagesse et de majesté dans la collection des êtres matériels, s'il les a soumis à des lois appropriées à leur nature et d'où dépend leur conservation, il est absurde de penser qu'il n'existe aucun ordre voulu de Dieu dans la société des intelligences, abandonnées sans règle et sans lois au destin qu'elles se feraient elles-mêmes. Cela répugne aux plus simples lumières de la raison. Tout ce qui est, est ordonné. L'existence simultanée de plusieurs être semblables enferme dans sa notion celle de certains rapports naturels entre ces êtres, par conséquent l'idée d'ordre ; et de là vient qu'en détruisant l'ordre naturel entre les êtres, on détruit les êtres mêmes.

Mais pour mieux concevoir encore l'importance de l'ordre dans la société des intelligences, et le crime de sa violation, il faut entendre que, de toute éternité, l'Etre souverainement parfait, s'aimant d'un amour infini, jouissait, dans son immense repos, d'une félicité sans bornes ; que lorsqu'il résolut de créer, ne devant rien qu'à lui, puisqu'il n'existait que lui, il ne put se proposer qu'une fin relative à lui-même. c'est-à-dire sa gloire, ou la manifestation de ses perfections infinies.

Or, manifester ses perfections, c'était manifester son être, en produire au dehors une vivante image ; et l'homme, en effet, fut créé *à l'image et à la ressemblance de Dieu*. Participant, quoique en un degré fini, à tout son être, il fut, comme Dieu, puissance, intelligence, amour ; il put connaître la vérité, aimer le bien, et le réaliser au dehors par ses actes.

Et afin que sa ressemblance avec l'Etre souverain fût plus parfaite, Dieu voulut que l'homme, concourant librement à ses desseins, se rendît, en quelque sorte, volontairement son image, en réglant l'usage des facultés dont il l'avait enrichi, sur les rapports immuables ou les lois éternelles, qui mettent, si je l'ose dire, les lois en Dieu même.

Il lui révéla donc ce qu'il était nécessaire qu'il connût de ses lois ; et la religion, lien d'union entre Dieu et l'homme, comme son nom même l'indique, n'est que cette immortelle et sublime législation.

Qui la viole, dégrade donc, autant qu'il est en lui, l'Etre éternel, le prive d'une partie de sa gloire, introduit le désordre dans la société des intelligences, se révolte contre le pouvoir qui la régit : crime si grand que Dieu seul pouvait ne pas le trouver inexpiable.

Mais nécessairement il faut qu'il soit ou expié ou puni; car c'est ainsi que, malgré la coupable opposition de l'homme, les desseins de Dieu s'accomplissent, et que l'ordre est rétabli. « La » peine rectifie le désordre : qu'on pèche, c'est un désordre; » mais qu'on soit puni quand on pèche, c'est la règle. Vous re- » venez donc par la peine dans l'ordre que vous éloignez par la » faute. Mais que l'on pèche impunément, c'est le comble du » désordre : ce serait le désordre, non de l'homme qui pèche, » mais de Dieu qui ne punit pas. Ce désordre ne sera jamais, » parce que Dieu ne peut être déréglé en rien, lui qui est la » règle. Comme cette règle est parfaite, droite parfaitement, et » nullement courbe, tout ce qui n'y convient pas y est brisé, » et sentira l'effort de l'invincible et immuable rectitude de la » règle [1]. »

Qu'avant donc de rejeter avec dédain la religion, l'homme apprenne à la connaître. Le mépris est facile : c'est un plaisir que l'ignorance procure à peu de frais à l'orgueil; mais encore faudrait-il, portant les yeux plus loin, regarder aux suites de ce mépris, et songer à ce qu'on répondra au Législateur suprême lorsqu'il nous en demandera raison. Sourire, ce n'est pas tout : et Dieu aussi sourira, dit l'Ecriture. Mais en ce jour formidable, qui sera le jour de sa justice, la créature rebelle, contemplant à découvert l'ordre qu'elle a blessé, et l'admirant avec désespoir, le sentira tellement conforme à sa nature, que ce sera pour elle un moindre tourment d'y concourir par son supplice, que de le troubler, s'il était possible, par la jouissance injuste de la félicité qu'elle mérita de perdre.

A quoi sert de s'abuser? Quel avantage nous en revient-il? Qu'est-ce, hélas! que ce court assoupissement qu'on veut se procurer à l'aide de sophismes enivrants, comparé à cette veille terrible qui lui succède, et à laquelle rien ne succède? Cependant l'on se tranquillisera sur des motifs si frivoles, que je rougis même de les rappeler. Une créature superbe, s'avilissant

1. Bossuet, Méditation sur l'Evangile.

par orgueil, cherchera l'indépendance au fond de l'abjection, et se flattant, à force de bassesse, d'échapper à l'œil du souverain Etre, essayera de traverser clandestinement le monde moral, comme ces obscurs vagabonds que la police ignore ou dédaigne. Jusque dans l'hypocrite humilité de son langage, on reconnaît l'esprit de l'aversion de la règle. « Qu'est-ce que l'homme, dit-elle, à l'égard de Dieu? Comment, à l'infinie distance qui les sépare, la créature pourrait-elle offenser le Créateur? Qu'importent à l'Eternel les stériles hommages ou les folles insultes d'un être d'un jour? que lui importent ses pensées, ses sentiments, ses actions? Faibles mortels, cessez d'attribuer au Très-Haut vos idées rampantes. Dieu, n'en doutez pas, est trop grand pour s'abaisser jusqu'à l'homme, et l'homme est trop petit pour s'élever jusqu'à Dieu. »

Intelligence dégradée, est-ce là ton excuse? Est-ce là le fondement de ta stupide sécurité dans l'oubli de tes devoirs? L'Etre qui t'a créée est trop grand pour t'avoir créée pour lui! Il est trop parfait pour s'occuper de la perfection de son ouvrage! Dieu est trop au-dessus de toi pour s'irriter que tu te préfères à lui, que ta volonté s'oppose à sa volonté souveraine! Dieu est trop sage pour avoir établi aucun ordre parmi ses créatures intelligentes, pour leur avoir prescrit des lois, pour exiger qu'elles les observent! En te donnant l'être, il t'a dit : Je te crée pour m'adorer ou pour m'outrager, comme il te plaira; pour m'aimer ou pour me haïr, selon tes caprices! la vérité, l'erreur, le bien, le mal, tout en toi m'est indifférent : ton existence ne se lie à rien dans mes conseils; vile production de mes mains, tu ne mérites pas de fixer mes regards. Sors de ma vue, sors de ma pensée, et que la tienne soit ta loi, ta règle et ton Dieu.

Chose étrange! que l'on s'affranchisse de tout devoir envers le Créateur, sur les raisons même qui prouvent le mieux et l'importance de ces devoirs et combien l'homme se rend coupable en les violant! Vous refusez d'adorer Dieu, et pourquoi? parce qu'il est trop grand, trop parfait, c'est-à-dire trop digne qu'on l'adore. Vous refusez d'obéir à Dieu, et pourquoi? parce qu'il est trop puissant, trop sage, c'est-à-dire parce qu'il a trop de droits à l'obéissance. Vous refusez d'aimer Dieu, et pourquoi? parce qu'il est trop juste, trop saint, trop bon, c'est-à-dire trop aimable. Je ne m'étonne plus qu'ayant préparé des réponses si péremptoires, vous attendiez en repos le jugement formidable qui décidera de votre sort éternel.

Ce n'est pas certes une faible preuve de la dégradation originelle de l'homme, que ces extravagances puissent trouver place dans son esprit. Mais, fussent-elles autant de vérités incontestables, il faut lui apprendre qu'il ne saurait encore en déduire aucun motif solide pour se tranquilliser dans l'état d'indépendance absolue où il cherche à se placer : car la religion nous enseigne qu'entre Dieu et l'homme il existe un médiateur, qui, réunissant en soi la nature divine et la nature humaine, comble l'espace immense qui nous sépare du premier Être, et donne à nos hommages unis aux siens, à nos œuvres unies aux siennes, une valeur infinie. Dès lors tous les prétextes fondés sur le néant de l'homme pour se dispenser de rendre à Dieu le culte qu'il exige de nous, s'évanouissent comme l'ombre. Notre infirmité naturelle, qui semblait nous reléguer à jamais loin de l'Etre infini, sert même à nous faire comprendre l'énormité du crime que nous commettons en violant les lois d'une société que Dieu a établie par des voies si merveilleuses.

Nous savons qu'il existe, et l'analogie seule nous conduirait à juger qu'il doit exister de pures intelligences plus parfaites que l'homme, et membres, ainsi que lui, de cette haute société dont le Médiateur est le lien ; mais il ne nous est point donné de connaître pleinement la vaste hiérarchie des êtres spirituels, ni l'ensemble des lois qui les régissent. Il en est d'uniquement relatives à un état trop différent du nôtre pour que Dieu ait voulu nous les découvrir. Il nous a départi la mesure précise de lumière dont nous avons besoin pour notre condition présente, mais rien de plus. En accordant à l'homme tout ce qui lui est nécessaire pour parvenir à sa fin, il lui refuse ce qui ne servirait qu'à satisfaire sa vaine curiosité ; car, outre que la foi, pour être méritoire, doit être mêlée de ténèbres, et ressembler, suivant l'expression de l'apôtre, à une lampe qui luit dans un lieu obscur[1], il y a un ordre de connaissances que notre nature ne comporte point ici-bas, et, dans les connaissances où nous pouvons atteindre, un degré de clarté qui, loin de nous être utile, nous deviendrait très dangereux et dérangerait complétement l'économie des desseins de Dieu à notre égard. Notre liberté, notre existence même, dépend de ce mélange de lumière et d'obscurité. Si nous apercevions toute la grandeur de l'âme humaine, sans découvrir en même temps les perfections

1. 2 Pier. I, 19. L'apôtre désigne sous cette image les écrits des prophètes ; la nouvelle application qu'en fait notre auteur n'est ni moins juste ni moins heureuse.

infiniment plus élevées du souverain Être, ravis sans pouvoir nous en défendre, d'une admiration désordonnée pour nous-mêmes, nous tomberions à l'instant, comme l'ange rebelle, par l'orgueil. Et si Dieu, tout à coup se dévoilant, nous permettait de contempler une faible partie de sa gloire, l'âme transportée briserait ses organes, trop faibles pour résister à l'impétuosité des sentiments que cette vue exciterait en elle.

On conçoit donc que les lois générales de la religion se modifient selon la nature des différents êtres qu'elle unit, et selon les divers états où ces êtres peuvent se trouver. Ainsi l'homme, être mixte, a des devoirs relatifs à sa double nature et à sa condition présente ; et comme il ne se conserve et que ses facultés ne se développent que dans l'état de société, Dieu a pris soin d'établir une société dépositaire des lois destinées à régler l'usage de ces facultés, ou à mettre l'ordre dans tout l'homme, dans ses pensées, ses affections, ses actions : société spirituelle à la fois et visible, parce que l'homme est esprit et corps ; société une, parce que la religion est une ; société perpétuelle, parce que la religion est perpétuelle ; société sainte ou parfaite, parce qu'elle est régie par des lois parfaites, sous l'autorité d'un parfait monarque [1].

1. Avant tout, cette société est spirituelle ; c'est son caractère fondamental, puisque c'est son but : elle est destinée à unir les esprits aux esprits, et tous ensemble au Père des esprits. (V. l'auteur lui-même, ci-dessus, p. 293, au bas.) Leur union *visible* n'est pas un *but*, mais seulement une *nécessité* imposée par l'organisation de l'être humain. Le corps, en lui-même et pour lui-même, ne demande pas cette association. La société religieuse est une réunion d'esprits, lesquels, cela va bien sans dire, apportent leurs corps avec eux et ne peuvent même avoir de contact mutuel qu'au moyen de leurs corps. Mais le lien commun de ces esprits est une foi commune ; c'est tellement la base de leur association, que l'Eglise, dans son idéal, ne renferme que des croyants, des convertis, des élus, et que, dans son idéal encore, elle repousse la distinction d'Eglise visible et d'Eglise invisible, attendu que les membres de la première sont tous censés membres de la seconde. Or, cet idéal ne se réalise, on le sent bien, dans aucun système, moins encore dans le système de notre auteur que dans tout autre. Tous les systèmes possibles allient des croyants avec des infidèles, des élus avec des réprouvés, de vrais membres avec des faux frères, des esprits avec des corps. Aucun de ces systèmes n'a droit à une préférence exclusive : tous sont défectueux, tous sont admissibles ; aucun n'accomplit le but, tous le réalisent en partie ; et tout ce qu'il y a en tous de sincère, de spirituel et de pur se réunit pour former, au-dessus des cadres et des compartiments visibles, la véritable Eglise universelle, *une* déjà sur la terre en esprit, en prière et en vœux, comme elle le sera visiblement dans le ciel en paix, en perfection et en gloire. Le conducteur de cette Eglise ici-bas, son porte-étendard, son grand-maître, c'est l'Esprit de Dieu, qui l'enseigne dans chacun de ses membres. Avant d'avoir recours à quelque autre système d'unité, il faudrait destituer le Saint-Esprit. Si cet Esprit a été donné, il est l'autorité vivante, l'interprète infaillible, la tradition inextinguible de tous les fidèles à travers tous les âges.

Quiconque se sépare de cette société fondée par le Médiateur et gouvernée par lui, ne possédant aucun droit au bienfait de la médiation, est privé de tout moyen de communiquer avec Dieu. Il lui ravit la gloire qu'il voulait tirer des hommages de sa créature, divinisée par leur union avec ceux du Médiateur, et se déclare assez grand pour s'unir à l'Être infini sans l'intermédiaire de l'Homme-Dieu. Il se faisait Dieu lui-même, en opposant sa raison à la raison divine, qui a jugé l'incarnation nécessaire pour établir cette étonnante société de l'homme et de son Auteur. Il rebute la plus éclatante marque d'amour qu'ait pu lui donner le Tout-Puissant. Il dédaigne ses bienfaits, se soulève contre ses volontés, trouble l'harmonie de la créature, et là où l'Éternel, principe immuable de tout bien, avait voulu réaliser une image de ses perfections, le force de contempler le mal. Ceux-là, certes, se forment une étrange idée de Dieu, qui le supposent insensible à un tel outrage. Plus il est parfait, plus l'indifférence est opposée à sa nature. Il hait souverainement le désordre; il l'a en horreur comme l'homme a horreur de sa destruction, avec la différence que cette horreur est dans l'homme un sentiment aveugle et borné, tandis que la haine du désordre, commandée à Dieu par sa sagesse infinie, est infinie comme elle.

Or, la religion renfermant toutes les lois auxquelles l'homme doit obéir, rejeter la religion, c'est rejeter tous les devoirs ensemble ; c'est rompre à la fois tous les liens de la société des intelligences, et se constituer dans le plus complet et le plus effroyable état de désordre où une créature libre se puisse placer. *Le ciel et la terre passeraient*, plutôt qu'un si grand crime demeurât impuni ; car le bouleversement de la nature physique, et l'anéantissement même de l'univers, seraient un mal infiniment moindre que la violation d'une seule règle de la justice.

Le peu d'importance que l'on affecte d'attacher à la religion vient de ce qu'on ne la connaît pas; et le malheur est qu'on croit la connaître parce qu'on en a beaucoup entendu parler, parce qu'on en a beaucoup parlé soi-même, sans en avoir d'autre idée que celle qu'on s'en est formée au hasard sous l'influence de mille préjugés et d'autant d'intérêts contraires à la vérité qu'on a de passions. Si l'on comprenait seulement que la religion est, dans le monde moral, l'unique moyen de l'ordre, on pourrait la haïr sans doute, comme on peut haïr Dieu; mais l'on

cesserait de la mépriser. Le crime de ceux qui la violent ne serait pas moins énorme, mais il serait moins stupide. Comme l'ange d'orgueil, il choisirait entre le bien et le mal avec connaissance. La perversion de la volonté ne s'étendrait pas jusqu'à la raison. Ils épouvanteraient par leur audace désespérée, mais ils n'exciteraient pas cette pitié humiliante qu'inspire leur imbécile dédain.

M. DE LA MENNAIS.
Essai sur l'indifférence en matière de religion, T. 1er.



DE JÉSUS-CHRIST.

La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle.

Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit. La grandeur des gens d'esprit est invisible aux riches, aux rois, aux conquérants et à tous ces grands de chair. La grandeur de la sagesse qui vient de Dieu est invisible aux charnels et aux gens d'esprit. Ce sont trois ordres de différents genres.

Les grands génies ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leurs victoires, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles, qui n'ont nul rapport avec celles qu'ils cherchent. Ils sont vus des esprits, non des yeux; mais c'est assez. Les saints ont leur empire, leur éclat, leurs grandeurs, leurs victoires, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles, qui ne sont pas de leur ordre, et qui n'ajoutent ni n'ôtent à la grandeur qu'ils désirent. Ils sont vus de Dieu et des anges, et non des corps ni des esprits curieux : Dieu leur suffit.

Archimède, sans aucun éclat de naissance, serait en même vénération. Il n'a pas donné des batailles, mais il a laissé à tout l'univers des inventions admirables. Oh! qu'il est grand et éclatant aux yeux de l'esprit! Jésus-Christ, sans bien et sans aucune production de science au dehors, est dans son ordre de

sainteté. Il n'a point donné d'inventions, il n'a point régné ; mais il est humble, patient, saint devant Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur et qui voient la sagesse !

Il eût été inutile à Archimède de faire le prince dans ses livres de géométrie, quoiqu'il le fût. Il eût été inutile à notre Seigneur Jésus-Christ, pour éclater dans son règne de sainteté, de venir en roi. Mais qu'il est bien venu avec l'éclat de son ordre !

Il est ridicule de se scandaliser de la bassesse de Jésus-Christ, comme si cette bassesse était du même ordre que la grandeur qu'il venait faire paraître. Qu'on considère cette grandeur-là dans sa vie, dans sa passion, dans son obscurité, dans sa mort, dans l'élection des siens, dans leur fuite, dans sa secrète résurrection, et dans le reste : on la verra si grande, qu'on n'aura pas sujet de se scandaliser d'une bassesse qui n'y est pas. Mais il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avait pas de spirituelles, et d'autres qui n'admirent que les spirituelles, comme s'il n'y en avait pas d'infiniment plus hautes dans la sagesse.

Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et les royaumes, ne valent pas le moindre des esprits ; car il connaît tout cela, et soi-même ; et le corps, rien. Et tous les corps et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions, ne valent pas le moindre mouvement de charité ; car elle est d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps ensemble on ne saurait tirer la moindre pensée : cela est impossible et d'un autre ordre. Tous les corps et les esprits ensemble ne sauraient produire un mouvement de vraie charité : cela est impossible, et d'un autre ordre, tout surnaturel.

Pascal, *Pensées*.



EXTRAIT DE L'ÉLOGE DU PRINCE DE CONDÉ,

PAR BOSSUET.

Le plus grand capitaine français du 17e siècle [1] était digne d'être célébré par le plus grand orateur de cette époque. Ce beau sujet inspira Bossuet, qui n'est nulle part aussi sublime que dans l'oraison funèbre du prince de Condé. « Si jamais, dit Thomas, il parut avoir l'enthousiasme et l'ivresse de son sujet, et s'il le communiqua aux autres, c'est dans l'éloge funèbre du prince de Condé. L'orateur s'élance avec le héros; il en a l'impétuosité comme la grandeur. Il ne raconte pas : on dirait qu'il imagine et conçoit lui-même les plans. Il est sur les champs de bataille; il a l'air de commander aux événements : il les appelle, il les prédit ; il lie ensemble et peint à la fois le passé, le présent, l'avenir, tant les objets se succèdent avec rapidité, tant ils s'entassent et se pressent dans son imagination! Mais la partie la plus éloquente de cet éloge en est la fin : les six dernières pages sont un mélange continuel de pathétique et de sublime. »

Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle de Louis de Bourbon, prince de Condé, je me sens également confondu et par la grandeur du sujet, et, s'il m'est permis de l'avouer, par l'inutilité du travail. Quelle partie du monde habitable n'a pas ouï les victoires du prince de Condé et les merveilles de sa vie? On les raconte partout; le Français qui les vante n'apprend rien à l'étranger ; et quoi que je puisse aujourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par vos pensées, j'aurai encore à répondre au secret reproche que vous me ferez d'être demeuré beaucoup au dessous. Nous ne pouvons rien, faibles orateurs, pour la gloire des âmes extraordinaires; le Sage a raison de dire que « leurs seules actions les peuvent louer : » toute autre louange languit auprès des grands noms, et la seule simplicité d'un récit fidèle pourrait soutenir la gloire du prince de Condé. Mais en attendant que l'histoire, qui doit ce récit aux siècles futurs, le fasse paraître, il faut satisfaire comme nous pourrons à [2] la reconnaissance publique et aux ordres du plus grand de tous les rois. Que ne doit point le royaume à un prince qui a honoré

1. Condé, né en 1621, mort en 1686. — Il serait bon de lire le chapitre III du *Siècle de Louis XIV*, de Voltaire.

2. *Satisfaire* (v. a.) est synonyme de *contenter*; — *satisfaire à*, de *remplir son devoir envers*.

la maison de France, tout le nom français, son siècle, et pour ainsi dire l'humanité tout entière? Louis-le-Grand est entré lui-même dans ces sentiments : après avoir pleuré ce grand homme, et lui avoir donné par ses larmes au milieu de toute sa cour le plus glorieux éloge qu'il pût recevoir, il assemble dans un temple si célèbre ce que son royaume a de plus auguste, pour y rendre des devoirs publics à la mémoire de ce prince; et il veut que ma faible voix anime toutes ces tristes représentations et tout cet appareil funèbre. Faisons donc cet effort sur notre douleur. Ici un plus grand objet, et plus digne de cette chaire, se présente à ma pensée : c'est Dieu qui fait les guerriers et les conquérants. « C'est » vous, lui disait David, qui avez instruit mes mains à combattre, » et mes doigts à tenir l'épée. » S'il inspire le courage, il ne donne pas moins les autres grandes qualités naturelles et surnaturelles et du cœur et de l'esprit. Tout part de sa puissante main : c'est lui qui envoie du ciel les généreux sentiments, les sages conseils [1], et toutes les bonnes pensées; mais il veut que nous sachions distinguer entre les dons qu'il abandonne à ses ennemis et ceux qu'il réserve à ses serviteurs. Ce qui distingue ses amis d'avec tous les autres, c'est la piété : jusqu'à ce qu'on ait reçu ce don du ciel, tous les autres non-seulement ne sont rien, mais encore tournent en ruine à ceux qui en sont ornés; sans ce don inestimable de la piété, que serait-ce que le prince de Condé avec tout ce grand cœur et ce grand génie? Non, mes frères, si la piété n'avait comme consacré ses autres vertus, ni ces princes ne trouveraient aucun adoucissement à leur douleur, ni ce religieux pontife aucune confiance dans ses prières, ni moi-même aucun soutien aux louanges que je dois à un si grand homme. Poussons donc à bout la gloire humaine par cet exemple; détruisons l'idole des ambitieux; qu'elle tombe anéantie devant ces autels [2]. Mettons ensemble aujourd'hui (car nous le pouvons dans un si noble sujet) toutes les plus belles qualités d'une excellente nature; et, à la gloire de la vérité, montrons dans un prince admiré de tout l'univers, que ce qui fait les héros, ce qui porte la gloire du monde jusqu'au comble — valeur, magnanimité, bonté naturelle, voilà pour le cœur; vivacité, pénétration, grandeur et sublimité de génie, voilà pour l'esprit — ne serait qu'une illusion, si la piété ne s'y était jointe; et enfin, que la piété est le tout de l'homme. C'est, messieurs, ce que vous verrez

1. Desseins. — 2. Belle image.

dans la vie éternellement mémorable de très haut et très puissant prince Louis de Bourbon, prince de Condé, premier prince du sang.

Dieu nous a révélé que lui seul fait les conquérants, et que seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu, qui l'avait nommé deux cents ans avant sa naissance dans les oracles d'Isaïe? « Tu n'es pas encore, lui disait-il, » mais je te vois, et je t'ai nommé par ton nom : tu t'appelleras » Cyrus. Je marcherai devant toi dans les combats ; à ton appro- » che je mettrai les rois en fuite ; je briserai les portes d'airain. » C'est moi qui étends les cieux, qui soutiens la terre, qui nomme » ce qui n'est pas comme ce qui est[1], » c'est-à-dire c'est moi qui fais tout, et moi qui vois, dès l'éternité, tout ce que je fais. Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu qui en a fait voir de si loin, et par des figures si vives, l'ardeur indomptable à son prophète Daniel ? « Le voyez-vous, dit-il, ce » conquérant? Avec quelle rapidité il s'élève de l'occident comme » par bonds, et ne touche pas à terre ! » Semblable, dans ses sauts hardis et dans sa légère démarche, à ces animaux vigoureux et bondissants, il ne s'avance que par vives et impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices[2]. Déjà le roi de Perse est entre ses mains : « A sa vue il s'est animé : » *Efferatus est in eum*, dit le prophète : il l'abat, il le foule aux » pieds ; nul ne le peut défendre des coups qu'il lui porte, ni » lui arracher sa proie. » A n'entendre que ces paroles de Daniel, qui croiriez-vous voir[3], Messieurs, sous cette figure : Alexandre, ou le prince de Condé ? Dieu donc lui avait donné cette indomptable valeur pour le salut de la France durant la minorité d'un roi de quatre ans. Laissez-le croître, ce roi chéri du ciel[4] : tout cèdera à ses exploits ; supérieur aux siens comme aux ennemis, il saura, tantôt se servir, tantôt se passer de ses plus fameux capitaines ; et seul, sous la main de Dieu, qui sera continuellement à son secours, on le verra l'assuré[5] rempart de ses états. Mais

1. Esaïe XLV, 1-7.

2. « Ce *ni par montagnes ni par précipices* a quelque chose de sauvage et d'âpre, qui représente le terrain où bondit le chamois. La vivacité et la brièveté des phrases qui suivent répondent au choix de la comparaison, et tout à la fois à l'inévitable impétuosité du grand Condé. Bossuet commence à peine, et déjà son héros est connu. » (L'abbé de Vauxcelles.)

3. Le sujet est noblement amené.

4. Beau mouvement, qui orne une flatterie peu séante.

5. L'adjectif formé d'un participe passé ne précède pas ordinairement le substantif. Voyez page 312, ligne 5.

Dieu avait choisi le duc d'Enghien pour le défendre dans son enfance. Aussi, vers les premiers jours de son règne, à l'âge de vingt-deux ans, le duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre; mais la victoire le justifia devant Rocroi. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai; elle est composée de ces vieilles bandes wallonnes, italiennes et espagnoles, qu'on n'avait pu rompre jusqu'alors; mais pour combien fallait-il compter le courage qu'inspiraient à nos troupes le besoin pressant de l'Etat, les avantages passés, et un jeune prince du sang qui portait la victoire dans ses yeux? Don Francisco de Mellos l'attend de pied ferme; et sans pouvoir reculer, les deux généraux et les deux armées semblaient avoir voulu se renfermer dans des bois et dans des marais pour décider leur querelle, comme deux braves en champ clos. Alors que ne vit-on pas? Le jeune prince parut un autre homme : touchée d'un si digne objet, sa grande âme se déclara tout entière; son courage croissait avec les périls, et ses lumières avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant capitaine il reposa le dernier, mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour et dès la première bataille il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; et on sait que le lendemain à l'heure marquée il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort? Aussitôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il était animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier le Français à demi vaincu, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappaient à ses coups. Restait cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts [1]. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattants, trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime; mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des

1. Belle période, style admirablement pittoresque.

bois, avec sa cavalerie toute fraîche, Beck précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés : le prince l'a prévenu, les bataillons enfoncés demandent quartier ; mais la victoire va devenir plus terrible pour le duc d'Enghien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci, toujours en garde, craignent la surprise de quelque nouvelle attaque ; leur effroyable décharge met les nôtres en furie ; on ne voit plus que carnage ; le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le grand prince, qui ne peut voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, et joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes et de leurs braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur! de quels yeux regardèrent-ils le jeune prince, dont la victoire avait relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutait de nouvelles grâces ! Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave comte de Fontaines ! mais il se trouva par terre parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne savait pas que le prince qui lui fit perdre tant de ses vieux régiments à la journée de Rocroi en devait achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la première victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le prince fléchit le genou, et dans le champ de bataille il rend au Dieu des armées la gloire qu'il lui envoyait ; là on célébra Rocroi délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne qui devait être si beau, commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de grâces ; toute la France suivit ; on y élevait jusqu'au ciel le coup d'essai du duc d'Enghien. C'en serait assez pour illustrer une autre vie que la sienne, mais pour lui c'est le premier pas de sa course.

Dès cette première campagne, après la prise de Thionville, digne prix de la victoire de Rocroi, il passa pour un capitaine également redoutable dans les siéges et dans les batailles. Mais voici dans un jeune prince victorieux quelque chose qui n'est pas moins beau que la victoire. La cour, qui lui préparait à son arrivée les applaudissements qu'il méritait, fut surprise de la manière dont il les reçut. La reine régente lui a témoigné que le roi était content de ses services : c'est dans la bouche du souverain la digne récompense de ses travaux. Si les autres osaient le louer, il repoussait les louanges comme des offenses, et, indo-

cile à la flatterie[1], il en craignait jusqu'à l'apparence; telle était la délicatesse, ou plutôt telle était la solidité de ce prince. Aussi avait-il pour maxime (écoutez: c'est la maxime qui fait les grands hommes), que dans les grandes actions il faut uniquement songer à bien faire, et laisser venir la gloire après la vertu : c'est ce qu'il inspirait aux autres; c'est ce qu'il suivait lui-même. Ainsi la fausse gloire ne le tentait pas : tout tendait au vrai et au grand. De là vient qu'il mettait sa gloire dans le service du roi et dans le bonheur de l'Etat : c'était là le fond de son cœur; c'étaient ses premières et ses plus chères inclinations. La cour ne le retint guère, quoiqu'il en fût la merveille : il fallait montrer partout, et à l'Allemagne comme à la Flandre, le défenseur intrépide que Dieu nous donnait. Arrêtez ici vos regards : il se prépare contre le prince quelque chose de plus formidable qu'à Rocroi, et, pour éprouver sa vertu, la guerre va épuiser toutes ses inventions et tous ses efforts. Quel objet se présente à mes yeux ? ce ne sont pas seulement des hommes à combattre, ce sont des montagnes inaccessibles : ce sont des ravines et des précipices d'un côté; c'est de l'autre un bois impénétrable, dont le fond est un marais, et, derrière des ruisseaux, de prodigieux retranchements; ce sont partout des forts élevés, et des forêts abattues qui traversent des chemins affreux; et au dedans c'est Merci avec ses braves Bavarois enflés de tant de succès et de la prise de Fribourg; Merci qu'on ne vit jamais reculer dans les combats; Merci que le prince de Condé et le vigilant Turenne n'ont jamais surpris dans un mouvement irrégulier, et à qui ils ont rendu ce grand témoignage, que jamais il n'avait perdu un seul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs desseins, comme s'il eût assisté à leurs conseils. Ici donc, durant huit jours, et à quatre attaques différentes, on vit tout ce qu'on peut soutenir et entreprendre à la guerre. Nos troupes semblaient rebutées autant par la résistance des ennemis que par l'effroyable disposition des lieux, et le prince se vit quelque temps comme abandonné. Mais, comme un autre Machabée, « son bras ne l'abandonna pas, et son courage irrité par tant de périls vint à son secours. » On ne l'eut pas plus tôt vu pied à terre forcer le premier ces inaccessibles hauteurs, que son ardeur entraîna tout après elle. Merci voit sa perte assurée; ses meilleurs régiments sont défaits; la nuit sauve les restes

1. Métaphore très heureuse, ou plutôt noble idée.

de son armée. Mais que des pluies excessives s'y joignent encore, afin que nous ayons à la fois, avec tout le courage et tout l'art, toute la nature à combattre. Quelque avantage que prenne un ennemi habile autant que hardi, et dans quelque affreuse montagne qu'il se retranche de nouveau, poussé de tous côtés, il faut qu'il laisse en proie au duc d'Enghien, non seulement son canon et son bagage, mais encore tous les environs du Rhin. Voyez comme tout s'ébranle : Philipsbourg est aux abois en dix jours, malgré l'hiver qui approche; Philipsbourg, qui tint si longtemps le Rhin captif sous nos lois, et dont le plus grand des rois a si glorieusement réparé la perte. Worms, Spire, Mayence, Landau, vingt autres places de nom ouvrent leurs portes; Merci ne le peut défendre, et ne paraît plus devant son vainqueur. Ce n'est pas assez : il faut qu'il tombe à ses pieds, digne victime de sa valeur; Nordlingue en verra la chute : il y sera décidé qu'on ne tient non plus[1] devant les Français en Allemagne qu'en Flandre, et on devra tous ces avantages au même prince. Dieu, protecteur de la France, et d'un roi qu'il a destiné à ses grands ouvrages, l'ordonne ainsi.

L'orateur, en poursuivant le récit des grandes actions du héros, nous mène par une transition insensible à l'éloge de son cœur. Il le peint d'abord dans ses relations de famille, et continue ainsi :

Ce n'était pas seulement pour un fils, ni pour sa famille, qu'il avait des sentiments si tendres : je l'ai vu (et ne croyez pas que j'use ici d'exagération), je l'ai vu vivement ému du péril de ses amis; je l'ai vu, simple et naturel, changer de visage au récit de leurs infortunes, entrer avec eux dans les moindres choses comme dans les plus importantes; dans les accommodements, calmer les esprits aigris avec une patience et une douceur qu'on n'aurait jamais attendues d'une humeur si vive ni d'une si haute élévation. Loin de nous les héros sans humanité ! ils pourront bien forcer les respects et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires; mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur, et devait être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui

1. Archaïsme, pour *pas plus*. Voyez Tome II, page 170, note 2.

vient par-dessus, loin d'affaiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre[1]. Les cœurs sont à ce prix; et les grands dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire les douceurs de la société. Jamais homme ne les goûta mieux que le prince dont nous parlons; jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. Est-ce là celui qui forçait les villes et qui gagnait les batailles? Quoi! il semble avoir oublié ce haut rang qu'on lui a vu si bien défendre! Reconnaissez le héros qui, toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paraître grand, sans s'abaisser pour être civil et obligeant, se trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes : comme un fleuve majestueux et bienfaisant, qui porte paisiblement dans les villes l'abondance qu'il a répandue dans les campagnes en les arrosant, qui se donne à tout le monde, et ne s'élève et ne s'enfle que lorsque avec violence on s'oppose à la douce pente qui le porte à continuer son tranquille cours : telle a été la douceur et telle a été la force du prince de Condé. Avez-vous un secret important[2]? versez-le hardiment dans ce noble cœur : votre affaire devient la sienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce prince que les droits sacrés de l'amitié. Lorsqu'on lui demande une grâce, c'est lui qui paraît l'obligé; et jamais on ne vit de joie ni si vive ni si naturelle que celle qu'il ressentait à faire plaisir.

Puis l'orateur passe aux qualités de l'esprit; il loue les talents guerriers de son héros, et en prend occasion de le comparer avec Turenne, autre grand capitaine de la même époque.

Ç'a été dans notre siècle un grand spectacle que de voir dans le même temps et dans les mêmes campagnes ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égalait aux plus grands capitaines des siècles passés, tantôt à la tête de corps séparés, tantôt unis, plus encore par le concours des mêmes pensées que par les ordres que l'inférieur recevait de l'autre, tantôt opposés front à front[3] et redoublant l'un dans l'autre l'activité et la vigilance :

1. Comparaison ingénieuse.
2. C'est-à-dire : *Si l'on avait un secret, on pouvait*, etc. Voyez combien ce mouvement oratoire anime et embellit la diction.
3. Turenne et Condé furent opposés l'un à l'autre dans les guerres civiles.

comme si Dieu, dont souvent, selon l'Ecriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer dans toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes! Que de campements! que de belles marches! que de hardiesse! que de précautions! que de périls! que de ressources! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires? L'un paraît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations[1], celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité; celui-là, d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au dedans, lors même qu'il paraissait embarrassé au dehors. L'un, dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de sa valeur et fait attendre quelque chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie; l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille s'égale aux maîtres les plus consommés; l'un, par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie; l'autre jette d'abord une si vive lumière qu'elle n'osait l'attaquer; l'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune; l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable dont les hommes ne connaissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins, et forcer les destinées. Et, afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un, emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays comme un Judas le Machabée; l'armée le pleure comme son père, et la cour et tout le peuple gémit; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps; l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire comme un David, comme lui meurt dans son lit en publiant les louanges

1. « C'est précisément cet heureux contraste qui offre à Bossuet le moyen d'être juste envers Turenne, et de l'élever au plus haut degré de gloire en conservant au grand Condé une sorte d'éclat qui le laisse au premier rang, sans que l'ombre de Turenne puisse s'en offenser; car, malgré l'exacte impartialité que Bossuet a voulu observer, on s'aperçoit aisément que son cœur et son imagination sont pour le grand Condé, et qu'il lui laisse une sorte de prééminence qu'il craint de s'avouer à lui-même. » (Le C. de Bausset.)

de Dieu et instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie que de la douceur de sa mort.

Après avoir admiré dans Condé la valeur, l'humanité, la prudence, c'est-à-dire les vertus de l'homme naturel, Bossuet passe à la seconde partie de son discours, dans laquelle il envisage Condé comme chrétien. La forme de cette seconde partie est narrative. L'orateur suit et retrace les progrès de la vérité dans le cœur de son héros, nous amène près de son lit de mort, nous rend témoins de ses derniers moments, et, célébrant la dernière victoire de Condé, celle de la foi sur l'incrédulité, il s'écrie :

Que se faisait-il dans cette âme? quelle nouvelle lumière lui apparaissait? quel soudain rayon perçait la nue, et faisait comme évanouir en ce moment avec toutes les ignorances des sens les ténèbres mêmes, si je l'ose dire, et les saintes obscurités de la foi? Que devinrent alors ces beaux titres dont notre orgueil est flatté? Dans l'approche d'un si beau jour, et dès la première atteinte d'une si vive lumière, combien promptement disparaissent tous les fantômes du monde! que l'éclat de la plus belle victoire paraît sombre! qu'on en méprise la gloire, et qu'on veut de mal à ces faibles yeux qui s'y sont laissé éblouir! Venez, peuples, venez maintenant; mais venez plutôt, princes et seigneurs, et vous qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel, et vous plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts : Voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau et des fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant[1]; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros; mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides;

1. Alliance de mots sublime.

quel autre fut plus digne de vous commander ; mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menait dans les hasards; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre : son ombre eût pu encore gagner des batailles, et voilà que dans son silence son nom même nous anime, et ensemble[1] il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre il faut encore servir le roi du ciel. Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom plus que tous les autres ne feront[2] jamais tout votre sang répandu; et commencez à compter le temps de vos utiles services du jour où vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau, versez des larmes avec des prières, et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien! ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus; et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple! Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire; votre image y sera tracée non point avec cette audace qui promettait la victoire, non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface; vous aurez dans cette image des traits immortels; je vous y verrai tel que vous étiez ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de grâces ces belles paroles du bien-

1. En même temps.

2. Compteront. « Il fallait cacher la pénitence avec le même soin qu'on eût *fait* les crimes. » BOSSUET. Cette locution est passée d'usage; elle ne se rencontre guère dans les écrits postérieurs au XVII[e] siècle. On lit cependant chez M[me] de Staal (M[lle] de Launay) : « Il le prit, comme il avait *fait* la cassette. »

aimé disciple : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra* : « La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le » monde entier, c'est notre foi. » Jouissez, prince, de cette victoire ; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice [1] ; agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue : vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant, je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte ; heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint [2] !



LA PRINCESSE PALATINE.

...... Ne vous étonnez pas, Chrétiens, si je ne fais plus, faible orateur, que de répéter les paroles de la princesse palatine : c'est que j'y ressens la manne cachée, et le goût des Écritures divines, que ses peines et ses sentiments lui faisaient en-

1. Le sacrifice de Jésus-Christ.

2. « Ce fut par ce beau discours que Bossuet termina sa carrière oratoire ; il finit par son chef-d'œuvre, comme auraient dû faire beaucoup de grands hommes moins sages ou moins heureux que lui. » (D'ALEMBERT.) « L'oraison funèbre du grand Condé excite encore, après plus d'un siècle, l'admiration de tous ceux qui la lisent. C'est la première leçon d'éloquence française par laquelle on essaie le goût et les dispositions des générations naissantes. Elle vient se graver d'elle-même dans la mémoire des jeunes gens aussitôt que leur oreille se montre sensible à l'harmonie ; elle fait battre de jeunes cœurs étonnés d'une émotion qu'ils n'avaient point encore ressentie ; elle fait couler les premières larmes que la puissance du génie arrache à des âmes encore neuves. A quelque âge que ce soit, quelque gloire qu'on ait acquise dans la carrière des armes, des lettres, de la magistrature, du barreau, de l'éloquence de la chaire, on se rappelle avec complaisance l'enthousiasme qu'on éprouva dans ses jeunes ans en lisant pour la première fois l'oraison funèbre du grand Condé, et on aime à attribuer au sentiment naissant de tant de beautés l'attrait et le goût qui ont dirigé nos études dans la maturité de l'âge. Ce que la religion a de plus auguste et de plus sacré, l'histoire de plus imposant, l'éloquence de plus noble et de plus majestueux, la poésie de plus sensible, se trouve réuni dans cette admirable composition ; et il faut dire qu'elle est encore plus l'ouvrage du cœur de Bossuet que celui de son génie. » (C. DE BAUSSET.)

tendre. Malheur à moi, si dans cette chaire j'aime mieux me chercher moi-même que votre salut, et si je ne préfère à mes inventions, quand elles pourraient vous plaire, les expériences de cette princesse qui peuvent vous convertir ! Je n'ai regret qu'à ce que je laisse, et je ne puis vous taire ce qu'elle a écrit touchant les tentations d'incrédulité. « Il est bien croyable, disait-elle, qu'un Dieu qui aime infiniment en donne des preuves proportionnées à l'infinité de son amour et à l'infinité de sa puissance ; et ce qui est propre à la toute-puissance d'un Dieu passe de bien loin la capacité de notre faible raison. C'est, ajoutait-elle, ce que je me dis à moi-même, quand les démons tâchent d'étonner ma foi ; et depuis qu'il a plu à Dieu de me mettre dans le cœur (remarquez ces belles paroles) que son amour est la cause de tout ce que nous croyons, cette réponse me persuade plus que tous les livres. » C'est en effet l'abrégé de tous les saints livres et de toute la doctrine chrétienne. Sortez, parole éternelle! fils unique du Dieu vivant, sortez du bienheureux sein de votre père, et venez annoncer aux hommes le secret que vous y voyez. Il l'a fait, et durant trois ans il n'a cessé de nous dire le secret des conseils de Dieu ; mais tout ce qu'il en a dit est renfermé dans ce seul mot de son évangile : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique. » Ne demandez plus ce qui a uni en Jésus-Christ le ciel et la terre, et la croix avec les grandeurs. « Dieu a tant aimé le monde. » Est-il incroyable que Dieu aime et que la bonté se communique? Que ne fait pas entreprendre aux âmes courageuses l'amour de la gloire; aux âmes les plus vulgaires, l'amour des richesses ; à tous, enfin, tout ce qui porte le nom d'amour! Rien ne coûte, ni périls, ni travaux, ni peines; et voilà les prodiges dont l'homme est capable. Que si l'homme, qui n'est que faiblesse, tente l'impossible, Dieu pour contenter son amour, n'exécutera-t-il rien d'extraordinaire? Disons donc pour toute raison dans tous les mystères : « Dieu a tant aimé le monde. » C'est la doctrine du Maître, et le disciple bien-aimé l'avait bien comprise. De son temps, un Cérinthe, un hérésiarque, ne voulait pas croire qu'un Dieu eût pu se faire homme, et se faire la victime des pécheurs; que lui répondit cet apôtre vierge, ce prophète du Nouveau Testament, cet aigle, ce théologien par excellence, ce saint vieillard qui n'avait de force que pour prêcher la charité, et pour dire : « Aimez-vous

les uns les autres en notre Seigneur » ? que répondit-il à cet hérésiarque? quel symbole, quelle nouvelle confession de foi opposa-t-il à son hérésie naissante? Ecoutez et admirez. « Nous croyons, dit-il, et nous confessons l'amour que Dieu a pour nous. » C'est là toute la foi des chrétiens; c'est la cause et l'abrégé de tout le symbole ; c'est là que la princesse palatine a trouvé la résolution de ses anciens doutes. Dieu a aimé, c'est tout dire. Croyons donc avec St-Jean en l'amour d'un Dieu : la foi nous paraîtra douce, en la prenant par un endroit si tendre; mais n'y croyons pas à demi, à la manière des hérétiques, dont l'un en retranche une chose, et l'autre une autre : l'un, le mystère de l'incarnation, et l'autre, celui de l'eucharistie; chacun ce qui lui déplaît : faibles esprits, ou plutôt cœurs étroits et entrailles resserrées, que la foi et la charité n'ont pas assez dilatés pour comprendre toute l'étendue de l'amour d'un Dieu! Pour nous, croyons sans réserve, et prenons le remède entier, quoi qu'il en coûte à notre raison. Pourquoi veut-on que les prodiges coûtent tant à Dieu? Il n'y a plus qu'un seul prodige, que j'annonce aujourd'hui au monde : ô ciel, ô terre, étonnez-vous à ce prodige nouveau! c'est que, parmi tant de témoignages de l'amour divin, il y ait tant d'incrédules et tant d'insensibles. N'en augmentez pas le nombre, qui va croissant tous les jours; n'alléguez plus votre malheureuse incrédulité, et ne faites pas une excuse de votre crime. Dieu a des remèdes pour vous guérir, et il ne reste qu'à les obtenir par des vœux continuels. Il a su prendre la sainte princesse dont nous parlons par le moyen qu'il lui a plu; il en a d'autres pour vous jusqu'à l'infini, et vous n'avez rien à craindre que de désespérer de ses bontés. Vous osez nommer vos ennuis, après les peines terribles où vous l'avez vue! Cependant, si quelquefois elle désirait d'en être un peu soulagée, elle se le reprochait à elle-même. « Je commence, » disait-elle, « à m'apercevoir que je cherche le paradis terrestre » à la suite de Jésus-Christ, au lieu de chercher la montagne » des Olives et le Calvaire, par où il est entré dans sa gloire.» Voilà ce qui lui servit de méditer l'Evangile nuit et jour, et de se nourrir de la parole de vie. C'est encore ce qui lui fit dire cette admirable parole : « qu'elle aimait mieux vivre et mourir » sans consolation que d'en chercher hors de Dieu. » Elle a porté ces sentiments jusqu'à l'agonie, et, prête à rendre l'âme, on entendit qu'elle disait d'une voix mourante : « Je m'en vais voir

comment Dieu me traitera ; mais j'espère en ses miséricordes. » Cette parole de confiance emporta son âme sainte au séjour des justes. Arrêtons ici, chrétiens; et vous, Seigneur, imposez silence à cet indigne ministre qui ne fait qu'affaiblir votre parole : parlez dans les cœurs, prédicateur invisible, et faites que chacun se parle à soi-même. Parlez, mes frères, parlez : je ne suis ici que pour aider vos réflexions. Elle viendra cette heure dernière, elle approche, nous y touchons, la voilà venue. Il faut dire avec Anne de Gonzague : Il n'y a plus ni princesse, ni palatine : ces grands noms dont on s'étourdit ne subsistent plus. Il faut dire avec elle : je m'en vais, je suis emporté par une force inévitable; tout fuit, tout diminue, tout disparaît à mes yeux. Il ne reste plus à l'homme que le néant; pour toute acquisition le péché. Le reste, qu'on croyait tenir, échappe, semblable à de l'eau gelée, dont le vil cristal se fond entre les mains qui le serrent et ne fait que les salir. Mais voici ce qui glacera le cœur, ce qui achèvera d'éteindre la voix, ce qui répandra la frayeur dans toutes les veines : Je m'en vais voir comment Dieu me traitera; dans un moment je serai entre ces mains dont saint Paul écrit en tremblant : « Ne vous y trompez pas : on ne se moque pas de Dieu ; » et encore : « C'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant; » entre ces mains où tout est action, ou tout est vie, rien ne s'affaiblit, ni ne se relâche, ni ne se ralentit jamais! Je m'en vais voir si ces mains toutes-puissantes me seront favorables ou rigoureuses; si je serai éternellement ou parmi leurs dons, ou sous leurs coups. Voilà ce qu'il faudra dire nécessairement avec notre princesse; mais pourrons-nous ajouter avec une conscience aussi tranquille : « J'espère en sa miséricorde »? Car qu'aurons-nous fait pour la fléchir? quand aurons-nous écouté la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur? Comment ! par la pénitence.

BOSSUET.

Il ne semble pas que la critique ait rendu justice à l'oraison funèbre de la princesse palatine. Thomas, juge équitable d'ailleurs, n'y trouve que « quelques grands traits; » et nous devons avouer que le morceau qu'on vient de lire n'est point au nombre de ceux qu'il distingue. Voltaire va jusqu'à blâmer le choix du sujet : « Qui n'a rien fait, » dit-il, « doit être oublié . . . . . Q'avait fait Anne de Gonzague, comtesse palatine du » Rhin, que Bossuet *voulut aussi rendre immortelle?* . . . . Il importe peut-être assez peu

» aux nations qu'Anne de Gonzague se soit convertie pour avoir vu un aveugle, une » poule et un chien en songe, et qu'elle soit morte entre les mains d'un directeur. »

Ce que Bossuet a voulu rendre immortel, ce n'est pas Anne de Gonzague, mais le souvenir d'une merveille de la grâce divine ; et peut-être un tel souvenir importe plus aux nations que celui des batailles du grand Condé. Que n'est l'histoire de tous les princes, de tous les peuples, de tous les hommes, semblable à celle que raconte ici Bossuet! Que ne sont, au même titre toutes les destinées humaines également ennuyeuses et obscures! Ne doutons pas, au surplus, que Voltaire n'ait rangé, ou plutôt n'ait trouvé tout le monde du parti de ses dédains. L'esprit d'alors, cet esprit dont les préventions irréligieuses ont les caractères de l'hydrophobie, cet esprit qui, portant la bigoterie dans l'impiété, obligeait le traducteur des *Nuits d'Young* à reléguer dans des notes, comme de viles rognures, les passages les plus sublimes de son original, a jeté un voile sur les plus touchantes beautés de l'éloge d'Anne de Gonzague. Ces beautés, j'en conviens, appartiennent plus au sermon qu'à l'oraison funèbre telle que le 17e siècle et Bossuet l'avaient faite; mais c'était rentrer, par un détour, dans le vrai génie de la chaire chrétienne, et la ressaisir de tous ses avantages. Bossuet n'est ni tout entier, ni de tout son cœur dans le genre mixte, et peut-être faux du panégyrique. « L'opinion des gens du monde, » dit M. de Barante, « fait souvent des oraisons funèbres de Bossuet son premier, son plus glorieux » titre à l'éloquence. Sans doute le langage en est admirable ; mais ce qui leur a valu ce » succès classique, c'est précisément un mérite littéraire et une habileté de panégyriste » qui, lorsqu'on y réfléchit sérieusement, ne sont pas en complète harmonie avec la » chaire de vérité. Peut-être lui-même en jugeait-il ainsi.... Son génie se trouve dans » ses *sermons* plus peut-être qu'en aucune autre production. » Cette dernière observation me semble aussi vraie qu'elle est nouvelle.

Il y a dans cette même oraison funèbre, des familiarités de récit et de style qui prêtent à la dérision des esprits profanes. Ce n'est pas que les détails familiers ne leur plaisent quelquefois. Ils pourront célébrer en chœur avec le cardinal Maury, dans un hymne de quinze pages, trois petits mots où Bossuet rappelle délicatement le don d'une bague; mais le récit fidèle des songes touchants qui amenèrent l'éveil de la princesse palatine à la véritable vie, n'appelle sur leurs lèvres que le sourire du mépris. « C'est donc là, » s'écrie Voltaire, « ce que rapporte cet illustre Bossuet, qui s'élevait dans le même temps » avec un acharnement si impitoyable contre les visions de l'élégant et sensible arche- » vêque de Cambrai ! O Démosthène et Sophocle! ô Cicéron et Virgile! qu'eussiez-vous » dit si, dans votre temps, des hommes, d'ailleurs éloquents, avaient débité sérieusement » de pareilles pauvretés? » Démosthène n'est pas ici une fort heureuse rencontre: lui qui, dans une de ses Philippiques, a tiré un de ses plus heureux effets d'éloquence de l'histoire imaginaire d'un âne. — Il est d'ailleurs surperflu de discuter cette critique: les superstitions littéraires du 18e siècle sont mortes; l'antique et la nature ont cessé de nous étonner, et nous n'en sommes plus à ne trouver de noblesse que dans les réticences, de poésie que dans la périphrase.



DISCOURS DE MIRABEAU.

SUR L'EXERCICE DU DROIT DE LA PAIX ET DE LA GUERRE.

Deux systèmes, qui vont s'exposer d'eux-mêmes dans les pages suivantes, furent soutenus tour à tour dans une mémorable discussion, où les deux plus célèbres orateurs de l'Assemblée constituante, Barnave et Mirabeau, mesurèrent l'un contre l'autre des forces qui passaient alors pour s'égaler mutuellement. Le talent de Barnave et la popularité de son opinion lui valurent un triomphe dont Mirabeau ne le laissa pas jouir longtemps. Ce puissant orateur vint, le lendemain même, défendre son projet de décret, et l'arracha, déchiré il est vrai, des mains de son habile adversaire. Nous avons cru devoir donner, ne fût-ce que comme introduction, le discours de Barnave [1].

« Messieurs, » dit Barnave, « jamais objet plus important n'a fixé les regards de cette assemblée. La question qui s'agite aujourd'hui intéresse essentiellement votre Constitution; c'est d'elle que dépend son salut. Il ne vous reste plus à constituer que la force publique; il faut le faire de manière qu'elle s'emploie avec succès pour repousser les étrangers et arrêter les invasions, mais qu'elle ne puisse jamais être tournée contre le pays. Au point où nous sommes arrivés, il ne s'agit plus de disputer sur les principes et sur les faits historiques, ou sur toute autre considération : il faut réduire la question à ses termes les plus simples, en chercher les difficultés, et tâcher de les résoudre. Je laisse de côté tous les projets de décrets qui attribuent au roi le droit de faire la guerre : ils sont incompatibles avec la liberté; ils n'ont pas besoin d'être approfondis; la contestation existe entre les décrets puisés dans le système général de notre Constitution. Plusieurs opinants, MM. Pétion, de St-Fargeau, de Menou, ont présenté des décrets qui, avec des différences de rédaction, arrivent au même but. M. de Mirabeau en a offert un autre qui, destiné, je le crois, à remplir le même objet, ne paraît pas répondre suffisamment aux intentions annoncées; c'est celui-là que je vais discuter. L'examen que j'en ferai est tellement lié à la question principale, que lorsque j'aurai examiné toutes les parties de ce projet, j'arriverai immédiatement à la conclusion.

» M. de Mirabeau propose que le pouvoir de déclarer la guerre soit exercé concurremment par le roi et par les représentants du peuple. Cette concurrence ne me semble autre chose qu'une confusion de pouvoirs politiques, une anarchie constitutionnelle. Toutefois, ce défaut d'une rédaction vague et sans

1. Voir, sur cette discussion et sur son résultat, l'*Histoire de l'Assemblée constituante* par A. Lameth, T. II, p. 96 et suiv.

limites précises ne serait rien si le résultat du décret ne l'interprétait point. Le vice radical du projet de M. de Mirabeau est que, par une confusion d'idées, il donne de fait au roi, exclusivement, le droit de faire la guerre.

» Il est universellement reconnu que le roi doit pourvoir à la défense des frontières et à la conservation des possessions nationales. Il est reconnu que, sans la volonté du roi, il peut exister des différends entre les individus de la nation et les individus étrangers. M. de Mirabeau a paru penser que c'était là que commençait la guerre; qu'en conséquence, le commencement de la guerre étant spontané, le droit de déclarer la guerre ne pouvait appartenir au Corps législatif. En partant de cette erreur, en donnant une grande latitude aux hostilités, en les portant jusqu'à la nécessité de défendre les droits nationaux, M. de Mirabeau a attribué au roi le droit de faire toute espèce de guerre, même les guerres injustes, et laissé à la nation la frivole ressource, le moyen impuissant, d'arrêter la guerre quand la cessation devient impossible. Cependant il est universellement reconnu par les militaires, par les marins, par tous ceux qui connaissent le droit des gens, il est établi par l'autorité de Montesquieu et de Mably, que des hostilités ne sont nullement une déclaration de guerre; que les hostilités premières ne sont que des duels de particulier à particulier, mais que l'approbation et la protection que donne la nation à ces hostilités, constituent seules la déclaration de la guerre.

» En effet, si le commencement des hostilités constituait les nations en état de guerre, ce ne serait plus ni le pouvoir législatif ni le pouvoir exécutif qui le déclarerait : ce serait le premier capitaine de vaisseau, le premier marchand, le premier officier qui, en attaquant un individu, ou en résistant à son attaque, s'emparerait du droit de déclarer la guerre. Il est bien vrai que ces hostilités deviennent souvent des principes de guerre, mais c'est toujours par la volonté de la nation que la guerre commence : on rapporte l'offense à ceux qui ont l'exercice du droit; ils examinent s'il y a intérêt à soutenir l'offense, à demander une réparation. Si on la refuse, c'est alors que la guerre est ou repoussée ou entreprise par la volonté publique. Il s'en présente en ce moment un exemple frappant. Chacun sait ce qui s'est passé dans la mer du Sud entre l'Angleterre et l'Espagne. Eh bien! je demande s'il y a actuellement guerre entre ces deux nations; si le pouvoir qui dispose de ce droit l'a déclarée; si les choses ne sont pas encore entières. Qu'arriverait-il si l'Espagne avait une assemblée nationale? Les agents du pouvoir exécutif donneraient aux représentants de la nation espagnole connaissance des hostilités commencées ; d'après ces rapports, l'assemblée examinerait s'il est de la justice, de l'intérêt de la nation, de continuer ces hostilités. Si la justice exigeait une réparation, elle l'accorderait; si au contraire elle trouvait juste de refuser cette réparation, elle déciderait la guerre, et chargerait le roi d'exécuter cette décision. Voilà le cas où se trouve la nation française. Des hostilités, de quelque nature qu'elles soient, seront toujours de simples hostilités, du

moment ou la législature n'aura pas déclaré la guerre. Ainsi les hostilités peuvent conduire la nation à la guerre, mais ne peuvent jamais la priver de déclarer qu'elle préfère se soumettre aux plus grands sacrifices ; donc, jamais un État ne peut être constitué en guerre sans l'approbation de ceux en qui réside le droit de la faire. Le raisonnement de M. de Mirabeau n'est donc qu'un moyen d'éluder la question, qu'un écart de la question. Il est indispensable de savoir le moment où la nation est en guerre, et à qui il appartient de la déclarer en son nom. Quoique le projet de M. de Mirabeau semble annoncer que le roi déclarera la guerre concurremment avec le Corps législatif, il est évident qu'il confie réellement ce droit au pouvoir exécutif, puisque après que ses mesures auront précédé et peut-être déterminé l'agression, c'est encore lui qui décidera si les hostilités seront continuées. Je demande si la faculté qu'on laisse au Corps législatif de décider si la guerre cessera, n'est pas illusoire ; si, lorsque la guerre sera commencée, lorsqu'elle aura excité les mouvements de puissances redoutables, le Corps législatif pourra déclarer qu'elle ne sera pas continuée. C'est donc au roi que le projet attribue constitutionnellement le droit de déclarer la guerre ; c'est si bien là le système du préopinant, qu'il l'a appuyé de tous les raisonnements employés par les personnes qui soutiennent la même opinion que lui. Pour combattre ce système, je n'aurai donc qu'à examiner les propositions et les maximes déjà développées devant vous.

» On s'est attaché à établir qu'il existait des inconvénients plus nombreux et plus graves à attribuer aux législateurs le droit de déclarer la guerre, qu'à le déléguer ou pouvoir exécutif, et on a proposé différents moyens pour pallier les dangers attachés au dernier parti. On a dit que le droit de faire la guerre exigeait de l'unité, de la promptitude et du secret, et qu'on ne pouvait en supposer dans les délibérations du Corps législatif. En s'appuyant sur l'exemple des républiques, on n'a pas cessé de comparer notre Constitution avec la démocratie de la place publique d'Athènes, avec le sénat aristocratique de Rome, qui tâchait de distraire le peuple de la liberté par la gloire ; on l'a confondue avec celle de Suède, où il existe quatre ordres différents, divisés en quatre chambres, le roi et le sénat, où les pouvoirs publics sont dispersés en six pouvoirs divers qui ne cessent de lutter entre eux, et qui, après avoir combattu la délibération, combattent encore l'exécution, ainsi que vous l'avez vu dans leurs derniers troubles ; on l'a comparée avec celle de la Hollande ; on n'a pas craint même de l'assimiler à celle de la Pologne, où des aristocrates rassemblés, exerçant individuellement un *veto* personnel, sont obligés de prendre à l'unanimité leurs délibérations, où les guerres extérieures doivent toujours être malheureuses, puisque la guerre intestine est, par cet impolitique *veto*, presque constitutionnelle dans ce pays.

» Il est donc impossible de tirer aucune conséquence de ces Constitutions pour les appliquer à la France, où les intérêts sont discutés par une assem-

blée composée d'hommes qui n'existent pas par leurs droits, mais élus par le peuple, renouvelée tous les deux ans, assez mais non pas trop nombreuse pour parvenir à un résultat mûr. Examinons maintenant la nature même des choses.

» Est-il vrai qu'accorder aux législateurs le droit de faire la guerre, ce serait enlever la promptitude et le secret qu'on regarde comme absolument nécessaires? Quant à la promptitude, il me semble qu'en confiant au roi le droit de faire tous les préparatifs qu'exige pour le moment la sûreté de l'État, et les mesures nécessaires pour l'avenir, on a levé tous les inconvénients. Le roi fait mouvoir à son gré toutes les troupes de terre et de mer; il les dirige, comme il le juge convenable, vers les frontières et sur tous les points du royaume, lorsqu'il croit apercevoir dans les mouvements d'un empire voisin des dispositions contre lesquelles il semble prudent de se mettre en garde. Le Corps législatif s'assemble tous les ans pendant quatre mois. S'il est séparé, rien de plus facile que de le convoquer : ce rassemblement se fera pendant les préparatifs qui précèdent toujours une action. Le roi et ses agents auront tous les moyens de repousser une attaque subite et de prendre des mesures pour le danger à venir. Ainsi, la promptitude sera la même, et vous aurez pourvu à votre indépendance sans avoir à craindre pour votre liberté. Quant au secret, je demanderai d'abord si ce secret existe réellement. On a déjà prouvé le contraire; mais, s'il pouvait exister, serait-il utile? Je répondrai en m'appuyant de l'autorité bien imposante de l'abbé Mably. Il a constamment pensé que la politique de la nation française devait exister non dans le secret, mais dans la justice. Mably pensait que, pour la puissance dominante de l'Europe, il n'y avait d'autre politique à suivre que la loyauté et une fidélité constante; il a démontré que, de même que dans les finances la confiance double le crédit, de même il existe un crédit politique qui place en vous la confiance des nations, et qui double votre influence. Mais dans quel cas le secret serait-il nécessaire? C'est lorsqu'il s'agit de mesures provisoires, de négociations, d'opérations entre une nation et une autre; tout cela doit être attribué au pouvoir exécutif: les avantages réels du secret sont dont conservés. Il n'y en aurait aucun à tenir caché ce qui fera l'objet de vos délibérations. L'acceptation définitive des articles d'un traité de paix, la résolution de déclarer la guerre, rien de tout cela ne peut être dissimulé. Tout ce que vous vous réservez ne peut et ne doit donc être fait qu'au grand jour. Dans toute constitution où le peuple a une influence quelconque, la faculté de délibérer oblige à la même publicité. Lorsque l'Angleterre délibère sur l'octroi des subsides, n'est-elle pas obligée de discuter en même temps si la guerre qui les rend nécessaires est juste et légitime?

» Après avoir écarté les principaux motifs par lesquels on a cherché à prouver que le droit de la guerre ne pouvait être attribué au Corps législatif, il reste à examiner les inconvénients qui résulteraient de confier ce droit au

pouvoir exécutif. On a dit qu'en le confiant aux législatures elles se laisseraient entraîner par l'enthousiasme des passions, et même par la corruption. Est-il un seul de ces dangers qui ne soit plus grand dans la personne des ministres que dans une assemblée nationale ? Contestera-t-on qu'il ne soit plus facile de corrompre le conseil du roi, que 720 personnes élues par le peuple? Je pourrais continuer cette comparaison entre les législatures et le ministre unique qui guide les délibérations du conseil, livrées à l'influence des passions, des ressentiments ou de l'intérêt personnel.

» Il arrivera peut-être que la législature pourra s'égarer; mais elle reviendra, parce que son opinion sera guidée par la nation, au lieu que le ministre s'égarera presque toujours, parce que ses intérêts ne sont pas les mêmes que ceux de la nation. Il est souvent de l'intérêt d'un ministre qu'on déclare la guerre, parce qu'alors on est forcé de lui attribuer le maniement des subsides immenses dont on a besoin; parce qu'alors son autorité s'augmente sans mesure; parce qu'il crée des commissions et nomme à une multitude d'emplois. Il conduit la nation à préférer la gloire des conquêtes à la liberté; il dénature le caractère des peuples et les dispose à l'esclavage : c'est par la guerre surtout qu'il change le caractère et les principes des soldats. Les braves militaires qui rivalisent aujourd'hui de patriotisme avec les citoyens, rapporteraient un esprit bien différent, s'ils avaient suivi un roi conquérant, un de ces héros de l'histoire, qui sont presque toujours des fléaux pour les nations!

» Enfin, tout sollicite le Corps législatif de conserver la paix, tandis que les intérêts les plus puissants des ministres les engagent à entreprendre la guerre. Vainement on oppose la responsabilité et le refus des impôts: et dans le cas où le roi lui-même irait à la tête de ses troupes, vainement on propose d'autoriser le Corps législatif à rassembler des milices nationales. La responsabilité est absolument impossible aussi longtemps que dure la guerre, au succès de laquelle est nécessairement lié l'intérêt du ministre qui l'a commencée. Ce n'est pas alors qu'on cherche à exercer contre lui la responsabilité. Est-elle nécessaire quand la guerre est terminée? Lorsque vos concitoyens et vos frères auront péri, à quoi servira la mort d'un ministre? Sans doute elle présentera aux nations un grand exemple de justice; mais vous rendra-t-elle ce que vous aurez perdu? Non-seulement la responsabilité est impossible en cas de guerre, mais chacun sait qu'une entreprise de guerre est un moyen banal pour échapper à une responsabilité déjà encourue, lorsqu'un déficit est encore ignoré. Le ministre déclare la guerre pour couvrir par des dépenses simulées le fruit de ses déprédations. L'expérience a prouvé que le meilleur moyen que puisse prendre un ministre habile pour ensevelir ses crimes est de les faire pardonner par des triomphes. On ne trouverait que trop d'exemples de cette horrible et coupable politique ailleurs que chez nous : il n'y avait point de responsabilité sous l'ancien régime. Je ne

citerai qu'un seul exemple, et je le prends chez le peuple le plus libre qui ait existé.

» Périclès entreprit la guerre du Péloponèse quand il se vit dans l'impossibilité de rendre ses comptes : voilà la responsabilité. Le moyen du refus des subsides est tellement jugé et décrié dans cette assemblée, que je crois inutile de m'en occuper; je dirai seulement que l'expérience l'a démontré inutile en Angleterre. Mais il n'y a pas de comparaison entre l'Angleterre et nous : l'indépendance nationale y est mise à couvert et protégée par la nature; il ne faut en Angleterre qu'une flotte : vous avez des voisins puissants, il vous faut une armée. Refuser des subsides, ce ne serait pas cesser la guerre : ce serait cesser de se défendre, ce serait mettre les frontières à la merci de l'ennemi.

» Il ne me reste à examiner que le dernier moyen offert par M. de Mirabeau. Dans le cas où le roi ferait la guerre en personne, le Corps législatif aurait le droit de réunir des gardes nationales en tel lieu et en tel nombre qu'il jugerait convenable, pour les opposer à l'abus de la force publique, à l'usurpation d'un roi général d'armée. Il me semble que ce moyen n'est autre chose que de proposer la guerre civile pour s'opposer à la guerre extérieure. Un des avantages dominants du gouvernement monarchique, un des plus grands motifs d'attachement à la monarchie pour ceux qui cherchent la liberté, c'est que le monarque fait le désespoir de tous les usurpateurs. Or, avec le moyen proposé, je demande s'il ne se trouvera jamais un législateur ambitieux qui veuille devenir usurpateur; un homme qui, par ses talents et son éloquence, aura assez de crédit sur la législature, sur le peuple, pour l'entraîner ? Si le roi est éloigné, ne pourra-t-il pas lui reprocher ses succès et ses triomphes ? ne peut-il pas concevoir la pensée d'empêcher le monarque des Français de rentrer dans la France ? Il y a plus. La législature ne commanderait pas elle-même : il lui faudrait un chef, et l'on sait qu'avec des vertus, des talents et des grâces, on se fait aisément aimer des troupes qu'on commande. Je demande quel serait le vrai roi, et si vous n'auriez pas alors un changement de race ou une guerre civile. Je ne m'attacherai pas plus longtemps à réfuter ce moyen, mais j'en tire une conséquence très naturelle.

» Il faut que M. de Mirabeau ait aperçu de très grands inconvénients dans le plan qu'il a présenté, puisqu'il a cru nécessaire d'employer un remède si terrible. On m'objectera qu'une partie des maux que je redoute se trouvera dans la faculté de déclarer la guerre, accordée au pouvoir législatif. Le Corps législatif se décidera difficilement à faire la guerre : chacun de nous a des propriétés, des amis, une famille, des enfants, une foule d'intérêts personnels que la guerre pourrait compromettre. Le Corps législatif déclarera donc la guerre plus rarement que les ministres; il ne la déclarera que quand notre commerce sera insulté, persécuté, les intérêts les plus chers de la nation attaqués. Les guerres seront presque toujours heureuses : l'histoire de tous

les siècles prouve qu'elles le sont quand la nation les entreprend, parce qu'alors elle s'y porte avec enthousiasme, elle y prodigue ses ressources et ses trésors; de là le double avantage de ne faire que rarement la guerre et de la faire toujours glorieusement. Les guerres entreprises par les ministres sont souvent injustes, souvent malheureuses, parce que la nation les réprouve, parce que le corps législatif fournit avec parcimonie les moyens de les soutenir. Si les ministres font seuls la guerre, ne pensez pas à être consultés. Les ministres calculent froidement dans leur cabinet; c'est l'effusion du sang de vos frères, de vos enfants qu'ils ordonnent. Ils ne voient que l'intérêt de leurs agents, de ceux qui alimentent ce qu'ils croient leur gloire; leur fortune est tout, l'infortune des nations n'est rien : voilà une guerre ministérielle. Consultez aujourd'hui l'opinion publique : vous verrez d'un côté des hommes qui espèrent s'avancer dans les armées, parvenir à gérer les affaires étrangères, les hommes qui sont liés avec les ministres et leurs agents : voilà les partisans du système qui consiste à donner au roi, c'est-à-dire aux ministres, ce droit terrible; mais vous n'y verrez pas le peuple, le citoyen paisible, vertueux, ignoré, sans ambition, qui trouve son bonheur et son existence dans l'existence commune, dans le bonheur commun. Les vrais citoyens, les vrais amis de la liberté n'ont donc aucune incertitude. Consultez-les, ils vous diront : donnez au roi tout ce qui peut faire sa gloire et sa grandeur; qu'il commande seul, qu'il dispose de nos armées, qu'il nous défende quand la nation l'aura voulu; mais n'affligez pas son cœur en lui confiant le droit terrible de nous entraîner dans une guerre, de faire couler le sang, de perpétuer ce système de rivalité, d'inimitié réciproque, ce système faux et perfide qui déshonorait les nations. Les vrais amis de la liberté refuseront de conférer au gouvernement ce droit funeste, non-seulement pour les Français, mais encore pour les autres nations, qui doivent tôt ou tard imiter notre exemple. »

Sans juger ce discours au fond, nous pouvons faire remarquer à nos jeunes lecteurs la méthode et la clarté qui le distinguent. C'étaient là les caractères dominants de l'éloquence de Barnave. La clarté, dans l'éloquence, est souvent à elle seule une grande force, un grand moyen de persuasion; ne pourrons-nous pas ajouter que souvent aussi elle est un piége? Elle n'est pas toujours une preuve de la justesse de raisonnement, ni surtout de la justesse des vues : elle peut, aussi bien que l'élégance, accompagner et décorer l'erreur. On peut sans doute être à la fois superficiel et obscur; mais la superficialité donne le moyen d'être clairs à ceux qu'un élan plus élevé eût perdus et laissés dans les nuages. Il faut toujours se défier de l'obscurité, mais il ne faut pas accorder à la clarté une confiance absolue. L'amour-propre et la paresse conspirent pour nous prévenir en faveur de ce qui est clair; mais pour juger un auteur, il ne suffit pas de le comprendre aisément dans le point de vue où il s'est placé : il faut, avant tout, examiner ce point de vue lui-même. Du haut d'une colline, l'horizon est distinct, parce qu'il est borné; du haut d'une montagne, celui qu'on embrasse peut être confus à ses limites, mais il est immense.

Ce discours produisit le plus grand effet. Au sortir de l'Assemblée, Barnave fut porté en triomphe par le peuple. Dans la journée on colporta un libelle intitulé : *La grande trahison du comte de Mirabeau*. Le lendemain, Mirabeau parut à la tribune et parla ainsi :

C'est quelque chose, sans doute, pour rapprocher les oppositions, que d'avouer nettement sur quoi l'on est d'accord et sur quoi l'on diffère. Les discussions amiables valent mieux pour s'entendre que les insinuations calomnieuses, les inculpations forcenées, les haines de la rivalité, les machinations de l'intrigue et de la malveillance. On répand depuis huit jours que la section de l'Assemblée nationale qui veut le concours de la volonté royale dans l'exercice du droit de la paix et de la guerre est parricide de la liberté publique; on répand des bruits de perfidie, de corruption; on invoque les vengeances populaires pour soutenir la tyrannie des opinions. On dirait qu'on ne peut, sans crime, avoir deux avis dans une des questions les plus délicates et les plus difficiles de l'organisation sociale. C'est une étrange manie, c'est un déplorable aveuglement que celui qui anime ainsi les uns contre les autres des hommes qu'un même but, un sentiment indestructible devraient, au milieu des débats les plus acharnés, toujours rapprocher, toujours réunir; des hommes qui substituent ainsi l'irascibilité de l'amour-propre au culte de la patrie, et se livrent les uns les autres aux préventions populaires.

Et moi aussi, on voulait, il y a peu de jours, me porter en triomphe; et maintenant on crie dans les rues : *La grande trahison du comte de Mirabeau* . . . Je n'avais pas besoin de cette leçon pour savoir qu'il est peu de distance du Capitole à la roche Tarpéienne; mais l'homme qui combat pour la raison, pour la patrie, ne se tient pas si aisément pour vaincu. Celui qui a la conscience d'avoir bien mérité de son pays, et surtout de lui être encore utile; celui que ne rassasie pas une vaine célébrité, et qui dédaigne les succès d'un jour pour la véritable gloire; celui qui veut dire la vérité, qui veut faire le bien public indépendamment des mobiles mouvements de l'opinion populaire, cet homme porte avec lui la récompense de ses services, le charme de ses peines et le prix de ses dangers; il ne doit attendre sa moisson, sa destinée, la seule qui l'intéresse, la destinée de son nom, que du temps, ce juge incorruptible, qui fait justice à tous. Que ceux qui pro-

phétisaient depuis huit jours mon opinion sans la connaître, qui calomnient en ce moment mon discours sans l'avoir compris, m'accusent d'encenser des idoles impuissantes au moment où elles sont renversées, ou d'être le vil stipendié des hommes que je n'ai pas cessé de combattre ; qu'ils dénoncent comme un ennemi de la révolution celui qui peut-être n'y a pas été inutile, et qui, cette révolution fût-elle étrangère à sa gloire, pourrait là seulement trouver sa sûreté ; qu'ils livrent aux fureurs du peuple trompé celui qui depuis vingt ans combat toutes les oppressions, qui parlait aux Français de liberté, de constitution, de résistance, lorsque ses vils calomniateurs suçaient le lait des cours et vivaient de tous les préjugés dominants. Que m'importe ? Ces coups de bas en haut ne m'arrêteront pas dans ma carrière. Je leur dirai : Répondez, si vous pouvez ; calomniez ensuite tant que vous voudrez.

Je rentre donc dans la lice, armé de mes seuls principes et de la fermeté de ma conscience. Je vais poser à mon tour le véritable point de la difficulté avec toute la netteté dont je suis capable, et je prie tous ceux de mes adversaires qui ne m'entendront pas, de m'arrêter, afin que je m'explique plus clairement ; car je suis décidé à déjouer les reproches tant répétés d'évasion, de subtilité, d'entortillage ; et s'il ne tient qu'à moi, cette journée dévoilera le secret de nos loyautés respectives. M. Barnave m'a fait l'honneur de ne répondre qu'à moi ; j'aurai pour son talent le même égard, et je vais à mon tour essayer de le réfuter.

Vous avez dit : Nous avons institué deux pouvoirs distincts, le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif ; l'un est chargé d'exprimer la volonté nationale, et l'autre de l'exécuter. Ces deux pouvoirs ne doivent jamais se confondre.

Vous avez appliqué ces principes à la question sur laquelle nous délibérons, c'est-à-dire à l'exercice du droit de la paix et de la guerre.

Vous avez dit : Il faut distinguer l'action et la volonté ; l'action appartiendra au roi, la volonté au corps législatif. Ainsi, lorsqu'il s'agira de déclarer une guerre, cette déclaration étant un acte de volonté, ce sera au Corps législatif à la faire.

Après avoir exposé ce principe, vous l'avez appliqué à chaque article de mon décret. Je suivrai la même marche : je discuterai d'abord le principe général ; j'examinerai ensuite l'application que vous en avez faite à l'exercice du droit de la paix et de la

guerre ; enfin je vous suivrai pas à pas dans la critique de mon décret.

Vous dites que nous avons deux délégués distincts, l'un pour l'action, l'autre pour la volonté ; je le nie.

Le pouvoir exécutif, dans tout ce qui tient à l'action, est certainement très distinct du pouvoir législatif ; mais il n'est pas vrai que le Corps législatif soit entièrement indépendant du corps exécutif, même dans l'expression de la volonté générale.

En effet, quel est l'organe de cette volonté d'après notre Constitution ? C'est tout à la fois l'assemblée des représentants de la nation, ou le Corps législatif, et le représentant du pouvoir exécutif ; ce qui a lieu de cette manière : le Corps législatif délibère et déclare la volonté générale ; le représentant du pouvoir exécutif a le double droit, ou de sanctionner la résolution du Corps législatif, et cette sanction consomme la loi. ou d'exercer le *veto* qui lui est accordé pour un certain espace de temps, et la Constitution a voulu que durant cette période la résolution du Corps législatif ne fût pas loi ; il n'est donc pas exact de dire que notre Constitution a établi deux délégués entièrement distincts, même lorsqu'il s'agit d'exprimer la volonté générale. Nous avons au contraire deux représentants qui concourent ensemble dans la formation de la loi, dont l'un fournit une espèce de vœu secondaire, exerce sur l'autre une sorte de contrôle, met dans la loi sa portion d'influence et d'autorité. Ainsi la volonté générale ne résulte pas de la simple volonté du Corps législatif.

Suivons maintenant l'application de votre principe à l'exercice du droit de la paix et de la guerre.

Vous avez dit : Tout ce qui n'est que volonté, en ceci comme dans tout le reste, retourne à son principe naturel, et ne peut être énoncé que par le pouvoir législatif. Ici je vous arrête, et je découvre votre sophisme en un seul mot, que vous-même avez proféré : ainsi vous ne m'échapperez pas.

Dans votre discours vous attribuez exclusivement l'énonciation de la volonté générale . . . . à qui ? *au pouvoir législatif ;* dans votre décret, à qui l'attribuez-vous ? *au Corps législatif.* Sur cela, je vous appelle à l'ordre. Vous avez *forfait* la Constitution. Si vous entendez que le Corps législatif est le pouvoir législatif, vous renversez par cela seul toutes les lois que nous avons faites ; si, lorsqu'il s'agit d'exprimer la volonté générale en fait

de guerre, le Corps législatif suffit, ... par cela seul, le roi n'ayant ni participation, ni influence, ni contrôle, ni rien de tout ce que nous avons accordé au pouvoir exécutif par notre système social, vous auriez en législation deux principes différents : l'un pour la législation ordinaire, l'autre pour la législation en fait de guerre, c'est-à-dire, pour la crise la plus terrible qui puisse agiter le corps politique ; tantôt vous auriez besoin, et tantôt vous n'auriez pas besoin, pour l'expression de la volonté générale, de l'adhésion du monarque . . . . . et c'est vous qui parlez d'homogénéité, d'unité, d'ensemble dans la Constitution ! Ne dites pas que cette distinction est vaine : elle l'est si peu, elle est tellement importante à mes yeux et à ceux de tous les bons citoyens qui soutiennent ma doctrine, que si vous voulez substituer dans votre décret, à ces mots : *le Corps législatif*, ceux-ci ; *le pouvoir législatif,* et définir cette expression en l'appelant un acte de l'Assemblée nationale sanctionné par le roi, nous serons, par cela seul, d'accord sur les principes ; mais vous reviendrez alors à mon décret, parce qu'il accorde moins au roi.... Vous ne me répondez pas. . . . Je continue.

Cette contradiction devient encore plus frappante dans l'application que vous avez faite vous-même de votre principe au cas d'une déclaration de guerre.

Vous avez dit : Une déclaration de guerre n'est qu'un acte de volonté ; donc c'est au Corps législatif à l'exprimer.

J'ai sur cela deux questions à vous faire, dont chacune embrasse deux cas différents.

Première question : Entendez-vous que la déclaration de guerre soit tellement propre au Corps législatif que le roi n'ait pas l'initiative, ou entendez-vous qu'il ait l'initiative ?

Dans le premier cas, s'il n'a pas l'initiative, entendez-vous qu'il n'ait pas aussi le *veto ?* Dès lors, voilà le roi sans concours dans l'acte le plus important de la volonté nationale. Comment conciliez-vous cela avec les droits que la Constitution a donnés au monarque ? comment le conciliez-vous avec l'intérêt public ? Vous aurez autant de provocateurs de la guerre que d'hommes passionnés.

Y a-t-il, ou non, de grands inconvénients à cette disposition ? Vous ne niez pas qu'il n'y en ait.

Y en a-t-il au contraire à accorder l'initiative au roi ? J'entends

par l'initiative une notification, un message quelconque. Vous ne sauriez y trouver aucun inconvénient.

Voyez, d'ailleurs, l'ordre naturel des choses. Pour délibérer, il faut être instruit ; par qui le serez-vous, si ce n'est par le surveillant des relations extérieures ?

Ce serait une étrange constitution que celle qui, ayant conféré au roi le pouvoir exécutif suprême, donnerait un moyen de déclarer la guerre sans que le roi en provoquât la délibération par les rapports dont il est chargé : votre assemblée ne serait pas délibérante, mais agissante ; elle gouvernerait.

Vous accorderez donc l'initiative au roi.

Passons au second cas.

Si vous accordez au roi l'initiative, ou vous supposez qu'elle consistera dans une simple notification, ou vous supposez que le roi déclarera le parti qu'il veut prendre.

Si l'initiative du roi doit se borner à une simple notification, le roi, par le fait, n'aura aucun concours à une déclaration de guerre.

Si l'initiative du roi consiste, au contraire, dans la déclaration du parti qu'il croit devoir être pris, voici la double hypothèse sur laquelle je vous prie de raisonner avec moi.

Entendez-vous que, le roi se décidant pour la guerre, le Corps législatif puisse délibérer la paix? Je ne trouve à cela aucun inconvénient. Entendez-vous au contraire que, le roi voulant la paix, le Corps législatif puisse ordonner la guerre et la lui faire soutenir malgré lui? Je ne puis adopter votre système, parce qu'ici naissent des inconvénients auxquels il est impossible de remédier.

De cette guerre délibérée malgré le roi résulterait bientôt une guerre d'opinion contre le monarque, contre tous ses agents. La surveillance la plus inquiète présiderait à toutes les opérations; le désir de les seconder, la défiance contre les ministres, porteraient le Corps législatif à sortir de ses propres limites. On proposerait des comités d'exécution militaire, comme on vous a proposé naguère des comités d'exécution politique; le roi ne serait plus que l'agent de ces comités; nous aurions deux pouvoirs exécutifs, ou plutôt le Corps législatif règnerait.

Ainsi, par la tendance d'un pouvoir sur l'autre, notre propre Constitution se dénaturerait entièrement : de monarchique qu'elle doit être, elle deviendrait purement aristocratique. Vous n'avez

pas répondu à cette objection, et vous n'y répondrez jamais. Vous ne parlez que de réprimer les abus ministériels, et moi je vous parle des moyens de réprimer les abus d'une assemblée représentative ; je vous parle d'arrêter la pente insensible de tout gouvernement vers la forme dominante qu'on lui imprime.

Si, au contraire, le roi voulant la guerre, vous bornez les délibérations du Corps législatif à consentir la guerre, ou à décider qu'elle ne doit pas être faite et à forcer le pouvoir exécutif de négocier la paix, vous évitez tous les inconvénients; et remarquez bien, car c'est ici que se distingue éminemment mon système, que vous restez parfaitement dans les principes de la Constitution.

Le *veto* du roi se trouve, par la nature des choses, presque entièrement émoussé en fait d'exécution; il peut rarement avoir lieu en matière de guerre. Vous parez à cet inconvénient; vous rétablissez la surveillance, le contrôle respectif qu'a voulu la Constitution, en imposant aux deux délégués de la nation, à ses représentants amovibles et à son représentant inamovible, le devoir mutuel d'être d'accord lorsqu'il s'agit de guerre. Vous attribuez ainsi au Corps législatif la seule faculté qui puisse le faire concourir sans inconvénient à l'exercice de ce terrible droit. Vous remplissez en même temps l'intérêt national autant qu'il est en vous, puisque vous n'aurez besoin, pour arrêter le pouvoir exécutif, que d'exiger qu'il mette le Corps législatif continuellement à portée de délibérer sur tous les cas qui peuvent se présenter.

Il me semble, Messieurs, que le point de la difficulté est enfin complétement connu; et, pour un homme à qui tant d'applaudissements étaient préparés dedans et dehors de cette salle, M. Barnave n'a point du tout abordé la question. Ce serait un triomphe trop facile maintenant que de le poursuivre dans les détails, où, s'il a fait voir du talent de parleur, il n'a jamais montré la moindre connaissance d'un homme d'Etat ni des affaires humaines. Il a déclamé contre les maux que peuvent faire et qu'ont fait les rois, et il s'est bien gardé de remarquer que, dans notre Constitution, le monarque ne peut plus désormais être despote, ni rien faire arbitrairement ; et il s'est bien gardé surtout de parler des mouvements populaires, quoiqu'il eût lui-même donné l'exemple de la facilité avec laquelle les amis

d'une puissance étrangère pourraient influer sur l'opinion d'une assemblée nationale en ameutant le peuple autour d'elle, et en procurant dans les promenades publiques des battements de mains à leurs agents. Il a cité Périclès faisant la guerre pour ne pas rendre ses comptes : ne semblerait-il pas, à l'entendre, que Périclès a été un roi ou un ministre despotique? Périclès était un homme qui, sachant flatter les passions populaires, et se faire applaudir à propos en sortant de la tribune, par ses largesses ou celles de ses amis, a entraîné à la guerre du Péloponèse . . . . . qui? l'assemblée nationale d'Athènes.

J'en viens à la critique de mon projet de décret, et je passerai rapidement en revue les diverses objections.

Article premier : « Que le droit de faire la paix et la guerre appartient à la nation. »

M. Barnave soutient que cet article est inutile; pourquoi donc inutile? Nous n'avons pas délégué la royauté, nous l'avons reconnue comme préexistante à la Constitution : or, puisqu'on a soutenu dans cette assemblée que le droit de faire la paix et la guerre est inhérent à la royauté, puisqu'on a prétendu que nous n'avions pas même la faculté de le déléguer, j'ai donc pu, j'ai dû énoncer dans mon décret que le droit de la paix et de la guerre appartient à la nation. Où est le piége?

Second article : « Que l'exercice du droit de la paix et de la guerre doit être délégué concurremment au Corps législatif et au pouvoir exécutif, de la manière suivante. » Selon M. Barnave, cet article est contraire aux principes et dévoile le piége de mon décret. Telle est en effet la question, la véritable question qui nous agite. Parlez nettement : les deux délégués de la nation doivent-ils concourir ou non à l'expression de la volonté générale? S'ils doivent y concourir, peut-on donner à l'un d'eux une délégation exclusive dans l'exercice du droit de la paix et de la guerre? Comparez mon article avec le vôtre : vous ne parlez ni d'initiative proprement dite, ni de proposition, ni de sanction de la part du roi. Si je ne parle non plus ni de proposition, ni de sanction, je remplace ce concours par un autre. La ligne qui nous sépare est donc bien connue : c'est moi qui suis dans la Constitution, c'est vous qui vous en écartez. Il faudra bien que vous y reveniez. De quel côté est le piége?

Il est, dites-vous, en ce que je n'exprime pas de quelle manière le concours de ces deux délégués doit s'exercer. Quoi! je ne l'ex-

prime pas? Que signifient donc ces mots : *de la manière suivante,* et quel est l'objet des articles qui suivent? N'ai-je pas dit nettement dans plusieurs de ces articles que la notification est au roi, et la résolution, l'approbation, l'improbation, à l'Assemblée nationale? Ne résulte-t-il pas évidemment de chacun de mes articles, que le roi ne pourra jamais entreprendre la guerre, ni même la continuer, sans la décision du Corps législatif? Où est le piége?

Je ne connais qu'un seul piége dans cette discussion : c'est d'avoir affecté de ne donner au Corps législatif que la décision de la guerre et de la paix, et cependant d'avoir, par le fait, au moyen d'une réticence, d'une déception de mots, exclu entièrement le roi de toute participation, de toute influence à l'exercice du droit de la paix et de la guerre.

Je ne connais qu'un seul piége dans cette affaire; mais ici un peu de maladresse vous a dévoilé : c'est, en désignant la déclaration de la guerre dans l'exercice du droit comme un acte de pure volonté, de l'avoir en conséquence attribué au Corps législatif seul, comme si le Corps législatif, qui n'est pas le pouvoir législatif avait, sans nul concours du monarque, l'attribution exclusive de la volonté.

Troisième article. Nous sommes d'accord.

Quatrième article. Vous avez prétendu que je n'avais exigé la notification que dans le cas d'hostilité; que j'avais supposé que toute hostilité était une guerre, et qu'ainsi je laissais faire la guerre sans le concours du Corps législatif. Quelle insigne mauvaise foi! J'ai exigé la notification dans le cas d'hostilités imminentes ou commencées, d'un allié à soutenir, d'un droit à conserver par la force des armes : ai-je, ou non, compris tous les cas? Où est le piége?

J'ai dit, dans mon discours, que souvent des hostilités précéderaient toute délibération; j'ai dit que ces hostilités pourraient être telles que l'état de guerre fût commencé : qu'avez-vous répondu? Qu'il n'y avait guerre que par la déclaration de guerre. Mais disputons-nous sur les choses ou sur les mots? Vous avez dit sérieusement ce que M. de Bougainville disait au combat de Grenade, dans un moment de gaîté héroïque; les boulets roulaient sur son bord; il cria à ses officiers : *Ce qu'il y a d'aimable, Messieurs, c'est que nous ne sommes point en guerre;* et en effet, elle n'était pas déclarée.

Vous vous êtes longuement étendu sur le cas actuel de l'Espagne. Une hostilité existe; l'assemblée nationale d'Espagne n'aurait-elle pas à délibérer? Oui, sans doute, et je l'ai dit; et mon décret a formellement prévu ce cas : ce sont des hostilités commencées, un droit à conserver, une guerre imminente. Donc, avez-vous conclu, l'hostilité ne constitue pas l'état de guerre. Mais si, au lieu de deux navires pris et relâchés dans le Nootkasound, il y avait eu un combat entre deux vaisseaux de guerre; si, pour les soutenir, deux escadres s'étaient mêlées de la querelle; si un général entreprenant eût poursuivi le vaincu jusque dans ses ports; si une île importante avait été enlevée, n'y aurait-il pas alors état de guerre? Ce sera tout ce que vous voudrez; mais puisque ni votre décret ni le mien ne présentent le moyen de faire devancer de pareilles agressions par la délibération du Corps législatif, vous conviendrez que ce n'est pas là la question : mais où est le piége?

Cinquième article. J'ai voulu parler d'un fait possible, et que vous ne prévoyez pas dans votre décret. Dans le cas d'une hostilité reçue et repoussée, il peut exister une agression coupable; la nation doit avoir le droit d'en poursuivre l'auteur et de le punir ; il ne suffit pas alors de ne pas faire la guerre, il faut réprimer celui qui, par une démarche imprudente ou perfide, aurait couru le risque ou tenté de nous y engager. J'en indique le moyen, est-ce là un piége? Mais, dites-vous, je suppose donc que le pouvoir exécutif a le droit de commencer les hostilités, de commettre une agression. Non, je ne lui donne pas ce droit, puisque je le lui ôte formellement; je ne permets pas l'agression, puisque je propose de la punir. Que fais-je donc? Je raisonne sur un fait possible, et que ni vous ni moi ne pouvons prévenir. Je ne puis pas faire que le dépositaire suprême de toutes les forces nationales n'ait pas de grands moyens et les occasions d'en abuser; mais cet inconvénient ne se trouve-t-il pas dans tous les systèmes? Ce sera, si vous le voulez, le mal de la royauté; mais prétendez-vous que des institutions humaines, qu'un gouvernement fait par des hommes, pour des hommes, soit exempt d'inconvénients? Prétendez-vous, parce que la royauté a des dangers, nous faire renoncer aux avantages de la royauté? Dites-le nettement; alors ce sera à nous de déterminer si, parce que le feu brûle, nous devons nous priver de la chaleur, de la lumière que nous empruntons de lui. Tout peut se

soutenir, excepté l'inconséquence : dites-nous qu'il ne faut pas de roi; ne nous dites pas qu'il ne faut qu'un roi impuissant, inutile.

Il est plus que temps de terminer ces longs débats. Désormais j'espère que l'on ne dissimulera plus le vrai point de la difficulté. Je veux le concours du pouvoir exécutif à l'expression de la volonté générale en fait de paix et de guerre, comme la Constitution le lui a attribué dans toutes les parties déjà fixées de notre système social . . . . . Mes adversaires ne le veulent pas. Je veux que la surveillance de l'un des délégués du peuple ne l'abandonne pas dans les opérations les plus importantes de la politique; et mes adversaires veulent que l'un des délégués possède exclusivement la faculté du droit de la guerre, comme si, lors même que le pouvoir exécutif serait étranger à la confection de la volonté générale, nous avions à délibérer sur le seul fait de la déclaration de la guerre, et que l'exercice du droit n'entraînât pas une série d'opérations mixtes où l'action et la volonté se pressent et se confondent.

Voilà la ligne qui nous sépare. Si je me trompe, encore une fois, que mon adversaire m'arrête, ou plutôt qu'il substitue dans son décret à ces mots : *le Corps législatif*, ceux-ci ; *le pouvoir législatif*, c'est-à-dire un acte émané des représentants de la nation et sanctionné par le roi; et nous sommes parfaitement d'accord, sinon dans la pratique, du moins dans la théorie, et nous verrons alors si mon décret ne réalise pas mieux que tout autre cette théorie.

On vous a proposé de juger la question par le parallèle de ceux qui soutiennent l'affirmative et la négative. On vous a dit que vous verriez, d'un côté, des hommes qui espèrent s'avancer dans les armées ou parvenir à gérer les affaires étrangères, des hommes qui sont liés avec les ministres et leurs agents ; de l'autre, « le citoyen paisible, vertueux, ignoré, sans ambition, qui trouve » son bonheur et son existence dans l'existence et le bonheur » commun. »

Je ne suivrai pas cet exemple. Je ne crois pas qu'il soit plus conforme aux convenances de la politique qu'aux principes de la morale, d'affiler le poignard dont on ne saurait blesser ses rivaux sans en ressentir bientôt sur son propre sein les atteintes. Je ne crois pas que des hommes qui doivent servir la cause publique en véritables frères d'armes, aient bonne grâce à se

combattre en vils gladiateurs, à lutter d'imputations et d'intrigues, et non de lumières et de talent; à chercher dans la ruine et la dépression les uns des autres de coupables succès, des trophées d'un jour, nuisibles à tout et même à la gloire. Mais je vous dirai : Parmi ceux qui soutiennent ma doctrine vous compterez tous les hommes modérés qui ne croient pas que la sagesse soit dans les extrêmes, ni que le courage de démolir ne doive jamais faire place à celui de reconstruire; vous compterez la plupart de ces énergiques citoyens qui, au commencement des états-généraux (c'est ainsi que s'appelait alors cette convention nationale, encore garrottée dans les langes de la liberté), foulèrent aux pieds tant de préjugés, bravèrent tant de périls, déjouèrent tant de résistances pour passer au sein des communes, à qui ce dévouement donna les encouragements et la force qui ont vraiment opéré votre révolution glorieuse; vous y verrez ces tribuns du peuple que la nation comptera longtemps encore, malgré les glapissements de l'envieuse médiocrité, au nombre des libérateurs de la patrie; vous y verrez des hommes dont le nom désarme la calomnie, et dont les libellistes les plus effrénés n'ont pas essayé de ternir la réputation ni d'hommes privés, ni d'hommes publics; des hommes enfin qui, sans tache, sans intérêt et sans crainte, s'honoreront jusqu'au tombeau de leurs amis et de leurs ennemis.

DISCOURS DE MIRABEAU

SUR LA MORT DE FRANKLIN.

Messieurs, Franklin est mort. . . . Il est retourné au sein de la Divinité, le génie qui affranchit l'Amérique et versa sur l'Europe des torrents de lumière.

Le sage que deux mondes réclament, l'homme que se disputent l'histoire des sciences et l'histoire des empires, tenait sans doute un rang élevé dans l'espèce humaine.

Assez longtemps les cabinets politiques ont notifié la mort de ceux qui ne furent grands que dans leur éloge funèbre ; assez longtemps l'étiquette des cours a proclamé des deuils hypocrites. Les nations ne doivent porter que le deuil de leurs bienfaiteurs ; les représentants des nations ne doivent recommander à leur hommage que les héros de l'humanité.

Le Congrès a ordonné dans les quatorze Etats de la confédération un deuil de deux mois pour la mort de Franklin, et l'Amérique acquitte en ce moment ce tribut de vénération pour l'un des pères de sa constitution.

Ne serait-il pas digne de nous, Messieurs, de nous unir à cet acte religieux, de participer à cet hommage rendu, à la face de l'univers, et aux droits de l'homme, et au philosophe qui a le plus contribué à en propager la conquête sur toute la terre ? L'antiquité eût élevé des autels à ce vaste et puissant génie qui, au profit des mortels, embrassant dans sa pensée le ciel et la terre, sut dompter la foudre et les tyrans. La France, éclairée et libre, doit du moins un témoignage de souvenir et de regret à l'un des plus grands des hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté.

Je propose qu'il soit décrété que l'Assemblée nationale portera pendant trois jours le deuil de Benjamin Franklin.

DISCOURS SUR LE PROJET DE LOI

RELATIF AU SACRILÈGE [1].

MESSIEURS, le projet de loi qui vous est présenté est d'un ordre particulier, et jusqu'ici étranger à vos délibérations. Non seulement il introduit dans votre législation un crime nouveau, mais, ce qui est bien plus extraordinaire, il crée un nouveau principe de criminalité, un ordre de crimes pour ainsi dire surnaturels, qui ne tombent pas sous nos sens, que la raison humaine ne saurait découvrir ni comprendre, et qui ne se manifestent qu'à la foi religieuse éclairée par la révélation. Ainsi la loi pénale remet en question et la religion et la société civile, leur nature, leur fin, leur indépendance respective. Discutée déjà dans l'autre chambre, où elle a été adoptée par une faible majorité, nous avons cet avantage qu'elle parvient dans celle-ci précédée par des débats admirables, qui resteront pour absoudre notre temps, nos mœurs, nos lumières, notre sainte religion elle-même, du système qui a prévalu.

Il s'agit du crime de sacrilége. Qu'est-ce que le sacrilége? C'est, selon le projet de loi, la profanation des vases sacrés et des hosties consacrées. Qu'est-ce que la profanation? C'est toute voie de fait commise volontairement, et par haine ou mépris de la religion. Là s'arrêtent les définitions du projet de loi; il n'a pas voulu ou n'a pas osé les pousser plus loin, mais il devait poursuivre. Qu'est-ce que les hosties consacrées? Nous croyons, nous catholiques, nous savons par la foi que les hosties consacrées ne sont plus les hosties que nous voyons, mais Jésus-Christ, le saint des saints, Dieu et homme tout ensemble, invisible et présent dans le plus auguste de nos mystères. Ainsi la voie de fait se commet sur Jésus-Christ lui-même. L'irrévérence de ce langage est choquante, car la religion a aussi sa pudeur; mais c'est celui de la loi. Le sacrilége consiste donc, j'en prends la loi à témoin, dans une voie de fait commise sur Jésus-Christ. Je n'ai point parlé des voies de fait commises sur les vases sacrés, parce que cette espèce de sacrilége dérive de l'autre.

1. Projet de loi réactionnaire et persécuteur, présenté par M. de Peyronnet, en avril 1825, et repoussé par la chambre des députés.

En substituant Jésus-Christ, fils de Dieu, vrai Dieu, aux hosties consacrées, qu'ai-je voulu, Messieurs, si ce n'est établir par le témoignage irrécusable de la loi, d'une part, que le crime qu'elle punit sous le nom de sacrilége est l'outrage direct à la majesté divine, c'est-à-dire, selon les anciennes ordonnances, le crime de lèse-majesté divine, et d'une autre part, que ce crime sort tout entier du dogme catholique de la présence réelle, tellement que si votre pensée sépare des hosties la présence de Jésus-Christ et sa divinité, le sacrilége disparaît avec la peine qui lui est infligée : c'est le dogme qui fait le crime, et c'est encore le dogme qui le qualifie.

Sans doute, Messieurs, je le reconnais, et j'ai hâte de le dire, l'outrage à Dieu est aussi, en certaines circonstances, un outrage aux hommes, et non-seulement aux âmes pieuses blessées dans leurs croyances, mais à la société entière, qui a besoin de la religion parce qu'elle a besoin de la morale, et que la morale n'a de sanction positive et dogmatique que dans la religion. Mais l'outrage à Dieu et l'outrage aux hommes, ce sont deux choses si prodigieusement différentes qu'elles restent toujours distinctes, alors même qu'elles semblent se confondre dans le même acte. Il y a, de l'une à l'autre, la distance du ciel à la terre. De laquelle s'agit-il ? Relisons le projet de loi. Quel est le crime défini et puni ? Est-ce l'offense à la société qui se rencontre dans l'outrage à Dieu, c'est-à-dire dans le sacrilége, ou bien est-ce le sacrilége lui-même ? C'est le sacrilége seul, le sacrilége simple. Est-il possible que la société soit comprise avec Dieu dans le sacrilége ? Non ; Dieu seul est saint et sacré. Serait-il besoin du stratagème de la preuve légale pour donner un corps aux offenses de la société ? Non, tout y est sensible ; elles se laissent saisir et convaincre par la preuve naturelle. On rétracte donc tout le titre 1er de la loi, si on élude le crime de lèse-majesté divine. Il ne faut pas dire que ce crime est impossible, parce que *l'immensité entière nous sépare de l'Etre infini qui nous a créés, et qu'il n'est pas en notre puissance de le blesser*. Cela est vrai des dieux d'Epicure, qui ne se fâchaient et ne savaient gré de rien ; mais cela n'est pas vrai du Dieu des chrétiens, qui a une justice, et qui punit et récompense.

J'ose avancer que toute l'habileté qui a été déployée dans la défense du projet de loi devant l'autre Chambre a consisté à confondre, avec un art qui n'a jamais été en défaut, l'outrage à Dieu avec l'outrage à la société : celui-ci punissable, celui-là inaccessible à

la justice humaine ; et à se servir de l'un pour fonder la pénalité, et de l'autre pour la justifier. La religion, vaguement invoquée, a merveilleusement prêté à cette confusion. En effet, la religion comprend Dieu et l'homme. Envisage-t-on dans la religion Dieu, son auteur ? l'outrage à la religion est un outrage à Dieu. N'envisage-t-on que l'homme ? l'outrage à la religion n'est plus qu'une offense humaine. C'est le sens raisonnable qu'il a dans la loi du 25 mars 1822, sans quoi, je prie qu'on le remarque, cette loi eût admis aussi et constitué le sacrilége.

Cependant telle est la nature insurmontable des choses, que si on détourne, comme on l'a fait sans cesse, l'outrage à Dieu à l'offense envers la société, on se désiste irrévocablement du sacrilége ; car le sacrilége envers la société n'est pas intelligible. Alors le dogme de la présence réelle est déserté, et le titre 1er de la loi tombe. Nous sommes ramenés à la doctrine du code pénal, qui ne considère les outrages à la religion que dans leurs rapports humains avec la société. Dites, vous le pouvez, vous le devez peut-être, que la pénalité de l'article 262 est insuffisante, et qu'elle doit être aggravée : je serai de cet avis ; nous restons sur la terre. Mais aussi longtemps que vous persistez dans le sacrilége, le crime de lèse-majesté divine est inscrit dans la loi, et, avec ce crime, le dogme de la présence réelle dont il est l'expression pénale. Ainsi, la loi a une croyance religieuse, et, comme elle est souveraine, sa croyance doit être obéie. La vérité, en matière de foi, est de son domaine ; la souveraineté en décide ; elle la règle avec un pouvoir aussi absolu que les autres intérêts de la société ; elle la sanctionne, s'il en est besoin, par des supplices.

Voilà le principe que la loi évoque des ténèbres du moyen âge et des monuments barbares de la persécution religieuse ! Principe absurde et impie, qui fait descendre la religion au rang des institutions humaines ! principe sanguinaire, qui arme l'ignorance et les passions du glaive terrible de l'autorité divine ! Je ne puis croire qu'il soit entré avec toutes ses conséquences dans l'esprit des auteurs de la loi ; mais, qu'ils l'aient ou non voulu, il est entré dans la loi elle-même, il respire dans toutes les dispositions du titre 1er. C'est sur la vérité légale du dogme que sont construits les échafauds du sacrilége.

La question qui s'élève, puisqu'on veut que ce soit encore une question, laisse bien loin derrière elle la liberté des cultes. Là où un seul culte est extérieurement autorisé, et là où plusieurs

le sont également, elle est la même. Il s'agit de savoir si, en matière de religion, les intelligences et les consciences relèvent de Dieu ou des hommes ; en d'autres termes, si la loi divine fait partie de la loi humaine. Il ne tiendrait qu'à moi de dire aussi que c'est là une question athée, et cependant c'est la vraie question.

Messieurs, les sociétés humaines naissent, vivent et meurent sur la terre : là s'accomplissent leurs destinées, là se termine leur justice imparfaite et fautive, qui n'est fondée que sur le besoin et le droit qu'elles ont de se conserver. Mais elles ne contiennent pas l'homme tout entier. Après qu'il s'est engagé à la société, il lui reste la plus noble partie de lui-même, ces hautes facultés par lesquelles il s'élève à Dieu, à une vie future, à des biens inconnus dans un monde invisible. Ce sont les croyances religieuses, grandeur de l'homme, charme de la faiblesse et du malheur, recours inviolable contre les tyrannies d'ici-bas. Reléguée à jamais aux choses de la terre, la loi humaine ne participe point aux croyances religieuses : dans sa capacité temporelle, elle ne les connaît ni ne les comprend ; au delà des intérêts de cette vie, elle est frappée d'ignorance et d'impuissance. Comme la religion n'est pas de ce monde, la loi humaine n'est pas du monde invisible ; ces deux mondes, qui se touchent, ne sauraient jamais se confondre : le tombeau est leur limite.

La croyance du chrétien est pour lui la vérité, la vérité qui vient de Dieu, que Jésus-Christ a enseignée aux hommes, et dont il a confié la prédication à ses apôtres et à leurs successeurs, jusqu'à la consommation des siècles. Les gouvernements sont-ils les successeurs des apôtres, et peuvent-ils dire comme eux : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous?* S'ils ne l'osaient, et sans doute ils ne l'oseraient, ils ne sont pas les dépositaires de la foi, et ils n'ont pas reçu d'en haut la mission de déclarer ce qui est vrai en matière de religion, et ce qui ne l'est pas. Dira-t-on que ce n'est pas là ce que fait le projet de loi ? Je réponds que c'est là précisément ce qu'il fait, puisque la vérité du dogme de la présence réelle est le titre du sacrilége, et que le sacrilége est le titre du supplice. Dira-t-on que ce n'est pas de son autorité, de sa propre inspiration et par sa propre énergie, que la loi déclare le sacrilége, mais qu'elle l'a reçu de l'église catholique, et que, loin de commander en cette occasion, elle obéit ? On ne fait que déplacer l'usurpation, et la confusion des deux puis-

sances subsiste. Si ce n'est plus la puissance civile qui dicte la loi religieuse, c'est la puissance religieuse qui dicte la loi civile : contre la parole du divin Maître, elle est de ce monde.

J'attaque la confusion, non l'alliance. Je sais bien que les gouvernements ont un grand intérêt à s'allier à la religion, parce que, rendant les hommes meilleurs, elle concourt puissamment à l'ordre, à la paix, et au bonheur des sociétés. Mais cette alliance ne saurait comprendre de la religion que ce qu'elle a d'extérieur et de visible, son culte, et la condition de ses ministres dans l'Etat. La vérité n'y entre pas; elle ne tombe ni au pouvoir ni sous la protection des hommes. De quelque manière donc que l'alliance soit conçue, elle est temporelle, rien de plus; et c'est pourquoi elle varie à l'infini, réglée par la prudence selon les temps et les lieux, ici très étroite, là très relâchée. Il y a des religions d'Etat, des religions dominantes, des religions exclusives; tout cela est du langage grossier de la politique humaine. Est-ce qu'on croit par hasard que les Etats ont une religion comme les personnes, qu'ils ont une âme et une autre vie où ils seront jugés selon leur foi et leurs œuvres? Ce serait une absurdité; toute l'immortalité de Rome et d'Athènes est dans l'histoire. Est-ce qu'on oserait prétendre que les Etats ont le droit, entre les diverses religions qui se professent sur la terre, de décider laquelle est la vraie? Ce serait un blasphème. Il ne s'agit donc, dans les religions d'Etat, ou dominantes ou exclusives, que des cultes plus ou moins autorisés, plus ou moins privilégiés, et de l'établissement plus ou moins politique de leurs ministres, jamais de la vérité, qui s'échappe toujours de ces transactions. Nous savons que Jésus-Christ n'a rien changé à l'ordre public des sociétés, qu'il n'a rien retiré aux gouvernements de la terre et ne leur a rien attribué ; nous lisons dans l'Evangile qu'il les a laissés et respectés tels qu'ils étaient établis, parce que son royaume n'était pas de ce monde. Ce qu'ils sont, ils l'ont toujours été; ce qu'ils n'étaient pas avant Jésus-Christ, ils ne le sont pas devenus. Si donc aujourd'hui les religions d'Etat sont nécessairement la vérité, il en a toujours été ainsi, et Claude mis au rang des dieux par le sénat romain a été vraiment dieu. Entre Dioclétien et les chrétiens, nul doute que l'erreur était du côté de ceux-ci, la vérité du côté de Dioclétien. Et sans sortir de la loi que nous discutons, depuis trois siècles que la religion chrétienne est malheureusement déchirée en catholique et protestante,

le dogme de la présence réelle n'est vrai qu'en deçà du détroit, il est faux et idolâtre au delà. La vérité est bornée par les mers, les fleuves et les montagnes ; un méridien, comme l'a dit Pascal, en décide. Il y a autant de vérités que de religions d'Etat ; bien plus : si dans chaque Etat, et sous le même méridien, la loi politique change, la vérité, compagne docile, change avec elle. Et toutes ces vérités contradictoires entre elles sont la vérité au même titre, la vérité immuable et absolue, à laquelle, selon votre loi, il doit être satisfait par des supplices, qui, toujours et partout, seront également justes. On ne saurait pousser plus loin le mépris de Dieu et des hommes, et cependant telles sont les conséquences naturelles et nécessaires du système de la vérité légale ; il est impossible de s'en relever, dès qu'on admet le principe. Dira-t-on encore que ce n'est pas le principe du projet de loi ? Autant de fois qu'on le dira, je répéterai que le projet de loi admet le sacrilége légal, et qu'il n'y a point de sacrilége légal envers les hosties consacrées, si la présence réelle n'est pas une vérité légale.

Mais voici d'autres conséquences du même principe. On ne se joue pas avec la religion comme avec les hommes ; on ne lui fait point sa part, on ne lui dit pas avec empire qu'elle ira jusque-là, et pas plus loin. Le sacrilége résultant de la profanation des hosties consacrées est entré dans votre loi ; pourquoi celui-là seul, quand il y en a autant que de manières d'outrager Dieu ? et pourquoi seulement le sacrilége, quand, avec la même autorité, l'hérésie et le blasphème frappent à la porte ? La vérité ne souffre point ces transactions partiales. De quel droit votre main profane scinde-t-elle la majesté divine, et la déclare-t-elle vulnérable sur un seul point, invulnérable sur tous les autres, sensible aux voies de fait, insensible à toute autre espèce d'outrages ? Il a raison, cet écrivain qui trouve votre loi mesquine, frauduleuse, et même athée : dès qu'un seul des dogmes de la religion catholique passe dans la loi, cette religion tout entière doit être *tenue pour vraie et les autres pour fausses ;* elle doit *faire partie de la constitution de l'Etat,* et de là se répandre *dans les institutions politiques et civiles ; autrement l'Etat professe l'indifférence des religions, il exclut Dieu de ses lois, il est athée.*

Je rends grâces au célèbre écrivain d'avoir si bien dégagé le principe que les habiles restrictions et les ingénieuses combinaisons du projet de loi dissimulent ; le voilà au grand jour, et dans

toute sa fécondité. Après que la loi a *tenu la vérité pour vraie*, la vérité à son tour s'empare de la loi, elle fait les constitutions, elle fait les institutions politiques et civiles ; c'est-à-dire, Messieurs, qu'elle fait tout. Non seulement son royaume est de ce monde, mais ce monde est son royaume ; le sceptre a passé dans ses mains, et le prêtre est roi. Ainsi, de même que, dans la politique, on nous resserre entre le pouvoir absolu et la sédition révolutionnaire, de même, dans la religion, nous sommes pressés entre la théocratie et l'athéisme.

Nous n'acceptons point cette odieuse alternative. La théocratie convenait au peuple juif, que Dieu gouvernait par des promesses et des menaces temporelles ; elle a été abolie par l'Evangile. Si elle a pu, dans d'autres temps, surprendre encore quelque autorité à la faveur de l'ignorance, elle ne serait de nos jours qu'une imposture décriée, à laquelle la sincérité manquerait d'une part, et la crédulité de l'autre. Il est faux qu'on ne sorte de la théocratie que par l'athéisme. En point de fait, la loi française n'est point théocratique ; on en convient, puisqu'on lui en fait un crime ; et il s'en faut bien que la loi française soit athée. Ou ces mots de *loi athée* sont vides de sens, ou ils veulent dire, dans l'application qu'on nous en fait, que la loi française suppose sciemment que nous sommes un peuple sans aucune religion, un peuple qui ne croit pas en Dieu, et qu'elle a audacieusement, effrontément entrepris de nous gouverner dans cette supposition. Eh bien ! la loi française suppose, et elle fait absolument le contraire. Suis-je donc réduit à le prouver ? Ouvrez la Charte, qui est la loi des lois : vous y voyez que chacun professe librement sa religion, que les ministres des cultes chrétiens reçoivent des traitements du trésor royal, que la religion catholique, apostolique et romaine est la religion de l'Etat. Ouvrez le budget : vous y trouvez que l'Etat acquitte annuellement trente millions pour les dépenses du seul culte catholique. La loi des finances au moins n'est pas athée. Mais voici une preuve plus convaincante, s'il est possible, que Dieu n'est pas exclu de nos lois : c'est que les lois elles-mêmes se sont mises, et avec elles la société entière, sous la protection du serment ; et la Charte aussi a invoqué cette garantie sacrée. « Le roi et ses » successeurs, dit-elle, jureront, dans la solennité de leur sacre, » d'observer fidèlement la présente charte constitutionnelle. » Et qu'est-ce que le serment ? « Un acte de religion, disent les juris- » consultes (Domat), où celui qui jure prend Dieu pour témoin de

» sa fidélité en ce qu'il promet, et pour juge et vengeur de son » infidélité, s'il vient à y manquer. » Quoi ! le serment est un acte de religion, où Dieu, partout présent, intervient comme témoin et comme vengeur ; et quand les lois se confient sans cesse au serment, que sans cesse elles le prescrivent et peut-être le prodiguent, on ose dire que Dieu est exclu de ces mêmes lois, et que l'Etat est légalement athée ! Une telle accusation, prise à la lettre, serait une calomnie si impudente, qu'il faut bien comprendre qu'elle a quelque sens détourné, et que, quand on parle de Dieu, ce n'est pas de Dieu qu'il s'agit, mais de quelque autre chose. En effet, on veut bien nous l'apprendre, cet anathème lancé de toutes parts et avec tant d'éclat n'est que le cri de l'orgueil irrité, une vengeance tirée des lois, dont la molle indifférence a négligé de déclarer une seule religion vraie, et les autres fausses ; la liberté et l'égale protection des cultes, voilà tout l'athéisme de la Charte.

On se trompe cependant ; non, la Charte n'est pas indifférente ; non, elle n'est pas neutre : elle n'est qu'incompétente ; loi d'ici-bas, elle ne sait que les choses humaines. L'homme est un être religieux ; c'est un fait qui tombe sous les facultés, et, si je l'ose dire, sous les sens de la loi. Elle recueille donc ce fait, elle le considère dans ses diverses circonstances, et s'en sert judicieusement pour le bien-être temporel de la société. Ainsi la Charte reconnaît qu'il se professe plusieurs religions en France ; elle les protége toutes. Entre ces religions, elle honore particulièrement la religion chrétienne, mère de la civilisation ; entre les communions chrétiennes, elle assigne une haute prééminence à la religion catholique, qui est la religion de la presqu'universalité des Français, qui a précédé et la maison royale et la monarchie et la France elle-même, et dont nos mœurs publiques et privées ont reçu l'ineffaçable empreinte. En quoi consiste cette prééminence de la religion catholique, appelée par la Charte la religion de l'Etat ? On en peut disputer autant que l'on voudra ; tout ce que j'en veux dire en ce moment, c'est que, si loin qu'on la porte, elle ne sortira pas de l'ordre politique, et la preuve sans réplique qu'elle n'en sortira pas, c'est que la Charte protége également toutes les autres religions, ce qui serait impossible si elle avait déclaré la religion catholique légalement vraie, car, par cela même, les autres seraient légalement fausses, et par conséquent légalement criminelles. La Charte reste, comme elle le doit, dans les faits qu'il lui appartient d'observer ; elle dispose sur ces faits avec une profonde sagesse ;

mais elle se garde de disposer sur la vérité, qui n'est pas un fait humain dont elle ait connaissance. Nous, personnes individuelles et identiques, véritables êtres faits à l'image de Dieu et doués de l'immortalité, nous avons dans nos glorieuses facultés le discernement religieux ; mais Dieu ne l'a pas donné aux Etats, qui n'ont pas les mêmes destinées, et non-seulement il ne le leur a pas donné, mais on peut dire qu'il le leur a positivement refusé, puisqu'il a permis, puisqu'il a voulu, dans ses desseins impénétrables, que les fausses religions eussent, pour la stabilité et la splendeur des sociétés, les mêmes avantages que la vraie. Il n'est pas besoin d'en chercher les preuves dans l'histoire : jetez les yeux autour de vous, regardez l'Espagne et regardez l'Angleterre, et voyez, dans cette alliance qui s'est appelée sainte, le premier rang largement occupé par un souverain que nous tenons au moins pour schismatique.

Je reprends le projet de loi. Qu'est-ce que le sacrilége ? C'est, je le répète avec pudeur, une voie de fait commise sur Jésus-Christ. La présence légale de Jésus-Christ invisible est le fondement qui porte tout l'édifice du titre 1er. Par conséquent, le sacrilége est théologique. Toutes les ruses de l'esprit, tous les artifices du langage n'ébranleront pas ce point fixe. La légalité de la religion est le principe du projet de loi. Il ne m'a point échappé que, dans le cours des dispositions diverses qui forment le corps de la loi, ce principe se contredit, qu'il se mutile, qu'il se rétracte, et qu'il s'applique surtout, avec un art infini, à se rendre inapplicable ; mais qu'importe ? il est dans la loi. Les efforts bien intentionnés qu'on fait aujourd'hui pour le dompter seront vains : il est indomptable.

J'ai fait voir que ce principe est impie au plus haut degré, en ce qu'il rend toutes les religions tour à tour également vraies, et que, faisant l'homme auteur de la liberté religieuse, il le fait dieu. Comme il procède de l'insolence naturelle de l'homme, à qui toute domination est chère, mais surtout celle des esprits et des consciences, il se résout infailliblement dans un appel brutal à la force. Deux sortes de défenseurs ne lui manqueront jamais : les uns, politiques sans probité, qui, ne concevant la religion que comme un instrument de gouvernement, pensent que ce sont les lois qui donnent à cet instrument toute son énergie ; il ne leur est pas dû de réponse ; les autres, amis convaincus de la religion, mais dont le zèle sans science se persuade qu'elle a réellement besoin de l'appui de la force, et que si on la désarme des peines

temporelles, elle est en péril. A ceux-ci, il faut répondre hardiment qu'ils ne connaissent pas la religion ; que ces pensées basses sont indignes d'elle ; qu'elle méprise la force, et qu'elle a surtout horreur de la protection abominable des cruautés et des supplices.

Nous sommes ici au dessus du raisonnement. Nous avons l'autorité décisive d'un fait immense, qui ferme à jamais la bouche aux apologistes de la force, aux défenseurs des religions légales : c'est l'établissement du christianisme, dont l'histoire est présente à vos esprits. Aussi longtemps qu'il a contre lui la force, il triomphe et il répand, avec ses doctrines, des vertus jusque là inconnues à tous les peuples de la terre. Dès qu'il s'est assis sur le trône, il décline ; la pureté de sa discipline toute céleste s'altère, et les mœurs se corrompent ; les saints docteurs gémissent, et redemandent éloquemment la rigueur des premiers temps. Ecoutez ces paroles que saint Hilaire (de Poitiers) adresse à des évêques qui avaient eu recours aux empereurs, c'est-à-dire à la force :

« Il faut gémir de la misère et de l'erreur de notre temps, » où l'on croit que Dieu a besoin de la protection des hommes, » et où l'on recherche la puissance du siècle pour défendre » l'église de Jésus-Christ. Je vous prie, vous qui croyez être évê- » ques, de quel appui se sont servis les apôtres pour prêcher » l'Evangile ? Quelles puissances leur ont aidé à annoncer Jésus- » Christ, et à faire passer presque toutes les nations de l'idolâtrie » au culte de Dieu ? Saint-Paul formait-il l'église de Jésus- » Christ par des édits de l'empereur ? se soutenait-il par la » protection de Néron, de Vespasien ou de Décius, dont la haine » a relevé le lustre de la doctrine céleste ? . . . . . Maintenant, » hélas ! les avantages humains rendent recommandable la foi » divine, et, cherchant à autoriser le nom de Jésus-Christ, » on fait croire qu'il est faible par lui-même. L'Eglise me- » nace d'exils et de prisons, et veut se faire croire par force, » elle qui s'est fortifiée dans les exils et les prisons ! Elle se » glorifie d'être favorisée du monde, elle qui n'a pu être à » Jésus-Christ sans être haïe du monde . . . . . Voilà l'Eglise, en » comparaison de celle qui nous avait été confiée, et que nous » laissons perdre maintenant. » *(Histoire ecclésiastique de Fleury,* liv. 16.)

Ainsi parlait saint Hilaire au quatrième siècle. Mais peut-être que la politique de la religion suit les temps comme la nôtre, et

qu'elle doit s'appuyer aujourd'hui sur d'autres maximes. Voici ce qu'au commencement du dix-huitième siècle le pieux et savant Fleury pensait à ce sujet :

« La vraie religion doit se conserver et s'étendre par les mêmes » moyens qui l'ont établie : la prédication accompagnée de discré- » tion et de prudence, la pratique de toutes les vertus, et surtout » d'une patience sans bornes. Quand il plaira à Dieu d'y joindre les » miracles, le progrès sera plus prompt . . . . . Il faut se désabuser » d'une opinion qui n'est que trop établie depuis plusieurs siècles, » que la religion soit perdue dans un pays quand elle a cessé d'y » être dominante . . . . . Vous croyez que le sacerdoce aura plus » d'autorité étant soutenu par la puissance temporelle, et vous per- » drez la vraie autorité, qui consiste dans l'estime et la confiance. » Instruisez-vous au moins par les faits, et profitez des fautes de » vos pères. Je ne dispute point contre ces politiques profanes qui » regardent la religion comme une invention pour contenir le vul- » gaire dans son devoir, et craignent tout ce qui pourrait en dimi- » nuer le respect dans l'esprit du peuple : il faudrait commencer par » les instruire et les convertir. » (6e *et 4e Discours sur l'Histoire ecclésiastique.*)

Quelles sont, selon Fleury, ces *fautes de vos pères,* qui lui donnent matière à des avertissements si solennels ? Il y en a plusieurs, entre lesquelles le judicieux historien indique celle-ci comme la plus grave :

« De tous les changements de discipline, dit-il, je n'en vois point » qui ait plus décrié l'église que la rigueur exercée contre les héré- » tiques et les autres excommuniés. Vous avez vu comme Sévère- » Sulpice blâme les deux évêques Idace et Ithace de s'être adressés » aux juges séculiers pour faire chasser des villes les priscillianis- » tes. On fut bien plus indigné quand on les vit suivre les coupables » à Trèves en qualité d'accusateurs. Saint Martin pressait Ithace de » se désister, et priait l'empereur d'épargner le sang des hérétiques; » mais quand ils eurent été exécutés à mort, saint Ambroise et saint » Martin ne communiquèrent plus avec Ithace, ni avec les évêques » qui demeuraient dans sa communion, quoiqu'ils fussent protégés » par l'empereur. Enfin saint Martin se reprocha toute sa vie d'a- » voir communiqué en passant avec ces ithaciens, pour sauver la » vie à des innocents : tant il paraissait horrible que des évêques » eussent trempé dans la mort de ces hérétiques, quoique leur secte » fût une branche de l'hérésie détestable des Manichéens. » (*4e Discours.*)

Maintenant, Messieurs, élevons-nous plus haut, et remontons à la source divine de cet esprit de douceur et de charité qui animait les saints évêques des premiers siècles, non seulement envers les hérétiques et les excommuniés, mais envers les criminels quels qu'ils fussent, et qui rendait, comme le dit encore Fleury, l'église aimable même aux païens.

Un bourg des Samaritains ayant refusé de recevoir Jésus, Jacques et Jean, ses disciples, lui dirent : « Seigneur, voulez-vous que nous » commandions que le feu descende du ciel et qu'il les dévore? » Mais, se retournant, il leur fit réprimande et leur dit : « Vous ne » savez pas à quel esprit vous êtes appelés. *Nescitis cujus spiritus* » *estis*. Le fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les hommes, » mais pour les sauver. »

Voilà, Messieurs, la vocation de l'Eglise : elle a été appelée par Jésus-Christ à sauver les hommes et non à les dévorer par le feu du ciel, ce qui explique le système admirable de son code pénitentiel, tout médicinal, dit saint Augustin, et tout occupé de détruire, non l'homme, mais le péché, afin de préserver le pécheur des peines éternelles, qui sont sans remède. Au-dessus de ce code s'élève et règne le dogme d'une autre vie, où Dieu manifestera sa justice, qu'il cache et suspend dans celle-ci; ce dogme, en effet, est l'âme de la politique religieuse, et il s'oppose invinciblement à la précipitation des supplices. J'ai prouvé que si on met la religion dans la loi humaine (et on l'y met par le crime de lèse-majesté divine), on nie toute vérité religieuse; je prouve en ce moment que, si on met dans la religion la peine capitale, on nie la vie future. La loi proposée, qui fait l'un et l'autre, est donc à la fois impie et matérialiste. Elle ne croit pas à la vie future, cette loi qui anticipe l'enfer, et qui remplit sur la terre l'office des démons; il faudrait, selon Fleury, commencer par l'instruire et la convertir.

Je dépose ici le fardeau de cette terrible discussion. Je n'aurais pas entrepris de le soulever, si je n'avais consulté que mes forces; mais une profonde conviction, et le sentiment d'un grand devoir à remplir, ont animé et soutenu ma faiblesse. J'ai voulu marquer, en rompant un long silence, ma vive opposition au principe théocratique qui menace à la fois la religion et la société, d'autant plus odieux que ce ne sont pas, comme aux jours de la barbarie et de l'ignorance, les fureurs sincères d'un zèle trop ardent qui rallument cette torche. Il n'y a plus de Dominique, et nous ne sommes

pas non plus des Albigeois. La théocratie de notre temps est moins religieuse que politique; elle fait partie de ce système de réaction universelle qui nous emporte : ce qui la recommande, c'est qu'elle a un aspect contre-révolutionnaire. Sans doute, Messieurs, la révolution a été impie, jusqu'au fanatisme, jusqu'à la cruauté ; mais qu'on y prenne garde, c'est ce crime-là surtout qui l'a perdue; et on peut prédire à la contre-révolution que des représailles de cruauté, ne fussent-elles qu'écrites, porteront témoignage contre elle, et la flétriront à son tour.

Il y a des temps où les lois pénales en fait de religion rendent les âmes atroces ; Montesquieu le dit, et l'histoire des derniers siècles en fait foi. Nous pouvons juger qu'il y a d'autres temps où ces mêmes lois ne sont qu'une avilissante corruption. Souvenez-vous, Messieurs, de la vieillesse du grand roi et des temps qui l'ont suivie, de ces temps qui touchent de si près à la révolution ; consultez sur cette triste époque les plus pieux, les plus sages contemporains. Fénelon écrivait ces propres paroles le 15 mars 1712, trois ans avant la mort de Louis XIV : « Les mœurs présentes de la nation jettent chacun » dans la plus violente tentation de s'attacher au plus fort par » toute sorte de bassesses, de lâchetés, de noirceurs et de trahisons.» (*Vie de Fénelon*, t. III. p. 322.) Je vote le rejet du titre 1er du projet de loi.

M. Royer-Collard.

L'éloquence n'étant pas un genre de composition, mais une force de l'âme, pénètre et anime, selon l'occasion, les matières les plus diverses. Le genre oratoire, ou le discours public, n'en est que l'occasion la plus immédiate et la forme la plus complète. Mais l'éloquence n'en est pas moins, dans l'art d'écrire, une vertu spéciale, une beauté reconnaissable entre toutes les autres à certains caractères.

Elle s'associe, dans le besoin, à la philosophie, à la poésie : elle s'appuie de l'une, elle se pare de l'autre ; mais elle n'est ni l'une ni l'autre. La poésie et la philosophie, prises dans leur pureté, se dégagent de la réalité pour s'élever à l'idée : l'éloquence a pour objet la réalité, et poursuit un but pratique; les deux premières sont désintéressées : l'éloquence ne peut pas l'être ; les deux premières contemplent : l'éloquence est une action. Le philosophe et le poëte s'adressent à ce qu'il y a en nous de spéculatif : l'orateur cherche à s'emparer de notre volonté. Sa tâche est une agression opiniâtre; notre âme est un fort qu'il assiége, mais qu'il ne prendrait jamais s'il ne s'était ménagé des intelligences dans la place. L'éloquence n'est qu'un appel à la sympathie ; son secret consiste à démêler et à saisir dans l'âme d'autrui les parties qui correspondent à l'âme de l'orateur et à toute âme ; son but est de s'emparer de la main qu'à notre insu nous lui tendons sans cesse. C'est de nous qu'elle obtient des armes contre nous ; c'est de nos concessions qu'elle se fortifie, de nos dons qu'elle se prévaut, avec notre aveu qu'elle nous accable. En d'autres termes, l'orateur invoque des principes, intellectuels

et moraux, que nous tenons en commun avec lui, et il ne fait que réclamer avec instance les conclusions de ces prémisses; il nous prouve que nous sommes d'accord avec lui, il nous fait sentir et aimer cet accord; en un mot, comme on l'a dit avec énergie, on ne démontre aux gens que ce qu'ils croyaient déjà.

Ce talent de l'esprit, ou de l'âme plutôt, est un talent à part et distinct de tous les autres. Il tient à une sensibilité, à un don de vivre en autrui, qui ne saurait s'imiter ni s'enseigner. Rien ne le supplée. Quoi de plus simple pourtant? Mais précisément parce qu'il est très simple, il est très rare. Qu'est-ce que les traits les plus fameux d'un Démosthène, d'un Bossuet et d'un Fox, sinon des appels au bon sens de l'esprit, ou à la conscience, qui est le bon sens de l'âme? Quel est le vrai terrain de l'éloquence, si ce n'est le *lieu commun*? Quand l'éloquence se combine avec de hautes considérations philosophiques, ainsi que l'âge moderne nous en fournit des exemples (et le discours de M. Royer-Collard est un des plus beaux), on est tenté d'abord d'attribuer à la philosophie l'impression qu'on vient de recevoir; mais l'éloquence est quelque chose de plus populaire. L'élément populaire est présent aussi dans le discours sur le sacrilége; c'est son emploi qui rend ce discours éloquent; c'est à la puissance de faire vibrer en nous les cordes primitives de l'âme, ce qu'elle a de plus simplement humain, c'est à cela et à nulle autre chose, que nous reconnaissons l'orateur.

PAMPHLET DES PAMPHLETS[1].

PENDANT que l'on m'interrogeait à la préfecture de police sur mes noms, prénoms, qualités, comme vous avez pu voir dans

1. Le procès intenté à Paul-Louis Courier au sujet de son *Simple Discours* (aux paysans de son canton contre l'acquisition de Chambord, 1819) donna lieu à l'écrit dont nous insérons ici une grande partie.

« C'est seulement à la lecture de ses derniers écrits politiques, dit l'éditeur des Oeuvres de Courier, qu'on sent que ce lumineux et mordant génie a rencontré enfin la langue qui convient à ses amères impressions sur les hommes et les choses de son temps . . . . A mesure que Courier a produit, on a pu remarquer son allure plus dégagée, plus libre, sa manière se séparant de plus en plus de celle des écrivains auxquels on a pu d'abord le comparer, jusqu'à ce qu'enfin elle soit tout à fait l'expression de l'originalité de son esprit et de la trempe un peu sauvage de son caractère. Le *Pamphlet des Pamphlets* fut le chant du cygne . . . . C'est là seulement que la lente formation de ce talent de premier ordre est accomplie. »

Ces observations de M. Armand Carrel nous paraissent très justes. Longtemps le talent si original de P.-L. Courier s'assujettit à la recherche d'une manière. On aperçoit dans la plupart de ses écrits la lime passant sur la forme première, puis repassant, pour les faire disparaître, sur les traces que sa dent a laissées. On y voit la verve satirique, d'ordinaire si pressée de jaillir, attendre patiemment, de forme en forme, que la plus complète et surtout la plus vive ait été rencontrée. Toute cette lenteur a eu lieu au profit de la rapidité: aucun style n'a le mouvement si alerte, les articulations plus rapprochées;

les gazettes du temps, un homme se trouvant là sans fonctions apparentes, m'aborda familièrement, me demanda confidemment si je n'étais point auteur de certaines brochures; je m'en défendis fort. Ah! Monsieur, me dit-il, vous êtes un grand génie, vous êtes inimitable. Ce propos, mes amis, me rappela un fait historique peu connu que je vous veux conter par forme d'épisode, digression, parenthèse, comme il vous plaira; ce m'est tout un.

Je déjeunais chez mon camarade Duroc, logé en ce temps-là, mais depuis peu, notez, dans une vieille maison, fort laide selon moi, entre cour et jardin, où il occupait le rez-de-chaussée. Nous étions à table, plusieurs, joyeux, en devoir de bien faire, quand tout à coup arrive, et sans être annoncé, notre camarade Bonaparte, nouveau propriétaire de la vieille maison, habitant le premier étage. Il venait en voisin, et cette bonhomie nous étonna au point que pas un des convives ne savait ce qu'il faisait. On se lève, et chacun demandait : Qu'y a-t-il? Le héros nous fit rasseoir. Il n'était pas de ces camarades à qui l'on peut dire : mets-toi et mange avec nous. Cela eût été bon avant l'acquisition de la vieille maison. Debout à nous regarder, ne sachant trop que dire, il allait et venait. Ce sont des artichauts dont vous déjeunez là? Oui, général. Vous, Rapp, vous les mangez à l'huile? Oui, général. Et vous, Savary, à la sauce; moi, je les mange au sel. Ah! général, répond celui qui s'appelait alors Savary, vous êtes un grand homme, vous êtes inimitable.

Voilà mon trait d'histoire, que je rapporte exprès afin de vous faire voir, mes amis, qu'une fois on m'a traité comme Bonaparte,

on dirait d'un char élancé qui serre au plus près tous les angles de la route, sans les effleurer jamais. Chaque phrase, artistement élaborée, prend la tournure d'un proverbe, et souvent en a la valeur. Courier ne craint pas de joncher sa prose de vers de toute mesure, fortement rythmés; a-t-il quelque pensée notable à recommander à votre mémoire, vous la voyez, comme d'elle-même, se tourner en alexandrin. Il ne s'est pas trompé : ses paragraphes sont des couplets, qu'on a retenus comme ceux de Béranger. Ces deux auteurs sont devenus populaires, plus par la surface toutefois que par l'intimité des choses. C'est au moins bien à tort qu'on a fait de Paul-Louis une espèce de poëte des campagnes : rien de moins poétique en général ni de moins champêtre que ses tableaux de la vie agricole; ses champs et ses forêts sont une manufacture; ses paysans, des industriels; il ne voit dans la nature qu'un fonds à exploiter; le ton de ses peintures, si du moins il est peintre, est grisâtre, dur et froid. Peut-être cette manière ne lui était pas naturelle; mais la tâche qu'il s'était faite en politique avait pu la lui faire préférer à toute autre.

et par les mêmes motifs. Ce n'était pas pour rien qu'on flattait le consul, et quand ce bon monsieur, avec ses douces paroles, se mit à me louer si démesurément que j'en faillis perdre contenance, m'appelant homme sans égal, incomparable, inimitable, il avait son dessein, comme m'ont dit depuis des gens qui le connaissent, et voulait de moi quelque chose, pensant me louer à mes dépens. Je ne sais s'il eut contentement. Après maints discours, maintes questions, auxquelles je répondis le moins mal que je pus : Monsieur, me dit-il en me quittant, Monsieur, écoutez, croyez-moi : employez votre grand génie à faire autre chose que des pamphlets.

J'y ai réfléchi, et me souviens qu'avant lui M. de Broë, homme éloquent, zélé pour la morale publique, me conseilla de même, en termes moins flatteurs, devant la cour d'assises. *Vil pamphlétaire* . . . . Ce fut un mouvement oratoire des plus beaux, quand, se tournant vers moi qui, foi de paysan, ne songeais à rien moins, il m'apostropha de la sorte : *Vil pamphlétaire!* etc. Coup de foudre, non, de massue, vu le style de l'orateur, dont il m'assomma sans remède. Ce mot soulevant contre moi les juges, les témoins, les jurés, l'assemblée (mon avocat lui-même en parut ébranlé), ce mot décida tout. Je fus condamné dès l'heure dans l'esprit de ces messieurs, dès que l'homme du roi m'eut appelé pamphlétaire, à quoi je ne sus que répondre. Car il me semblait bien en mon âme avoir fait ce qu'on nomme un pamphlet ; je ne l'eusse osé nier. J'étais donc pamphlétaire à mon propre jugement, et voyant l'horreur qu'un tel nom inspirait à tout l'auditoire, je demeurai confus.

Sorti de là, je me trouvai sur le grand degré avec M. Arthus B....., libraire, un de mes jurés, qui s'en allait dîner, m'ayant déclaré coupable. Je le saluai ; il m'accueillit, car c'est le meilleur homme du monde, et, chemin faisant, je le priai de me vouloir dire ce qui lui semblait à reprendre dans le *simple discours* condamné. Je ne l'ai point lu, me dit-il ; mais c'est un pamphlet, cela me suffit. Alors je lui demandai ce que c'était qu'un pamphlet, et le sens de ce mot, qui, sans m'être nouveau, avait besoin pour moi de quelques explications. C'est, répondit-il, un écrit de peu de pages comme le vôtre, d'une feuille ou deux seulement. De trois feuilles, repris-je, serait-ce encore un pamphlet? Peut-être, me dit-il, dans l'acception commune ; mais, proprement parlant, le pamphlet n'a qu'une

feuille seule; deux ou plus font une brochure. Et dix feuilles? quinze feuilles? vingt feuilles? Font un volume, dit-il, un ouvrage.

Moi, là-dessus : Monsieur, je m'en rapporte à vous, qui devez savoir ces choses. Mais hélas! j'ai bien peur d'avoir fait en effet un pamphlet, comme le dit le procureur du roi. Sur votre honneur et conscience, puisque vous êtes juré, monsieur Arthus B......, mon écrit d'une feuille et demie est-ce pamphlet ou brochure? Pamphlet, me dit-il, pamphlet sans nulle difficulté. Je suis donc pamphlétaire! Je ne vous l'eusse pas dit par égard, ménagement, compassion du malheur; mais c'est la vérité. Au reste, ajouta-t-il, si vous vous repentez, Dieu vous pardonnera (tant sa miséricorde est grande) dans l'autre monde. Allez, mon bon monsieur, et ne péchez plus; allez à Sainte-Pélagie.

Voilà comme il me consolait. Monsieur, lui dis-je, de grâce, encore une question. Deux, me dit-il, et plus, et tant qu'il vous plaira, jusqu'à quatre heures et demie, qui, je crois, vont sonner. Bien, voici ma question. Si, au lieu de ce pamphlet sur la souscription de Chambord, j'eusse fait un volume, un ouvrage, l'auriez-vous condamné? Selon. J'entends : vous l'eussiez lu d'abord, pour voir s'il était condamnable. Oui, je l'aurais examiné. Mais le pamphlet, vous ne le lisez pas? Non, parce que le pamphlet ne saurait être bon. Qui dit pamphlet, dit un écrit tout plein de poison. De poison? Oui, monsieur, et du plus détestable. Sans quoi on ne le lirait pas s'il n'y avait du poison? Non, le monde est ainsi fait : on aime le poison dans tout ce qui s'imprime. Votre pamphlet que nous venons de condamner, par exemple, je ne le connais point; je ne sais en vérité ni ne veux savoir ce que c'est, mais on le lit; il y a du poison. Monsieur le procureur du roi nous l'a dit, et je n'en doutais pas. C'est le poison, voyez-vous, que poursuit la justice dans ces sortes d'écrits. Car autrement la presse est libre; imprimez, publiez tout ce que vous voudrez, mais non pas du poison. Vous avez beau dire, messieurs, on ne vous laissera pas distribuer le poison. Cela ne se peut en bonne police, et le gouvernement est là qui vous en empêchera bien.

(Ici, à propos de la métaphore du *poison*, l'auteur se plaint de tout le mal que fait en général et que lui a fait en particulier l'abus du langage figuré, et il forme le vœu d'être pour jamais à l'abri de la métaphore.)

Après cette courte oraison mentale, je repris : En effet, monsieur, le poison ne vaut rien du tout, et l'on fait à merveille d'en arrêter le débit. Mais je m'étonne comment le monde, à ce que vous dites, l'aime tant. C'est sans doute qu'avec ce poison il y a dans les pamphlets quelque chose.... Oui, des sottises, des calembours, de méchantes plaisanteries. Que voulez-vous, mon cher monsieur, que voulez-vous mettre de bon sens en une misérable feuille? quelles idées s'y peuvent développer? Dans des ouvrages raisonnés, au sixième volume à peine entrevoit-on où l'auteur en veut venir. Une feuille, dis-je, il est vrai, ne saurait contenir grand'chose. Rien qui vaille, me dit-il, et je n'en lis aucune. Vous ne lisez donc pas les mandements de monseigneur l'évêque de Troyes pour le carême et pour l'avent? Ah! vraiment ceci diffère beaucoup. Ni les pastorales de Toulouse sur la suprématie papale? Ah! c'est autre chose cela. Donc à votre avis, quelquefois une brochure, une simple feuille.... Fi! n'en parlez pas, oppprobre de la littérature, honte du siècle et de la nation, qu'il se puisse trouver des auteurs, des imprimeurs et des lecteurs de semblables impertinences. Monsieur, lui dis-je, les *Lettres provinciales* de Pascal.... Oh! livre admirable, divin, le chef-d'œuvre de notre langue! Eh bien! ce chef-d'œuvre divin, ce sont pourtant des pamphlets, des feuilles qui parurent.... Non, tenez, j'ai là-dessus des principes, mes idées. Autant j'honore les grands ouvrages faits pour durer et vivre dans la postérité, autant je méprise et déteste ces petits écrits éphémères, ces papiers qui vont de main en main et parlent aux gens d'à présent, des faits, des choses d'aujourd'hui. Je ne puis souffrir les pamphlets. Et vous aimez les Provinciales, *petites lettres*, comme alors on les appelait, quand elles allaient de main en main. Vrai, continua-t-il sans m'entendre, c'est un de mes étonnements, que vous, Monsieur, qui, à voir, semblez homme bien né, homme *éduqué*, fait pour être quelque chose dans le monde; car enfin qui vous empêchait de devenir baron comme un autre? honorablement employé dans la police, les douanes, geôlier, ou gendarme, vous tiendriez un rang, feriez une figure, — non, je n'en reviens pas, un homme comme vous s'avilir, s'abaisser jusqu'à faire des pamphlets! ne rougissez-vous point? Blaise, lui répondis-je, Blaise Pascal n'était ni geôlier, ni gendarme, ni employé de M. Franchet. Chut! Paix! Parlez plus bas, car

il peut nous entendre. Qui donc? L'abbé Franchet? Serait-il près de nous? Monsieur, il est partout. Voilà quatre heures et demie; votre humble serviteur. Moi le vôtre. Il me quitte et s'en alla courant.

Ceci, mes chers amis, mérite considération : trois si honnêtes gens, M. Arthus B......, ce monsieur de la police et M. de Broë, personnage éminent en science, en dignité, voilà trois hommes de bien ennemis des pamphlets. Vous en verrez d'autres assez et de la meilleure compagnie, qui trompent un ami, séduisent sa fille ou sa femme, pour obtenir une place honorable, mentent à tout venant, trahissent, manquent de foi, et tiendraient à grand déshonneur d'avoir dit vrai dans un écrit de quinze ou seize pages. Car tout le mal est dans ce peu. Seize pages, vous êtes pamphlétaire et gare Sainte-Pélagie; faites-en seize cents, vous serez présenté au roi. Malheureusement je ne saurais. Lorsqu'en 1815 le maire de notre commune, celui-là même d'à présent, nous fit donner de nuit l'assaut par ses gendarmes, et du lit traîner en prison de pauvres gens qui ne pouvaient mais de la révolution, dont les femmes, les enfants périrent, la matière était ample à fournir des volumes, et je n'en sus tirer qu'une feuille, tant l'éloquence me manqua. Encore m'y pris-je à rebours. Au lieu de décliner mon nom et de dire d'abord comme je fis : *Mes bons messieurs, je suis Tourangeau*, si j'eusse commencé : *Chrétiens, après les attentats inouïs d'une infernale révolution* .... dans le goût de l'abbé de la Mennais, une fois monté à ce ton, il m'était aisé de continuer et mener à fin mon volume sans fâcher le procureur du roi. Mais je fis seize pages d'un style à peu près comme je vous parle, et je fus pamphlétaire insigne; et depuis, coutumier du fait. Quand vint la souscription de Chambord, sagement il n'en fallait rien dire : ce n'était matière à traiter en une feuille ni en cent; il n'y avait là ni pamphlet, ni brochure, ni volume à faire, étant malaisé d'ajouter aux flagorneries et dangereux d'y contredire, comme je l'éprouvai. Pour avoir voulu dire là-dessus ma pensée en peu de mots, sans ambages ni circonlocutions, pamphlétaire encore, en prison, deux mois à Sainte-Pélagie. Puis, à propos de la danse qu'on nous interdisait, j'opinai de mon chef gravement, entendez-vous, à cause de l'église intéressée là-dedans; longuement, je ne puis, et retombai dans le pamphlet. Accusé, poursuivi, mon innocent

langage et mon parler timide trouvèrent grâce à peine ; je fus blâmé des juges. Dans tout ce qui s'imprime il y a du poison plus ou moins délayé selon l'étendue de l'ouvrage, plus ou moins malfaisant, mortel. De l'*acétate de morphine*, un grain dans une cuve se perd, n'est point senti, dans une tasse fait vomir, en une cuillerée tue, et voilà le pamphlet.

L'interlocuteur de M. Courier ressemble fort au *bon père jésuite* des premières Provinciales. Et ici, de même que chez Pascal, après la plaisanterie le sérieux a son tour. Le reste du morceau dont on vient de lire la première partie est consacré à l'éloge du genre des *pamphlets*, et à l'apologie de la liberté de la presse. Au premier rang des pamphlets, l'auteur place les *Provinciales* :

« A entendre les Jésuites, dit-il, c'était peu de chose : ils méprisaient les *petites lettres*, misérables bouffonneries, capables tout au plus d'amuser un moment par la médisance, le scandale, écrits de nulle valeur, sans fonds ni consistance, ni substance comme on dit maintenant, lus le matin, oubliés le soir, en somme indignes de lui, d'un tel homme, d'un savant! L'auteur se déshonorait en employant ainsi son temps et ses talents, écrivant des feuilles, non des livres, et tournant tout en raillerie, au lieu de raisonner gravement ; c'était le reproche qu'ils lui faisaient, vieille et coutumière querelle de qui n'a pas pour soi les rieurs. Qu'est-il arrivé? la raillerie, la fine moquerie de Pascal a fait ce que n'avaient pu les arrêts, les édits, a chassé de partout les Jésuites. Les feuilles si légères ont accablé le grand corps. Un pamphlétaire en se jouant met à bas ce colosse craint des rois et des peuples. La société tombée ne se relèvera pas, quelque appui qu'on lui prête, et Pascal reste grand dans la mémoire des hommes, non par ses ouvrages savants, sa roulette, ses expériences, mais par ses pamphlets, ses petites lettres.

» Ce ne sont pas les Tusculanes qui ont fait le nom de Cicéron, mais ses harangues, vrais pamphlets. Elles parurent en feuilles volantes, non roulées sur une baguette, à la manière d'alors, la plupart même et les plus belles n'ayant jamais été prononcées. Son Caton, qu'était-ce qu'un pamphlet contre César? qui répondit très bien, ainsi qu'il savait faire et en homme d'esprit, digne d'être écouté même après Cicéron. Un autre depuis, féroce, et n'ayant de César ni la plume ni l'épée, maltraité dans quelque autre feuille, pour réponse fit tuer le pamphlétaire ro-

main. Proscription, persécution, récompense ordinaire de ceux qui seuls se hasardent à dire ce que chacun pense. De même avant lui avait péri le grand pamphlétaire de la Grèce, Démosthènes, dont les Philippiques sont demeurées modèle du genre. Mal entendues et de peu de gens dans une assemblée, s'il les eût prononcées seulement, elles eussent produit peu d'effet; mais écrites on les lisait, et ces pamphlets, de l'aveu même du Macédonien, lui donnaient plus d'affaires que les armes d'Athènes, qui, enfin succombant, perdit Démosthènes et la liberté.

» Heureuse de nos jours l'Amérique, et Franklin qui vit son pays libre, ayant plus que nul autre aidé à l'affranchir par son fameux *Bon sens*, brochure de deux feuilles. Jamais livre ni gros volume ne fit tant pour le genre humain. Car aux premiers commencements de l'insurrection américaine, tous ces Etats, villes, bourgades, étaient partagés de sentiments : les uns tenaient pour l'Angleterre, fidèles, non sans cause, au pouvoir légitime; d'autres appréhendaient qu'on ne s'y pût soustraire, et craignaient de tout perdre en tentant l'impossible; plusieurs parlaient d'accommodements, prêts à se contenter d'une sage liberté, d'une charte octroyée, dût-elle être bientôt modifiée, suspendue; peu osaient espérer un résultat heureux de volontés si discordantes. On vit en cet état de choses ce que peut la parole écrite dans un pays où tout le monde lit : puissance nouvelle et bien autre que celle de la tribune. Quelques mots par hasard d'une harangue sont recueillis de quelques-uns; mais la presse parle à tout un peuple, à tous les peuples à la fois, quand ils lisent, comme en Amérique; et de l'imprimé rien ne se perd. Franklin écrivit; son *Bon sens*, réunissant tous les esprits au parti de l'indépendance, décida cette grande guerre, qui, là terminée, continue dans le reste du monde. »

Le ton de l'auteur, plein d'une méprisante ironie pour les ennemis de la presse, devient véhément et amer contre ses timides amis. Imputant à l'esprit même de ses compatriotes leur hésitation à s'emparer en plein de cette liberté des libertés, il s'échappe jusqu'à cette invective qu'on n'oubliera pas de longtemps : « Vous êtes, non le plus esclave, mais le plus valet de tous les peuples. »

D'ailleurs, ce qu'il avance sur la prétendue innocuité de la presse a trouvé dans les faits une réfutation qui rendrait toute autre superflue, alors même qu'une discussion pour et contre cette liberté en général ne serait pas oiseuse jusqu'à la puérilité. La liberté de la presse se fera seule ses destinées. Venue après toutes les autres, et à son heure pourtant, elle n'est pas pour cela moins naturelle, ni moins providentielle, ni moins

nécessaire, ni moins indestructible que les autres libertés. Entrée comme élément dans la vie des peuples civilisés, rien ne peut l'en faire sortir. Il ne faut pas, pour la défendre, dire qu'elle ne fait point de mal : une liberté qui ne fait point de mal est presque une contradiction dans les termes : la liberté n'est innocente qu'en Dieu. La liberté de la presse fait du mal sans doute : peut-être en fera-t-elle toujours moins, mais elle en fera toujours. D'autres libertés, depuis longtemps soustraites à la discussion, ont eu aussi de très méchants effets ; il n'en est pas une dont on n'eût pu, au même titre, solliciter la suppression. Il vaut mieux se fier à la Providence, qui, dans le monde moral comme dans le monde physique, en préparant des nécessités, leur a d'avance ménagé leur place dans l'ordre, ainsi qu'on prépare un gîte à l'hôte qu'on attend, car, de même qu'il ne saurait y avoir de droit contre le droit, il ne doit point y avoir de nécessité contre la nécessité. Ce qui est nécessaire est bon, et sera reconnu tel en définitive. Au lieu de déclamer contre une liberté que les méchants font mauvaise, faisons-la bonne ; nous le pouvons. Les mêmes réflexions s'appliquent, je ne dirai pas à telle ou telle autre liberté, mais aux institutions les plus fondamentales de la société, mais à la propriété, au mariage, à la société elle-même ; le mal qu'on leur fait produire ne les accuse point : il n'accuse que nous. P.-L. Courier, qui eût pu donner à ces idées l'appui de son talent, ne les a pas rencontrées sur son chemin. Homme de parti, il parle la langue populaire des partis ; et tenant pour convenue entre ses lecteurs et lui la légitimité de ses espérances, il n'a plus à s'occuper que de leur certitude. Sa conclusion est remarquable :

« Toi donc, » se fait-il dire par son correspondant imaginaire, « toi donc, vigneron, Paul-Louis, qui seul en ton pays consens à être homme du peuple, ose encore être pamphlétaire et le déclarer hautement. Ecris, fais pamphlet sur pamphlet, tant que la matière ne te manquera. Monte sur les toits, prêche l'Evangile aux nations, et tu en seras écouté si l'on te voit persécuté. Car il faut cette aide, et tu ne ferais rien sans M. de Broë. C'est à toi de parler, et à lui de montrer par son réquisitoire la vérité de tes paroles. Vous entendant ainsi et secondant l'un l'autre, comme Socrate et Anytus, vous pouvez convertir le monde. »

« Voilà l'épître que je reçois de mon tant bon ami sir John, qui, sur les pamphlets, pense et me conseille au contraire de M. Arthus B...... Celui-ci ne voit rien de si abominable, l'autre rien de si beau. Quelle différence ! Et remarquez : le Français léger ne fait cas que des lourds volumes, le gros Anglais veut mettre tout en feuilles volantes ; contraste singulier, bizarrerie de nature ! Si je pouvais compter que delà l'Océan les choses sont ainsi qu'il me les représente, j'irais ; mais j'entends dire que là, comme en Europe, il y a des Excellences, et bien pis, des héros. Ne partons pas, mes amis, n'y allons point encore. Peut-être, Dieu aidant, peut-être aurons-nous ici autant de liberté, à tout prendre, qu'ailleurs, quoi qu'en dise sir John.

Bon homme en vérité! J'ai peur qu'il ne s'abuse, me croyant fait pour imiter Socrate jusqu'au bout. Non, détournez ce calice; la ciguë est amère, et le monde de soi se convertit assez sans que je m'en mêle, chétif. Je serais la mouche du coche, qui se passera bien de mon bourdonnement. Il va, mes chers amis, et ne cesse d'aller. Si sa marche nous paraît lente, c'est que nous vivons un instant; mais que de chemin il a fait depuis cinq ou six siècles? A cette heure en plaine roulant, rien ne le peut plus arrêter. »



JEAN-JAQUES ROUSSEAU A MALESHERBES.

Après vous avoir exposé, Monsieur, les vrais motifs de ma conduite, je voudrais vous parler de mon état moral dans ma retraite; mais je sens qu'il est bien tard : mon âme aliénée d'elle-même est toute à mon corps. Le délabrement de ma pauvre machine l'y tient de jour en jour plus attachée, et jusqu'à ce qu'elle s'en sépare enfin tout à coup. C'est de mon bonheur que je voudrais vous parler, et l'on parle mal du bonheur quand on souffre.

Mes maux sont l'ouvrage de la nature, mais mon bonheur est le mien. Quoiqu'on en puisse dire, j'ai été sage, puisque j'ai été heureux autant que ma nature m'a permis de l'être, je n'ai point été chercher ma félicité au loin : je l'ai cherchée auprès de moi et l'y ai trouvée. *Spartien* dit que *Similis*, courtisan de Trajan, ayant sans aucun mécontentement personnel quitté la cour et tous ses emplois, pour aller vivre paisiblement à la campagne, fit mettre ces mots sur sa tombe : *J'ai demeuré soixante et seize ans sur la terre, et j'en ai vécu sept.* Voilà ce que je puis dire, à quelque égard, quoique mon sacrifice ait été moindre : je n'ai commencé à vivre que le 9 mai 1756.

Je ne saurais vous dire, Monsieur, combien j'ai été touché de voir comme vous m'estimiez le plus malheureux des hommes. Le public sans doute en jugera comme vous, et c'est encore

ce qui m'afflige. Oh ! que le sort dont j'ai joui n'est-il connu de tout l'univers ! chacun voudrait s'en faire un semblable : la paix règnerait sur la terre ; les hommes ne songeraient plus à se nuire, et il n'y aurait plus de méchants quand nul n'aurait d'intérêt à l'être. Mais de quoi jouissais-je enfin quand j'étais seul? De moi, de l'univers entier, de tout ce qui est, de tout ce qui peut être, de tout ce qu'a de beau le monde sensible, et d'imaginable le monde intellectuel : je rassemblais autour de moi tout ce qui pouvait flatter mon cœur ; mes désirs étaient la mesure de mes plaisirs. Non, jamais les plus voluptueux n'ont connu de pareilles délices, et j'ai cent fois plus joui des chimères qu'ils ne font des réalités.

Quand mes douleurs me font tristement mesurer la longueur des nuits, et que l'agitation de la fièvre m'empêche de goûter un seul instant de sommeil, souvent je me distrais de mon état présent en songeant aux divers événements de ma vie, et les repentirs, les doux souvenirs, les regrets, l'attendrissement, se partagent le soin de me faire oublier quelques moments mes souffrances. Quel temps croiriez-vous, Monsieur, que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers dans mes rêves? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse : ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume, et sont déjà trop loin de moi. Ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides, mais délicieux, que j'ai passés tout entiers avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante, avec mon chien bien-aimé, ma vieille chatte, avec les oiseaux de la campagne et les biches de la forêt, avec la nature entière et son inconcevable auteur. En me levant avant le soleil, pour aller voir et contempler son lever dans mon jardin, quand je voyais commencer une belle journée, mon premier souhait était que ni lettres ni visites n'en vinssent troubler le charme. Après avoir donné la matinée à divers soins que je remplissais tous avec plaisir, parce que je ne pouvais les remettre à un autre temps, je me hâtais de dîner, pour échapper aux importuns et me ménager un plus long après-midi. Avant une heure, même les jours les plus ardents, je partais par le grand soleil avec le fidèle Achate, pressant le pas, dans la crainte que quelqu'un ne vînt s'emparer de moi avant que j'eusse pu m'esquiver ; mais quand une fois j'avais pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétillement de joie, je commençais à respirer en

me sentant libre, en me disant : me voilà maître de moi pour le reste de ce jour ! J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert où rien, ne montrant la main des hommes, n'annonçât la servitude et la domination, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier, et où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature et moi. C'était là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur ; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m'environnaient, l'étonnante variété des herbes et des fleurs que je foulais sous mes pieds, tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration ; le concours de tant d'objets intéressants qui se disputaient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse, et me faisait redire en moi-même : non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux.

Mon imagination ne laissait pas longtemps déserte cette terre ainsi parée. Je la peuplais bientôt d'êtres selon mon cœur, et chassant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les passions factices, je transportais dans les asiles de la nature des êtres dignes de les habiter. Je m'en formais une société charmante, dont je ne me sentais pas indigne ; je me faisais un siècle d'or à ma fantaisie, et remplissant ces beaux jours de toutes les scènes de ma vie qui m'avaient laissé de doux souvenirs, et de toutes celles que mon cœur pouvait désirer encore, je m'attendrissais jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité : plaisirs si délicieux, si purs, et qui sont désormais si loin des hommes. Oh ! si dans ces moments quelque idée de Paris, de mon siècle et de ma petite gloriole d'auteur, venait troubler mes rêveries, avec quel dédain je la chassais à l'instant, pour me livrer sans distraction aux sentiments exquis dont mon âme était pleine ! Cependant au milieu de tout cela, je l'avoue, le néant de mes chimères venait quelquefois la contrister tout à coup. Quand tous mes rêves se seraient tournés en réalités, ils ne m'auraient pas suffi ; j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore. Je trouvais en moi un vide inexplicable, que rien n'aurait pu remplir ; un certain élancement de cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas d'idée, et dont pourtant je sentais le besoin.

Hé bien, monsieur, cela même était jouissance, puisque j'en étais pénétré d'un sentiment très vif et d'une tristesse attirante, que je n'aurais pas voulu ne pas avoir.

Bientôt, de la surface de la terre, j'élevais mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'être incompréhensible qui embrasse tout. Alors, l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas : je me sentais avec une sorte de volupté accablé du poids de cet univers ; je me livrais avec ravissement à la confusion de ces grandes idées ; j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace ; mon cœur resserré dans les bornes des êtres s'y trouvait trop à l'étroit, j'étouffais dans l'univers, j'aurais voulu m'élancer dans l'infini. Je crois que si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait sans retenue, et qui, dans l'agitation de mes transports, me faisait écrier quelquefois : O grand Etre ! sans pouvoir dire ni penser rien de plus.

Ainsi s'écoulaient, dans un délire continuel, les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées ; et quand le coucher du soleil me faisait songer à la retraite, étonné de la rapidité du temps, je croyais ne pas avoir assez mis à profit ma journée, je pensais pouvoir en jouir davantage encore ; et pour réparer le temps perdu, je me disais : Je reviendrai demain.

Je revenais à petits pas, la tête un peu fatiguée, mais le cœur content ; je me reposais agréablement au retour, en me livrant à l'impression des objets, mais sans penser, sans imaginer, sans rien faire autre chose que sentir le calme et le bonheur de ma situation. Je trouvais mon couvert mis sur la terrasse. Je soupais de grand appétit dans mon petit domestique ; nulle image de servitude et de dépendance ne troublait la bienveillance qui nous unissait tous. Mon chien lui-même était mon ami, non mon esclave ; nous avions toujours la même volonté, mais jamais il ne m'a obéi. Ma gaîté durant toute la soirée témoignait que j'avais vécu seul tout le jour ; j'étais bien différent quand j'avais vu de la compagnie ; j'étais rarement content des autres, et jamais de moi. Le soir j'étais grondeur et taciturne : cette remarque est de ma gouvernante ; et depuis qu'elle me l'a dit, je l'ai toujours trouvée juste en m'observant. Enfin, après

avoir fait encore quelques tours dans mon jardin, ou chanté quelque air sur mon épinette, je trouvais dans mon lit un repos de corps et d'âme cent fois plus doux que le sommeil même.

Ce sont là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie, bonheur sans amertume, sans ennuis, sans regrets, et auquel j'aurais borné volontiers tout celui de mon existence. Oui, Monsieur, que de pareils jours remplissent pour moi l'éternité! je n'en demande point d'autres, et n'imagine pas que je sois beaucoup moins heureux dans l'éternité que les intelligences célestes. Mais un corps qui souffre ôte à l'esprit sa liberté; désormais je ne suis plus seul, j'ai un hôte qui m'importune, il faut m'en délivrer pour être à moi: et l'essai que j'ai fait de ces douces jouissances ne sert plus qu'à me faire attendre avec moins d'effroi le moment de les goûter sans distraction[1].



LETTRES.

Voltaire à Thiriot.

Lunéville, 12 juin 1735.

Oui, je vous injurierai jusqu'à ce que je vous aie guéri de votre paresse. Je ne vous reproche point de souper tous les soirs avec M. de la Poplinière, je vous reproche de borner là toutes vos pensées et toutes vos espérances. Vous vivez comme si l'homme avait été créé uniquement pour souper, et vous n'avez d'existence que depuis dix heures du soir jusqu'à deux heures après minuit. Vous restez dans votre trou jusqu'à l'heure des spectacles, à dissiper les fumées du souper de la veille; ainsi vous n'avez pas un moment pour penser à vous et à vos amis. Cela fait qu'une lettre à écrire devient un fardeau pour vous. Vous êtes un mois entier à répondre. Et vous avez encore la bonté de vous faire illusion au point d'imaginer que vous serez capable d'un emploi et de faire quelque fortune, vous qui n'êtes pas

1. Comment Rousseau a-t-il pu dire en commençant que ses maux ont été l'ouvrage de la nature, mais que son bonheur est le sien? Ce morceau ne prouve-t-il pas que les circonstances étaient pour beaucoup dans ce bonheur accidentel et passager qu'il décrit, et n'y reconnaît-on pas, comme dans toute la vie de l'auteur, une âme qui a besoin de se sortir d'elle-même pour être heureuse?

capable seulement de vous faire dans votre cabinet une occupation suivie, et qui n'avez jamais pu prendre sur vous d'écrire régulièrement à vos amis, même dans les affaires intéressantes pour vous et pour eux. Vous avez passé votre jeunesse ; vous deviendrez bientôt vieux et infirme ; voilà à quoi il faut que vous songiez. Il vaut mieux vous préparer une arrière-saison tranquille, heureuse, indépendante. Que deviendrez-vous quand vous serez malade et abandonné ? Sera-ce une consolation pour vous de dire : j'ai bu du vin de Champagne autrefois en bonne compagnie ? Songez qu'une bouteille qui a été fêlée quand elle était pleine d'eau des Barbades, est jetée dans un coin dès qu'elle est cassée, et qu'elle reste en morceaux dans la poussière ; que voilà ce qui arrive à tous ceux qui n'ont songé qu'à être admis à quelques soupers ; et que la fin d'un vieil inutile, infirme, est une chose bien pitoyable. Si cela ne vous donne pas un peu de courage, et ne vous excite pas à secouer l'engourdissement dans lequel vous laissez votre âme, rien ne vous guérira. Si je vous aimais moins, je vous plaisanterais sur votre paresse ; mais je vous aime, et je vous gronde beaucoup.

Cela posé, songez donc à vous, et puis songez à vos amis. N'oubliez point vos amis, et ne passez pas des mois entiers sans leur écrire un mot. Il n'est point question d'écrire des lettres pensées et réfléchies avec soin, qui peuvent un peu coûter à la paresse : il n'est question que de deux ou trois mots d'amitié, et quelques nouvelles, soit d'amitié, soit des sottises humaines, le tout courant sur le papier sans peine et sans attention. Il ne faut, pour cela, que se mettre un demi-quart d'heure vis-à-vis son écritoire. Est-ce donc là un effort si pénible ? J'ai d'autant plus d'envie d'avoir avec vous un commerce régulier, que votre lettre m'a fait un plaisir extrême. . . .

Voltaire à Madame Denis, sa nièce.

Potsdam, le 13 octobre 1750.

Nous voilà dans la retraite de Potsdam : le tumulte des fêtes est passé, mon âme en est plus à son aise. Je ne suis pas fâché de me trouver auprès d'un roi qui n'a ni cour ni conseil. Il est vrai que Potsdam est habité par des moustaches et des bonnets de grenadiers ; mais, Dieu merci, je ne les vois point. Je tra-

vaille paisiblement dans mon appartement au son du tambour. Je me suis retranché les dîners du roi ; il y a trop de généraux et trop de princes. Je ne pouvais m'accoutumer à être toujours vis-à-vis d'un roi en cérémonie, et à parler en public. Je soupe avec lui en plus petite compagnie. Le souper est plus court, plus gai et plus sain. Je mourrais au bout de trois mois, de chagrin et d'indigestion, s'il fallait dîner tous les jours avec un roi en public.

On m'a cédé, ma chère enfant, en bonne forme, au roi de Prusse. Mon mariage est donc fait ; sera-t-il heureux ? je n'en sais rien. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire *oui*. Il fallait bien finir par ce mariage, après des coquetteries de tant d'années. Le cœur m'a palpité à l'autel. Je compte venir, cet hiver prochain, vous rendre compte de tout, et peut-être vous enlever. Il n'est plus question de mon voyage d'Italie. Je vous ai sacrifié sans remords le saint-père et la ville souveraine ; j'aurais dû peut-être vous sacrifier Potsdam. Qui m'aurait dit, il y a sept ou huit mois, quand j'arrangeais ma maison avec vous à Paris, que je m'établirais à trois cents lieues dans la maison d'un autre ? et cet autre est un maître. Il m'a bien juré que je ne m'en repentirais pas ; il vous a comprise, ma chère enfant, dans une espèce de contrat qu'il a signé avec moi, et que je vous enverrai ; mais viendrez-vous gagner votre douaire de quatre mille livres ?

Il est plaisant que les mêmes gens de lettres de Paris qui auraient voulu m'*exterminer* il y a un an, crient actuellement contre mon éloignement, et l'appellent désertion. Il semble qu'on soit fâché d'avoir perdu sa victime. J'ai très mal fait de vous quitter ; mon cœur me le dit tous les jours plus que vous ne pensez ; mais j'ai très bien fait de m'éloigner de ces messieurs-là.

Je vous embrasse avec tendresse et avec douleur.

Voltaire à Lebrun.

qui avait écrit à l'auteur pour l'engager à prendre chez lui la petite-fille du grand Corneille.

A Ferney, 7 novembre 1760.

Je vous ferais, Monsieur, attendre ma réponse quatre mois au moins, si je prétendais la faire en aussi beaux vers que les vôtres.

Il faut me borner à vous dire en prose combien j'aime votre ode et votre proposition. Il convient assez qu'un vieux soldat du grand Corneille tâche d'être utile à la petite-fille de son général. Quand on bâtit des châteaux et des églises, et qu'on a des parents pauvres à soutenir, il ne reste guère de quoi faire ce qu'on voudrait pour une personne qui ne doit être secourue que par les grands du royaume.

Je suis vieux, j'ai une nièce qui aime tous les beaux-arts, et qui réussit dans quelques-uns ; si la personne dont vous me parlez, et que vous connaissez sans doute, voulait accepter auprès de ma nièce l'éducation la plus honnête, elle en aurait soin comme de sa fille ; je chercherais à lui servir de père, le sien n'aurait absolument rien à dépenser pour elle : on lui paierait son voyage jusqu'à Lyon ; elle serait adressée à Lyon à M. Tronchin, qui lui fournirait une voiture jusqu'à mon château, ou bien une femme irait la prendre dans mon équipage. Si cela convient, je suis à ses ordres, et j'espère avoir à vous remercier jusqu'au dernier jour de ma vie de m'avoir procuré l'honneur de faire ce que devait faire M. de Fontenelle. Une partie de l'éducation de cette demoiselle serait de nous voir jouer quelquefois les pièces de son grand-père, et nous lui ferions broder les sujets de Cinna et du Cid.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Voltaire à Helvétius.

Cirey, 25 février 1739.

Mon cher ami, l'ami des muses et de la vérité, votre épître est pleine d'une hardiesse de raison bien au-dessus de votre âge, et plus encore de nos lâches et timides écrivains qui riment pour leurs libraires, misérables oiseaux à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever, et qui retombent en se cassant les jambes ! Vous avez un génie mâle, et votre ouvrage étincelle d'imagination. J'aime mieux quelques-unes de vos sublimes fautes que les médiocres beautés dont on nous veut affadir. Si vous me permettez de vous dire en général ce que je pense pour les progrès qu'un si bel art peut faire entre vos mains, je vous dirai : Craignez, en atteignant le grand, de sauter au gigantesque ; n'offrez que des images vraies et servez-vous toujours du mot propre. Voulez-

vous une petite règle infaillible pour les vers? la voici. Quand une pensée est juste et noble, il n'y a encore rien de fait : il faut voir si la manière dont vous l'exprimez en vers serait belle en prose ; et si votre vers, dépouillé de la rime et de la césure, vous paraît alors chargé d'un mot superflu, s'il y a dans la construction le moindre défaut, si une conjonction est oubliée, enfin si le mot le plus propre n'est pas employé, ou s'il n'est pas à sa place, concluez alors que l'or de cette pensée n'est pas bien enchâssé. Soyez sûr que des vers qui auront l'un de ces défauts ne se retiendront jamais par cœur et ne se feront jamais relire ; et il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit et qu'on retient malgré soi. Il y en a beaucoup de cette espèce dans votre épître, tels que personne n'en peut faire à votre âge, et tels qu'on en faisait il y a cinquante ans. Ne craignez donc point d'honorer le Parnasse de vos talents ; ils vous honoreront sans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs ; et puis voilà de plaisants devoirs ! les fonctions de votre état ne sont-elles pas quelque chose de bien difficile pour une âme comme la vôtre? cette besogne se fait comme on règle la dépense de sa maison et le livre de son maître d'hôtel. Quoi ! pour être fermier-général, on n'aurait pas la liberté de penser ! Eh vraiment ! *Atticus* était fermier-général, les chevaliers romains étaient fermiers-généraux, et pensaient en Romains. Continuez donc, *Atticus*.

Voltaire à Marmontel.

16 juin 1749.

Il n'entre, Dieu merci, dans ma maison, mon cher ami, aucune brochure satirique ; mais je n'ai pu empêcher qu'on fît ailleurs, devant moi, la lecture d'une feuille qu'on dit qui paraît toutes les semaines, dans laquelle votre tragédie d'Aristomène est déchirée d'un bout à l'autre. Je vous assure que cette feuille excita l'indignation de l'assemblée comme la mienne. Les critiques que l'auteur fait par ses seules lumières ne valent rien ; le public avait fait les autres. S'il y a des défauts dans votre pièce, ils n'avaient pas échappé ; (et quel est celui de nos ouvrages qui soit sans défaut?) mais ce public, qui est toujours juste, avait senti encore mieux les beautés dont votre pièce est

pleine, et les ressources de génie avec lesquelles vous avez vaincu la difficulté du sujet. Il y a bien de l'injustice et de la maladresse à n'en point parler. Tout homme qui s'érige en critique entend mal son métier quand il ne découvre pas dans un ouvrage qu'il examine les raisons de son succès. L'abbé Desfontaines, de très odieuse mémoire, fit dix feuilles d'observations sur l'Inès de M. de la Motte; mais dans aucune il ne s'aperçut du véritable et tendre intérêt qui règne dans cette pièce. La satire est sans yeux pour tout ce qui est bon. Qu'arrive-t-il? Les satires passent, comme dit le grand Racine, et les bons écrits qu'elle attaque demeurent; mais il demeure aussi quelque chose de ces satires, c'est la haine et le mépris que leurs auteurs accumulent sur leurs personnes. Quel indigne métier, mon cher ami! Il me semble que ce sont des malheureux condamnés aux mines, qui rapportent de leur travail un peu de terre et de cailloux, sans découvrir l'or qu'il fallait chercher.

N'y a-t-il pas d'ailleurs une cruauté révoltante à vouloir décourager un jeune homme qui consacre ses talents et de très grands talents au public, et qui n'attend sa fortune que d'un travail très pénible et souvent mal récompensé? C'est vouloir lui ôter ses ressources, c'est vouloir le perdre; c'est un procédé lâche et méchant que les magistrats devraient réprimer. Consolez-vous avec les honnêtes gens qui vous estiment; méprisons, vous et moi, ces mercenaires barbouilleurs de papier, qui s'érigent en juges avec autant d'impudence que d'insuffisance, qui louent à tort et à travers quiconque passe pour avoir un peu de crédit et qui aboient contre ceux qui passent pour n'en avoir point. Ils donnent au monde un spectacle déshonorant pour l'humanité; mais il est un spectacle plus noble encore que le leur n'est avilissant: c'est celui des gens de lettres qui, en courant les mêmes carrières, s'aiment et s'estiment réciproquement, qui sont rivaux et qui vivent en frères; c'est ce que vous avez dit dans des vers admirables, et c'est un exemple que j'espère donner longtemps avec vous.

Votre véritable ami, etc.

Voltaire à Madame du Deffant.

Ferney, 4 octobre 1772.

J'ai bien des remords, Madame, d'avoir été si longtemps sans vous écrire ; mais j'ai été malade : il m'a fallu mener Le Kain tous les jours à deux lieues, pour jouer la comédie auprès de Genève, et n'ayant rien à faire du tout, j'ai été accablé des détails les plus inquiétants.

J'ai été sur le point de voir ma colonie détruite. Dès qu'on veut faire quelque bien on est sûr de trouver des ennemis. Qu'on rende service, dans quelque genre que ce puisse être, on peut compter qu'on trouvera des gens qui chercheront à vous écraser. Faites de la prose ou des vers, bâtissez des villes, cela est égal : l'envie vous persécutera infailliblement. Il n'y a d'autre secret pour échapper à cette harpie, que de ne faire jamais d'autre ouvrage que son épitaphe, de ne bâtir que son tombeau, et de se mettre dedans au plus vite.

Quand je vous dis, Madame, que j'ai bâti une petite ville assez jolie, cela est très ridicule, mais cela est très vrai. Cette ville même faisait un commerce assez considérable ; mais si on continue à me chicaner, tout périra. Pour me dépiquer, j'ai fait une épître à Horace. Je ne vous l'envoie pas, parce que je ne sais pas si vous aimez Horace, si vous souffrez encore les vers, si vous avez envie de lire les miens. Vous n'aurez cette épître que quand vous m'aurez dit : envoyez-la-moi. Ce n'est pas assez de prier quelqu'un à souper, il faut avoir de l'appétit.

J'ai toujours mon ancien chagrin que vous connaissez. Ce chagrin m'empêchera de revoir jamais Paris. Je ne saurais souffrir les tracasseries et les factions, aussi ridicules qu'acharnées, qui règnent dans cette Babylone, où tout le monde parle sans s'entendre. Je m'en tiens à mes Alpes et à votre souvenir. Je vous souhaite toute la santé, tous les amusements, toute la bonne compagnie qu'on peut mettre à la place de deux yeux qui vous manquent.

Voici le temps où je vais perdre les miens dès que les neiges arrivent ; et cependant je ne cherche point à revenir à Paris, parce que j'aime mieux souffrir chez moi que d'essuyer des tracasseries dans votre grande ville. Il est vrai que les hommes ne se mangent pas les uns les autres dans Paris comme dans la Nouvelle-Zé-

lande, qui est habitée par des anthropophages dans huit cents lieues de circonférence ; mais on se mange dans Paris le blanc des yeux fort mal à propos.

Adieu, Madame; vivons l'un et l'autre le moins malheureusement que nous pourrons : c'est toujours là mon refrain.

Je vous aime, Madame, je vous aimerai toujours, je vous serai inviolablement attaché, aussi bien qu'à votre grand' maman[1] ; mais de quoi cela servira-t-il ?

Voltaire au roi de Prusse.

Sire !

VOTRE épître est pleine de morceaux touchants. Il y aura toujours de très belles choses dans ce que vous ferez et dans ce que vous écrirez ; souffrez que je vous dise ce que j'ai écrit à Son Altesse Royale votre digne sœur, que cette épître fera verser des larmes, si vous n'y parlez pas des vôtres. Mais il ne s'agit pas ici de discuter avec Votre Majesté ce qui peut perfectionner ce monument d'une grande âme et d'un grand génie ; il s'agit de vous et de votre gloire.

Vous voulez mourir ; je ne vous parle pas ici de l'horreur douloureuse que ce dessein m'inspire. Je vous conjure de soupçonner au moins que du haut rang où vous êtes, vous ne pouvez guère voir quelle est l'opinion des hommes, quel est l'esprit du temps. Comme roi on ne vous le dit pas; comme philosophe et comme grand homme vous ne voyez que les exemples des grands hommes de l'antiquité. Vous aimez la gloire, vous la mettez aujourd'hui à mourir d'une manière que les autres hommes choisissent rarement et qu'aucun des souverains de l'Europe n'a jamais imaginée depuis la chute de l'empire romain. Mais, hélas! sire, en aimant tant la gloire, comment pouvez-vous vous obstiner à un projet qui vous la fera perdre! Je vous ai déjà représenté la douleur de vos amis et le triomphe de vos ennemis.

J'ajoute, car voici le temps de tout dire, que personne ne vous regardera comme le martyr de la liberté ; il faut se rendre justice : vous savez dans combien de cours on s'opiniâtre à regarder votre entrée en Saxe comme une infraction du droit des gens. Que dira-

1. La jeune duchesse de Choiseul, que la vieille marquise du Deffant désignait sous ce titre dans sa société intime.

t-on dans ces cours? que vous avez vengé sur vous-même cette invasion; que vous n'avez pu résister au chagrin de ne pas donner la loi. On vous accusera d'un désespoir prématuré quand on saura que vous aviez pris cette résolution funeste dans Erfurt, quand vous étiez encore maître de la Silésie et de la Saxe. On commentera votre épître, on en fera une critique injurieuse; on sera injuste, mais votre nom en souffrira.

Tout ce que je représente à Votre Majesté est la vérité même. Celui que j'ai appelé le *Salomon du Nord,* s'en dit davantage dans le fond de son cœur.

Il sent qu'en effet, s'il prend ce funeste parti, il y cherche un honneur dont pourtant il ne jouira pas. Il sent qu'il ne veut pas être humilié par des ennemis personnels; il entre donc dans ce triste parti de l'amour-propre, du désespoir. Écoutez contre ces sentiments votre raison supérieure; elle vous dit que vous n'êtes point humilié, et que vous ne pouvez l'être; elle vous dit qu'étant homme comme un autre, il vous restera (quelque chose qui arrive) tout ce qui peut rendre les autres hommes heureux : biens, dignités, amis. Un homme qui n'est que roi peut se croire très infortuné quand il perd des États; mais un philosophe peut se passer d'États. Encore, sans que je me mêle en aucune façon de politique, je ne peux croire qu'il ne vous en restera pas assez pour être toujours un souverain considérable. Si vous aimiez mieux mépriser toute grandeur, comme ont fait Charles-Quint, la reine Christine, le roi Casimir et tant d'autres, vous soutiendriez ce personnage mieux qu'eux tous; et ce serait pour vous une grandeur nouvelle. Enfin tous les partis peuvent convenir, hors le parti odieux et déplorable que vous voulez prendre. Serait-ce la peine d'être philosophe si vous ne saviez pas vivre en homme privé? ou si, en demeurant souverain, vous ne saviez pas supporter l'adversité?

Je n'ai d'intérêt dans tout ce que je dis que le bien public et le vôtre. Je suis bientôt dans ma soixante et quinzième année; je suis né infirme; je n'ai qu'un moment à vivre; j'ai été bien malheureux, vous le savez; mais je mourrais heureux si je vous laissais sur la terre mettant en pratique ce que vous avez si souvent écrit.

J.-J. Rousseau à Voltaire.

Paris, 10 septembre 1755.

C'est à moi, Monsieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries, je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir et vous rendre un hommage que nous vous devons tous comme à notre chef. Sensible, d'ailleurs, à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnaissance de mes concitoyens et j'espère qu'elle ne fera qu'augmenter encore lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asile que vous avez choisi ; éclairez un peuple digne de vos leçons ; et vous qui savez si bien peindre les vertus et la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos murs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire[1].

Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise, quoique je regrette beaucoup, pour ma part, le peu que j'en ai perdu. A votre égard, Monsieur, ce retour serait un miracle si grand à la fois et si nuisible, qu'il n'appartiendrait qu'à Dieu de le faire et qu'au diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pattes: personne au monde n'y réussirait moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds pour cesser de vous tenir sur les vôtres.

Quant à moi, si j'avais suivi ma première vocation, et que je n'eusse ni lu ni écrit, j'en aurais sans doute été plus heureux. Cependant, si les lettres étaient maintenant anéanties, je serais privé

1. Cinq ans après, J.-J. Rousseau écrivait au même Voltaire :

« Je ne vous aime point, Monsieur : vous m'avez fait les maux qui pouvaient m'être les plus sensibles, à moi votre disciple et votre enthousiaste. Vous avez perdu Genève pour le prix de l'asile que vous y avez reçu ; vous avez aliéné de moi mes concitoyens pour le prix des applaudissements que je vous ai prodigués parmi eux ; c'est vous qui me rendez le séjour de mon pays insupportable ; c'est vous qui me ferez mourir en terre étrangère, privé de toutes les consolations des mourants, et jeté pour tout honneur dans une voirie, tandis que tous les honneurs qu'un homme peut attendre vous accompagneront dans mon pays. Je vous hais enfin, puisque vous l'avez voulu ; mais je vous hais en homme encore plus digne de vous aimer, si vous l'aviez voulu. De tous les sentiments dont mon cœur était pénétré pour vous, il n'y reste que l'admiration qu'on ne peut refuser à votre beau génie, et l'amour de vos écrits. Si je ne puis honorer en vous que vos talents, ce n'est pas ma faute : je ne manquerai jamais au respect que je leur dois, ni aux procédés que ce respect exige. »

du seul plaisir qui me reste. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux ; c'est parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amitié, et que j'apprends à jouir de la vie sans craindre la mort. Je leur dois le peu que je suis; je leur dois même l'honneur d'être connu de vous. Mais consultons l'intérêt de nos affaires et la vérité de nos écrits. Quoiqu'il faille des philosophes, des historiens, des savants pour éclairer le monde et conduire ses aveugles habitants, si le sage Memnon[1] m'a dit vrai, je ne connais rien d'aussi fou qu'un peuple de sages.

Convenez-en, Monsieur, s'il est bon que les grands génies instruisent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions : si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir ? « Les boiteux, dit Montaigne, sont malpropres aux exercices du corps, et aux exercices de l'esprit les âmes boiteuses ; » mais en ce siècle savant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres.

Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger, non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de dandins. Le théâtre en fourmille; les cafés retentissent de leurs sentences ; ils les affichent dans les journaux; les quais sont couverts de leurs écrits, et j'entends critiquer l'*Orphelin*[2], parce qu'on l'applaudit, à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts, qu'à peine en sent-il les beautés.

Recherchons la première source des désordres de la société, nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur bien plus que de l'ignorance, et que ce que nous ne savons point nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons savoir. Or, quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs que la fureur de savoir tout? Si l'on n'eût prétendu savoir que la terre ne tournait pas, on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournait. Si les seuls philosophes en eussent réclamé le titre, l'Encyclopédie n'eût point eu de persécuteurs. Si cent mirmidons n'aspiraient à la gloire, vous jouiriez en paix de la vôtre, ou du moins vous n'auriez que des rivaux dignes de vous.

Ne soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talents. Les injures de

1. Héros d'un des contes de Voltaire.
2. L'Orphelin de la Chine.

vos ennemis sont les acclamations satiriques qui suivent le cortége des triomphateurs : c'est l'empressement du public pour tous vos écrits qui produit les vols dont vous vous plaignez; mais les falsifications n'y sont plus faciles, car le fer ni le plomb ne s'allient pas avec l'or. Permettez-moi de vous le dire, par l'intérêt que je prends à votre repos et à votre instruction : méprisez de vaines clameurs par lesquelles on cherche moins à vous faire du mal qu'à vous détourner de bien faire. Plus on vous critiquera, plus vous devez vous faire admirer. Un bon livre est une terrible réponse à des injures imprimées ; et qui vous oserait attribuer des écrits que vous n'aurez point fait, tant que vous n'en ferez que d'inimitables?

Je suis sensible à votre invitation ; et si cet hiver me laisse en état d'aller, au printemps, habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés. Mais j'aimerais mieux boire de l'eau de votre fontaine que du lait de vos vaches ; et, quant aux herbes de votre verger, je crains bien de n'y en trouver d'autres que le lotos, qui n'est pas la pâture des bêtes, et le moly, qui empêche les hommes de le devenir.

Je suis de tout mon cœur et avec respect, etc.

J.-J. Rousseau au roi de Prusse.

Motier, 30 octobre 1762.

Sire,

Vous êtes mon protecteur et mon bienfaiteur, et je porte un cœur fait pour la reconnaissance : je viens m'acquitter avec vous si je puis.

Vous voulez me donner du pain; n'y a-t-il aucun de vos sujets qui en manque? Otez de devant mes yeux cette épée qui m'éblouit et qui me blesse : elle n'a que trop fait son devoir, et le sceptre est abandonné. La carrière est grande pour les rois de votre étoffe, et vous êtes encore loin du terme; cependant le temps presse, il ne vous reste pas un moment à perdre pour aller au bout.

Puissé-je voir Frédéric le juste et le redouté couvrir ses Etats d'un peuple nombreux dont il soit le père! et J.-J. Rousseau, l'ennemi des rois, ira mourir au pied de son trône.

Paul-Louis Courier à M. N.

A Plaisance, le . . . mai 1804.

Nous venons de faire un empereur, et pour ma part je n'y ai pas nui. Voici l'histoire. Ce matin d'Anthouard nous assemble et nous dit de quoi il s'agissait, mais bonnement, sans préambule ni péroraison. — Un empereur ou la république, lequel est le plus de votre goût ? comme on dit ròti ou bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous ? Sa harangue finie, nous voilà tous à nous regarder, assis en rond. — Messieurs, qu'opinez-vous ? Pas le mot. Personne n'ouvre la bouche. Cela dura un quart d'heure ou plus, et devenait embarrassant pour d'Anthouard et pour tout le monde, quand Maire, un jeune homme, un lieutenant que tu as pu voir, se lève et dit : S'il veut être empereur, qu'il le soit ; mais, pour en dire mon avis, je ne le trouve pas bon du tout. — Expliquez-vous, dit le colonel ; voulez-vous, ne voulez-vous pas ? — Je ne le veux pas, répondit Maire. — A la bonne heure ! Nouveau silence. On recommence à s'observer les uns les autres comme des gens qui se voient pour la première fois. Nous y serions encore si je n'eusse pris la parole. Messieurs, dis-je, il me semble, sauf correction, que ceci ne nous regarde pas : la nation veut d'un empereur, est-ce à nous d'en délibérer ? Ce raisonnement parut si fort, si lumineux, si *ad rem* . . . . que veux-tu ? j'entraînai l'assemblée. Jamais orateur n'eut un succès si complet : on se lève, on signe, on s'en va jouer au billard. Maire me disait : Ma foi, commandant, vous parlez comme Cicéron ; mais pourquoi voulez-vous donc tant qu'il soit empereur, je vous prie ? — Pour en finir et faire notre partie de billard. Fallait-il rester là tout le jour ? Pourquoi ne le voulez-vous pas ? — Je ne sais, me dit-il, mais je le croyais fait pour quelque chose de mieux. Voilà le propos du lieutenant, que je ne trouve point tant sot. En effet, que signifie, dis-moi . . . . , un homme comme lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle Majesté ! être Bonaparte et se faire sire ! *il aspire à descendre ;* mais non, il croit monter en s'égalant aux rois. Il aime mieux un titre qu'un nom. Pauvre homme ! ses idées sont au-dessous de sa fortune. Je m'en doutai quand je le vis donner sa petite sœur à Borghèse, et croire que Borghèse lui faisait trop d'honneur.

Voilà nos nouvelles; mande-moi celles du pays où tu es, et comment la farce s'est jouée chez vous ; à peu près de même sans doute.

Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne....

Avec la permission du poëte, cela est faux. On ne tremble point, on veut de l'argent, et on ne baise que la main qui paie. Ce César l'entendait bien mieux, et aussi c'était un autre homme. Il ne prit point de titres usés, mais il fit de son nom même un titre supérieur à celui de roi.

Adieu ; nous t'attendons ici.

Le même à M. de Sainte-Croix, à Paris.

Mileto, 12 septembre 1806.

Monsieur, depuis ma dernière lettre à la quelle vous répondîtes d'une manière si obligeante, il s'est passé ici des choses qui nous paraissent à nous de grands événements, mais dont je crois qu'on parlera peu dans le pays où vous êtes. Quoi qu'il en soit, Monsieur, si l'histoire de la Grande-Grèce, durant ces trois derniers mois, a pour vous quelque intérêt, je vous envoie mon journal, c'est-à-dire un petit cahier, où j'ai noté en courant les hommes et les bouffonneries les plus remarquables dont j'ai été le témoin. Il est difficile d'en voir plus, en si peu de temps et d'espace.

Si les traits ainsi raccourcis de ces exécrables farces ne vous inspirent que du dégoût, je n'en serai pas surpris. Cela peut piquer un instant la curiosité de ceux qui connaissent les acteurs ; les autres n'y voient que la honte de l'espèce humaine. C'est là néanmoins l'histoire, dépouillée de ses ornements. Voilà le canevas qu'on brodé les Hérodote et les Thucydide. Pour moi, m'est avis que cet enchaînement de sottises et d'atrocités qu'on appelle histoire ne mérite guère l'attention d'un homme sensé. Plutarque,

avec l'air d'homme sage,
Et cette longue barbe au milieu du visage,

me fait pitié de nous venir prôner tous ces donneurs de batailles dont le mérite est d'avoir joint leurs noms aux événements qu'amenait le cours des choses.

Depuis notre jonction avec Masséna nous marchons plus fièrement et sommes un peu moins à plaindre. Nous retournons sur nos pas,

formant l'avant-garde de cette petite armée et faisant aux insurgés la plus vilaine de toutes les guerres. Nous en tuons peu, nous en prenons encore moins. La nature du pays, la connaissance et l'habitude qu'ils en ont, font que, même étant surpris, ils nous échappent aisément; non pas nous à eux. Ceux que nous attrapons, nous les pendons aux arbres; quand ils nous prennent, ils nous brûlent le plus doucement qu'ils peuvent. Moi qui vous parle, Monsieur, je suis tombé entre leurs mains: pour m'en tirer il a fallu plusieurs miracles. J'assistai à une délibération où il s'agissait de savoir si je serais pendu ou brûlé ou fusillé. Je fus admis à opiner. C'est un récit dont je pourrai vous divertir quelque jour. Je l'ai souvent échappé belle dans le cours de cette campagne; car outre les hasards communs, j'ai fait deux fois le voyage de Reggio à Tarente, aller et retour, c'est-à-dire plus de quatre cents lieues, à travers les insurgés, seul ou peu accompagné, tantôt à pied, tantôt à cheval, quelquefois à quatre pattes, quelquefois glissant sur mon derrière ou culbutant du haut des montagnes. C'est dans une de ces courses que je fus pris par nos bons amis.

Un jour, sur une barque, je passai près d'une frégate anglaise qui m'ayant tiré quelques coups, tous mes rameurs se jetèrent à l'eau et se sauvèrent à terre. Je restai seul comme Ulysse, comparaison d'autant plus juste que ceci m'arriva dans le détroit de Charybde, à la vue d'une petite ville qui s'appelle encore Scylla, où je ne sais quel dieu me fit aborder paisiblement. J'avais coupé avec mon sarbre le cordage qui tenait ma petite voile latine, sans quoi j'eusse été submergé.

J'avais sauvé, du pillage de mes pauvres nippes, ce que j'appelais mon bréviaire. C'est une Iliade de l'imprimerie royale, un tout petit volume que vous aurez pu voir dans les mains de l'abbé Barthélemy; cet exemplaire me venait de lui *(quam dispari domino!)* et je sais qu'il avait coutume de le porter dans ses promenades. Pour moi, je le portais partout; mais l'autre jour, je ne sais pourquoi, je le confiai à un soldat qui me conduisait un cheval en main. Ce soldat fut tué et dépouillé. Que vous dirai-je, Monsieur? J'ai perdu huit chevaux, mes habits, mon linge, mon manteau, mes pistolets, mon argent. Je ne regrette que mon Homère, et pour le ravoir, je donnerais la seule chemise qui me reste. C'était ma société, mon unique entretien dans les haltes et les veillées. Mes camarades en rient. Je voudrais bien qu'ils eussent perdu leur dernier jeu de carte pour voir la mine qu'ils feraient.

Vous croirez sans peine, Monsieur, qu'au milieu de pareilles aventures je n'ai eu garde de penser aux antiquités. S'il s'est trouvé sur mon chemin quelques monuments, à l'exemple de Pompée, *ne visenda quidem putavi*. Non que j'aie rien perdu de mon goût pour ces choses-là, mais le présent m'occupe trop pour songer au passé: un peu aussi le soin de ma peau, et les Calabrais me font oublier la Grande-Grèce. C'est encore aujourd'hui *Calabria ferox*. Remarquez, je vous prie, que depuis Annibal, qui trouva ce pays florissant et le ravagea pendant seize ans, il ne s'est jamais rétabli. Nous brûlons bien sans doute, mais il paraît qu'ils s'y entendaient aussi. Si nous nous arrêtions quelque part, si j'avais seulement le temps de regarder autour de moi, je ne doute pas que ce pays, où tout est grec et antique, ne me fournît aisément de quoi vous intéresser et rendre mes lettres dignes de leur adresse. Il y a dans ces environs, par exemple, des ruines considérables, un temple qu'on dit de Proserpine. Les superbes marbres qu'on en a tirés sont à Rome, à Naples et à Londres. J'irai voir, si je puis, ce qui en reste, et vous et rendrai compte, si je vis, et si la chose en vaut la peine.

Pour la Calabre actuelle, ce sont des bois d'orangers, des forêts d'oliviers, des haies de citronniers. Tout cela sur la côte et seulement près des villes: pas un village, pas une maison dans la campagne: elle est inhabitable, faute de police et de lois. Mais comment cultive-t-on, direz-vous? Le paysan loge en ville, et laboure la banlieue; partant tard le matin, il rentre avant le soir. Comment oserait-on coucher dans une maison des champs? On y serait égorgé dès la première nuit. Les moissons coûtent peu de soins; à ces terres soufrées il faut peu d'engrais; nous ne trouvons pas à vendre le fumier de nos chevaux. Tout cela annonce la richesse. Cependant le peuple est pauvre, misérable même. Le royaume est riche; car, produisant de tout, il vend et n'achète pas. Que font-ils de l'argent? Ce n'est pas sans raison qu'on a nommé ceci l'Inde de l'Italie. Les bonzes aussi n'y manquent pas. C'est le royaume des prêtres, où tout leur appartient.

Ce n'est point ici qu'il faut prendre exemple d'un bon gouvernement, mais la nature enchante. Pour moi, je ne m'habitue pas à voir des citrons dans les haies. Et cet air embaumé autour de Reggio! on le sent à deux lieues au large quand le vent souffle de terre. La fleur d'orange est cause qu'on y a un miel beaucoup meilleur que celui de Virgile: les abeilles d'Hybla ne paissaient que

le thym, n'avaient point d'orangers. Toutes choses aujourd'hui valent mieux qu'autrefois.

Je finis en vous priant de présenter mon respect à Madame de Sainte-Croix et à M. Larcher. Que n'ai-je ici son Hérodote, comme je l'avais en Allemagne ! Je le perdis justement comme je vieus de faire mon Homère, sur le point de le savoir par cœur. Il me fut pris par des hussards. Ce que je ne perdrai jamais, ce sont les sentiments que vous m'inspirez l'un et l'autre, dans lesquels il entre du respect, de l'admiration, et, si j'ose le dire, de l'amitié.

LE COUSIN ET LA COUSINE (1814).

J'avais autrefois l'honneur d'être attaché à la personne d'un des princes de la maison de Bourbon ; peut-être aussi ai-je été assez heureux pour donner quelques preuves de dévouement à cette auguste famille, dans un temps où il y avait, sinon du mérite, du moins du danger à laisser éclater son zèle ; mais je tâche de ne pas oublier que les Mornay, les d'Aubigné, les Crillon, les Sully, appelaient modestement cela remplir un devoir.

Je ne sais sur quel fondement on me suppose dans ma province un crédit dont je ne jouis pas, et auquel je suis redevable des sollicitations sans nombre que je reçois, sans pouvoir être utile à ceux qui me les adressent.

Je n'ai trouvé qu'un moyen d'échapper à cette persécution d'un genre nouveau : c'est de publier la lettre d'une de mes parentes, et la réponse que j'ai cru devoir y faire. La première est, en quelque sorte, un résumé de trois ou quatre cents lettres que j'ai reçues pour le même objet. Je répugne d'autant moins à la rendre publique, que je me réserve de n'en point nommer l'auteur, et qu'à tout prendre, cette lettre ne fait pas moins l'éloge du cœur de celle qui l'a écrite que la critique de l'esprit qui l'a dictée.

Madame la marquise de *** à M. le chevalier de ***.

« Que je suis heureuse, mon cousin, des événements qui ramènent sur le trône nos illustres princes ! Quel bonheur ! Vous n'avez pas d'idée du crédit que les événements et votre séjour à Paris me donnent

ici. Le préfet a peur de moi ; et sa femme, qui ne me saluait jamais, m'a priée deux fois à dîner.

» Mais il ne faut pas perdre de temps, et nous comptons sur vous. Croiriez-vous que mon mari n'a pas encore fait la moindre démarche pour se faire réintégrer dans sa place, sous prétexte qu'elle n'existe plus, et que sa charge lui a été remboursée en assignats? C'est l'homme le plus apathique qu'il y ait en France.

» Mon beau-frère a repris la croix de Saint-Louis ; il ne lui manquait plus que neuf ans pour l'avoir, lorsque la révolution a éclaté ; il ne serait pas juste qu'on refusât de compter au nombre de ses services les vingt ans de troubles et de malheurs qu'il a passés dans ses terres ; il compte sur vous pour lui faire expédier promptement son brevet.

» Je joins à ma lettre un mémoire en faveur de S. F***, mon fils aîné ; il avait droit à la survivance de son oncle ; il vous sera facile de la lui faire obtenir. Je désirerais que son frère le chevalier entrât dans la marine, mais avec un grade digne de son nom et des anciens services de sa famille. Quant à mon petit-fils G***, il est d'âge à entrer dans les pages, et vous n'auriez qu'un mot à dire pour qu'il soit placé.

» Nous partirons pour Paris les premiers jours du mois prochain, et j'emmènerai ma fille avec moi. J'ai le désir de la placer à la cour ; c'est une faveur qu'on ne refusera pas à vos sollicitations, si vous y mettez un peu de suite et de bonne volonté.

» Pensez au pauvre F*** : à la vérité il a marqué dans le temps de la révolution ; mais je vous avoue que depuis un mois il en est bien revenu. Vous savez qu'il n'a rien, et qu'il est prêt à tout sacrifier pour nos maîtres : son dévouement le porte à les servir dans une place de préfet ; il est très capable de la remplir. Vous vous rappelez la jolie chanson qu'il a faite pour moi.

» M. de B***, fils de l'ancien intendant de la province, ira vous voir ; faites en sorte de lui être utile : c'est un ami de la famille. Si l'on ne rétablit pas les intendances, il se contenterait d'une place de receveur-général ; c'est bien le moins que l'on puisse faire pour un homme dévoué à son prince, et qui a été enfermé six mois pendant la terreur.

» Je ne veux pas oublier de vous recommander B***. On lui reproche d'avoir servi tous les partis, parce qu'il a été employé par tous les gouvernements qui se sont succédé en France depuis vingt ans ; mais c'est un brave garçon, vous pouvez m'en croire ; il est le premier ici qui ait arboré la cocarde blanche. D'ailleurs, il ne demande qu'à être conservé dans sa place de directeur des postes ; ayez soin de m'écrire sous son couvert.

» Je vous adresse ci-joints les papiers de mon beau-père : il lui était dû par les états de Languedoc une somme de quarante-cinq mille francs qui ne lui a jamais été payée ; j'espère qu'on ne vous en fera pas attendre le remboursement, et que vous ne refuserez pas de faire usage de ces fonds si vous éprouvez un moment de gêne ; ce qui n'est guère probable dans la position où vous devez être.

» Adieu, mon cher cousin ; je vous embrasse pour toute la famille, en attendant le plaisir de vous venir voir bientôt à Paris. »

J. DE V***.

Réponse.

« Vous ne sauriez croire, ma chère cousine, avec quel intérêt j'ai lu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et combien j'ai mis de zèle à faire valoir les prétentions si justes, si légitimes, de toutes les personnes que vous me recommandez. Vous ne serez pas plus étonnée que je l'ai été moi-même des obstacles que l'on m'oppose, et que vous jugeriez insurmontables si vous connaissiez aussi bien que moi les gens à qui nous avons affaire.

» Quand j'ai parlé de votre fils aîné, qui a toujours eu l'intention de servir, pour une place de chef d'escadron dans le régiment où son père a servi autrefois, ne m'a-t-on pas donné comme une objection d'un certain poids, que la paix était faite, et qu'avant de songer à placer M. de S. F***, il fallait pourvoir au sort de 25 000 officiers, dont les uns, le croirez-vous ? se prévalent de leurs campagnes, de leurs blessures, et vont même jusqu'à se faire un titre des batailles où ils se sont trouvés, tandis que les autres, plus intimement liés aux malheurs de la famille royale, rentrent en France sans autre fortune que les bontés et les promesses du roi ? J'ai demandé avec un peu d'humeur ce que l'on ferait pour votre fils, pour une foule de royalistes, qui ont tant gémi, en secret, sur les malheurs de l'Etat, et dont les vœux n'ont pas cessé de rappeler la famille

des Bourbons au trône de leurs ancêtres : on m'a répondu qu'ils se réjouiraient de voir la fin de nos maux et l'accomplissement de leurs vœux.

» C'est un homme bien singulier que votre mari, et je conçois, ma chère cousine, tout ce que vous devez avoir à souffrir de son incroyable apathie. A soixante-cinq ans, tout au plus, réduit à une fortune de quarante mille livres de rente, il se confine au fond d'un château, et croit pouvoir renoncer à la carrière de l'ambition, comme si un père ne se devait pas à ses enfants, comme si un gentilhomme ne devait pas mourir debout.

» Je suis fâché que votre beau-frère ait repris la croix de Saint-Louis avant de l'avoir eue ; car il pourrait arriver que le roi ne se dessaisît pas du droit de conférer lui-même cette décoration, et qu'il n'approuvât pas la justice que certaines personnes se sont empressées de se rendre. Vous sentez qu'il y a moins d'inconvénients à ne pas avoir la croix de Saint-Louis qu'à se trouver dans l'obligation de la quitter.

» Je n'ai pas négligé de faire valoir les droits de votre fils le chevalier, et je ne désespère pas de le faire passer à l'examen des gardes de la marine royale. Nous ferons ensuite tous nos efforts pour le faire passer sur le corps de cent officiers beaucoup trop fiers de leur valeur, de leur vieille renommée et du dévouement dont ils prétendent avoir fait preuve à Quiberon.

» Votre petit-fils G*** est inscrit pour les pages ; je ne puis pas vous dire au juste, ma chère cousine, quand il sera admis à l'hôtel, attendu que votre demande vient à la fin de 3775 autres formées par des fils de gentilshommes ou d'officiers morts sur le champ de bataille sans la moindre distinction des services rendus à l'Etat et au prince.

» Vous avez une très bonne idée de placer Mlle votre fille à la cour, et la chose ne sera pas difficile lorsque vous aurez trouvé pour elle un mari que son rang et sa fortune pourront y appeler ; jusque-là je ne vois pas trop ce qu'elle viendrait y faire, et quel rôle convenable elle pourrait y jouer, toute majeure qu'elle est.

» J'ai présenté une pétition en faveur de F***, à la fin de laquelle j'ai inséré la jolie chanson qu'il a faite pour vous ; mais on devient si exigeant que de pareils titres ne suffisent plus pour obtenir une *pauvre* place de préfet. Je vous dirai même qu'on ne tient pas grand compte à votre protégé de sa conversion et des sacrifices qu'il est prêt à faire. Ses ennemis s'obstinent à dire que ce n'est pas un homme sûr ;

moi qui l'ai vu opérer dans le temps, je suis convaincu que s'il mettait seulement aujourd'hui la moitié du zèle à servir la bonne cause, qu'il a mis autrefois à faire triompher la mauvaise, on pourrait l'employer très utilement; mais aura-t-on assez d'esprit pour faire cette épreuve?

» On ne dit pas si les intendances seront rétablies, mais on paraît croire que les recettes générales seront diminuées, ne fût-ce que du nombre de celles qui existaient dans les départements séparés de notre territoire: cela me fait craindre que M. de B*** ne soit obligé de s'en tenir à la fortune énorme que son père a faite dans les anciennes fermes, et qu'il a trouvé le moyen de mettre à l'abri de l'orage révolutionnaire. Il faut avoir un peu de philosophie!

» Soyez bien tranquille sur le sort de B***; je le connais: il a du liant dans les principes et dans le caractère; depuis vingt-cinq ans il s'est glissé entre tous les partis, sans avoir été froissé par aucun: c'est un homme d'une merveilleuse adresse, et qu'on ne servira jamais aussi bien qu'il se sert lui-même. Il n'est plus directeur des postes, et vient d'obtenir une place plus lucrative dans une autre administration. Vous intéresserez-vous autant à lui?

» Je vous renvoie, chère cousine, les papiers relatifs à la créance de votre beau-père sur les états de Languedoc; la liquidation ne m'en paraît pas très prochaine: quelque juste que soit votre réclamation, on a décidé que la solde arriérée des troupes, la dette publique, les pensions militaires, et une foule d'autres objets de cette nature, seraient pris, avant tout, en considération. Cette mesure est évidemment le fruit de quelque intrigue; vous pourriez charger F*** de faire quelque bon pamphlet sur les besoins les plus urgents de l'Etat, et l'engager à placer cette créance en première ligne. Vous ne vous faites pas d'idée combien le gouvernement est influencé par cette foule de petites brochures que la mauvaise foi, la sottise et la faim produisent chaque jour avec une si louable émulation.

» Du train que vont les choses, vous voyez, chère cousine, qu'il faut vous armer de patience; je vous dirai même qu'il est à craindre que le voyage que vous vous proposez de faire à Paris n'avance pas beaucoup vos affaires. De compte fait, sur les relevés de la police, il y a dans la capitale, au moment où je vous écris, 123000 provinciaux de tout rang, de tout sexe et de tout âge, qui sont ici en réclamation, armés de titres presque aussi incontestables que les

vôtres, et qui auront sur vous, pour obtenir un refus, l'avantage inappréciable de l'antériorité de leurs démarches. Au reste, comme je vous connais de la philosophie et le goût des bonnes lettres, je vous prie de relire un chapitre du *Spectateur* sur les justes prétentions de ceux qui demandent des emplois ; c'est le 23e du 7e volume, dans l'édition en huit vol. in-12 : les mêmes événements retrouvent les mêmes hommes.

» Agréez, ma chère cousine, l'assurance de mon tendre et respectueux attachement. »

LE CHEVALIER DE ***

(Tiré de l'Ermite de la Chaussée d'Antin, par M. de Jouy.)



IMPROVISATION DE CORINNE

AU CAPITOLE.

Lord Nelvil, voyageur anglais, est arrivé à Rome la veille du jour où « l'on doit couronner, au Capitole, la femme la plus célèbre de l'Italie, » Corinne, poëte, écrivain, improvisatrice, et l'une des plus belles personnes » de Rome. » Il assiste à cette solennité, dont le plus beau moment est retracé dans les pages qui suivent.

Le prince Castel-Forte prit la parole, et ce qu'il dit sur Corinne attira l'attention de toute l'assemblée. Corinne se leva lorsque le prince Castel-Forte eut cessé de parler ; elle le remercia par une inclination de tête si noble et si douce, qu'on y sentait tout à la fois et la modestie, et la joie bien naturelle d'avoir été louée selon son cœur. Il était d'usage que le poëte couronné au Capitole improvisât ou récitât une pièce de vers avant que l'on posât sur sa tête les lauriers qui lui étaient destinés. Corinne se fit apporter sa lyre, instrument de son choix, qui ressemblait beaucoup à la harpe, mais était cependant plus antique par la forme, et plus simple dans les sons. En l'accordant, elle éprouva d'abord un grand sentiment de timidité, et ce fut avec une voix tremblante qu'elle demanda le sujet qui lui était imposé. — *La gloire et le bonheur de l'Italie !* s'écria-t-on autour d'elle, d'une voix unanime. — Eh

bien ! oui, reprit-elle, déjà saisie, déjà soutenue par son talent, *la gloire et le bonheur de l'Italie !* Et, se sentant animée par l'amour de son pays, elle se fit entendre dans des vers pleins de charme, dont la prose ne peut donner qu'une idée bien imparfaite.

« Italie, empire du Soleil ! Italie, maîtresse du monde ! Italie, berceau des lettres, je te salue. Combien de fois la race humaine te fut soumise, tributaire de tes armes, de tes beaux-arts et de ton ciel !

» Un dieu quitta l'Olympe pour se réfugier en Ausonie ; l'aspect de ce pays fit rêver les vertus de l'âge d'or, et l'homme y parut trop heureux pour l'y supposer coupable.

» Rome conquit l'univers par son génie, et fut reine par la liberté. Le caractère romain s'imprima sur le monde, et l'invasion des barbares, en détruisant l'Italie, obscurcit l'univers entier.

» L'Italie reparut avec les divins trésors que les Grecs fugitifs rapportèrent dans son sein ; le ciel lui révéla ses lois ; l'audace de ses enfants découvrit un nouvel hémisphère : elle fut reine encore par le sceptre de la pensée, mais ce sceptre de lauriers ne fit que des ingrats.

» L'imagination lui rendit l'univers qu'elle avait perdu. Les peintres, les poëtes, enfantèrent pour elle une terre, un Olympe, des enfers et des cieux ; et le feu qui l'anime, mieux gardé par son génie que par le dieu des païens, ne trouva point dans l'Europe un Prométhée qui le ravît.

» Pourquoi suis-je au Capitole ? pourquoi mon humble front va-t-il recevoir la couronne que Pétrarque a portée, et qui reste suspendue au cyprès funèbre du Tasse ? pourquoi . . . . si vous n'aimiez assez la gloire, ô mes concitoyens ! pour récompenser son culte autant que ses succès.

» Eh bien ! si vous l'aimez, cette gloire qui choisit trop souvent ses victimes parmi les vainqueurs qu'elle a couronnés, pensez avec orgueil à ces siècles qui virent la renaissance des arts ! Le Dante, l'Homère des temps modernes, poëte sacré de nos mystères religieux, héros de la pensée, plongea son génie dans le Styx pour aborder à l'enfer, et son âme fut profonde comme les abîmes qu'il a décrits.

» L'Italie, au temps de sa puissance, revit tout entière dans le Dante. Animé par l'esprit des républiques, guerrier aussi bien

que poëte, il souffle la flamme des actions parmi les morts, et ses ombres ont une vie plus forte que les vivants d'aujourd'hui.

» Les souvenirs de la terre les poursuivent encore ; leurs passions sans but s'acharnent à leur cœur : elles s'agitent sur le passé, qui leur semble encore moins irrévocable que leur éternel avenir.

» On dirait que le Dante, banni de son pays, a transporté dans les régions imaginaires les peines qui le dévoraient. Ses ombres demandent sans cesse des nouvelles de l'existence, comme le poëte lui-même s'informe de sa patrie ; et l'enfer s'offre à lui sous les couleurs de l'exil.

» Tout, à ses yeux, se revêt du costume de Florence. Les morts qu'il évoque semblent renaître aussi toscans que lui ; ce ne sont point les bornes de son esprit, c'est la force de son âme qui fait entrer l'univers dans le cercle de sa pensée.

» Un enchaînement mystique de cercles et de sphères le conduit de l'enfer au purgatoire, du purgatoire au paradis ; historien fidèle de sa vision, il inonde de clarté les régions les plus obscures, et le monde qu'il crée dans son triple poëme est complet, animé, brillant comme une planète nouvelle, aperçue dans le firmament.

» A sa voix, tout sur la terre se change en poésie : les objets, les idées, les lois, les phénomènes, semblent un nouvel Olympe, de nouvelles divinités ; mais cette mythologie de l'imagination s'anéantit comme le paganisme à l'aspect du paradis, de cet océan de lumière, étincelant de rayons et d'étoiles, de vertus et d'amour.

» Les magiques paroles de notre plus grand poëte sont le prisme de l'univers ; toutes ses merveilles s'y réfléchissent, s'y divisent, s'y recomposent ; les sons imitent les couleurs, les couleurs se fondent en harmonie ; la rime, sonore ou bizarre, rapide ou prolongée, est inspirée par cette divination poétique, beauté suprême de l'art, triomphe du génie, qui découvre dans la nature tous les secrets en relation avec le cœur de l'homme.

» Le Dante espérait de son poëme la fin de son exil ; il comptait sur la renommée pour médiatrice ; mais il mourut trop tôt pour recueillir les palmes de la patrie. Souvent la vie passagère de l'homme s'use dans les revers ; et si la gloire triomphe, si l'on aborde enfin sur une plage plus heureuse, la tombe s'ouvre derrière le port, et le destin à mille formes annonce souvent la fin de la vie par le retour du bonheur.

» Ainsi le Tasse infortuné, que vos hommages, Romains, devaient consoler de tant d'injustices, beau, sensible, chevaleresque,

rêvant les exploits, éprouvant l'amour qu'il chantait, s'approcha de ces murs, comme ses héros de Jérusalem, avec respect et reconnaissance. Mais la veille du jour choisi pour le couronner, la mort l'a réclamé pour sa terrible fête : le ciel est jaloux de la terre, et rappelle ses favoris des rives trompeuses du temps.

» Dans un siècle plus fier et plus libre que celui du Tasse, Pétrarque fut aussi, comme le Dante, le poëte valeureux de l'indépendance italienne. Ailleurs on ne connaît de lui que ses amours; ici des souvenirs plus sévères honorent à jamais son nom; et la patrie l'inspira mieux que Laure elle-même.

» Il ranima l'antiquité par ses veilles, et, loin que son imagination mît obstacle aux études les plus profondes, cette puissance créatrice, en lui soumettant l'avenir, lui révéla les secrets des siècles passés. Il éprouva que connaître sert beaucoup pour inventer, et son génie fut d'autant plus original que, semblable aux forces éternelles, il fut présent à tous les temps[1].

» Notre air serein, notre climat riant, ont inspiré l'Arioste. C'est l'arc-en-ciel qui parut après nos longues guerres : brillant et varié comme ce messager du beau temps, il semble se jouer familièrement avec la vie, et sa gaîté légère et douce est le sourire de la nature et non pas l'ironie de l'homme.

» Michel-Ange, Raphaël, Pergolèse, Galilée, et vous intrépides voyageurs avides de nouvelles contrées, bien que leur nature ne pût vous offrir rien de plus beau que la vôtre, joignez aussi votre gloire à celle des poëtes ! Artistes, savants, philosophes, vous êtes comme eux enfants de ce soleil qui tour à tour développe l'imagination, anime la pensée, excite le courage, endort dans le bonheur, et semble tout promettre ou tout faire oublier.

» Connaissez-vous cette terre où les orangers fleurissent, que les rayons des cieux fécondent avec amour? Avez-vous entendu les sons mélodieux qui célèbrent la douceur des nuits? Avez-vous respiré ces parfums, luxe de l'air déjà si pur et si doux? Répondez, étrangers; la nature est-elle chez vous belle et bienfaisante?

» Ailleurs, quand les calamités sociales affligent un pays, les peuples doivent s'y croire abandonnés par la divinité; mais ici nous sentons toujours la protection du ciel, nous voyons qu'il s'intéresse à l'homme, et qu'il a daigné le traiter comme une noble créature.

1. Voyez Buffon, Discours sur le style, p. 139 de ce volume : « L'esprit humain ne peut rien créer, » etc.

» Ce n'est pas seulement de pampres et d'épis que notre nature est parée ; mais elle prodigue sous les pas de l'homme, comme à la fête d'un souverain , une abondance de fleurs et de plantes inutiles , qui , destinées à plaire , ne s'abaissent point à servir.

» Les plaisirs délicats, soignés par la nature, sont goûtés par une nation digne de les sentir ; les mets les plus simples lui suffisent ; elle ne s'enivre point aux fontaines de vin que l'abondance lui prépare ; elle aime son soleil, ses beaux-arts, ses monuments, sa contrée tout à la fois antique et printanière ; les plaisirs raffinés d'une société brillante, les plaisirs grossiers d'un peuple avide, ne sont pas faits pour elle.

» Ici les sensations se confondent avec les idées, la vie se puise tout entière à la même source, et l'âme, comme l'air, occupe les confins de la terre et du ciel. Ici le génie se sent à l'aise, parce que la rêverie y est douce; s'il agite, elle calme; s'il regrette un but, elle lui fait don de mille chimères, si les hommes l'oppriment, la nature est là pour l'accueillir.

» Ainsi toujours elle répare, et sa main secourable guérit toutes les blessures. Ici l'on se console des peines même du cœur, en admirant un Dieu de bonté, en pénétrant le secret de son amour ; les revers passagers de notre vie éphémère se perdent dans le sein fécond et majestueux de l'immortel univers. »

Corinne fut interrompue pendant quelques moments par les applaudissements les plus impétueux. Le seul Oswald ne se mêla point aux transports bruyants qui l'entouraient. Il avait penché sa tête sur sa main, lorsque Corinne avait dit : *Ici l'on se console des peines même du cœur ;* et depuis lors il ne l'avait point relevée. Corinne le remarqua, et bientôt, à ses traits, à la couleur de ses cheveux, à son costume, à sa taille élevée, à toutes ses manières enfin, elle le reconnut pour un Anglais. Le deuil qu'il portait et sa physionomie pleine de tristesse la frappèrent. Son regard, alors attaché sur elle, semblait lui faire doucement des reproches ; elle devina les pensées qui l'occupaient, et se sentit le besoin de le satisfaire, en parlant du bonheur avec moins d'assurance, en consacrant à la mort quelques vers au milieu d'une fête. Elle reprit donc sa lyre dans ce dessein, fit rentrer dans le silence toute l'assemblée par les sons touchants et prolongés qu'elle tira de son instrument, et recommença ainsi.

« Il est des peines cependant que notre ciel consolateur ne saurait effacer ; mais dans quel séjour les regrets peuvent-ils porter à

l'âme une impression plus douce et plus noble que dans ces lieux ?

» Ailleurs, les vivants trouvent à peine assez de place pour leurs rapides courses et leurs ardents désirs ; ici, les ruines, les déserts, les palais inhabités, laissent aux ombres un vaste espace. Rome maintenant n'est-elle pas la patrie des tombeaux?

» Le Colysée, les obélisques, toutes les merveilles qui, du fond de l'Égypte et de la Grèce, de l'extrémité des siècles, depuis Romulus jusqu'à Léon X, se sont réunies ici, comme si la grandeur attirait la grandeur, et qu'un même lieu dût renfermer tout ce que l'homme a pu mettre à l'abri du temps ; toutes ces merveilles sont consacrées aux monuments funèbres ; notre indolente vie est à peine aperçue ; le silence des vivants est un hommage pour les morts : ils durent, et nous passons.

» Eux seuls sont honorés, eux seuls sont encore célèbres ; nos destinées obscures relèvent l'éclat de nos ancêtres ; notre existence actuelle ne laisse debout que le passé ; il ne se fait aucun bruit autour des souvenirs. Tous nos chefs-d'œuvre sont l'ouvrage de ceux qui ne sont plus, et le génie lui-même est compté parmi les illustres morts.

» Peut-être un des charmes de Rome est-il de réconcilier l'imagination avec le long sommeil. On s'y résigne pour soi, l'on en souffre moins pour ce qu'on aime. Les peuples du Midi se représentent la fin de la vie sous des couleurs moins sombres que les habitants du Nord. Le soleil, comme la gloire, réchauffe même la tombe.

» Le froid et l'isolement du sépulcre sous ce beau ciel, à côté de tant d'urnes funéraires, poursuivent moins les esprits effrayés : on se croit attendu par la foule des ombres, et, de notre ville solitaire à la ville souterraine, la transition semble assez douce.

» Ainsi la pointe de la douleur semble émoussée : non que le cœur soit blasé, non que l'âme soit aride ; mais une harmonie plus parfaite, un air plus odoriférant, se mêlent à l'existence. On s'abandonne à la nature avec moins de crainte, à cette nature dont le créateur a dit : Les lys ne travaillent ni ne filent ; et cependant quels vêtements des rois pourraient égaler la magnificence dont j'ai revêtu ces fleurs ? »

Mme DE STAEL, *Corinne ou l'Italie*.

IMPROVISATION DE CORINNE

DANS LA CAMPAGNE DE NAPLES.

« La nature, la poésie et l'histoire rivalisent ici de grandeur : ici l'on peut embrasser d'un coup d'œil tous les temps et tous les prodiges.

» J'aperçois le lac d'Averne, volcan éteint, dont les ondes inspiraient jadis la terreur ; l'Achéron, le Phlégéton, qu'une flamme souterraine fait bouillonner, sont les fleuves de cet enfer visité par Énée.

» Le feu, cette vie dévorante, qui crée le monde et le consume, épouvantait d'autant plus que ses lois étaient moins connues. La nature jadis ne révélait ses secrets qu'à la poésie.

» La ville de Cumes, l'antre de la Sybylle, le temple d'Apollon étaient sur cette hauteur. Voici le temple où fut cueilli le rameau d'or. La terre de l'Enéide vous entoure, et les fictions consacrées par le génie sont devenues des souvenirs dont on cherche encore les traces.

» Un triton a plongé dans ces flots le Troyen téméraire qui osa défier les divinités de la mer par ses chants[1] ; ces rochers creux et sonores sont tels que Virgile les a décrits. L'imagination est fidèle quand elle est toute-puissante; le génie de l'homme est créateur quand il sent la nature, imitateur quand il croit l'inventer.

» Au milieu de ces masses terribles, vieux témoins de la création, l'on voit une montagne nouvelle que le volcan a fait naître. Ici la terre est orageuse comme la mer, et ne rentre pas, comme elle, paisiblement dans ses bornes. Le lourd élément, soulevé par les tremblements de l'abîme, creuse des vallées, élève des monts, et ses vagues pétrifiées attestent les tempêtes qui déchirent son sein.

» Si vous frappez sur ce sol, la voûte souterraine retentit. On dirait que le monde habité n'est plus qu'une surface prête à s'entr'ouvrir. La campagne de Naples est l'image des passions humaines : sulfureuse et féconde, ses dangers et ses plaisirs semblent naître de ces volcans enflammés qui donnent à l'air tant de charmes et font gronder la foudre sous nos pas.

1 Enéide, VI, 158.

» Pline étudiait la nature pour mieux admirer l'Italie : il vantait son pays comme la plus belle des contrées, quand il ne pouvait plus l'honorer à d'autres titres. Cherchant la science, comme un guerrier les conquêtes, il partit de ce promontoire même pour observer le Vésuve à travers les flammes, et ces flammes l'ont consumé.

» O souvenir, noble puissance, ton empire est dans ces lieux ! De siècle en siècle, bizarre destinée ! l'homme se plaint de ce qu'il a perdu. L'on dirait que les temps écoulés sont tous dépositaires, à leur tour, d'un bonheur qui n'est plus, et, tandis que la pensée s'enorgueillit de ses progrès, s'élance dans l'avenir, notre âme semble regretter une ancienne patrie dont le passé la rapproche.

» Les Romains, dont nous envions la splendeur, n'enviaient-ils pas la simplicité mâle de leurs ancêtres ? Jadis ils méprisaient cette contrée voluptueuse, et ses délices ne domptèrent que leurs ennemis. Voyez dans le lointain Capoue : elle a vaincu le guerrier dont l'âme inflexible résista plus longtemps à Rome que l'univers.

» Les Romains, à leur tour, habitèrent ces lieux : quand la force de l'âme servait seulement à mieux sentir la honte et la douleur, ils s'amollirent sans remords. A Bayes, on les a vus conquérir sur la mer un rivage pour leurs palais[1]. Les monts furent creusés pour en arracher des colonnes, et les maîtres du monde, esclaves à leur tour, asservirent la nature pour se consoler d'être asservis.

» Cicéron a perdu la vie près du promontoire de Gaëte qui s'offre à nos regards. Les triumvirs, sans respect pour la postérité, la dépouillèrent des pensées que ce grand homme aurait conçues. Le crime des triumvirs dure encore ; c'est contre nous encore que leur forfait est commis.

» Cicéron succomba sous le poignard des tyrans. Scipion, plus malheureux, fut banni par son pays encore libre. Il termina ses jours non loin de cette rive, et les ruines de son tombeau sont appelées la *Tour de la Patrie*. Touchante allusion au souvenir dont sa grande âme fut occupée !

» Marius s'est réfugié dans ces marais de Minturnes, près de la demeure de Scipion. Ainsi, dans tous les temps, les nations ont persécuté leurs grands hommes ; mais ils sont consolés par l'apothéose, et le ciel, où les Romains croyaient commander encore, reçoit parmi ses étoiles Romulus, Numa, César : astres nouveaux, qui confondent à nos regards les rayons de la gloire et la lumière céleste.

1. Hor., Od. II, 15, 18.

» Ce n'est pas assez des malheurs, la trace de tous les crimes est ici. Voyez, à l'extrémité du golfe, l'île de Caprée, où la vieillesse a désarmé Tibère, où cette âme à la fois cruelle et voluptueuse, violente et fatiguée, s'ennuya même du crime, et voulut se plonger dans les plaisirs les plus bas, comme si la tyrannie ne l'avait pas encore assez dégradée.

» Le tombeau d'Agrippine est sur ces bords, en face de l'île de Caprée; il ne fut élevé qu'après la mort de Néron : l'assassin de sa mère proscrivit aussi ses cendres. Il habita longtemps à Bayes, au milieu des souvenirs de son forfait. Quels monstres le hasard rassemble sous nos yeux ! Tibère et Néron se regardent.

» Les îles que les volcans ont fait sortir de la mer servirent, presque en naissant, aux crimes du vieux monde; les malheureux relégués sur les rochers solitaires, au milieu des flots, contemplaient de loin leur patrie, tâchaient de respirer ses parfums dans les airs, et quelquefois, après un long exil, un arrêt de mort leur apprenait que leurs ennemis du moins ne les avaient pas oubliés.

» O terre toute baignée de sang et de larmes, tu n'as jamais cessé de produire des fruits et des fleurs ! es-tu donc sans pitié pour l'homme? et sa poussière retourne-t-elle dans ton sein maternel sans le faire tressaillir? »

Ici, Corinne se reposa quelques instants. Tous ceux que la fête avait rassemblés jetaient à ses pieds des branches de myrte et de laurier. La lueur douce et pure de la lune embellissait son visage; le vent frais de la mer agitait ses cheveux pittoresquement, et la nature semblait se plaire à la parer. Corinne cependant fut tout à coup saisie par un attendrissement irrésistible : elle considéra ces lieux enchanteurs, cette soirée enivrante, Oswald qui était là, qui n'y serait peut-être pas toujours, et des larmes coulèrent de ses yeux. Le peuple même, qui venait de l'applaudir avec tant de bruit, respectait son émotion, et tous attendaient en silence que ses paroles fissent partager ce qu'elle éprouvait. Elle préluda quelque temps sur sa lyre, et, ne divisant plus son chant en octaves, elle s'abandonna dans ses vers à un mouvement non interrompu.

« Quelques souvenirs du cœur, quelques noms de femmes, réclament aussi vos pleurs. C'est à Misène, dans le lieu même où nous sommes, que la veuve de Pompée, Cornélie, conserva jusqu'à la mort son noble deuil ; Agrippine pleura longtemps Germanicus

sur ces bords. Un jour, le même assassin qui lui ravit son époux la trouva digne de le suivre. L'île de Nisida fut témoin des adieux de Brutus et de Porcie.

» Ainsi, les femmes amies des héros ont vu périr l'objet qu'elles avaient adoré. C'est en vain que pendant longtemps elles suivirent ses traces ; un jour vint qu'il fallut le quitter. Porcie se donne la mort; Cornélie presse contre son sein l'urne sacrée qui ne répond plus à ses cris ; Agrippine, pendant plusieurs années, irrite en vain le meurtrier de son époux ; et ces créatures infortunées, errant comme des ombres sur les plages dévastées du fleuve éternel, soupirent pour aborder à l'autre rive ; dans leur longue solitude, elles interrogent le silence, et demandent à la nature entière, à ce ciel étoilé comme à cette mer profonde, un son d'une voix chérie, un accent qu'elles n'entendront plus.

» Amour, suprême puissance du cœur, mystérieux enthousiasme qui renferme en lui-même la poésie, l'héroïsme et la religion ! qu'arrive-t-il quand la destinée nous sépare de celui qui avait le secret de notre âme, et nous avait donné la vie du cœur, la vie céleste? qu'arrive-t-il quand l'absence ou la mort isole une femme sur la terre ? Elle languit, elle tombe. Combien de fois ces rochers qui nous entourent n'ont-ils pas offert leur froid soutien à ces veuves délaissées, qui s'appuyaient jadis sur le sein d'un ami, sur le bras d'un héros?

» Devant nous est Sorrente; là demeurait la sœur du Tasse, quand il vint en pèlerin demander à cette obscure amie un asile contre l'injustice des princes. Ses longues douleurs avaient presque égaré sa raison ; il ne lui restait plus que du génie : il ne lui restait que la connaissance des choses divines, toutes les images de la terre étaient troublées. Ainsi le talent, épouvanté du désert qui l'environne, parcourt l'univers sans trouver rien qui lui ressemble. La nature pour lui n'a plus d'écho ; et le vulgaire prend pour de la folie ce malaise d'une âme qui ne respire pas dans ce monde assez d'air, assez d'enthousiasme, assez d'espoir.

» La fatalité, continua Corinne avec une émotion toujours croissante, la fatalité ne poursuit-elle pas les âmes exaltées, les poëtes dont l'imagination tient à la puissance d'aimer et de souffrir ? Ils sont les bannis d'une autre région, et l'universelle bonté ne devait pas ordonner toute chose pour le petit nombre des élus ou des proscrits. Que voulaient dire les anciens, quand ils parlaient de la destinée avec tant de terreur ? Que peut-elle, cette destinée,

sur les êtres vulgaires et paisibles? Ils suivent les saisons, ils parcourent docilement le cours habituel de la vie. Mais la prêtresse qui rendait les oracles se sentait agitée par une puissance cruelle. Je ne sais quelle force involontaire précipite le génie dans le malheur : il entend le bruit des sphères que les organes mortels ne sont pas faits pour saisir ; il pénètre des mystères du sentiment inconnus aux autres hommes, et son âme recèle un dieu qu'elle ne peut contenir.

» Sublime Créateur de cette belle nature, protége-nous ! Nos élans sont sans force, nos espérances mensongères. Les passions exercent en nous une tyrannie tumultueuse, qui ne nous laisse ni liberté ni repos. Peut-être ce que nous ferons demain décidera-t-il de notre sort ; peut-être hier avons-nous dit un mot que rien ne peut racheter. Quand notre esprit s'élève aux plus hautes pensées, nous sentons, comme au sommet des édifices élevés, un vertige qui confond tous les objets à nos regards ; mais alors même la douleur, la terrible douleur, ne se perd point dans les nuages : elle les sillonne, elle les entr'ouvre. O mon Dieu ! que veut-elle nous annoncer ? »



PREMIER CHANT DE L'ART POÉTIQUE [1].

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur ;
S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,
Si son astre en naissant ne l'a formé poète,
Dans son génie étroit il est toujours captif ;
Pour lui Phébus est sourd, et Pégase est rétif.
O vous donc qui, brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel-esprit la carrière épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer.
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
Et consultez longtemps votre esprit et vos forces.
La nature, fertile en esprits excellents,
Sait entre les auteurs partager les talents :

1. On a imprimé en italiques un terme vieilli (*plaisant* pour *agréable*) et les expressions qui ont paru impropres ou incorrectes.

L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme,
L'autre d'un trait plaisant aiguiser l'épigramme.
Malherbe d'un héros peut vanter les exploits;
Racan chante Philis, les bergers et les bois.
Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime,
Méconnaît son génie et s'ignore soi-même.
Ainsi tel [1] autrefois qu'on vit avec Faret
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
S'en va mal à propos, d'une voix insolente,
Chanter du peuple hébreu la fuite triomphante,
Et, poursuivant Moïse au travers des déserts,
Court avec Pharaon se noyer dans les mers.
Quelque sujet qu'on traite, ou *plaisant* ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime.
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr :
La rime est une esclave et ne doit qu'obéir.
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue;
Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et, loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
Mais lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle,
Et pour la rattraper le sens court après elle.
Aimez donc la raison. Que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.
La plupart, emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée.
Ils croiraient s'abaisser, dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
Évitons ces excès. Laissons à l'Italie
De tous ces faux brillants l'éclatante folie.
Tout doit tendre au bon sens; mais, pour y parvenir,
Le chemin est glissant et pénible à tenir;
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie.
La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie.
Un auteur *quelquefois*, trop plein de son objet,
Jamais sans l'épuiser n'abandonne un sujet.
S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face;
Il me promène après de terrasse en terrasse;

1. Saint-Amand, auteur du *Moïse sauvé*.

Ici s'offre un perron, là règne un corridor ;
Là ce balcon s'enferme en un balustre d'or.
Il compte des plafonds les ronds et les ovales;
« Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales. »
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
Et je me sauve à peine au travers du jardin.
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant;
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
Un vers était trop faible, et vous le rendez dur :
J'évite d'être long, et je deviens obscur :
L'un n'est point trop fardé, mais sa muse est trop nue :
L'autre a peur de ramper; il se perd dans la nue.
Voulez-vous du public mériter les amours?
Sans cesse en écrivant variez vos *discours*.
Un style trop égal et toujours uniforme
En vain brille à nos yeux : il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.
Heureux qui, dans ses vers, sait d'une voix légère
Passer du grave au doux, du *plaisant* au sévère!
Son livre, aimé du ciel et chéri des lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse :
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du bon sens le burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté :
On ne vit plus en vers que pointes triviales;
Le Parnasse parla le langage des Halles :
La licence à rimer alors n'eut plus de frein ;
Apollon travesti devint un Tabarin.
Cette contagion infecta les provinces,
Du clerc et du bourgeois passa jusques aux princes :
Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs,
Et, jusqu'à d'Assouci, tout trouva des lecteurs.
Mais de ce style enfin la cour désabusée
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,

Distingua le naïf du plat et du bouffon,
Et laissa la province admirer le Typhon.
Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
Imitons de Marot l'élégant badinage,
Et laissons le burlesque aux plaisants du Pont-Neuf.
  Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf,
Même en une Pharsale, entasser sur les rives
« De morts et de mourants cent montagnes plaintives. »
Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,
Sublime sans orgueil, agréable sans fard.
  N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire.
Ayez pour la cadence une oreille sévère.
Que toujours dans vos vers le sens, coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.
  Il est un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais sons le concours odieux :
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée. (!)
  Durant les premiers ans du Parnasse françois,
Le caprice tout seul faisait toutes les lois.
La rime, au bout des mots assemblés sans mesure,
Tenait lieu d'ornements, de nombre et de césure.
Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
Marot bientôt après fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades,
A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard, qui le suivit, par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois longtemps eut un heureux destin.
Mais sa muse, en français parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour *grotesque,*
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
Ce poëte orgueilleux, trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.
Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence :

D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois ; et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
Marchez donc sur ses pas ; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre,
Et, de vos vains discours prompt à se détacher,
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.
Il est certains esprits dont les *sombres* pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées.
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.
Surtout, qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre ou le tour vicieux.
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain [1].
Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse.
Un style si rapide [2], et qui *court en rimant*,
Marque moins trop d'esprit que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.

1. L'auteur n'a pas rendu sa pensée.
2. Un style rapide est un mérite.

Hâtez-vous lentement; et sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage;
Polissez-le sans cesse et le repolissez,
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.
C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent :
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
Que le début, la fin, répondent au milieu ;
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties;
Que jamais du sujet le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-même un sévère critique:
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer;
Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur,
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur.
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.
Un flatteur aussitôt cherche à se récrier ;
Chaque vers qu'il entend le fait extasier.
Tout est charmant, divin ; aucun mot ne le blesse ;
Il trépigne de joie ; il pleure de tendresse ;
Il vous comble partout d'éloges fastueux.
La vérité n'a point cet air impétueux.
Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.
Il ne pardonne point les endroits négligés ;
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés ;
Il réprime des mots l'ambitieuse emphase.
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase.
Votre construction semble un peu s'obscurcir,
Ce terme est équivoque ; il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.
Mais souvent sur ses vers un auteur intraitable
A les protéger tous se croit intéressé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.

De ce vers, direz-vous, l'expression est basse.
Ah! Monsieur, pour ce vers je vous demande grâce,
Répondra-t-il d'abord. « Ce mot me semble froid;
Je le retrancherais. » C'est le plus bel endroit.
« Ce tour ne me plaît pas. » Tout le monde l'admire.
Ainsi, toujours constant à ne se point dédire,
Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,
C'est un titre, chez lui, pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il chérit la critique;
Vous avez sur ses vers un pouvoir despotique.
Mais tout ce beau discours dont il vient vous flatter,
N'est rien qu'un piége adroit pour vous les réciter.
Aussitôt il vous quitte; et, content de sa muse,
S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuse:
Car souvent il en trouve. Ainsi qu'en sots auteurs,
Notre siècle est fertile en sots admirateurs:
Et, sans ceux que fournit la ville et la province,
Il en est chez le duc, il en est chez le prince.
L'ouvrage le plus plat a, chez les courtisans,
De tous temps rencontré de zélés partisans;
Et, pour finir enfin par un trait de satire,
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Boileau.

SCÈNES D'HORACE.

Ces scènes de Corneille serviront à confirmer ce que nous avons dit (dans la *Revue des auteurs français*) sur l'idéal de ce grand poëte. Elles pourront aussi donner une idée de tout ce qu'il y avait d'habileté chez un poëte à qui l'on accorde généralement plus d'inspiration que d'art. Il fallait de l'art pour tirer toute une tragédie du combat des Horaces et des Curiaces. Ingénieux imitateur de son héros, Corneille a étendu entre les différents moments de l'action un intervalle semblable à celui qu'étendit la fuite habile d'Horace entre le premier et le second, le second et le troisième de ses adversaires blessés. La manière dont il a groupé les intérêts particuliers autour de l'intérêt général, l'économie qu'il a faite du sujet, où il a su multiplier et graduer les situations de la façon la plus naturelle, intéressent l'esprit autant que la sublimité des sentiments élève et ravit le cœur.

Ici moins qu'ailleurs Corneille a cédé à ce goût de *réflexion* qui domine dans ses tragédies. On sait que trop souvent chez lui le personnage devient spectateur de soi-même, se regarde agir, s'écoute parler, s'observe penser, et laisse moins échapper l'expression

de ses sentiments qu'il ne livre le résultat, parfois assez laborieux, de son observation. Les personnages de Racine se trahissent, ceux de Corneille s'expliquent. Il naît de cette méditation perpétuelle une quantité de pensées fortes; mais il en résulte aussi quelque roideur, un ton de discussion, une tournure dialectique, qui ne vont pas à toutes les situations. Corneille est quelquefois en défaut dans ces moments d'entraînement où la parole doit être véhémente et quelque peu confuse, parce que l'âme et l'esprit sont, pour ainsi dire, hors de garde. La subtilité de l'école, les amplifications spirituelles mais oiseuses, gênent quelquefois l'élan naturel de son génie.

Corneille semble avoir voulu mesurer dans Horace les divers degrés de la force morale. Curiace, le jeune Horace, le vieux père de ce dernier, sont trois incomparables types de la vertu civique, ou même en général de la vertu, considérée comme puissance de sacrifice. La *nature* et le *devoir* se servent l'un à l'autre de contrepoids dans chacune de ces âmes héroïques; mais de Curiace à son ami, et de celui-ci à son père, la proportion varie, et la progression est sensible. Les poëtes de l'antiquité, fatalistes comme tout ce qui n'était pas peuple, n'avaient guère connu qu'un tragique, celui des événements. Corneille puisa le sien dans le cœur. La liberté morale remplaça dans ses ouvrages l'irrésistible ascendant de la destinée. Il mit aux prises la passion avec le devoir, c'est-à-dire l'homme avec lui-même. C'est par là qu'il est novateur; on l'est quelquefois à moins de frais.

La *nature* parle seule dans les rôles de femmes de cette tragédie; le *devoir* n'y tient pas tête aux affections; et il en faut savoir gré à Corneille, qui trop souvent a pris ses personnages féminins hors de leur sexe et même hors de l'humanité. Ecoutez Sabine :

Je suis Romaine, hélas! puisqu'Horace est Romain;
J'en ai reçu le titre en recevant sa main;
Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée,
S'il m'empêchait de voir en quels lieux je suis née.
Albe, où j'ai commencé de *respirer le jour*,
Albe, mon cher pays et mon premier amour,
Lorsqu'entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.
Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre,
Mes trois frères dans l'une et mon mari dans l'autre,
Puis-je former des vœux, et sans impiété,
Importuner le ciel pour ta félicité?
Je sais que ton État, encore en sa naissance,
Ne saurait sans la guerre affermir sa puissance;
Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins
Ne se borneront pas chez les peuples latins;
Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre,
Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre.

Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur,
Qui suit l'arrêt des dieux et court à ta grandeur,
Je voudrais déjà voir tes troupes couronnées
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons,
Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons,
Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule,
Mais respecte une ville à qui tu dois Romule :
Ingrate, souviens-toi que du sang de ses rois
Tu tiens ton nom, tes murs, et tes premières lois.
Albe est ton origine; arrête, et considère
Que tu portes le fer dans le sein de ta mère.
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants :
Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfants;
Et, se laissant ravir à l'amour maternelle,
Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contre elle.

Le devoir, sous le nom de patriotisme, va se relever dans l'admirable entretien d'Horace et de Curiace. Cet entretien a lieu au moment où l'on vient d'apprendre le choix de Rome.

CURIACE.

Ainsi Rome n'a point *séparé* son estime;
Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime.
Cette superbe ville en vos frères et vous
Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous,
Et, ne nous opposant d'autres bras que les vôtres,
D'une seule maison brave toutes les nôtres.
Nous croirons, à la voir tout entière en vos mains,
Que, hors les fils d'Horace, il n'est point de Romains.
Ce choix pouvait combler trois familles de gloire,
Consacrer hautement leurs noms à la mémoire :
Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix
En pouvait à bon titre immortaliser trois;
Et, puisque c'est chez vous que mon heur et ma flamme
M'ont fait placer ma sœur et choisir une femme,
Ce que je vais vous être, et ce que je vous suis,
Me font y prendre part autant que je le puis.
Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,
Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte :
La guerre en tel éclat à mis votre valeur,
Que je tremble pour Albe, et prévois son malheur.

Puisque vous combattez, sa perte est assurée ;
En vous faisant nommer, le destin l'a jurée :
Je vois trop dans ce choix ses funestes projets,
Et me compte déjà pour un de vos sujets.

HORACE.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,
Voyant ceux qu'elle oublie et les trois qu'elle nomme.
C'est un aveuglement pour elle bien fatal
D'avoir tant à choisir, et de choisir si mal.
Mille de ses enfants beaucoup plus dignes d'elle,
Pouvaient bien mieux que nous soutenir sa querelle.
Mais, quoique ce combat me promette un cercueil,
La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil ;
Mon esprit en conçoit une mâle assurance :
J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance ;
Et, du sort envieux quels que soient les projets,
Je ne me compte point pour un de vos sujets.
Rome a trop cru de moi ; mais mon âme ravie
Remplira son attente ou quittera la vie.
Qui veut mourir ou vaincre est vaincu rarement :
Ce noble désespoir périt malaisément.
Rome, quoi qu'il en soit, ne sera point sujette,
Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

CURIACE.

Hélas ! c'est bien ici que je dois être plaint !
Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.
Dures extrémités, de voir Albe asservie,
Ou sa victoire au prix d'une si chère vie ;
Et que l'unique bien où tendent ses désirs
S'achète seulement par vos derniers soupirs !
Quels vœux puis-je former et quel bonheur attendre ?
De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre ;
De tous les deux côtés mes désirs sont trahis.

HORACE.

Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays !
Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes ;
La gloire qui le suit ne souffre point de larmes :
Et je le recevrais en bénissant mon sort,
Si Rome et tout l'État perdait moins à ma mort.

CURIACE.

A vos amis pourtant permettez de le craindre ;
Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre :
La gloire en est pour vous et la perte pour eux ;
Il vous fait immortel, et les rend malheureux :
On perd tout quand on perd un ami si fidèle.
Mais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle.
(*à Flavian*) Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix ?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE.

Hé bien, qui sont les trois ?

FLAVIAN.

Vos deux frères et vous.

CURIACE.

Qui ?

FLAVIAN.

Vous et vos deux frères.
Mais pourquoi ce front triste et ces regards sévères ;
Ce choix vous déplaît-il ?

CURIACE.

Non ; mais il me surprend :
Je m'estimais trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN.

Dirai-je au dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,
Que vous le recevez avec si peu de joie ?
Ce morne et froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE.

Dis-lui que l'amitié, l'alliance et l'amour
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN.

Contre eux ! Ah! c'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE.

Porte-lui ma réponse et nous laisse en repos.
(*Flavian sort.*)
Que désormais le ciel, les enfers et la terre
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre ;
Que les hommes, les dieux, les démons et le sort
Préparent contre nous un général effort :
Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,

Le sort et les démons, et les dieux et les hommes[1] :
Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible, et d'affreux[2],
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

HORACE.

Le sort, qui de l'honneur nous ouvre la barrière,
Offre à notre constance une illustre matière :
Il épuise sa force à former un malheur[3],
Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;
Et comme il voit en nous des âmes peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.
Combattre un ennemi pour le salut de tous,
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire;
Mille déjà l'ont fait, mille pourraient le faire :
Mourir pour le pays est un si digne sort,
Qu'on briguerait en foule une si belle mort.
Mais vouloir au public[4] immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre soi-même,
Attaquer un parti qui prend pour défenseur
Le frère d'une femme et l'amant d'une sœur,
Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie
Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie :
Une telle vertu n'appartenait qu'à nous.
L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,
Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée
Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE.

Il est vrai que nos noms ne sauraient plus périr ;
L'occasion est belle, il nous la faut chérir :
Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare.
Mais votre fermeté tient un peu du barbare ;
Peu, même des grands cœurs, tireraient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité.
A quelque prix qu'on mette une telle fumée,
L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.
Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir,
Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir;

1. Ces vers sont ampoulés.
2. Redondance.
3. « Ta haine a pris plaisir à *former ma misère*. » Racine.
4. *Public* n'est plus synonyme de peuple. Voyez page 158, note 2.

Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance,
N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance ;
Et puisque, par ce choix, Albe montre en effet
Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait[1],
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome ;
J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme.
Je vois que votre honneur demande tout mon sang,
Que tout le mien consiste à vous percer le flanc ;
Près d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frère ;
Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire :
Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur ;
J'ai pitié de moi-même, et jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie ;
Sans souhait toutefois de pouvoir reculer.
Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler :
J'aime ce qu'il me donne, et je plains[2] ce qu'il m'ôte ;
Et si Rome demande une vertu plus haute,
Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HORACE.

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être ;
Et si vous m'égalez, faites-le mieux paraître.
La solide vertu dont je fais vanité
N'admet point de faiblesse avec sa fermeté ;
Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière[3],
Que dès le premier pas regarder en arrière.
Notre malheur est grand, il est au plus haut point ;
Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point.
Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie :
Celle de recevoir de tels commandements
Doit étouffer en nous tous autres sentiments.
Qui, près de le servir, considère autre chose,
A faire ce qu'il doit lâchement se dispose ;
Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.
Rome a choisi mon bras, je n'examine rien.
Avec une allégresse aussi pleine et sincère

1. Estimé. Voyez p. 360, l. 12.
2. *Je regrette.*
3. Inversion vicieuse : voyez T. II, *Discours sur la modération*.

Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère ;
Et, pour trancher enfin ces discours superflus,
Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

CURIACE.

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue ;
Mais cette âpre vertu ne m'était pas connue ;
Comme notre malheur elle est au plus haut point :
Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

De Curiace à Horace, la distance est grande. Mais si l'on pense avoir atteint le dernier terme de la progression, qu'on se désabuse en écoutant le vieil Horace, lorsqu'il vient interrompre de tristes adieux :

LE VIEIL HORACE.

Qu'est-ce ci, mes enfants ? écoutez-vous vos flammes ?
Et perdez-vous encor le temps avec des femmes ?
Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs ?
Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse :
Elles vous feraient part enfin de leur faiblesse,
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE.

N'appréhendez rien d'eux, ils sont dignes de vous :
Malgré tous nos efforts, vous en devez attendre
Ce que vous souhaitez et d'un fils et d'un gendre ;
Et si notre faiblesse avait pu les changer,
Nous vous laissons ici pour les encourager.
Allons, ma sœur, allons, ne perdons plus de larmes :
Contre tant de vertus ce sont de faibles armes ;
Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir :
Tigres, allez combattre ; et nous, allons mourir.

HORACE.

Mon père, retenez des femmes qui s'emportent,
Et, de grâce, empêchez surtout qu'elles ne sortent :
Leur amour importun viendrait avec éclat
Par des cris et des pleurs troubler notre combat ;
Et ce qu'elles nous sont ferait qu'avec justice
On nous imputerait ce mauvais artifice.
L'honneur d'un si beau choix serait trop acheté
Si l'on nous soupçonnait de quelque lâcheté.

LE VIEIL HORACE.

J'en aurai soin. Allez, vos frères vous attendent ;
Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent.

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je ? et par quels compliments. . .

LE VIEIL HORACE.

Ah ! n'attendrissez point ici mes sentiments.
Pour vous encourager ma voix manque de termes;
Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes ;
Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.
Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

Mais c'est dans la scène 6e du IIIe acte que le caractère du vieil Horace se déploie dans toute sa grandeur.

LE VIEIL HORACE.

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire ?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funestes effets.
Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits;
Des trois, les deux sont morts; son époux seul vous reste [1].

LE VIEIL HORACE.

O d'un triste combat effet vraiment funeste !
Rome est sujette d'Albe ! et, pour l'en garantir,
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir !
Non, non, cela n'est point ; on vous trompe, Julie :
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie ;
Je connais mieux mon sang, il sait mieux son devoir.

JULIE.

Mille, de nos remparts, comme moi l'ont pu voir.
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères ;
Mais quand il s'est vu seul contre trois adversaires,
Près d'être enfermé d'eux, sa fuite l'a sauvé.

LE VIEIL HORACE.

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé !
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite !

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes frères !

1. L'époux de Sabine.

LE VIEIL HORACE.

Tout beau, ne les pleurez pas tous :
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte :
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte;
Ce bonheur a suivi leur courage invaincu,
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince,
Ni d'un état voisin devenir la province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front ;
Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?

LE VIEIL HORACE.

Qu'il mourût !

Ici le poëte chancelle. Ce mot sans égal est suivi de ce vers :

« Ou qu'un beau désespoir alors le secourût ; »

et d'une dizaine d'autres qui affaiblissent le premier éclat de cette sublime colère. On a proposé de remplacer tous ces vers par celui-ci :

« Mais songez donc qu'il est vôtre fils. — Il le fut ! »

SCÈNES DE BRITANNICUS.

Racine, en donnant pour titre le nom de Phèdre à la tragédie qui se dénoue par la mort d'Hippolyte, a fait connaître son véritable dessein, bien différent de celui d'Euripide. Il eût pu de même, en tête de la tragédie dont nous allons donner quelques scènes, substituer le nom de Néron à celui de Britannicus. Ce dernier personnage, presque entièrement passif, faible victime relevée par quelques imprudences généreuses, n'est pas le héros de la pièce; sa destinée n'en fait point le principal intérêt; ce n'est pas même dans notre sensibilité qu'est le siége de cet intérêt : c'est l'âme qui le ressent; c'est pour les parties les plus sérieuses de notre être moral que Racine a écrit cette tragédie. Le triomphe d'une nature perverse sur les soins et les espérances

d'une éducation prudente; les débuts d'une scélératesse qui n'a pas eu de noviciat, et dont la précoce habileté fait rougir de leur inexpérience les vétérans même du crime; les premiers rugissements du tigre, à qui l'on voit, d'heure en heure, pour ainsi dire, pousser les ongles et la furie; l'éveil d'une âme féroce qui, pliée pendant le sommeil des passions à des habitudes morales qu'elle n'aime ni ne hait, à la première rencontre du crime, reconnaît son élément, et s'y précipite avec une indomptable impétuosité; la crise terrible qui va décider dans une destinée individuelle du sort d'un empire et de celui du monde; les puissances du bien et du mal se disputant, avec une énergie pareille et des forces inégales, la possession d'une âme qui dès longtemps a fait son choix : tel est le spectacle austère où le poëte nous convie; tel est le véritable sujet de la tragédie de Britannicus : et l'exécution, sous tous les rapports, est digne d'un aussi grand dessein.

La Bruyère s'est rendu coupable d'une antithèse frivole en disant que Racine a représenté l'homme tel qu'il est, et Corneille l'homme tel qu'il devrait être. Corneille (et c'est là une partie ou la forme particulière de sa grandeur), Corneille représente l'homme tel qu'il le veut. L'homme de Corneille, ou plutôt chacun des hommes de Corneille, est un être qui, tenant par ses racines à l'humanité générale, est idéal dans le reste. Le poëte exerce sa liberté dans les sommités de son personnage. Il n'est jamais fantastique, mais il est excentrique avec audace. Humains et surhumains tout ensemble, les individus qu'il conçoit effraient l'imagination et l'enchantent. C'est le droit de la poésie et l'un de ses charmes les plus puissants que de lancer à travers les orbites de nos passions humaines ces individualités étonnantes, ces comètes du monde moral', astres désordonnés en apparence, mais plutôt planètes d'un ciel plus profond, et qui peuvent, comme les autres, nommer leur soleil et dire leurs orbites. Si vous voulez contester à Corneille ses données, que ce soit avant d'en avoir vu le développement, car, après l'avoir connu, vous les accepterez d'enthousiasme. Chez lui l'exécution justifie le dessein; et quelque peine que vous ayez à ramener ses individualités à des espèces et à des genres connus, elles n'en ont pas moins une existence irrévocable, elles peuplent votre mémoire, elles deviennent, malgré que vous en ayez, les enfants adoptifs de votre imagination.

A Dieu ne plaise que l'humanité n'ait d'autre type que les créations du grand Corneille! mais il est bien certain, d'une autre part, que l'homme réel, l'homme naturel, a été admirablement connu, et, si l'on peut ainsi parler, vivement ressenti par l'auteur de *Britannicus*. Si Racine n'est pas le plus philosophe des poëtes, il est parmi eux le premier des moralistes, et aucun de ses ouvrages n'est psychologiquement plus riche que *Britannicus*. Moraliste, poëte, moraliste synthétique, il n'explique pas, il ne décompose pas il révèle, il crée, il donne la vie, il fait palpiter, crier la nature; il l'oblige à se trahir; identifié avec elle, il semble que ce soit lui-même qui se trahisse;

et mille traits épars, que chaque situation fait jaillir, en décelant l'âme du personnage, nous décèlent à nous-mêmes.

ACTE II.

SCÈNE III.

NÉRON, JUNIE.

NÉRON.

Vous vous troublez, madame, et changez de visage :
Lisez-vous dans mes yeux quelque triste présage ?

JUNIE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur :
J'allais voir Octavie, et non pas l'empereur.

NÉRON.

Je le sais bien, madame, et n'ai pu sans envie
Apprendre vos bontés pour l'heureuse Octavie.

JUNIE.

Vous, seigneur ?

NÉRON.

Pensez-vous, madame, qu'en ces lieux
Seule pour vous connaître Octavie ait des yeux ?

JUNIE.

Et quel autre, seigneur, voulez-vous que j'implore ?
A qui demanderai-je un crime que j'ignore ?
Vous qui le punissez, vous ne l'ignorez pas :
De grâce, apprenez-moi, seigneur, mes attentats.

NÉRON.

Quoi, madame ? est-ce donc une légère offense
De m'avoir si longtemps caché votre présence ?
Ces trésors dont le ciel voulut vous embellir,
Les avez-vous reçus pour les ensevelir ?
L'heureux Britannicus verra-t-il sans alarmes
Croître, loin de nos yeux, son amour et vos charmes ?
Pourquoi, de cette gloire exclu jusqu'à ce jour,
M'avez-vous, sans pitié, relégué dans ma cour ?
On dit plus : vous souffrez, sans en être offensée,
Qu'il vous ose, madame, expliquer sa pensée ;
Car je ne croirai point que sans me consulter
La sévère Junie ait voulu le flatter,

Ni qu'elle ait consenti d'aimer et d'être aimée
Sans que j'en sois instruit que par la renommée.

JUNIE.

Je ne vous nierai point, seigneur, que ses soupirs
M'ont daigné quelquefois expliquer ses désirs.
Il n'a point détourné ses regards d'une fille
Seul reste du débris d'une illustre famille :
Peut-être il se souvient qu'en un temps plus heureux
Son père me nomma pour l'objet de ses vœux.
Il m'aime ; il obéit à l'empereur son père,
Et, j'ose dire encore, à vous, à votre mère :
Vos désirs sont toujours si conformes aux siens. . .

NÉRON.

Ma mère a ses desseins, madame ; et j'ai les miens.
Ne parlons plus ici de Claude et d'Agrippine :
Ce n'est point par leur choix que je me détermine.
C'est à moi seul, madame, à répondre de vous ;
Et je veux de ma main vous choisir un époux.

JUNIE.

Ah seigneur ! songez-vous que toute autre alliance
Fera honte aux Césars, auteurs de ma naissance ?

NÉRON.

Non, madame : l'époux dont je vous entretiens
Peut sans honte assembler vos aïeux et les siens ;
Vous pouvez, sans rougir, consentir à sa flamme.

JUNIE.

Et quel est donc, seigneur, cet époux ?

NÉRON.

Moi, madame.

JUNIE.

Vous !

NÉRON.

Je vous nommerais, madame, un autre nom,
Si j'en savais quelque autre au-dessus de Néron.
Oui, pour vous faire un choix où vous puissiez souscrire,
J'ai parcouru des yeux la cour, Rome et l'empire.
Plus j'ai cherché, madame, et plus je cherche encor
En quelles mains je dois confier ce trésor,
Plus je vois que César, digne seul de vous plaire,
En doit être lui seul l'heureux dépositaire,

Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains
A qui Rome a commis l'empire des humains.
Vous-même, consultez vos premières années:
Claudius à son fils les avait destinées.
Mais c'était en un temps ou de l'empire entier
Il croyait quelque jour le nommer l'héritier.
Les dieux ont prononcé. Loin de leur contredire,
C'est à vous de passer du côté de l'empire.
En vain de ce présent ils m'auraient honoré,
Si votre cœur devait en être séparé ;
Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes ;
Si, tandis que je donne aux veilles, aux alarmes,
Des jours toujours à plaindre et toujours enviés,
Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds.
Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage ;
Rome aussi bien que moi vous donne son suffrage,
Répudie Octavie, et me fait dénouer
Un hymen que le ciel ne veut point avouer.
Songez-y donc, madame, et pesez en vous-même
Ce choix digne des soins d'un prince qui vous aime,
Digne de vos beaux yeux trop longtemps captivés[1],
Digne de l'univers, à qui vous vous devez.

JUNIE.

Seigneur, avec raison je demeure étonnée.
Je me vois dans le cours d'une même journée,
Comme une criminelle amenée en ces lieux ;
Et lorsqu'avec frayeur je parais à vos yeux,
Que sur mon innocence à peine je me fie,
Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie.
J'ose dire pourtant que je n'ai mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.
Et pouvez-vous, seigneur, souhaiter qu'une fille
Qui vit presque en naissant éteindre sa famille,
Qui, dans l'obscurité nourrissant sa douleur,
S'est fait une vertu conforme à son malheur,
Passe subitement de cette nuit profonde
Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde,

1. *Captivé* ne se prend plus qu'au sens figuré ou moral, comme *aveuglement*, *égarement*, etc.

Dont je n'ai pu de loin soutenir la clarté[1],
Et dont une autre enfin remplit la majesté?

NÉRON.

Je vous ai déjà dit que je la répudie:
Ayez moins de frayeur, ou moins de modestie.
N'accusez point ici mon choix d'aveuglement:
Je vous réponds de vous, consentez seulement[2].
Du sang dont vous sortez rappelez la mémoire,
Et ne préférez point à la solide gloire
Des honneurs dont César prétend vous revêtir,
La gloire d'un refus sujet au repentir.

JUNIE.

Le ciel connaît, seigneur, le fond de ma pensée.
Je ne me flatte point d'une gloire insensée:
Je sais de vos présents mesurer la grandeur;
Mais plus ce rang sur moi répandrait de splendeur,
Plus il me ferait honte et mettrait en lumière
Le crime d'en avoir dépouillé l'héritière.

NÉRON.

C'est de ses intérêts prendre beaucoup de soin,
Madame; et l'amitié ne peut aller plus loin.
Mais ne nous flattons point, et laissons le mystère.
La sœur vous touche ici beaucoup moins que le frère;
Et pour Britannicus . . . .

JUNIE.

Il a su me toucher,
Seigneur; et je n'ai point prétendu m'en cacher.
Cette sincérité sans doute est peu discrète;
Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'interprète:
Absente de la cour, je n'ai pas dû penser,
Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer.
J'aime Britannicus. Je lui fus destinée,

1. On prenait *clarté* dans le sens d'*éclat*, *splendeur*.

2. Ici la dureté rejette ce voile d'élégance dont elle s'était parée, mais qui ne la cachait pas. Racine, pour exprimer ce mélange de galanterie et de despotisme, de politesse et de barbarie, n'avait pas à chercher bien loin ses modèles: dans l'atmosphère du pouvoir absolu, mourir avec grâce, tuer avec grâce, sont deux arts également connus, et dont l'un peut-être enseigne l'autre. Mais c'était, de plus, rester fidèle à l'histoire que de réunir dans le personnage de Néron, dans une même situation, dans un même discours, l'élégance de l'esprit et la férocité du cœur.

Quand l'empire devait suivre son hyménée ;
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,
Ses honneurs abolis, son palais déserté,
La fuite d'une cour que sa chute a bannie,
Sont autant de liens qui retiennent Junie.
Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs ;
Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs ;
L'empire en est pour vous l'inépuisable source ;
Ou, si quelque chagrin en interrompt la course,
Tout l'univers, soigneux de les entretenir,
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
Britannicus est seul : quelque ennui qui le presse,
Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse[1],
Et n'a pour tous plaisirs, seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

NÉRON.

Et ce sont ces plaisirs et ces pleurs que j'envie,
Que tout autre que lui me paierait de sa vie[2].
Mais je garde à ce prince un traitement plus doux :
Madame, il va bientôt paraître devant vous.

JUNIE.

Ah seigneur ! vos vertus m'ont toujours rassurée.

NÉRON.

Je pouvais de ces lieux lui défendre l'entrée;
Mais, madame, je veux prévenir le danger
Où son ressentiment le pourrait engager,
Je ne veux point le perdre : il vaut mieux que lui-même

1. Grande controverse sur le pronom *se* : à l'avis de plusieurs, c'est *me* qu'il fallait dire. C'est à l'usage de prononcer; les questions de langage sont des questions de majorité. Mais quand on a la raison du plus fort, qui est la meilleure assurément, il s'en faut contenter, et ne pas en affecter une autre. On assure qu'il est raisonnable, nécessaire, de faire le pronom *qui* de la même personne que son antécédent. Mais cet antécédent, où est-il? L'analyse, appliquée au vers de Racine, nous donne : *Il ne voit aucun autre qui s'intéresse . . . . que moi*, ou *si ce n'est moi*. Ce n'est pas la faute de Racine si la logique et l'usage ne se rencontrent pas toujours. Mais ajoutons aussi (et cela jette du jour sur une foule de questions grammaticales) que la langue, instrument et propriété de tout le monde, ne peut être soumise aux lois d'une raison trop sévère ou trop subtile. Une certaine *raison moyenne* est sa région naturelle, dont c'est peine perdue de vouloir la faire sortir. Si tout n'est pas selon *la* raison, tout a du moins *une* raison.

2. Voilà un de ces traits dont nous parlions, un de ces mots par où toute une âme jaillit.

Entende son arrêt de la bouche qu'il aime.
Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de vous,
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.
De son bannissement prenez sur vous l'offense;
Et, soit par vos discours, soit par votre silence,
Du moins par vos froideurs, faites-lui concevoir
Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir.

JUNIE.

Moi! que je lui prononce un arrêt si sévère!
Ma bouche mille fois lui jura le contraire.
Quand même jusque là je pourrais me trahir,
Mes yeux lui défendront, seigneur, de m'obéir.

NÉRON.

Caché près de ces lieux, je vous verrai, madame[1].
Renfermez votre amour dans le fond votre âme:
Vous n'aurez point pour moi de langages secrets;
J'entendrai des regards que vous croirez muets,
Et sa perte sera l'infaillible salaire
D'un geste ou d'un soupir échappé pour lui plaire[2].

JUNIE.

Hélas! si j'ose encore former quelques souhaits,
Seigneur, permettez-moi de ne le voir jamais.

NARCISSE.

Britannicus, seigneur, demande la princesse;
Il approche.

NÉRON.

Qu'il vienne.

JUNIE.

Ah seigneur!

NÉRON.

Je vous laisse.
Sa fortune dépend de vous plus que de moi:
Madame, en le voyant, songez que je vous voi.

1. « On a dit que c'était un petit moyen, et peu digne de la tragédie, de faire cacher Néron pendant l'entrevue des deux amants: cela est vrai; mais je crois qu'ici l'effet relève et justifie le moyen. Le péril est si prochain et si réel que la scène est tragique; et je n'ai besoin, pour le prouver, que d'en appeler à l'effet du théâtre. » LAHARPE.

2. « Avec ce style et cette situation l'on peut tout ennoblir. Observons, en passant, que l'effet théâtral peut faire pardonner des moyens faux, mais ne les justifie pas; au lieu qu'un moyen commun et petit par lui-même peut être relevé par l'art que l'on met à s'en servir, et n'est plus un défaut. » LAHARPE.

SCÈNE V.

JUNIE, NARCISSE.

JUNIE.

Ah ! cher Narcisse, cours au-devant de ton maître ;
Dis-lui. . . Je suis perdue ! et je le vois paraître.

SCÈNE VI.

JUNIE, BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

Madame, quel bonheur me rapproche de vous?
Quoi ! je puis donc jouir d'un entretien si doux ?
Mais parmi ce plaisir quel chagrin me dévore ?
Hélas ! puis-je espérer de vous revoir encore?
Faut-il que je dérobe, avec mille détours,
Un bonheur que vos yeux m'accordaient tous les jours?
Quelle nuit ! quel réveil ! Vos pleurs, votre présence,
N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence?
Que faisait votre amant? Quel démon envieux
M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux ?
Hélas ! dans la frayeur dont vous étiez atteinte,
M'avez-vous en secret adressé quelque plainte?
Ma princesse, avez-vous daigné me souhaiter?
Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter?. . .
Vous ne me dites rien ! quel accueil ! quelle glace !
Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrâce?
Parlez : nous sommes seuls. Notre ennemi, trompé,
Tandis que je vous parle est ailleurs occupé :
Ménageons les moments de cette heureuse absence.

JUNIE.

Vous êtes en des lieux tout pleins de sa puissance :
Ces murs même, seigneur, peuvent avoir des yeux,
Et jamais l'empereur n'est absent de ces lieux.

BRITANNICUS.

Et depuis quand, madame, êtes-vous si craintive?
Quoi ! déjà votre amour souffre qu'on le captive?
Qu'est devenu ce cœur qui me jurait toujours
De faire à Néron même envier nos amours?
Mais bannissez, madame, une inutile crainte :
La foi dans tous les cœurs n'est pas encore éteinte ;

Chacun semble des yeux approuver mon courroux ;
La mère de Néron se déclare pour nous.
Rome, de sa conduite elle-même offensée....

JUNIE.

Ah seigneur! vous parlez contre votre pensée.
Vous-même, vous m'avez avoué mille fois
Que Rome le louait d'une commune voix :
Toujours à sa vertu vous rendiez quelque hommage.
Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

BRITANNICUS.

Ce discours me surprend, il le faut avouer :
Je ne vous cherchais pas pour l'entendre louer.
Quoi! pour vous confier la douleur qui m'accable,
A peine je dérobe un moment favorable ;
Et ce moment si cher, madame, est consumé
A louer l'ennemi dont je suis opprimé!
Qui[1] vous rend à vous-même, en un jour, si contraire?
Quoi! même vos regards ont appris à se taire?
Que vois-je? vous craignez de rencontrer mes yeux!
Néron vous plairait-il? Vous serais-je odieux!
Ah! si je le croyais!... Au nom des dieux, madame,
Eclaircissez le trouble où vous jetez mon âme.
Parlez. Ne suis-je plus dans votre souvenir?

JUNIE.

Retirez-vous, seigneur : l'empereur va venir.

BRITANNICUS.

Après ce coup, Narcisse, à quoi dois-je m'attendre?[2]

ACTE III.

SCÈNE VIII.

NÉRON, BRITANNICUS, JUNIE.

NÉRON.

Prince, continuez des transports si charmants.
Je conçois vos bontés par ses remerciments,
Madame ; à vos genoux je viens de le surprendre.
Mais il aurait aussi quelque grâce à me rendre ;

1. *Qui* s'emploie quelquefois pour *qu'est-ce qui*. « Quand chaque année on est sûr de la suivante, *qui* peut troubler la paix de celle qui court? » J. J. ROUSSEAU.

2. Sur qui puis-je compter?

Ce lieu le favorise, et je vous y retiens
Pour lui faciliter de si doux entretiens.

BRITANNICUS.

Je puis mettre à ses pieds ma douleur ou ma joie
Partout où sa bonté consent que je la voie ;
Et l'aspect de ces lieux où vous la retenez
N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

NÉRON.

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse
Qu'il faut qu'on me respecte et que l'on m'obéisse?

BRITANNICUS.

Ils ne nous ont pas vu l'un et l'autre élever,
Moi pour vous obéir, et vous pour me braver ;
Et ne s'attendaient pas, lorsqu'ils nous virent naître,
Qu'un jour Domitius me dût parler en maître.

NÉRON.

Ainsi par le destin nos vœux sont traversés :
J'obéissais alors, et vous obéissez.
Si vous n'avez appris à vous laisser conduire,
Vous êtes jeune encore et l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS.

Et qui m'en instruira?

NÉRON.

Tout l'empire à la fois,
Rome.

BRITANNICUS.

Rome met-elle au nombre de vos droits
Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force,
Les emprisonnements, le rapt, et le divorce?

NÉRON.

Rome ne porte point ses regards curieux
Jusque dans des secrets que je cache à ses yeux.
Imitez son respect.

BRITANNICUS.

On sait ce qu'elle en pense.

NÉRON.

Elle se tait du moins : imitez son silence.

BRITANNICUS.

Ainsi Néron commence à ne se plus forcer.

NÉRON.

Néron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS.

Chacun devait bénir le bonheur de son règne.

NÉRON.

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

BRITANNICUS.

Je connais ma Junie, ou de tels sentiments
Ne mériteront pas ses applaudissements.

NÉRON.

Du moins, si je ne sais le secret de lui plaire,
Je sais l'art de punir un rival téméraire.

BRITANNICUS.

Pour moi, quelque péril qui me puisse accabler,
Sa seule inimitié peut me faire trembler.

NÉRON.

Souhaitez-la ; c'est tout ce que je vous puis dire.

BRITANNICUS.

Le bonheur de lui plaire est le seul où j'aspire.

NÉRON.

Elle vous l'a promis, vous lui plairez toujours.

BRITANNICUS.

Je ne sais pas du moins épier ses discours :
Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche,
Et ne me cache point pour lui fermer la bouche.

NÉRON.

Je vous entends. Hé bien, gardes !

JUNIE.

Que faites-vous ?
C'est votre frère. Hélas ! c'est un amant jaloux !
Seigneur, mille malheurs persécutent sa vie :
Ah ! son bonheur peut-il exciter votre envie ?
Souffrez que, de vos cœurs rapprochant les liens,
Je me cache à vos yeux et me dérobe aux siens.
Ma fuite arrêtera vos discordes fatales ;
Seigneur, j'irai remplir le nombre des vestales,
Ne lui disputez plus mes vœux infortunés ;
Souffrez que les dieux seuls en soient importunés.

NÉRON.

L'entreprise, madame, est étrange et soudaine.
Dans son appartement, gardes, qu'on la ramène.
Gardez Britannicus dans celui de sa sœur.

BRITANNICUS.

C'est ainsi que Néron sait disputer un cœur !

JUNIE.

Prince, sans l'irriter, cédons à cet orage.

NÉRON.

Gardes, obéissez sans tarder davantage.

ACTE IV.

SCÈNE II.

NÉRON, AGRIPPINE.

AGRIPPINE *(s'asseyant).*

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.
J'ignore de quel crime on a pu me noircir :
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous régnez : vous savez combien votre naissance
Entre l'empire et vous avait mis de distance.
Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,
Etaient même sans moi d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée
Laissa de Claudius disputer l'hyménée,
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serais placée.
Je fléchis mon orgueil ; j'allai prier Pallas.
Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
L'amour où je voulais amener sa tendresse.
Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux
Ecartait Claudius d'un lit incestueux :
Il n'osait épouser la fille de son frère.
Le sénat fut séduit : une loi moins sévère
Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.
C'était beaucoup pour moi : ce n'était rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille :
Je vous nommai son gendre et vous donnai sa fille ;
Silanus, qui l'aimait, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.

Ce n'était rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils dût préférer son gendre?
De ce même Pallas j'implorai le secours :
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appela Néron, et du pouvoir suprême
Voulut avant le temps vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun, rappelant le passé,
Découvrit mon dessein déjà trop avancé ;
Que de Britannicus la disgrâce future
Des amis de son père excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux ;
L'exil me délivra des plus séditieux :
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Eloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,
Engagé dès longtemps à suivre son destin,
Pouvait du trône encor lui rouvrir le chemin.
Je fis plus : je choisis moi-même dans ma suite
Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite.
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix :
Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée ;
J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis.... Rome alors estimait leurs vertus.
De Claude en même temps épuisant les richesses,
Ma main sous votre nom répandait ses largesses.
Les spectacles, les dons, invincibles appas,
Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats.
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,
Favorisaient en vous Germanicus mon père.
Cependant Claudius penchait vers son déclin.
Ses yeux, longtemps fermés, s'ouvrirent à la fin :
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis :
Ses gardes, son palais, son lit, m'étaient soumis.
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse ;
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse :
Mes soins, en apparence épargnant ses douleurs,

De son fils, en mourant[1], lui cachèrent les pleurs.
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte[2].
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte;
Et tandis que Burrhus allait secrètement
De l'armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,
Dans Rome les autels fumaient de sacrifices:
Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité
Du prince déjà mort demandait la santé.
Enfin, des légions l'entière obéissance
Ayant de votre empire affermi la puissance,
On vit Claude; et le peuple, étonné de son sort,
Apprit en même temps votre règne et sa mort[3].
  C'est le sincère aveu que je voulais vous faire.
Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire:
  Du fruit de tant de soins à peine jouissant.
En avez-vous six mois paru reconnaissant,
Que, lassé d'un respect qui vous gênait peut-être,
Vous avez affecté de ne me plus connaître.
J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons,
De l'infidélité vous tracer des leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science.
J'ai vu favorisés de votre confiance
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux[4],
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux.
Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures,
(Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu)
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui je promets Junie à votre frère;
Ils se flattent tous deux du choix de votre mère:
Que faites-vous? Junie, enlevée à la cour,
Devient en une nuit l'objet de votre amour:
Je vois de votre cœur Octavie effacée
Prête à sortir du lit où je l'avais placée;
Je vois Pallas banni, votre frère arrêté:
Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté:

1. La syntaxe veut : *à sa mort.*
2. Annales, L. XII, Chap. 66, 67.
3. Annales, L. XII, Chap. 68, 69.
4. Annales, L. XIII, Chap. 12.

Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies;
Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

NÉRON.

Je me souviens toujours que je vous dois l'empire;
Et, sans vous fatiguer du soin de le redire,
Votre bonté, madame, avec tranquillité
Pouvait se reposer sur ma fidélité.
Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assidues,
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues
Que jadis, j'ose ici vous le dire entre nous,
Vous n'avez sous mon nom travaillé que pour vous.
« Tant d'honneurs, disaient-ils, et tant de déférences,
» Sont-ce de ses bienfaits de faibles récompenses?
» Quel crime a donc commis ce fils tant condamné?
» Est-ce pour obéir [1] qu'elle l'a couronné?
» N'est-il de son pouvoir que le dépositaire? »
Non que, si jusque-là j'avais pu vous complaire,
Je n'eusse pris plaisir, madame, à vous céder
Ce pouvoir que vos cris semblaient redemander:
Mais Rome veut un maître, et non une maîtresse.
Vous entendiez les bruits qu'excitait ma faiblesse;
Le sénat chaque jour et le peuple, irrités
De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés,
Publiaient qu'en mourant Claude avec sa puissance
M'avait encor laissé sa simple obéissance.
Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux
Porter en murmurant leurs aigles devant vous,
Honteux de rabaisser par cet indigne usage
Les héros dont encore elles portent l'image.
Toute autre se serait rendue à leurs discours:
Mais si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours.
Avec Britannicus contre moi réunie,
Vous le fortifiez du parti de Junie;
Et la main de Pallas trame tous ces complots.
Et, lorsque malgré moi j'assure mon repos,
On vous voit de colère et de haine animée:

1. Régulièrement: *pour qu'il obéit.*

Vous voulez présenter mon rival à l'armée ;
Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

AGRIPPINE.

Moi ! le faire empereur ? Ingrat ! l'avez-vous cru ?
Quel serait mon dessin ? qu'aurais-je pu prétendre ?
Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrais-je attendre ?
Ah ! si sous votre empire on ne m'épargne pas,
Si mes accusateurs observent tous mes pas,
Si de leur empereur ils poursuivent la mère,
Que ferais-je au milieu d'une cour étrangère ?
Ils me reprocheraient non des cris impuissants,
Des desseins étouffés aussitôt que naissants,
Mais des crimes pour vous commis à votre vue,
Et dont je ne serais que trop tôt convaincue.
Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours ;
Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours :
Dès vos plus jeunes ans mes soins et mes tendresses
N'ont arraché de vous que de feintes carresses.
Rien ne vous a pu vaincre ; et votre dureté
Aurait dû dans son cours arrêter ma bonté.
Que je suis malheureuse ! Et par quelle infortune
Faut-il que tous mes soins me rendent importune !
Je n'ai qu'un fils : ô ciel, qui m'entends aujourd'hui,
T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui ?
Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue.
J'ai vaincu ses mépris ; j'ai détourné ma vue
Des malheurs qui dès lors me furent annoncés ;
J'ai fait ce que j'ai pu : vous régnez, c'est assez.
Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
Si vous le souhaitez, prenez encore ma vie,
Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté[1].

1. « Quelle adresse dans ces deux derniers vers ! Elle n'ose pas menacer directement Néron : il a déjà pu la faire arrêter ; il peut aller plus loin ; il vient de s'expliquer de manière à lui faire entendre qu'il veut secouer le joug : elle craint de mettre le tigre en fureur. C'est à Burrhus qu'elle disait un peu auparavant : Qu'il songe

Qu'en me réduisant à la nécessité
D'essayer contre lui ma faible autorité,
Il hasarde la sienne, et que dans la balance
Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense.

Mais ce n'est pas à Néron qu'elle ose dire : Si vous attentez sur moi, craignez pour vous-

NÉRON.

Hé bien donc, prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse?

AGRIPPINE [1].

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace ;
Que de Britannicus on calme le courroux ;
Que Junie à son choix puisse prendre un époux ;
Qu'ils soient libres tous deux et que Pallas demeure [2];
Que vous me permettiez de vous voir à toute heure ;
(*apercevant Burrhus dans le fond du théâtre*)
Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,
A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

NÉRON.

Oui, madame, je veux que ma reconnaissance
Désormais dans les cœurs grave votre puissance ;
Et je bénis déjà cette heureuse froideur
Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.
Quoi que Pallas ait fait, il suffit: je l'oublie,
Avec Britannicus je me réconcilie;
Et, quant à cet amour qui nous a séparés,
Je vous fais notre arbitre, et vous nous jugerez.
Allez donc, et portez cette joie à mon frère.
Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère.

SCÈNE III.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que cette paix, seigneur, et ces embrassements
Vont offrir à mes yeux de spectacles charmants!
Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire,
Si de son amitié j'ai voulu vous distraire,
Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

NÉRON.

Je ne vous flatte point, je me plaignais de vous,
Burrhus; je vous ai crus tous deux d'intelligence :

même. Elle se contente de le lui faire comprendre sans qu'il puisse s'en offenser, et donne à la menace le ton de l'intérêt et de l'amitié. » LAHARPE.

1. « Elle reprend tout son orgueil dès qu'elle se croit sûre de son pouvoir, elle dicte des lois. » LAHARPE.

2. « Le ressort n'était que comprimé; il agit et s'échappe avec plus d'impétuosité. C'est ainsi qu'un caractère se montre tout entier sur la scène. » LAHARPE.

Mais son inimitié vous rend ma confiance.
Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher :
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS.

Quoi, seigneur?

NÉRON.

C'en est trop; il faut que sa ruine
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine :
Tant qu'il respirera, je ne vis qu'à demi.
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi,
Et je ne prétends pas que sa coupable audace
Une seconde fois lui promette ma place.

BURRHUS.

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus?

NÉRON.

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus[1].

BURRHUS.

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie?

NÉRON.

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.

BURRHUS.

Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein
Ne fut jamais, seigneur, conçu dans votre sein.

NÉRON.

Burrhus!

BURRHUS.

De votre bouche, oh ciel! puis-je l'apprendre?
Vous-même sans frémir avez-vous pu l'entendre?
Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner?
Néron dans tous les cœurs est-il las de régner?
Que dira-t-on de vous? Quelle est votre pensée?

NÉRON.

Quoi! toujours enchaîné de ma gloire passée,
J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour

1. « Parler ainsi à Burrhus, c'est montrer tout Néron. Il n'y a qu'un scélérat couronné qui puisse, sans rougir, se montrer tel qu'il est devant un honnête homme : c'est une preuve qu'il a tout surmonté, même la conscience. Les autres scélérats se démasquent devant des confidents dignes d'eux : il n'y a que Néron qui puisse se démasquer devant Burrhus. Cet exemple est unique au théâtre, et c'est un trait de génie..... Cette confidence sans nécessité, et faite pour ainsi dire d'abondance de cœur, serait ailleurs un grand défaut; ici, c'est le coup de pinceau d'un grand maître. » LAHARPE.

Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour ?
Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire,
Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire ?

BURRHUS.

Et ne suffit-il pas, seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits ?
C'est à vous à choisir : vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être ;
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus :
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,
Qui[1], même après leur mort, auront des successeurs :
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah ! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence ?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés ?
Dans quel repos, oh ciel ! les avez-vous coulés !
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
« Partout en ce moment on me bénit, on m'aime ;
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer ;
Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer ;
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage ;
Je vois voler partout les cœurs à mon passage ! »
Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, ô dieux !
Le sang le plus abject vous était précieux :
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable :
Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité ;
Votre cœur s'accusait de trop de cruauté ;

1. Voyez page 118, note 1.

Et, plaignant les malheurs attachés à l'empire,
Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire.
Non; ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur:
On ne me verra point survivre à votre gloire,
Si vous allez commettre une action si noire.

(se jetant aux pieds de Néron)

Me voilà prêt, seigneur; avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir;
Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée:
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée. . . .
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur:
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.
Ne perdez point de temps, nommez-moi les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides;
Appelez votre frère, oubliez dans ses bras. . . .

NÉRON.

Ah! que demandez-vous?

BURRHUS.

Non, il ne vous hait pas,
Seigneur; on le trahit: je sais son innocence;
Je vous réponds pour lui de son obéissance.
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NÉRON.

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous[1].

1. « Burrhus est le modèle de la conduite que peut tenir un homme vertueux placé par les circonstances auprès d'un mauvais prince et dans une cour dépravée. Il est entouré de passions, d'intérêts, de vices, et les combat de tous côtés. Il ne prononce pas une seule sentence sur la vertu, non plus que Néron sur le crime; mais il représente l'une dans toute sa pureté, comme Néron représente l'autre dans toute son horreur. Il résiste à l'ambition inquiète d'Agrippine et à la perversité de son maître, et dit la vérité à tous les deux, mais sans ostentation, sans bravade, avec une fermeté noble et modeste, ne cherchant point à offenser et ne craignant point de déplaire. Il parle à l'un comme à son empereur, à l'autre comme à la mère de César. Il remplit tous ses devoirs et observe toutes les bienséances. Mais lorsque son coupable élève ose lui découvrir un projet horrible, alors cet homme si calme devient tout de feu: sa tranquillité le rendait grand, son indignation le rend sublime. L'éloquence est dans sa bouche ce que la vertu est dans son âme, sans faste, sans effort, mais toute pleine de cette chaleur qui pénètre, de cette vérité qui terrasse, de cette véhémence qui entraîne. Il émeut jusqu'à Néron même, et sort plein d'espérance et de joie, pour aller consommer près de Britannicus une réconciliation qu'il croit sûre. » LAHARPE.

SCÈNE IV.

NÉRON, NARCISSE[1].

NARCISSE.

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste;
Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste
A redoublé pour moi ses soins officieux;
Elle a fait expirer un esclave à mes yeux;
Et le fer est moins prompt pour trancher une vie
Que le nouveau poison que sa main me confie.

NÉRON.

Narcisse, c'est assez: je reconnais ce soin,
Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

NARCISSE.

Quoi! pour Britannicus votre haine affaiblie
Me défend. . . .

NÉRON.

Oui, Narcisse; on nous réconcilie!

NARCISSE.

Je me garderai bien de vous en détourner,
Seigneur. Mais il s'est vu tantôt emprisonner:
Cette offense en son cœur sera longtemps nouvelle.
Il n'est point de secrets que le temps ne révèle:
Il saura que ma main lui devait présenter
Un poison que votre ordre avait fait apprêter.
Les dieux de ce dessein puissent-ils le distraire!
Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.

NÉRON.

On répond de son cœur, et je vaincrai le mien.

NARCISSE.

Et l'hymen de Junie en est-il le lien?
Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice[2]?

1. « Quel chemin il y a, du moment où il envoie Burrhus près de son frère pour consommer la réconciliation, à celui où il sort avec Narcisse pour aller empoisonner son rival! Et cependant tel est l'art détestable de Narcisse, ou plutôt tel est l'art admirable du poëte, que cette révolution, l'ouvrage de quelques instants, paraît vraisemblable, naturelle et même nécessaire. Le venin de la malignité est si habilement préparé, qu'il doit pénétrer l'âme du tyran et l'infecter sans remède. » LABARPE.

2. « Il a déjà attaqué Néron par la crainte: la crainte n'a pas réussi. Il se retourne sur-le-champ et l'attaque par la jalousie. » LABARPE.

NÉRON.

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narcisse,
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE.

Agrippine, seigneur, se l'était bien promis :
Elle a repris sur vous son souverain empire[1].

NÉRON.

Quoi donc? Qu'a-t-elle dit? et que voulez-vous dire?

NARCISSE.

Elle s'en est vanté assez publiquement.

NÉRON.

De quoi?

NARCISSE.

Qu'elle n'avait qu'à vous voir un moment;
Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste,
On verrait succéder un silence modeste;
Que vous-même à la paix souscririez le premier,
Heureux que sa bonté daignât tout oublier.

NÉRON.

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse[2]?
Je n'ai que trop de pente à punir son audace;
Et, si je m'en croyais, ce triomphe indiscret
Serait bientôt suivi d'un éternel regret.
Mais de tout l'univers quel sera le langage?
Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage,
Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,
Me laisse pour tous noms celui d'empoisonneur?
Ils mettront ma vengeance au rang des parricides[3].

1. « Ce moment est critique pour Narcisse. Voilà déjà deux attaques repoussées. Il ne perd pas de temps : il cherche à irriter Néron par la jalousie du pouvoir. » LAHARPE.

2. « Remarquons ici la vérité du dialogue et la simplicité de la diction : elle n'est pas au-dessus de la conversation soutenue, et ne devait pas en effet aller au delà. D'un côté c'est un scélérat froid et réfléchi, qui ne songe pas à parer son langage : les fripons ne se passionnent guère; de l'autre, un homme intérieurement agité, qui ne répond que par quelques mots pénibles. Toute figure poétique devait disparaître. » LAHARPE.

3. « Ici Narcisse commence à être plus à son aise. Il a voulu sonder l'âme de Néron. Elle s'ouvre, et il voit que la nature n'a pas jeté un cri, qu'il n'y a pas un remords, pas un sentiment de vertu ; que Néron ne fait rien, ni pour son frère, ni pour sa mère, ni pour Burrhus, mais seulement qu'il craint encore l'opinion publique, le dernier frein de l'homme pervers et puissant quand il a de l'amour-propre. Néron en a encore, et c'est par son amour-propre que Narcisse va se ressaisir de lui. » LAHARPE.

NARCISSE.

Et prenez-vous, seigneur, leurs caprices pour guides?
Avez-vous prétendu qu'ils se tairaient toujours?
Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours?
De vos propres désirs perdrez-vous la mémoire?
Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire?
Mais, seigneur, les Romains ne vous sont pas connus;
Non, non : dans leurs discours ils sont plus retenus.
Tant de précaution affaiblit votre règne :
Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne[1].
Au joug, depuis longtemps, ils se sont façonnés;
Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
Vous les verrez toujours ardents à vous complaire :
Leur prompte servitude a fatigué Tibère.
Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté
Que je reçus de Claude avec la liberté,
J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,
Tenté leur patience, et ne l'ai point lassée.
D'un empoisonnement vous craignez la noirceur?
Faites périr le frère, abandonnez la sœur :
Rome sur les autels prodiguant les victimes,
Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes;
Vous verrez mettre au rang des jours infortunés
Ceux où jadis la sœur et le frère sont nés[2].

NÉRON.

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.
J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,
Donner à sa vertu des armes contre moi.
J'oppose à ses raisons un courage inutile :
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille[3].

1. « Voilà, de toutes les suggestions, la plus perfide et la plus sûre auprès des mauvais princes : c'est d'irriter en eux l'orgueil du pouvoir. Qui peut savoir combien de fois l'adulation a répété en d'autres termes ce que dit Narcisse? Il ne lui reste plus qu'à rassurer bien pleinement Néron sur l'opinion et les discours des Romains. » LAHARPE.

2. « C'est en effet ce qui arriva après le meurtre d'Agrippine, et l'abjection des Romains est peinte ici avec l'énergique fidélité des crayons de Tacite. Néron délivré, non pas de ses scrupules, mais de ses craintes, ne se défend plus que bien faiblement. » LAHARPE.

3. « Il ne reste donc plus à détruire qu'un reste d'égard pour Burrhus, exprimé de manière à faire voir que les conseils d'un vertueux gouverneur pèsent étrangement à Néron, impatient de secouer toute espèce de joug. C'est l'instant de porter le dernier coup, et

NARCISSE.

Burrhus ne pense pas, seigneur, tout ce qu'il dit :
Son adroite vertu ménage son crédit.
Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée :
Ils verraient par ce coup leur puissance abaissée :
Vous seriez libre alors, seigneur, et, devant vous,
Ces maîtres orgueilleux fléchiraient comme nous.
Quoi donc! ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire?
« Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'empire;
» Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit :
» Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit.
» Pour toute ambition, pour vertu singulière,
» Il excelle à conduire un char dans la carrière,
» A disputer des prix indignes de ses mains,
» A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
» A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,
» A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre;
» Tandis que des soldats, de moments en moments,
» Vont arracher pour lui les applaudissements. »
Ah! ne voulez-vous pas les forcer à se taire[1]?

NÉRON.

Viens, Narcisse : allons voir ce que nous devons faire[2].

SCÈNES D'IPHIGÉNIE.

La réunion de la magnificence de l'épopée avec la rapidité animée du drame ne pouvait guère avoir lieu avec succès que dans un sujet mytho-

Narcisse emploie l'arme si familière aux méchants, la calomnie. Il attribue à Burrhus, à Sénèque, à tous ceux qui s'efforçaient encore de contenir les vices de Néron, les propos les plus injurieux et les plus amers. Cet artifice des flatteurs ne manque presque jamais son effet. Ils mettent dans la bouche de celui qu'ils veulent perdre tout le mépris qu'ils ont au fond du cœur pour le maître qu'ils veulent tromper. » LAHARPE.

1. « Pour le coup, il est impossible que Néron résiste à cette adresse infernale. Chaque mot est un trait qui le perce. On le prend à la fois par toutes ses faiblesses : il faut qu'il succombe. » LAHARPE.

2. « Il ne dit pas positivement quel parti il prendra, mais on voit que son parti est déjà pris. » LAHARPE.

logique. Tout ce qu'on peut demander à des personnages pris dans cette région, c'est d'être des hommes; mais à la faveur du merveilleux qui les environne, de cette mystérieuse antiquité, et de l'autorité plus qu'historique des fictions d'Homère, la poésie moderne pouvait, devait même adopter un style qui, dans d'autres sujets, eût semblé faux et emphatique. Maître des traditions qu'il a pour ainsi dire interceptées, Homère a obligé ses successeurs à accepter l'antiquité telle qu'il l'a faite: et c'est de lui qu'ils ont dû partir pour parler convenablement de l'époque qu'il a chantée. A la source des chroniques vulgaires, on puise des matériaux bruts, auxquels il faut donner une forme et un sens : en Homère s'absorbent et se transfigurent les traditions de sa patrie; l'œuvre que les chroniques nous eussent laissé à faire, d'avance il l'a faite; il faut consentir à l'idéal sous lequel il nous présente ses héros; sa fiction est pour nous la donnée historique; et quelque habile que soit l'analyse à retrouver sous cette magnifique poésie la réalité qu'elle a glorifiée, son Agamemnon, son Achille, son Hector, son Ilion, son antiquité ont acquis une existence irrévocable, contre laquelle il n'est guère plus possible de s'inscrire en faux que contre des monuments. Le langage de l'Iliade est devenu la vérité de ton et de couleur en ces matières, et l'épopée passe de plein droit dans le drame. Tel est le bonheur du sujet d'Iphigénie. Racine s'est emparé de cet avantage; et de même qu'il s'était enfermé dans les données toutes historiques de Britannicus, regagnant en profondeur ce qu'il perdait en espace, ici, en revanche, il se met au large, et ne se prescrit d'autres limites que celles de la vérité humaine.

Je doute que, sans le chef-d'œuvre d'*Iphigénie*, Racine tout entier nous fût connu. Dans quel autre sujet eût-il déployé de même tout ce qu'il y avait d'épique dans son génie et de magnificence dans son imagination. Aucun de ses ouvrages n'est aussi brillant qu'*Iphigénie*. On se sent dans la lumière éclatante et dorée du ciel de la Grèce. On respire dans un air limpide, transparent et léger. On y reconnaît, sous quelques reflets de l'idée chrétienne, cette beauté purement humaine de sentiments et de vie que la religion d'Homère, humaine comme tout le reste, n'élève pas au-dessus de l'humanité. Aucune trace, parmi toutes les passions et les douleurs qui nous sont décrites, de ces passions et de ces douleurs de la pensée, de cette vie intime et profonde où se puise le tragique chrétien, et où déjà Sophocle avait trempé son génie. C'est la nature, c'est l'humanité homérique, grande et touchante, mais sans mystère et sans infini. Le seul personnage dont la peinture eût pu tenter un génie chrétien, Agamemnon, est moins vrai et moins intéressant dans Racine que dans Euripide. Tout, d'ailleurs, est pris dans une nature simple, grande, mais pauvre, sans contredit, au regard du christianisme. Peu d'individualité dans les figures; chacune représente ou personnifie admirablement une espèce : c'est le héros, le politique, la mère, la fille, l'amant; ce n'est pas Achille, Agamemnon, Clytemnestre, Iphigénie;

ces noms sont des noms de caractères, plutôt que des noms de personnes.

Ce genre convenait au siècle de Louis XIV, et si l'on y regarde bien, on verra que la tragédie de Corneille n'était qu'une espèce du genre. Britannicus fut une incursion hors de ces limites; mais du reste, la tragédie de ce temps s'attache à représenter des caractères généraux et quelques situations capitales de la vie humaine plutôt qu'elle ne s'applique à personnifier et à mettre en action des idées. Les grands troubles d'esprit étaient le partage de quelques grands penseurs; mais la société n'était pas troublée, et les conditions générales de la vie humaine étaient acceptées par tout le monde. Un génie shakspearien, sceptique et contemplatif, faisant éclore le tragique de la pensée encore plus que des faits, de l'âme plutôt que de la vie, eût pu naître plus tôt, pouvait naître plus tard, mais n'avait rien à faire dans la société française d'alors. Ces paroles tragiques qui semblent un profond gémissement de l'humanité se résumant à elle-même toute son infortune, un seul homme les avait dites : c'était Pascal. La tragédie proprement dite n'abordait immédiatement que les malheurs de l'individu ; et tout ce qu'elle avait de philosophique, à son insu toutefois, c'était de prendre des rois pour victimes. Dès que ce n'était pas le malheur général de la condition humaine qui éveillait l'inspiration tragique, c'était des infortunes des heureux du monde qu'il fallait entretenir la multitude. La tragédie a peu à peu changé de nature et de tendance, mais Corneille et Racine ont manqué à cette ère nouvelle, et s'il faut dire toute notre pensée, le génie lui-même serait embarrassé de la tâche qui semble lui être proposée. Dès qu'elle a une conscience trop pleine et une vue trop distincte de ce qu'elle fait, la poésie se tait; ou si elle parle, c'est pour analyser et non pour peindre, c'est-à-dire pour n'être plus poésie.

Tout vrai poëte étant philosophe à son insu, Corneille et Racine l'ont été sans doute; ils n'ont pas pu expliquer l'individu sans expliquer l'homme; et à quelque point de vue qu'ils se soient placés, ils sont intéressants s'ils ont été vrais. Les grands coups de pinceau de l'auteur de *Rodogune*, les traits liés et délicats de l'auteur d'*Iphigénie*, composent la plus excellente psychologie; et la vérité humaine, dernier but, suprême objet de l'art, la vérité humaine dans son idéal, qu'il est accordé à si peu d'esprits de saisir et de fixer, donnera une valeur immortelle aux productions de ces deux grands hommes.

Nous donnerions une fausse idée du chef-d'œuvre de Racine si nous le représentions comme purement grec et purement païen. L'inspiration chrétienne s'y reconnaît partout : c'est comme une greffe qui adoucit les fruits d'un arbre vigoureux mais sauvage. On pourait croire d'avance qu'il doit résulter quelque chose de faux de cette combinaison ; mais *Iphigénie* présente un ensemble aussi harmonieux que le *Télémaque*, où l'idée chrétienne a pénétré encore plus avant, et où la couleur antique est bien plus prononcée. Cette fusion n'est si heureuse, d'ailleurs, que parce qu'elle était

consommée dans l'esprit de ces deux écrivains, et par un effet de leur éducation même, avant de s'effectuer dans leurs ouvrages. C'est le même phénomène qui nous frappe dans les écrits de Rollin, si homérique à la fois et si chrétien, que chacun de ces deux éléments semble chez lui le complément de l'autre. On a remarqué, il y a longtemps, qu'Iphigénie est une fille chrétienne; mais on peut affirmer qu'il y a dans tous les rôles de cette tragédie des idées et des sentiments que les anciens n'auraient point compris.

ACTE Ier. — SCÈNE Ire.

AGAMEMNON, ARCAS.

AGAMEMNON.

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.
Viens, reconnais la voix qui frappe ton oreille [1].

ARCAS.

C'est vous-même, seigneur ! Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin?
A peine un faible jour vous éclaire et me guide,
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide.
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit?
Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune.

AGAMEMNON.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

ARCAS.

Et depuis quand, seigneur, tenez-vous ce langage?
Comblé de tant d'honneurs, par quel secret outrage
Les dieux, à vos désirs toujours si complaisants,
Vous font-ils méconnaître et haïr leurs présents?
Roi, père, époux heureux, fils du puissant Atrée,
Vous possédez des Grecs la plus riche contrée :

1. Le ton est pris dès les premiers vers. On ne prêterait pas ce langage à un personnage historique, encore qu'il fût peu connu ; son époque est connue, et cela suffit. Mais l'Agamemnon d'Homère, le roi des rois, le chef d'une guerre sacrée, le prince allié aux dieux de l'Olympe, peut parler ainsi sans nous étonner. Là où les deux sphères, humaine et divine, communiquent incessamment et se confondent, le langage poétique devient celui des entretiens les plus familiers.

Du sang de Jupiter issu de tous côtés,
L'hymen vous lie encore aux dieux dont vous sortez;
Le jeune Achille enfin, vanté par tant d'oracles,
Achille, à qui le ciel promet tant de miracles,
Recherche votre fille, et d'un hymen si beau
Veut dans Troie embrasée allumer le flambeau.
Quelle gloire, seigneur, quels triomphes égalent
Le spectacle pompeux que ces bords vous étalent,
Tous ces mille vaisseaux, qui, chargés de vingt rois,
N'attendent que les vents pour partir sous vos lois?
Ce long calme, il est vrai, retarde vos conquêtes;
Ces vents, depuis trois mois enchaînés sur nos têtes,
D'Ilion trop longtemps vous ferment le chemin:
Mais, parmi tant d'honneurs, vous êtes homme enfin.
Tandis que vous vivrez, le sort, qui toujours change,
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.
Bientôt... Mais quels malheurs dans ce billet tracés
Vous arrachent, seigneur, les pleurs que vous versez?
Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie?
Pleurez-vous Clytemnestre, ou bien Iphigénie?
Qu'est-ce qu'on vous écrit? Daignez m'en avertir.

AGAMEMNON.

Non, tu ne mourras point, je n'y puis consentir.

ARCAS.

Seigneur....

AGAMEMNON.

Tu vois mon trouble, apprends ce qui le cause,
Et juge s'il est temps, ami, que je repose.
Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés,
Nos vaisseaux par les vents semblaient être appelés,
Nous partions; et déjà, par mille cris de joie,
Nous menacions de loin les rivages de Troie.
Un prodige étonnant fit taire ce transport:
Le vent qui nous flattait nous laissa dans le port.
Il fallut s'arrêter; et la rame inutile
Fatigua vainement une mer immobile.
Ce miracle inouï me fit tourner les yeux
Vers la divinité qu'on adore en ces lieux:
Suivi de Ménélas, de Nestor et d'Ulysse,
J'offris sur ses autels un secret sacrifice.

Quelle fut sa réponse ! et que devins-je, Arcas,
Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas :

« Vous armez contre Troie une puissance vaine,
» Si, dans un sacrifice auguste et solennel,
» Une fille du sang d'Hélène
» De Diane en ces lieux n'ensanglante l'autel.
» Pour obtenir les vents que le ciel vous dénie,
» Sacrifiez Iphigénie. »

ARCAS.

Votre fille !

AGAMEMNON.

Surpris, comme tu peux penser,
Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer ;
Je demeurai sans voix, et n'en repris l'usage
Que par mille sanglots qui se firent passage.
Je condamnai les dieux, et, sans plus rien ouïr,
Fis vœu, sur leurs autels, de leur désobéir.
Que n'en croyais-je alors ma tendresse alarmée !
Je voulais sur-le-champ congédier l'armée.
Ulysse, en apparence approuvant mes discours,
De ce premier torrent laissa passer le cours ;
Mais bientôt, rappelant sa cruelle industrie,
Il me représenta l'honneur et la patrie,
Tout ce peuple, ces rois, à mes ordres soumis,
Et l'empire d'Asie à la Grèce promis ;
De quel front, immolant tout l'Etat à ma fille,
Roi sans gloire, j'irais vieillir dans ma famille.
Moi-même, je l'avoue avec quelque pudeur,
Charmé de mon pouvoir et plein de ma grandeur,
Ce nom de roi des rois et de chef de la Grèce
Chatouillait de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.
Pour comble de malheur, les dieux, toutes les nuits,
Dès qu'un léger sommeil suspendait mes ennuis,
Vengeant de leurs autels le sanglant privilége,
Me venaient reprocher ma pitié sacrilége,
Et, présentant la foudre à mon esprit confus,
Le bras déjà levé, menaçaient mes refus.
Je me rendis, Arcas ; et, vaincu par Ulysse,
De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le supplice.
Mais des bras d'une mère il fallait l'arracher.

Quel funeste artifice il me fallut chercher !
D'Achille, qui l'aimait, j'empruntai le langage :
J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage,
Que ce guerrier, pressé de partir avec nous,
Voulait revoir ma fille, et partir son époux.

ARCAS.

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille?
Avez-vous prétendu que, muet et tranquille,
Ce héros, qu'armera l'amour et la raison,
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom ?
Verra-t-il à ses yeux son amante immolée?

AGAMEMNON.

Achille était absent, et son père Pélée,
D'un voisin ennemi redoutant les efforts,
L'avait, tu t'en souviens, rappelé de ces bords ;
Et cette guerre, Arcas, selon toute apparence,
Aurait dû plus longtemps prolonger son absence.
Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent ?
Achille va combattre, et triomphe en courant ;
Et ce vainqueur, suivant de près sa renommée,
Hier avec la nuit arriva dans l'armée.
Mais des nœuds plus puissants me retiennent le bras :
Ma fille, qui s'approche, et court à son trépas ;
Qui, loin de soupçonner un arrêt si sévère,
Peut-être s'applaudit des bontés de son père ;
Ma fille. . . Ce nom seul, dont les droits sont si saints,
Sa jeunesse, mon sang, n'est pas ce que je plains :
Je plains mille vertus, une amour mutuelle,
Sa piété pour moi, ma tendresse pour elle,
Un respect qu'en son cœur rien ne peut balancer,
Et que j'avais promis de mieux récompenser.
Non, je ne croirai point, ô ciel ! que ta justice
Approuve la fureur de ce noir sacrifice :
Tes oracles, sans doute, ont voulu m'éprouver,
Et tu me punirais si j'osais l'achever !

Agamemnon envoie Arcas au-devant de Clytemnestre et d'Iphigénie pour les engager, sous divers prétextes, à ne point poursuivre leur voyage. Achille et Ulysse surviennent. Le premier, qui vient d'apprendre qu'Iphigénie est attendue au camp, demande que son hymen avec elle soit célébré avant le

départ pour Troie. Ulysse, qui veut, dans l'intérêt de l'armée, qu'Iphigénie soit immolée, tâche de faire honte à Achille de son impatience. Agamemnon déclare que le ciel protége Troie, qu'il faut renoncer à une conquête qui doit coûter la vie à Achille, et que ce héros, d'ailleurs, a déjà vengé la Grèce sur les alliés des Troyens. Achille réplique :

ACHILLE.

Non, non, tous ces détours sont trop ingénieux :
Vous lisez de trop loin dans les secrets des dieux.
Moi, je m'arrêterais à de vaines menaces !
Et je fuirais l'honneur qui m'attend sur vos traces !
Les Parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit,
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit :
Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
Mais, puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrais-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare d'un sang reçu d'une déesse,
Attendre chez mon père une obscure vieillesse ;
Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier ?
Ah ! ne nous formons point ces indignes obstacles :
L'honneur parle, il suffit : ce sont là nos oracles.
Les dieux sont de nos jours les maîtres souverains ;
Mais, seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes ?
Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes ;
Et, laissant faire au sort, courons où la valeur
Nous promet un destin aussi grand que le leur.
C'est à Troie, et j'y cours ; et, quoi qu'on me prédise,
Je ne demande aux dieux qu'un vent qui m'y conduise ;
Et, quand moi seul enfin il faudrait l'assiéger,
Patrocle et moi, seigneur, nous irons nous venger.
Mais non, c'est en vos mains que le destin la livre ;
Je n'aspire en effet qu'à l'honneur de vous suivre.
Je ne vous presse plus d'approuver les transports
D'un amour qui m'allait éloigner de ces bords ;
Ce même amour, soigneux de votre renommée,
Veut qu'ici mon exemple encourage l'armée,
Et me défend surtout de vous abandonner
Aux timides conseils qu'on ose vous donner.

Ulysse, après le départ d'Achille, se réjouit de la résolution de ce héros; Agamemnom en gémit en pensant à sa fille. Ulysse lui reproche sa faiblesse. Entre un messager qui annonce que la reine et sa fille viennent d'arriver au camp. Ainsi Agamemnon a pris de vaines mesures. Il s'écrie avec douleur :

AGAMEMNON.

Juste ciel, c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence !
Encor si je pouvais, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins soulager ma douleur !
Triste destin des rois ! Esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort et des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,
Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

ULYSSE.

Je suis père, seigneur, et faible comme un autre :
Mon cœur se met sans peine à la place du vôtre :
Et, frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer.
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime :
Les dieux ont à Calchas amené leur victime ;
Il le sait, il l'attend ; et, s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.
Nous sommes seuls encor : hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre ;
Pleurez ce sang, pleurez ; ou plutôt, sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélène par vos mains rendue à son époux ;
Voyez de nos vaisseaux les poupes couronnées
Dans cette même Aulide avec vous retournées ;
Et ce triomphe heureux, qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siècles à venir.

Qu'Agamemnon serait intéressant si, entre le citoyen et le père qui se disputent la victoire dans son cœur, on ne voyait pas intervenir le roi, ou plutôt si l'on ne savait pas, par ses propres aveux, qu'il sacrifie sa fille, non à la patrie ni à la volonté des dieux, mais *à ce nom de rois des rois et de chef de la Grèce, qui chatouille de son cœur l'orgueilleuse faiblesse !* Aussi la

rencontre du père avec la fille est bien moins touchante dans Racine que dans Euripide. Nous rapprocherons les deux scènes.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, où courez-vous ? et quels empressements
Vous dérobent sitôt à nos embrassements ?
A qui dois-je imputer cette fuite soudaine ?
Mon respect a fait place aux transports de la reine ;
Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter ?
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater ?
Ne puis-je. . .

AGAMEMNON.

Hé bien ! ma fille, embrassez votre père ;
Il vous aime toujours.

IPHIGÉNIE.

Que cette amour m'est chère !
Quel plaisir de vous voir et de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller !
Quels honneurs ! quel pouvoir ! Déjà la renommée
Par d'étonnants récits m'en avait informée ;
Mais que, voyant de près ce spectacle charmant,
Je sens croître ma joie et mon étonnement !
Dieux ! avec quel amour la Grèce vous révère !
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père !

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

IPHIGÉNIE.

Quelle félicité peut manquer à nos vœux ?
A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre ?
J'ai cru n'avoir au ciel que des grâces à rendre.

AGAMEMNON, *à part.*

Grands dieux ! à son malheur dois-je la préparer ?

IPHIGÉNIE.

Vous vous cachez, seigneur, et semblez soupirer ;
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine :
Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycène ?

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux ;
Mais les temps sont changés aussi bien que les lieux :
D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

IPHIGÉNIE.

Eh ! mon père, oubliez votre rang à ma vue.

Je prévois la rigueur d'un long éloignement :
N'osez-vous, sans rougir, être père un moment ?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune princesse
A qui j'avais pour moi vanté votre tendresse ;
Cent fois, lui promettant mes soins, votre bonté,
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité :
Que va-t-elle penser de votre indifférence ?
Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance?
N'éclaircirez-vous point ce front couvert d'ennuis ?

AGAMEMNON.

Ah ! ma fille !

IPHIGÉNIE.

Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Périsse le Troyen auteur de nos alarmes !

AGAMEMNON.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE.

Les dieux daignent surtout prendre soin de vos jours !

AGAMEMNON.

Les dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

IPHIGÉNIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice.

AGAMEMNON.

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice !

IPHIGÉNIE.

L'offrira-t-on bientôt ?

AGAMEMNON.

Plus tôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE.

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux ?
Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille?

AGAMEMNON.

Hélas !

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez ?

AGAMEMNON.

Vous y serez, ma fille.
Adieu !



MORCEAUX TRADUITS DE L'*IPHIGÉNIE EN AULIDE* D'EURIPIDE, ET DE L'*ILIADE* D'HOMÈRE.

Iphigénie d'Euripide, v. 633-689 : ὦ μῆτερ, ὑποδραμοῦσα, κ. τ. λ.
Iphigénie de Racine, A. II, S. 2.

Iphigénie. O ma mère, ne t'irrite point si je te devance pour serrer contre mon sein le sein de mon père.

Clytemnestre. O toi, objet de mon plus grand respect, roi Agamemnon! nous arrivons, fidèles aux ordres que tu nous a donnés.

Iphigénie. Mon père, après une si longue absence, permets-moi de voler à toi la première, et de te serrer dans mes bras; pardonne.... je suis avide de te voir.

Agamemnon. Tu le peux, ma fille; car de tous mes enfants, tu es la plus attachée à ton père.

Iphigénie. O mon père! que j'ai de joie à te revoir après une si longue séparation!

Agamemnon. Ton père sent la même joie, et ce que tu dis convient à tous deux.

Iphigénie. Je te remercie. Oh! tu as bien fait, mon père, de me faire venir près de toi.

Agamemnon. Je ne sais, ma fille, si je dois le penser ainsi.

Iphigénie. Ah! si tu me revois avec joie, d'où vient que tu me considères d'un œil troublé?

Agamemnon. Un roi, un chef d'armée a bien des soucis.

Iphigénie. Sois maintenant avec ta fille, et oublie tes soucis.

Agamemnon. Je suis bien avec toi, ma fille, et non point ailleurs.

Iphigénie. Dépouille donc ce front sévère, et tourne sur moi un regard d'amitié.

Agamemnon. Ma fille, je suis joyeux aussi longtemps que je te vois.

Iphigénie. Et cependant des larmes coulent de tes yeux.

Agamemnon. Nous sommes menacés d'une bien longue absence.

Iphigénie. J'ignore ce que tu veux dire; je l'ignore, mon bien-aimé père.

Agamemnon. La sagesse de ses discours augmente d'autant plus ma pitié.

Iphigénie. Hélas! je dirai des folies, si cela peut te réjouir.

Agamemnon. Ah! je ne puis contenir mes larmes.... Ma fille.... je suis content de toi.

Iphigénie. Reste, mon père, dans notre maison, au milieu de tes enfants.

Agamemnon. Je le voudrais, et il m'en coûte de ne pouvoir le faire.

Iphigénie. Périsse cette guerre cruelle, et les maux où nous entraîne Ménélas!

Agamemnon. Ce qui me perd, ma fille, en perdra d'autres encore.

Iphigénie. Que tu es resté longtemps dans ce golfe d'Aulide !

Agamemnon. Et quelque chose encore empêche le départ de mon armée.

Iphigénie. O mon père ! où dit-on qu'habitent ces Troyens ?

Agamemnon. Où le fils de Priam n'aurait jamais dû naître.

Iphigénie. Mon père, tu me quittes pour aller bien loin de moi !

Agamemnon. C'est pour cela, ma fille, que je t'ai fait venir près de ton père.

Iphigénie. Ah ! que ne m'est-il permis de m'embarquer avec toi !

Agamemnon. Que me demandes-tu ? Un autre voyage t'attend, où tu te souviendras de ton père.

Iphigénie. Le ferai-je seule, ou avec ma mère ?

Agamemnon. Seule ; ni père ni mère ne t'accompagneront.

Iphigénie. Sans doute, mon père, tu me fais passer dans une autre famille ?

Agamemnon. Il suffit : ce sont des choses que les jeunes filles doivent ignorer.

Iphigénie. Mon père, reviens promptement vers moi des champs de la Phrygie.

Agamemnon. Il faut premièrement que j'offre en ce lieu une victime.

Iphigénie. Eh bien ! il faut vous concerter avec les prêtres pour ce devoir pieux.

Agamemnon. Toi-même y assisteras ; tu te tiendras près du vase des ablutions.

Iphigénie. Mon père, formerons-nous des danses autour de l'autel ?

Agamemnon. Je lui porte envie : plus heureuse que moi, elle ne prévoit rien. — Va dans la tente, te faire voir aux jeunes filles. Mais reçois d'abord mes tristes embrassements, car tu seras longtemps séparée de ton père. O poitrine, ô bouche, ô blonde chevelure ! combien la ville des Phrygiens, combien Hélène te sera fatale ! Mais il faut me taire ; car les larmes ont tout à coup rempli mes yeux, dans ces embrassements.

Iphigénie d'Euripide, v. 905-921 : οὐκ ἐπαιδεσθήσομαι, κ. τ. λ.
Iphigénie de Racine, A. III, S. 5.

CLYTEMNESTRE A ACHILLE [1].

Je ne rougirai point de tomber à tes pieds,
Fils des dieux ! Quel souci puis-je avoir de ma gloire ?
Le danger de ma fille est seul dans ma mémoire.
Prête, fils de Téthys, ton bras à mon malheur.
Du nom de ton épouse elle a porté l'honneur ;
Ma main à son époux l'amenait couronnée....

1. Ces vers n'ont d'autre mérite, s'ils en ont un, que de rendre assez exactement les pensées de l'original.

Je traînais à la mort la vierge infortunée.
Sauve-la : son trépas flétrirait ta vertu.
Qu'importe que l'hymen soit encore suspendu ?
Du nom de ta moitié publiquement ornée,
Elle a sur ton secours les droits de l'hyménée.
Par ta tête divine et tes vaillantes mains,
Par ta mère ! adoucis mes maternels chagrins;
Sauve une vierge enfin que ton nom a perdue,
Et qui par ton bras seul doit être défendue.
Tes genoux, fils des dieux, sont mon unique autel;
Nul front ne me sourit; de mon époux cruel
Tu vois la hardiesse et l'étrange furie....
D'un camp tumultueux bravant la barbarie,
J'erre sans défenseur au milieu des soldats,
Hardis dans les dangers, cruels hors des combats.
Si tu nous tends la main, héros en qui j'espère,
Nous vivons ; nous mourons, si tu nous es sévère.

Iphigénie d'Euripide, v. 1221-1262 : εἰ μὲν τὸν Ὀρφέος, κ. τ. λ.
Iphigénie de Racine, A. IV, S. 4.

Iphigénie. Mon père! si j'avais l'éloquence d'Orphée, si je pouvais, comme lui, me faire suivre par les rochers, et apaiser par mes discours tous ceux que je voudrais, c'est à présent que je recourrais à cette puissance; mais maintenant, pour toute éloquence, je n'emploierai que mes larmes, car c'est tout ce que je puis. Suppliante, je prosterne à vos pieds ce corps que celle-ci vous a enfanté. Ne me faites pas périr si jeune, car il est doux de voir la lumière; ne me contraignez pas à voir les enfers. Je suis la première qui vous ai appelé du nom de père, la première que vous ayez appelée votre enfant, et qui, assise sur vos genoux, vous ai fait de tendres caresses, que vous me rendiez avec tant d'amour ! Vous disiez alors : Puissé-je, ma fille, te voir vivre et fleurir digne de moi dans la maison d'un illustre époux ! Et moi, je vous disais à mon tour, en pressant de mes mains ces joues que je touche maintenant : Puissé-je, quand vous serez dans un grand âge, puissé-je vous offrir dans ma maison une tendre hospitalité, ô mon père, et présenter à votre vieillesse des mets restaurants ! J'ai gardé le souvenir de ces discours; mais vous les avez oubliés, et vous voulez me faire mourir. Au nom de Pélops et de votre père Atrée, au nom de cette mère qui a souffert pour moi les douleurs de l'enfantement, et qui les souffre à cette heure une seconde fois, ne m'immolez pas ! Que m'importent à moi les amours de Pâris et d'Hélène ? et pourquoi seraient-ils cause de ma mort? Mon père, tournez les yeux vers moi, accordez-moi un regard et un baiser ; que du moins j'emporte en

mourant ce souvenir de vous, si mes prières ne peuvent vous fléchir. Viens, mon frère, petit enfant trop faible pour me secourir, viens supplier ton père avec tes larmes; dis-lui de ne pas faire mourir ta sœur; l'enfant même qui ne sait point encore parler, sent déjà la pitié. Voyez-le, mon père : il vous implore dans son silence. Ayez donc pitié de moi, et épargnez ma vie; voyez vos deux chers enfants qui vous en supplient en pressant vos joues : l'un est encore à la mamelle, l'autre est dans la fleur de la jeunesse. Je me borne à une seule chose; elle est plus forte que tous mes discours : Il est doux aux hommes de voir la lumière du jour; il n'y a point de lumière au-dessous de nous : c'est un insensé que celui qui désire la mort, et vivre obscur vaut mieux que mourir dans la gloire.

Homère, *Iliade*, L. I, v. 152. — Racine, *Iphigénie*, A. IV, S. 6.

ACHILLE A AGAMEMNON.

Bien qu'aux braves Troyens j'aille porter la guerre,
Nul affront reçu d'eux n'excite ma colère.
Dans la riche Phthia, nourrice des héros,
Jamais ils n'ont ravi mes coursiers, mes taureaux,
Ni mes moissons. Entre eux et sa plaine abondante
S'élèvent de hauts monts, s'étend la mer bruyante;
Mais c'est toi, des mortels le plus audacieux,
C'est toi dont le désir nous entraîne en ces lieux;
C'est pour plaire à toi seul qu'aux rivages du Xanthe
Nous suivons Ménélas; et toi, face impudente!
Qu'importe? tu n'en as souci ni souvenir;
Et toi-même aujourd'hui tu prétends me ravir
Un trésor, juste prix acquis à ma vaillance,
Et dont les fils des Grecs ont fait ma récompense.

SCÈNES DE PHÈDRE.

L'idéal de Racine se trouve ici tout entier, comme l'idéal de Corneille est empreint dans l'héroïsme des Horaces. Le poëte nous représente une âme aux prises avec une passion funeste, dont elle rougit encore, mais qu'elle ne sait plus combattre; c'est le délire d'un amour d'autant plus effréné qu'il est plus illégitime; les cris de la passion se confondent avec ceux du remords; c'est une étrange harmonie des gémissements de la conscience et de ceux d'un amour sans espoir. Phèdre est tout entière dans ces deux vers :

« Hélas! du crime affreux dont la honte me suit,
» Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit. »

Un habile critique allemand (M. Schlegel) n'a pas eu le bonheur de saisir cette admirable conception. Il n'a pas vu que le sujet de Phèdre, c'est Phèdre même; que c'est sur elle que le poëte a voulu attirer notre intérêt; qu'Hippolyte n'est ici qu'un personnage secondaire, auquel l'auteur a donné aussi peu de saillie qu'il était possible. Ce point reconnu, les critiques de M. Schlegel deviennent des éloges; l'espèce de nullité d'Hippolyte est plus que rachetée par l'importance du personnage de Phèdre; les rapports changent nécessairement avec le sujet; et quant au sujet lui-même, il est permis de croire qu'il est plus beau chez Racine que chez Euripide. Intéresser à un innocent persécuté, c'est quelque chose; mais inspirer de l'intérêt pour le persécuteur, et un intérêt si pur que le sentiment moral le plus délicat n'en est point blessé, c'est, ce nous semble, mieux encore. Elle n'appartient qu'au christianisme, cette pitié supérieure, cette pitié sublime qui s'attache à la personne du criminel par cela même qu'il est criminel. Faire du péché le plus déplorable des malheurs, c'est une idée uniquement chrétienne; et la religion seule qui a inventé une telle infortune pouvait inventer une telle compassion. C'est en considérant Phèdre de ce point de vue que nous concevons qu'elle ait obtenu, quoique tout imprégnée d'amour, l'approbation du pieux Arnauld, qui croyait y voir un vivant tableau de l'âme abandonnée à elle-même et privée des influences de la grâce.

ACTE Ier. — SCÈNE III.

PHÈDRE.

N'ALLONS point plus avant. Demeurons, chère OEnone.
Je ne me soutiens plus. Ma force m'abandonne,
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi,
Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.
Hélas!

(Elle s'assied.)

OENONE.

Dieux tout-puissants, que nos pleurs vous apaisent!

PHÈDRE.

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent!
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux?
Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire.

OENONE.

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire!
Vous-même, condamnant vos injustes desseins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains;
Vous-même, rappelant votre force première,
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière.
Vous la voyez, madame; et prête à vous cacher,
Vous haïssez le jour que vous veniez chercher!

PHÈDRE.

Noble et brillant auteur d'une triste famille,
Toi dont ma mère osait se vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je viens te voir pour la dernière fois !

OENONE.

Quoi ! vous ne perdrez point cette cruelle envie !
Vous verrai-je toujours renonçant à la vie,
Faire de votre mort les funestes apprêts ?

PHÈDRE.

Dieux, que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?

OENONE.

Quoi, madame !

PHÈDRE.

Insensée ! où suis-je, et qu'ai-je dit ?
Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit ?
Je l'ai perdu. Les dieux m'en ont ravi l'usage.
Œnone, la rougeur me couvre le visage.
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs ;
Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs.

OENONE.

Ah ! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence
Qui de vos maux encor aigrit la violence.
Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,
Voulez-vous, sans pitié, laisser finir vos jours ?
Quelle fureur les borne au milieu de leur course ?
Quel charme ou quel poison en a tari la source ?
Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux,
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux ;
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure,
Depuis que votre corps languit sans nourriture.
A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter ?
De quel droit sur vous-même osez-vous attenter ?
Vous offensez les dieux, auteurs de votre vie :
Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie ;
Vous trahissez enfin vos enfants malheureux,
Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,

Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,
A ce fier ennemi de vous, de votre sang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,
Cet Hyppolyte....

PHÈDRE.

Ah ! dieux !

OENONE.

Ce reproche vous touche !

PHÈDRE.

Malheureuse, quel nom est sorti de ta bouche !

OENONE.

Hé bien, votre colère éclate avec raison.
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.
Vivez donc. Que l'amour, le devoir vous excite.
Vivez ; ne souffrez pas que le fils d'une Scythe,
Accablant vos enfants d'un empire odieux,
Commande au plus beau sang de la Grèce et des dieux.
Mais ne différez point, chaque moment vous tue.
Réparez promptement votre force abattue,
Tandis que, de vos jours prêts à se consumer,
Le flambeau dure encore et peut se rallumer.

PHÈDRE.

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

OENONE.

Quoi ! de quelques remords êtes-vous déchirée !
Quel crime a pu produire un trouble si pressant ?
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent.

PHÈDRE.

Grâces au ciel, mes mains ne sont point criminelles.
Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles !

OENONE.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté,
Dont votre cœur encor doive être épouvanté ?

PHÈDRE.

Je t'en ai dit assez. Épargne-moi le reste.
Je meurs pour ne point faire un aveu si funeste.

OENONE.

Mourez donc et gardez un silence inhumain.
Mais, pour fermer vos yeux, cherchez une autre main.

Quoiqu'il vous reste à peine une faible lumière,
Mon âme chez les morts descendra la première;
Mille chemins ouverts y conduisent toujours,
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle, quand ma foi vous a-t-elle déçue?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue?
Mon pays, mes enfants, pour vous j'ai tout quitté.
Réserviez-vous ce prix à ma fidélité?

PHÈDRE.

Quel fruit espères-tu de tant de violence?
Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.

OENONE.

Et que me direz-vous qui ne cède, grands dieux,
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux?

PHÈDRE.

Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable,
Je n'en mourrai pas moins; j'en mourrai plus coupable.

OENONE.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos faibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

PHÈDRE.

Tu le veux : lève-toi.

OENONE.

Parlez, je vous écoute.

PHÈDRE.

Ciel! que lui vais-je dire et par où commencer?

OENONE.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHÈDRE.

O haine de Vénus! ô fatale colère!
Dans quels égarements l'amour jeta ma mère!

OENONE.

Oublions-les, madame; et qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHÈDRE.

Ariane, ma sœur! de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée!

OENONE.

Que faites-vous, madame, et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui?

PHÈDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je péris la dernière et la plus misérable.

OENONE.

Aimez-vous ?

PHÈDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

OENONE.

Pour qui ?

PHÈDRE.

Tu vas ouïr le comble des horreurs.
J'aime . . . A ce nom fatal je tremble, je frissonne,
J'aime . . .

OENONE.

Qui ?

PHÈDRE.

Tu connais ce fils de l'Amazone,
Ce prince si longtemps par moi-même opprimé.

OENONE.

Hippolyte ? Grands dieux !

PHÈDRE.

C'est toi qui l'as nommé !

OENONE.

Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace !
O désespoir ! O crime ! O déplorable race !
Voyage infortuné ! Rivage malheureux,
Fallait-il approcher de tes bords dangereux ?

PHÈDRE.

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Égée
Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée ;
Mon repos, mon bonheur semblait être affermi.
Athènes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner ;
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner.
De victimes moi-même à toute heure entourée,

Je cherchais dans leur flancs ma raison égarée.
D'un incurable amour remèdes impuissants!
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens.
Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,
J'adorais Hippolyte; et le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisais fumer,
J'offrais tout à ce dieu que je n'osais nommer.
Je l'évitais partout. O comble de misère!
Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter.
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre.
Je pressai son exil; et mes cris éternels
L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
Je respirais, OEnone; et, depuis son absence,
Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence.
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivais les fruits.
Vaines précautions! cruelle destinée!
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné.
Ma blessure trop vive ausitôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée,
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur:
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.
Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire:
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats:
Je t'ai tout avoué; je ne m'en repens pas;
Pourvu que, de ma mort respectant les approches,
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,
Et que tes vains secours cessent de rappeler
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.

Le bruit se répand que Thésée est mort. Persuadée par les discours d'Œnone, Phèdre consent à voir Hippolyte. Elle lui déclare son amour, qu'il rejette avec horreur. Sur ces entrefaites, Thésée reparaît. Phèdre accuse Hippolyte, et son père invoque sur lui la vengeance céleste. Phèdre épouvantée voudrait apaiser une colère qu'elle a fait naître; mais cette bonne résolution s'évanouit lorsqu'elle apprend qu'elle a une rivale, qu'Hippolyte aime Aricie.

ACTE IV. — SCÈNE VI.

PHÈDRE.

Chère OEnone, sais-tu ce que je viens d'apprendre?

OENONE.

Non. Mais je viens tremblante, à ne vous point mentir.
J'ai pâli du dessein qui vous a fait sortir.
J'ai craint une fureur à vous-même fatale.

PHÈDRE.

OEnone, qui l'eût cru? J'avais une rivale.

OENONE.

Comment?

PHÈDRE.

Hippolyte aime, et je n'en puis douter.
Ce farouche ennemi qu'on ne pouvait dompter,
Qu'offensait le respect, qu'importunait la plainte,
Ce tigre, que jamais je n'abordais sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnaît un vainqueur:
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

OENONE.

Aricie?

PHÈDRE.

Ah! douleur non encore éprouvée!
A quel nouveau tourment je me suis réservée!
Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,
La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
Et d'un refus cruel l'insupportable injure,
N'étaient qu'un faible essai du tourment que j'endure.
Ils s'aiment! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux?
Comment se sont-ils vus? Depuis quand? Dans quels lieux?
Tu le savais; pourquoi me laissais-tu séduire?
De leur furtive ardeur ne pouvais-tu m'instruire?
Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher?
Dans le fond des forêts allaient-ils se cacher?
Hélas! ils se voyaient avec pleine licence;
Le ciel de leurs soupirs approuvait l'innocence;
Ils suivaient sans remords leur penchant amoureux;
Tous les jours se levaient clairs et sereins pour eux·
Et moi, triste rebut de la nature entière,
Je me cachais au jour, je fuyais la lumière:
La mort est le seul dieu que j'osais implorer;

J'attendais le moment où j'allais expirer ;
Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée ;
Encore dans mon malheur de trop près observée,
Je n'osais dans mes pleurs me noyer à loisir :
Je goûtais en tremblant ce funeste plaisir ;
Et sous un front serein déguisant mes alarmes,
Il fallait bien souvent me priver de mes larmes.

OENONE.

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours ?
Ils ne se verront plus.

PHÈDRE.

Ils s'aimeront toujours !
Au moment que je parle, ah ! mortelle pensée !
Ils bravent la fureur d'une amante insensée.
Malgré ce même exil qui va les écarter,
Ils font mille serments de ne se point quitter.
Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage,
Œnone. Prends pitié de ma jalouse rage.
Il faut perdre Aricie. Il faut de mon époux
Contre un sang odieux réveiller le courroux :
Qu'il ne se borne pas à des peines légères :
Le crime de la sœur passe celui des frères.
Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
Que fais-je ? où ma raison se va-t-elle égarer ?
Moi jalouse ! Et Thésée est celui que j'implore !
Mon époux est vivant, et moi je brûle encore !
Pour qui ? Quel est le cœur où prétendent mes vœux ?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure :
Je respire à la fois l'inceste et l'imposture.
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable ! Et je vis ! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue !
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux ;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux :
Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ? mon père y tient l'urne fatale.
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains.
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Ah ! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers !
Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible ?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible ;
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne. Un dieu cruel a perdu ta famille.
Reconnais sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit !
Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,
Je rends dans les tourments une pénible vie.

OENONE.

Hé ! repoussez, madame, une injuste terreur
Regardez d'un autre œil une excusable erreur.
Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée.
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
Est-ce donc un prodige inouï parmi nous ?
L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous?
La faiblesse aux humains n'est que trop naturelle.
Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.
Vous vous plaignez d'un joug imposé dès longtemps.
Les dieux mêmes, les dieux, de l'Olympe habitants,
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

PHÈDRE.

Qu'entends-je ! Quels conseils ose-t-on me donner ?
Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,
Malheureuse ! Voilà comme tu m'as perdue.
Au jour que je fuyais c'est toi qui m'as rendue ;
Tes prières m'ont fait oublier mon devoir :
J'évitais Hippolyte, et tu me l'as fait voir.
De quoi te chargeais-tu ? pourquoi ta bouche impie
A-t-elle, en l'accusant, osé noircir sa vie ?
Il en mourra peut-être, et d'un père insensé
Le sacrilége vœu peut-être est exaucé.
Je ne t'écoute plus. Va-t'en, monstre exécrable !
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.

Puisse le juste ciel dignement te payer!
Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,
Des princes malheureux nourrissent les faiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime aplanir le chemin!
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste!

OENONE *seule.*

Ah dieux! Pour la servir j'ai tout fait, tout quitté!
Et j'en reçois ce prix! Je l'ai bien mérité!

ACTE V. — SCÈNE VI.

THÉSÉE.

Théramène, est-ce toi? Qu'as-tu fait de mon fils?
Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre.
Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre?
Que fait mon fils?

THÉRAMÈNE.

O soins tardifs et superflus!
Inutile tendresse! Hippolyte n'est plus.

THÉSÉE.

Dieux!

THÉRAMÈNE.

J'ai vu des mortels périr le plus aimable,
Et j'ose dire encore, seigneur, le moins coupable.

THÉSÉE.

Mon fils n'est plus! Hé quoi! quand je lui tends les bras,
Les dieux impatients ont hâté son trépas!
Quel coup me l'a ravi? Quelle foudre soudaine....

THÉRAMÈNE.

A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il était sur son char; ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés.
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes.
Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.

Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos ;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé :
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes ;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes ;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté ;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit ; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient au pied des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte ; et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuissants leur maître se consume.
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leur flanc poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite.
L'essieu crie et se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé ;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.

J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie ;
Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit.
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit.
De son généreux sang la trace nous conduit.
Les rochers en sont teints ; le ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle ; et, me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant, qu'il referme soudain :
« Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
» Prends soin après ma mort de la triste Aricie.
» Cher ami, si mon père, un jour désabusé,
» Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
» Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
» Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
» Qu'il lui rende .... » A ce mot, ce héros expiré[1]
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré :
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

SCÈNES DU TARTUFE

PAR MOLIÈRE.

Tartufe, par de faux semblants de piété, a gagné la confiance et l'amitié d'Orgon, qui ne voit rien que par ses yeux, ne suit de conseils que les siens, et a résolu d'en faire son gendre.

ACTE Ier. — SCÈNES V ET VI.

ORGON, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

Ah ! mon frère, bonjour !

1. L'auxiliaire *avoir* ne peut jamais être sous-entendu.

CLÉANTE.

Je sortais, et j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie[1].

ORGON.

(à Cléante.)
Dorine... Mon beau-frère, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.
(à Dorine.)
Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait céans? comme[2] est-ce qu'on s'y porte?

DORINE.

Madame eut, avant-hier, la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartufe?

DORINE.

Tartufe? Il se porte à merveille.
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête était encor cruelle.

ORGON.

Et Tartufe?

DORINE.

Il soupa lui tout seul, devant elle;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour près d'elle il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartufe?

1. Très fleurie.
2. Comment.

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table ;
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée,
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON.

Et Tartufe ?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut,
Et, contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu madame,
But, à son déjeuner, quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin,
Et je vais à madame annoncer par avance
La part que vous prenez à sa convalescence. *(Elle sort.)*

CLÉANTE.

A votre nez, mon frère, elle se rit de vous,
Et, sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice ?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui
A vous faire oublier toutes choses pour lui ?
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point . . .

ORGON.

Halte-là ! mon beau-frère :
Vous ne connaissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE.

Je ne le connais pas, puisque vous le voulez ;
Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être . .

ORGON.

Mon frère, vous seriez charmé de le connaître,

Et vos ravissements ne prendraient point de fin.
C'est un homme... qui... ah!... un homme... un homme, enfin,
Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien :
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien ;
De toutes amitiés il détache mon âme ;
Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme,
Que je m'en soucierais autant que de cela.

CLÉANTE.

Les sentiments humains, mon frère, que voilà !

ORGON.

Ah ! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église, il venait, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attirait les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au ciel il poussait sa prière ;
Il faisait des soupirs, de grands élancements,
Et baisait humblement la terre à tous moments ;
Et, lorsque je sortais, il me devançait vite,
Pour m'aller à la porte offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitait,
Et de son indigence, et de ce qu'il était,
Je lui faisais des dons ; mais, avec modestie,
Il me voulait toujours en rendre une partie :
C'est trop, me disait-il, *c'est trop de la moitié,*
Je ne mérite pas de vous faire pitié ;
Et quand je refusais de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il allait le répandre.
Enfin le ciel chez moi me le fit retirer,
Et, depuis ce temps-là, tout semble y prospérer :
Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême ;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle :
Il s'impute à péché la moindre bagatelle ;
Un rien presque suffit pour le scandaliser,
Jusque-là qu'il se vint l'autre jour accuser

D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

CLÉANTE.

Parbleu ! vous êtes fou, mon frère, que je croi.
Avec de tels discours, vous moquez-vous de moi ?
Et que prétendez-vous ? Que tout ce bandinage . . . .

ORGON.

Mon frère, ce discours sent le libertinage[1] ;
Vous en êtes un peu dans votre âme entiché,
Et comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLÉANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire.
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux ;
C'est être libertin que d'avoir de bons yeux ;
Et qui n'adore pas de vaines simagrées,
N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur ;
Je sais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'est point les esclaves.
Il est de faux dévots ainsi que de faux braves ;
Et, comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
Eh quoi ! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion ?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage,
Égaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne ?
Les hommes, la plupart, sont étrangement faits :
Dans la juste nature on ne les voit jamais ;
La raison a pour eux des bornes trop petites[2],
En chaque caractère ils passent ses limites ;
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent,

1. L'esprit fort, l'impiété.
2. Peut-on dire *des bornes petites* ?

Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère.

ORGON.

Oui, vous êtes, sans doute, un docteur qu'on révère.
Tout le savoir du monde est chez vous retiré.
Vous êtes le seul sage et le seul éclairé,
Un oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes,
Et près de vous, ce sont des sots que tous les hommes.

CLÉANTE.

Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré,
Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré.
Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,
Du faux avec le vrai faire la différence;
Et, comme je ne vois nul genre de héros
Qui soit plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle,
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilége et trompeuse grimace
Abuse impunément et se joue à leur gré
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré.
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédits et dignités
A prix de faux clins-d'yeux et d'élans affectés;
Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune,
Par le chemin du ciel courir à leur fortune;
Qui, brûlants et priants, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.

. . . .

ORGON.

Monsieur mon cher beau-frère, avez-vous tout dit?

CLÉANTE.

Oui.

ORGON, *en s'en allant.*

Je suis votre valet.

CLÉANTE.

De grâce, un mot, mon frère.
Laissons là ce discours. Vous savez que Valère
Pour être votre gendre a parole de vous.

ORGON.

Oui.

CLÉANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

ORGON.

Il est vrai.

CLÉANTE.

Pourquoi donc en différer la fête?

ORGON.

Je ne sais.

CLÉANTE.

Auriez-vous autre pensée en tête?

ORGON.

Peut-être.

CLÉANTE.

Vous voulez manquer à votre foi?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLÉANTE.

Nul obstacle, je croi,
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.

ORGON.

Selon.

CLÉANTE.

Pour dire un mot faut-il tant de finesses?
Valère, sur ce point, me fait vous visiter.

ORGON.

Le ciel en soit loué!

CLÉANTE.

Mais que lui reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLÉANTE.

Mais il est nécessaire
De savoir vos desseins. Que sont-ils donc ?

ORGON.

De faire
Ce que le ciel voudra.

CLÉANTE.

Mais parlons tout de bon.
Valère a votre foi : la tiendrez-vous, ou non ?

ORGON.

Adieu.

CLÉANTE, *seul.*

Pour son amour je crains une disgrâce,
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

Damis, fils d'Orgon, a découvert ce dont il se doutait, c'est que Tartufe a entrepris de séduire la femme de son bienfaiteur. Il en fait part à son père en présence de Tartufe.

ACTE III. — SCÈNES VI ET VII.

ORGON, DAMIS, TARTUFE.

ORGON.

Ce que je viens d'entendre, ô ciel ! est-il croyable ?

TARTUFE.

Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand scélérat qui jamais ait été.
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures ;
Elle n'est qu'un amas de crimes et d'ordures,
Et je vois que le ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion.
De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et, comme un criminel, chassez-moi de chez vous !
Je ne saurais avoir tant de honte en partage,
Que je n'en aie encor mérité davantage.

ORGON *à son fils.*

Ah ! traître, oses-tu bien, par cette fausseté,
Vouloir de sa vertu ternir la pureté ?

DAMIS.

Quoi! la feinte douceur de cette âme hypocrite
Vous fera démentir . . .

ORGON.

Tais-toi, peste maudite!

TARTUFE.

Ah! laissez-le parler: vous l'accusez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.
Pourquoi, sur un tel fait, m'être si favorable?
Savez-vous, après tout, de quoi je suis capable?
Vous fiez-vous, mon frère, à mon extérieur?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur?
Non, non, vous vous laissez tromper à l'apparence,
Et je ne suis rien moins, hélas! que ce qu'on pense,
Tout le monde me prend pour un homme de bien,
Mais la vérité pure est que je ne vaux rien.

(S'adressant à Damis.)

Oui, mon cher fils, parlez, traitez-moi de perfide,
D'infâme, de perdu, de voleur, d'homicide;
Accablez-moi de noms encor plus détestés:
Je n'y contredis point, je les ai mérités;
Et j'en veux, à genoux, souffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

ORGON.

(à Tartufe) *(à son fils)*
Mon frère, c'en est trop. Ton cœur ne se rend point,
Traître!

DAMIS.

Quoi! ses discours vous séduiront au point. . . .

ORGON *(relevant Tartufe)*.

Tais-toi, pendard! Mon frère, hé! levez-vous, de grâce!
(à son fils)
Infâme!

DAMIS.

Il peut...?

ORGON.

Tais-toi!

DAMIS.

J'enrage. Quoi! je passe....

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFE.

Mon frère, au nom de Dieu, ne vous emportez pas!
J'aimerais mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

ORGON *à son fils.*

Ingrat!

TARTUFE.

Laissez-le en paix. S'il faut à deux genoux
Vous demander sa grâce. . . .

ORGON, *se jetant aussi à genoux et embrassant Tartufe.*

Hélas ! vous moquez-vous?

(à son fils)

Coquin, vois sa bonté.

DAMIS.

Donc. . .

ORGON.

Paix !

DAMIS.

Quoi ! je...

ORGON.

Paix ! dis-je.

Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
Vous le haïssez tous, et je vois aujourd'hui
Femme, enfants et valets déchaînés contre lui.
On met impudemment toute chose en usage
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage;
Mais plus on fait d'efforts afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir,
Et je vais me hâter de lui donner ma fille
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS.

A recevoir sa main on pense l'obliger?

ORGON.

Oui, traître, et dès ce soir, pour vous faire enrager.
Ah ! je vous brave tous, et vous ferai connaître
Qu'il faut qu'on m'obéisse, et que je suis le maître.
Allons, qu'on se rétracte, et qu'à l'instant, fripon,
On se jette à ses pieds pour demander pardon.

DAMIS.

Qui? moi? De ce coquin, qui par ses impostures.. . .

ORGON.

Ah ! tu résistes, gueux, et lui dis des injures?
(*à Tartufe*)
Un bâton ! un bâton ! Ne me retenez pas.
(*à son fils*)
Sus ! que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oui, je sortirai, mais . . .

ORGON.

Vite, quittons la place.
Je te prive, pendard, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction.
(*Damis sort.*)
Offenser de la sorte une sainte personne !

TARTUFE.

O ciel ! pardonne-lui comme je lui pardonne !
(*à Orgon*)
Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir
Je vois qu'envers mon frère on tâche à me noircir. . .

ORGON.

Hélas !

TARTUFE.

Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon âme un supplice si rude. . . .
L'horreur que j'en conçois. . ; j'ai le cœur si serré,
Que je ne puis parler, et crois que j'en mourrai.

ORGON (*courant tout en larmes à la porte par où il a chassé son fils.*)

Coquin ! je me repens que ma main t'ait fait grâce,
Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place.
(*à Tartufe*)
Remettez-vous, mon frère, et ne vous fâchez pas.

TARTUFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.
Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il est besoin, mon frère, que j'en sorte.

ORGON.

Comment ! vous moquez-vous ?

TARTUFE.

On m'y hait, et je voi
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi.

ORGON.

Qu'importe ? Voyez-vous que mon cœur les écoute ?

TARTUFE.

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute ;
Et ces mêmes rapports, qu'ici vous rejetez,
Peut-être une autre fois seront-ils écoutés.

ORGON.

Non, mon frère, jamais.

TARTUFE.

Ah ! mon frère, une femme
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'âme.

ORGON.

Non, non.

TARTUFE.

Laissez-moi vite, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

ORGON.

Non, vous demeurerez : il y va de ma vie.

TARTUFE.

Hé bien ! il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez. . . .

ORGON.

Ah !

TARTUFE.

Soit. N'en parlons plus.
Mais je sais comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est délicat, et l'amitié m'engage
A prévenir les bruits et les sujets d'ombrage.
Je fuirai votre épouse et vous ne me verrez. . .

ORGON.

Non, en dépit de tous vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde est ma plus grande joie,
Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.
Ce n'est pas tout encor. Pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous ;
Et je vais de ce pas, en fort bonne manière,
Vous faire de mon bien donation entière.
Un bon et franc ami, que pour gendre je prends,
M'est bien plus cher que fils, que femme, et que parents.
N'accepterez-vous pas ce que je vous propose ?

TARTUFE.

La volonté du ciel soit faite en toute chose!

ORGON.

Le pauvre homme! Allons vite en dresser un écrit,
Et que puisse l'envie en crever de dépit!

SCÈNES DE L'ÉCOLE DES VIEILLARDS

PAR M. CASIMIR DELAVIGNE.

ACTE Ier. — SCÈNE Ire.

DANVILLE, BONNARD.

BONNARD.

Que j'éprouve de joie, et que cette embrassade
A réchauffé le cœur de ton vieux camarade!

DANVILLE.

Débarqué d'hier soir, j'arrive et je t'écris.

BONNARD.

Cher Danville!

DANVILLE.

Je viens me fixer à Paris.

BONNARD.

Je ne puis concevoir de raisons assez bonnes...
Bah! tu veux plaisanter?

DANVILLE.

Non, Bonnard.

BONNARD.

Tu m'étonnes
Toi, grand propriétaire, autrefois armateur,
Du Havre, où tu naquis, constant adorateur,
Tu cesses de l'aimer?...

DANVILLE.

Qui? moi? Charmante ville!
Elle fut mon berceau; doux climat, sol fertile;
D'aimables habitants... un site! ah! quel tableau!
Après Constantinople il n'est rien d'aussi beau.

BONNARD.

Pourquoi t'en éloigner?

DANVILLE.

C'est que... je vais te dire..
Mais promets-moi d'abord que tu ne vas pas rire.

BONNARD.

Eh ! dis toujours.

DANVILLE.

Je suis....

BONNARD.

Quoi ?

DANVILLE.

Je suis marié.

BONNARD.

Rien qu'à ton embarras je l'aurais parié.
Pour la seconde fois !

DANVILLE.

J'étais las du veuvage.

BONNARD.

A soixante ans et plus !

DANVILLE.

Ma foi, c'est un bel âge.

BONNARD.

Sans m'avoir averti !

DANVILLE.

Bon ! mon billet de part
Aurait trop exercé ton esprit goguenard.

BONNARD.

Ta femme a quarante ans?

DANVILLE.

Pas encore.

BONNARD.

Au moins trente ?

DANVILLE.

Pas tout à fait.

BONNARD.

Combien ?

DANVILLE.

Bonnard, elle est charmante !
C'est une grâce unique, un cœur, un enjouement !...
Je me sens rajeunir d'y penser seulement.
Son père, resté veuf, chercha fortune aux îles.
Hortense, loin de lui, coulait des jours tranquilles
Auprès de son aïeule, une dame Sinclair,

Bonne femme, un peu vive, et femme du bel air,
Qui sait rire et qui garde en sa verte vieillesse,
Pour les plaisirs du monde un grand fonds de tendresse ;
Des succès de sa fille amoureuse à l'excès,
Si l'on peut trop chérir de si justes succès.
Hortense est un modèle ; oui, Bonnard, je l'adore.
Je la voyais souvent, je la vis plus encore ;
Je la vis tous les jours : bref, je parlai d'hymen.
Je craignais de subir un fâcheux examen.
Malgré mes cheveux blancs, dans sa reconnaissance,
Dans son respect pour moi son amour prit naissance.
Et je vis s'embellir mon arrière-saison
Des charmes du bel âge unis à la raison.
Notre hymen fut conclu. Sa respectable aïeule
Eut toujours par nature horreur de vivre seule :
Ma maison fut la sienne, et par elle j'appris
Qu'en secret leur chimère était de voir Paris ;
Bien plus, qu'à leur santé l'air du Havre est contraire . . .
Je les force à partir. Loin d'Hortense une affaire
M'a retenu deux mois, à mon grand désespoir,
Et c'est à peine hier si j'ai pu l'entrevoir ;
Elle avait pour la cour un billet de spectacle :
Moi, mettre à ses plaisirs le plus léger obstacle !
Bien qu'elle y consentit, c'était un coup mortel ;
Et j'ai, pour me distraire, admiré mon hôtel.
. . . .

BONNARD.

Que je t'ai vu plus sage à mon dernier congé !
Tu t'occupais alors de tes travaux champêtres,
A l'ombre des pommiers plantés par tes ancêtres.
Debout avant le jour, doucement tourmenté
Du démon vigilant de la propriété,
Tu pâlissais de crainte au bruit d'une visite ;
A tirer des perdraux tu bornais ton mérite,
Ta joie à faire en paix bonne chère et grand feu,
Et ton piquet du soir, quand j'avais mauvais jeu.
Te voilà citadin ! le luxe t'environne ;
Un gros suisse est là-bas qui défend ta personne :
Et tout cela pourquoi ? ta femme l'a voulu.

DANVILLE.

Hortense ! elle me laisse un pouvoir absolu ;
Mais elle y voit très clair. Quand on a ma fortune,
Une capacité qu'elle croit peu commune,
Sans prétendre à Paris au rang d'un potentat,
Dans un poste honorable on peut servir l'Etat.
L'espoir qu'elle a conçu me semble légitime,
Et je lui sais bon gré d'une si haute estime.
Toi-même, qu'en dis-tu ?

BONNARD.

Rien.

DANVILLE.

Parle franchement.

BONNARD.

Sur une chose à faire on dit son sentiment ;
C'est d'abord mon système ; et, quand la chose est faite,
J'ai pour système aussi de la trouver parfaite.
Mais tiens. Paris abonde en amis obligeants,
Qui se font un doux soin de marier les gens.
Ils m'avaient découvert une honnête personne,
Savante comme un livre, aimable, toute bonne ;
Au cousin d'un ministre elle tenait de près ;
Ces chers amis pour moi l'avaient fait faire exprès :
Eh bien ! j'ai refusé.

DANVILE.

D'où vient?

BONNARD.

Elle est jolie,
Elle est jeune.

DANVILLE.

Tant mieux. Depuis quand je te prie,
La jeunesse à tes yeux paraît-elle un défaut ?

BONNARD.

Depuis que j'ai vieilli. Dans ma femme il me faut,
Pour que le mariage entre nous soit sortable,
Une maturité tout à fait respectable.
Or, une vieille femme a pour moi peu d'appas ;
Une jeune à son tour, peut ne m'en trouver pas.
Pour agir prudemment dans cette conjoncture,
J'ai fait du célibat ma seconde nature ;
J'y tiens, j'y prends racine, et je suis convaincu
Que je mourrai garçon, ainsi que j'ai vécu.

DANVILLE.

L'hymen a des douceurs que ta vieillesse ignore.

BONNARD.

Il a tel déplaisir qu'elle craint plus encore.
Je ne suis pas de ceux qui font leur volupté
Des embarras charmants de la paternité ;
Pauvres dans l'opulence, et dont la vertu brille
A se gêner quinze ans pour doter leur famille ;
De ceux qu'on voit pâlir dès qu'un jeune éventé
Lorgne en courant leur femme assise à leur côté,
Et geôliers maladroits de quelque Agnès nouvelle,
Sans fruit, en soins jaloux se creuser la cervelle.
Jamais le bon plaisir de madame Bonnard
Pour danser jusqu'au jour ne me fait coucher tard,
Ne gonfle mon budjet par des frais de toilette ;
Et jamais ma dépense excédant ma recette,
Ne me force à bâtir un espoir mal fondé
Sur le terrain mouvant du tiers consolidé :
Aussi, sans trouble aucun, couché près de ma caisse,
Je m'éveille à la hausse ou m'endors à la baisse.
A deux heures je dîne : on en digère mieux.
Je fais quatre repas, comme nos bons aïeux,
Et n'attends pas à jeun quand la faim me talonne,
Que ma fille soit prête, ou que ma femme ordonne.
Dans mon gouvernement, despotisme complet :
Je rentre quand je veux, je sors quand il me plaît ;
Je dispose de moi, je m'appartiens, je m'aime,
Et sans rivalité je jouis de moi-même.
Célibat ! célibat ! le lien conjugal
A ton indépendance offre-t-il rien d'égal ?
Je me tiens trop heureux, et j'estime qu'en somme
Il n'est pas de bourgeois récemment gentilhomme,
De général vainqueur, de poëte applaudi,
De gros capitaliste à la bourse arrondi,
Plus libre, plus content, plus heureux sur la terre,
Pas même d'empereur, s'il n'est célibataire.

DANVILLE.

Et je te soutiens, moi, que le sort le plus doux,
L'état le plus divin, c'est celui d'un époux
Qui, longtemps enterré dans un triste veuvage,

Rentre au lien chéri dont tu fuis l'esclavage :
Il aime, il ressuscite, il sort de son tombeau,
Ma femme a de mes jours rallumé le flambeau.
Non, je ne vivais plus : le cœur froid, l'humeur triste,
Je végétais, mon cher, et maintenant j'existe.
Que de soins ! quels égards ! quels charmants entretiens !
Des défauts, elle en a ; mais n'as-tu pas les tiens ?
Tu crains pour mes amis les travers de son âge ?
J'ai deux fois plus d'amis qu'avant mon mariage.
Ma caisse dans ses mains fait jaser les railleurs ?
Je brave leurs discours : je suis riche et d'ailleurs
Une bonne action que j'apprends en cachette
Compense bien pour moi les rubans qu'elle achète.
Hortense a l'humeur vive ; et moi ne l'ai-je pas ?
Nous nous fâchons parfois ; mais, qu'elle fasse un pas,
Contre tout mon courroux sa grâce est la plus forte.
Je n'ai pas de chagrin que sa gaîté n'emporte.
Suis-je seul ? elle accourt ; suis-je un peu las ? sa main,
M'offrant un doux appui, m'abrége le chemin.
J'ai quelqu'un qui me plaint quand je maudis ma goutte ;
Quand je veux raconter, j'ai quelqu'un qui m'écoute.
Je suis tout glorieux de ses jeunes attraits :
Ses regards sont si vifs ! son visage et si frais ?
Quand cet astre à mes yeux luit dans la matinée,
Il rend mon front serein pour toute la journée ;
Je ne me souviens plus des outrages du temps ;
J'aime, je suis aimé, je renais, j'ai vingt ans.

BONNARD.

Quel feu !

DANVILLE.

Je veux fêter le jour qui nous rassemble ;
Au bonheur des maris nous trinquerons ensemble ;
Oh ! je t'y forcerai. Tu soupes, me dis-tu ?
Admire dans ma femme un effort de vertu ;
Les soupers sont proscrits, et vraiment c'est dommage ;
Je veux qu'elle ait l'honneur d'en ramener l'usage.
Rien n'est tel pour causer que le repas du soir.
A table, entre nous deux elle viendra s'asseoir.
Bientôt, cher receveur, vous la verrez paraître,
Et vous accepterez quand vous l'allez connaître.

Oui, vous que rien n'émeut, vous aurez votre tour :
Bonnard, monsieur Bonnard, vous lui ferez la cour.

L'imprudence et la légèreté d'Hortense enhardissent le jeune duc d'Elmar à lui déclarer son amour. Il se trouve auprès d'elle au moment où Danville, qui a conçu des soupçons, rentre chez lui. Le duc se cache dans un cabinet. Danville, après avoir renvoyé sa femme, court ouvrir le cabinet.

ACTE IV. — SCÈNE VI.

DANVILLE, *courant ouvrir le cabinet.*

Sortez ! c'est trop longtemps éviter ma présence.
Venez.

LE DUC.

Que voulez-vous?

DANVILLE.

Punir votre insolence.

LE DUC.

Qui ? vous ?

DANVILLE.

Moi.

LE DUC.

Mais, monsieur....

DANVILLE.

Quand? dans quel lieu ? comment?

LE DUC.

Que votre sang plus froid se calme un seul moment.

DANVILLE.

Ah ! ce peu que j'en ai, s'il est glacé par l'âge,
Bouillonne et rajeunit aussitôt qu'on l'outrage.
Vous m'aviez confondu parmi ces vils époux
Qui, de tous méprisés, et bien reçus de tous,
Diffamés par l'affront moins que par le salaire,
Vivent du déshonneur qu'ils souffrent sans colère.

LE DUC.

Pourquoi le supposer, et qui vous le prouvait ?

DANVILLE.

Avant de le nier, reprenez ce brevet.
Tenez, prenez-le donc, tenez, je le déchire.
Je ne vous dois plus rien et je puis tout vous dire.

LE DUC.

Du moins si mon amour, follement déclaré,
Offense un titre en vous qui dut m'être sacré,
Votre épouse innocente. . . .

DANVILLE.

A quoi bon cette ruse ?

LE DUC.

Ma voix doit la défendre.

DANVILLE.

Et votre aspect l'accuse.

LE DUC.

Quand c'est moi qui l'atteste, osez-vous en douter?

DANVILLE.

Quand c'est une imposture, osez-vous l'attester ?

LE DUC.

Cette lutte entre nous ne saurait être égale.

DANVILLE.

Entre nous votre injure a comblé l'intervalle :
L'agresseur, quel qu'il soit, à combattre forcé,
Redescend par l'offense au rang de l'offensé.

LE DUC.

De quel rang parlez-vous? si mon honneur balance,
C'est pour vos cheveux blancs qu'il se fait violence.

DANVILLE.

Vous auriez dû les voir avant de m'outrager;
Vous ne le pouvez plus quand je veux les venger.

LE DUC.

Je serais ridicule et vous seriez victime.

DANVILLE.

Le ridicule cesse où commence le crime,
Et vous le commettrez : c'est votre châtiment.
Ah ! vous croyez, messieurs, qu'on peut impunément,
Masquant ses vils desseins d'un air de badinage,
Attenter à la paix, au bonheur d'un ménage.
On se croyait léger, on devient criminel :
La mort d'un honnête homme est un poids éternel.
Ou vainqueur ou vaincu, moi, ce combat m'honore ;
Il vous flétrit vaincu, mais vainqueur plus encore :
Votre honneur y mourra. Je sais trop qu'à Paris
Le monde est sans pitié pour le sort des maris ;

Mais dès que leur sang coule, on ne rit plus, on blâme.
Vous ridicule ! non, non : vous serez infâme !

LE DUC.

C'en est trop à la fin, et j'ai fait mon devoir ;
Ma crainte fut pour vous, j'ai pu la laisser voir ;
Mais, contraint de céder, je vais vous satisfaire.
Vous êtes, je l'avoue, un bien digne adversaire.
Ah ! pourquoi votre bras est-il donc aujourd'hui
D'un aussi noble cœur un aussi faible appui !

DANVILLE.

Ma vengeance par lui ne sera pas trompée.

LE DUC.

Votre heure ?

DANVILLE.

Au point du jour.

LE DUC.

Et votre arme ?

DANVILLE.

L'épée.

LE DUC.

Le lieu ?

DANVILLE.

J'irai vous prendre.

LE DUC.

Adieu ! je vous attends.

DANVILLE.

Vous n'aurez pas l'ennui de m'attendre longtemps.

ACTE V. — SCÈNE IV.

DANVILLE, BONNARD.

BONNARD.

Tu sauras, mon ami, que ton bonheur m'enchante !
Je m'en fais une image agréable et touchante ;
D'un désir tout nouveau je me sens embrasé,
J'en rêve.... Je t'ai dit qu'on m'avait proposé
Une jeune personne aimable et fort jolie....

DANVILLE.

Et de te marier tu ferais la folie ?

BONNARD.

Du ton que tu prends là je suis émerveillé !
N'est-ce pas toi, mon cher, qui me l'as conseillé ?

DANVILLE.

Te marier ? Bonnard !

BONNARD.

Vois : dans un ministère
Supprime-t-on quelqu'un ? c'est un célibataire.
Les pères de famille ont un titre éloquent,
Qui plaide en leur faveur dès qu'un poste est vacant.
Les défend dans leur place; eh bien, je me marie
Pour me trouver enfin dans leur catégorie.

DANVILLE.

A ton âge !

BONNARD.

De grâce, es-tu moins vieux que moi ?

DANVILLE.

Oh ! moi, c'est autre chose, entends-tu bien? mais toi !
Je te vois en victime aller au sacrifice ;
Tu cours tête baissée au fond du précipice.
Quand tu vas t'y jeter, je dois te retenir.
Hé ! sais-tu, malheureux, sais-tu quel avenir
Te punirait un jour d'une telle incartade?
Cette idée, à ton âge, est d'un cerveau malade :
Mon Dieu ! qu'un vieux garçon connaît mal son bonheur !
Fuis d'un nœud inégal le charme suborneur.
C'est unir par contrat la raison au délire,
Et l'amour qu'on éprouve au dégoût qu'on inspire.
Prendre une jeune femme à soixante ans passés,
Pour mourir de chagrin, vois-tu, c'en est assez.
Il faut rester garçon, il faut que tu me croies,
Ou l'abîme t'attend, tu te perds, tu te noies,
Tu n'en reviendras pas.

BONNARD.

Ton effroi me confond :
Et que fais-je, après tout? Ce que bien d'autres font,
Ce que tu fis toi-même.

DANVILLE.

Oh ! moi, c'est autre chose;
Mais toi ! songe à quel sort un fol hymen t'expose !
Va ! le grand mot lâché, ton bonheur t'aura fui ;
Tes rêves orgueilleux s'en iront avec lui.
Que devient de tes goûts le flegme sédentaire,
Si ta femme, à vingt ans, n'a pas ton caractère?
Elle ne l'aura pas. Tu seras tourmenté,
Tu seras le jouet de sa frivolité.

Tu chéris au Marais ton pacifique asile,
Et tu suivras ta femme au centre de la ville;
Un vieil ami te reste, et ta femme en rira;
Tu veux dormir, ta femme au bal te conduira;
Ta femme a ton argent, et sa dépense est folle;
Ta femme a ton secret, et ton secret s'envole.
Alors l'humeur, les cris, les pleurs à tous propos,
Et les nuits sans sommeil, et les jours sans repos.
Voilà, voilà ta femme!

BONNARD.

Ah! ça, mais c'est étrange!
Pourquoi voudrais-tu donc, quand la tienne est un ange,
Que la mienne, mon cher, fût un démon? Pourquoi?

DANVILLE.

Oh! moi, c'est autre chose, encore un coup; mais toi!....
Heureux si la traîtresse, à ton amour ravie,
D'un chagrin plus amer n'empoisonne ta vie!
Tu verras malgré toi, du jour au lendemain,
Ce volage trésor s'échapper de ta main.
Tu deviendras jaloux, Bonnard; et quel supplice,
Si tu surprends chez elle un amant, un complice!
Enflammé d'un beau feu pour l'honneur de ton nom,
Tu te battras....

BONNARD.

Du tout.

DANVILLE.

Tu te battras!

BONNARD.

Eh non!
Tu peux pour ton honneur prendre ainsi fait et cause,
Mais je dis, à mon tour, que moi c'est autre chose.
Je ne me battrai pas. M'exposer? un moment!
Un duel pour cela ne m'irait nullement.
Tu me parles d'un ton qui fait que je balance;
Mais ailleurs notre affaire exige ma présence.
Je me rends sans tarder chez notre protecteur;
J'y cours. Peste! un duel! je suis ton serviteur[1]!

1. Dans l'*École des Vieillards* comme dans le *Cid*, l'idée anti-chrétienne du duel est présentée aux applaudissements d'un peuple chrétien, et ne manque pas de les obtenir. Peut-on savoir ce qu'ont ajouté de force à ce cruel préjugé les beaux vers de ces deux poëtes?

PHILÉMON ET BAUCIS.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille :
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile;
Véritables vautours, que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet[1].
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix, et méprise le reste:
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but? quitte-t-il ce séjour?
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.
Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hyménée et l'amour, par des désirs constants,
Avaient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps.
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme ;
Clothon prenait plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.
Eux seuls ils composaient toute leur république :
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendaient !
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.
Ils habitaient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignait aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence ;
Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux.

1. L'or et la grandeur qui sont *un asile!* des *vautours* que le fils de Japet *represente!* Il y aurait bien quelque chose à redire à cela; mais personne n'y a songé. Il en est de La Fontaine comme de la Célimène du Misanthrope: « sa grâce est la plus forte. »

Mille logis y sont ; un seul ne s'ouvre aux dieux.
Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au devant des dieux, et leur tient ce langage :
Vous me semblez tous deux fatigués du voyage ;
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons ;
L'aide des dieux a fait que nous le conservons :
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile :
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile
Que quand Jupiter même était de simple bois ;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde :
Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus.
Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent :
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs ;
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretient les dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois :
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut[1] d'ais non façonnés à l'aide d'un compas :
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tous mets,
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès.
Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêlaient au vin grossier le cristal d'une source.

1. Ce parfait au lieu de l'imparfait est un latinisme.

Plus le vase versait, moins il s'allait vidant[1].
Philémon reconnut ce miracle évident;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut[2] avec ces noirs sourcils
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.
Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auraient cru recevoir un tel hôte ?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux :
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux ?
C'est le cœur qui fait tout : que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde;
Ils lui préfèreront les seuls présents du cœur.
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger courait une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée;
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain.
La volatile échappe à sa tremblante main :
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile :
Jupiter intercède. Et déjà les vallons
Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.
Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes :
Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs !
Il dit; et les autans troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivaient, ne marchant qu'avec peine;
Un appui de roseau soulageait leurs vieux ans :
Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants[3],
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
Des ministres du dieu les escadrons flottants
Entraînèrent, sans choix, animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure;
Sans vestige du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploraient ces sévères destins.
Les animaux périr ! car encor les humains,

1. Se vidait peu à peu. Locution passée d'usage en français, et qui se retrouve dans l'italien.
2. Pour *apparut*.
3. Se hâtant. — Vers très bien coupé.

Tous avaient dû tomber sous les célestes armes ;
Baucis en répandit en secret quelques larmes.
Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres[1] les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues ;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris[2] ;
Tous ces événements sont peints sur le lambris.
Loin, bien loin, les tableaux de Zeuxis et d'Apelle !
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et, prêtres, vous offrir les vœux des pèlerins ?
Jupiter exauça leur prière innocente.
Hélas ! dit Philémon, si votre main puissante
Voulait favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels ;
Clothon ferait d'un coup ce double sacrifice ;
D'autres mains nous rendraient un vain et triste office ;
Je ne pleurerais point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable ?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis
Ils contaient cette histoire aux pèlerins ravis,
La troupe alentour d'eux debout prêtait l'oreille ;
Philémon leur disait : Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels :
Un bourg était autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies ;
Du céleste courroux tous furent les hosties[3].
Il ne resta que nous d'un si triste débris :

1. En prose : *contre* les marbres.

2. Vieux et joli mot, déjà hors d'usage au temps de La Fontaine, et qu'on est bien aise de retrouver chez Gresset :

« ..... l'asile et le pourpris
» D'une entière béatitude. »

3. *Victimes*. Archaïsme.

Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris;
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardait Baucis par intervalles :
Elle devenait arbre, et lui tendait les bras.
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas;
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée[1].
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée :
Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois.
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
Même instant, même sort à leur fin les entraîne :
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans[2].

LA FONTAINE.

LE FAUCON.

Il était . . . . . autrefois un amant,
Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment aimer? c'était si follement,
Que pour lui plaire il eût vendu son âme.
S'agissait-il de divertir la dame?
A pleines mains il vous jetait l'argent.
Elle tint bon; Fédéric échoua
Près de ce roc, et le nez s'y cassa,
Sans fruit aucun; vendit et fricassa
Tout son avoir; comme l'on pourrait dire
Belles[3] comtés, beaux marquisats de Dieu,

1. Inversion déjà passée d'usage du temps de La Fontaine, qui a dit ailleurs :

« Quand les tièdes zéphirs ont l'herbe rajeunie. »

Voyez la syntaxe italienne.

2. Nous avions voulu détailler les beautés de ce morceau; mais il a fallu y renoncer : il y avait trop à dire. Nous laissons aux maîtres le soin et le plaisir d'exprimer goutte à goutte le suc de cette délicieuse poésie. Comparez ce récit avec celui d'Ovide dans les Métamorphoses.

3. *Belles* pour *beaux*.

Qu'il possédait en plus et plus d'un lieu.
Avant qu'aimer on l'appelait *Messire*
A longue queue; enfin, grâce à l'amour,
Il ne fut plus que Messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme,
Et peu d'amis; même amis, Dieu sait comme.
Le plus zélé de tous se contenta,
Comme chacun, de dire: c'est dommage.
Chacun le dit, et chacun s'en tint là;
Car de prêter, à moins que sur bon gage,
Point de nouvelle: on oublia les dons,
Et le mérite, et les belles raisons
De Fédéric, et sa première vie.
Le prétendant de Madame Clitie
N'eut de crédit qu'autant qu'il eut de fonds.
Tant qu'il dura, le bal, la comédie
Ne manqua point à cet heureux objet:
De maint tournois elle fut le sujet,
Faisant gagner marchands de toutes guises,
Faiseurs d'habits et faiseurs de devises,
Musiciens, gens du sacré vallon;
Fédéric eut à sa table Apollon.
Femme n'était, ni fille dans Florence,
Qui n'employât, pour débaucher le cœur
Du cavalier, l'une un mot suborneur,
L'autre un coup d'œil, l'autre quelque autre avance;
Mais tout cela ne faisait que blanchir.
Il aimait mieux Clitie inexorable
Qu'il n'aurait fait Hélène favorable:
Conclusion, qu'il ne la put fléchir.
   Or, en ce train de dépense effroyable,
Il envoya les marquisats au diable,
Premièrement; puis en vint aux comtés,
Titres par lui plus qu'aucun regrettés,
Et dont alors on faisait (*le*) plus de compte.
Delà les monts chacun veut être comte,
Ici marquis, baron peut-être ailleurs.
Je ne sais pas lesquels sont les meilleurs;
Mais je sais bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,

L'on reviendra comme on était allé ;
Prenez le titre et laissez-moi la rente.
Clitie avait aussi beaucoup de bien ;
Son mari même était un grand terrien.
Ainsi jamais la belle ne prit rien,
Argent ni dons, mais souffrit la dépense
Et les cadeaux[1], sans croire pour cela
Être obligée à nulle récompense.
S'il m'en souvient, j'ai dit qu'il ne resta
Au pauvre amant rien qu'une métairie,
Chétive encore, et pauvrement bâtie.
Là Fédéric alla se confiner,
Honteux qu'on vît sa misère à Florence,
Honteux encor de n'avoir su gagner,
Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par six ans de devoirs et de soins,
Une beauté qu'il n'en aimait pas moins.
Il s'en prenait à son peu de mérite,
Non à Clitie : elle n'ouït jamais,
Ni pour froideur ni pour autres sujets,
Plainte de lui, ni grande ni petite.
Notre amoureux subsista comme il put
Dans sa retraite, où le pauvre homme n'eut
Pour le servir qu'une vieille édentée ;
Cuisine froide et fort peu fréquentée,
A l'écurie un cheval assez bon,
Mais non pas fin ; sur la perche, un faucon.
Donc à l'entour de cette métairie
Défunt marquis s'en allait sans valets,
Sacrifiant à sa mélancolie
Mainte perdrix, qui, las ! ne pouvait mais
Des cruautés de Madame Clitie.
Ainsi vivait le malheureux amant,
Sage s'il eût, en perdant sa fortune,
Perdu l'amour qni l'allait consumant ;
Mais de ses feux la mémoire importune
Le talonnait : toujours un double ennui
Allait en croupe à la chasse avec lui.
Mort vint saisir le mari de Clitie.
Comme il n'avait qu'un fils pour tous enfants,

1. Repas, fête donnée aux dames.

Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'époux, dont les biens étaient grands,
Avait toujours considéré sa femme,
Par testament il déclare la dame
Son héritière, arrivant le décès
De l'enfançon, qui peu de temps après
Devint malade. On sait que d'ordinaire
A ses enfants mère ne sait que faire
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux :
Zèle souvent aux enfants dangereux.
Celle-ci, tendre et fort passionnée,
Autour du sien est toute la journée,
Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a,
S'il mangerait volontiers de cela,
Si ce jouet, enfin si cette chose
Est à son gré. Quoi que l'on lui propose,
Il le refuse ; et pour toute raison
Il dit qu'il veut seulement le faucon
De Fédéric, pleure, et mène une vie
A faire gens de bon cœur détester :
Ce qu'un enfant a dans la fantaisie,
Incontinent il faut l'exécuter,
Si l'on ne veut l'ouïr toujours crier.
Or il est bon de savoir que Clitie,
A cinq cents pas de cette métairie,
Avait du bien, possédait un château ;
Ainsi l'enfant avait pu de l'oiseau
Ouïr parler. On en disait merveilles,
On en contait des choses nonpareilles :
Que devant lui jamais une perdrix
Ne se sauvait, et qu'il en avait pris
Tant ce matin, tant cette après-dînée ;
Son maître n'eût donné pour un trésor
Un tel faucon. Qui fut bien empêchée [1] ?
Ce fut Clitie. Aller ôter encor
A Fédéric l'unique et seule chose
Qui lui restait ! et supposé qu'elle ose
Lui demander ce qu'il a pour tout bien,

[1] Embarrassée. Vrai et premier sens d'*empêcher*. « Je suis bien *empêché*. » (*Les Plaideurs*.)

Auprès de lui méritait-elle rien ?
Elle l'avait payé d'ingratitude :
Point de faveurs, toujours hautaine et rude
En son endroit[1]. De quel front s'en aller
Après cela le voir et lui parler,
Ayant été cause de sa ruine ?
D'autre côté, l'enfant s'en va mourir,
Refuse tout, tient tout pour médecine :
Afin qu'il mange il faut l'entretenir
De ce faucon ; il se tourmente, il crie ;
S'il n'a l'oiseau, c'en est fait de sa vie.
Ces raisons-ci l'emportèrent enfin.
Chez Fédéric la dame un beau matin
S'en va sans suite et sans nul équipage.
Fédéric prend pour un ange des cieux
Celle qui vient d'apparaître à ses yeux ;
Mais cependant il a honte, il enrage
De n'avoir pas chez soi pour lui donner
Tant seulement un malheureux dîner.
Le pauvre état où sa dame le treuve[2]
Le rend confus. Il dit donc à la veuve :
Quoi ! venir voir le plus humble de ceux
Que vos beautés ont rendus amoureux !
Un villageois, un hère, un misérable !
C'est trop d'honneur ; votre bonté m'accable.
Assurément vous alliez autre part.
A ce propos notre veuve repart :
Non, non, seigneur, c'est pour vous la visite ;
Je viens manger avec vous ce matin.
Je n'ai, dit-il, cuisinier ni marmite ;
Que vous donner? N'avez-vous pas du pain ?
Reprit la dame. Incontinent lui-même
Il va chercher quelque œuf au poulailler,
Quelque morceau de lard en son grenier.
Le pauvre amant, en ce besoin extrême,
Voit son faucon, sans raisonner le prend,
Lui tord le cou, le plume, le fricasse,
Et l'assaisonne, et court de place en place.

[1] A son égard.
[2] Vieux, pour *trouve*.

Tandis[1] la vieille a soin du demeurant,
Fouille au bahut, choisit pour cette fête
Ce qu'ils avaient de linge plus honnête,
Met le couvert, va cueillir au jardin
Du serpolet, un peu de romarin,
Cinq ou six fleurs dont la table est jonchée.
Pour abréger, on sert la fricassée ;
La dame en mange, et feint d'y prendre goût.
Le repas fait, cette femme résout
De hasarder l'incivile requête,
Et parle ainsi : Je suis folle, seigneur,
De m'en venir vous arracher le cœur.
Encore un coup, il ne m'est guère honnête
De demander à mon défunt amant
L'oiseau qui fait son seul contentement ;
Doit-il pour moi s'en priver un moment ?
Mais excusez une mère affligée :
Mon fils se meurt : il veut votre faucon.
Mon procédé ne mérite un tel don ;
La raison veut que je sois refusée ;
Je ne vous ai jamais accordé rien :
Votre repos, votre honneur, votre bien
S'en sont allés aux plaisirs de Clitie ;
Vous m'aimiez plus que votre propre vie.
A cet amour j'ai très mal répondu ;
Et je m'en viens, pour comble d'injustice,
Vous demander. . . . et quoi ? c'est temps perdu :
Votre faucon. Mais non, plutôt périsse
L'enfant, la mère, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaisir si grand.
Souffrez, sans plus, que cette triste mère,
Aimant d'amour la chose la plus chère
Que jamais femme au monde puisse avoir,
Un fils unique, une unique espérance,
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature, et pour toute allégeance
En votre sein décharger sa douleur.
Vous savez bien par votre expérience

[1] Vieux, pour *cependant*. Voyez Corneille : « Tandis permettez-moi de vous entretenir. »

Que c'est [1] d'aimer : vous le savez, seigneur :
Ainsi je crois trouver chez vous excuse.
Hélas! reprit l'amant infortuné,
L'oiseau n'est plus : vous en avez dîné.
L'oiseau n'est plus ? dit la veuve confuse.
Non, reprit-il ; plût au ciel vous avoir
Servi mon cœur, et qu'il eût pris la place
De ce faucon ! mais le sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grâce.
En mon pailler rien ne m'était resté :
Depuis deux jours la bête a tout mangé.
J'ai vu l'oiseau, je l'ai tué sans peine :
Rien coûte-t-il quand on reçoit sa reine?
Ce que je puis pour vous est de chercher
Un bon faucon : ce n'est chose si rare
Que dès demain nous n'en puissions trouver.
Non, Fédéric, dit-elle, je déclare
Que c'est assez : vous ne m'avez jamais
De votre amour donné plus grande marque.
Que mon fils soit enlevé par la parque,
Ou que le ciel le rende à mes souhaits,
J'aurai pour vous de la reconnaissance.
Venez me voir, donnez-m'en l'espérance :
Encore un coup, venez nous visiter.
Elle partit, non sans lui présenter
Une main blanche, unique témoignage
Qu'Amour avait amolli son courage [2].
Le pauvre amant prit la main, la baisa,
Et de ses pleurs quelque temps l'arrosa.
Deux jours après l'enfant suivit son père.
Le deuil fut grand : la trop dolente mère
Fit dans l'abord force larmes couler.
Mais comme il n'est peine d'âme si forte
Qu'il ne s'en faille à la fin consoler,
Deux médecins la traitèrent de sorte
Que sa douleur eut un terme assez court :
L'un fut le temps, et l'autre fut l'amour.
On épousa Fédéric en grand'pompe,

[1] Vieux, pour *ce que c'est que*.
[2] *Cœur*.

Non-seulement par obligation,
Mais, qui plus est, par inclination,
Par amour même. Il ne faut qu'on se trompe
A cet exemple, et qu'un pareil espoir
Nous fasse ainsi consumer notre avoir :
Femmes ne sont toutes reconnaissantes;
A cela près, ce sont choses charmantes.

La Fontaine.

LE PAUVRE DIABLE,

PAR VOLTAIRE.

Quel parti prendre? où suis-je, et que dois-je être?
Né dépourvu, dans la foule jeté,
Germe naissant par les vents emporté,
Sur quel terrain puis-je espérer de croître?
Comment trouver un état, un emploi?
Sur mon destin, de grâce, instruisez-moi.
— Il faut s'instruire et se sonder soi-même,
S'interroger, ne rien croire que soi,
Que son instinct; bien savoir ce qu'on aime;
Et, sans chercher des conseils superflus,
Prendre l'état qui vous plaira le plus.
— J'aurais aimé le métier de la guerre.
— Qui vous retient? allez, déjà l'hiver
A disparu; déjà gronde dans l'air
L'airain bruyant, ce rival du tonnerre :
Du duc de Broglie osez suivre les pas;
Sage en projets, et vif dans les combats,
Il a transmis sa valeur aux soldats;
Il va venger les malheurs de la France :
Sous ses drapeaux marchez dès aujourd'hui,
Et méritez d'être aperçu de lui.
— Il n'est plus temps : j'ai d'une lieutenance
Trop vainement demandé la faveur :
Mille rivaux briguaient la préférence;
C'est une presse! En vain Mars en fureur

De la patrie a moissonné la fleur :
Plus on en tue et plus il s'en présente.
Ils vont trottant des bords de la Charente,
De ceux du Lot, des coteaux champenois,
Et de Provence, et des monts franc-comtois,
En botte, en guêtre, et surtout en guenille,
Tous assiégeant la porte de Cremille,
Pour obtenir des maîtres de leur sort
Un beau brevet qui les mène à la mort.
Parmi les flots de la foule empressée
J'allai montrer ma mine embarrassée ;
Mais un commis, me prenant pour un sot,
Me rit au nez, sans me répondre un mot ;
Et je voulus, après cette aventure,
Me retourner vers la magistrature.
— Eh bien ! la robe est un métier prudent ;
Et cet air gauche, et ce front de pédant,
Pourront encor passer dans les enquêtes.
Vous verrez là de merveilleuses têtes !
Vite, achetez un emploi de Caton ;
Allez juger ; êtes-vous riche? — Non,
Je n'ai plus rien ; c'en est fait. — Vil atome !
Quoi ! point d'argent, et de l'ambition !
Pauvre impudent ! apprends qu'en ce royaume
Tous les honneurs sont fondés sur le bien.
L'antiquité tenait pour axiome
Que rien n'est rien, que de rien ne vient rien.
Du genre humain connais quelle est la trempe :
Avec de l'or je te fais président,
Fermier du roi, conseiller, intendant ;
Tu n'as point d'aile, et tu veux voler ! rampe.
— Hélas ! monsieur, déjà je rampe assez.
Ce fol espoir qu'un moment a fait naître,
Ces vains désirs pour jamais sont passés :
Avec mon bien j'ai vu périr mon être.
Né malheureux, de la crasse tiré,
Et dans la crasse en un moment rentré,
A tous emplois on me ferme la porte.
Rebut du monde, errant, privé d'espoir,
Je me fais moine, ou gris, ou blanc, ou noir,

Rasé, barbu, chaussé, déchaux, n'importe!
De mes erreurs déchirant le bandeau,
J'abjure tout; un cloître est mon tombeau;
J'y vais descendre; oui, j'y cours. — Imbécile!
Va donc pourrir au tombeau des vivants.
Tu crois trouver le repos; mais apprends
Que des soucis c'est l'éternel asile,
Que les ennuis en font leur domicile,
Que la discorde y nourrit ses serpents;
Que ce n'est plus ce ridicule temps
Où le capuce et la toque à trois cornes,
Le scapulaire et l'impudent cordon
Ont extorqué des hommages sans bornes.
Du vil berceau de son illusion,
La France arrive à l'âge de raison,
Et les enfants de François et d'Ignace,
Bien reconnus, sont remis à leur place.
Nous faisons cas d'un cheval vigoureux
Qui, déployant quatre jarrets nerveux,
Frappe la terre et bondit sous son maître;
J'aime un gros bœuf, dont le pas lent et lourd,
En sillonnant un arpent dans un jour,
Forme un guéret où mes épis vont naître;
L'âne me plaît : son dos porte au marché
Les fruits du champ que le rustre a bêché;
Mais pour le singe, animal inutile,
Malin, gourmand, saltimbanque indocile,
Qui gâte tout et vit à nos dépens,
On l'abandonne aux laquais fainéants.
Le fier guerrier, dans la Saxe, en Thuringe,
C'est le cheval; un Péquet, un Pléneuf,
Un trafiquant, un commis, est le bœuf;
Le peuple est l'âne, et le moine est le singe.
— S'il est ainsi, je me décloître. O ciel !
Faut-il rentrer dans mon état cruel ?
Faut-il me rendre à ma première vie?
— Quelle était donc cette vie? — Un enfer,
Un piége affreux tendu par Lucifer.
J'étais sans bien, sans métier, sans génie;
Et j'avais lu quelques méchants auteurs,

Froids romanciers, plats versificateurs;
Mordu du chien de la métromanie,
Le mal me prit : je fus auteur aussi.
— Ce métier-là ne t'a pas réussi,
Je le vois trop. Ça, fais-moi, pauvre diable,
De ton désastre un récit véritable.
Que faisais-tu sur le Parnasse? — Hélas!

. . . .

Ma triste voix chantait d'un gosier sec
Le vin mousseux, le Frontignan, le grec,
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière;
Faute de bas passant le jour au lit,
Sans couverture, ainsi que sans habit,
Je fredonnais des vers sur la paresse;
D'après Chaulieu je vantais la mollesse.
Enfin un jour qu'un surtout emprunté
Vêtit à cru ma triste nudité,
Après midi, dans l'antre de Procope,
(C'était le jour que l'on donnait Mérope),
Seul en un coin, pensif et consterné,
Rimant une ode, et n'ayant point dîné,
Je m'accostai d'un homme à lourde mine,
Qui sur sa plume a fondé sa cuisine.

. . . .

J'étais tout neuf, j'étais jeune, sincère,
Et j'ignorais son naturel félon;
Je m'engageai, sous l'espoir d'un salaire,
A travailler à son hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
Il m'enseigna comment on dépeçait
Un livre entier, comme on le recousait,
Comme on jugeait du tout par la préface,
Comme on louait un sot auteur en place,
Comme on fondait avec lourde roideur
Sur l'écrivain pauvre et sans protecteur.
Je m'enrôlai, je servis le corsaire;
Je critiquai, sans esprit et sans choix,
Impunément le théâtre, la chaire;
Et je mentis pour dix écus par mois.
Quel fut le prix de ma plate manie?

Je fus connu, mais par mon infamie,
Comme un gredin que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lis
Par un fer chaud gravé sur l'omoplate.
Triste et honteux je quittai mon pirate,
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
Mon honoraire en me parlant d'honneur.
M'étant ainsi sauvé de sa boutique,
Et n'étant plus compagnon satirique,
Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver Le Franc de Pompignan,
Ainsi que moi natif de Montauban,
Lequel jadis a brodé quelque phrase
Sur la Didon qui fut de Métastase.
Je lui contai tous les tours du croquant :
Mon cher pays, secourez-moi, lui dis-je,
Fréron me vole, et pauvreté m'afflige.
De ce bourbier vos pas seront tirés,
Dit Pompignan : votre dur cas me touche ;
Tenez, prenez mes cantiques sacrés ;
Sacrés ils sont, car personne n'y touche;
Avec le temps, un jour vous les vendrez.
Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique
De Zoraïd ; la scène est en Afrique ;
A la Clairon vous le présenterez ;
C'est un trésor : allez et prospérez.
Tout ranimé par son ton didactique,
Je cours en hâte au parlement comique,
Bureau de vers, où maint auteur pelé
Vend mainte scène à maint acteur sifflé.
J'entre ; je lis d'une voix fausse et grêle
Le triste drame écrit pour la Denèle.
Dieu paternel, quels dédains !quel accueil !
De quelle œillade altière, impérieuse,
La Dumesnil rabattit mon orgueil !
La Dangeville est plaisante et moqueuse :
Elle riait ; Grandval me regardait
D'un air de prince, et Sarrazin dormait ;
Et renvoyé penaud par la cohue,
J'allai gronder et pleurer dans la rue.

De vers, de prose et de honte étouffé,
Je rencontrai Gresset dans un café,
Gresset, doué du double privilége
D'être au collége un bel-esprit mondain,
Et dans le monde un homme de collége;
Gresset dévot, longtemps petit badin.
Sanctifié par ses palinodies,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies,
Dont à la Vierge il demandait pardon.
— Gresset se trompe, il n'est pas si coupable.
Un vers heureux et d'un tour agréable
Ne suffit pas : il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du démon.
Mais que fit-il dans ton affliction?
— Il me donna les conseils les plus sages.
Quittez, dit-il, les profanes ouvrages;
Soyez dévot, montrez-vous à la cour.
Je crois mon homme, et je vais à Versaille.
Maudit voyage! hélas! chacun se raille,
En ce pays, d'un pauvre auteur moral;
Dans l'antichambre il est reçu bien mal,
Et les laquais insultent sa figure
Par un mépris pire encor que l'injure.
Plus que jamais confus, humilié,
Devers Paris je m'en revins à pied.
L'abbé Trublet alors avait la rage
D'être à Paris un petit personnage :
Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
L'esprit d'autrui par supplément servait;
Il entassait adage sur adage;
Il compilait, compilait, compilait;
On le voyait sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous lassait sans jamais se lasser.
Il me choisit pour l'aider à penser:
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,
Lûmes beaucoup, et rien n'imaginâmes.

L'abbé Trublet m'avait pétrifié;
Mais un bâtard du sieur de la Chaussée
Vint ranimer ma cervelle épuisée,
Et tous les deux nous fîmes par moitié
Un drame court et non versifié,
Dans le grand goût du larmoyant comique,
Roman moral, roman métaphysique.
— Eh bien, mon fils, je ne te blâme pas.
Il est bien vrai que je fais peu de cas
De ce faux genre, et j'aime assez qu'on rie;
Souvent je bâille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie,
Qui défigure et qui brave à la fois,
Dans son jargon, Melpomène et Thalie.
Mais, après tout, dans une comédie
On peut parfois se rendre intéressant,
En empruntant l'art de la tragédie,
Quand par malheur on n'est pas né plaisant.
Fus-tu joué? ton drame hétéroclite
Eut-il l'honneur d'un peu de réussite?
— Je cabalai, je fis tant qu'à la fin
Je comparus au tripot d'Arlequin.
Je fus hué. Ce dernier coup de grâce
M'allait sans vie étendre sur la place;
On me porta dans un logis voisin,
Près d'expirer de douleur et de faim,
Les yeux tournés, et plus froid que ma pièce.
. . . .
— Las! où courir dans mon destin maudit?
N'ayant ni pain, ni gîte, ni crédit,
Je résolus de finir ma carrière,
Ainsi qu'ont fait, au fond de la rivière,
Des gens de bien, lesquels n'en ont rien dit.
O changement! ô fortune bizarre!
J'apprends soudain qu'un oncle trépassé,
Vieux janséniste et docteur de Navarre,
Des vieux docteurs certes le plus avare,
Ab intestat malgré lui m'a laissé
D'argent comptant un immense héritage.
Bientôt changeant de mœurs et de langage,

Je me décrasse, et m'étant dérobé
A cette fange où j'étais embourbé,
Je prends mon vol; je m'élève, je plane;
Je veux tâter des plus brillants emplois,
Etre officier, signaler mes exploits,
Puis de Thémis endosser la soutane,
Et, moyennant vingt mille écus tournois,
Etre appelé le tuteur de nos rois.
J'ai des amis, je leur fais grande chère;
J'ai de l'esprit alors, et tous mes vers
Ont comme moi l'heureux talent de plaire.
. . . .
. . . .
Je voulus vivre en fermier général :
Que voulez-vous, hélas! que je vous dise?
Je payai cher ma brillante sottise :
En quatre mois je fus à l'hôpital.
Voilà mon sort, il faut que je l'avoue.
Conseillez-moi. — Mon ami, je te loue
D'avoir enfin déduit sans vanité
Ton cas honteux, et dit la vérité.
Prête l'oreille à mes avis fidèles.
Jadis l'Egypte eut moins de sauterelles
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus, soi-disant beaux esprits,
Qui, dissertant sur les pièces nouvelles,
En font encor de plus sifflables qu'elles :
Tous l'un de l'autre ennemis obstinés,
Mordus, mordants, chansonneurs, chansonnés,
Nourris de vent au temple de mémoire,
Peuple crotté qui dispense la gloire.
J'estime plus ces honnêtes enfants
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légèrement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie;
J'estime plus celle qui dans un coin
Tricote en paix le bas dont j'ai besoin,
Le cordonnier qui vient de ma chaussure
Prendre à genoux la forme et la mesure,
Que le métier de tes obscurs Frérons.

. . . .
Ecoute, il faut avoir un poste honnête :
Les beaux projets dont tu fus tourmenté
Ne troublent plus ta ridicule tête ;
Tu ne veux plus devenir officier,
Ni courtisan, ni conseiller, ni prêtre.
Dans mon logis il me manque un portier ;
Prends ton parti, réponds-moi, veux-tu l'être?
— Oui-da, monsieur. — Quatre fois dix écus
Seront par an ton salaire ; et de plus,
D'assez bon vin chaque jour une pinte
Rajustera ton cerveau qui te tinte.
Va dans ta loge ; et surtout, garde-toi
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.

Celui que Voltaire, dans le début de son poème de Fontenoy, appelle *le fameux satirique du siècle passé*, et qui se flattait lui-même d'avoir *su dans ses écrits, docte, enjoué, sublime, renfermer en soi Perse, Horace et Juvénal,* est bien loin d'avoir conservé, comme poëte satirique, le rang qu'il aimait à s'attribuer, et que l'opinion lui confirmait par une sorte de déférence. Il ne soutient la comparaison ni avec son prédécesseur Régnier, dont il a su apprécier le mérite, ni avec son successeur Voltaire, qui ne l'a pas traité lui-même avec moins de courtoisie. Régnier connaît mieux le cœur humain, est plus original, plus mordant, plus pittoresque, et perd moins de temps à bander son arc. Voltaire, trop âcre, plus intéressé dans son rôle, ou plus *subjectif* que ne le comporte la poésie, qui doit conserver une certaine sérénité jusque dans l'indignation, est plus varié, soit dans les idées soit dans les tours, a une verve plus facile et des inventions plus heureuses. Chez lui la satire coule de source ; c'est là qu'il est parfaitement lui-même, Voltaire au vrai ; et s'il n'aiguise pas, comme Régnier, le trait satirique, s'il est moins artiste, moins poëte, l'abondance de la veine y supplée. Les satires de Régnier sont bien des satires, celles de Voltaire sont des pamphlets ; il n'y a guère, entre elles et certaines de ses lettres, que la rime de plus. Gilbert était fait, s'il eût vécu, pour prendre une place à part, et la prendre très haut. Le vers d'Horace : *Ne scutica dignum horribili sectere flagello,* n'était pas fait pour lui : la *scutica* ne convenait ni à l'opinion qu'il représentait, ni au siècle qu'il eut mission de châtier : il n'y avait de bienséant, dans la main d'un satirique de son bord, que l'*horribile flagellum.* Quelque esprit de parti se mêla sans doute à son indignation ; mais tout porte à croire qu'elle fut sincère. Dans la satire des mœurs, il ne pouvait guère exagérer ; et s'il exagéra dans la satire littéraire, on ne peut

nier qu'il n'ait bien reconnu les côtés faibles de la littérature en faveur. Du reste, la satire des mauvais écrits se rattachait étroitement, dans sa pensée, à celle des mauvaises mœurs : les deux dégénérations n'en étaient qu'une à ses yeux. Ce ton de la satire était nouveau en France ; il lui fallait, pour le rencontrer, qu'elle trouvât un homme capable d'embrasser avec enthousiasme une cause vaincue ; car dans cette cause seule se trouvait l'inspiration toute nouvelle qui caractérise la satire chez Gilbert. Il n'y a pas si loin qu'on le croirait de l'auteur de la satire du *dix-huitième siècle* à l'auteur de ces vers lyriques :

« Ainsi parlait hier un peuple de faux sages.
» Si ce roi des soleils, sensible à leurs outrages,
» Eût dit dans sa pensée : Ingrats, vous périrez !
» Le tonnerre, attentif à son ordre suprême,
» Se fût éveillé de lui-même,
» Et les eût, parmi nous, choisis et dévorés ; »

ou de ceux-ci, encore plus beaux :

« L'Eternel a brisé son tonnerre inutile ;
» Et, d'ailes et de faux dépouillé désormais,
» Sur les mondes détruits le Temps dort immobile. »

Gilbert mourut avant que son talent eût atteint toute sa maturité. Mais comment douter que son style n'eût gagné autant de coloris, de précision et de souplesse qu'il avait déjà de vigueur, quand on rencontre dans ses satires des passages comme ceux-ci :

« Parlerai-je d'Iris? Chacun la prône et l'aime ;
» C'est un cœur, mais un cœur.... c'est l'humanité même.
» Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
» Frappe, en courant, son chien, qui jappe épouvanté,
» La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes ;
» Un papillon souffrant lui fait verser des larmes.
» Il est vrai ; mais aussi qu'à la mort condamné,
» Lally soit en spectacle à l'échafaud traîné,
» Elle ira la première à cette horrible fête
» Acheter le plaisir de voir tomber sa tête. »

(Le dix-huitième siecle.)

Vous nommez les auteurs, et c'est là votre crime.

GILBERT.

Ah ! si d'un doux encens je les eusse fêtés,
Vous me pardonneriez de les avoir cités.
Quoi donc! un écrivain veut que son nom partage
Le tribut de louange offert à son ouvrage,
Et m'impute à forfait, s'il blesse la raison,
De la venger d'un vers égayé de son nom?

Comptable de l'ennui dont sa muse m'assomme,
Pourquoi s'est-il nommé, s'il ne veut qu'on le nomme?
Je prétends soulever les lecteurs détrompés
Contre un auteur bouffi de succès usurpés.
Sous une périphrase étouffant ma franchise,
Au lieu de d'Alembert, faut-il donc que je dise :
C'est ce joli pédant, géomètre orateur,
De l'Encyclopédie ange conservateur,
Dans l'histoire chargé d'inhumer ses confrères,
Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires?
Si j'évoque jamais, du fond de son journal,
Des sophistes du temps l'adulateur banal,
Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de la Harpe, obscurément écrire :
C'est ce petit rimeur, de tant de prix enflé,
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chute en chute au trône académique?
Ces détours sont d'un lâche et malin détracteur;
Je ne veux point offrir d'énigmes au lecteur.

(*Mon Apologie.*)

L'AVEUGLE.

« Dieu, dont l'arc est d'argent, Dieu de Claros, écoute!
» O Sminthée-Apollon, je périrai sans doute,
» Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »

C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des Molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants.
Ils avaient, retenant leur fureur indiscrète,
Protégé du vieillard la faiblesse inquiète ;
Ils l'écoutaient de loin ; et s'approchant de lui :
« Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui?
» Serait-ce un habitant de l'empire céleste?
» Ses traits sont grands et fiers ; de sa ceinture agreste
» Pend une lyre informe, et les sons de sa voix
» Emeuvent l'air et l'onde, et le ciel et les bois. »

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déjà les mains à la prière.
« Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger ;
» (Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
» Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
» Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse !)
» Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
» Les humains près de qui les flots t'ont amené,
» Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
» Les destins n'ont jamais de faveur qui soient pures.
» Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux ;
» Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

» — Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,
» Vos discours sont prudents plus qu'on n'eût dû l'attendre ;
» Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
» Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
» Ne me comparez point à la troupe immortelle :
» Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
» Voyez : est-ce le front d'un habitant des cieux ?
» Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux !
» Si vous en avez un pauvre, errant, misérable,
» C'est à celui-là seul que je suis comparable ;
» Et pourtant je n'ai point, comme fit Thomyris,
» Des chansons à Phébus voulu ravir le prix ;
» Ni, livré comme Œdipe à la noire Euménide,
» Je n'ai puni sur moi l'inceste parricide :
» Mais les dieux tout-puissants gardaient à mon déclin
» Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.

» — Prends ; et puisse bientôt changer ta destinée ! »
Disent-ils. Et, tirant ce que pour leur journée
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
Ils versent à l'envi sur ses genoux pesants
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage, et l'amande, et les figues mielleuses,
Et du pain à son chien entre ses pieds gissant,
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,
Qui, malgré les rameurs se lançant à la nage,
L'avait, loin du vaisseau, rejoint sur le rivage.

« Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
» Je vous salue, enfants venus de Jupiter.
» Heureux sont les parents qui tels vous firent naître !
» Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître ;
» Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois ;
» Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
» Qu'aimable est la vertu que la grâce environne !
» Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,
» Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots ;
» Car jadis, abordant à la sainte Délos,
» Je vis près d'Apollon à son autel de pierre,
» Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
» Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révérés,
» Puisque les malheureux sont par vous honorés.
» Le plus âgé de vous aura vu treize années.
» A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
» Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,
» Toi, le plus grand de tous ; je me confie à toi.
» Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime !
» Comment et d'où viens-tu ? Car l'onde maritime
» Mugit de toutes parts sur nos bords orageux.

» — Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux.
» J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
» Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
» Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours ;
» Car jusques à la mort nous espérons toujours.
» Mais, pauvre, et n'ayant rien pour payer mon passage,
» Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.

» — Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté ?
» Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.

» — Enfants, du rossignol la voix pure et légère
» N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire,
» Et les riches grossiers, avares, insolents,
» N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents.
» Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
» Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,
» J'allais ; et j'écoutais le bêlement lointain
» De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.

» Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
» Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
» Je voulais des grands dieux implorer la bonté,
» Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,
» Lorsque d'énormes chiens, à la voix formidable,
» Sont venus m'assaillir ; et j'étais misérable
» Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
» N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.

» — Mon père, il est donc vrai : tout est devenu pire.
» Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre,
» Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
» D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.

» — Les barbares ! J'étais assis près de la poupe.
» Aveugle vagabond, dit l'insolente troupe,
» Chante ! si ton esprit n'est point comme tes yeux,
» Amuse notre ennui : tu rendras grâce aux dieux.
» J'ai fait taire mon cœur qui voulait les confondre ;
» Ma bouche ne s'est point ouverte à leur répondre.
» Ils n'ont pas entendu ma voix, et sous ma main
» J'ai retenu le dieu courroucé dans mon sein.
» Cymé, puisque tes fils dédaignent Mnémosyne,
» Puisqu'ils ont fait outrage à la muse divine,
» Que leur vie et leur mort s'éteignent dans l'oubli ;
» Que ton nom dans la nuit demeure enseveli.

» — Viens, suis-nous à la ville ; elle est toute voisine,
» Et chérit les amis de la muse divine.
» Un siége aux cloux d'argent te place à nos festins ;
» Et là, les mets choisis, le miel et les bons vins,
» Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
» Te feront de tes maux oublier la mémoire.
» Et si, dans le chemin, rhapsode ingénieux,
» Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieux,
» Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
» T'a lui-même dicté de si douces merveilles.

» — Oui, je le veux ; marchons. Mais où m'entraînez-vous ?
» Enfants du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous ?

» — Sicos et l'île heureuse ou nous vivons, mon père.

» — Salut, belle Sicos, deux fois hospitalière !
» Car sur ses bords heureux je suis déjà venu.
» Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu :
» Ils croissaient comme vous : mes yeux s'ouvraient encore
» Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore ;
» J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
» A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
» J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète et les cent villes,
» Et du fleuve Egyptus les rivages fertiles ;
» Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs,
» Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.
» La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,
» Sur un arbuste assise, et se console et chante.
» Commençons par les dieux : Souverain Jupiter;
» Soleil, qui vois, entends, connais tout ; et toi, mer,
» Fleuve, terre, et noirs dieux des vengeances trop lentes,
» Salut! Venez à moi, de l'Olympe habitantes,
» Muses ; vous savez tout, vous déesses; et nous,
» Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous. »
Il poursuit, et déjà les antiques ombrages
Mollement en cadence inclinaient leurs feuillages;
Et pâtres oubliant leur troupeau délaissé,
Et voyageurs quittant leur chemin commencé,
Couraient ; il les entend, près de son jeune guide,
L'un sur l'autre pressés tendre une oreille avide ;
Et nymphes et sylvains sortaient pour l'admirer,
Et l'écoutaient en foule, et n'osàient respirer;
Car en de longs détours de chansons vagabondes
Il enchaînait de tout les semences fécondes,
Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air,
Les fleuves descendus du sein de Jupiter,
Les oracles, les arts, les cités fraternelles,
Et depuis le chaos les amours immortelles.
D'abord le Roi divin, et l'Olympe et les cieux,
Et le monde ébranlé d'un signe de ses yeux ;
Et les dieux partagés en une immense guerre,
Et le sang plus qu'humain venant rougir la terre,
Et les rois assemblés, et sous les pieds guerriers,
Une nuit de poussière, et les chars meurtriers,
Et les héros armés, brillant dans les campagnes,

Comme un vaste incendie aux cimes des montagnes,
Les coursiers hérissant leur crinière à longs flots,
Et d'une voix humaine excitant les héros.
De là, portant ses pas dans les paisibles villes,
Les lois, les orateurs, les récoltes fertiles.
Mais bientôt de soldats les remparts entourés,
Les victimes tombant dans les parvis sacrés,
Et les assauts, mortels aux épouses plaintives,
Et les mères en deuil, et les filles captives;
Puis aussi les moissons joyeuses, les troupeaux
Bêlants ou mugissants, les rustiques pipeaux,
Les chansons, les festins, les vendanges bruyantes,
Et la flûte et la lyre, et les notes dansantes;
Puis, déchaînant les vents à soulever les mers,
Il perdait les nochers dans les gouffres amers.
De là, dans le sein frais d'une roche azurée,
En foule il appelait les filles de Nérée,
Qui bientôt, à des cris, s'élevant sur les eaux,
Aux rivages troyens parcouraient les vaisseaux;
Puis il ouvrait du Styx la rive criminelle,
Et puis les demi-dieux et les champs d'Asphodèle,
Et la foule des morts : vieillards seuls et souffrants,
Jeunes gens emportés aux yeux de leurs parents,
Enfants dont au berceau la vie est terminée,
Vierges dont le trépas suspendit l'hyménée.
Mais, ô bois, ô ruisseaux, ô monts, ô durs cailloux,
Quels doux frémissements vous agitèrent tous
Quand bientôt à Lemnos, sur l'enclume divine,
Il forgeait cette trame irrésistible et fine,
Autant que d'Arachné les piéges inconnus,
Et dans ce fer mobile emprisonnait Vénus!
Et quand il revêtit d'une pierre soudaine
La fière Niobé, cette mère thébaine,
Et quand il répétait en accents de douleurs
De la triste Aëdon l'imprudence et les pleurs,
Qui, d'un fils méconnu marâtre involontaire,
Vola, doux rossignol, sous le bois solitaire.
Ensuite, avec le vin, il versait aux héros
Le puissant Népenthès, oubli de tous les maux,
Il cueillait le Moly, fleur qui rend l'homme sage;

Du paisible Lotos il mêlait le breuvage.
Les mortels oubliaient, par ce filtre charmés,
Et la douce patrie et les parents aimés;

. . . .
. . . .

Ainsi le grand vieillard, en images hardies,
Déployait le tissu des saintes mélodies.
Les trois enfants, émus à son auguste aspect,
Admiraient, d'un regard de joie et de respect,
De sa bouche abonder les paroles divines,
Comme en hiver la neige aux sommets des collines.
Et partout accourus, dansant sur son chemin,
Hommes, femmes, enfants, les rameaux à la main,
Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,
Chantaient : « Viens dans nos murs, viens habiter notre île;
» Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,
» Convive du nectar, disciple aimé des dieux ;
» Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère
» Le jour où nous avons reçu le grand Homère. »



LA LIBERTÉ.

IDYLLE, PAR ANDRÉ CHÉNIER.



UN CHEVRIER, UN BERGER.

LE CHEVRIER.

Berger, quel es-tu donc? qui t'agite [1] ? et quels dieux
De noirs cheveux épars enveloppent tes yeux ?

LE BERGER.

Blond pasteur de chevreaux, oui, tu veux me l'apprendre;
Oui, ton front est plus beau, ton regard est plus tendre.

LE CHEVRIER.

Quoi ! tu sors de ces monts où tu n'as vu que toi,
Et qu'on n'approche point sans peine et sans effroi ?

1. Voy. pag. 418, note 1.

LE BERGER.

Tu te plais mieux sans doute aux bois, à la prairie ;
Tu le peux. Assieds-toi parmi [1] l'herbe fleurie ;
Moi, sous un antre aride, en cet affreux séjour,
Je me plais sur le roc à voir passer le jour.

LE CHEVRIER.

Mais Cérès a maudit cette terre âpre et dure ;
Un noir torrent pierreux y roule une onde impure ;
Tous ces rocs calcinés, sous un soleil rongeur,
Brûlent et font hâter les pas du voyageur.
Point de fleurs, point de fruits ; nul ombrage fertile
N'y donne au rossignol un balsamique asile.
Quelque olivier au loin, maigre fécondité,
Y rampe et fait mieux voir leur triste nudité.
Comment as-tu donc su d'herbes accoutumées
Nourrir dans ce désert tes brebis affamées ?

LE BERGER.

Que m'importe ? est-ce à moi qu'appartient ce troupeau ?
Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Au moins un rustique pipeau
A-t-il chassé l'ennui de ton rocher sauvage ?
Tiens, veux-tu cette flûte ? elle fut mon ouvrage.
Prends : sur ce buis fertile en agréables sons
Tu pourras des oiseaux imiter les chansons.

LE BERGER.

Non ; garde tes présents. Les oiseaux de ténèbres,
La chouette et l'orfraie, et leurs accents funèbres,
Voilà les seuls chanteurs que je veuille écouter ;
Voilà quelles chansons je voudrais imiter.
Ta flûte sous mes pieds serait bientôt brisée :
Je hais tous vos plaisirs. Les fleurs et la rosée,
Et de vos rossignols les soupirs caressants,
Rien ne plaît à mon cœur, rien ne flatte mes sens :
Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Hélas ! que je te trouve à plaindre !
Oui, l'esclavage est dur ; oui, tout mortel doit craindre

1. « Parmi le thym et la rosée. » LA FONTAINE. — « Parmi les douceurs d'un tranquille silence. » BOILEAU.

De servir, de plier sous une injuste loi,
De vivre pour autrui, de n'avoir rien à soi.
Protége-moi toujours, ô liberté chérie!
O mère des vertus, mère de la patrie!

LE BERGER.

Va, patrie et vertu ne sont que de vains noms.
Toutefois, tes discours sont pour moi des affronts:
Ton prétendu bonheur et m'afflige et me brave;
Comme moi je voudrais que tu fusses esclave.

LE CHEVRIER.

Et moi, je te voudrais libre, heureux comme moi.
Mais les dieux n'ont-ils point de remède pour toi?
Il est des baumes doux, des lustrations pures,
Qui peuvent de notre âme adoucir les blessures,
Et de magiques chants qui tarissent les pleurs.

LE BERGER.

Il n'en est point; il n'est pour moi que des douleurs.
Mon sort est de servir, il faut qu'il s'accomplisse.
Moi, j'ai ce chien aussi qui tremble à mon service;
C'est mon esclave aussi. Mon désespoir muet
Ne peut rendre qu'à lui tous les maux qu'on me fait.

LE CHEVRIER.

La terre, notre mère, et sa douce richesse
Ne peut-elle du moins égayer ta tristesse?
Vois combien elle est belle! et vois l'été vermeil,
Prodigue de trésors, brillants fils du soleil,
Qui vient, fertile amant d'une heureuse culture,
Varier du printemps l'uniforme verdure;
Vois l'abricot naissant, sous les yeux d'un beau ciel,
Arrondir son fruit doux et blond comme le miel:
Vois la pourpre des fleurs dont le pêcher se pare
Nous annoncer l'éclat des fruits qu'il nous prépare.
Au bord de ces prés verts regarde ces guérets,
De qui les blés touffus, jaunissantes forêts,
Du joyeux moissonneur attendent la faucille.
D'agrestes déités quelle noble famille!
La Récolte et la Paix, aux yeux purs et sereins,
Les épis sur le front, les épis dans les mains,
Qui viennent sur les pas de la belle Espérance,
Verser la corne d'or où fleurit l'abondance.

LE BERGER.

Sans doute qu'à tes yeux elles montrent leurs pas;
Moi, j'ai des yeux d'esclave, et je ne les vois pas.
Je n'y vois qu'un sol dur, laborieux, servile,
Que j'ai, non pas pour moi, contraint d'être fertile;
Où, sous un ciel brûlant, je moissonne le grain
Qui va nourrir un autre et me laisse ma faim.
Voilà quelle est la terre. Elle n'est point ma mère,
Elle est pour moi marâtre; et la nature entière
Est plus nue à mes yeux, plus horrible à mon cœur,
Que ce vallon de mort qui te fait tant d'horreur.

LE CHEVRIER.

Le soin de tes brebis, leur voix douce et paisible,
N'ont-ils donc rien qui plaise à ton âme insensible?
N'aimes-tu point à voir les jeux de tes agneaux?
Moi, je me plais auprès de mes jeunes chevreaux;
Je m'occupe à leurs jeux; j'aime leurs voix bêlante;
Et quand sur la rosée et sur l'herbe brillante
Vers leur mère en criant je les vois accourir,
Je bondis avec eux de joie et de plaisir.

LE BERGER.

Ils sont à toi; mais moi j'eus une autre fortune.
Ceux-ci de mes tourments sont la cause importune.
Deux fois, avec ennui, promenés chaque jour,
Un maître soupçonneux nous attend au retour.
Rien ne le satisfait : ils ont trop peu de laine;
Ou bien ils sont mourants, ils se traînent à peine;
En un mot, tout est mal. Si le loup quelquefois
En saisit un, l'emporte et s'enfuit dans les bois,
C'est ma faute : il fallait braver ses dents avides.
Je dois rendre les loups innocents et timides.
Et puis menaces, cris, injure, emportements,
Et lâches cruautés qu'il nomme châtiments.

LE CHEVRIER.

Toujours à l'innocent les dieux sont favorables :
Pourquoi fuir leur présence, appui des misérables?
Autour de leurs autels, parés de nos festons,
Que ne viens-tu danser, offrir de simples dons,
Du chaume, quelques fleurs, et par ces sacrifices
Te rendre Jupiter et les nymphes propices?

LE BERGER.

Non : les danses, les jeux, les plaisirs des bergers,
Sont à mon triste cœur des plaisirs étrangers.
Que[1] parles-tu de dieux, de nymphes et d'offrandes ?
Moi, je n'ai pour les dieux ni chaume ni guirlandes ;
Je les crains, car j'ai vu leur foudre et leurs éclairs ;
Je ne les aime pas, ils m'ont donné des fers.

LE CHEVRIER.

Eh bien ! que n'aimes-tu ? Quelle amertume extrême
Résiste au doux souris d'une vierge qu'on aime ?
L'autre jour à la mienne, en ce bois fortuné,
Je vins offrir le don d'un chevreau nouveau-né ;
Son œil tomba sur moi, si beau, si doux, si tendre !
Sa voix prit un accent !... je crois toujours l'entendre.

LE BERGER.

Eh ! quel œil virginal voudrait tomber sur moi ?
Ai-je, moi, des chevreaux à donner comme toi ?
Chaque jour par ce maître inflexible et barbare,
Mes agneaux sont comptés avec un soin avare.
Trop heureux quand il daigne à mes cris superflus
N'en pas redemander plus que je n'en reçus.
O juste Némésis ! si jamais je puis être
Le plus fort à mon tour, si je puis me voir maître,
Je serai dur, méchant, intraitable, sans foi,
Sanguinaire, cruel, comme on l'est avec moi.

LE CHEVRIER.

Et moi, c'est vous qu'ici pour témoins j'en appelle,
Dieux ! de mes serviteurs la cohorte fidèle
Me trouvera toujours humain, compatissant,
A leurs justes désirs facile et complaisant,
Afin qu'ils soient heureux et qu'ils aiment leur maître,
Et bénissent en paix l'instant qui les vit naître.

LE BERGER.

Et moi, je le maudis cet instant douloureux,
Qui me donna le jour pour être malheureux ;
Pour agir quand un autre exige, veut, ordonne ;
Pour n'avoir rien à moi, pour ne plaire à personne,
Pour endurer la faim, quand ma peine et mon deuil
Engraissent d'un tyran l'indolence et l'orgueil.

1. « *Que* peuvent-ils contribuer à leur véritable bonheur? » FLÉCHIER.

LE CHEVRIER.

Berger infortuné, ta plaintive détresse
De ton cœur dans le mien fait passer la tristesse.
Vois cette chèvre mère et ces chevreaux, tous deux
Aussi blancs que le lait qu'elle garde pour eux ;
Qu'ils aillent avec toi, je te les abandonne.
Adieu. Puisse du moins ce peu que je te donne
De ta triste mémoire effacer tes malheurs,
Et, soigné par tes mains, distraire tes douleurs !

LE BERGER.

Oui, donne et sois maudit ; car si j'étais plus sage,
Ces dons sont pour mon cœur d'un sinistre présage :
De mon despote avare ils choqueront les yeux.
Il ne croit pas qu'on donne ; il est fourbe, envieux :
Il dira que chez lui j'ai volé le salaire
Dont j'aurai pu payer les chevreaux et la mère ;
Et, d'un si bon prétexte ardent à se servir,
C'est à moi que lui-même il viendra les ravir.



L'ATTIQUE[1].

(IIIme CHANT DU *VOYAGE DE GRÈCE*, PAR M. LEBRUN.)

Assis au cap Alcyme, auprès du tombeau vide[2]
Où la mer entre et dort immobile et limpide,
Qu'entends-je ? le canon ! j'écoute. . . c'est la mer.
Le golfe s'est ému : c'est elle qui sans doute
Dans les rocs engouffrée imitait sous leur voûte
Le bruit que mon désir crut entendre dans l'air.
Non : ce n'est pas la mer. Du côté de l'Attique
Le bruit semble renaître : erreur ! il meurt soudain.
Un orage se forme aux flancs du Pentélique :
Sans doute c'est la voix du tonnerre lointain.
Ce n'est point le tonnerre, et le son vient d'Athène.
Oui, cette voix puissante est la voix du canon ;
Elle gronde et descend du haut du Parthénon.

1. Ce chant reporte le lecteur au commencement de l'année 1820.
2. Le tombeau de Thémistocle, au Pirée.

Mon oreille deux fois put-elle être incertaine?
Roule, bruit solennel! tonnez, nobles échos!
Athène à ses tyrans serait donc dérobée!
Plein d'espoir, j'ai couru. — De treize coups égaux
Athène saluait le pacha de l'Eubée;
Et tandis qu'il entrait d'un pas superbe et lent,
Sur sa route empressé, l'Athénien tremblant,
Debout, la main au cœur et la tête courbée,
Adorait le courrier du Tartare insolent.

* * *

Je ne crois plus à l'espérance :
Athène à son tour m'a trompé,
La belle Athène, dont en France
J'ai tant rêvé la délivrance;
Vain rêve, à jamais dissipé!

Je ne crois plus à ton aurore,
Jour qui poins et jamais n'éclos.
Le bronze guerrier peut encore
Émouvoir l'Hymette sonore,
Mais dans les cœurs n'a pas d'échos.

J'irai, je quitterai ces bords que je déteste;
Je n'y saurais marcher plus longtemps ni plus loin :
L'avilissement est funeste
A qui peut en rester témoin.

Retournons sur la mer. La mer aventureuse
A des charmes puissants pour qui veut se bannir.
Le voyage, en son cours, de l'âme douloureuse,
Comme on berce un enfant, endort le souvenir.
L'âme rêve attirée au rivage qui passe,
Descend au ciel flottant qu'elle aperçoit sous l'eau,
Poursuit une vague et sa trace,
Ou s'enlève avec un oiseau :
Si légère! et sans force au hasard entraînée,
Des chagrins les plus chers si vite détournée!
Vaisseau, vaisseau que j'aperçoi,
Et qui vers l'Orient sembles suivre ta route,
Ma voix, de Sunium, t'appelle ; écoute! écoute!
Et sur les eaux emporte-moi.

Ah! quel que soit le bord de cette mer limpide
Où te pousse la voile et la main qui te guide,
Il ne saurait m'offrir, fût-il haï des cieux,
De plus douloureuses images
Que celles dont ces beaux rivages
Ont attristé mon cœur et désolé mes yeux.

* * *

Adieu, Grèce! je pars; en vain de tous les charmes
Tu sembles m'arrêter en ce dernier instant,
Comme celle qu'on quitte, et qu'on voit en partant
S'embellir même de ses larmes;
Adieu, rive trop chère aux cieux trop indulgents!
Que me fait de ton sol la parure futile,
Si pour les tristes Grecs il est en vain fertile?
Si pour des cœurs flétris, de leur bien négligents,
Les plus riches trésors deviennent indigents?
Que me fait ce soleil, s'il descend inutile,
S'il semble t'insulter de ces rayons si beaux,
S'il laisse froids tes fils en t'inondant de flammes,
S'il échauffe le sol sans échauffer les âmes,
Et seulement s'amuse à dorer des tombeaux?
Regarde : on porte envie à la sombre Angleterre :
Le Breton, dans son île et sous le nord obscur,
A peine voit des cieux étinceler l'azur;
Et, mieux que le soleil, la liberté l'éclaire.
Mais toi, mais tes rayons, mais tes myrtes en fleurs,
Tristes comme un sourire en un jour de douleurs,
Vous me feriez haïr la grâce et la lumière.
Vaisseau, vaisseau que j'aperçoi,
Et qui vers l'Orient sembles suivre ta route,
Ma voix, de Sunium, t'appelle : écoute! écoute!
Et sur les eaux emporte-moi.

* * *

Et pourtant je l'aimais! j'adorais ses ruines;
Je m'enivrais de son soleil.
Je regretterai ses collines;
Je les verrai dans mon sommeil!
Et c'est pour un Tartare, ô Dieu! qu'elle est si belle!
Un étranger! sans lois! et d'un culte infidèle!
Qui d'un heureux passé ne peut l'entretenir,

Et dont l'œil ignorant ne promène sur elle
Que des regards sans souvenir!
C'est donc pour ce tyran avare,
Tranquille, et, d'un kiosk, observant leurs travaux,
Que de riches figuiers Calamate se pare,
Corinthe de raisins, de moissons Sténiclare!
Pour lui, que la royale Argos
Cultive un riz si pur près des limpides eaux;
Sparte, sa blonde soie amassée en corbeilles;
Le Ladon, ses tribus de nomades troupeaux;
Et l'Hymette embaumé ses royaumes d'abeilles!
De vingt libres états un esclave héritier
Aux vrais maîtres revend l'eau même des fontaines!
Un bey règne à Corinthe; un aga, maître altier,
Foule Sparte; d'Argos un vayvode est fermier;
Un eunuque au front noir est le patron d'Athènes!
Vaisseau, vaisseau que j'aperçoi,
Et qui vers l'Orient sembles suivre ta route,
Ma voix, de Sunium, t'appelle : écoute! écoute!
Et sur les eaux emporte-moi.

* * *

Un homme, en ce moment, assis sur le rivage [1]
M'entendait, et se lève. En lui je reconnais
La démarche, le port, l'habit de l'Albanais.
Fier, sous son manteau blanc, et hardi de visage,
Le front luisant, l'œil gris, et tout l'aspect sauvage,
Il s'avance. Un poil roux de sa longue épaisseur
Surcharge, en la cachant, sa lèvre hérissée;
Et la brune aveline a prêté sa couleur
A cette chevelure en deux parts amassée
Qui bat sur son épaule, en ondes balancée.
Sa main semble puissante : il marche en l'appuyant
Sur les armes d'argent qui chargent sa ceinture,
Et, d'un œil circonspect, sur la riche nature
Jette, par habitude, un regard défiant.
Il s'approche ; il me dit : « Tu parles sans sagesse :
» Frank, ton esprit s'abuse, et tu juges la Grèce
» Comme ces autres Franks sur ce bord passagers,

[1] Le célèbre Odyssée.

» Ces voyageurs d'un jour, discoureurs et légers.
» Qui t'a dit que les Grecs ont perdu toute envie
» De reprendre l'honneur aux dépens de la vie?
» Peut-être la Morée et l'Attique, en effet,
» Ressemblent au tableau que ta plainte en a fait :
» La vallée est soumise, et la plaine est esclave,
» Mais la forêt est libre, et la montagne est brave.
» Là n'ont jamais cessé les exploits glorieux.
» Vous vantez ces vieux Grecs qu'on nomme nos aïeux .
» S'ils eurent avant nous des armes mieux trempées,
» Et jamais aux pachas n'ont remis leurs épées,
» Il se peut ; Thémistocle, Agis, Léonidas,
» Vos noms européens, je ne les connais pas ;
» Mais je connais Lambros : il vengeait la patrie ;
» Je connais Andratros, je connais Zacharie,
» Tzavella, Blacavas, Nicotzara, Zidros ;
» Et je sais des chansons pleines de ces héros.
» Du vieux Boukovallas t'a-t-on conté l'histoire?
» Le fusil de Chrèstos, sa portée, et sa gloire?
» Et de Kontoiannis le sabre si vanté,
» Qui dit, de fils en fils, à sa postérité :
» J'appartiens à celui qui hait la tyrannie?
» L'Europe est-elle enfin si loin de l'Albanie
» Qu'elle n'ait pu savoir les exploits de Souli,
» Ce jour, témoin fameux de la fuite d'Ali,
» Lorsque du fleuve noir la montagneuse ville
» Vit quinze cents guerriers en vaincre trente mille ;
» Et Moscho, qui portait, en ce jour triomphant,
» Sur son bras un fusil, sur l'autre son enfant?
» Étaient-elles aussi sans force et sans courage
» Ces mères, préférant l'abîme à l'esclavage,
» Qu'on vit du haut des rocs, en des temps moins heureux,
» Lançant leurs nouveau-nés, se lancer après eux?
» En se donnant la main, l'une à l'autre complice,
» Ensemble elles dansaient au bord du précipice;
» A chaque nouveau tour du cercle frémissant,
» La plus proche du bord y tombait en passant,
» Et toutes, resserrant la ronde funéraire,
» Tombèrent, en chantant, jusques à la dernière.

» Si ce généreux sol longtemps s'est reposé,
» De haine et de courage il n'est pas épuisé ;
» Et Colocotroni du moins a fait connaître
» Quels hommes la Morée encor peut faire naître.
» Le caillou d'Ilissus semble inerte et glacé ;
» Sous la main qui le frappe incessamment blessé,
» Il peut, du feu secret qu'en son sein il recèle,
» Laisser, en s'irritant, échapper l'étincelle.
» Ne vois-tu pas déjà quels éclairs furieux
» L'aspect d'un musulman allume en tous les yeux ?
» Suspends encor la plainte et retiens le reproche :
» Plus la nuit a duré, plus le matin est proche.

» Écoute, voyageur. De Corinthe à Patras
» Sans doute au bord du golfe ont cheminé tes pas ?
» Eh bien : près de Patras, près du rivage même,
» Il est un champ, nommé le champ de l'Anathème,
» Qu'une secrète haine a marqué de son sceau.
» Là, des pierres sans nombre élèvent un monceau ;
» Là, chaque Grec qui passe, irrité d'impuissance,
» En jette une, et dévoue un Turc à la vengeance.
» Chaque pierre est un vœu, chaque pierre est un sort,
» Et représente un glaive, et désigne une mort.
» L'Anathème s'amasse, et la plaine est comblée.
» Ah ! lorsque viendra l'heure, en secret appelée,
» Que l'Osmanli tremblant se recommande à Dieu,
» Oui, mais non pas à moi, non pas aux Grecs. Adieu.
» Mon nom t'est inconnu : tu le pourras connaître ;
» Les cris des musulmans te l'apprendront peut-être.
» Adieu, Franck. » Il a dit ; sa main presse ma main,
Et d'un pied bondissant il frappe le chemin.
Il s'éloigne : du sol on dirait qu'il s'empare,
Qu'il marche confident d'un combat qu'on prépare,
Que déjà, dans son âme, il s'est senti vainqueur ;
Et l'espoir qui l'inspire a passé dans mon cœur.

* * *

Cependant le vaisseau m'écarte de la terre.
Auprès du gouvernail je suis monté m'asseoir,
Hélas ! non sans tourner un œil involontaire
Vers le bord décroissant sous le soleil du soir.

J'ai regardé longtemps, troublé par ma mémoire,
Derrière Sunium baisser le globe d'or ;
Et quand fut obscurci l'antique promontoire,
Le temple au ciel luisait encor.

Du sein de l'Archipel, tout à coup frappé d'ombre,
Comme un vaste miroir qu'un souffle aurait terni,
Mes yeux encor au ciel pouvaient compter le nombre
Des colonnes debout, sur l'azur embruni.
Dernier reflet du jour, enfin leur blanche image
Par degrés s'est éteinte, et sous l'ombre a passé.
La Grèce à l'horizon n'est plus qu'un beau nuage ;
Je regarde : il est effacé.

La lampe est allumée auprès de la boussole,
Jaune sous l'éclat pur de la lune qui luit :
L'autre lampe, éclairant l'image qui console,
Commence à balancer sa veille de la nuit ;
La coupe de parfum au matelot qui prie
A présenté du soir l'encens habituel ;
C'est l'heure sainte où l'ange a salué Marie :
Vénus se lève dans le ciel.

Quel silence descend des tranquilles étoiles !
Lui-même le malheur n'oserait pas gémir.
Mouvantes lentement, sur les muettes voiles
Je les vois se bercer ; et tout semble dormir.
Beau soir ! calme de l'air ! à peine sous la proue
La mer roule le bruit d'un paisible ruisseau :
L'air pur et velouté vient caresser ma joue,
Doux comme l'aile d'un oiseau.

J'ai senti dans mon cœur ce silence descendre,
Comme sur le vaisseau tout bruit s'évanouir.
L'Albanais seul en moi se fait encore entendre.
Grèce, de tes beaux soirs quand pourras-tu jouir ?
A cette heure, elle dort ! tandis qu'avec tristesse
Je poursuis sur la mer mon nocturne chemin :
Sommeille en paix ! et moi, belles îles de Grèce,
Où m'éveillerai-je demain ?

M. Pierre Lebrun.

MOISE.

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phasga que des figuiers entourent,
Puis, au-delà des monts que ses regards parcourent,
S'étend tout Galaad, Éphraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé;
Vers le midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables, où s'endort la mer occidentale ;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali ;
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes
Jéricho s'aperçoit : c'est la ville des palmes ;
Et prolongeant ses bois, des plaines de Phogor
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor.
Il voit tout Chanaan, et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.
Il voit, sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis, vers le haut du mont il reprend son chemin.
Or des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,
Pressés au large pied de la montagne sainte,
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables,
Et balance sa perle au sommet des érables,
Prophète centenaire, environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête;
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faîte,
Lorsque son front perça le nuage de Dieu
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,

L'encens brûla partout sur les autels de pierre.
Et six cent mille Hébreux, couchés dans la poussière,
A l'ombre du parfum par le soleil doré,
Chantèrent d'une voix le cantique sacré ;
Et les fils de Lévi, s'élevant sur la foule,
Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des rois.

Et, debout devant Dieu Moïse ayant pris place,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire !
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la terre promise ;
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein ;
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau ?
Hélas ! vous m'avez fait sage parmi les sages !
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois;
L'avenir à genoux adorera mes lois ;
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique ;
La mort trouve à ma voix une voix prophétique;
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations.
Hélas! je suis, Seigneur, puissant et solitaire ;
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

. . . .
. . . .

Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : Il nous est étranger ;

Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir;
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur : Que vouloir à présent?
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche;
L'orage est dans ma voix, l'éclair est dans ma bouche;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous;
Et quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
— O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. »

Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux,
Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux :
Car s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse.
Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
Josué s'avançait pensif et pâlissant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

M. DE VIGNY.



ÉPITRE A LA MARQUISE DU CHATELET

sur la philosophie de Newton,

PAR VOLTAIRE (1738).

Tu m'appelles à toi, vaste et puissant génie,
Minerve de la France, immortelle Émilie;
Je m'éveille à ta voix, je marche à ta clarté,
Sur les pas des Vertus et de la Vérité.
Je quitte Melpomène et les jeux du théâtre,
Ces combats, ces lauriers, dont je fus idolâtre;
De ces triomphes vains mon cœur n'est plus touché.
Que le jaloux Rufus, à la terre attaché,

Traîne au bord du tombeau la fureur insensée
D'enfermer dans un vers une fausse pensée ;
Qu'il arme contre moi ses languissantes mains
Des traits qu'il destinait au reste des humains ;
Que quatre fois par mois un ignorant Zoïle
Élève en frémissant une voix imbécile :
Je n'entends point leurs cris, que la haine a formés ;
Je ne vois point leur pas, dans la fange imprimés.
Le charme tout-puissant de la philosophie
Élève un esprit sage au dessus de l'envie.
Tranquille au haut des cieux, que Newton s'est soumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis :
Je ne les connais plus. Déjà de la carrière
L'auguste Vérité vient m'ouvrir la barrière ;
Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, et sans règle entassés,
Ces fantômes savants à mes yeux disparaissent.
Un jour plus pur me luit ; les mouvements renaissent.
L'espace, qui de Dieu contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité,
Cet univers si vaste à notre faible vue,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.

Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix :
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce ressort si puissant, l'âme de la nature,
Était enseveli dans une nuit obscure :
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts.

Il découvre à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante :
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature ;
Et, confondus ensemble ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.

Confidents du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes

Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez : du grand Newton n'étiez-vous point jaloux?

La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel, qui l'attire;
Mais un pouvoir central arrête ses efforts :
La mer tombe, s'affaisse et roule vers ses bords.

Comètes que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre :
Dans une ellipse immense achevez votre cours ;
Remontez, descendez près de l'astre des jours ;
Lancez vos feux, volez, et, revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.
Et toi, sœur du soleil, astre qui, dans les cieux,
Des sages éblouis trompais les faibles yeux,
Newton de ta carrière a marqué les limites ;
Marche, éclaire les nuits : tes bornes sont prescrites.

Terre, change de forme; et que la pesanteur
En abaissant le pôle élève l'équateur.
Pôle immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'Ourse :
Embrassez, dans le cours de vos longs mouvements,
Deux cents siècles entiers par delà six mille ans [1].

Que ces objets sont beaux ! Que notre âme épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée !
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Eternel.

Vous, à qui cette voix se fait si bien entendre,
Comment avez-vous pu, dans un âge encor tendre,
Malgré les vains plaisirs, ces écueils des beaux jours,
Prendre un vol si hardi, suivre un si vaste cours?
Marcher après Newton dans cette route obscure
Du labyrinthe immense où se perd la nature?
Puissé-je auprès de vous, dans ce temple écarté,
Aux regards des Français montrer la vérité !
Tandis qu'Algarotti, sûr d'instruire et de plaire,

1. C'est la période de la précession des équinoxes, laquelle s'accomplit en vingt-six mille neuf cents ans, ou environ.

Vers le Tibre étonné conduit cette étrangère,
Que de nouvelles fleurs il orne ses attraits,
Le compas à la main j'en tracerai les traits;
De mes crayons grossiers je peindrai l'immortelle;
Cherchant à l'embellir, je la rendrais moins belle :
Elle est, ainsi que vous, noble, simple et sans fard,
Au dessus de l'éloge, au dessus de mon art.



ÉPITRE A M. DE BRANCAS

SUR

LA BONNE ET LA MAUVAISE PLAISANTERIE.



Ami, dont le goût pur, l'esprit solide et fin,
Rougirait de confondre Horace et Tabarin,
Et, toujours plus épris des bons mots de Catulle,
Distingue un bon plaisant d'un railleur ridicule,
Tandis qu'un sot titré, qu'enivre son faux goût,
Ne se connaît à rien et veut juger de tout,
Ne ris-tu pas de voir, par sa folle grimace,
Un singe de Momus charmer la populace?
La Fontaine a dit vrai : Le ciel fit pour les sots
Tous les méchants diseurs d'insipides bons mots.
O le fâcheux plaisant qui, dans son froid délire,
L'ennui peint sur le front, prend le masque du rire,
Et, pesamment folâtre en sa légèreté,
Tourmente son prochain de sa triste gaîté!
Quelle gloire, en effet, pour tout être qui pense,
De vieillir dans ces jeux d'enfantine démence,
D'avilir son esprit, noble présent des dieux,
Au rôle indigne et plat d'un farceur ennuyeux
Qui, payant son écot en équivoques fades,
Envie à Taconnet l'honneur de ses parades,
Et, même en cheveux gris, parasite bouffon,
Transporte ses tréteaux chez les gens du bon ton!

Non que je veuille ici, censeur atrabilaire,
Effaroucher les ris et bannir l'art de plaire,
Ou, de l'aménité vantant les seuls attraits,
Du carquois de Momus émousser tous les traits :
Je connais tout le prix d'un riant badinage ;
Mais je hais d'un farceur l'absurde personnage,
Ses grossiers calembours, ses burlesques accents :
Un bouffon sait tout feindre, excepté le bon sens.
D'un baron d'Onderwal l'un prend l'air hypocondre ;
Exprès pour m'ennuyer l'autre arrive de Londre.
Mais, quelque nom qu'il prenne, ou baron ou mylord,
Un sot est toujours sot, et l'on reconnaît Goord.

Je plains le malheureux qui s'est mis dans la tête
De plaire aux gens d'esprit à force d'être bête.
Qu'un monsieur Turcaret savoure en se pâmant
De ses mots à gros sel le stupide enjoûment :
Ce jargon sert toujours de voile à la sottise.
Le véritable esprit jamais ne se déguise ;
Pareil à la beauté, la nature est son art.
Les Grâces et d'Egmont n'ont pas besoin de fard.
Hébé fuit l'art de plaire : elle en plaît davantage.
Pour l'aimable candeur tout voile est un outrage :
La feinte avilit l'âme, et dans les moindres jeux
Le vrai de nos plaisirs est le principe heureux.

Il est un art charmant d'amuser et de rire :
Il faut de sel attique égayer la satire.
L'adresse est de choisir le trait qu'on doit lancer,
Qu'il effleure en volant et pique sans blesser.

Fille de l'à-propos, la saillie est plus vive :
Un bon mot répété perd sa grâce naïve.
Ingénu, mais discret, vif sans être mordant,
Qu'il soit d'un homme aimable, et non pas d'un pédant :
Son rire vous attriste ; il décoche avec flegme,
A défaut de saillie, un antique apophtegme,
Et, de cent bons mots grecs doctement hérissé,
Sous un pesant adage il vous croit terrassé.

Cent fois plus ridicule est ce pédant ignare
Qui, sans grec ni latin, dans son français barbare,

N'oppose aux meilleurs traits qu'un insolent ennui,
Et pense voir partout le sot qu'on trouve en lui.
Jamais de l'ironie il n'a su les mystères.
Momus prête ses traits à des mains plus légères :
Ainsi, contre Dacier, les Grâces et les Ris,
Charmante Sévigné, combattaient pour ton fils [1].

Le Français, né malin, pardonne à qui l'amuse :
Beaumarchais a fait rire, et le public l'excuse.
Dorcas rend le mensonge aimable et séduisant ;
Chloé médit pour nuire, et plaît en médisant.
N'allez point toutefois, par d'aimables surfaces,
Donner à la noirceur le coloris des grâces :
Nos vices de bon ton, quoique doux et charmants,
Ont bientôt fatigué leur coupables amants.
La bonne compagnie est parfois détestable ;
Et le vaisseau que presse un corsaire implacable,
Et le bois le plus noir, tout peuplé d'assassins,
Sont plus sûrs, mes amis, que vos cercles divins.
D'une gaîté sans frein réprimez la licence,
Et respectez les dieux, la pudeur et l'absence.
Qu'un ami par vos traits ne soit point immolé.
En vain le repentir, honteux et désolé,
Court après le bon mot aux ailes trop légères :
Il perd ses pas tardifs et ses larmes amères.
Fuyez donc le sarcasme et ses ris indiscrets :
L'amour-propre offensé ne pardonne jamais.
Ménagez-lui toujours une heureuse retraite ;
Que l'objet du bon mot lui-même le répète [2].
On sourit quand, du feu d'un mot qui semble éteint,
La maligne étincelle éclate et vous atteint ;
Mais on est indigné du cyclope [3] difforme
Qui sur l'aimable Acis jette sa roche énorme :
Galathée en pleurant s'enfuit sous les roseaux.

1. Allusion à une petite guerre de plume entre M. Dacier et le marquis de Sévigné sur le vrai sens de ces mots d'Horace (A. P.): *propriæ communia dicere*.

2. « On peut dire que ce vers contient lui seul la théorie, ou, si l'on veut, la législation du bon mot. » GINGUENÉ.

3. On s'indigne *des* choses et *contre* les personnes. Mais la langue poétique a ses privilèges.

Jadis Vulcain forgea d'invisibles réseaux :
Tels sont les rets subtils d'un railleur socratique.
On aime un bon plaisant ; on abhorre un caustique.
On fuit ce persiflage au sourire affecté,
Ce ton leste et moqueur de la fatuité.
J'aimerais mieux encor la gaîté brusque et folle
Que le froid enjoûment de ce jargon frivole.

Marot sut parmi nous, rieur vif et malin,
Décocher l'épigramme avec un art badin.
Par cet art autrefois l'ingénieux Catulle
Sur César, en jouant, lança le ridicule.
De ce railleur exquis retenons bien ce mot :
Gardez-vous d'un sot rire ; il n'est rien de plus sot.

Fuyez l'aigre dispute ; une morgue insensée
Affecte en vain le droit d'asservir la pensée.
N'ambitionnez point ce triomphe imprudent :
C'est un art de savoir triompher en cédant.
Amant de la raison, défenseur du génie,
De contester sans cesse évitez la manie :
Une aimable indulgence est souvent de saison ;
C'est avoir déjà tort que d'avoir trop raison.

Railleur novice encor, si tu veux qu'il me frappe,
Ne m'avertis jamais du bon mot qui t'échappe :
Sur ma lèvre à l'instant le sourire est glacé,
Et le plaisir languit dès qu'il est annoncé.

Tel lance un trait plaisant qui n'eût pas su l'écrire ;
Tel écrit un bon mot qu'il n'eût jamais su dire.
L'auteur vif et brillant qui fit parler Usbeck[1],
Dès qu'il parlait lui-même était pesant et sec.
Ce Boileau, si funeste à l'auteur de Pyrame,
Si fin dans la satire, est froid dans l'épigramme.
Rousseau [2], qui de ce genre eût mérité le prix,
Souvent d'un sel trop âcre a semé ses écrits.
Nul n'a tous les talents ; tout homme a ses limites ;
Même aux dieux d'Hélicon des bornes sont prescrites :
Voltaire, qui, du Pinde avide conquérant,
Voulut tout embrasser, fut plus vaste que grand.

1. Montesquieu, dans les *Lettres persanes*.
2. J.-B. Rousseau.

Je vois, parmi ses fleurs, plus d'une ronce éclose.
J'aime son Pompignan qui se croit quelque chose[1];
Mais je ne puis aimer son malheureux Fréron
Qu'il appelle un faussaire, un escroc, un fripon :
C'est noyer le bon mot dans un torrent de bile.
N'était-ce pas assez que Fréron fût Zoïle?
Ou que Stupidité, qui fait tout de travers,
Lui mît si plaisamment des ailes à l'envers?[2]

Le dépit raille mal, ses jeux sont des querelles;
Se fâcher d'un bon mot, c'est lui prêter des ailes.
D'une vaine colère adoucissez l'éclat,
Et que des jeux d'esprit ne soient point un combat.

De La Harpe, a-t-on dit, l'impertinent visage
Appelle le soufflet : ce mot n'est qu'un outrage.
Je veux qu'un trait plus doux, léger, inattendu,
Frappe l'orgueil d'un fat plaisamment confondu.
Dites: Ce froid rimeur se caresse lui-même ;
Au défaut du public il est juste qu'il s'aime ;
Il s'est signé grand homme, et se dit immortel
Au Mercure! Ces mots n'ont rien qui soit cruel.
Jadis il me louait dans sa prose enfantine ;
Mais, dix fois repoussé du trône de Racine,
Il boude, et son dépit m'a, dit-on, harcelé.
L'ingrat ! j'étais le seul qui ne l'eût pas sifflé.

Un jour certain prélat, d'ignorante mémoire,
Fier d'un beau mandement dont il payait la gloire,
Aborda ce railleur si connu parmi nous:
L'avez-vous lu, Piron? Oui, monseigneur ; et vous ?
Ainsi d'un trait plaisant la saillie étincelle.
Dans cet art périlleux plus d'un Français excelle.

Quelquefois dans ses vers le héros de Berlin
Se permit d'aiguiser le sarcasme malin,
Et, « des rois empesés raillant la confrérie »,
Soumit le trône même à sa plaisanterie.
Mais la Prusse sanglante expia ses bons mots,

1. « César n'a point d'asile où son ombre repose,
» Et l'ami Pompignan pense être quelque chose! »
La Vanité, satire.

2. Allusion à un trait de la *Dunciade*, poëme satirique de Palissot.

Le poëte railleur coûta cher au héros :
Il siffla de Bernis la « stérile abondance » ;
Et Bernis sut armer Pompadour et la France.
Dans la bouche des rois le rire est trop amer :
Le rôle de Momus sied mal à Jupiter.
Le plus grand des Louis, toujours discret et sage,
Jamais d'un trait moqueur ne se permit l'usage.

D'un bon mot toutefois l'heureuse liberté
Peut même aux souverains offrir la vérité.
Entouré d'ennemis que fuyait sa faiblesse,
Vaincu par les Anglais moins que par sa mollesse,
Charle en ses derniers murs, dans l'ivresse des jeux,
Sur les débris du trône ouvrait un bal pompeux :
Que te semble? dit-il au généreux Lahire.
— Qu'on ne perdit jamais plus gaîment un empire.
Ce mot sauva la France. Ainsi, mieux que nos lois,
Souvent le ridicule a corrigé les rois.

P. D. E. Le Brun.

LE STYLE NATUREL.

« Tout bon habitant du Marais
» Fait des vers qui ne coûtent guère ;
» Moi, c'est ainsi que je les fais,
» Et si je voulais les mieux faire,
» Je les ferais bien plus mauvais. »

C'est ainsi que parlait Chapelle,
Et moi je pense comme lui.
Le vers qui vient sans qu'on l'appelle,
Voilà le vers qu'on se rappelle.
Rimer autrement, c'est ennui.

Peu m'importe que la pensée
Qui s'égare en objets divers,
Dans une phrase cadencée
Soumette sa marche pressée
Aux règles faciles des vers ;

Ou que la prose journalière,
Avec moins d'étude et d'apprêts,
L'enlace, vive et familière,
Comme les bras d'un jeune lierre
Un orme géant des forêts ;

Si la manière en est bannie
Et qu'un sens toujours de saison
S'y déploie avec harmonie,
Sans prêter les droits du génie
Aux débauches de la raison.

La parole est la voix de l'âme,
Elle vit par le sentiment ;
Elle est comme une pure flamme
Que la nuit du néant réclame[1]
Quand elle manque d'aliment.

Elle part prompte et fugitive,
Comme la flèche qui fend l'air,
Et son trait vif, rapide et clair,
Va frapper la foule attentive
D'un jour plus brillant que l'éclair.

Si quelque gêne l'emprisonne,
Défiez-vous de son lien.
Tout effort est contraire au bien,
Et la parole en vain frissonne
Sitôt que le cœur ne dit rien[2].

Le simple, c'est le beau que j'aime,
Qui, sans frais, sans tours éclatants,
Fait le charme de tous les temps.
Je donnerais un long poëme
Pour un cri du cœur que j'entends.

1. Je n'aime pas cette nuit du néant qui réclame une flamme ; c'est la rime qui a donné cela. SAINTE-BEUVE.

2. Cette coulante doctrine de la facilité naturelle, cet épicuréisme de la diction, si bon à opposer en temps et lieu au stoïcisme guindé de l'art, a pourtant ses limites ; et quand l'auteur dit qu'en style *tout effort est contraire au bien*, il n'entend parler que de l'effort qui se trahit, il oublie celui qui se dérobe. SAINTE-BEUVE.

En vain une muse fardée
S'enlumine d'or et d'azur :
Le naturel est bien plus sûr.
Le mot doit mûrir sur l'idée,
Et puis tomber comme un fruit mûr.

M. CH. NODIER.

QU'EST-CE QUE VIVRE?

(VIIIme CONSOLATION DE M. SAINTE-BEUVE.)

NAÎTRE, vivre et mourir dans la même maison ;
N'avoir jamais changé de toit ni d'horizon ;
S'être lié tout jeune aux vœux du sanctuaire ;
Vierge, voiler son front comme d'un blanc suaire,
Et confiner ses jours silencieux, obscurs,
A l'enclos d'un jardin fermé de tristes murs ;
Ou dans un sort plus doux, mais non moins monotone,
Vieillir sans rien trouver dont notre âme s'étonne ;
Ne pas quitter sa mère, et passer à l'époux
Qui vous avait tenue, enfant, sur ses genoux ;
Aux yeux des grands parents élever sa famille ;
Voir les fils de ses fils sous la même charmille
Où jadis on avait joué devant l'aïeul !
Homme, vivre ignoré, modeste, pauvre et seul,
Sans voyager, sentir, ni respirer à l'aise,
Ni donner plein essor à ce cœur qui vous pèse ;
Dans son quartier natal compter bien des saisons,
Sans voir jaunir les bois ou verdir les gazons ;
Avec les mêmes goûts avoir sa même chambre,
Ses livres du collége et son poêle en décembre,
Sa fenêtre entr'ouverte en mai, se croire heureux
De regarder un lierre en un jardin pierreux ;
Tout cela, puis mourir plus humblement encore,
Pleuré de quelques yeux, mais sans écho sonore,
Sans flambeau qui longtemps chasse l'oubli vaincu,
O mon cœur, toi qui sens, dis : est-ce avoir vécu ? —
Pourquoi non ? Et pour nous qu'est-ce donc que la vie ?

Quand aux jeux du foyer votre enfance ravie
Aurait franchi déjà bien des monts et des flots,
Et vu passer le monde en magiques tableaux ;
Quand, plus tard, vous auriez égaré vos voyages[1],
Mêlé vos pleurs, vos cris au murmure des plages ;
Semé de vous les mers, les cités, les chemins ;
Loin d'aujourd'hui, d'hier, jeté vos lendemains
En avant, au hasard, comme un coureur en nage
Lance un disque dans l'air, qu'il rattrape au passage ;
Quand, sinistre, orageux, étourdi de vos bruits,
Vous auriez, sous le vent, veillé toutes vos nuits ;
Vous n'auriez pas vécu pour cela plus peut-être
Que tel cœur inconnu qu'un village a vu naître,
Qu'un cloître saint ensuite a du monde enlevé,
Et qui pria vingt ans sur le même pavé.
Vous n'auriez pas senti plus de joie immortelle,
Plus d'amères douleurs ; vous auriez eu plus qu'elle
Des récits seulement à raconter le soir.
Vivre, sachez-le bien, n'est ni voir ni savoir :
C'est sentir, c'est aimer : aimer, c'est là tout vivre ;
Le reste semble peu pour qui lit à ce livre ;
Sitôt que passe en nous un seul rayon d'amour,
L'âme entière est éclose, on la sait en un jour ;
Et l'humble, l'ignorant, si le ciel le convie
A ce mystère immense, aura connu la vie.
O vous, dont le cœur pur, dans l'ombre s'échauffant,
Aime ardemment un père, un époux, un enfant,
Une tante, une sœur ; foule simple et bénie,
Qui savez où l'on va quand la vie est finie,
Qui savez comme on pleure, ou de joie ou de deuil,
Près d'un berceau vermeil ou sur un noir cercueil,
Et comme on aime Dieu même alors qu'il châtie,
Et comme la prière à l'âme repentie[2]
Verse au pied de l'autel d'abondantes ferveurs[3] :
Oh ! n'enviez jamais ces inquiets rêveurs
Dont la vie ennuyée avec orgueil s'étale,
Ou s'agite sans but, turbulente et fatale ;

1. On peut égarer ses *pas* ; mais l'idée de *voyage* semble exclure celle d'*égarer*.
2. Cette syntaxe du participe *repenti* n'est pas encore consacrée par l'usage.
3. *Des ferveurs* pour *des prières ferventes* semble quelque peu hasardé.

Seuls, ils croient tout sentir, délices et douleurs ;
Seuls, ils croient dans la vie avoir le don des pleurs,
Avoir le sens caché de l'énigme divine,
Avoir goûté les fruits de l'arbre et sa racine[1],
Et, fiers de tout connaître, il raillent en sortant :
O vous, plus humbles qu'eux, vous en savez autant !
L'amour vous a tout dit dans sa langue sublime ;
Il a dans vos lointains dorés plus d'une cime,
Fait luire sous vos pieds plus d'un ciron d'azur,
Jeté plus d'une fleur au bord de votre mur.
Au coucher du soleil, au lever de la lune,
Prêtant l'oreille au bruit qu'on entend à la brune,
Ou l'œil sur vos tisons d'où la flamme jaillit,
Ou regardant, couché, le ciel de votre lit ;
Ou, vierge du Seigneur dans l'étroite cellule,
Sous la lampe de nuit dont la lueur ondule,
Adorant saintement et la mère[2] et le fils,
Et, pour remède aux maux, baisant le crucifix :
Vous avez agité bien des rêves de l'âme ;
Vous vous êtes donné ce que tout cœur réclame,
Des cœurs selon le vôtre, et vous avez pleuré
En remuant des morts le souvenir sacré.
O moi, si jusqu'ici j'ai tant gémi sur terre[3],
Si j'ai tant vers le ciel lancé de plainte amère,
C'est moins de ce qu'esclave, à ma glèbe attaché,
Je n'ai pu faire place à mon destin caché ;
C'est moins de n'avoir pas visité ces rivages
Que des noms éternels peuplent de leurs images,
Où l'orange est si mûre, où le ciel est si bleu :
— C'est plutôt jusqu'ici d'avoir aimé trop peu !

1. Goûté la racine ?
2. Dites plutôt le PÈRE !
3. Sur *la* terre.

LA PROMENADE.

Élégie. — 1806.

Roule avec majesté tes ondes fugitives,
Seine; j'aime à rêver sur tes paisibles rives,
En laissant comme toi la reine des cités.
Ah ! lorsque la nature à mes yeux attristés,
Le front orné de fleurs, brille en vain renaissante;
Lorsque du renouveau l'haleine caressante
Rafraîchit l'univers de jeunesse paré,
Sans ranimer mon front pâle et décoloré ;
Du moins auprès de toi que je retrouve encore
Ce calme inspirateur que le poëte implore,
Et la mélancolie errante au bord des eaux.
Jadis, il m'en souvient, du fond de leurs roseaux,
Tes nymphes répétaient le chant plaintif et tendre
Qu'aux échos de Passy ma voix faisait entendre.
Jours heureux ! temps lointain, mais jamais oublié,
Où les arts consolants, où la douce amitié,
Et tout ce dont le charme intéresse à la vie,
Égayaient mes destins ignorés de l'envie.
  Le soleil affaibli vient dorer ces vallons ,
Je vois Auteuil sourire à ses derniers rayons.
Oh ! que de fois j'errai dans tes belles retraites,
Auteuil ! lieu favori, lieu saint pour les poëtes !
Que de rivaux de gloire unis sous tes berceaux !
C'est là qu'au milieu d'eux l'élégant Despréaux,
Législateur du goût, au goût toujours fidèle,
Enseignait le bel art dont il offre un modèle,
Là, Molière, esquissant ses comiques portraits,
De Chrysale ou d'Arnolphe a dessiné les traits.
Dans la forêt ombreuse ou le long des prairies,
La Fontaine égarait ses douces rêveries;
Là, Racine évoquait Andromaque et Pyrrhus,
Contre Néron puissant faisait tonner Burrhus,
Peignait de Phèdre en pleurs le tragique délire.
Ces pleurs harmonieux que modulait sa lyre

Ont mouillé le rivage ; et de ses vers sacrés
La flamme anime encor les échos inspirés.
  Saint-Cloud, je t'aperçois; j'ai vu de loin tes rives,
S'enfuir sous les roseaux tes naïades plaintives ;
J'imite leur exemple, et je fuis devant toi :
L'air de la servitude est trop pesant pour moi.
A mes yeux éblouis vainement tu présentes
De tes bois toujours verts les masses imposantes,
Tes jardins prolongés qui bordent ces coteaux,
Et qui semblent de loin suspendus sur les eaux ·
Désormais je n'y vois que la toge avilie
Sous la main du guerrier qu'admira l'Italie.
Des champêtres plaisirs tu n'es plus le séjour !
Ah ! de la liberté tu vis le dernier jour.
Dix ans d'efforts pour elle ont produit l'esclavage.
Un Corse a des Français dévoré l'héritage.
Élite de héros, au combat moissonnés,
Martyrs avec la gloire à l'échafaud traînés,
Vous tombiez satisfaits dans une autre espérance.
Trop de sang, trop de pleurs ont inondé la France ;
De ces pleurs, de ce sang, un homme est héritier !
Aujourd'hui dans un homme un peuple est tout entier !
Tel est le fruit amer des discordes civiles.
Mais les fers ont-ils pu trouver des mains serviles ?
Les Français de leurs droits ne sont-ils plus jaloux ?
Cet homme a-t-il pensé que, vainqueur avec tous,
Il pourrait, malgré tous, envahir leur puissance?
Déserteur de l'Égypte, a-t-il conquis la France?
Jeune imprudent, arrête : où donc est l'ennemi?
Si dans l'art des tyrans tu n'es pas affermi....
Vains cris ! plus de sénat ; la république expire,
Sous un nouveau Cromwell naît un nouvel empire.
Hélas ! le malheureux, sur ce bord enchanté,
Ensevelit sa gloire avec la liberté.
  Crédule, j'ai longtemps célébré ses conquêtes ;
Au forum, au sénat, dans nos jeux, dans nos fêtes,
Je proclamais son nom, je vantais ses exploits,
Quand ses lauriers soumis se courbaient sous les lois,
Quand, simple citoyen, soldat du peuple libre,
Aux bords de l'Éridan, de l'Adige et du Tibre,

Foudroyant tour à tour quelques tyrans pervers,
Des nations en pleurs sa main brisait les fers ;
Ou quand son noble exil aux sables de Syrie
Des palmes du Liban couronnait sa patrie.
Mais lorsque en fugitif, regagnant ses foyers
Il vint contre l'empire échanger les lauriers,
Je n'ai point caressé sa brillante infamie ;
Ma voix des oppresseurs fut toujours ennemie ;
Et, tandis qu'il voyait des flots d'adorateurs
Lui vendre avec l'Etat leurs vers adulateurs,
Le tyran dans sa cour remarqua mon absence :
Car je chante la gloire et non pas la puissance.
Le troupeau se rassemble à la voix des bergers ;
J'entends frémir du soir les insectes légers ;
Des noctures zéphyrs je sens la douce haleine ;
Le soleil de ses feux ne rougit plus la plaine,
Et cet astre plus doux qui luit au haut des cieux,
Argente mollement les flots silencieux.
Mais une voix qui sort du vallon solitaire
Me dit : Viens : tes amis ne sont plus sur la terre ;
Viens : tu veux rester libre et le peuple est vaincu.
Il est vrai : jeune encor, j'ai déjà trop vécu.
L'espérance lointaine et les vastes pensées
Embellissaient mes nuits tranquillement bercées ;
A mon esprit déçu, facile à prévenir,
Des mensonges riants coloraient l'avenir.
Flatteuse illusion, tu m'es bientôt ravie !
Vous m'avez délaissé, doux rêves de la vie.
Plaisirs, gloire, bonheur, patrie et liberté,
Vous fuyez loin d'un cœur vide et désenchanté.
Les travaux, les chagrins ont doublé mes années,
Ma vie est sans couleur et mes pâles journées
M'offrent de longs ennuis l'enchaînement certain,
Lugubres comme un soir qui n'eut pas de matin.
Je vois le but, j'y touche, et j'ai soif de l'atteindre.
Le feu qui me brûlait a besoin de s'éteindre ;
Ce qui m'en reste encor n'est qu'un morne flambeau
Éclairant à mes yeux le chemin du tombeau.
Que je repose en paix sous le gazon rustique,
Sur les bords du ruisseau pur et mélancolique !

Vous, amis des humains, et des champs, et des vers,
Par un doux souvenir peuplez ces lieux déserts;
Suspendez aux tilleuls qui forment ces bocages
Mes derniers vêtements mouillés de tant d'orages;
Là quelquefois encor daignez vous rassembler;
Là prononcez l'adieu; que je sente couler
Sur le sol enfermant mes cendres endormies
Des mots partis du cœur et des larmes amies!

M. J. Chénier.

LE RETOUR.

A Monsieur Xavier de Maistre[1].

Salut au nom des cieux, des monts et des rivages
Où s'écoulèrent tes beaux jours,
Voyageur fatigué qui reviens sur nos plages
Demander à tes champs leurs antiques ombrages,
A ton cœur ses premiers amours!
Que de jours ont passé sur ces chères empreintes!
Que d'adieux éternels! que de rêves déçus!
Que de liens brisés! que d'amitiés éteintes!
Que d'échos assoupis qui ne répondent plus!
Moins de flots ont roulé sur les sables de Laisse[2]
Moins de rides d'azur ont sillonné son sein,
Et des arbres vieillis qui couvraient ta jeunesse,
Moins de feuilles d'automne ont jonché le chemin!
Ah! de nos jours mortels trop rapide est la course!
On regrette la vie avant d'avoir vécu!
Et le flot, qui jamais ne remonte à sa source,
Ne revoit pas deux fois le doux bord qu'il a vu!
Ah! si du moins dans nos années
Les jours perdus ne comptaient pas!
Si les jalouses destinées

1. Auteur du *Voyage autour de ma chambre* et du *Lépreux de la Cité d'Aoste*.
2. Nom d'un torrent de Savoie.

Les oubliaient sous leur compas !
Mais, hélas ! la mousse ou la lie
Du calice étroit de la vie
Comble également les contours !
Quand il est tari, l'homme expire ;
Les pleurs comptent pour le sourire,
Les nuits d'exil pour de beaux jours !

Je sais qu'après un long orage,
Brisé d'efforts et de douleur,
Tu fus recueilli sur la plage
Par un peuple ami du malheur ;
Qu'une juste reconnaissance,
Comme une seconde naissance,
T'apprit à bénir d'autres lieux ;
Qu'au sein d'une épouse chérie,
L'amour te fit une patrie
Loin des tombeaux de tes aïeux !

Cependant il est doux de respirer encore
Cet air du ciel natal où l'on croit rajeunir,
Cet air qu'on respira dès sa première aurore,
Cet air tout embaumé d'antiques souvenirs !
Il est doux de le voir balancer le feuillage
Du chêne couronné qui prêta son ombrage
A nos rêves au fond des bois,
Ou, comme un vieil ami dont on connaît la voix,
De l'entendre siffler sur l'herbe des collines,
Et prolonger le soir, à travers les ruines,
Les sourds murmures d'autrefois !
Il est doux de s'asseoir au foyer de ses pères,
A ce foyer jadis de vertus couronné,
Et de dire en montrant le siége abandonné :
Ici chantait ma sœur, là méditaient mes frères,
Là ma mère allaitait son charmant nouveau-né ;
Là, le vieux serviteur nous contait l'aventure
Des deux jumeaux perdus dans la forêt obscure ;
Là, le fils de la veuve emportait notre pain ;
Là, sur le seuil couvert de deux figuiers antiques
A l'heure où les brebis rentraient aux toit rustiques,
Le chien du mendiant venait lécher ma main !

Notre âme, en remontant à ses premières heures,
Ranime tour à tour ses fantômes chéris,
Et s'attache aux débris de ces chères demeures,
S'il en reste au moins un débris !

Ainsi, quand nous cherchons en vain dans nos pensées
D'un air qui nous charmait les traces effacées,
Si quelque souffle harmonieux
Effleurant au hasard la harpe détendue,
En tire seulement une note perdue,
Des larmes roulent dans nos yeux !
D'un seul son retrouvé l'air entier se réveille,
Il rajeunit notre âme et remplit notre oreille
D'un souvenir mélodieux !

O sensible exilé ! tu les as retrouvées
Ces images de loin, toujours, toujours rêvées,
Et ces débris vivants de tes jours de bonheur :
Tes yeux ont contemplé tes montagnes si chères,
Et ton berceau champêtre et le toit de tes pères ;
Et des flots de tristesse ont monté dans ton cœur !
Nous passons ! nous passons ! ce refrain monotone
Hélas ! est toujours neuf et toujours répété ;
Tant l'homme que toujours son inconstance étonne,
Se sent fait pour l'éternité !
Nous passons ! et déjà dans la race nouvelle,
Ton œil sous les vieux noms voit des hommes nouveaux.
Ton cœur qui l'interroge est étranger pour elle,
Et tu connaîtrais mieux le peuple des tombeaux.

De ses longs souvenirs retrouvant quelque trace,
A peine un vieil ami qui s'éveille à ton nom
Demande si c'est là ce conteur plein de grâce
Qui sous son prisme heureux multipliant l'espace,
Entre les quatre murs de son étroit donjon,
Voyageait si gaîment autour de sa prison ?
Non, non, c'est le lépreux, étranger sur la terre
Qui, le soir, du sommet de sa tour solitaire,
Contemple en soupirant les fêtes du hameau,
Et, dans ce peuple heureux ne comptant plus de frères,
Plus d'amante ou de sœur dans toutes ces bergères,

Met la main sur ses yeux et demande un tombeau !
Cependant du génie, aimable privilége !
Ton front se couvre en vain de sa première neige,
L'infortune et l'exil, et la mort et le temps
Ont en vain décimé tes amis de vingt ans :
Séduits par tes écrits, enchaînés par ta grâce,
Des amis inconnus viennent briguer leur place :
Ils renaîtront pour toi jusqu'à tes derniers jours.
Que dis-je? quand la mort, sous un vert mausolée,
Rendant un peu de terre à ton ombre exilée,
Couvrira de gazon le fils de la vallée,
Des amis ? ta mémoire en gardera toujours ;
Ils y viendront pleurer et cette grâce attique,
Et cet accent naïf, tendre, mélancolique,
Qui, sans les demander, fait ruisseler nos pleurs ;
De leurs jeunes vertus tu nourriras la flamme ;
Et se sentant meilleurs, ils diront : C'est son âme
Qui de ses doux écrits a passé dans nos cœurs !

Mais quelle est, diras-tu, cette voix inconnue
Qui sous mon propre toit m'accueille et me salue ?
Aux rives de mon lac cet ami m'est-il né ?
A-t-il respiré l'air de ma tiède vallée,
Ou foulé sous ses pas l'herbe que j'ai foulée
Au pied du Nivolay, d'étoiles couronné ?
De quel droit ose-t-il, étranger sur ces rives . . . ?
. . . Étranger, j'en appelle à tes vagues plaintives,
Beau lac dont j'ai souvent recuelli les accords ;
Torrents aux flots glacés, j'en appelle à vos bords ;
A vous, vallons de paix ! à vous simples demeures
Où l'hospitalité me fit bénir les heures !
Où ton nom si souvent par les tiens répété,
Me donna sur ton cœur un droit de parenté.
J'habitai plus que toi ces fortunés rivages ;
J'adorai, j'aime encor ces monts coiffés d'orages,
Où la simplicité des âmes et des mœurs
Garde aux vieilles vertus l'asile de vos cœurs,
Où la jeune amitié m'accueillit dès l'aurore,
Où l'amitié plus mûre est aussi tendre encore,
Où l'amour disparu dans l'ombre du trépas

Laissa partout pour moi l'empreinte de ses pas,
Et colore à mes yeux vos monts et vos collines
Ou d'un deuil éternel ou de splendeurs divines!
Où j'ai trouvé plus tard cet unique trésor
Plus rare que l'encens, plus précieux que l'or,
Charme, ornement, repos, colonne de la vie!
Enfin où d'une sœur dort la cendre chérie!
Où mes neveux un jour, de ta gloire héritiers,
Trouveront nos deux noms unis dans leurs quartiers:
Voilà, voilà mes droits, plus chers que les tiens même.
On est toujours, crois-moi, du pays que l'on aime;
Mais si ton cœur jugeait ces titres mal acquis,
J'aimerais malgré toi la terre où tu naquis!...

M. DE LAMARTINE.

LA FONTAINE DE VAUCLUSE.

Ce n'est pas seulement sur des rives fertiles
Que la nature plaît à notre œil enchanté:
        Dans les climats les plus stériles
Elle nous force encor d'admirer sa beauté.
Tempé nous attendrit: Vaucluse nous étonne;
Vaucluse, horrible asile, où Flore ni Pomone
N'ont jamais prodigué leurs touchantes faveurs,
Où jamais de ses dons, la terre ne couronne
        L'espérance des laboureurs.
Ici, de toutes parts, elle n'offre à la vue
Que les monts escarpés qui bordent ces déserts,
        Et qui se cachant dans la nue,
        Les séparent de l'univers.
Sous la voûte d'un roc, dont la masse tranquille
Oppose à l'aquilon un rempart immobile
        Dans un majestueux repos
Habite de ces bords la naïde sauvage:
Son front n'est point orné de flexibles roseaux,
        Et la pureté de ses eaux
Est le seul ornement qui pare son rivage.
        J'ai vu ses flots tumultueux
S'échapper de son urne en torrents écumeux;

J'ai vu ses ondes jaillissantes,
Se brisant à grand bruit sur des rochers affreux,
Précipiter leur cours vers des plaines riantes
Qu'un ciel plus favorable éclaire de ses feux.
L'écho gémit au loin : Philomèle craintive
Fuit, et n'ose, sur cette rive,
Faire entendre ses doux accents.
L'oiseau seul de Pallas dans ces cavernes sombres,
Confond pendant la nuit avec l'horreur des ombres
L'horreur de ses lugubres chants.
Déesse de ces bords, ma timide ignorance
N'ose lever sur vous des regards indiscrets ;
Je ne veux point sonder les abîmes secrets
Où de l'astre du jour vous bravez la puissance,
Lorsque sa brûlante influence
Dessèche votre lit, ainsi que vos guérets.
Je ne demande point par quel heureux mystère
Chaque printemps vous voit plus belle que jamais,
Tandis qu'au départ de Cérès
Vous nous offrez à peine une onde salutaire :
Expliquez-moi plutôt les nouveaux sentiments
Qui calment l'horreur de mes sens.
Quoi ! ces tristes déserts, ces arides montagnes,
L'aspect affreux de ces campagnes,
Devraient-ils inspirer de si doux mouvements ?
Ah ! sans doute l'amour y fait briller encore
Un rayon de ce feu que ressentit pour Laure
Le plus fidèle des amants.
Pétrarque, auprès de vous, soupira son martyre ;
Pétrarque y chantait sur sa lyre
Sa flamme et ses tendres souhaits ;
Et tandis que les cris d'une amante trahie
Ou la voix de la perfidie,
Fatiguent nos coteaux, remplissent nos forêts,
Du sein de vos grottes profondes
L'écho ne répondit jamais
Qu'aux accents d'un amour aussi pur que vos ondes.
Trop heureux les amants l'un de l'autre enchantés,
Qui sur ces rochers écartés,

Feraient revivre encore cette tendresse extrême,
        Et, dans une douce langueur,
Oubliés des humains, qu'ils oublîraient de même,
        Suffiraient seuls à leur bonheur!
Mais, hélas! il n'est plus de chaînes aussi belles:
Pétrarque dans sa tombe enferma les amours.
Nymphes qui répétez ses chansons immortelles,
Vous voyez tous les ans la saison des beaux jours
        Vous porter des ondes nouvelles:
        Les siècles ont fini leur cours,
Et n'ont point ramené des cœurs aussi fidèles.
Ah! conservez du moins les sacrés monuments
        Qu'il a laissés sur vos rivages,
Ces chiffres, de ses feux respectables garants,
Ces murs qu'il habita, ces murs sur qui le temps
        N'osa consommer ses outrages;
Surtout que vos déserts, témoins de ses transports,
Ne recèlent jamais l'audace ou l'imposture;
Et si quelque infidèle ose souiller ces bords,
Que votre seul aspect confonde le parjure
        Et fasse naître ses remords[1]!

Mme VERDIER.

LE LAC DE GENÈVE.

PAR VOLTAIRE (1755).

O maison d'Aristippe, ô jardins d'Épicure!
Vous qui me présentez dans vos enclos divers
        Ce qui souvent manque à mes vers,
Le mérite de l'art soumis à la nature;
Empire de Pomone et de Flore sa sœur,
        Recevez votre possesseur;
Qu'il soit, ainsi que vous, solitaire et tranquille!
Je ne me vante point d'avoir en cet asile
        Rencontré le parfait bonheur:
Il n'est point retiré dans le fond d'un bocage,

1. Mme Deshoulières a fait aussi des vers sur la Fontaine de Vaucluse; c'est un rapprochement piquant que celui de ces deux morceaux.

Il est encor moins chez les rois,
Il n'est pas même chez le sage :
De cette courte vie il n'est point le partage,
Il y faut renoncer ; mais on peut quelquefois
Embrasser au moins son image.

Que tout plaît en ces lieux à mes sens étonnés !
D'un tranquille océan l'eau pure et transparente
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés ;
D'innombrables coteaux ces champs sont couronnés ;
Bacchus les embellit : leur insensible pente
Vous conduit par degrés à ces monts sourcilleux
Qui pressent les enfers et qui fendent les cieux.
Le voilà ce théâtre et de neige et de gloire,
Éternel boulevard qui n'a point garanti
Des Lombards le beau territoire.
Voilà ces monts affreux, célébrés dans l'histoire,
Ces monts qu'ont traversés, par un vol si hardi,
Les Charles, les Othon, Catinat et Conti,
Sur les ailes de la victoire.

Que le chantre flatteur du tyran des Romains,
L'auteur harmonieux des douces Géorgiques,
Ne vante plus ces lacs et leurs bords magnifiques,
Ces lacs que la nature a creusés de ses mains
Dans les campagnes italiques.
Mon lac est le premier : c'est sur ses bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle,
L'âme des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embrasse, ou désire, ou rappelle,
Qui vit dans tous les cœurs, et dont le nom sacré
Dans les cœurs des tyrans est tout bas adoré :
La Liberté. J'ai vu cette déesse altière,
Avec égalité répandant tous les biens,
Descendre de Morat en habit de guerrière,
Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens
Et de Charles le Téméraire.
Devant elle on portait ces piques et ces dards,
On traînait ces canons, ces échelles fatales
Qu'elle-même brisa, quand ses mains triomphales

De Genève en danger défendaient les remparts.
Un peuple entier la suit : sa naïve allégresse
Fait à tout l'Apennin répéter ses clameurs ;
Leurs fronts sont couronnés de ces fleurs que la Grèce
Aux champs de Marathon prodiguait aux vainqueurs.
C'est là leur diadème ; ils en font plus de compte
Que d'un cercle à fleurons de marquis et de comte,
Et des larges mortiers à grands bords abattus,
Et de ces mitres d'or aux deux sommets pointus.
On ne voit point ici la grandeur insultante
Portant de l'épaule au côté
Un ruban que la Vanité
A tissu de sa main brillante,
Ni la Fortune insolente
Repoussant avec fierté
La prière humble et tremblante
De la triste Pauvreté.
On n'y méprise point les travaux nécessaires ;
Les états sont égaux, et les hommes sont frères.
Liberté ! liberté ! ton trône est en ces lieux.
La Grèce, où tu naquis, t'a pour jamais perdue,
Avec ses sages et ses dieux ;
Rome, depuis Brutus, ne t'a jamais revue.
Chez vingt peuples polis à peine es-tu connue.
Le Sarmate à cheval t'embrasse avec fureur ;
Mais le bourgeois à pied, rampant dans l'esclavage,
Te regarde, soupire, et meurt dans la douleur.
L'Anglais, pour te garder, signala son courage ;
Mais on prétend qu'à Londre on te vend quelquefois ;
Non, je ne le crois point : ce peuple fier et sage
Te paya de son sang, et soutiendra tes droits.
Au marais du Batave on dit que tu chancelles ;
Tu peux te rassurer : la race des Nassaux,
Qui dressa sept autels à tes lois immortelles,
Maintiendra de ses mains fidèles
Et tes honneurs et tes faisceaux.
Venise te conserve, et Gênes t'a reprise.
Tout à côté du trône à Stockholm on t'a mise ;
Un si beau voisinage est souvent dangereux.

Préside à tout état où la loi t'autorise,
Et restes-y, si tu le peux [1].
Embellis ma retraite, où l'Amitié t'appelle;
Sur de simples gazons viens t'asseoir avec elle:
Elle fuit comme toi les vanités des cours,
Les cabales du monde et son règne frivole.
O deux divinités! vous êtes mon recours;
L'une élève mon âme, et l'autre la console;
Présidez à mes derniers jours!



ODE

au comte du Luc [2].

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
Protée, à qui le ciel, père de la fortune,
Ne cache aucuns secrets,
Sous diverse figure, arbre, flamme, fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets [3];
Ou tel que d'Apollon le ministre terrible,
Impatient du dieu dont le souffle invincible
Agite tous ses sens,
Le regard furieux, la tête échevelée,
Du temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ses cris impuissants [4]:
Tel, aux premiers accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du génie
L'assaut victorieux;

1. Nous supprimons quelques vers, où l'auteur dispense la Liberté de présider aux destinées du peuple français, « qui chérit la grandeur suprême. » Il ajoute, s'adressant toujours à la Liberté:

« Qu'a-t-il besoin de tes faveurs,
» Quand son joug est si doux qu'on le prend pour toi-même? »

Sur la *douceur de ce joug*, consulter l'histoire, Voltaire lui-même, et les célèbres *Remontrances* de Malesherbes.

2. Ambassadeur de France en Suisse. J.-B. Rousseau, banni de France, avait trouvé un asile auprès de lui.

3. Virg., Géorgiques, IV.

4. Virg., Enéide, VI.

Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le possède,
Et voudrait secouer du démon qui l'obsède
Le joug impérieux.

Mais sitôt que cédant à la fureur divine.
Il reconnaît enfin du dieu qui le domine
Les souveraines lois,
Alors, tout pénétré de sa vertu suprême,
Ce n'est plus un mortel, c'est Apollon lui-même
Qui parle par ma voix.

Je n'ai point l'heureux don de ces esprits faciles.
Pour qui les doctes sœurs, caressantes, dociles,
Ouvrent tous leurs trésors,
Et qui, dans la douceur d'un tranquille délire,
N'éprouvèrent jamais, en maniant la lyre,
Ni fureurs ni transports [1].

Des veilles, des travaux un faible cœur s'étonne;
Apprenons toutefois que le fils de Latone,
Dont nous suivons la cour,
Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flamme,
Et ces ailes de feu qui ravissent une âme
Au céleste séjour.

C'est par là qu'autrefois d'un prophète fidèle
L'esprit, s'affranchissant de sa chaîne mortelle
Par un puissant effort,
S'élançait dans les airs comme un aigle intrépide,
Et jusque chez les dieux allait d'un vol rapide
Interroger le sort.

C'est par là qu'un mortel, forçant les rives sombres,
Au superbe tyran qui règne sur les ombres
Fit respecter sa voix :
Heureux si, trop épris d'une beauté rendue,
Par un excès d'amour il ne l'eût point perdue
Une seconde fois!

1. « Ce début serait fort étrange, et ce ton serait d'une hauteur déplacée, si le poëte allait tout de suite à son but. Mais ici Rousseau est encore bien loin du comte du Luc, et le chemin qu'il va faire justifiera la pompe et la véhémence de son exorde. » LAHARPE.

Tel était de Phébus la vertu souveraine,
Tandis qu'il fréquentait les bords de l'Hippocrène
Et les sacrés vallons ;
Mais ce n'est plus le temps, depuis que l'avarice,
Le mensonge flatteur, l'orgueil et le caprice,
Sont nos seuls Apollons.

Ah ! si ce dieu sublime, échauffant mon génie,
Ressuscitait pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords ;
Si je pouvais du ciel franchir les vastes routes,
Ou percer par mes chants les infernales voûtes
De l'empire des morts ;

Je n'irais point, des dieux profanant la retraite,
Dérober au Destin, téméraire interprète,
Ses augustes secrets ;
Je n'irais point chercher une amante ravie,
Et, la lyre à la main, redemander sa vie
Au gendre de Cérès.

Enflammé d'une ardeur plus noble et moins stérile,
J'irais, j'irais pour vous, ô mon illustre asile,
O mon fidèle espoir,
Implorer aux enfers ces trois fières déesses
Que jamais jusqu'ici nos vœux ni nos promesses
N'ont su l'art d'émouvoir[1].

Puissantes déités qui peuplez cette rive,
Préparez, leur dirais-je, une oreille attentive
Au bruit de mes concerts :
Puissent-ils amollir vos superbes courages[2]
En faveur d'un héros digne des premiers âges
Du naissant univers !

1. « Nous savons donc enfin où Rousseau en voulait venir. Nous concevons qu'il ne lui fallait rien moins que cette espèce d'obsession dont il a paru tourmenté par le dieu des vers, puisqu'il s'agit de tenter ce qui n'avait réussi qu'au seul Orphée, de fléchir les Parques et d'attendrir les enfers. Il va faire pour l'amitié ce qu'Orphée avait fait pour l'amour ; et sa prière est si touchante, le chant de ses vers est si mélodieux, qu'il paraît être véritablement ce même Orphée qu'il veut imiter. » LAHARPE.

2. *Cœurs.*

Non, jamais sous les cieux de l'auguste Cybèle
La terre ne fit naître un plus parfait modèle
Entre les dieux mortels ;
Et jamais la vertu n'a, dans un siècle avare,
D'un plus riche parfum ni d'un encens plus rare
Vu fumer ses autels.

C'est lui, c'est le pouvoir de cet heureux génie
Qui soutient l'équité contre la tyrannie
D'un astre injurieux.
L'aimable vérité, fugitive, importune,
N'a trouvé qu'en lui seul sa gloire, sa fortune,
Sa patrie et ses dieux.

Corrigez donc pour lui vos rigoureux usages.
Prenez tous les fuseaux qui pour les plus longs âges
Tournent entre vos mains.
C'est à vous que du Styx les dieux inexorables
Ont confié les jours, hélas ! trop peu durables
Des fragiles humains.

Si ces dieux, dont un jour tout doit être la proie,
Se montrent trop jaloux de la fatale soie
Que vous leur redevez,
Ne délibérez plus, tranchez mes destinées,
Et renouez leur fil à celui des années
Que vous lui réservez.

Ainsi daigne le ciel, toujours pur et tranquille,
Verser sur tous les jours que votre main nous file
Un regard amoureux !
Et puissent les mortels, amis de l'innocence,
Mériter tous les soins que votre vigilance
Daigne prendre pour eux !

C'est ainsi qu'au delà de la fatale barque
Mes chants adouciraient de l'orgueilleuse Parque
L'impitoyable loi ;
Lachésis apprendrait à devenir sensible,
Et le double ciseau de sa sœur inflexible
Tomberait devant moi.[1]

1. « Il tomberait sans doute si l'oreille des divinités infernales était sensible au charme des beaux vers. C'est là qu'est bien placé l'orgueil poétique, parce que le poëte, encore

Une santé dès lors florissante, éternelle,
Vous ferait recueillir d'une automne nouvelle
Les nombreuses moissons ;
Le ciel ne serait plus fatigué de nos larmes,
Et je verrais enfin de mes froides alarmes
Fondre tous les glaçons[1].

Mais une dure loi, des dieux même suivie,
Ordonne que le cours de la plus belle vie
Soit mêlé de travaux :
Un partage inégal ne leur fut jamais libre,
Et leur main tient toujours dans un juste équilibre
Tous nos biens et nos maux.

Ils ont sur vous, ces dieux, épuisé leur largesse ;
C'est d'eux que vous tenez la raison, la sagesse,
Les sublimes talents ;
Vous tenez d'eux enfin cette magnificence
Qui seule sait donner à la haute naissance
De solides brillants.

C'en était trop, hélas ! et leur tendresse avare,
Vous refusant un bien dont la douceur répare
Tous les maux amassés,
Prit sur votre santé, par un décret funeste,
Le salaire des dons qu'à votre âme céleste
Elle avait dispensés.

Le ciel nous vend toujours les biens qu'il nous prodigue ;
Vainement un mortel se plaint et le fatigue
De ses cris superflus ;
L'âme d'un vrai héros, tranquille, courageuse,
Sait comme il faut souffrir d'une vie orageuse
Le flux et le reflux.

Il sait, et c'est par là qu'un grand cœur se console,
Que son nom ne craint rien ni des fureurs d'Éole,
Ni des flots inconstants ;

tout bouillant de l'inspiration, tout plein du sentiment qui lui a dicté son éloquente prière, ne croit pas qu'on puisse lui résister, et nous fait partager cette confiance si noble et si naturelle. » LAHARPE.

1. Métaphore de mauvais goût. C'est le seul vers, dit La Harpe, qu'il eût fallu, crois, retrancher de ce chef-d'œuvre.

Et que, s'il est mortel, son immortelle gloire
Bravera, dans le sein des filles de Mémoire,
Et la mort et le temps.

Tandis qu'*entre* des mains à sa gloire attentives
La France confiera de ses saintes archives
Le dépôt solennel,
L'avenir y verra le fruit de vos journées,
Et vos heureux destins unis aux destinées
D'un empire éternel.

Il saura par quels soins, tandis qu'à force ouverte
L'Europe conjurée armait pour notre perte
Mille peuples fougueux,
Sur des bords étrangers votre illustre assistance
Sut ménager pour nous les cœurs et la constance
D'un peuple belliqueux.

Il saura quel génie, au fort de nos tempêtes,
Arrêta, malgré nous, dans leurs vastes conquêtes,
Nos ennemis hautains;
Et que vos seuls conseils, déconcertant leurs princes,
Guidèrent au secours de deux riches provinces
Nos guerriers incertains.

Mais quel peintre fameux, par de savantes veilles,
Consacrant aux humains de tant d'autres merveilles
L'immortel souvenir,
Pourra suivre le fil d'une histoire si belle,
Et laisser un tableau digne des mains d'Apelle
Aux siècles à venir?

Que ne puis-je franchir cette noble barrière!
Mais, peu propre aux efforts d'une longue carrière,
Je vais jusqu'où je puis;
Et, semblable à l'abeille, en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis [1].

Sans cesse en divers lieux errant à l'aventure,
Des spectacles nouveaux que m'offre la nature
Mes yeux sont égayés,

1. Voyez Horace, Odes, L. IV. Ode 1.

Et tantôt dans les bois, tantôt dans les prairies,
Je promène toujours mes douces rêveries
Loin des chemins frayés.

Celui qui, se livrant à des guides vulgaires,
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux,
Marche plus sûrement dans une humble campagne
Que ceux qui, plus hardis, percent de la montagne
Les sentiers tortueux.

Toutefois c'est ainsi que nos maîtres célèbres
Ont dérobé leurs noms aux épaisses ténèbres
De leur antiquité ;
Et ce n'est qu'en suivant leur périlleux exemple
Que nous pouvons, comme eux, arriver jusqu'au temple
De l'immortalité.

J.-B. Rousseau.

Il y a de grandes beautés, et des beautés réellement poétiques, dans cette ode, qui passe pour le chef-d'œuvre de son auteur. Rousseau a trouvé des acccents vrais pour exprimer une reconnaissance vraie ; il y a de la vérité aussi dans la peinture de cet état extraordinaire et violent où l'inspiration jette le poëte lyrique. Mais y a-t-il également de la vérité dans la pensée qui sert de lien à ces deux parties de l'ouvrage? L'auteur l'a-t-il puisée dans son âme? Cette chaîne d'idées poétiques représente-t-elle une chaîne de sentiments réels? Rousseau a-t-il fait avec son cœur tout le chemin qu'il fait parcourir à notre esprit? Convenons que, si Pindare n'eût jamais écrit, jamais aussi de telles conceptions, jamais ces doctes sinuosités de l'ode dite héroïque, qui se plaît, par art, à prendre son point de départ aussi loin que possible de son but, ne se seraient offertes d'elles-mêmes à l'imagination de nos poëtes. Non qu'il ne soit naturel à l'enthousiasme d'étendre indéfiniment l'horizon d'un sujet lyrique, et de lui créer avec d'autres sujets des rapports inattendus dont l'inventeur s'étonne tout le premier. Mais, dans ce genre, le lecteur distingue aisément entre l'artifice et la nature, entre l'imitation et la naïveté. Et ce qui, même à une si grande distance, peut sembler vrai chez Pindare, ne le semble pas également chez son moderne émule. J'applique les mêmes observations à la belle ode de Le Brun sur le vaisseau *le Vengeur*. Tout y est beau, mais ce sont deux odes. Il ne fallait pas que le poëte, plein du souvenir d'une grande action, ne nous parût d'abord rempli que de lui-même ; il avait des raisons, que J.-B. Rousseau n'avait pas, de s'effacer devant son sujet ; il ne devait pas jeter son métaphorique navire, le vaisseau de son génie, chargé de sa fortune poétique, dans les mêmes sanglantes eaux où combat et périt *le Vengeur ;* il devait se garder surtout de tant de mythologie en un sujet si moderne, et ne point nous faire monter sur le Rhodope pour assister, en compagnie d'Orphée, aux exploits des républicains de l'an II.

LE VAISSEAU LE VENGEUR.

Ode.

Au sommet glacé du Rhodope,
Qu'il soumit tant de fois à ses accords touchants,
Par de timides sons le fils de Calliope
Ne préludait point à ses chants.

Plein d'une audace pindarique,
Il faut que des hauteurs du sublime Hélicon,
Le premier trait que lance un poëte lyrique
Soit une flèche d'Apollon.

L'Etna, géant incendiaire,
Qui d'un front embrasé fend la voûte des airs,
Dédaigne ces volcans dont la froide colère
S'épuise en stériles éclairs.

A peine sa fureur commence :
C'est un vaste incendie et des fleuves brûlants.
Qu'il est beau de courroux, lorsque sa bouche immense
Vomit leurs flots étincelants !

Tel éclate un libre génie,
Quand il lance aux tyrans les foudres de sa voix ;
Telle à flots indomptés sa brûlante harmonie
Entraîne les sceptres des rois.

Toi que je chante et que j'adore,
Dirige, ô Liberté ! mon vaisseau dans son cours.
Moins de vents orageux tourmentent le Bosphore
Que la mer terrible où je cours.

Argo, la nef à voix humaine
Qui mérita l'Olympe et luit au front des cieux,
Quel que fût le succès de sa course lointaine,
Prit un vol moins audacieux.

Vainqueur d'Éole et des Pléiades,
Je sens d'un souffle heureux mon navire emporté ;

Il échappe aux écueils des trompeuses Cyclades,
Et vogue à l'immortalité.

Mais des flots fût-il la victime,
Ainsi que le *Vengeur* il est beau de périr :
Il est beau, quand le sort vous plonge dans l'abîme,
De paraître le conquérir.

Trahi par le sort infidèle,
Comme un lion pressé de nombreux léopards,
Seul au milieu de tous, sa fureur étincelle ;
Il les combat de toutes parts.

L'airain lui déclare la guerre ;
Le fer, l'onde, la flamme entourent ses héros.
Sans doute ils triomphaient ; mais leur dernier tonnerre
Vient de s'éteindre dans les flots.

Captifs, la vie est un outrage :
Ils préfèrent le gouffre à ce bienfait honteux.
L'Anglais, en frémissant, admire son courage ;
Albion pâlit devant eux.

Plus fiers d'une mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans leurs combats,
De ces républicains l'âme n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

Près de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglants.
Voyez-les défier et la vague et la foudre,
Sous des mâts rompus et brûlants !

Voyez ce drapeau tricolore
Qu'élève en périssant leur courage indompté ;
Sous le flot qui les couvre, entendez-vous encore
Ce cri : *Vive la liberté !*

Ce cri . . . . c'est en vain qu'il expire,
Étouffé par la mort et par les flots jaloux :
Sans cesse il revivra, répété par ma lyre ;
Siècles, il planera sur vous !

Et vous, héros de Salamine,
Dont Thétis[1] vante encore les exploits glorieux.
Non, vous n'égalez point cette auguste ruine,
Ce naufrage victorieux.

P. D. E. Le Brun.

ODE A BUFFON

contre ses détracteurs.

Buffon, laisse gronder l'envie :
C'est l'hommage de sa terreur;
Que peut sur l'éclat de ta vie
Son obscure et lâche fureur?
Olympe, qu'assiége un orage,
Dédaigne l'impuissante rage
Des aquilons tumultueux :
Tandis que la noire tempête
Gronde à ses pieds, sa noble tête
Garde un calme majestueux.

Pensais-tu donc que le génie
Qui te place au trône des arts,
Longtemps d'une gloire impunie
Blesserait de jaloux regards?
Non, non! tu dois payer ta gloire;
Tu dois expirer ta mémoire
Par les orages de tes jours;
Mais ce torrent, qui dans ton onde
Vomit sa fange vagabonde,
N'en saurait altérer le cours.

Poursuis ta brillante carrière,
O dernier astre des Français!
Ressemble au dieu de la lumière,

1. *Thétis* est une nymphe de l'océan, épouse de Pélée et mère d'Achille. La déesse de la mer se nomme *Téthys*.

Qui se venge par des bienfaits.
Poursuis ; que tes nouveaux ouvrages
Remportent de nouveaux outrages
Et des lauriers plus glorieux :
La gloire est le prix des Alcides ;
Et le dragon des Hespérides
Gardait un or moins précieux.

. . . .

Mais si tu crains la tyrannie
D'un astre jaloux et pervers,
Quitte le sceptre du génie,
Cesse d'éclairer l'univers :
Descends des hauteurs de ton âme ;
Abaisse tes ailes de flamme ;
Brise tes sublimes pinceaux ;
Prends tes envieux pour modèles,
Et de leurs vernis infidèles
Obscurcis tes brillants tableaux.

Flatté de plaire aux goûts volages,
L'Esprit est le dieu des instants :
Le Génie est le dieu des âges ;
Lui seul embrasse tous les temps.
Qu'il brûle d'un noble délire
Quand la gloire autour de sa lyre
Lui peint les siècles assemblés,
Et leur suffrage vénérable
Fondant son trône inaltérable
Sur les empires écroulés !

Eût-il, sans ce tableau magique
Dont son noble cœur est flatté,
Rompu le charme léthargique
De l'indolente volupté ?
Eût-il dédaigné les richesses ?
Eût-il rejeté les caresses
Des Circés aux brillants appas,
Et, par une étude incertaine,
Acheté l'estime lointaine
Des peuples qu'il ne verra pas ?

Ainsi l'active chrysalide,
Fuyant le jour et le plaisir,
Va filer son trésor liquide
Dans un mystérieux loisir.
La nymphe s'enferme avec joie
Dans ce tombeau d'or et de soie
Qui la voile aux profanes yeux,
Certaine que ses nobles veilles
Enrichiront de leurs merveilles
Les rois, les belles et les dieux.

Ceux dont le présent est l'idole
Ne laissent point de souvenir :
Dans un succès vain et frivole
Ils ont usé leur avenir.
Amants des roses passagères,
Ils ont des grâces mensongères
Et le sort des rapides fleurs :
Leur plus long règne est d'une aurore,
Mais le temps rajeunit encore
L'antique laurier des neuf sœurs.

Jusques à quand de vils Procustes
Viendront-ils au sacré vallon,
Souillant ces retraites augustes,
Mutiler les fils d'Apollon ?
Le croirez-vous, races futures ?
J'ai vu Zoïle aux mains impures,
Zoïle outrager Montesquieu !
Mais quand la Parque inexorable
Frappa cet homme irréparable[1],
Nos regrets en firent un dieu.

Quoi ! tour à tour dieux et victimes,
Le sort fait marcher les talents

1. En prose, *irréparable* ne se dit que des choses : *une perte irréparable.* — Voici chez des poëtes, et même chez des prosateurs, quelques autres exemples de cette même liberté : « Et pourquoi ? pour entendre un peuple *injurieux ?* » RACINE. — « Il était *douteux*, inquiet. » LA FONTAINE. — « Aux rois ingrats, aux *vastes* conquérants. » BÉRANGER. — « Le plus grand homme de Rome, et le plus *incompatible* avec l'injustice. » BOSSUET. — « Il y a des gens qui sont *douloureux* partout. » NICOLE. — « Homme *mémorable* à jamais. » HÉNAULT.

Entre l'Olympe et les abîmes,
Entre la satire et l'encens!
Malheur au mortel qu'on renomme!
Vivant, nous blessons le grand homme;
Mort, nous tombons à ses genoux.
On n'aime que la gloire absente :
La mémoire est reconnaissante,
Les yeux sont ingrats et jaloux.

Buffon, dès que, rompant ses voiles,
Et fugitive du cercueil,
De ces palais peuplés d'étoiles
Ton âme aura franchi le seuil,
Du sein brillant de l'Empyrée
Tu verras la France éplorée
T'offrir des honneurs immortels,
Et le temps, vengeur légitime,
De l'envie expier le crime,
Et l'enchaîner à tes autels.

Moi, sur cette rive déserte
Et de talents et de vertus,
Je dirai, soupirant ma perte:
Illustre ami, tu ne vis plus!
La Nature est veuve et muette;
Elle te pleure! et son poëte
N'a plus d'elle que des regrets:
Ombre divine et tutélaire,
Cette lyre qui t'a su plaire,
Je la suspends à tes cyprès!

P. D. E. Le Brun.

LES LOUANGES DE LA VIE CHAMPÊTRE.

Désert, aimable solitude,
Séjour du calme et de la paix,
Asile où n'entrèrent jamais
Le tumulte et l'inquiétude,

Quoi ! j'aurai tant de fois chanté
Aux tendres accords de ma lyre
Tout ce qu'on souffre sous l'empire
De l'amour et de la beauté,

Et, plein de reconnaissance
De tous les biens que tu m'as faits,
Je laisserais dans le silence
Tes agréments et tes bienfaits!

C'est toi qui me rends à moi-même ;
Tu calmes mon cœur agité,
Et de ma seule oisiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces bois et ces hameaux,
C'est là que je commence à vivre ;
Et j'empêcherai de m'y suivre
Le souvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant désirées,
J'ai connu vos illusions ;
Je vis loin des préventions
Qui forgent vos chaînes dorées.

La cour ne peut plus m'éblouir :
Libre de son joug le plus rude,
J'ignore ici la servitude
De louer qui je dois haïr.

Fils des dieux, qui de flatteries
Repaissez votre vanité,
Apprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

Grotte d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de son eau.

Bannissons la flatteuse idée
Des honneurs que m'avaient promis
Mon savoir-faire et mes amis,
Tous deux maintenant en fumée.

Je trouve ici tous les plaisirs
D'une condition commune;
Avec l'éclat de ma fortune
Je mets de niveau mes désirs.

Ah! quelle riante peinture
Chaque jour se montre à mes yeux
Des trésors dont la main des dieux
Se plaît *d'*enrichir[1] la nature!

Quel plaisir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette,
Chercher le frais sous ces ormeaux!

Puis, sur le soir, à nos musettes
Ouïr répondre les coteaux,
Et retentir tous nos hameaux
De hautbois et de chansonnettes!

Mais, hélas! ces paisibles jours
Coulent avec trop de vitesse;
Mon indolence et ma paresse
N'en peuvent suspendre le cours.

Déjà la vieillesse s'avance,
Et je verrai dans peu la mort
Exécuter l'arrêt du sort
Qui m'y livre sans espérance.

Fontenay, lieux délicieux
Où je vis d'abord la lumière,
Bientôt au bout de ma carrière,
Chez toi je joindrai mes aïeux.

Muses, qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fîtes nourrir,
Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir!

Cependant, du frais de votre ombre
Il faut sagement profiter,

[1] « Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré. » Racine.

Sans regret, prêt à vous quitter
Pour ce manoir terrible et sombre

Où de ces arbres dont exprès,
Pour un doux et plus long usage,
Mes mains ornèrent ce bocage,
Nul ne me suivra qu'un cyprès.

CHAULIEU.

COMPLAINTE.

NAISSEZ, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

Voici d'Emma la tombe solitaire;
Voici l'asile où dorment ses vertus.
Charmante Emma ! tu passas sur la terre
Comme un éclair qui brille et qui n'est plus,
J'ai vu la mort dans une ombre soudaine
Envelopper l'aurore de tes jours,
Et tes beaux yeux, se fermant pour toujours,
A la clarté renoncer avec peine.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

Ce jeune essaim, cette foule frivole
D'adorateurs qu'enchaînait sa beauté,
Ce monde vain dont elle fut l'idole
Vit son trépas avec tranquillité.
Les malheureux que sa main bienfaisante
A fait passer de la peine au bonheur,
N'ont pu trouver un soupir dans leur cœur
Pour consoler son ombre gémissante.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

L'amitié même, oui, l'amitié volage
A retrouvé les ris et l'enjouement;

D'Emma mourante elle a chassé l'image;
Son deuil trompeur n'a duré qu'un moment.
Sensible Emma, douce et constante amie,
Ton souvenir ne vit plus dans ces lieux;
De ce tombeau l'on détourne les yeux,
Ton nom s'efface, et le monde t'oublie.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

Malgré le temps, fidèle à sa tristesse,
Le seul amour ne se console pas,
Et ses soupirs renouvelés sans cesse
Vont te chercher dans l'ombre du trépas.
Pour te pleurer je devance l'aurore;
L'éclat du jour augmente mes ennuis;
Je gémis seul dans le calme des nuits;
La nuit s'envole, et je gémis encore.

Vous n'avez point soulagé mes douleurs :
Laissez, mes vers, laissez couler mes pleurs.

PARNY.



ÉLÉGIE.

Son âge échappait à l'enfance;
Riante comme l'innocence,
Elle avait les traits de l'amour;
Quelques mois, quelques jours encore
Dans ce cœur pur et sans détour
Le sentiment allait éclore.
Mais le ciel avait au trépas
Condamné ses jeunes appas.
Au ciel elle a rendu sa vie,
Et doucement s'est endormie
Sans murmurer contre ses lois.
Ainsi le sourire s'efface;
Ainsi meurt, sans laisser de trace,
Le chant d'un oiseau dans les bois.

LE MÊME.

MON ANNIVERSAIRE.

J'ai vu cinquante fois ce jour de ma naissance
Où des astres de Mars présida l'inconstance ;
Sous leur signe orageux commença mon destin.
Un an pour moi finit, un an renaît encore
A la sixième aurore
De ce moins incertain.

Pourquoi ces cris joyeux, ces bouquets, ces cantiques,
Et ces dons qu'on apporte à mes dieux domestiques?
Ah ! ce jour est-il fait pour les ris ou les pleurs ?
Dois-je prendre un habit ou de deuil ou de fête,
Et couronner ma tête
De cyprès ou de fleurs ?

On nous dit qu'autrefois les peuples de la Thrace,
Quand un homme était né, déplorant sa disgrâce,
Formaient un chant funèbre autour de son berceau,
Et faisaient retentir, dans une sainte ivresse,
L'hymne de l'allégresse
Autour de son tombeau.

Muse ! conformons-nous à cet antique usage;
Du voile le plus sombre obscurcis ton visage :
La plainte à ces accents convient seule aujourd'hui ;
O Muse, de mon âme interprète fidèle,
D'un chant triste comme elle
Viens flatter son ennui.

Il est passé le temps des aimables chimères !
Redis-moi du malheur les leçons trop amères,
De tant de vœux trompés fait rougir mon orgueil ;
Aide, affermis mes pas, d'une voix intrépide,
Sur la pente rapide
Qui m'entraîne au cercueil.

La vieillesse déjà vient avec les souffrances.
Que m'offre l'avenir ? de courtes espérances ;
Que m'offre le passé ? des fautes, des regrets.
Tel est le sort de l'homme ; il s'éclaire avec l'âge ;

Mais que sert d'être sage,
Quand le terme est si près?

Le passé, le présent, l'avenir, tout m'afflige;
La vie à son déclin est pour moi sans prestige :
Dans le miroir du temps elle perd ses appas.
Plaisirs, allez chercher l'amour et la jeunesse;
Laissez-moi ma tristesse
Et ne l'insultez pas.

FONTANES.

IAMBES[1].

QUAND au mouton bêlant la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pauvres chiens et moutons, toute la bergerie
Ne s'informe plus de son sort.
Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
Les vierges aux belles couleurs
Qui le baisaient en foule et sur sa blanche laine
Entrelaçaient rubans et fleurs,
Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre.
Dans cet abîme enseveli,
J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
Accoutumons-nous à l'oubli.
Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,
Mille autre moutons comme moi,
Pendus au croc sanglant du charnier populaire,
Seront servis au peuple-roi.
Que pouvaient mes amis? Oui, de leur main chérie
Un mot à travers ces barreaux
A versé quelque baume en mon âme flétrie,
De l'or peut-être à mes bourreaux.
Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.
Vivez amis; vivez contents.

[1] Cette pièce et la suivante furent composées par André Chénier dans la prison d'où il sortit pour aller à l'échafaud. Voyez Chrestomathie française, T. II. (Notice en tête du *Mendiant*.)

En dépit de Bavus soyez lents à me suivre.
        Peut-être en de plus heureux temps
J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
        Détourné mes regards distraits ;
A mon tour aujourd'hui mon malheur importune.
        Vivez, amis ; vivez en paix.



LE LAC.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
        Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
        Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
        Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
        Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos :
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
        Laissa tomber ces mots :

« O temps! suspends ton vol ; et vous, heures propices!
        » Suspendez votre cours :
» Laissez-nous savourer les rapides délices
        » Des plus beaux de nos jours!

» Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
        » Coulez, coulez pour eux ;
» Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
        » Oubliez les heureux.

» Mais je demande en vain quelques moments encore :
» Le temps m'échappe et fuit ;
» Je dis à cette nuit : Sois plus lente ; et l'aurore
» Va dissiper la nuit.

» Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
» Hâtons-nous, jouissons !
» L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive :
» Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours du malheur ?

Eh quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace :
Quoi ! passés pour jamais ? quoi ! tout entiers perdus ?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus ?

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : ils ont aimé !

Il y a un charme puissant de mélancolie, une grâce triste, et je ne sais quoi de communicatif et de pénétrant dans plusieurs des stances intitulées : *Tristesse d'Olympio, par M. V. Hugo*. C'est le thème du *Lac* des *Méditations*, mais sur un mode plus triste. En lisant le *Lac*, on est peut-être plus charmé ; en lisant les stances de M. Hugo, on est peut-être plus ému ; le cœur se serre, et les larmes viennent dans les yeux.

« Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !
» Nature au front serein, comme vous oubliez !
» Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
» Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés.

. . . .

» D'autres vont maintenant passer où nous passâmes ;
» Nous y sommes venus, d'autres vont y venir ;
» Et le songe qu'avaient ébauché nos deux âmes,
» Ils le continueront sans pouvoir le finir !

» Car personne ici-bas ne termine et n'achève ;
» Les pires des humains sont comme les meilleurs ;
» Nous nous réveillons tous au même endroit du rêve.
» Tout commence en ce monde et tout finit ailleurs.

» Oui, d'autres à leur tour viendront, couples sans tache,
» Puiser dans cet asile heureux, calme, enchanté,
» Tout ce que la nature à l'amour qui se cache
» Mêle de rêverie et de solennité !

» D'autres auront nos champs, nos sentiers, nos retraites.
» Ton bois, ma bien-aimée, est à des inconnus.
» D'autres femmes viendront, baigneuses indiscrètes,
» Troubler le flot sacré qu'ont touché tes pieds nus !

. . . .

» Oh ! dites-moi, ravins, frais ruisseaux, treilles mûres,
» Ramaux chargés de nids, grottes, forêts, buissons,
» Est-ce que vous ferez pour d'autres vos murmures ?
» Est-ce que vous direz à d'autres vos chansons ?

» Est-ce que vous serez à ce point insensible
» De nous savoir couchés, morts avec nos amours,
» Et de continuer votre fête paisible,
» Et de toujours sourire et de chanter toujours ?

. . . .

» Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines,
» Les grands bois frissonnants, les rocs profonds et sourds,
» Et les cieux azurés, et les lacs et les plaines,
» Pour y mettre nos cœurs, nos rêves, nos amours !

» Puis il nous les retire. Il souffle notre flamme ;
» Il plonge dans la nuit l'antre ou nous rayonnons ;
» Et dit à la vallée où s'imprima notre âme,
» D'effacer notre trace et d'oublier nos noms.

» Eh bien ! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages !
» Herbe, use notre seuil ! ronce, cache nos pas !
» Chantez, oiseaux ! ruisseaux, coulez ! croissez, feuillages !
» Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas.

» Car vous êtes pour nous l'ombre de l'amour même !
» Vous êtes l'oasis qu'on rencontre en chemin !
» Vous êtes, ô vallon ! la retraite suprême
» Où nous avons pleuré nous tenant par la main.

» Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
» L'une emportant son masque et l'autre son couteau,
» Comme un essaim chantant d'histrions en voyage
» Dont le groupe décroît derrière le coteau.

» Mais toi, rien ne t'efface, amour! ..... »



LA JEUNE CAPTIVE[1].

PAR ANDRÉ CHÉNIER.

L'ÉPI naissant mûrit de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir le pampre, tout l'été,
Boit les doux présents de l'Aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.
Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la Mort;
Moi je pleure et j'espère. Au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?
L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'Espérance.
Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.
Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille; et ma veille aux remords,
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bien-venue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.
Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.

1. Mademoiselle de Coigny, prisonnière, ainsi que Chénier, à Saint-Lazare.

Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson,
Et comme le soleil de saison en saison
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin :
Je veux achever ma journée.

O mort ! tu peux attendre ; éloigne, éloigne-toi ;
Va consoler les cœurs que la honte et l'effroi,
Le pâle désespoir dévore :
Pour moi Palès encore a des asiles verts ;
Les Amours des baisers ; les Muses des concerts :
Je ne veux point mourir encore.

— Ainsi triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive ;
Et secouant le faix de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants de ma prison, témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle.
La grâce décorait son front et ses discours :
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

LOUIS XVII.

I

En ces temps-là, du ciel les portes d'or s'ouvrirent ;
Du Saint des Saints ému les feux se découvrirent :
Tous les cieux un moment brillèrent dévoilés ;
Et les élus voyaient, lumineuses phalanges,
Venir une jeune âme entre de jeunes anges
Sous les portiques étoilés.

C'était un bel enfant qui fuyait de la terre ;
Son œil bleu du malheur portait le signe austère ;
Ses blonds cheveux flottaient sur ses traits pâlissants ;
Et les vierges du ciel, avec des chants de fête,
Aux palmes du martyre unissaient sur sa tête
La couronne des innocents.

II

On entendit des voix qui disaient dans la nue :
» — Jeune ange, Dieu sourit à ta gloire ingénue ;
» Viens, rentre dans ses bras pour ne plus en sortir ;
» Et vous qui du Très-Haut racontez les louanges,
» Séraphins, Prophètes, Archanges,
» Courbez-vous, c'est un roi ; chantez, c'est un martyr ! »

« Où donc ai-je régné ? » demandait la jeune ombre.
» Je suis un prisonnier, je ne suis point un roi.
» Hier je m'endormis au fond d'une tour sombre.
» Où donc ai-je régné ? Seigneur, dites-le-moi.
» Hélas ! mon père est mort d'une mort bien amère ;
» Ses bourreaux, ô mon Dieu, m'ont abreuvé de fiel ;
» Je suis un orphelin ; je viens chercher ma mère,
» Qu'en mes rêves j'ai vue au ciel. »

Les anges répondaient : « Ton Sauveur te réclame,
» Ton Dieu d'un monde impie a rappelé ton âme ;
» Fuis la terre insensée où l'on brise la croix.
» Où jusque dans la mort descend le régicide,
» Où le meurtre, d'horreurs avide,
» Fouille dans les tombeaux pour y chercher des rois ! »

« Quoi ! de ma longue vie ai-je achevé le reste ? »
Disait-il ; « tous mes maux, les ai-je enfin soufferts ?
» Est-il vrai qu'un geôlier, de ce rêve céleste,
» Ne viendra pas demain m'éveiller dans mes fers ?
» Captif, de mes tourments cherchant la fin prochaine,
» J'ai prié : Dieu veut-il enfin me secourir ?
» Oh ! n'est-ce pas un songe ? A-t-il brisé ma chaîne ?
» Ai-je eu le bonheur de mourir ?

» Car vous ne savez point quelle était ma misère !
» Chaque jour dans ma vie amenait des malheurs ;

» Et lorsque je pleurais, je n'avais pas ma mère
» Pour chanter à mes cris, pour sourire à mes pleurs.
» D'un châtiment sans fin languissante victime,
» De ma tige arraché comme un tendre arbrisseau,
» J'étais proscrit bien jeune, et j'ignorais quel crime
» J'avais commis dans mon berceau.

» Et pourtant, écoutez, bien loin dans ma mémoire,
» J'ai d'heureux souvenirs avant ces temps d'effroi :
» J'entendais en dormant des bruits confus de gloire,
» Et des peuples joyeux veillaient autour de moi.
» Un jour, tout disparut dans un sombre mystère ;
» Je vis fuir l'avenir à mes destins promis ;
» Je n'étais qu'un enfant, faible et seul sur la terre,
» Hélas! et j'eus des ennemis!

» Ils m'ont jeté vivant sous des murs funéraires ;
» Mes yeux voués aux pleurs n'ont plus vu le soleil.
» Mais vous que je retrouve, anges du ciel, mes frères,
» Vous m'avez visité souvent dans mon sommeil.
» Mes jours se sont flétris dans leurs mains meurtrières,
» Seigneur ; mais les méchants sont toujours malheureux ;
» Oh ! ne soyez pas sourd comme eux à mes prières,
» Car je viens vous prier pour eux. »

Et les anges chantaient : — « L'arche à toi se dévoile,
» Suis-nous : sur ton beau front nous mettrons une étoile,
» Prends les ailes d'azur des chérubins vermeils.
» Tu viendras avec nous bercer l'enfant qui pleure,
» Ou, dans leur brûlante demeure,
» D'un souffle lumineux rajeunir les soleils ! »

III

Soudain le chœur cessa, les élus écoutèrent ;
Il baissa son regard par les larmes terni ;
Au fond des cieux muets les mondes s'arrêtèrent,
Et l'éternelle voix parla dans l'infini :
« O roi ! je t'ai gardé loin des grandeurs humaines ;
» Tu t'es réfugié du trône dans les chaînes ;
» Va, mon fils, bénis tes revers.

» Tu n'as point su des rois l'esclavage suprême :
» Ton front du moins n'est pas meurtri du diadème,
» Si tes bras sont meurtris de fers.

» Enfant, tu t'es courbé sous le poids de la vie.
» Et la terre, pourtant, d'espérance et d'envie
» Avait entouré ton berceau !
» Viens ! ton Seigneur lui-même eut ses douleurs divines,
» Et mon fils comme toi, roi couronné d'épines,
» Porta le sceptre de roseau ! »

L'histoire littéraire de notre âge dira peut-être qu'en nul autre temps il n'y eut séparation plus complète entre la poésie et la conviction, entre le poëte et l'homme. Même cette poésie toute *personnelle* qui se dilate démesurément dans le vide moral de l'époque, renferme peu de vérité individuelle, peu d'humanité. Mais, chose remarquable, par cela même que les convictions manquent, la matière poétique abonde; car une conviction a toujours quelque chose d'exclusif, tandis que le scepticisme est libre de tout accueillir et de tout exploiter. Ce qui est triste, c'est de voir la poésie, du haut de son indifférence, s'abattre sur ce qu'il y a de plus sérieux et de plus saint, et la religion servir de proie à des esprits frivoles pour qui elle est matière d'hémistiches et rien au delà. Comment pourrait-on en parler avec intelligence, avec convenance, lorsqu'on en parle sans un respect de foi? C'est à genoux que les poëtes doivent s'avancer vers le sanctuaire. C'est de sa propre beauté que la religion veut être belle dans leurs vers. Il faut que le lecteur, oubliant le poëte, s'interrompe pour adorer. La pièce qu'on vient de lire ne saurait impunément être jugée d'après ces principes; toutefois, du milieu des impressions poétiques qu'elle éveille, une impression sérieuse se dégage et demeure. C'est aussi celle qu'on éprouvera, je pense, à la lecture de ces beaux vers du *Jour des Morts*, modèle du genre si c'était un genre, et que nous sommes heureux de pouvoir insérer dans ce recueil. M. de Fontanes y retrace le moment le plus solennel du culte catholique :

« O moment solennel ! Ce peuple prosterné,
» Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
» Ses vieux murs, son jour sombre et ses vitraux gothiques;
» Cette lampe d'airain qui, dans l'antiquité,
» Symbole du soleil et de l'éternité,
» Luit devant le Très-Haut, nuit et jour suspendue ;
» La majesté d'un Dieu parmi nous descendue ;
» Les pleurs, les vœux, l'encens qui montent vers l'autel;
» Et de jeunes *beautés* qui, sous l'œil maternel,
» Adoucissent encor, par leur voix innocente,
» De la religion la pompe attendrissante ;
» Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
» L'invisible union de la terre et des cieux ;
» Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible;
» Il croit avoir *franchi* ce monde inaccessible
» Où, sur des harpes d'or, l'immortel séraphin

» Aux pieds de Jéhovah chante l'hymne sans fin.
» C'est alors que sans peine un Dieu se fait entendre ;
» Il se cache aux savants, se révèle au cœur tendre ;
» Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir. »

Après cela pourtant, si l'on veut savoir ce que c'est que la poésie d'une foi positive et du christianisme historique, il faut lire les chœurs d'Athalie et d'Esther. Racine a seul l'accent pur et complet des croyances chrétiennes.



LUI.

I

Toujours lui ! lui partout ; — *Ou brûlante ou glacée*,
Son image sans cesse ébranle ma pensée.
Il verse à mon esprit le souffle créateur !
Je tremble, et dans ma boucbe abondent les paroles
Quand son nom gigantesque, entouré d'auréoles,
Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

Là, je le vois guidant l'obus aux bonds rapides,
Là, massacrant le peuple au nom des régicides ;
Là, soldat, aux tribuns arrachant leurs pouvoirs ;
Là, consul jeune et fier, amaigri par les veilles,
Que des rêves d'empire emplissaient de merveilles,
Pâle sous ses longs cheveux noirs.

Puis empereur puissant, dont la tête s'incline,
Gouvernant un combat du haut de la colline,
Promettant une étoile à ses soldats joyeux,
Faisant signe aux canons qui vomissent des flammes,
De son âme à la guerre armant six cent mille âmes,
Grave et serein, avec un éclair dans les yeux.

Puis pauvre prisonnier, qu'on raille et qu'on tourmente,
Croisant ses bras oisifs sur son sein qui fermente,
En proie aux geôliers vils comme un vil criminel,
Vaincu, chauve, courbant son front noir de nuages,
Promenant sur un roc où passent les orages
Sa pensée, orage éternel.

Qu'il est grand, là surtout! quand, puissance brisée,
Des porte-clefs anglais misérable risée,
Au sacre du malheur il retrempe ses droits,
Tient au bruit de ses pas deux mondes en haleine,
Et mourant dans l'exil, gêné dans Sainte-Hélène,
Manque d'air dans la cage où l'exilent les rois!

Qu'il est grand à cette heure où, prêt à voir Dieu même,
Son œil qui s'éteint roule une larme suprême!
Il invoque à sa mort sa vieille armée en deuil,
Se plaint à ses guerriers d'expirer solitaire,
Et, prenant pour linceul son manteau militaire,
Du lit de camp passe au cercueil!

II

A Rome où du sénat hérite le conclave,
A l'Elbe, aux monts blanchis de neige ou noirs de lave,
Au menaçant Kremlin, à l'Alhambra riant,
Il est partout! — au Nil je le retrouve encore.
L'Egypte resplendit des feux de son aurore;
Son astre impérial se lève à l'orient.

Vainqueur, enthousiaste, éclatant de prestiges,
Prodige, il étonna la terre des prodiges.
Les vieux scheiks admiraient l'émir jeune et prudent;
Le peuple redoutait ses armes inouïes:
Sublime, il apparut aux tribus éblouies
Comme un Mahomet d'Occident.

Leur féerie a déjà réclamé son histoire.
La tente de l'Arabe est pleine de sa gloire.
Tout Bédouin libre était son hardi compagnon,
Les petits enfants, l'œil tourné vers nos rivages,
Sur un tambour français règlent leurs pas sauvages,
Et les ardents chevaux hennissent à son nom.

Parfois il vient, porté sur l'ouragan numide,
Prenant pour piédestal la grande pyramide,
Contempler les déserts, sablonneux océans;
Là, son ombre éveillant le sépulcre sonore,
Comme pour la bataille y ressuscite encore
Les quarante siècles géants.

Il dit : debout ! soudain chaque siècle se lève,
Ceux-ci portant le sceptre et ceux-là ceints du glaive,
Satrapes, Pharaons, Mages, peuple glacé.
Immobiles, poudreux, muets, sa voix les compte :
Tous semblent, adorant son front qui les surmonte,
Faire à ce roi des temps une cour du passé.

Ainsi tout, sous les pas de l'homme ineffaçable,
Tout devient monument. Il passe sur le sable :
Mais qu'importe qu'Assur de ses flots soit couvert,
Que l'Aquilon sans cesse y fatigue son aile ?
Son pied colossal laisse une trace éternelle
        Sur le front mouvant du désert.

III

Histoire, poésie, il joint du pied vos cimes.
Eperdu, je ne puis dans ces mondes sublimes
Remuer rien de grand sans toucher à son nom.
Oui, quand tu m'apparais, pour le culte ou le blâme,
Les chants volent pressés sur mes lèvres de flamme,
Napoléon ! soleil dont je suis le Memnon !

Tu domines notre âge ; ange ou démon, qu'importe !
Ton aigle dans son vol, haletant, nous emporte.
L'œil même qui te fuit te retrouve partout.
Toujours dans nos tableaux tu jettes ta grande ombre ;
Toujours Napoléon, éblouissant ou sombre,
        Sur le seuil du siècle est debout.

Ainsi, quand du Vésuve explorant le domaine,
De Naples à Portici l'étranger se promène,
Lorsqu'il trouble, rêveur, de ses pas importuns,
Ischia, de ses fleurs embaumant l'onde heureuse,
Dont le bruit, comme un chant de sultane amoureuse,
Semble une voix qui vole au milieu des parfums ;

Qu'il hante de Pæstum l'auguste colonnade ;
Qu'il écoute à Pouzzol la vive sérénade
Chantant la tarentelle au pied d'un mur toscan ;
Qu'il éveille en passant cette cité momie,
Pompéï, corps gisant d'une ville endormie
        Saisie un jour par le volcan ;

Qu'il erre au Pausilippe avec la barque agile
D'où le brun marinier chante Tasse et Virgile ;
Toujours, sous l'arbre vert, sur les lits de gazon,
Toujours il voit, du sein des mers ou des prairies,
Du haut des caps, du bord des presqu'îles fleuries,
Toujours le noir géant qui fume à l'horizon.

VICTOR HUGO.

« Oui, quand tu m'apparais, *pour le culte ou le blâme*,
» Les chants volent pressés sur mes lèvres de flamme. »

C'est-à-dire : bon ou méchant, tu es poétique, et c'est là l'essentiel. On pourra trouver que le poëte a poussé un peu loin cette indifférence d'artiste. Au reste, la poésie lyrique semble avoir craint de s'emparer à la fois de Napoléon tout entier. M. Hugo n'a voulu voir en lui que son génie colossal et sa poétique destinée ; chez M. Delavigne, c'est le fils ingrat de la Liberté ; chez M. de Lamartine, c'est l'être moral et responsable, c'est un homme, c'est un pécheur, traduit aux grandes assises de Celui « à qui tout jugement est remis. » Voici d'admirables strophes de ce dernier poëme :

« Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure.
» Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure.
» Sans haine et sans amour, tu vécus pour penser.
» Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,
» Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
» Et des serres pour l'embrasser ! »

. . . .

» On dit qu'aux derniers jours de sa lente agonie,
» Devant l'éternité seul avec son génie,
» Son regard vers le ciel parut se soulever ;
» Le signe rédempteur toucha son front farouche....
» Et même on entendit commencer sur sa bouche
» Un nom.... qu'il n'osait achever. »

M. Hugo s'est fait réellement le *Memnon* de ce *soleil ;* et la statue a rendu, à l'ordinaire, des sons très harmonieux ; pas plus cependant que lorsque, pour M. Hugo de 1827, ce soleil n'était qu'un sinistre et sanglant météore. Aux deux points de vue de l'horreur et de l'admiration, le poëte a été fort bien inspiré. La première *Ode à la Colonne* gardera peut-être le premier rang parmi ces poëmes napoléoniens, et nous l'aurions citée de préférence, si le ton matamore que l'auteur a prêté au nationalisme français ne nous avait paru devoir gâter pour d'autres comme pour nous la supérieure beauté de cette composition. La 2e Ode à la Colonne, où l'accent de la satire et celui de l'enthousiasme se fondent dans l'accent lyrique, est d'une beauté qui (l'à-propos mis à part) nous l'aurait fait transcrire en entier à la suite de la précédente, si nous n'avions répugné à reproduire la véhémente diatribe qui forme la première partie de ce morceau. Mais la seconde peut bien être citée :

Dors, nous t'irons chercher ! ce jour viendra peut-être !
Car *nous t'avons pour dieu* sans t'avoir eu pour maître !
Car notre œil s'est mouillé de ton destin fatal,
Et, sous les trois couleurs comme sous l'oriflamme,
Nous ne nous pendons pas à cette corde infâme
Qui t'arrache à ton piédestal !

Oh ! va, nous te ferons de belles funérailles!
Nous aurons bien aussi peut-être nos batailles;
Nous en ombragerons ton cercueil respecté!
Nous y convîrons tout, Europe, Afrique, Asie!
Et nous t'amènerons la jeune poésie
Chantant la jeune liberté!

Tu seras bien chez nous! — couché sous ta colonne,
Dans ce puissant Paris qui fermente et bouillonne,
Sous ce ciel tant de fois d'orages obscurci,
Sous ces pavés vivants qui grondent et s'amassent,
Où roulent les canons, où les légions passent;
Le peuple est une mer aussi.

S'il ne garde aux tyrans qu'abîme et que tonnerre,
Il a pour le tombeau profond et centenaire
(La seule majesté dont il soit courtisan)
Un long gémissement, infini, doux et sombre,
Qui ne laissera pas regretter à ton ombre
Le murmure de l'océan.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps ;
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autre fois,
Mère, abrégez-nous la veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère;
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois il passa.
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.

A pied grimpant le coteau,
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise,
Près de lui je me troublai.
Il me dit : Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé !

L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait son cortége.
Chacun disait : Quel beau temps !
Le ciel toujours le protége.
Son sourire était bien doux ;
D'un fils Dieu le rendait père.
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère !
Quel beau jour pour vous !

Mais quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte ;
J'ouvre : bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'asseoit où me voilà,
S'écriant : Oh ! quelle guerre !
Oh ! quelle guerre !
— Il s'est assis là, grand'mère !
Il s'est assis là !

J'ai faim, dit-il ; et bien vite
Je sers piquette et pain bis.
Puis il sèche ses habits ;

Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance !
Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris venger la France.
Il part ; et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre.
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère !
Vous l'avez encor !

Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte ;
Longtemps aucun ne l'a cru ;
On disait : Il va paraître ;
Par mer il est accouru ;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,
Fut bien amère.
— Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira.

Béranger.

LE JUIF ERRANT.

Chrétien, au voyageur souffrant
Tends un verre d'eau sur ta porte.
Je suis, je suis le Juif errant,
Qu'un tourbillon toujours emporte.
Sans vieillir, accablé de jours,
La fin du monde est mon seul rêve.
Chaque soir j'espère toujours,
Mais toujours le soleil se lève.

Toujours, toujours
Tourne la terre où moi je cours;
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Depuis dix-huit siècles, hélas!
Sur la cendre grecque et romaine,
Sur les débris de mille états,
L'affreux tourbillon me promène.
J'ai vu sans fruit germer le bien,
Vu des calamités fécondes,
Et pour survivre au monde ancien
Des flots j'ai vu sortir deux mondes.
Toujours, etc.

Dieu m'a changé pour me punir:
A tout ce qui meurt je m'attache.
Mais du toit prêt à me bénir
Le tourbillon soudain m'arrache.
Plus d'un pauvre vient implorer
Le denier que je puis répandre,
Qui n'a pas le temps de serrer
La main qu'en passant j'aime à tendre.
Toujours, etc.

Seul, au pied d'arbustes en fleurs,
Sur le gazon, au bord de l'onde,
Si je repose mes douleurs,
J'entends le tourbillon qui gronde.
Eh! qu'importe au ciel irrité
Cet instant passé sous l'ombrage?
Faut-il moins que l'éternité
Pour délasser d'un tel voyage?
Toujours, etc.

Que des enfants vifs et joyeux
Des miens me retracent l'image;
Si j'en veux repaître mes yeux,
Le tourbillon souffle avec rage.
Vieillards, osez-vous à tout prix
M'envier ma longue carrière?

Ces enfants à qui je souris,
Mon pied balaiera leur poussière.
Toujours, etc.

Des murs où je suis né jadis
Retrouvé-je encor quelque trace ?
Pour m'arrêter je me roidis.
Mais le tourbillon me dit : « Passe !
» Passe ! » et la voix me crie aussi :
« Reste debout quand tout succombe ;
» Tes aïeux ne t'ont point ici
» Gardé de place dans leur tombe. »
Toujours, etc.

J'outrageai d'un rire inhumain
L'homme-dieu respirant à peine . . .
Mais sous mes pieds fuit le chemin.
Adieu ! le tourbillon m'entraîne.
Vous qui manquez de charité,
Tremblez à ce supplice étrange.
Ce n'est point sa divinité,
C'est l'humanité que Dieu venge.
Toujours, toujours
Tourne la terre où moi je cours ;
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Le même.



LES LARMES DE RACINE.

Jean Racine, le grand poëte,
Le poëte aimant et pieux,
Après que sa lyre muette
Se fut voilée à tous les yeux,
Renonçant à la gloire humaine,
S'il sentait en son âme pleine
Le flot contenu murmurer,
Ne savait que fondre en prière,
Pencher l'urne dans la poussière
Aux pieds du Seigneur, et pleurer.

Comme un cœur pur de jeune fille
Qui coule et déborde en secret,
A chaque peine de famille,
Au moindre bonheur, il pleurait :
A voir pleurer sa fille aînée ;
A voir sa table couronnée
D'enfants, et lui-même au déclin ;
A sentir les inquiétudes
De père, tout causant d'études
Les soirs d'hiver avec Rollin.

Ou si dans la sainte patrie,
Berceau de ses rêves touchants,
Il s'égarait par la prairie
Au fond de Port-Royal-des-Champs ;
S'il revoyait du cloître austère
Les longs murs, l'étang solitaire,
Il pleurait comme un exilé :
Pour lui, pleurer avait des charmes,
Le jour que mourait dans les larmes
Ou La Fontaine ou Champmeslé.

Surtout ses pleurs avec délices
En ruisseaux d'amour s'écoulaient,
Chaque fois que sous des cilices
Des fronts de seize ans se voilaient ;
Chaque fois que des jeunes filles,
Le jour de leurs vœux, sous les grilles
S'en allaient aux yeux des parents,
Et foulant leurs bouquets de fête,
Livrant les cheveux de leur tête,
Épanchaient leur âme à torrents.

Lui-même il dut payer sa dette :
Au temple il porta son agneau :
Dieu marquant sa fille cadette,
La dota du mystique anneau.
Au pied de l'autel avancée,
La douce et blanche fiancée
Attendait le divin époux ;
Mais sans voir la cérémonie,

Parmi l'encens et l'harmonie
Sanglotait le père à genoux.

Sanglots, soupirs, pleurs de tendresse,
Pareils à ceux qu'en sa ferveur
Madeleine la pécheresse
Répandit aux pieds de Sauveur ;
Pareils aux flots de parfum rare
Qu'en pleurant la sœur de Lazare
De ses longs cheveux essuya ;
Pleurs abondants comme les vôtres,
O le plus tondre des apôtres,
Avant le jour d'alléluia.

Prière confuse et muette,
Effusion de saints désirs !
Quel luth se fera l'interprète
De ces sanglots, de ces soupirs ?
Qui démêlera le mystère
De ce cœur qui ne peut se taire
Et qui pourtant n'a point de voix ?
Qui dira le sens des murmures
Qu'éveille à travers les ramures
Le vent d'automne dans les bois?

C'était une offrande avec plainte,
Comme Abraham en sut offrir ;
C'était une dernière étreinte
Pour l'enfant qu'on a vu nourrir ;
C'était un retour sur lui-même,
Pécheur relevé d'anathème,
Et sur les erreurs du passé ;
Un cri vers le juge sublime,
Pour qu'en faveur de la victime
Tont le reste fût effacé.

C'était un rêve d'innocence,
Et qui le faisait sangloter
De penser que, dès son enfance,
Il aurait pu ne pas quitter
Port-Royal et son doux rivage,
Son vallon calme dans l'orage,

Refuge propice aux devoirs ;
Ses châtaigniers aux larges ombres ;
Au dedans, les corridors sombres ;
La solitude des parloirs.

Oh ! si, les yeux mouillés encore,
Ressaisissant son luth dormant,
Il n'a pas dit, à voix sonore,
Ce qu'il sentait en ce moment ;
S'il n'a pas raconté, poëte,
Son âme pudique et discrète,
Son holocauste et ses combats,
Le Maître qui tient la balance
N'a compris que mieux son silence ;
O mortels, ne le blâmez pas !

Celui qu'invoquent nos prières
Ne fait pas descendre les pleurs
Pour étinceler aux paupières
Ainsi que la rosée aux fleurs ;
Il ne fait pas sous son haleine
Palpiter la poitrine humaine
Pour en tirer d'aimables sons ;
Mais sa rosée est fécondante ;
Mais son haleine, immense, ardente,
Travaille à fondre nos glaçons.

Qu'importent ces chants qu'on exhale,
Ces harpes autour du saint lieu ;
Que notre voix soit la cymbale
Marchant devant l'arche de Dieu ;
Si l'âme, trop tôt consolée,
Comme une veuve non voilée,
Dissipe ce qu'il faut sentir ;
Si le coupable prend le change,
Et, tout ce qu'il paie en louange,
S'il le retranche au repentir ?

M. Sainte-Beuve.



L'ANGE GARDIEN.

Oh ! qu'il est beau cet esprit immortel,
Gardien sacré de notre destinée !
Des fleurs d'Éden sa tête est couronnée ;
Il resplendit de l'éclat éternel.
Dès le berceau, sa voix mystérieuse
Des vœux confus d'une âme ambitieuse
Sait réprimer l'impétueuse ardeur,
Et d'âge en âge il nous guide au bonheur.

L'ENFANT.

Dans cette vie obscure à mes regards voilée,
Quel destin m'est promis? à quoi suis-je appelée?
Avide d'un espoir qu'à peine j'entrevois,
Mon cœur voudrait franchir plus de jours à la fois !
Si la nuit règne aux cieux, mon ardente insomnie
A ce cœur inquiet révèle son génie ;
Mes compagnes en vain m'appellent, et ma main
De la main qui l'attend s'éloigne avec dédain.

L'ANGE.

Crains, jeune enfant, la tristesse sauvage
Dont ton orgueil subit la vaine loi.
Loin de les fuir, cours aux jeux de ton âge ;
Jouis des biens que le ciel fit pour toi ;
Aux doux ébats de l'innocente joie
N'oppose plus un front triste et rêveur ;
Sous l'œil de Dieu suis ta riante voie ;
Enfant, crois-moi, je conduis au bonheur.

LA JEUNE FILLE.

Quel immense horizon devant moi se révèle !
A mes regards ravis que la nature est belle !
Tout ce que sent mon âme ou qu'embrassent mes yeux
S'exhale de ma bouche en sons mélodieux !
Où courent ces rivaux armés du luth sonore ?
Dans cette arène il est quelques places encore ;
Ne puis-je, à leur côté me frayant un chemin,
M'élancer seule, libre, et ma lyre à la main ?

L'ANGE.

Seule couronne à ton front destinée,
Déjà blanchit la fleur de l'oranger ;

D'un saint devoir doucement enchaînée,
Que ferais-tu d'un espoir mensonger ?
Loin des sentiers dont ma main te repousse,
Ne pleure pas un dangereux honneur ;
Suis une route et plus humble et plus douce;
Vierge, crois-moi, je conduis au bonheur.

LA FEMME.

Oh! laissez-moi charmer les heures solitaires;
Sur ce luth ignoré laissez errer mes doigts ;
Laissez naître et mourir ces notes passagères,
Comme les sons plaintifs d'un écho dans les bois.
Je ne demande rien aux brillantes demeures ;
Des plaisirs fastueux inconstant univers,
Loin du monde et du bruit laissez couler mes heures
Avec ces doux accords à mon repos si chers.

L'ANGE.

As-tu réglé dans ton modeste empire
Tous les travaux, les repas, les loisirs ?
Tu peux alors accorder à ta lyre
Quelques instants ravis à tes plaisirs.
Le rossignol élève sa voix pure,
Mais dans le nid du nocturne chanteur
Est le repos, l'abri, la nourriture. . . . . .
Femme, crois-moi, je conduis au bonheur.

LA MÈRE.

Revenez, revenez, songes de ma jeunesse ;
Éclatez, nobles chants ; lyre, réveillez-vous!
Je puis forcer la gloire à tenir sa promesse ;
Recueillis pour mon fils, ses lauriers seront doux.
Oui, je veux à ses pas aplanir la carrière,
A son nom jeune encore offrir l'appui du mien,
Pour le conduire au but y marcher la première,
Et tenter l'avenir pour assurer le sien.

L'ANGE.

Vois ce berceau, ton enfant y repose ;
Tes chants hardis vont troubler son sommeil,
T'éloignes-tu ? ton absence l'expose
A te chercher en vain à son réveil.
Si tu frémis pour son naissant voyage,
De sa jeune âme exerce la vigueur ;

Voilà ton but, ton espoir, ton ouvrage;
Mère, crois-moi, je conduis au bonheur.

LA VIEILLE FEMME.

L'hiver sur mes cheveux étend sa main glacée.
Il est donc vrai! mes vœux n'ont pu vous arrêter,
Jours rapides! et vous, pourquoi donc me quitter,
Rêves harmonieux qu'enfantait ma pensée?
Hélas! sans la toucher j'ai laissé se flétrir
La palme qui m'offrait un verdoyant feuillage,
Et ce feu, qu'attendait le phare du rivage,
Dans un foyer obscur je l'ai laissé mourir.

L'ANGE.

Ce feu sacré, renfermé dans ton âme,
S'y consumait loin des profanes yeux;
Comme l'encens offert dans les saints lieux,
Quelques parfums ont seuls trahi sa flamme.
D'un art heureux tu connus la douceur,
Sans t'égarer sur les pas de la gloire;
Jouis en paix d'une telle mémoire;
Femme, crois-moi, je conduis au bonheur.

LA MOURANTE.

Je sens pâlir mon front, et ma voix presque éteinte
Salue en expirant l'approche du trépas.
D'une pieuse vie on peut sortir sans crainte,
Et mon céleste ami ne m'abandonne pas.
Mais quoi! ne rien laisser après moi de moi-même!
Briller, trembler, mourir comme un triste flambeau!
Ne pas léguer du moins mes chants à ceux que j'aime,
Un souvenir au monde, un nom à mon tombeau!

L'ANGE.

Il luit pour toi le jour de la promesse,
Au port sacré je te dépose enfin,
Et près des cieux ta coupable faiblesse
Pleure un vain nom dans un monde plus vain.
La tombe attend tes dépouilles mortelles;
L'oubli, tes chants; mais l'âme est au Seigneur;
L'heure est venue, entends frémir mes ailes,
Viens, suis mon vol : je conduis au bonheur!

Mme TASTU.



LES FEUILLES DE SAULE.

L'Air était pur ; un dernier jour d'automne
En nous quittant arrachait la couronne
Au front des bois ;
Et je voyais, d'une marche suivie,
Fuir le soleil, la saison et ma vie
Tout à la fois.

Près d'un vieux tronc, appuyée en silence,
Je repoussais l'importune présence
Des jours mauvais ;
Sur l'onde froide, ou l'herbe encor fleurie,
Tombait sans bruit quelque feuille flétrie,
Et je rêvais ! . . .

Au saule antique incliné sur ma tête
Ma main enlève, indolente et distraite,
Un vert rameau ;
Puis j'effeuillai sa dépouille légère,
Suivant des yeux sa course passagère
Sur le ruisseau.

De mes ennuis jeu bizarre et futile !
J'interrogeais chaque débris fragile
Sur l'avenir ;
Voyons, disais-je à la feuille entraînée,
Ce qu'à ton sort ma fortune enchaînée
Va devenir ?

Un seul instant je l'avais vue à peine,
Comme un esquif que la vague promène,
Voguer en paix ;
Soudain le flot la rejette au rivage,
Ce léger choc décida son naufrage. . . .
Je l'attendais ! . . .

Je fie à l'onde une feuille nouvelle,
Cherchant le sort que pour mon luth fidèle
J'osai prévoir ;

Mais vainement j'espérais un miracle :
Un vent léger emporta mon oracle
Et mon espoir.

Sur cette rive où ma fortune expire,
Où mon talent sur l'aile du Zéphire
S'est envolé,
Vais-je exposer sur l'élément perfide
Un vœu plus cher?... Non, non, ma main timide
A reculé.

Mon faible cœur, en blâmant sa faiblesse,
Ne put bannir une sombre tristesse,
Un vague effroi :
Un cœur malade est crédule aux présages;
Ils amassaient de menaçants nuages
Autour de moi.

Le vert rameau de mes mains glisse à terre :
Je m'éloignai pensive et solitaire,
Non sans effort;
Et dans la nuit mes songes fantastiques
Autour du saule aux feuilles prophétiques
Erraient encor.

LA MÊME.



LA NUIT DE MAI [1].

. . . .

LA MUSE.

Poëte, prends ton luth ; c'est moi, ton immortelle,
Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux,
Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
Pour pleurer avec toi descends du haut des cieux.
Viens, tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire

[1] Nous supprimons la première partie de ce dialogue entre le poëte et la muse. Ce commencement est fort beau, et prépare graduellement à ce qui suit; néanmoins le morceau que nous citons n'aura pas, nous le croyons, un aspect trop mutilé.

Te ronge; quelque chose a gémi dans ton cœur;
Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur terre,
Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.
Viens, chantons devant Dieu ; chantons dans tes pensées,
Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées;
Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu.
Éveillons au hasard les échos de ta vie,
Parlons-nous de bonheur, de gloire et de folie,
Et que ce soit un rêve, et le premier venu.
Inventons quelque part des lieux où l'on oublie;
Partons, nous sommes seuls ; l'univers est à nous.
Voilà la verte Écosse, et la brune Italie,
Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux ;
Argos, et Ptéléon, ville des hécatombes,
Et Messa la divine, agréable aux colombes ;
Et le front chevelu du Pélion changeant ;
Et le bleu Titarèse, et le golfe d'argent
Qui montre dans les eaux où le cygne se mire
La blanche Oloossone à la blanche Camyre.
Dis-moi, quel songe d'or nos chants vont-ils bercer?
D'où vont venir les pleurs que nous allons verser?
Ce matin, quand le jour a frappé ta paupière,
Quel séraphin pensif, courbé sur ton chevet,
Secouait des lilas dans ta robe légère,
Et te contait tout bas les amours qu'il rêvait?
Chanterons-nous l'espoir, la tristesse ou la joie?
Tremperons-nous de sang les bataillons d'acier?
Suspendrons-nous l'amant sur l'échelle de soie?
Jetterons-nous au vent l'écume du coursier?
Dirons-nous quelle main, dans les lampes sans nombre,
De la maison céleste, allume nuit et jour
L'huile sainte de vie et d'éternel amour?
Crierons-nous à Tarquin : « Il est temps, voici l'ombre? »
Descendrons-nous cueillir la perle au fond des mers?
Mènerons-nous la chèvre aux ébéniers amers?
Montrerons-nous le ciel à la mélancolie?
Suivrons-nous le chasseur sur les monts escarpés?
La biche le regarde; elle pleure et supplie;
Sa bruyère l'attend; ses faons sont nouveau-nés;
Il se baisse, il l'égorge, il jette à la curée

Sur les chiens en sueur son cœur encor vivant.
Peindrons-nous une vierge, à la joue empourprée,
S'en allant à la messe, un page la suivant?
Et d'un regard distrait, à côté de sa mère,
Sur sa lèvre entr'ouverte oubliant sa prière,
Elle écoute en tremblant, dans l'écho du pilier,
Résonner l'éperon d'un hardi cavalier.
Dirons-nous aux héros des vieux temps de la France
De monter tout armés aux créneaux de leurs tours,
Et de ressusciter la naïve romance
Que leur gloire oubliée apprit aux troubadours?
Vêtirons-nous de blanc une molle élégie?
L'homme de Waterloo nous dira-t-il sa vie,
Et ce qu'il a fauché du troupeau des humains,
Avant que l'envoyé de la nuit éternelle
Vînt sur son tertre vert l'abattre d'un coup d'aile,
Et sur son cœur de fer lui croiser les deux mains?
Clouerons-nous au poteau d'une satire altière
Le nom sept fois vendu d'un pâle pamphlétaire,
Qui, poussé par la faim, du fond de son oubli,
S'en vient tout grelottant d'envie et d'impuissance,
Sur le front du génie insulter l'espérance,
Et mordre le laurier que son souffle a sali?
Prends ton luth! prends ton luth! je ne peux plus me taire.
Mon aile me soulève au souffle du printemps.
Le vent va m'emporter, je vais quitter la terre.
Une larme de toi! Dieu m'écoute; il est temps.

LE POËTE.

S'il ne te faut, ma sœur chérie,
Qu'un baiser d'une lèvre amie,
Et qu'une larme de mes yeux,
Je te les donnerai sans peine;
De nos amours qu'il te souvienne,
Si tu remontes dans les cieux.
Je ne chante ni l'espérance,
Ni la gloire, ni le bonheur,
Hélas! pas même la souffrance!

La bouche garde le silence,
Pour écouter parler le cœur.

LA MUSE.

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,
Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,
Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau?
O poëte! un baiser, c'est moi qui te le donne;
L'herbe que je voulais arracher de ce lieu
C'est ton oisiveté; ta douleur est à Dieu.
Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur;
Rien ne nous rend si grand qu'une grande douleur.
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poëte!
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux;
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie,
En secouant leur bec sur leur goître hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur:
L'océan était vide, et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur;
Et regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,

Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant ;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poëte, c'est ainsi que font les grands poëtes [1].
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours une goutte de sang.

LE POËTE.

O muse! ô spectre insatiable!
Ne m'en demande pas si long.
L'homme n'écrit rien sur le sable
A l'heure où passe l'aquilon.
J'ai vu le temps où ma jeunesse
Sur mes lèvres était sans cesse
Prête à chanter comme un oiseau;
Mais j'ai souffert un dur martyre,
Et le moins que j'en pourrais dire,
Si je l'essayais sur ma lyre,
La briserait comme un roseau.

Alfred de Musset.

[1] Cette comparaison du pélican mériterait d'être appliquée à un plus auguste sujet. Dante, dans la *Divine Comédie* (chant XXV), appelle Jésus-Christ *notre Pélican*.



LE PASSÉ.

Arrêtons-nous sur la colline
A l'heure où, partageant les jours,
L'astre du matin qui décline
Semble précipiter son cours.
En avançant dans la carrière,
Plus faible il rejette en arrière
L'ombre terrestre qui le suit,
Et de l'horizon qu'il colore
Une moitié le voit encore,
L'autre se plonge dans la nuit.

C'est l'heure où, sous l'ombre inclinée,
Le laboureur dans le vallon
Suspend un moment sa journée,
Et s'assied au bord du sillon ;
C'est l'heure où, prés de la fontaine.
Le voyageur reprend haleine
Après sa course du matin ;
Et c'est l'heure où l'âme qui pense
Se retourne, et voit l'espérance
Qui l'abandonne en son chemin.

Ainsi notre étoile pâlie,
Jetant de mourantes lueurs
Sur le midi de notre vie,
Brille à peine à travers nos pleurs.
De notre rapide existence
L'ombre de la mort qui s'avance
Obscurcit déjà la moitié ;
Et près de ce terme funeste,
Comme à l'aurore, il ne nous reste
Que l'espérance et l'amitié.

Ami, qu'un même jour vit naître,
Compagnon depuis le berceau,
Et qu'un même jour doit peut-être
Endormir au même tombeau,

Voiçi la borne qui partage
Ce douloureux pèlerinage
Qu'un même sort nous a tracé ;
De ce sommet qui nous rassemble,
Viens, jetons un regard ensemble
Sur l'avenir et le passé.

Repassons nos jours si tu l'oses.
Jamais l'espoir des matelots
Couronna-t-il d'autant de roses
Le navire qu'on lance aux flots?
Jamais d'une teinte plus belle
L'aube en riant colora-t-elle
Le front rayonnant du matin?
Jamais d'un œil perçant d'audace,
L'aigle embrassa-t-il plus d'espace
Que nous en ouvrait le destin ?

En vain sur la route fatale
Dont les cyprès tracent le bord,
Quelques tombeaux par intervalle
Nous avertissaient de la mort.
Ces monuments mélancoliques
Nous semblaient, comme aux jours antiques,
Un vain ornement du chemin;
Nous nous asseyions sous leur ombre,
Et nous rêvions des jours sans nombre.
Hélas ! entre hier et demain!

Combien de fois, près du rivage
Où Nisida dort sur les mers,
Ma beauté, crédule ou volage
Accourut à nos doux concerts !
Combien de fois la barque errante
Berça sur l'onde transparente
Deux couples par l'Amour conduits,
Tandis qu'une déesse amie
Jetait sur la vague endormie
Le voile parfumé des nuits!

Combien de fois dans le délire
Qui succédait à nos festins,

Aux sons antiques de la lyre,
J'évoquai des songes divins!
Aux parfums des roses mourantes,
Aux vapeurs des coupes fumantes,
Ils volaient à nous tour à tour,
Et sur leurs ailes nuancées
Égaraient nos molles pensées
Dans les dédales de l'Amour !

Mais dans leur insensible pente,
Les jours qui succédaient aux jours
Entraînaient comme une eau courante
Et nos songes et nos amours :
Pareil à la fleur fugitive
Qui du front joyeux d'un convive
Tombe avant l'heure du festin,
Ce bonheur que l'ivresse cueille,
De nos fronts tombant feuille à feuille,
Jonchait le lugubre chemin !

Et maintenant, sur cet espace
Que nos pas ont déjà quitté,
Retourne-toi ; cherchons la trace
De l'Amour, de la volupté.
En foulant leurs rives fanées,
Remontons le cours des années,
Tandis qu'un souvenir glacé,
Comme l'astre adouci des ombres,
Éclaire encor de teintes sombres
La scène vide du passé.

Ici, sur la scène du monde
Se leva ton premier soleil.
Regarde quelle nuit profonde
A remplacé ce jour vermeil !
Tout sous les yeux semblait sourire ;
La feuille, l'onde, le zéphire
Murmuraient des accords charmants !
Écoute : la feuille est flétrie,
Et les vents, sur l'onde tarie,
Rendent de sourds mugissements.

Reconnais-tu ce beau rivage,
Cette mer aux flots argentés
Qui ne fait que bercer l'image
Des bords dans son sein répétés ?
Un nom chéri vole sur l'onde !
Mais pas une voix qui réponde,
Que le flot grondant sur l'écueil.
Malheureux ! quel nom tu prononces !
Ne vois-tu pas parmi ces ronces
Ce nom gravé sur un cercueil ?....

Plus loin, sur la rive où s'épanche
Un fleuve épris de ces coteaux,
Vois-tu ce palais qui se penche
Et jette une ombre au sein des eaux ?
Là, sous une forme étrangère,
Un ange exilé de sa sphère
D'un céleste amour t'enflamma.
Pourquoi trembler ? quel bruit t'étonne ?
Ce n'est qu'une ombre qui frissonne
Aux pas du mortel qu'elle aima.

Hélas ! partout où tu repasses,
C'est le deuil, le vide ou la mort,
Et rien n'a germé sous nos traces
Que la douleur ou le remords.
Voilà ce cœur où la tendresse
Sema des fruits que ta vieillesse
Hélas ! ne recueillera pas ;
Là l'oubli perdit ta mémoire,
Là l'envie étouffa ta gloire,
Là ta vertu fit des ingrats.

Là l'illusion éclipsée
S'enfuit sous un nuage obscur,
Ici l'espérance lassée
Replia ses ailes d'azur.
Là, sous la douleur qui le glace,
Ton sourire perdit sa grâce,
Ta voix oublia ses concerts ;
Tes sens épuisés se plaignirent,

Et tes blonds cheveux se teignirent
Au souffle argenté des hivers.

Ainsi, des rives étrangères,
Quand l'homme, à l'insu des tyrans,
Vers la demeure de ses pères
Porte en secret ses pas errants,
L'ivraie a couvert ses collines,
Son toit sacré pend en ruines,
Dans ses jardins l'onde a tari ;
Et sur le seuil qui fut sa joie,
Dans l'ombre un chien féroce aboie
Contre les mains qui l'ont nourri.

Mais ces sens qui s'appesantissent
Et du temps subissent la loi,
Ces yeux, ce cœur qui se ternissent,
Cette ombre enfin, ce n'est pas toi.
Sans regret, au flot des années
Livre ces dépouilles fanées
Qu'enlève le souffle des jours :
Comme on jette au courant de l'onde
La feuille aride et vagabonde
Que l'onde entraîne dans son cours !

Ce n'est plus le temps de sourire
A ces roses de peu de jours,
De mêler aux sons de la lyre
Les tendres soupirs des amours ;
De semer sur des fonds stériles
Ces vœux, ces projets inutiles,
Par les vents du ciel emportés,
A qui le temps qui nous dévore,
Ne donne pas l'heure d'éclore
Pendant nos rapides étés.

Levons les yeux sur la colline
Où luit l'étoile du matin ;
Saluons la splendeur divine
Qui se lève dans le lointain.
Cette clarté pure et féconde
Aux yeux de l'âme éclaire un monde

Où la foi monte sans effort.
D'un saint espoir son cœur palpite;
Ami, pour y voler plus vite,
Prenons les ailes de la mort.

En vain, dans ce désert aride,
Sous nos pas tout s'est effacé :
Viens! où l'éternité réside,
On retrouve jusqu'au passé!
Là sont nos rêves pleins de charmes,
Et nos adieux trempés de larmes,
Nos vœux et nos soupirs perdus!
Là refleuriront nos jeunesses;
Et les objets de nos tristesses
A nos regrets seront rendus!

Ainsi, quand les vents de l'automne
Ont dissipé l'ombre des bois,
L'hirondelle agile abandonne
Le faîte du palais des rois!
Suivant le soleil dans sa course,
Elle remonte vers la source
D'où l'astre nous répand les jours,
Et sur ses pas retrouve encore
Un autre ciel, une autre aurore,
Un autre nid pour ses amours.

Ce roi dont la sainte tristesse
Immortalisa les douleurs,
Vit ainsi sa verte jeunesse
Se renouveler sous ses pleurs.
Sa harpe, à l'ombre de la tombe,
Soupirait comme la colombe
Sous les verts cyprès du Carmel;
Et son cœur, qu'une lampe éclaire,
Résonnait comme un sanctuaire
Où retentit l'hymne éternel.

M. DE LAMARTINE.

Nous aimons à citer, comme complément et peut-être comme correctif de la pensée de ces vers, les strophes suivantes du *Crucifix* :

Tu sais, tu sais mourir ! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta mère en pleurs et la nature en deuil :
Tu laissas comme nous tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil !

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

SUPPLÉMENT.



LE CHRISTIANISME ET LES BARBARES.

Le christianisme sépare l'histoire du genre humain en deux portions distinctes : depuis la naissance du monde jusqu'à Jésus-Christ, c'est la société avec des esclaves, avec l'inégalité des hommes entre eux, l'inégalité sociale de l'homme et de la femme ; depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, c'est la société avec l'égalité des hommes entre eux, l'égalité sociale de l'homme et de la femme, c'est la société sans esclaves ou du moins sans le principe de l'esclavage.

L'histoire de la société moderne commence donc véritablement de ce côté-ci de la croix. Pour la bien connaître, il faut voir en quoi cette société différa dès l'origine de la société païenne, comment elle la décomposa, quels peuples nouveaux se mêlèrent aux chrétiens pour précipiter la puissance romaine, pour renverser l'ordre religieux et politique de l'ancien monde.

A mesure que le polythéisme tombe et que la révélation se propage, les devoirs de la famille et les droits de l'homme sont mieux connus ; mais décidément l'empire des Césars est condamné, et il ne reçoit les semences de la vraie religion qu'afin que tout ne périsse pas dans son naufrage. Les disciples de Christ qui préparent à la société un moyen de salut intérieur, lui en ménagent un autre à l'extérieur : ils vont chercher au loin, pour les désarmer, les héritiers du monde romain.

Ce monde était trop corrompu, trop rempli de vices, de cruautés, d'injustices, trop enchanté de ses faux dieux et de ses spectacles, pour qu'il pût être entièrement régénéré par le christianisme. Une religion nouvelle avait besoin de peuples nouveaux ; il fallait à l'innocence de l'Evangile l'innocence des hommes sauvages ; à une foi simple, des cœurs simples comme cette foi.

Dieu ayant arrêté ses conseils les exécute. Rome, qui n'aperçoit à ses frontières que des solitudes, croit n'avoir rien à craindre, et c'est dans ces camps vides que le Tout-Puissant rassemble l'armée des nations. Plus de quatre cents ans sont nécessaires

pour réunir cette innombrable armée, bien que les Barbares, pressés comme les flots de la mer, se précipitent au pas de course. Un instinct miraculeux les conduit; s'ils manquent de guides, les bêtes des forêts leur en servent : ils ont entendu quelque chose d'en haut qui les appelle du septentrion et du midi, du couchant et de l'aurore. Qui sont-ils? Dieu seul sait leurs véritables noms. Aussi inconnus que les déserts d'où ils sortent, ils ignorent d'où ils viennent, mais ils savent où ils vont : ils marchent au Capitole, convoqués qu'ils se disent à la destruction de l'empire romain, comme à un banquet.

La Scandinavie, surnommée la fabrique des nations, fut d'abord appelée à fournir ses peuples : les Cimbres traversèrent les premiers la Baltique; ils parurent dans les Gaules et dans l'Italie, comme l'avant-garde de l'armée d'extermination.

Un peuple qui a donné son nom à la barbarie elle-même, et qui pourtant fut prompt à se civiliser, les Goths, sortirent de la Scandinavie après les Cimbres, qu'ils en avaient peut-être chassés. Ces intrépides barbares s'accrurent en marchant; ils réunirent par alliance ou par conquêtes les Bastarnes, les Venèdes, les Roxalans, les Slaves et les Alains. Les Slaves s'étendaient derrière les Goths dans les plaines de la Pologne et de la Moscovie, et les Alains occupaient les terres vagues entre le Volga et le Tanaïs.

En se rapprochant des frontières romaines, les Allamans (Allemands), qui sont peut-être une partie des Suèves de Tacite, ou une confédération de *toutes sortes d'hommes*, se plaçaient devant les Goths, et touchaient aux Germains proprement dits, qui bordaient les rives du Rhin. Parmi ceux-ci se trouvaient sur le Haut-Rhin des nations d'origine gauloise, et sur le Rhin inférieur des tribus germaines, lesquelles, associées pour maintenir leur indépendance, se donnaient le nom de Franks. Or donc cette grande division des soldats du Dieu vivant, formée des quatre lignes des Slaves, des Goths, des Allamans, des Germains avec tous leurs mélanges de noms et de races, appuyait son aile gauche à la mer Noire, son aile droite à la mer Baltique, et avait sur son front le Rhin et le Danube, faible barrière de l'empire romain.

Le même bras qui soulevait les nations du pôle, chassait des frontières de la Chine les hordes de Tartares appelées au rendez-vous. Tandis que Néron versait le premier sang chrétien à Rome, les ancêtres d'Attila cheminaient silencieusement dans les bois; ils venaient prendre poste à l'orient de l'empire, n'étant, d'un

côté, séparés des Goths que par les Palus-Méotides, et joignant, de l'autre, les Perses, qu'ils avaient à demi subjugés. Les Perses continuaient la chaîne avec les Arabes ou les Sarrasins en Asie; ceux-ci donnaient en Afrique la main aux tribus errantes du Bargah et du Saharah, et celles-là aux Maures de l'Atlas, achevant d'enfermer dans un cercle de peuples vengeurs, et ces dieux qui avaient envahi le ciel, et ces Romains qui avaient opprimé la terre.

Les Barbares avaient à peine paru aux frontières de l'empire, que le christianisme se montra dans son sein. La coïncidence de ces deux événements, la combinaison de la force intellectuelle et de la force matérielle pour la destruction du monde païen, est un fait où se rattache l'origine d'abord inaperçue de l'histoire moderne. Quelques invasions promptement repoussées, une religion inconnue se répandant parmi des esclaves, pouvaient-elles attirer les regards des maîtres de la terre? Les philosophes pouvaient-ils deviner qu'une révolution générale commençait? Et cependant ils ébranlaient aussi les anciennes idées; ils altéraient les croyances, ils les détruisaient dans les classes supérieures de la société, à l'époque où le christianisme sapait les fondements de ces croyances, de ces idées, dans les classes inférieures. La philosophie et le christianisme, attaquant le vieil ordre de l'univers par les deux bouts, marchant l'un vers l'autre en dispersant leurs adversaires, se rencontrèrent face à face après leur victoire. Ces deux contendants avaient pris quelque chose l'un de l'autre dans leur assaut contre l'ennemi commun; ils s'étaient cédé des hommes et des doctrines; mais, quand, vers le milieu du quatrième siècle, il fallut, non partager, mais assumer l'empire de l'opinion, le christianisme, bien qu'arrivé au trône, se trouva en même temps revêtu de la force populaire; la philosophie n'était armée que du pouvoir des tyrans : Julien livra le dernier combat et fut vaincu. Brisant de toutes parts les barrières, les hordes des bois accoururent se faire baptiser aux amphithéâtres, naguère arrosés du sang des martyrs. Le christianisme était alors démocratique chez la foule romaine, chez les grands esprits émancipés, et parmi les tribus sauvages : le genre humain revenait à la liberté par la morale et la barbarie.

M. DE CHATEAUBRIAND.
(*Etudes historiques*.)



TABLE DES MATIÈRES.


GEN
64

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Etudes sur Blaise Pascal. — 1 vol. in-8°	Fr. 4 —
Poetes du siècle de Louis XIV. — 1 vol. in-8°	6 —
Histoire de la littérature française au dix-huitième siècle. — 2 vol. in-8°	10 —
Etudes sur la littérature française au dix-neuvième siècle. — 3 vol. in-18	10 50
Chrestomathie française. — 3 vol. in-8° :	
Tome I. Littérature de l'enfance	3 50
II. Littérature de l'adolescence	4 —
III. Littérature de la jeunesse et de l'âge mûr	5 80
Eléments d'un cours de lectures prises dans les auteurs classiques de la littérature française. — Broch. in-8°	40
Homilétique ou théorie de la prédication. — 1 vol. in-8°	7 50
Histoire de la prédication parmi les réformés de France au dix-septième siècle. — 1 vol. in-8°	6 —
Théologie pastorale ou théorie du ministère évangélique. — 1 vol. in-8°	5 —
Discours sur quelques sujets religieux. — 1 vol. in-18	3 —
Nouveaux discours sur quelques sujets religieux. — 1 vol. in-18	2 50
Méditations évangéliques. — 1 vol. in-18	2 50
Etudes évangéliques. — 1 vol. in-18	2 50
Nouvelles études évangéliques. — 1 vol. in-18.	
La liberté des cultes. — 1 vol. in-8°	6 —
Liberté religieuse et questions ecclésiastiques. — 1 vol. in-8°	7 50
Essai sur la manifestation des convictions religieuses et sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat. — 1 vol. in-8°	5 —
L'éducation, la famille et la société. — 1 vol. in-8°	6 —
Essais de philosophie morale et de morale religieuse. — 1 vol. in-8°	6 —
Moralistes des seizième et dix-septième siècles. — 1 vol. in-8°	4 —

Lausanne. — Imp. Georges Bridel.





